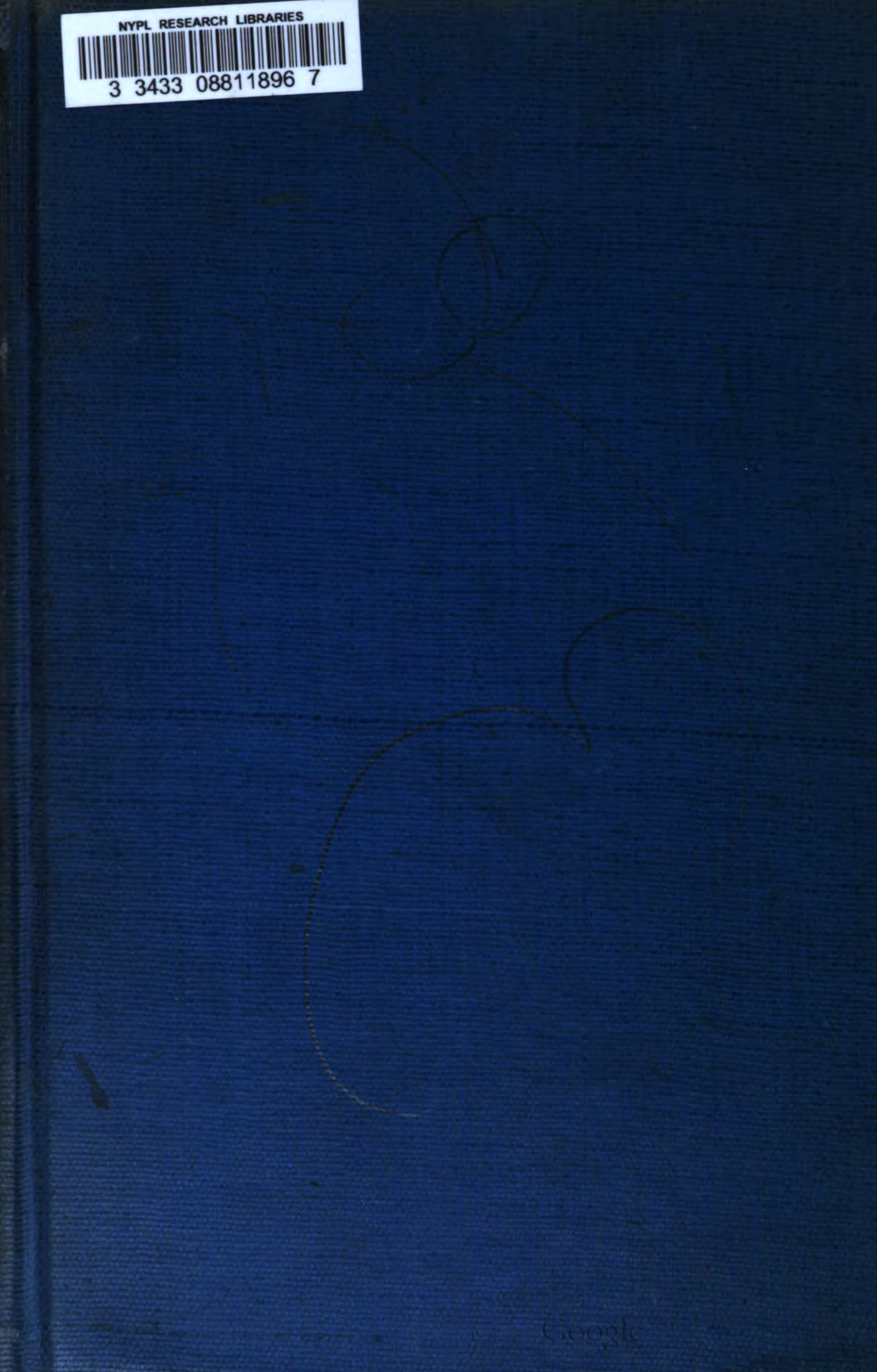

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08811896 7

ÉTUDE
CRITIQUE ET LITTÉRAIRE
SUR LES VITAE DES SAINTS MÉROVINGIENS
DE L'ANCIENNE BELGIQUE

ÉTUDE

CRITIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LES VITAE DES SAINTS MÉROVINGIENS

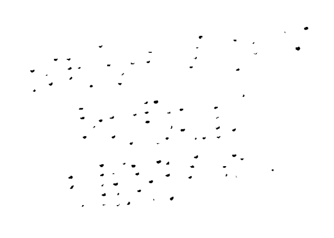
DE L'ANCIENNE BELGIQUE

PAR

L. VAN DER ESSEN

Docteur en Philosophie et Lettres



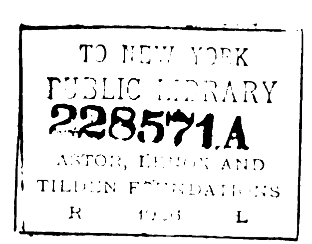


LOUVAIN
BUREAUX DU RECUEIL
36, RUE DE BÉRIOT, 36

PARIS
ALBERT FONTEMOING
ÉDITEUR
4, RUE LE GOFF, 4

LIERRE. — Imprimerie Joseph Van In & Cie

1907



A

MON CHER MAÎTRE

M. le Professeur Alfred CAUCHIE

HOMMAGE DE RESPECTUEUSE GRATITUDE

L. V. D. E.

Introduction

Dans l'ensemble des sources littéraires du moyen âge l'on distingue habituellement trois principaux genres historiques : les *Annales*, les *Chroniques* et les *Vies de saints*. Ce dernier n'est pas le moins intéressant, mais il est peut-être le moins étudié. Seules les Annales et les Chroniques constituent souvent, avec les sources d'archives, la base de toute étude historique sur le moyen âge. Les Vies de saints, dont le nombre surpasse de loin celui des Annales et des Chroniques [1], font bien quelques apparitions dans les notes qui illustrent les synthèses et les monographies, mais ces apparitions sont assez rares, à telles enseignes que, dans son troisième volume des *Origines de l'ancienne France*, M. J. Flach se faisait honneur d'avoir introduit les *Vitæ* dans le débat.

D'où vient ce discrédit? Les Vies de saints considérées comme récits, n'offrent guère, en général, de renseignements positifs et sûrs et, dans l'ensemble, elles n'ont pas encore été suffisamment soumises au crible de la critique. D'ailleurs, tout écrit hagiographique n'est pas nécessairement de l'histoire et le R. P. Delehaye a rappelé avec raison qu'il faut entendre par ces productions littéraires « tout document inspiré par le culte des saints et destiné à le promouvoir [2]. » C'est dénoncer, en d'autres termes, leurs préoccupations d'ordinaire religieuses et morales, et leur caractère trop souvent laudatif. Les renseignements historiques cèdent généralement le pas aux légendes et aux lieux communs; loin de retracer fidèlement les faits et gestes du passé, les Vies de saints ne reflètent en majorité que les concepts et les habitudes littéraires de l'époque qui les a vues éclore.

---

(1) Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir l'énumération des Vies de saints dans le second volume de **Potthast**, *Bibliotheca historica medii ævi*. Hannovre, 1906.

(2) **H. Delehaye**, S. J., *Les légendes hagiographiques*, p. 2. Bruxelles, 1905. Nous n'ignorons pas que cette formule, *prise dans sa généralité*, a donné lieu à des critiques, notamment de la part de M. A. Dufourcq, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. VII (1906), p. 612. Mais, dans notre pensée, nous l'appliquons ici aux *Vitæ* et dès lors elle ne fait que rendre très clairement la caractéristique de ce genre littéraire.

De là leur discrédit comme sources historiques pour l'époque même du saint, mais de là aussi leur valeur comme témoins et interprètes fidèles de l'époque de leur composition. Elles permettent de reconstituer les aspects les plus saisissants de la vie littéraire et sociale de nos pères. Elles nous montrent, en effet, à la lumière d'une analyse minutieuse, l'âme populaire, les conceptions religieuses des foules, les idées courantes sur le saint et la sainteté, les manifestations du culte, les dévotions locales du clergé et des populations, qui distinguent nettement la vie occidentale des préoccupations théologiques et essentiellement spéculatives du haut clergé et du monachisme de l'Orient.

* * *

Dans ce domaine fort étendu de la littérature hagiographique, notre attention s'est portée sur les *Vitæ des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique*. Certes, c'est un champ bien vaste et difficile à défricher. Le nombre des personnages à étudier est si considérable, que le VII[e] siècle porte dans notre histoire le nom de « siècle des saints ». Cependant, il reste fort peu de biographies à peu près contemporaines; la plupart de ces précieux monuments ont disparu pour faire place à des morceaux de commande où l'histoire dispute péniblement l'existence aux innombrables légendes.

L'étude de ces *Vitæ* ne semble pas inopportune. « Les travaux antérieurs sur le sujet datent souvent de loin et sont parfois très insuffisants (¹) ». De plus, cette littérature n'a pas encore fait l'objet d'un travail d'ensemble. Il existe sans doute des études particulières des plus remarquables; il suffit de nommer les travaux du R. P. De Smedt (²), de MM. G. Kurth (³), J. Demarteau (⁴), S. Ba-

(¹) Le **P. Moretus**, S. J., dans les *Analecta Bollandiana*, t. XXV (1906), p. 369.

(²) **Ch. De Smedt,** S. J., *La vie de saint Hubert écrite par un auteur contemporain* (*Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 4e sér., t. V. Bruxelles, 1878); *De sancto Huberto episcopo confessore Leodio in Belgio* (Acta Sanctorum, *Novembris*, t. I, pp. 759 et svv.).

(³) **G. Kurth,** *Du caractère légendaire de l'histoire liégeoise jusqu'au XIII[e] siècle* (*Revue de l'instruction publique en Belgique*, t. XVIII. Gand, 1875); *Étude critique sur saint Lambert et son premier biographe* (*Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, 3e sér., t. XXIII. Anvers, 1876); *Notice sur la plus ancienne Vie de saint Remacle pour servir à l'histoire des supercheries littéraires* (*Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 4e sér., t. V. Bruxelles, 1878); *Notger de Liége et la civilisation au X[e] siècle*, t. I. Paris, Bruxelles, Liège, 1905.

(⁴) **J. Demarteau,** *Saint Hubert, son histoire, sa légende*, dans la *Revue générale* de 1877, pp. 1 et svv.; *Vie de saint Lambert en vers par Hucbald de Saint-Amand et autres documents du X[e] siècle*. Liège, 1878; *Saint Hubert d'après*

lau (1), pour les saints mérovingiens de l'ancien diocèse et pays de Liège, l'intéressante étude de M. Holder-Egger (2) sur l'activité hagiographique du monastère de Saint-Bavon à Gand, les délicats problèmes de critique résolus par M. Bruno Krusch (3) et le R. P. A. Poncelet (4). De même il n'est pas difficile de citer les ouvrages dont les auteurs ont envisagé des questions d'ensemble, rentrant dans le domaine de l'hagiographie mérovingienne : tels M. Marignan, dans son livre *Le culte des saints sous les Mérovingiens* (5), M. Bernoulli dans ses études *Die Heiligen der Merowinger* (6); mais ces études ne présentent, pour l'hagiographie mérovingienne, que des aperçus sommaires et partiels, disséminés dans l'ensemble de l'œuvre, car ces auteurs s'occupent surtout de l'histoire sociale de ce lointain passé. Pourtant, les considérations préliminaires de M. Auguste Molinier dans ses *Sources de l'histoire de France* (7), où le regretté savant a si bien fixé la physionomie générale des *Vitæ* des saints mérovingiens, se rapprochent davantage de notre point de vue.

Enfin, tout le monde connaît l'œuvre récente du R. P. Delehaye, précieuse pour guider les travailleurs et leur montrer la saine méthode, *Les légendes hagiographiques* (8). De par sa conception, cette étude se rapporte à un objet beaucoup plus vaste que le nôtre et, au point de vue spécial des *Vies* de l'époque mérovingienne, le savant bollandiste s'est vu forcé de se restreindre à quelques exemples.

Il reste donc beaucoup à défricher dans ce domaine. C'est pourquoi il nous a paru opportun d'entreprendre une étude d'ensemble sur les *Vitæ* des saints de Belgique à l'époque mérovingienne. Il convient de préciser maintenant le cadre de notre entreprise.

*
* *

---

son plus ancien biographe, dans le *Bulletin de l'Institut archéologigique liégeois*, t. XVI; *Vie la plus ancienne de saint Lambert écrite par un contemporain*. Liège, 1890; *A propos du « Vita Sancti Lamberti » par l'évêque Étienne*, dans *Leodium*, t. III, 2; *Saint Bavon et son premier biographe* dans le *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. XIII, 1 Liège, 1902.

(1) **S. Balau,** *Les sources de l'histoire du pays de Liège. Étude critique* (Ouvrage couronné par l'Académie). Bruxelles, 1903.

(2) **O. Holder-Egger**, *Zu den Heiligengeschichten des Genter Sint-Bavoklosters*, dans *Historische Aufsätze dem Andenken an G. Waitz gewidmet*. Hannovre, 1883.

(3) *Neues Archiv*, passim.

(4) *Analecta Bollandiana*, passim.

(5) **Marignan,** *Études sur la civilisation française*, II : *Le culte des saints sous les Mérovingiens*. Paris, 1899

(6) Tubingue, Fribourg-en-Brisgau, Leipzig. 1902.

(7) **A. Molinier,** *Les sources de l'histoire de France depuis les origines jusqu'en 1789*, t. I. : *Époque primitive, Mérovingiens et Carolingiens*, pp. 94-101. Paris, 1902.

(8) Bruxelles, 1904.

Nous avons compris dans notre étude tous les saints qui vécurent dans l'ancienne Belgique depuis l'avènement des rois francs de la dynastie mérovingienne jusqu'à Pepin le Bref (751). La date du couronnement de Pepin comme roi des Francs peut paraître une limite fort arbitraire pour notre sujet, mais on se rappellera que le règne de Pepin correspond à l'activité de saint Boniface, qui ouvre réellement la série des saints de l'époque carolingienne.

Nous ne regardons pas comme saints de l'ancienne Belgique des personnages qui, tout en ayant séjourné dans nos anciennes provinces, appartiennent de fait à l'histoire d'autres pays, comme par exemple saint Tillon et saint Eucher. Aussi nous n'étudions pas leurs *Vitæ*. De même, nous avons exclu les saints dont les restes furent transportés en Belgique après leur mort; c'est le cas, entre autres, de saint Wandrille et de saint Gudwal.

Qu'entendons-nous en fait par « ancienne Belgique »? En présence des difficultés créées par la multiplicité des remaniements territoriaux de l'époque mérovingienne, nous avons pris pour limites ceux des territoires compris dans les anciens diocèses de Belgique, qui ont persisté jusqu'à l'époque de Philippe II (1559), c'est-à-dire les diocèses de Liège, de Cambrai-Arras (1), de Tournai (2), de Térouanne (3) et d'Utrecht (4). Le choix de ces limites géographiques se justifie d'autant plus que notre étude traite un sujet d'histoire religieuse aussi bien que littéraire.

Voici du reste l'énumération des saints dont nous nous proposons d'étudier les *Vitæ*. En indiquant l'époque de chaque saint, nous n'ignorons pas que la réserve s'impose dans une matière où les éléments

---

(1) Ces deux diocèses furent réunis de 545 (?) à 1093.

(2) J. **Warichez** (*Les origines de l'Église de Tournai*, dans le *Recueil de travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie*, 10e fascicule, pp. 41 et svv. Louvain, 1902) nous semble avoir prouvé que saint Eleuthère fut évêque de Tournai et que ce diocèse avait une existence indépendante au commencement du VIe siècle. D'après le même auteur, l'union de Noyon-Tournai se fit sous saint Achar (626-7 - 637-8), non sous saint Médard. Comme saint Médard ne fut pas évêque de Tournai, nous avons biffé son nom de notre liste de saints. Voyez d'ailleurs notre étude sur la *Vita Medardi* dans le *Rapport du Séminaire historique pendant l'année académique 1902-1903*, pp. 26-32. Louvain, 1903. — La réunion des évêchés de Tournai et de Noyon persista jusqu'en 1146.

(3) Les origines de ce diocèse sont obscures. Cfr **Haigneré**, *Étude historique sur l'existence d'un siège épiscopal à Boulogne avant le VIIe siècle*. Boulogne, 1856.

(4) Dans le diocèse d'Utrecht, nous étudions uniquement saint Willibrord, qui appartient à l'histoire de notre pays. Les autres saints du Nord, comme saint Adalbert, les deux Ewald, saint Frédéric, saint Grégoire, saint Lébuin, saint Liudger, saint Odulphe, saint Suidbert, ne sauraient être regardés comme « saints mérovingiens de l'ancienne Belgique ». D'ailleurs saint Frédéric, saint Grégoire, saint Lébuin, saint Liudger et saint Odulphe appartiennent à l'époque carolingienne et ne rentrent pas dans le cadre de nos recherches.

pour fixer la chronologie des personnages font le plus souvent défaut [1].

Saints du VI[e] siècle.

532	Éleuthère, évêque de Tournai.
540	Vaast, évêque d'Arras.
560	Domitien, évêque de Tongres.
580	Monulphe, évêque de Tongres.
600	Ode, veuve à Amay.

Saints du VII[e] siècle.

604	Gondulphe, évêque de Tongres.
627	Géry, évêque de Cambrai.
640	Pepin I.
640	Arnoul, évêque de Metz.
640	Alène, martyre à Forest.
653	Bavon, ascète à Gand.
655	Foillan, abbé de Fosses.
659	Gertrude, abbesse de Nivelles.
660	Éloi, évêque de Noyon-Tournai.
660	Liévin, martyr.
667	Landoald, archiprêtre.
668	Théodard, évêque de Tongres.
668	Remacle, évêque de Tongres et abbé.
668	Josse, ermite.
669	Aubert, évêque de Cambrai.
670	Etton, confesseur à Liessies.
670	Maxellende, vierge, martyre.
670	Omer, évêque de Térouanne.
677	Vincent Madelgaire.
679	Amand, évêque de Tongres.
680	Eusébie, abbesse d'Amay.
680	Humbert, abbé de Maroille.
684	Aldegonde, abbesse de Maubeuge.
685	Ghislain, ermite.
685	Mommelin, évêque de Noyon-Tournai.
686	Waudru, abbesse à Mons.

[1] La date renseignée dans la première colonne est la date probable ou *traditionnelle* de la mort. On retrouvera d'ailleurs, à la fin de chaque biographie de saint, en tête de la critique des *Vitæ*, l'indication des éléments qui existent pour fixer cette chronologie. Les saints pour lesquels nous n'avons pu trouver la date probable ou traditionnelle de la mort, ont été rangés sous la rubrique : *Date générale*. Cette liste ne mentionne que les saints dont la *Vita*, écrite au moyen âge, existe encore et ne se préoccupe pas de distinguer les personnages légendaires des autres. Elle donne aux saints les titres traditionnels, parce qu'elle ne prétend qu'à délimiter provisoirement le sujet.

687 Bertilie, abbesse de Marœil.
688 Rictrude, abbesse de Marchiennes.
690 Hadelin, fondateur de Celles.
690 Amelberge, veuve à Lobbes.
693 Trudon, fondateur de Sarchinium.
695 Begge, abbesse d'Andenne.
696 Aldetrude, abbesse de Maubeuge.
698 Landelin, fondateur de Lobbes.

Date générale.

(VIIe SIÈCLE.)

Jonas, abbé de Marchiennes.
Landri, évêque.
Vulmer, abbé de Samer.
Landrade, abbesse de Bilsen.
Évermar, martyr.
Bertuin, évêque, solitaire à Malonne.
Dimphne, martyre à Gheel.
Ermelinde, vierge.
Ragenufle, vierge.
Monon, solitaire à Nassogne.
Wiron, confesseur.

Saints du VIIIe siècle.

701 Mauronte, fils de Rictrude.
702 Berlinde, vierge à Meerbeke.
705 Lambert, évêque de Tongres, martyr.
706 Madelberte, abbesse de Maubeuge.
706 Vindicien, évêque d'Arras.
709 Bertin, abbé de Sithiu.
710 Gudule, vierge.
713 Odger, diacre.
713 Plechelm, évêque.
713 Ursmer, abbé de Lobbes.
717 Winnoc, abbé de Wormhout.
720 Silvin, évêque.
722 Ode, vierge en Brabant septentrional.
725 Berthe, abbesse de Blangy.
725 Bérégise, abbé de Saint-Hubert.
727 Hubert, évêque de Tongres.
737 Ermin, abbé de Lobbes.
739 Willibrord, évêque d'Utrecht.

742 | Erkembodon, abbé de Sithiu.
750 | Dodon, abbé de Wallers.
750 | Gérulphe, martyr à Tronchiennes.
756 | Pharaïlde, vierge.

Date générale.

(VIII[e] SIÈCLE.)

Rolende, vierge.
Harlinde et Reinilde, abbesses à Maeseyck.
Arnoul, martyr, à Cysoing.
Bertulphe, confesseur à Renty.
Sauve, martyr à Valenciennes.
Lugle et Luglien, martyrs.

*
* *

Nous devons au lecteur quelques explications sur l'état actuel des matériaux qui sont à la base de notre étude. Nous avons rencontré des difficultés à ce sujet, parce que, pour beaucoup de textes que nous avions à examiner, nous ne possédons jusqu'ici que des éditions relativement imparfaites.

Tout en rendant hommage à l'œuvre colossale des Bollandistes, il faut avouer que l'édition des anciens *Acta Sanctorum* ne représente pas toujours l'idéal en matière de publication textuelle. Certes, une pensée hautement scientifique a constamment présidé à cette publication : nous n'en voulons pour preuve que le plan de Rosweyde pour l'édition des *Acta Sanctorum* (1) et les mots de Bollandus dans la préface générale de la collection (2), où il reprend les principes déjà énoncés dans le titre même des volumes : « *Acta Sanctorum* .... **servata primigenia scripturarum phrasi** ». Mais ces éditions sont pourtant loin de répondre aux exigences modernes. De plus, les *Vitæ* non encore publiées par les Bollandistes, sont à chercher dans les

(1) Voici un passage de cette relation « Patres Carthusianos Colonienses, inter quos Surius vixit, scriptis ad se literis testati sunt dolere se a Surio imperfecte et mutato stylo vitas editas, atque adeo libros manuscriptos submisere Colonia Antwerpiam, quibus Surius usus est, ut usui esse possint ad vitas *integre* edendas... Nec enim statuit (Rosweyde) bene a Surio recisa rursus inserere, sed acta martyrum et vitas sanctorum *ad germanum et genuinum stylum revocare*, ut sua antiquitati et sinceritati stet fides. » *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. V (1868), p. 268.

(2) « Profiteor me quæ de sanctis tradita litteris reppererim dare, nihil mutare, nihil me opte ingenio emendare, nihil præcidere, integra omnia et inviolata afferre. » Acta Sanctorum, *Januarii*, t. I, p. XXXII. Cfr aussi pp. XXIII et XXVI.

éditions de Mabillon et de Ghesquière, auxquelles s'applique la même observation.

Or, depuis lors, peu de *Vitæ* des saints mérovingiens ont eu les honneurs d'une édition conforme aux principes de nos jours et l'on ne saurait assez regretter de ne posséder pour toutes des textes comme en fournissent les *Monumenta Germaniæ Historica* pour les biographies de sainte Gertrude (1), de saint Arnoul de Metz (2), de saint Vaast (3), de saint Géry (4), de saint Eloi (5) et de saint Bavon (6), dont M. Bruno Krusch a donné des éditions impeccables.

Il existe toutefois un correctif important à ce défaut des anciennes éditions. Les *Analecta Bollandiana*, la revue des Bollandistes actuels, et les *Catalogues* des manuscrits hagiographiques publiés par les mêmes permettent de vérifier les anciens textes, de dater, d'identifier les manuscrits employés par leurs prédécesseurs, de corriger les leçons fautives. Ajoutez-y l'*Archiv für ältere deutsche Geschichtskunde*, le *Neues Archiv*, etc. et l'on arrive à des résultats satisfaisants au point de vue du contrôle des anciennes éditions. Les légères inexactitudes qui peuvent subsister auront rarement assez d'importance pour changer essentiellement la physionomie d'une légende.

Mais il ne suffit pas que les textes soient convenablement édités : il faut en connaître la provenance et la valeur. Or, si l'on excepte les saints du diocèse de Liège et quelques autres privilégiés, il n'existe pas d'études qui répondent, à ce double point de vue, aux exigences de la critique moderne. Nous l'avons constaté plus haut. Voilà pourquoi nous avons essayé de passer nous-mêmes au crible de la critique (7) les documents moins étudiés et de mettre à jour les études quelque peu vieillies de nos devanciers.

Des difficultés plus grandes peut-être sont nées de la nécessité de mettre de l'ordre dans cette multitude de textes et dans ce chaos de détails. Nous ne nous arrêterons pas à exposer ici les grandes lignes et la méthode de notre travail; bornons-nous à indiquer que cette étude est divisée en deux grandes parties, dont la première servira de fondement nécessaire à la seconde.

La première partie : *Étude analytique des Vitæ*, que nous présentons aujourd'hui au lecteur, est avant tout une étude de détails,

(1) *Monumenta Germaniæ Historica, Scriptores Rerum Merovingicarum*, t. II.

(2) *Ibid.*

(3) Loc. cit., t. III.

(4) *Ibid.*

(5) Loc. cit., t. IV.

(6) *Ibid.*

(7) On peut trouver un exemple instructif de la méthode hagiographique dans les recherches de M. l'abbé **P. Geraets**, *Les premiers saints de la Gaule-Belgique* (*Rapport sur les travaux du Séminaire historique* pendant l'année académique 1897-1898, par M. l'abbé **J. Theissen**, dans l'*Annuaire de l'Université de Louvain*, 1899, pp. 360 et svv.).

une série de monographies consécutives. Une seule et même idée directrice guide ces études, qui pourraient à première vue paraître un agglomérat d'articles sans liens réels : l'étude du développement de la légende au détriment de l'histoire dans les Vies de saints, et l'examen détaillé des procédés littéraires employés par les hagiographes.

Les constatations et les conclusions de cette première partie de notre travail seront coordonnées dans la seconde, qui, s'il plaît à Dieu, suivra d'assez près la publication de la première.

Dans celle-ci, intitulée : *La formation et le développement de l'hagiographie mérovingienne en Belgique*, nous tâcherons de grouper les conclusions les plus importantes au point de vue de l'histoire littéraire, en connexion avec le développement du culte et de la liturgie.

* * *

Dans la partie que nous présentons au lecteur, nous commençons par l'examen des Vies des saints du diocèse de Liège, parce que c'est dans ces territoires que sont écloses les productions hagiographiques les plus anciennes. En vertu de ce principe suivent respectivement les *Vitæ* des saints du diocèse de Cambrai-Arras, du diocèse de Tournai, du diocèse de Térouanne, pour finir par celui d'Utrecht.

Cette division, basée sur la géographie, semble peut-être étrange dans un travail d'histoire littéraire; elle se justifie néanmoins. Chaque diocèse nous présente en effet un ensemble de *Vitæ* formant entre elles des *cycles* littéraires. Ces cycles, à peu d'exceptions près, n'excèdent pas les limites du diocèse où ils ont vu le jour, c'est-à-dire que, par exemple, les cycles littéraires de l'hagiographie du diocèse de Cambrai se distinguent parfaitement de ceux d'un diocèse voisin.

Dans l'étude particulière de chaque catégorie de productions hagiographiques se rapportant au même saint, nous commençons par une brève biographie critique du personnage, sauf à reproduire la légende lorsque l'histoire est inconnue. Nous étudions ensuite l'*hagiographie médiévale* du saint mérovingien ou réputé comme tel, c'est-à-dire que nous ne nous occupons pas uniquement de la plus ancienne *Vita* consacrée à ce saint — qui remonte d'ailleurs très rarement à l'époque mérovingienne — mais aussi des remaniements successifs de cette première biographie qui ont vu le jour au moyen âge.

Dans l'étude de ces diverses productions, nous rencontrons nécessairement les opinions de nos devanciers. Au risque d'encourir le reproche de reproduire des vérités ou des idées connues, nous avons cru utile et même nécessaire de nous arrêter à ces études antérieures, de les reproduire brièvement, de les confirmer ou de les

discuter à l'aide d'arguments nouveaux. Le lecteur n'en aura qu'une compréhension plus nette des problèmes délicats que suscite la critique de chaque Vie de saint et notre travail n'en sera que plus complet. Il sera inutile de recourir aux études antérieures pour juger en quoi notre opinion diffère de celle de nos devanciers.

Quant à l'ordre suivi dans l'étude de toutes les *Vitæ* des saints *d'un même diocèse*, nous nous guidons d'après l'époque probable de composition. Les saints dont la *Vita* apparaît la première sont étudiés en premier lieu; ceux dont la première biographie fut écrite assez tardivement sont rangés après les personnages mieux favorisés. De la sorte, en cas d'évolution des légendes, nous pouvons mieux en suivre le développement et indiquer les caractéristiques de chaque nouvelle période.

* * *

Il nous reste à nous acquitter d'une dette de reconnaissance que nous avons contractée en entreprenant ce travail. Nous tenons à remercier particulièrement M. le professeur A. Cauchie, qui nous a suggéré l'idée de cette étude, qui a bien voulu diriger nos recherches critiques et revoir notre rédaction. Nous ne pouvons oublier non plus M. le professeur Ch. Mœller qui, dans son cours de critique historique, nous a prodigué de précieuses remarques. Nous adressons aussi l'expression de notre sincère gratitude à MM. les professeurs Maere et Scharpé, qui nous ont fourni des renseignements bibliographiques de valeur; à M. le chanoine J. Laenen, archiviste de l'archevêché de Malines et à M. le chanoine A. Michiels, ci-devant bibliothécaire du Grand Séminaire de Malines, à qui nous devons d'avoir pu consulter des manuscrits de la *Vita Gertrudis* et de la *Vita Dymphnæ*; au R. P. Albert Poncelet, bollandiste, qui nous a fort gracieusement permis de recourir à l'incomparable bibliothèque des Bollandistes; à M. Hubert Nelis, archiviste aux Archives générales du royaume à Bruxelles, qui nous a procuré toute facilité d'examiner le texte de la *Vita Aldegundis*, conservée dans ce dépôt.

A nos chers professeurs, à tous ceux qui nous aidèrent de leur conseil et nous allégèrent la tâche, nous gardons un souvenir reconnaissant.



Sigles employés pour la simplification des notes.

AA. SS.	= *Acta Sanctorum* quotquot toto orbe coluntur. Édition PALMÉ.
AA. SS. B.	= *Acta Sanctorum Belgii* de GHESQUIÈRE, 6 volumes.
AA. SS. O. S. B.	= *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*, de MABILLON.
MGH	= *Monumenta Germaniæ Historica.*
SS	= *Scriptores*, Section des MGH.
SRM	= *Scriptores Rerum Merovingicarum*, section des MGH.
BHMA	= *Bibliotheca Historica Medii Ævi* de POTTHAST, 2 volumes. Berlin, 1896.
SHF	= *Les sources de l'histoire de France*, t. I : *Temps primitifs, Mérovingiens et Carolingiens*, de A. MOLINIER. Paris, 1902.
SHL	= *Les sources de l'histoire du pays de Liège* de S. BALAU. Bruxelles, 1903.
DGM	= *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter* de WATTENBACH, t. I, 7e édition. Berlin, 1904.
BHL	= *Bibliotheca Hagiographica latina antiquæ et mediæ ætatis*, des Bollandistes, 2 volumes. Bruxelles, 1900-1902.
BCRH	= *Bulletins de la Commission royale d'histoire.*
BSAHL	= *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège.*
BIAL	= *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois.*

Note sur l'emploi des AA. SS. B. et des AA. SS.

Nous employons avant tout, pour les anciennes éditions, les *Acta Sanctorum Belgii* de GHESQUIÈRE, parce qu'ils ont été imprimés après la grande collection des *Acta Sanctorum* et qu'ils contiennent souvent des corrections. Si les *Acta Sanctorum* sont postérieurs à l'édition de Ghesquière — par exemple pour les saints de novembre — nous les employons de préférence.

Dans les citations, nous gardons invariablement le mot *chapitre*, même pour les passages que les éditeurs divisent par *caput* et *numéro* :

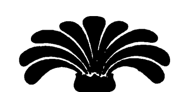
dans ces cas, en effet, c'est toujours la division par *numéros* qui est seule utile et elle se confond alors avec *chapitre*.

* *
*

Nous avons jugé inutile d'ajouter au présent volume une table onomastique. La plupart des personnages et des noms de lieux reviennent, en effet, dans la seconde partie. C'est donc celle-ci qui sera pourvue de cet instrument de consultation relatif à la fois à l'ensemble notre travail.

Toutefois pour faciliter le maniement de la première partie, nous avons annexé au présent volume une table de matières ou sommaire assez détaillé ainsi qu'une table alphabétique des 81 saints, dont nous étudions les *Vitæ*.

De plus, nous avons cru opportun d'indiquer, à la table des matières, les pages de notre étude où le lecteur trouvera les tableaux des dépendances littéraires *particulières* entre les *Vitæ*. Enfin, un tableau *général* des dépendances littéraires, embrassant les productions hagiographiques des diocèses de Liège, Cambrai-Arras, Tournai et Térouanne, est inséré à la fin du volume, pour faciliter l'intelligence de l'ensemble.



I

Diocèse de Liège

La première partie de cette étude débutera par l'examen des productions hagiographiques de l'ancien diocèse de Liège.

C'est, en effet, dans la région orientale de l'ancienne Belgique que les saints mérovingiens ont trouvé leurs premiers biographes : c'est dans les contrées soumises à la juridiction des anciens évêques de Tongres que nous voyons la littérature mise au service du culte des saints à une époque relativement ancienne. L'efflorescence hagiographique du diocèse de Liège n'est d'ailleurs pas sans rapports avec la situation matérielle et sociale du pays. Les territoires, qui avaient jadis fait partie de la *Germania inferior*, avaient connu les raffinements de la civilisation romaine et, dès le milieu du IVe siècle, on y constate l'établissement d'une organisation épiscopale régulière.

La prospérité matérielle, détruite momentanément par les invasions barbares du IIIe au Ve siècle, renaît sous l'action des membres de la famille des Pepins, qui possédaient de nombreux fonds de terre dans la Hesbaye et les contrées environnantes. C'est dans une de ces propriétés que la fille du second Pepin, Gertrude, fonda le monastère de Nivelles, et c'est dans cette abbaye que nous trouvons la première production hagiographique du diocèse de Liège, la *Vita Gertrudis.*

* * *

Avant de nous occuper de cette biographie, retraçons brièvement la carrière de la sainte.

Sainte Gertrude [1], fille du maire de palais Pepin II, naquit en

[1] BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis Merowingischer Heiligenleben,* dans **Wattenbach**, DGM, 5e édit. (1885), p. 426.
Potthast, BHMA, t. II, pp. 1339-1340.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 538.
Wattenbach, DGM, t. I, p. 145.
Balau, SHL, p. 25, n° 9.

626 (1). Un jour que Dagobert I rendait visite à Pepin dans une de ses *villas*, le fils d'un seigneur austrasien de la suite du roi demanda Gertrude en mariage; la jeune fille refusa avec indignation et déclara qu'elle s'était entièrement consacrée à Dieu. En 640, quand la sainte eût atteint l'âge de quatorze ans, Pepin mourut. Itte resta seule avec sa fille, abandonnée, remplie de crainte pour l'avenir. L'arrivée du missionnaire aquitain Amand vint tranquilliser les deux femmes; il conseilla à Itte de construire un monastère et de s'y retirer avec Gertrude. La veuve de Pepin se rendit à ce conseil et fonda le monastère de Nivelles. Gertrude y prit le voile en compagnie d'autres jeunes filles franques. On organisa la nouvelle fondation; des envoyés allèrent chercher à Rome des reliques et des livres saints. Pour les besoins matériels, la célébration de l'office divin, la distribution des sacrements, on fit appel à des prêtres irlandais, qui parcouraient, au VIIe siècle, la Belgique et le nord de la France (2).

Le monastère de Nivelles fut donc, dès le début, un institut de discipline irlandaise; à côté des sanctimoniales vivaient des frères, pour les besoins du culte, soumis à la direction générale d'une abbesse.

La première de ces abbesses fut sainte Itte (3). Elle mourut, douze ans après la mort de son mari, en 652, âgée de soixante ans, et fut ensevelie à Nivelles, dans l'église de Saint-Pierre. Sa fille Gertrude lui succéda, pratiquant les bonnes œuvres et donnant l'exemple des

(1) Nous employons, pour le texte de la *Vita*, l'édition de **B. Krusch**, dans les MGH, SRM, t. II, pp. 447 et svv.; le texte de l'édition des AA. SS. *Martii*, t. II, pp. 594 et svv., et celle de **Mabillon** dans AA. SS. O. S. B., t. II, pp. 463-472, se ramène à la classe des manuscrits signée A3, dans l'édition de Krusch. — Pour les textes, cfr BHL, t. I. nos 3490-3504.

(2) Cfr **De Buck**, *Commentarius Prævius in S. Foillanum*, dans AA. SS. *Octobris*, t. XIII, pp. 381 et svv., nos 39-42; **Bellesheim**, *Geschichte der katholischen Kirche in Irland*, t. I, pp. 131 et svv. Mayence, 1890.

(3) Elle était abbesse quand arrivèrent à Nivelles saint Foillan et ses compagnons, parmi lesquels se trouvait probablement saint Ultan, frère de Foillan. Foillan fonda, avec le secours de sainte Itte, le monastère de Bebrona, devenu dans la suite Fosses : « A religiosissima Dei famula Idobergane cognomine Itane eiusque filia sacra Christi virgine Garetrude honorifice suscepti sunt.... atque in villa, quæ ex nomine fluminis decurrentis nuncupatur Bebrona, ordinate monasterium religiosorum construxit monachorum, predicta Dei famula Itane cuncta necessaria ministrante. » (*Additamentum Nivialense de Fuilano*, dans MGH, SRM, t IV, *Vitæ*, 2, p. 450). Après la mort de Itte, Foillan vint à Nivelles et y chanta la messe le 30 octobre, la veille de la fête de Saint-Quentin. C'est à son retour pour Fosses qu'il fut massacré dans le bois de Seneffe, vers 655. Aussitôt la lugubre nouvelle connue, Gertrude fit rechercher le corps, et Grimoald et Didon, évêque de Poitiers, arrivés justement à Nivelles, portèrent le corps du martyr au monastère, puis on le transporta à Fosses (*Additamentum*, loc. cit., pp. 450-451).

vertus les plus sublimes. Lorsqu'elle sentit approcher sa fin, en décembre 658, elle confia la direction du monastère à sa cousine Vulfetrude, fille de Grimoald.

Elle se livra désormais à la pénitence et aux austérités, méditant les livres saints et torturant sa chair au moyen d'un cilice. Ses forces l'abandonnèrent peu à peu : elle ordonna aux sanctimoniales de la revêtir, après sa mort, d'un voile de simple contexture, que venait de lui envoyer une étrangère, peut-être Modeste, abbesse à Trèves. Au dire de l'auteur de la *Vita*, la sainte apparut à Modeste immédiatement après son décès.

Enfin, pressentant sa mort à bref délai, Gertrude envoya un des prêtres du monastère à Ultan, abbé de Fosses, pour se renseigner sur le jour précis de sa mort. Le saint homme le lui indiqua. Le lendemain 17 mars, un dimanche, à la sixième heure, la sainte, dans la trente-troisième année de sa vie, rendit l'âme à son Créateur, l'an 659. Elle fut ensevelie dans l'église de Saint-Paul.

Peu de temps après, un des prêtres irlandais du monastère de Nivelles composa la biographie de Gertrude. La *Vita Gertrudis* nous apparaît en effet comme l'œuvre d'un contemporain, et d'un contemporain bien informé. Dans le prologue, il se déclare témoin oculaire : « *iuxta id quod vidimus...* » La vision dont la sainte a été favorisée, et qu'il relate au chapitre 4, lui a été racontée par Gertrude elle-même : « *quod ipsa Dei famula, quasi pavore perterrita, nobis narravit.* » Une autre fois encore, au chapitre 5, il raconte comment des frères de Nivelles, dont il était, se trouvant sur le point d'être noyés, furent sauvés par l'invocation de la sainte. A ce propos il emploie l'expression : « *unus de nostris qui adhuc vivit* », en parlant du frère qui s'était écrié : « Gertrude, sauvez-nous! » et ajoute « *Certe quod audivi et vidi vobis testor...* » Enfin, il a assisté lui-même à la mort de la sainte en compagnie d'un autre frère, nommé Rinchinus, comme il nous le rapporte au chapitre 7 : « *Dum ibidem ego et alius frater, Rinchinus nomine, fuissemus evocati propter sororum consolationem...* »

D'autres données – se rapportant à cette époque de la vie de Gertrude précédant la fondation du monastère et la présence des Irlandais à Nivelles — lui sont connues par l'intermédiaire de témoins oculaires et dignes de foi. Ce qu'il raconte au chapitre 1 à propos du mariage projeté de la sainte, lui est connu « *per iustum et veracem hominem qui præsens aderat.* » Ces exemples suffisent pour montrer que le biographe est un contemporain. L'antiquité de la *Vita Gertrudis* nous est attestée d'ailleurs par le style même du document. La langue est franchement mérovingienne : la présence de l'orthographe *gignarus* pour *gnarus*, forme inconnue après le milieu du VIIIe siècle, est un

argument décisif ([1]). L'auteur a donc écrit au plus tard vers le milieu du VIII[e] siècle, et au plus tôt en 670; il nous signale encore au 23 novembre 669 la mort de l'abbesse Vulfetrude, qui succéda à Gertrude. Il écrivit d'ailleurs sur la demande de l'abbesse Dominica, la seconde après sainte Gertrude.

D'après M. Krusch, la *Vita* parut peu après 670. Comme nous l'avons dit au début, l'auteur est sans aucun doute un des frères irlandais, auxquels était dévolue l'administration des sacrements, la célébration de l'office, l'enseignement des saintes Écritures. Il ne nous apprend rien de l'origine de la sainte, parce que personne ne l'ignore. Malgré le soin mis par l'auteur à décrire la vie de son héroïne, nous constatons, comme dans les autres biographies contemporaines que nous examinons plus loin, des lacunes et des omissions. Ainsi l'auteur ne parle point de l'arrivée des Irlandais Foillan et ses compagnons à Nivelles, des relations de Foillan avec Itte et Gertrude, dont la première aida le saint à fonder le monastère de Bebrona (Fosses) et dont la seconde fit rechercher le corps du martyr dans le bois de Seneffe. Ces faits sont pourtant établis : nous les connaissons par l'*Additamentum Nivialense de Fuilano*, contemporain des événements ([2]). Malgré ces lacunes, propres aux biographies anciennes, la *Vita* est un document des plus intéressants ([3]).

Nous y retrouvons — cas assez rare — des données chronologiques très précises sur les différents personnages. L'auteur fournit des détails très pittoresques. Signalons par exemple, la question importune du frère de Nivelles, qui s'enquérait avec curiosité près d'Ultan comment il savait si bien prédire la mort de la sainte.

Une trentaine d'années après la composition de la *Vita*, vers 700 ([4]), on ajouta le récit des miracles arrivés après la mort et grâce à l'intervention de la sainte. L'auteur de ces *Virtutes* ([5]) se base sur la tradition orale; il est postérieur à l'époque de l'abbesse Agnès, qui succéda à

([1]) Le plus ancien manuscrit date du VIII[e] siècle, *Codex* de Montpellier H, n° 55 Cfr l'*Archiv für deutsche Geschichtskunde*, t. VII, p. 197. L'existence de ce manuscrit a permis à **Friedrich** (*Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, pp. 667 et svv.) et à **Krusch** (loc. cit., pp. 447 et svv.) de démontrer l'inanité de l'hypercritique de **Bonnell** (*Die Anfänge des Karolingischen Hauses*, pp. 64, 149 et svv. Berlin, 1866). Cet auteur datait la *Vita Gertrudis* du XII[e] siècle, et refusait à la sainte toute parenté avec Pepin. Il soutenait aussi que la parenté d'Itte et de Begge avec Pepin n'avait pour unique autorité que le témoignage de Sigebert de Gembloux.

([2]) Cfr **Krusch** dans MGH, SRM, t. IV, *Vitæ*, 2, pp. 428-429.

([3]) La *Vita Gertrudis* a servi de modèle à l'auteur de la *Vita Mathildis imperatricis*, écrite au X[e] siècle. Cfr **Wattenbach**, DGM, t. I, p. 374.

([4]) C'est ce qu'a montré **M. Krusch** (*op. cit.*, pp. 448-449). Cfr aussi **Balau**, SIIL, pp. 27-28, n° 10

([5]) Ces *Virtutes* se trouvent seulement dans la classe des manuscrits A, non dans la classe B.

Dominica; en parlant d'Agnès, il dit, au chapitre 6, « *cui nomen erat* », indiquant par là que cette abbesse était morte (1). Plus tard, en 783 environ (2), on ajouta, toujours au monastère de Nivelles, une continuation à ces *Virtutes* (3); sans nous arrêter à ces recueils de miracles, nous ferons observer que l'endroit de la sépulture forme le centre des productions hagiographiques. Avant d'examiner ces *Vitæ* il est à remarquer que la première biographie fut bientôt corrigée au point de vue grammatical et au point de vue de la langue. M. Krusch a édité ce remaniement en regard de la première rédaction, dont la barbarie dut effaroucher les littérateurs postérieurs. Le cas n'est pas rare : nous constaterons la même évolution à propos des biographies de saint Amand, de sainte Aldegonde, de saint Lambert.

Cette *Vita Gertrudis* contemporaine, retouchée, contenta les habitants de Nivelles et les fidèles jusqu'au XI[e] siècle. Alors parut une nouvelle biographie, que l'on est convenu d'appeler *Vita Gertrudis tripartita* (4), et que M. Krusch appelle *editio C* (5). Nous suivons, pour analyser cette *Vita*, le texte d'un manuscrit de la Bibliothèque du Grand Séminaire de Malines, signé *Ms. I, Vita Beatæ Gertrudis*, qui nous semble reproduire mieux que les textes ordinaires la *Vita Gertrudis tripartita* (6).

---

(1) Dans la préface, l'auteur des *Virtutes* dit : » cuius vitam vel conversationem a primevo iuventutis ævo conscripsimus «. Ce » *conscripsimus* « doit être pris dans le sens de *copier*; l'auteur en effet est un autre que celui de la *Vita*, puisqu'il écrit après l'abbesse Agnès, alors que le premier écrivait sous Dominica. Le sens est confirmé par les manuscrits qui contiennent en effet la *Vita* suivie des *Virtutes* (classe A).

(2) Cfr **Krusch**, *op. cit.*, p. 419, reproduit par **Balau**, SHL, p, 28.

(3) Elle se trouve dans le manuscrit A[3].

(4) Cfr **Balau**, SHL, pp. 240-241, n° 45.

(5) **Krusch**, *op. cit.*, loc. cit., pp. 450 et svv. Les manuscrits que l'éditeur allemand signale sous la rubrique C, sont : 1) un manuscrit de Trèves, n° 962, f[os] 85-102 (= C[1]); 2) un manuscrit de Bruxelles du XII[e] s., signalé dans l'*Archiv* (t. VII, p. 263[1]), puis un autre manuscrit de Bruxelles non signé, signalé aussi par l'*Archiv* (t. II, p. 249); enfin le manuscrit de Bruxelles, 14924-34 (= 3238), mentionné dans l'*Archiv* (t. II, p. 261). Ces trois derniers manuscrits forment la série C[2] des textes de Krusch.

(6) L'édition unique de la *Vita Gertrudis tripartita* est celle de **Gheldolf de Ryckel**, abbé de Sainte-Gertrude à Louvain, qui publia la seconde biographie en 1632. Ce texte est détestable. **M. Krusch** (*op. cit.*, loc. cit., p. 452) remarquait déjà que le texte de Gheldolf était tout différent de celui des manuscrits de la classe C qu'il avait eus à sa disposition; les miracles ajoutés en 783 environ à la première biographie et que la *Vita tripartita* (= VGT), contenue dans les manuscrits de la classe C, reproduisait, manquaient dans l'édition de Gheldolf. De plus, comme le remarquent les Bollandistes dans leur *Catalogue* des manuscrits hagiographiques de Bruxelles, Gheldolf s'est trompé en distinguant le livre I (p. 105 de son édition) et le livre II (pp 35 et svv.) comme deux biographies différentes. Les Bollandistes dans leur *Catalogue* cité (t. 1, p. 595) recensent un manuscrit, le Codex 5619-67, (XI[e]—XII[e] s., de Gembloux) qui présente d'énormes variantes avec le texte de Gheldolf. C'est ce

Dans le prologue, l'auteur fait connaître son prototype : c'est la *Vita Gertrudis* [1]: « *Secundum quod veracissima ac fidelissima narratione licet inculto sermone nobis tradidit qui vitam et virtutes eius oculis suis vidit quique sacris exequiis.... interfuit.* » (Ms. f° 1v).

---

manuscrit, de concert avec ceux de Bruxelles 7487 et 7917 (*Catalogue*, t. II, p. 158) qui nous fournit le véritable prologue de VGT. On retrouve à peu près les mêmes variantes avec le texte de Gheldolf dans les manuscrits de Bruxelles 4632 (XIIe s., *Catalogue*, t. II, p 481), 15111-28 (XIIe s., *Catalogue*, t. II, p. 412), 7917 (XIVe s., *Catalogue*, t. II, p. 158), et 10953-55 (*Catalogue*, t. II, p. 397). Ce dernier présente encore d'autres ajoutes, outre les variantes communes à peu près à tous les autres manuscrits cités. En présence de cette concordance des variantes, c'est un manuscrit de la Bibliothèque du Grand Séminaire de Malines (*MS. I, Vita beatæ Gertrudis*), in-12°, sur papier, écriture du XVe siècle, qui doit fournir le véritable texte, le plus proche de l'original de VGT. Il est de tout point conforme, à en juger par la comparaison du relevé des variantes, avec le manuscrit de Bruxelles 5649-67. Ces deux manuscrits doivent provenir d'un même archétype, mais, pour les détails que nous avons pu relever, le texte du manuscrit de Malines est préférable. A la même classe que ces deux manuscrits cités doit appartenir celui de Bruxelles 10953-55, mais c'est un exemplaire plus remanié, comme on peut s'en convaincre par les ajoutes et les changements dans la matière (*Catalogue*, t. II, pp. 397-398). Ce qui confirme l'étroite relation des deux manuscrits de Bruxelles cités avec celui de Malines, c'est le *Sermo* sur sainte Gertrude (comparez le manuscrit de Bruxelles 5649-67 [*Catalogue*, t. I, p. 600, 2°] et le n° 10953-55 [*ibid.*, t. II, pp. 398, 5°] avec le manuscrit de Malines, fos 52r-59r), intitulé : *Sermo in sollempnitaté gloriose virginis Christi Gertrudis*. De plus, tout comme le manuscrit de Malines (fos 59r-61r), celui de Bruxelles 10953-55 nous donne des leçons sur sainte Itte : *de sancta Yduberga, matre sanctæ Gertrudis* (*Catalogue*, t. II, p. 398, 4°). Par contre, ce manuscrit de Bruxelles nous livre (fos 130r-145r), un second sermon sur Gertrude, absent dans le manuscrit de Malines. C'est probablement une ajoute comme on en trouve dans cet exemplaire plus remanié.

Une autre particularité, qui montre la relation des deux manuscrits cités (Malines et Bruxelles 10953-55) c'est la présence, dans les deux, d'une généalogie de la famille carolingienne, allant jusqu'aux fils de Louis le Pieux. Cette généalogie est extraite de la *Genealogia ducum Brabantiæ metrica* que **J. Heller** a éditée dans MGH, SS. t. XXV, pp. 400 et svv. Seulement dans le manuscrit de Bruxelles, la généalogie va jusque Jean III de Brabant, tandisque dans le manuscrit de Malines elle s'arrête aux trois fils de Louis le Pieux (f° 49v). Mais dans le manuscrit de Malines, la première feuille est occupée par la même généalogie. Le copiste a dû trouver cette généalogie ailleurs : les caractères sont d'une autre main pour les noms des personnages : il a rempli les espaces entre les noms avec les vers extraits de la *Genealogia metrica* et a recopié la table généalogique après la *Vita*, f° 49v. Sur le bord de ce fragment ancien — plus grand que les feuilles du manuscrit et replié à l'intérieur — il a écrit dans le sens de la longueur : *Require hanc tabulam post finem vitæ beatæ Gertrudis*; c'est-à-dire f° 49v, où nous trouvons la généalogie entièrement recopiée de sa main.

La parenté de ces manuscrits est donc évidente. Le texte du manuscrit de Malines doit être en rapport très étroit avec celui du manuscrit de Bruxelles, coté actuellement n° 3217 (=8751-8760). On retrouve dans ces deux exemplaires l'extrait du *Speculum Historiale* de Vincent de Beauvais concernant sainte Gertrude. Enfin le manuscrit de Bruxelles n° 3228 (=14924—34), du XIIe siècle, doit se rattacher au même groupe de textes. Cfr **J. Van den Gheyn**, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles*, t. V : *Histoire et Hagiographie*, pp. 191 et 244. Bruxelles, 1905.

Mais avant de nous retracer la vie de la sainte, il se lance dans une dissertation fort longue sur ses origines, ses parents et sa famille : c'est un long panégyrique de la race carolingienne, emprunté pour la plus grande partie aux *Gesta Francorum* ou *Liber Historiæ* : « *Si prius de patre ac matre cognatisque eius dixerimus pauca quæ de gestis Francorum excerpsimus* » (Ms. f° 2r). Il a rassemblé les traits épars que lui offre cette source et les a coordonnés en un ensemble bien agencé : « *Sparsim inventa colligentes nostro stilo continuam facere narrationem curavimus* » (Ms. f° 2v). Après avoir retracé la carrière de Pepin sous Clothaire II, Dagobert I et Sigebert III, et traité de ses relations avec saint Arnoul de Metz, il nous livre un centon au chapitre 4, intitulé : « *Testimonia bonitatis eius de gestis Francorum collectis* » où il reproduit textuellement, en les juxtaposant, des extraits du *Liber Historiæ* qui doivent démontrer la vertu de Pepin (Ms. fos 6v—7v) (1).

Au chapitre 5 (Ms. fos 7v et sv.), l'auteur raconte l'origine de sainte Itte et de sainte Gertrude, que la *Vita* I avait cru pouvoir passer sous silence : « *Sicut ex possessionum eius traditione ad nos facta indubitate cognovimus.* » (Ms. f° 7v). Il en conclut que sainte Itte était native d'Aquitaine. Il reprend alors, en les amplifiant, les données de la *Vita* I; en parlant de l'arrivée de saint Amand à Nivelles, il s'est basé sur une *Vita Amandi* pour raconter sobrement la carrière du missionnaire aquitain. Aux chapitres 6-7 (Ms. fos 9v-10v) il emploie toujours l'ancienne biographie de sainte Gertrude pour raconter l'entrée de sainte Itte au cloître, la fondation du monastère de Nivelles, les vertus de la sainte. Les chapitres 8 à 14 (Ms. fos 10v-15r) sont consacrés à la louange des parents et descendants de Pepin et d'Itte : Grimoald (ch. 8), Pepin de Herstal (ch. 9), Charles Martel (ch. 10),

(1) Ce chapitre se trouve aussi dans le manuscrit de Bruxelles précité 5649-67 (*Catalogue*, t. I, p. 595). **M. Balau** (SHL, p. 241, n° 46) dit que la *Vita Pippini*, qui a copié VGT, est une reproduction textuelle de cette dernière, « sauf le onzième et dernier chapitre où le découpeur rassemble tous les textes qu'il a trouvés à la louange de Pepin dans le *Liber Historiæ* » Cette assertion est inexacte, nous semble-t-il. Ce chapitre n'est autre chose que le chapitre 4 du texte donné par le manuscrit de Malines et ses apparentés de Bruxelles. Quoique ce chapitre soit en partie une redite, il doit avoir fait partie du texte primitif Le chapitre 4 en effet, où ce centon se trouve, finit : « Quia ergo hæc de vita præclarissimi ducis Pipini retulimus, pauca etiam de *uxore eius* ac liberis et nepotibus retexamus ». Le chapitre 5 commence : « *uxor igitur eius....* » Ce début ne peut se rattacher à la fin du chapitre 3. De plus, l'auteur de VGT emploie les *Gesta Francorum* : il est donc tout naturel qu'il nous donne ce centon précisément composé d'extraits des *Gesta*; cet emprunt se comprend moins bien chez l'auteur de la *Vita Pippini*, qui copia textuellement VGT. De plus, dans ce chapitre 4 du manuscrit, on raconte la mort de Pepin; l'auteur de VGT devait nécessairement en parler. L'erreur de M. Balau, provient de ce qu'il a employé l'édition de Gheldolf, où ce chapitre manquait. C'est une preuve de plus que cette édition se base sur un mauvais manuscrit et qu'il faut renoncer à y recourir.

Pepin le Bref (ch. 11), Charlemagne (ch. 12), que l'auteur traite avec enthousiasme, Louis le Pieux, représenté comme le roi juste (ch. 13), et ses fils, Louis, Charles et Lothaire (ch. 14). Le tout se termine par des envolées lyriques pour célébrer cette illustre race des Carolingiens, si puissante, qui a fait tant de bien à l'Eglise : « *ex quorum devotione plurimum, ut dixi, promotionis augmentum sancta cepit ecclesia et adhuc diversis in locis pulcherrima liberalitatis eorum retinet monimenta, tam in prædiis quam in diversi generis ornamentis* » (Ms. f° 14v). Mais il ne saurait terminer sans reproduire la légende, courante à son époque, de la parenté de Waudru et d'Aldegonde avec Gertrude : « *Fuere præterea beata Aldegundis sororque eius Waldedrudis cognatæ sanctissimæ virginis tam carnis propinquitate quam sanctæ conversationis professione* » (Ms., *ibid.*). C'est une donnée intéressante pour fixer l'époque de l'auteur.

C'est par là que se termine le livre I de cette vaste compilation, où l'auteur, comme il le dit lui-même, a voulu traiter la « *generositas exterior* » de la sainte. Suit le livre II, où nous trouverons « *interiorem vitæ eius ingenuitatem* (Ms., f° 14v-15r).

Pour retracer, dans ce livre I, l'histoire des Carolingiens, l'auteur s'est servi du Pseudo-Frédégaire, chapitres 85, 86, 88 (Grimoald), du *Liber Historiæ*, notamment le chapitre 48 pour retracer l'histoire de Pepin II. Pour l'histoire de Charlemagne, il s'est probablement inspiré de la *Vita Karoli* d'Eginhard : « *Hæc et alia innumerabilia plena admiratione abundantius scire volentibus de hystoria gestorum eius peti possunt.* » (Ms., f° 13v). Au chapitre 8, en parlant de la fondation de Stavelot et de Malmédy par Sigebert III et Grimoald, il semble avoir employé les chapitres 49 et 52 des *Gesta Episcoporum Tungrensium* d'Hériger et peut-être a-t-il vu l'acte de donation, parce qu'il reproduit, semble-t-il, les formules mérovingiennes : « *ex circumiacentibus terris cultis vel incultis duodecim leucas in longum totidemque in latum ei tradidit in usum fratrum ibidem Deo famulantium....* » (Ms., f° 11r).

Après avoir composé l'histoire des Carolingiens, l'auteur passe au livre II, où il traite spécialement la vie de sainte Gertrude. Il ne fait que suivre ici les données de la *Vita* [1], comme il avait fait au livre I pour sainte Itte. Mais il ne s'est pas contenté de reproduire son prototype, et le chapitre 3 nous offre un exemple intéressant de l'introduction de la légende dans les Vies de saints postérieures. Ce chapitre 3 est intitulé : « *Quod in Franciam orientalem castitatis amore fugerit* » (Ms., f°s 17r-18r). La *Vita* [1], au chapitre 1, avait rapporté le refus énergique opposé par la sainte à la demande de son prétendant, mais elle ne laisse pas soupçonner que le prétendant se soit vengé de l'affront. Sans doute, aux chapitres 1 et 2, la *Vita* [1] parle de la fureur du prétendant éconduit et des tentations et des persécutions que les deux femmes eurent à subir après la mort de Pepin, mais rien ne laisse entrevoir l'aventure suivante.

D'après le remanieur, le prétendant se serait adressé, après le refus, à Pepin lui-même, aurait agi sur lui et l'aurait amené à forcer sa fille au mariage. Itte parvint à cacher Gertrude pendant quelque temps (1), mais bientôt la sainte dut se résoudre à fuir et se réfugia à Carlsbourg (2). Elle y édifia une basilique, et fit le vœu de garder sa virginité (3).

Dans cette basilique, elle mit le prêtre Atalongus et le diacre Bernard, qui l'avaient accompagnée dans sa fuite, pour desservir l'église. Cet Atalongus eut quelques années plus tard une vision qui lui révéla la sépulture de saint Kilien et de ses compagnons. Entretemps le prétendant mourut, frappé par la justice divine (4), et Gertrude retourna chez ses parents (5). On le voit, l'auteur nous fournit non pas des données vagues, mais il sait préciser quelques points de sa narration. Néanmoins, il faut conclure, à notre avis, au caractère légendaire de cette ajoute (6) : dans les Vies de saints postérieures, c'est un thème cher aux remanieurs que cette fuite de la vierge pour échapper au prétendant; nous n'en voulons pour exemple que les vies de sainte Aldegonde, dont nous reparlerons plus loin. Les attaches locales du récit semblent indiquer une tradition locale et la précision

---

(1) « Beata virgo Gertrudis a pia matre occultata quamdiu potuit sese ab aspectu patris abscondit. » Ms., f° 17v.

(2) « Sed cum demum prodita diutius celari non posset, eiusdem matris suæ auxilio fugit in partes orientalis Franciæ in locum qui nunc de nomine Karoli Karleburg nuncupatur. » Ms., *ibid.*

(3) « Ibi ob votum tutandæ castitatis insignem basilicam edificavit in honorem beatæ Dei genetricis Mariæ, quæ permanet usque in præsentem diem. » Ms. *ibid.*

(4) « Sed ut salva castitate puella sancta liberum ad parentes haberet reditum interim indignus ille petitor tam sancti thalami divino iudicio percussus interiit. » Ms., f° 17v.

(5) « Ornata itaque omni cultu basilica beata Gertrudis ad propria remeavit, edocta per nuntium matris eum qui sibi sponsus parabatur obisse. » Ms., f°s 17v—18r

(6) **Henschenius** (AA. SS. B., t. III, pp. 167 et svv.) d'ailleurs avait déjà rejeté cette donnée comme une fable. La narration du fait se retrouve en termes à peu près identiques dans la *Vita Kiliani*, écrite vers 1130-1146. La relation textuelle des deux documents est évidente. Mais dans la *Vita Kiliani*, cette invention de saint Kilien se fait à l'époque de Boniface (VIIIe siècle). Or, comme Gertrude aurait dû fuir à Carlsbourg avant 640, puisqu'elle revint avant la mort de son père, Atalongus n'a pu l'accompagner. Agé de trente ans environ à l'époque de la fuite de Gertrude, il aurait eu, lors de l'invention des restes de saint Kilien, plus de cent ans. En effet, l'invention dut se faire quand Boniface était déjà archevêque de Mayence (745-754). De plus, Gertrude n'aurait pas encore eu quatorze ans quand elle fit ce long voyage et qu'elle fonda une basilique à Carlsbourg. La vie de sainte Scholastique rapporte aussi l'anecdote, en termes qui rappellent la *Vita Gertrudis*, mais elle fait (ch. 5, n° 26) de Gertrude, une fille de Pepin, « *alterius regis* ». Dans la *Vita Hadelogæ* (ch. 2), on fait de cette abbesse de Kitzingen la fille de Charles Martel, et Gertrude devient la sœur de ce dernier et fille de Pepin II. On voit donc que l'anecdote ne peut s'appliquer à sainte Gertrude de Nivelles. Elle est peut-être due à une confusion.



de quelques détails ne saurait faire conclure à l'historicité du fait. Le vieil auteur de la *Vita*[1] tenait précisément d'un témoin oculaire ses renseignements sur les tentatives du prétendant; il serait donc bien étrange qu'il ne nous rapporte rien de cette fuite, toute à l'honneur de la sainte et de nature à favoriser son culte.

Aux chapitres suivants (4-6), l'auteur revient à la *Vita*[1] en continuant ses amplifications. A propos des persécutions que les deux femmes eurent à subir et sur lesquelles la *Vita*[1] ne s'étend point, il nous apprend que des nobles, désireux d'épouser soit Itte, soit Gertrude, s'acharnèrent sur les possessions des deux saintes, molestèrent leurs tenanciers, ravagèrent leurs terres (1). Pour le reste, ces amplifications consistent surtout à décrire les faits comme l'auteur se les imagine.

Au chapitre 7, il s'éloigne de son prototype pour insérer l'histoire des relations de sainte Gertrude avec saint Foillan, saint Ultan et les Irlandais qui arrivèrent à Nivelles. La suite de l'histoire de saint Foillan est reprise au chapitre 11, où l'auteur raconte, conformément aux données de l'*Additamentum Nivialense de Fuilano*, la fondation de Fosses, la mort de saint Foillan dans le bois de Seneffe et l'invention du corps par Gertrude. L'auteur s'est manifestement servi ici d'une des deux *Vitæ Foillani*, du XI[e] siècle, car il relate les prodiges qui amenèrent l'invention du martyr, l'apparation à Ultan, frère de Foillan, d'une colombe ensanglantée et le prodige de la colonne de feu indiquant l'endroit où les corps du saint et de ses compagnons étaient cachés. Or ces deux détails ont été ajoutés par ces *Vitæ Foillani* du XI[e] siècle aux données primitives de l'*Additamentum*.

Les autres chapitres de la biographie ne font que suivre la *Vita*[1]; au chapitre 14, l'auteur a mis dans la bouche de Gertrude mourante un long discours adressé à la communauté (Ms., f[os] 28[r] et 28[v]). L'auteur rapporte aussi, au chapitre 15, la présence du biographe de la *Vita*[1] à la mort de Gertrude et ajoute : « *Frater vero ille quem tunc percunctatus est Rinchinus vitam virginis quam oculis suis viderat simplici ac rustico stilo sed veraci sermone postea conscripsit....* » (Ms., f[o] 29[v]). Le livre II finit avec la mort de la sainte.

Au livre III, l'auteur reproduit les miracles, *Virtutes*, annexées

(1) « Hii videntes bona quæ concupiverant in usum ecclesiæ et sanctimonialium victum deputata feroci animo in rabiem exarserunt et in contumelia innocentium barbara crudelitate grassari ceperunt. Persequebantur itaque familiam ferro, domos incendio, abducebant pecora, agros devastabant ipsosque agrorum cultores in vincula coniciebant... » Ms., f[os] 19[r]-19[v]. — L'auteur a pu s'inspirer du chapitre 6 de la *Vita*[1] où l'on racontait les déprédations que la monastère eut à subir sous l'abbesse Vulfetrude.

à la plus ancienne biographie, et la continuation des *Virtutes* (¹). Il a donc pris comme base de son récit un exemplaire se rattachant à la classe A³ des manuscrits de Krusch. Il reproduit rigoureusement l'ordre de son modèle. Après le dernier miracle de la *Continuatio Virtutum*, le manuscrit de Malines, f°s 43ʳ-49ʳ, nous offre encore deux chapitres (13 et 14). Le chapitre 13 est intitulé : *De cespite et cultello protensa ex capsella manu ab ea mirabiliter suscepto*. Il reproduit de fait les six premiers numéros de la *Vita Berlendis*, la biographie de sainte Berlende de Meerbeke. Pourtant nous ne croyons pas que le chapitre a appartenu primitivement à la *Vita Gertrudis tripartita*, parce que des raisons externes — la comparaison des manuscrits — s'y opposent (²). Le ch. 14 est des plus intéressants : il raconte l'histoire d'un noble franc, qui, ayant dissipé tous ses biens, au temps de l'abbesse Vulfetrude, se voua au démon et signa un écrit, stipulant qu'il lui livrerait son âme après sept années. Il fut délivré par sainte Gertrude, pour l'avoir invoquée et avoir pratiqué en son honneur la coutume populaire, qui consistait à boire « à l'amour de sainte Gertrude » (³); cette coutume superstitieuse et de provenance païenne, était répandue « *in tocius Austriæ et Alimaniæ partibus*. » C'est le thème, si répandu au moyen âge, du pécheur vendant son âme au diable et sauvé par l'intervention de la Vierge ou des Saints.

Ce thème reparaît dans toutes les littératures (⁴) et se trouve ici

(¹) A partir du chapitre 11 (Ms., f^s^ 40 et svv.). C'est ce qui a dû induire en erreur **Miræus**, qui dans une annotation au manuscrit de Bruxelles 10953-55, écrivit : « Liber I est a clerico aut canonico Nivellensi conscriptus circa annum 1000 : *sed liber II est scriptus a vetusto auctore, S. Gertrudis coætaneo, hortante Dominica tertia abbatissa Nivellensi. Liber III est partim a vetusta*, partim ab eadem recentiora manu. » Or ce manuscrit contient en réalité VGT.

(²) Le manuscrit de Bruxelles 5649-67, du XIᵉ-XIIᵉ siècle, ne l'a pas, de même que les manuscrits 4632 (XIIᵉ s.) et 15111-28 (XIIᵉ s.). Le manuscrit de Bruxelles 10953-55, en relation avec celui de Malines, présente ce chapitre 13, mais il date du XVᵉ siècle, comme celui de Malines. Dans un autre manuscrit de Bruxelles, coté nº 7917, le chapitre apparait aussi, mais comprend encore deux numéros en plus de la *Vita Berlendis* (nºs 7-8) En somme, ce ne sont que des manuscrits du XIVᵉ XVᵉ siècle qui présentent le chapitre; ceux du XIᵉ-XIIᵉ siècle ne l'ont pas. Or. la *Vita Berlendis* doit précisément dater de la fin du XIIᵉ siècle : l'absence du passage dans les manuscrits du XIIᵉ siècle et sa présence dans ceux du XIVᵉ et XVᵉ s'expliquerait donc fort bien. Dès lors, c'est une ajoute au texte primitif de VGT. De plus la fin du chapitre précédent a l'air d'être une doxologie, tronquée pour permettre la soudure des ajoutes. Il nous semble donc que le chapitre 13 en question est une ajoute tardive, faite par les copistes, au texte de VGT.

(³) « Cuncti pene volentes peregre proficisci seu de loco ad locum peragrare devotionis gratia in sanctæ Gertrudis amore et honore vini seu alterius liquoris potabilis haustum, qui sente Gertrud minne theutonice, latine amor sanctæ Gertrudis dicitur, abscedendo sumere consuevissent. » Ms., fº 44ᵛ. Voyez pour cette coutume **A. Harou**, *Mélanges de Traditionisme en Belgique*, p 101. Paris, 1893.

(⁴) Cfr **Toldo**, *Leben und Wunder der Heiligen im Mittelalter*, dans *Studien zur vergleichenden Litteraturgeschichte*, t. II (1902), pp. 342 et svv.

mêlé au souvenir d'une coutume populaire. A cause précisément du caractère de cette légende, qui est surtout répandue au bas moyen âge et parce que les manuscrits les plus anciens n'en présentent aucune trace, ce chapitre, comme le précédent, n'a pu faire partie de la *Vita Gertrudis tripartita* primitive (¹).

Voilà une analyse peut-être assez longue, mais la *Vita* et les procédés de l'auteur nous semblaient mériter un examen plus approfondi. Où a-t-elle été écrite et par qui? Ce problème n'est pas difficile à résoudre. Au chapitre 5 l'auteur indique clairement qu'il appartient à la communauté de Nivelles; en parlant des donations de sainte Itte, il dit : « *sicut ex possessionum eius traditione ad* **nos** *facta indubitate cognovimus. Quas quidem per multa tempora quamdiu pax viguit ecclesia* **nostra** *tenuit, multamque inde pecunia per annos singulos exactores* **nostri** *referre solebant* ... ». En parlant de saint Amand et de son arrivée à Nivelles, l'hagiographe dit : « *commigravit in* **hanc** *viciniam* .... ». Ces citations peuvent suffire pour fixer l'auteur et l'endroit de rédaction. A quelle époque l'auteur rédigea-t-il la *Vita?* Le Bollandiste Henschenius faisait déjà remarquer (²) que, vu l'éloge dithyrambique des Carolingiens, l'auteur doit avoir écrit après la disparitioin de cette famille, et il hasardait la conjecture que ce pourrait bien être au XIe ou au XIIe siècle. De fait on constate que la *Vita tripartita* a été copieusement pillée et suivie de fort près par l'abbé Étienne de Saint-Jacques de Liége, qui écrivit une *Vita Modoaldi* en 1107 (³). Comme de plus l'auteur de la *Vita Gertrudis tripartita* fait déjà allusion à de nombreuses biographies des saints de la famille carolingienne, l'on ne peut rapporter trop haut dans le XIe siècle la composition de cette *Vita* (⁴) : elle date très probablement de la fin de cette époque. La *Vita* est fort intéressante pour saisir sur le vif les procédés des remanieurs et nous avons ici un exemple frappant de la méthode de compilation qui formait à peu près le seul procédé historique du moyen âge. La vaste compilation eut du succès; la *Vita Modoaldi* et la *Vita Pippini* en sont partiellement extraites.

Outre la *Vita Gertrudis tripartita*, une autre biographie de sainte Gertrude vit le jour, celle que M. Balau (⁵) appelle la *Vita Gertrudis tertia*. Elle fut publiée aussi par Gheldolf de Ryckel (⁶). Ce n'est

(¹) Le manuscrit de Bruxelles 3232 (10953-55) présente aussi cette anecdote, à la suite de la *Vita Gertrudis*.

(²) AA. SS. B., t. III, p. 147.

(³) **Balau**, SHL. pp. 241-243, n°s 46-47.

(⁴) *Ibid.*, p. 242.

(⁵) SHL, pp. 243-244, nº 48.

(⁶) Nous avons eu à notre disposition l'édition de Gheldolf où elle se trouve éditée seule avec une foule de commentaires : *Historia S. Gertrudis... figuris æneis subinde illustrata*. Bruxelles, 1637. Le prologue donné par Gheldolf de Ryckel est celui de la *Vita* contemporaine : il doit être remplacé par le prologue » *De vita et conver-*



qu'un remaniement de la Vie primitive, avec, au chapitre 1 (ou au prologue, si on commence le chapitre I avec la jeunesse de la sainte : *Igitur cum esset infantula*) la généalogie et la parenté de Gertrude, extraite des *Annales Mettenses*. De plus, l'auteur fait rentrer dans la parenté de son héroïne sainte Aldegonde et sainte Waudru : « *Fuerunt ei et agnatione propinquæ virgines Aldegondis et Waldetrudis et alii plures eius temporis viri et mulieres non solum consanguinitate, sed et propositi et religionis conversatione* (1). » Cette généalogie factice, que nous avons rencontrée en termes à peu près identiques dans la *Vita Gertrudis tripartita*, et l'âge du manuscrit de la bibliothèque de la Reine Christine, qui date du XIe siècle, nous font dater le remaniement de cette époque. On n'y trouve point de réminiscences de la *Vita Gertrudis tripartita*, comme l'a déjà remarqué M. Balau (2), le remaniement s'est fait directement sur la *Vita* ¹ (3). Il est difficile de dire si ce remaniement a précédé la *Vita Gertrudis tripartita* : l'absence de la légende de la fuite à Carlsbourg tendrait à faire résoudre la question par l'affirmative. En tous les cas, la *Vita Gertrudis tripartita* et le remaniement ont dû apparaître au XIe siècle. Le remaniement a été copié et employé au XIIe siècle par la *Vita Beggæ*, pour retracer la parenté de Pepin (4).

Voilà les productions hagiographiques se rattachant à sainte Gertrude de Nivelles.

Nous aurions maintenant à parler du vieux fragment de la Vie de saint Foillan, l'*Additamentum Nivialense de Fuilano*, qui raconte brièvement l'histoire de saint Foillan; mais comme ce document n'est pas une *Vita* proprement dite, nous l'étudierons en parlant plus loin des *Vita Foillani*, écrites au XIe siècle.

* * *

Une production qui rentre nécessairement dans le cadre de nos recherches, c'est la biographie du saint évêque de Metz, Arnoul, ancêtre d'une des branches carolingiennes. Son fils Anségise, on le sait, épousa Begge, sœur de sainte Gertrude de Nivelles. C'est à ce titre que nous examinons la *Vita Arnulfi*.

---

satione » du manuscrit de la Bibliothèque de la Reine Christine à Rome, n° 497 (1277-472), f°s 64 et svv (Cfr l'*Archiv*, t. XII, p. 284). Ce prologue est édité par **Henschenius** (AA SS. B., t. III, pp. 149-150, note *a*). C'est en somme le prologue de la *Vita* ¹, quelque peu remanié. L'édition de Gheldolf n'est pas complète : elle ne comprend pas la *Continuatio virtutum* que le remaniement présentait aussi, puisqu'il doit se rattacher à la classe A³ des manuscrits de Krusch. Le manuscrit de la Bibliothèque de la Reine Christine fournit ces miracles.

(1) **Gheldolf**, *op. cit.*, p. 2.

(2) SHL, p. 243, n° 48.

(3) SHL, loc. cit., note 7.

(4) SHL, p. 244, n° 49, note 2.

Saint Arnoul de Metz [1] fut confié dans sa jeunesse à Gondulphe, que l'on croit être le *dux Gundulphus*, oncle de la mère de Grégoire de Tours; celui-ci parle de ce personnage, dans son ***Historia Francorum***, à l'année 581. Gondulphe fit entrer le jeune homme dans l'entourage de Théodebert d'Austrasie (595-612), où il occupa des postes importants [2]. On ne peut affirmer avec certitude qu'il fut maire du palais. Le palatin Romary était son ami [3]. Les deux saints restèrent toujours en bonnes relations, même après 613, lorsque Romary fût entré au service de Clothaire II. L'année suivante, en 614 [4], Pappolon, évêque de Metz, mourut et on ne lui trouva de successeur plus digne qu'Arnoul, qui monta ainsi sur le siège épiscopal. En 623, lorsque Dagobert fût devenu roi d'Austrasie [5], Arnoul fut chargé de la régence et devint précepteur du jeune Dagobert.

D'après Frédégaire [6], en 624-625, un noble Agilolfing, Chrodoald, sur l'instigation d'Arnoul même, du majordome Pepin et d'autres nobles austrasiens, offensa gravement Dagobert. Cela n'empêcha point Arnoul, l'année suivante, alors qu'une dissension règnait entre Clothaire et Dagobert, d'être élu avec onze nobles Francs, pour amener une réconciliation entre le père et le fils. Cette même année, Arnoul assista au concile de Reims [7]. Il souscrivit, en 626-627, au synode de Clichy [8]. Mais l'amour de la solitude, le dégoût des intrigues de palais lui rendirent la vie de cour insupportable : il obtint enfin, grâce aux prières de la reine Gomatrude, de pouvoir quitter l'épiscopat et de se retirer dans la solitude, près de Remiremont.

Frédégaire [9] apprécie hautement sa politique et ses sages conseils. Arnoul avait été évêque pendant quinze ans et dix jours. Goéric, surnommé Abbon, lui succéda sur le siège de Metz. Quant à son ancien ami Romary, il accompagna Arnoul dans la solitude, où ils

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, loc. cit., p. 413.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1181.
A. Molinier, SHF, t. I, nº 414.
Wattenbach, DGM, t I, pp. 144-145.
Pour les textes cfr BHL, t. I, nºs 689-701.
ÉDITION EMPLOYÉE : **B. Krusch** dans MGH, SRM, t. II, pp. 426 et svv.
Les manuscrits de l'édition de **Mabillon** et de celle des **Bollandistes** étaient interpolés (**Krusch**, loc. cit. p. 430).

(2) Arnoul apparait seulement comme majordome dans la *Vita Clodulphi*, ch. 9 (Xe siècle). Cfr **Lœning**, *Geschichte des deutschen Kirchenrechts*, t. II, p. 266, n. 1.

(3) *Vita Romarici*, ch. 3.

(4) **Friedrich**, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 236

(5) *Chronique*, lib. IV, ch. 74.

(6) *Ibid.*, lib. IV, ch. 52.

(7) **Flodoard**, *Historia Remensis*, lib. II, ch. 5.

(8) **Friedrich**, *Drei unedirte Concilien aus der Merovingerzeit*, p. 61. Bamberg, 1867.

(9) *Chronique*, lib. IV, ch. 58.

fondèrent ensemble une congrégation de moines et de lépreux. Saint Arnoul de Metz mourut le 18 juillet 641 ([1]) et fut enseveli par son ami Romary dans le monastère de Remiremont ([2]). Quelques années après, l'évêque Goéric le transféra dans la basilique des Saints-Apôtres à Metz, devenue ainsi l'église Saint-Arnoul.

Arnoul avait épousé une jeune fille noble, dont il eut deux enfants, Anségise ou Anségisèle, qui prit pour femme Begge, fille de Pepin I, et Clodulphe, qui devint évêque de Metz ([3]).

Peu de temps après la translation du saint une *Vita Arnulfi* vit le jour. L'auteur avait appris beaucoup de données des familiers d'Arnoul; il avait été, pour certains faits, témoin oculaire : « *Huius itaque laudabilia facta quæ gessit nonnulla ego a familiaribus illis narrantibus, pleraque per memetipsum quæ scribenda adsunt, cognovi* » (ch. 1). Il avait lui-même assisté à l'incendie de 629 : « *nos veloci gressu ad domum viri sancti pervenimus....* » (ch. 20). L'auteur est un moine de Metz ([4]), comme le montrent les mots du même chapitre 20 : « *Ilico quidam e* **fratribus** *talis apparuit visio ....* »; c'est l'abbé Arnegausius qui lui a raconté le miracle du chapitre 28. Le style d'ailleurs est barbare et dénote assez l'époque mérovingienne ([5]). Les anecdotes précises qui émaillent la *Vita* montrent suffisamment qu'on se trouve en présence d'un auteur contemporain. Cet auteur insère dans la biographie quelques phrases tirées de l'Écriture Sainte pour agrémenter son récit : il a d'ailleurs, dans sa pauvreté littéraire, pris comme modèle quelques passages de la *Vita Radegundis*, écrite au VI[e] siècle : le tableau de l'humilité et de l'abstinence d'Arnoul (ch. 8, 21) est la reproduction presque textuelle de son modèle. L'auteur a aussi profité des thèmes hagiographiques, et au chapitre 18, il nous retrace la douleur des diocésains au départ d'Arnoul. C'est là un tableau que nous aurons l'occasion de signaler

---

([1]) *Vita Arnulfi*, ch. 22.

([2]) Sigebert de Gembloux (MGH, SS, t. VI, p. 324) donne 640, mais il vaut mieux prendre 641, comme **Bonnell** (*Die Anfänge der Karolingischen Hauses*, p. 189) suivi par **Friedrich** (*op. cit.*, p 242).

([3]) **Pauli Diaconi**, *Gesta Episcoporum Mettensium*, dans MGH, SS, t. II, p. 264.

([4]) Sur le monastère de Saint-Arnoul de Metz, voyez **Rettberg**, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t I, p. 510; **Friedrich**, *op. cit.*, t. I, pp. 247-248.

([5]) L'archétype du manuscrit de Paris n° 5327 (IX[e]-X[e] siècle), a été écrit par Jérôme, le jeune fils de Charles Martel, neveu de Pepin, quand il était âgé de neuf ans, comme le montrent les vers qui terminent la *Vita* :

« Ter ternos habuit annos qui scripserat istud
Obsequium fidei iuvenis Hieronymus infans,
Nobilis antiqua procerum de stirpe creatus
Filius hic genitus fulgens ab origine Karli
Et genuit fortis regnator Pippinus illum. »

(MGH, SRM, t. II, p. 429.)

souvent. Mais la précision de quelques anecdotes, l'indication chronologique par la succession des faits mêmes, le style et les affirmations de l'auteur sont une raison pour placer la composition de cette *Vita* peu après la mort du saint.

On a quelquefois voulu la dater (1) de l'épiscopat de Clodulphe, fils d'Arnoul (685), en se basant sur une clausule contenue dans la classe B³ des manuscrits de Krusch. Dans ces manuscrits (2), après la doxologie « *cui est potestas.... Amen* », suivent les mots : « *Ecce! reverentissime domine Clodulfe pontifex, habeto conscriptam quam poposcisti vitam et gesta genitoris tui. Juste quippe atque perfecte censuisti, ut cuius tenes sedem, crebro relegas et acta. Explicit Vita beatissimi Arnulfi episcopi.* »

Bonnell (3) avait déjà rejeté cette ajoute. Ce détail, dit-il, ne pouvait échapper à Paul Diacre, qui l'aurait sûrement consigné dans ses *Gesta Episcoporum Mettensium*. Cet argument est corroboré par le témoignage des manuscrits, importants dans la présente controverse. Les deux seuls manuscrits, qui contiennent l'ajoute, datent du XIIe siècle et le premier des deux (Paris, 5294) est entièrement interpolé.

Comme le fait remarquer M. Krusch dans le *Neues Archiv* (4), l'examen du manuscrit de Paris, latin 9742 (suppl. lat. 196²) démontre péremptoirement que cette adresse à Clodulphe est une interpolation. Ce manuscrit contient (pp. 176-186), la *Vita Arnulfi* : le texte présente les mêmes interpolations que les deux manuscrits de la classe B³, qui ont l'adresse à Clodulphe : « *inorme volumen et magnum....* » avec les variantes : « *in pauca saltim aliqua....* » et « *omnipotenti Deo Jesu....* » (5) Il finit comme le texte habituel, mais ne présente pas l'adresse à Clodulphe. C'est donc l'archétype de la classe B³ seul qui a introduit cette clausule : l'interpolation tardive est évidente.

Une autre question controversée, c'est celle de l'auteur. Ces auteurs précisément qui admettent l'authenticité de la clausule, adressée à Clodulphe, identifient l'auteur de la *Vita Arnulfi* avec celui des

---

(1) Entre autres **Friedrich,** *op. cit.*, p. 244, no 645, le **P. De Smedt,** *Commentarius Prævius in S. Hubertum*, no 7 (extrait des AA. SS. *Novembris*, t. II, p. 4.)

(2) Manuscrit de Paris 5294 (XIIe s.), de Saint-Symphorien de Metz; manuscrit de Paris 5308 (XIIe s.). Cfr l'*Archiv*, t. VIII, p 352. La clausule manque dans le manuscrit de la Bibliothèque de Liége, no 57 (210, t. I), du XIVe siècle, que M. Krusch n'a pas connu (*Analecta Bollandiana*, t. V., p. 328).

(3) *Op. cit.*, pp. 47, 138. **Friedrich** (loc. cit.), se basant sur l'unité d'auteur des *Vitæ* d'Arnoul, d'Amé, Romary et Adelphe de Remiremont — dont nous reparlerons — insistait sur le fait que ces trois dernières biographies nommaient leur patron littéraire; cette clausule se comprenait donc fort bien dans la *Vita Arnulfi*, selon lui du même auteur.

(4) T. XVIII, p. 625.

(5) Cfr **Krusch,** loc. cit., p. 446, en note

Vitæ Amati, Romarici, Adelphi, abbés de Remiremont. Qu'on nous permette, pour plus de clarté, de résumer ici les arguments des défenseurs de cette théorie, Friedrich (1), suivi par E. Dony (2). En général, ils retrouvent la même langue et la même façon d'exposer chez les deux biographes.

Passant ensuite aux particularités, Friedrich compare les chapitres 2 et 9 de la *Vita Romarici* avec les chapitres 4, 5, 8 de la *Vita Arnulfi.* Voici ces passages :

VITA ROMARICI, 2.	VITA ARNULFI, 4, 5.
Nam cum in laico habitu religiosam vitam gereret, *reddebat quæ regis sunt regi et quæ Dei Deo.* Ita ergo *in monasteria vel basilica sanctorum seu pauperes Christi assidua vigilantia incumbebat,* ut illum diem se perdidisse fateretur, quo pietatis bonum, vel eleemosynarum opera minime exercuisset.	Nam et sedulus in oratione, in ieiuniis, *in misericordia pauperum incumbebat*; et sicut scriptum est, *reddebat quæ Dei sunt Deo et quæ Cæsaris Cæsari restituebat....* *Sed iugis illius meditatio circa monasteria vel loca sancta invigilabat.*

La ressemblance entre les chapitres 9 et 8 des deux documents se réduit à un mot : *refocillandam* (*V. Rom.*) et *refocillanda* (*V. Arn.*). Friedrich fait ensuite remarquer que, dans les deux documents, le signe de croix est traduit par « *vexillum crucis* » (3); enfin, Arnoul appartient à ce groupe de saints de Remiremont.

Sans doute, il y a quelques ressemblances de vocabulaire entre les quatre *Vitæ* : *deinceps, annuente Domino, quippe,* et d'autres mots des trois *Vitæ* se retrouvent aussi dans la *Vita Arnulfi.* Est-ce une raison pour attribuer les quatre documents à un même auteur? M. Krusch ne le pense pas (4).

Alors que l'auteur de la *Vita Arnulfi* nous donne une narration bien fournie et nous offre des documents comme la lettre de Clothaire (ch. 11), celui des trois *Vitæ* est fort sobre, ou plutôt vague : tout se réduit à des récits de miracles, où l'on trouve à peine un nom propre; l'auteur est fort naïf et, parfois, appuye ses données d'un « *ut conicior* » significatif. En parlant de la mort d'Adelphe, dont l'histoire commence à son décès, nous retrouvons : « *ante hos, nisi fallor, triennii annos* (!) ». De Romary, à part quelques miracles, il ne sait rien à partir de la fondation du monastère.

---

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 262, n. 748.

(2) **E. Dony,** *L'auteur unique des vies des saints Amat, Romaric, Adelphe et Arnulf,* dans les *Dissertations académiques publiées par* **G. Kurth**. Liège, 1888.

(3) Ce n'est pas un argument : cette expression se retrouve encore, avec le même sens, p. ex. dans la *Vita Austregisili,* ch. 4; *Vita Rusticulæ,* ch. 16; *Vita Sulpicii episcopi Biturici* (rédaction A), ch. 2.

(4) MGH, SRM, t. IV, *Vitæ*, 2, pp. 210 et svv.

Et pourtant, l'auteur est moine de Remiremont. Il appelle Romary et Adelphe respectivement « *patrem nostrum* ». Au contraire, le biographe d'Arnoul parle en témoin oculaire. Il connaît les saints Romary et Adelphe par deux personnes dont l'une « *usque hodie....* superstes cernitur » (1). A propos de la mort de Romary, il cite un diacre, favorisé d'une vision lors du décès de l'abbé, et « qui *adhuc* superest » (2). A en croire le biographe de Remiremont, Adelphe serait mort trois ans passés. Or, l'abbé Ingomar lui succéda en 670. L'auteur écrivit donc au plus tôt après 673. S'il faut l'identifier avec le biographe de saint Arnoul, la *Vita* de ce dernier perd de sa valeur et de son autorité (3).

Mais ces ressemblances entre les quatre documents s'expliquent si on suppose une copie de la *Vita Arnulfi* par l'auteur des *Vitæ Amati, Romarici, Adelphi.* Les notes chronologiques, identiques (4) dans la vie de saint Arnoul et celle de saint Amé, sont conformes à la réalité pour ce qui regarde Arnoul, non pas pour Amé qui passa la plus grande partie de sa vie antérieurement à l'avènement de Clothaire. Donc les mots sont à restituer à la *Vita Arnulfi*, où ils cadrent mieux : la *Vita Amati* est une copie. Enfin les trois biographies sont écrites sur l'ordre d'un supérieur, la *Vita Arnulfi* n'indique point ce patronat littéraire. M. Krusch finit d'ailleurs par dater les *Vitæ* des trois abbés de Remiremont de l'époque carolingienne.

Ces raisons de M. Krusch — dont le P. Poncelet (5) apprécie la valeur tout en considérant que, regardées de près, elles n'ont pas une force absolument probante — semblent convaincantes. C'est étrange en effet que le biographe ignore l'histoire de Romary, à partir de la fondation du monastère, alors que celui de saint Arnoul la connaît personnellement. Pour Romary, le biographe — en le supposant identique à celui de la *Vita Arnulfi* — est à court de renseignements. Pour Arnoul, *mort avant Romary*, il aurait tant de détails; plus d'une fois, il se révèle témoin oculaire. La différence entre les deux auteurs est vraiment trop grande pour l'information et la sincérité. On se base, il est vrai, pour les identifier sur quelques ressemblances, mais d'autre part il y a des dissemblances notables. La doxologie de la *Vita Arnulfi* ne ressemble pas à celle des trois autres biographies où nous

(1) *Vita Romarici*, ch. 7.

(2) *Vita Romarici*, ch. 11.

(3) E. Dony (*op. cit.*, p. 4) pense effectivement qu'il écrivit 50 ans environ après la mort de saint Arnoul.

(4) En effet :

VITA ARNULFI.	VITA AMATI.
Ch. 2. Temporibus denique Dagoberti regis...	Ch. 2. Ille denique temporibus Dagoberti regis...

(5) *Analecta Bollandiana*, t. XXII, p. 105.

trouvons deux fois « per *immensa* secula... » et une fois « *sine fine* in secula ». Les trois *Vitæ* ont au prologue l'expression caractéristique « *in processu temporis* » que l'on cherche en vain dans la Vie d'Arnoul [1]. De plus, « *utique* » apparaît souvent dans les trois *Vitæ*, pas une fois dans la *Vita Arnulfi*; « *nequiter* » dans la *Vita Arnulfi*, pas une fois dans les trois biographies; la *Vita Arnulfi* commence plusieurs phrases par « *sicque factum est* », expression inconnue à l'auteur des trois autres *Vitæ*. Nous croyons donc que la *Vita Arnulfi* a servi à l'auteur des *Vitæ* de Romary, Amé et Adelphe. Non pas que celui-ci l'aurait servilement copiée pour certaines expressions, mais une lecture fréquente de cette biographie, reposant aux archives de Remiremont, a pu le familiariser avec le style de cette *Vita*.

Cette première *Vita Arnulfi* [2] fut reprise et amplifiée par la *Vita Arnulfi secunda* [3]. C'est ici qu'apparaît la fausse généalogie des Carolingiens, par laquelle ces derniers sont rattachés aux anciennes familles sénatoriales romaines par le soi-disant grand-père d'Arnoul, le sénateur Ansbert; aux anciennes familles d'Aquitaine par les Tonantii Ferreoli; aux Mérovingiens par une fille de Clothaire. C'est par suite d'une erreur d'interprétation des *Gesta Episcoporum Mettensium*, que naquit, en combinaison avec Frédégaire et ses continuateurs, du temps de Louis le Pieux, la *Domus Carolingicæ Genealogia*. Bonnell [4] a montré que cette légende doit être en rapport avec les fonctions de Louis le Pieux comme roi d'Aquitaine. Elle a peut-être commencé autour de Cassigonilum, le lieu de naissance de Louis le Pieux.

Dans l'hagiographie, cette légende apparaît au IXe siècle [5], dans la *Vita Clodulphi*, au chapitre 2. Le père d'Arnoul, Ansoald, est rattaché par Ansbert aux anciennes familles sénatoriales. Une autre trace se retrouve dans la *Vita Goerici* [6] qui fait de Goéric un Aquitain, parent d'Arnoul. Les généalogies carolingiennes nomment en effet un Goéric, fils de Gamardus, dont Arnoul aurait été cousin germain par son père [6]. Une trace se retrouve encore dans la *Vita Firmini*, qui rattache les Carolingiens aux Ferreoli d'Aquitaine [7].

---

(1) Cette particularité est déjà notée par M. Krusch.

(2) Elle servit à Paul Diacre pour ses *Gesta Episcoporum Mettensium*. Cfr **Wattenbach**, DGM, p. 185. Le ch. 13 de la *Vita Licini* (AA. SS., *Februarii*, t. I, p. 681) est aussi copié de la *Vita Arnulfi*. Cfr **Lœning**, *op. cit.*, t. II, p. 267.

(3) Éditée par **Boschius** dans les AA. SS., *Julii*, t. IV, pp. 441 et svv. On l'attribuait à un certain Umnon, d'après ces mots du prologue : « Exhortatione plurimorum commonitus Umno Dei gratia præventus » mais Duemmler, dans **Wattenbach**, DGM, p. 145, n. 1, fait remarquer que *Umno* est une faute pour *immo*.

(4) *Op. cit.*, pp. 6 et sv., 36.

(5) **Bonnell**, *op. cit.*, pp. 137 et sv. **Fustel de Coulanges** (*Les transformations de la Royauté à l'époque carolingienne*, p. 130, n. 4) la croyait écrite sous Pepin le Bref.

(6) Cfr **Bonnell**, *op. cit.*, pp. 16-18, 190.

(7) Cfr **Fustel de Coulanges**, *op. cit.*, pp. 135 et sv.

Le prologue de la *Vita Arnulfi secunda*, qu'on joint souvent à ce document, est probablement un faux de Jérôme Vignier [1], et n'a rien de commun avec le texte même de la *Vita*. Celle-ci, suivant Bonnell [2], date du X[e] siècle. Elle a été soumise à un critique sévère par le bollandiste Boschius [3] : elle contient, comme tous les remaniements, des fables et des lieux communs. Inutile donc de nous y arrêter.

* * *

La *Vita Arnulfi* nous amène au VIII[e] siècle. A cette époque, des changements se produisent dans le diocèse de Liège. L'ancien siège épiscopal, d'abord fixé à Tongres, fut transféré au cours du VII[e] siècle à Maestricht, par les soins de l'évêque Monulphe. Les évêques voyageaient pourtant de l'un endroit à l'autre, et au VIII[e] siècle, l'évêque Lambert visitait souvent la *villa* de Liège, qui devint bientôt le nouveau siège de l'évêché de Tongres. Lambert tomba, vers 705, sous les coups de perfides assassins et depuis ce moment, grâce à l'illustre martyr, l'humble *villa* mérovingienne devint célèbre et s'agrandit de façon à constituer une véritable cité. Peu après la mort de saint Lambert, apparut une biographie, qui essaie de faire revivre la figure de l'illustre patron de Liège. C'est cette *Vita Lamberti* du VIII[e] siècle qui s'offre maintenant à nos recherches et que nous allons examiner, après avoir retracé brièvement la vie du héros qu'elle célèbre.

Saint Lambert [4] (*Landbertus*, *Landpertus*, *Landebertus*) naquit à Maestricht. Il reçut dans sa jeunesse une éducation cléricale et fut confié à l'évêque de Tongres [5], Théodard [6]. Peut-être que la cour royale résidait alors à Maestricht et que Théodard était à la tête de l'école. Quoiqu'il en soit, la résidence de Lambert à la cour prouve la

---

(1) **Krusch**, *op. cit.*, p. 430. Voyez NA, t. XI, p. 631. On peut encore consulter pour ces généalogies, l'abbé **Saltet**, *L'origine méridionale des fausses généalogies carolingiennes* (*Mélanges* Léonce Couture, pp. 77-96. Toulouse, 1902) et **Kleinclausz**, *L'empire carolingien, ses origines et ses transformations*, pp. 494-495. Paris, 1902. Cfr **Wattenbach**, DGM, p. 182, n. 3.

(2) *Op. cit.*, pp. 143-144.

(3) AA. SS., *Julii*, t. IV, pp 434 et svv.

(4) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 430.
Molinier, SHF, t. I, n° 453 (peu exact).
Wattenbach, DGM, t. I, pp. 316-318.
Balau, SHL, pp. 33 et svv., n[os] 14-19.
Pour les *textes* cfr BHL, t. I, n[os] 4677-4694.

(5) Nous expliquerons plus loin pourquoi nous appelons ces évêques, évêques de *Tongres*. C'est le titre officiel qui persista jusqu'au XI[e] siècle.

(6) Ce que des biographies tardives racontent de son instruction par Landoald ne sont que des fables, basées sur la fabuleuse *Vita Landoaldi* d'Hériger. Cfr déjà le **P. Suyskens** dans les AA. SS. B., t. VI, p. 34, n° 32.

noblesse de sa naissance. L'évêque Théodard, qui occupait le siège épiscopal depuis la retraite de saint Remacle à Stavelot vers 660-661, prit le jeune Lambert en affection et l'aurait désigné comme son successeur à l'épiscopat, si les règles canoniques n'eussent défendu cette pression exercée sur la libre élection « *clero et populo* ».

Vers 668, l'évêque Théodard fut assassiné dans le Biwalt, près de Spire, au moment où il se disposait à aller implorer la justice de Childéric II contre les déprédateurs des biens de son église (1).

Saint Lambert alla à la recherche des reliques du martyr; une première fois, il échoua devant le refus des habitants de l'endroit; la seconde fois, grâce à des présents, il put les amadouer et réussit à emporter les reliques à Liège (2).

Le peuple fut unanime à réclamer Lambert comme successeur de Théodard au siège épiscopal. Childéric II (663-675) consentit à son intronisation et Lambert devint évêque de Tongres. Cependant des troubles allaient bouleverser l'Austrasie. Childéric II devenu, en 670, roi de Neustrie et de Bourgogne, excita la vengeance d'un jeune noble Franc, qu'il avait fait fouetter comme un esclave. Dodilon — c'est le nom du Franc — surprit et assassina le roi en 673, dans une forêt en Vexin. Le maire du palais Vulfoald s'enfuit en Austrasie et rappela Dagobert II de l'exil. Les Neustriens, de leur côté, choisirent comme roi Thierry III, mais le farouche maire du palais Ebroïn, revenu de son exil à Luxeuil, parvint à se faire nommer maire de Neustrie. Il se vengea cruellement sur saint Léger, conseiller de Childéric II.

Dans ces conjonctures, il est possible que saint Lambert fut victime lui aussi de la haine d'Ebroïn.

Ce qui est acquis, c'est qu'il fut chassé de son siège épiscopal où un intrus, du nom de Faramond, prit sa place. Le saint se retira en exil à Stavelot (3), et y mena, pendant sept ans, une vie d'humilité et de privations. Enfin, en 681, Faramond fut déposé; les affaires avaient pris une autre tournure. Dagobert II étant mort assassiné en 679, les nobles Austrasiens mirent alors à leur tête Martin, petit-fils de saint Arnoul de Metz, et Pepin. Ce dernier, après l'assassinat d'Ebroïn en 681, parvint à se faire reconnaître comme maire de palais pour l'Austrasie. Ce fut lui qui rappela saint Lambert à Maestricht, à la grande joie des diocésains. Lambert administra au mieux son diocèse et prêcha l'Évangile aux païens de la Toxandrie. Il eut comme disciple saint Hubert.

(1) *Vita Theodardi*, ch 9-11, éd. **Demarteau**, pp. 40-42. Liège, 1890.

(2) Le **P. Suyskens** (loc. cit., p. 36, nº 39) pense qu'il réussit dans son pieux dessein, parce qu'il était évêque lors de son second voyage; **M. Kurth** (*Biographie Nationale*, t. XI, vº *Lambert*, col. 144) pense qu'il était déjà évêque avant d'entreprendre les deux voyages au Biwalt.

(3) Probablement sous l'abbé Sigolin. Cfr **Suyskens**, loc. cit., p. 45, nº 61.



Mais bientôt le diocèse fut privé de son évêque : saint Lambert tomba sous les coups de lâches assassins, au hameau de Liège, vers 705 (1).

---

(1) La date de la mort de saint Lambert, fort controversée, a fait l'objet de plusieurs dissertations et malgré tout on n'est pas parvenu à la déterminer d'une façon précise Tout cela tient à la fragilité des textes — base de la discussion —, admis par les uns, rejetés par les autres Un document sûr, c'est le diplôme de Childéric II de 667 (MGH. *Diplomata*, t. I, p. 28; **Pardessus**, *Diplomata*, t. II, p. 45) qui nous montre à cette date, Théodard encore en vie.

Sans se préoccuper de la date du martyre de Théodard, placé d'ordinaire en 668 — sans base solide, encore une fois —, on peut en déduire que Lambert a été nommé évêque en 668. La nomination au siège épiscopal a dû suivre de près la mort de Théodard; malgré le vague des renseignements de la *Vita Lamberti prima*, c'est un fait certain. Un second texte qu'on invoque, c'est le témoignage du biographe de saint Hubert, d'après lequel saint Lambert fut évêque pendant 40 ans. Ce biographe, contemporain d'Hubert, pouvait avoir puisé à une bonne source.

Mais voilà qu'on lui oppose un diplôme de Pepin II, de 706, où on lit la souscription d'un *Chuchobertus Episcopus*. Le **P. De Smedt** (*L'année de la mort de saint Lambert*, extrait des *Précis historiques*, t. XXVI, pp. 5-6) et **M. Demarteau** (*Saint Hubert d'après son plus ancien biographe*, dans BIAL, t XVI, pp. 115-116) identifient cet évêque avec saint Hubert parce que sur aucun autre siège épiscopal de Neustrie ou d'Austrasie, on trouve un évêque de ce nom. Ce serait une raison, mais ces listes épiscopales sont-elles si bien connues? **M. Daris** (*Histoire du diocèse de Liège depuis ses origines jusqu'au XIIIe siècle* pp. 120-122) voudrait voir dans ce *Chuchobertus* un évêque de Trèves. **Mgr Monchamp** (*La date du martyre de saint Lambert*, dans BSAHL, t. X, pp. 317 et svv.) n'admet pas cette conjecture et propose de voir dans ce *Chuchobertus*, saint Hubert, mais en fonction de coadjuteur, déjà sacré par le pape Sergius, comme le relate la *Vita Lamberti* de Nicolas (XIIe siècle). On le voit, cette dernière hypothèse vaut les autres, et ce qui ressort le plus clairement de cet imbroglio, c'est que l'identification de *Chuchobertus* avec Hubert n'est rien moins que sûre. Faut-il donc rejeter la donnée du biographe de saint Hubert à propos de la durée de l'épiscopat de Lambert? En présence du doute sur l'identité de ce *Chuchobertus*, il semblerait prudent de la garder.

Mais surgit une autre difficulté, provenant d'une autre base de calcul : l'extrait des *Miracula sancti Dyonisii* dont s'est occupé M. Kurth et qui permet de placer la mort du saint vers 705 (**G. Kurth,** *Un témoignage du IXe siècle sur la mort de saint Lambert*, dans BCRH, sér. V, t. III, pp 414-418). Dès lors, on en arrive encore une fois à 37 ans d'épiscopat et à moins d'admettre une somme *ronde* donnée par la *Vita Huberti*, le témoignage de cette dernière est à rejeter. Faut-il enfin tenir compte d'un passage d'une *Vita Odæ*, citée dans les *Notæ Aureævallenses*, donnant à Hubert 20 années d'épiscopat? Puisque Hubert est mort en 727 peut-on mettre dès lors le commencement de son épiscopat en 707? On obtiendrait pour saint Lambert 39 ans, et le témoignage de la *Vita Huberti* serait sauf. Mais, hélas! ce passage de cette *Vita Odæ* n'a jamais pu être retrouvé. En somme, le calcul basé sur les *Miracula Dyonisii* est encore le plus sûr; il se concilierait, si *Chuchobertus* est saint Hubert, avec la donnée du diplôme de 706. Hubert souscrirait alors la première année de son épiscopat.

Que dire enfin de l'argument suivant donné par le **P. De Smedt** (*Commentarius Prævius in S. Hubertum*, nos 44-47, dans *Extrait des* AA SS., *Novembris*, t. I, pp. 13-14)? En 714, Grimoald fut assassiné par un Frison dans la basilique de Saint-Lambert à Liège. Or, la *Vita Lamberti* raconte que, lors de la translation de ce saint par saint Hubert en 714, une basilique avait été préparée pour le recevoir. Cette 13e année

Les causes de la mort de saint Lambert ont fait l'objet d'une discussion plus que séculaire [1]. La solution actuellement admise, basée sur une étude attentive des textes des diverses *Vitæ*, préconise la sincérité du premier biographe de saint Lambert et attribue à une vengeance privée, pour des querelles territoriales, la mort du saint évêque. L'inimitié de la concubine Alpaïde, excitée par les reproches que Lambert aurait faits à Pepin II, et la vengeance exécutée par Dodon, sont des inventions définitivement reléguées dans le domaine des légendes [2].

Après ces données biographiques sur saint Lambert, il ne sera pas inutile d'exposer assez longuement les intéressantes questions de critique qui se rattachent à l'hagiographie de Lambert, en commençant par la *Vita Lamberti prima* [3].

De cette biographie nous n'avons pas encore une édition définitive : à côté du plus ancien manuscrit, édité par M. Demarteau, et des éditions de Duchesne et de Mabillon, qui nous offrent du texte primitif des versions plus ou moins différentes, il faudrait encore tenir compte du manuscrit du Vatican (Cod. Palat, 216, f° 52) du VIIIe siècle, et d'un manuscrit de la Bibliothèque de La Haye (X, 118), du Xe siècle, pour rétablir l'archétype [4]. Pourtant le manuscrit 12598 de la Bibliothèque Nationale de Paris, provenant de Saint-Germain-des-Prés, et qui avait reposé, pour autant que nous le montrent les annotations faites sur le dernier feuillet de la *Vita*, à l'abbaye de Corbie, nous fournit un

---

du pontificat d'Hubert (*Vita*[1], ch. 2), tombant avant 714, il faudrait admettre que saint Lambert mourut vers 700, dans les dernières années du VIIe siècle. A cet argument on doit répondre que le témoignage des *Miracula sancti Dyonisii* ne permet en aucune façon de placer la mort du saint au VIIe siècle (Cfr **Kurth**, *op. cit.*, loc. cit., p. 418). Ensuite, une basilique fut élevée sur le lieu du martyre et une autre là où l'aveugle Ode reçut la vue, peu après la mort du saint (**Demarteau**, *La plus ancienne vie de saint Lambert*, pp. 58-59). Le biographe de la *Vita Lamberti* [1] semble dire que tout cela se passe dans le cours d'une année et les miracles et la vénération que l'on constate peu après la mort du saint, permettent de croire qu'une église surgit vite et que c'est dans cette église-là que, en 714, périt Grimoald.

Pour conclure, nous gardons la date de 705 environ.

(1) **M. Kurth** a fait l'historique de la question dans son mémoire sur *Saint Lambert et son premier biographe* (*Annales de l'Académie d'Archéologie de Belgique*, 3e sér., t. III, pp. 5-112), au chapitre I.

(2) BSAHL, t. X (1896), pp 385-386; *Chronique* SAHL, 15 novembre 1897, pp. 37 et sv.; 15 décembre, pp. 45 et sv.; *Archives Belges*, 1902, n° 2, p. 124.

(3) **M. Balau** (SHL, p. 34), a fait le relevé chronologique des différentes biographies de saint Lambert, et de leurs éditions respectives. Le relevé de **A. Molinier**, SHF, t. I, n° 453, n'est ni complet, ni exact.

(4) **Balau**, SHL, p 35. Une *Passio sancti Lamberti* (manuscrit du XIIe siècle), texte d'une bonne antiquité, a été vendue à la vente de la bibliothèque de Theux (*Archives Belges*, 1903, n° 10, p. 277) Un autre manuscrit au Vatican, n° 846 (IXe-Xe siècle).



texte qui doit s'approcher de très près de l'original. L'éditeur, M. Demarteau ([1]), pense même que l'on se trouve en présence d'une copie tirée du brouillon du véritable texte, peu de temps après la rédaction de celui-ci ([2]).

Le copiste nous livre des corrections au-dessus des mots et
emanans
souligne en pointillé les mots à supprimer, p. ex. : « et manat
et d id
ex eo tabo cum sanguine. Tunc cum metu redit quod blande non in-
i ens
tellexit » ([3]) et le passage : « præcepit ut sine aliquo cunctamine cor-
iuin veheretur
puscolum suum ad leodeo remearent » ([4]).

De même, il indique par le signe ×, avant et après l'alinéa, le passage en double, retravaillé, inséré dans le texte.

De plus, on verra que la *Vita* a copié la *Vita Eligii*; or, le texte de Saint-Germain se rapproche le plus du modèle du biographe ([5]). En somme, malgré l'omission de quelques bouts de phrase, que les autres manuscrits nous révèlent ([6]), le manuscrit de Saint-Germain nous offre un texte assez barbare et caractéristique pour qu'on puisse y chercher avec confiance la physionomie générale de la *Vita prima.*

Cette première biographie révèle déjà son antiquité — prouvée d'ailleurs par l'âge du manuscrit (VIIIe siècle) — par la barbarie du latin. Tout y annonce la pire époque de la latinité : l'interversion des vocables y est fréquente, *e* pour *i*, (*inlustressimi*, *pontefex*), *e* pour *a* (*trejectense*), *æ* pour *e* (*æcclesiæ*), *i* pour *e* (*trejectinse*), *b* pour *p* (*obtimates*), *u* pour *e* (*monasturii*), *d* pour *t* (*ad*, *capud*), etc., etc. Les violations de déclinaison et de conjugaison, l'oubli de la syntaxe et des lois de la construction latine fourmillent. En voici des exemples : « *tradidit eum viris sapientibus et isthoricos.... — trejectense cathedram pontificalem præsedebat... — Tunc... unum acceptum consilium — ad monasterium qui vocatur stabolaus.* » A cela s'ajoute que la vie de saint Hubert, écrite par un contemporain entre 743 et 750 ([7]) nous révèle l'existence de la *Vita Lamberti* ([8]). M. Kurth a abondamment prouvé ([9]) que la

---

([1]) *Vie la plus ancienne de saint Lambert, écrite par un contemporain*, éd. **J. Demarteau**. Liège, 1890. C'est le texte que nous employons pour notre étude.

([2]) **Demarteau**, *op. cit.*, p. 7.

([3]) *Ibid.*, p. 58.

([4]) *Ibid.*, p. 61.

([5]) **Balau**, SHL, p. 35, n° 8.

([6]) *Ibid.*, loc. cit.

([7]) **Balau**, SHL, p. 43, n° 22. Voyez plus loin.

([8]) *Vita Huberti* [1], ch. 2, AA. SS., *Novembris*, t. I, p. 43 (tiré à part).

([9]) *Étude critique sur saint Lambert*, loc. cit., pp. 28-39.

Vita Lamberti, dont on ne possédait alors que les textes de Duchesne et de Mabillon, était bien ces *Gesta illius sancti* dont parle la *Vita Huberti*. La publication du manuscrit de Saint-Germain ne fait que mieux confirmer cette sentence. Que l'auteur soit en effet contemporain, l'examen interne le prouve à l'évidence. L'auteur va raconter « *que ab adulescentia conperta sunt et per viros prudentes cognovi* » (1). Sans doute le prologue d'où nous tirons cette phrase, est emprunté à la *Vita Eligii*, mais précisément l'auteur s'en éloigne ici pour intercaler cette note sur les « *viros prudentes.* »

Il a connu un serviteur de saint Lambert, Théoduin, qui a accompagné ce dernier en exil à Stavelot. C'est de lui que l'auteur tient les détails sur l'exil du pontife et sa vie dans l'abbaye de Stavelot : « *Unus ex ipsis* (pueris) *nomine theodoinus, qui multa nobis de vita et operi eius solitus est narrare qualiter per annos septem ibidem vitam sanctam et angelicam conversationem duxit...* » (2)

Le récit de la mort de saint Lambert est vivant et on sent qu'il repose sur des relations dignes de foi. L'impression de toute la biographie, en tenant compte des généralités hagiographiques inévitables, est pleine de vie; on doit croire le biographe quand il nous cite des témoins contemporains : nul doute que cette œuvre fut écrite peu de temps après la mort et la translation de saint Lambert (3). L'auteur, comme l'a montré fort sagacement M. Kurth, est un partisan des Mérovingiens; les épithètes laudatives qu'il décerne au pitoyable Childéric II (*gloriosus rex Hildericus*) et sa sobriété en parlant de Pepin, qu'il appelle *princeps*, alors que celui-ci portait officiellement le titre de *dux*, le montrent.

L'auteur a dû écrire dans le premier quart du VIII[e] siècle, peut-être vers 718 (5), si on peut placer à cette année la translation des restes de saint Lambert. Pourtant on ne saurait rien affirmer de bien certain, comme nous le verrons à propos de la *Vita Eligii*, en parlant des saints du diocèse de Tournai. L'auteur ajouta à la biographie le récit de cinq miracles, opérés par l'intercession du saint, et l'anecdote de la fin terrible des meurtriers (6). Peu après, le biographe doit s'être remis à l'œuvre (7) pour ajouter le récit de la translation de 718. En tous

(1) **Demarteau**. loc. cit., p. 40.
(2) **Demarteau,** loc. cit., p. 43.
(3) **Kurth,** *op. cit.*, p. 30.
(4) **Kurth,** *op. cit.*, pp. 31 et sv.
(5) **Balau,** SHL, p. 25.
(6) **Demarteau,** loc. cit. pp. 57-61.
(7) **Demarteau** (loc. cit p. 9), inclinerait à croire que la biographie est contemporaine de l'édification de l'église de Liége, avant le retour des reliques en 718. C'est peut-être trop tôt, si on tient compte de la date de la *Vita Eligii*, comme nous le verrons plus loin.

les cas, ce récit est du même auteur, car dans la *Translatio*, tout comme dans la biographie, l'auteur pille la *Vita Eligii* ([1]).

Pourtant, malgré cette ancienneté, nous n'apprenons en somme — à côté de détails intéressants que M. Demarteau ([2]) s'est plu à relever, mais qui ne s'y trouvent qu'incidemment — que fort peu sur la vie de saint Lambert : sa naissance à Maestricht, son éducation à la cour par saint Théodard, son élévation à l'épiscopat, l'intrusion de Faramond et l'exil du saint à Stavelot, son retour après sept ans, sa prédication en Toxandrie, les circonstances difficiles où grandit l'église de Liège, le martyre de Lambert. Le caractère complexe que dut être saint Lambert, la situation du biographe, qui ne connût le saint qu'aux derniers temps de sa vie ([3]), mais surtout le but immédiat du biographe peuvent expliquer cette pauvreté de données. Comme tous les hagiographes, l'auteur de la *Vita Lamberti* ne voulait pas faire une œuvre d'histoire, au premier chef, mais bien une composition liturgique pour servir de leçon aux offices ([4]).

De là cette foule de généralités sur les vertus du saint et sur son épiscopat ([5]). Aussi, « sur seize pages qu'occupe la vie proprement dite dans l'édition de M. Demarteau, trois à peine sont consacrées à la toute première moitié de la carrière du saint jusqu'à son exil à Stavelot; l'histoire de la mort du saint évêque occupe près de cinq pages le tableau de ses vertus deux et demie. On voit que la partie biographique ne saurait être plus sacrifiée ([6]) ». Ce défaut se retrouve d'ailleurs dans d'autres biographies quasi-contemporaines, comme la vie de sainte Aldegonde, la vie de sainte Gertrude, la vie de saint Arnoul de Metz, la vie de saint Remacle, etc. Là aussi le souci religieux nous a privé de détails intéressants, que les contemporains auraient pu nous fournir.

([1]) **Kurth,** *op. cit.*, pp. 110-111. Les paroles de la *Translatio :* « Pauca vero quae de *vita* et de virtutibus eius narravimus » deviennent dans le manuscrit de Saint-Germain : « Illa vero quae nos minus enarravimus . . . ». Le récit de la *Translatio*, chez Mabillon, n'est d'ailleurs qu'une version remaniée. Cfr **Balau**, SHL, p. 35, n° 6. Cfr *Analecta Bollandiana*, t. III, pp. 214 et sv.

([2]) *Op. cit.*, pp. 25-31.

([3]) **Demarteau**, *op. cit.*, p. 8.

([4]) « Ergo dignum esse credimus ut quotiescumque sanctorum solemnia curriculo anniversario caelebramus ex eorum gesta aliqua ad aedificationem convenientes christiani in domini laudibus recitare ... » **Demarteau**, loc cit., p. 40

([5]) « Erat enim in lege Domini sine lassitudine persistens, nulla noxia conversatione se inquinabat, actus vitae suae omni ora custodiebat, oculum mentes suae ad Deum semper defixum habebat. Consilium et opus suum semper ad Deum convertebat, pedes eius directi erant ad evangelisandum pacem et sicut fidelis servus et prudens a domino constitutus ut eius familiae tribuat cybum in tempore opportuno, sic ille populum sibi commissum omnimodis festinabat spiritale refecere cibo, etc. » **Demarteau**, loc cit., pp. 47-48. C'est une copie de la *Vita Eligii*, II, 13 (**Kurth**, *op. cit.*, pp. 107-108).

([6]) **Balau**, SHL, p. 37.

La forme aussi nous révèle un homme peu instruit, un barbare à peine frotté de latin. Il a porté les défauts du latin de son époque à un point qui le rend presque inintelligible, et l'on ne doit pas voir une simple formule dans ces mots : « *quamquam imperito sermone...* » L'auteur devait être conscient de son impuissance. Cette impuissance, il la prouve par les excursions faites dans le domaine d'autrui. Il pille largement la *Vita Eligii* et s'approprie avec avidité les locutions et les passages de son modèle. C'est M. Kurth qui l'a montré dans son étude citée (1). Le biographe commence par puiser largement dans le prologue de son modèle (2); pour raconter la naissance et l'éducation de saint Lambert, pour son élévation à l'épiscopat, même pour son portrait, il s'adresse à la *Vita Eligii* (3); celle-ci lui est d'un aide précieux pour raconter le rétablissement de saint Lambert et surtout pour nous donner un long tableau, fort vague, de son épiscopat (4). Le passage de la *Vita Eligii* racontant l'apostolat de saint Eloi en Flandre lui sert à retracer l'apostolat de saint Lambert en Campine (5). Enfin le discours d'adieu de saint Eloi et le récit de ses funérailles fournissent au biographe de Lambert quelques phrases à adapter. Pour le récit de la translation des restes du saint à Liège, il recourt encore à son prototype et les considérations morales auxquelles l'auteur se livre en finissant sont les mêmes dans les deux écrits (6). Voilà certes un plagiat d'importance, qui mettra le biographe à l'aise et calmera ses inquiétudes. Mais dans ce plagiat même, il nous révèle son ignorance : il s'est étrangement mépris sur certaines expressions et les a défigurées. Ainsi, dans la *Vita Eligii*, il avait lu que saint Eloi et saint Ouen furent sacrés évêques le même jour : *sub unius diei articulo* (*Vita Eligii*, II, 2). L'expression lui plut et il l'appliqua à saint Lambert, qui remonta, dit-il, sur son siège, grâce à la protection de Pepin, « *sub unius diei articulo* » (7). Il traduit : « *partis illius barbariam illustraret* » par ce non-sens : « *partis illius barbarorum inlustrabat* ». Il applique au diocèse de Tongres, où il n'y avait plus de villes ni de municipes, l'expression : « *lustravit urbes et municipia* » (*Vita Eligii*, II, 3) (8).

Enfin, à propos de l'ensevelissement de saint Eloi, la *Vita Eligii* parlait d'une plaque tumulaire posée sur le tombeau : « ubi *satis*

(1) Loc. cit., pp. 104 et svv.
(2) *Ibid.*, pp. 104-105.
(3) **Kurth**, *op. cit.*, p. 106.
(4) *Ibid.*, pp. 107-108.
(5) *Ibid.*, p. 109.
(6) *Ibid.*, pp. 110-111.
(7) **Kurth**, *op. cit.*, p. 107; **Balau**, SHL, p. 36, n. 1.
(8) *Ibid.*, loc. cit.

festive saxo opertus. » Notre auteur lut sans doute « festi*ne* » et de là ces mots : « multum *festinanter* saxo coopertus », qui renforce l'impression de la peur inspirée par le meurtre et qui scandalisa si longtemps les fervents de saint Lambert.

Quel est maintenant ce pauvre biographe, qui nous a laissé un des plus anciens monuments littéraires du pays de Liège?

La biographie, dans sa sobriété, ne nous permet pas de retrouver avec plus ou moins de précision le lieu où écrivit l'auteur. Sans doute les biographes suivants, Etienne, Godeschalc, Nicolas, furent des Liégeois, mais ce n'est pas une raison pour que le premier auteur le fût également. Toutes les probabilités sont pour cette hypothèse, mais les faits ne la confirment point. En présence de toute absence d'indices, d'épithètes ou intérêt quand il parle de Liège, on doit y voir plutôt un clerc du pays. Du pays, il l'est certainement : ses connaissances géographiques sont précises, l'orthographe des noms de lieux est exacte, il connaît bien la situation de la maison et de l'oratoire, théâtres du meurtre. La manière vague dont il en parle semble plutôt indiquer qu'il est au courant, qu'il ne voit pas la nécessité de mieux expliquer l'ordonnance des lieux.

Comme il écrit pour les offices du chœur, il est probable qu'il est du clergé de Maestricht, et il appartient en tous les cas au diocèse de Tongres(1).

La biographie a une réelle valeur (2). Sans doute, comme l'a fait observer M. Kurth (3), il répugne au bon sens et à la prudence la plus vulgaire d'admettre comme rigoureusement historiques les faits et détails empruntés à la *Vita Eligii* parce que, ayant à raconter les mêmes faits, l'auteur emploie tout naturellement des expressions toutes prêtes. L'emprunt des détails du portrait nous édifie à cet égard. En somme, dans ces emprunts, il faut tout au plus admettre le fait général, comme la bonne administration du diocèse, l'apostolat en Toxandrie, etc. Mais pour les données propres de son récit, l'auteur doit nous inspirer confiance : l'exactitude des causes assignées à la mort de saint Lambert, qui a suscité de vives discussions depuis le XVIIe siècle (4),

---

(1) Cfr **Kurth**, *op. cit.*, pp. 39-42; **Balau**, SHL, p. 35, n° 5. M. Balau fait observer à bon droit que la manière impersonnelle dont il parle de Liège n'indique pas un étranger, parce que Liège était alors un petit village peu important.

(2) Le récit du biographe à propos du meurtre de saint Lambert et du châtiment qui frappa ses meurtriers, est confirmé par un extrait du « *Libellus miraculorum sancti Dionysii.* » Ce récit du IXe siècle, indépendant, nous offre l'histoire résumée d'un des meurtriers du saint Godovald, natif d'Avray en Hesbaye, qui devint perclus, entreprit un voyage de pénitence, arriva à Rome, puis vint échouer à Saint-Denis, sous l'abbatiat d'Hélard (710?); il guérit et devint lui-même abbé (724-748 env.).

(3) *Op. cit.*, pp. 111-112.

(4) **Kurth**, *op. cit.*, pp. 10 et sv.

est admise aujourd'hui de commun accord par tous ceux qui ont fait un examen minutieux des différents textes où l'on parle du martyre. Et l'on doit conclure, avec M. Balau, que « la première biographie de saint Lambert est une œuvre mal écrite et incomplète, mais néanmoins raisonnable, véridique et de bonne foi ».

La barbarie et l'obscurité de cette première biographie fut la cause des ***remaniements.*** On s'acheminait en effet vers la renaissance carolingienne, pendant laquelle une foule de Vies de saints furent retravaillées à raison de leur pauvreté littéraire. Canisius, dans ses ***Lectiones antiquæ*** (1) nous a conservé le premier remaniement. M. Kurth a distingué, le premier, ces différents groupes de textes. Si, en effet, les éditions de Duchesne et de Mabillon ne sont que des copies se rapprochant de très près du texte primitif et apparentées au manuscrit de Saint-Germain, la version de Canisius n'est plus dans ce cas : ici les fautes de grammaire sont corrigées, les tournures les plus vicieuses ont disparu; le texte acquiert plus de légèreté et d'aisance tout en restant très fidèle au fond du texte primitif.

Le remanieur s'est tout au plus permis la correction de son modèle, le suivant pas à pas, phrase par phrase; il s'ensuit que, comme valeur historique, cette seconde rédaction vaut entièrement la première (2).

Un autre remaniement suivit ce premier. Ce fut cette fois un véritable remaniement (3). En effet, l'auteur ne se borne plus à corriger, il s'attaque au fond et arrange le récit, du moins à partir du chapitre IV du texte publié par Chapeaville (4). Dans ce chapitre, il n'ajoute que quelques amplifications sans importance, de même qu'au chapitre V.

Au chapitre VI, il risque quelques remarques, comme, par exemple, il nous dit que la Toxandrie était « *suæ providentiæ pastoralis pars non infima* » (5). Mais c'est au chapitre VII que commence surtout la refonte, et que se remarque une assez grande liberté d'interprétation. Le premier biographe nous avait indiqué fort vaguement les excès de Gallus et de Rioldus, parents du comte Dodon, qui furent la cause des querelles entre les gens de l'évêque et le comte franc : « ***surrexerunt... in adversitatem eius et inservientes ecclesiæ suæ in tanta opera perversa...*** (6). Le réviseur nous dira minutieusement en quoi ils consistent : « ***appetentes eum conviciis et contumeliis, et in rei familiaris direptione gravibus dispendiis opprimentes. Præterea, non contenti pontificis iniuria, in eius famulos.... calumniam extendunt*** (7).

(1) T. II, pp. 172 et svv.
(2) **Kurth**, *op. cit.*, pp. 45-46.
(3) *Ibid.*, pp. 46 et sv.
(4) **J. Chapeaville**, *Qui gesta pontificum Tungrensium, Traiectensium et Leodiensium scripserunt auctores præcipui*, t. I, pp. 335 et svv. Liège, 1612.
(5) *Ibid.*
(6) **Demarteau**, *op. cit.*, p. 50.
(7) **Chapeaville**, loc. cit., p. 335. — Cfr **Kurth**, *op. cit.*, pp. 47-48.

D'après lui donc, on se serait d'abord attaqué à l'évêque, ensuite à ses gens, ce qui est invraisemblable. Il fait de Dodon, appelé simplement « *domesticus iam dicti principis Pippini* » par le premier biographe, un « *Pippini ducis familiaris* ». Il lui prête la réflexion : « Ce serait pour moi un déshonneur que de souiller mes mains du sang de roturiers comme les assassins de Galdus et Rioldus ». Pour ce motif, l'évêque aussi le payera de sa vie : « *quapropter, cæteris omissis, mors episcopi devovetur mortibus illorum* » (¹).

Le remanieur connaît le nom de l'oratoire du saint, qui est dédié aux saints Cosme et Damien. Au chapitre VIII, nous trouvons des inexactitudes, causées par l'obscurité de la première version. Ne connaissant plus la disposition des lieux — on verra plus loin pourquoi, — il confond les données topographiques, obscures dans la *Vita prima*, et fait tuer le saint dans la chapelle, alors que l'ancien biographe indique la chambre du saint comme théâtre du meurtre. Il ne fit pas attention aux termes de *sortir* et de *rentrer* qui donnent la clef de la véritable topographie et regarda l'oratoire et la chambre de l'évêque comme un seul tout, séparé peut-être par une mince cloison (²).

De plus, le premier biographe avait raconté — seul fait merveilleux de la biographie — que quelques-uns des meurtriers virent resplendir une croix au-dessus de la maison de saint Lambert : « *Nonnulli sequentes erant de ipso exercito viderunt super domum.... sursum in altitudine inter cœlum et terram crucis dominicæ signum clariori auri metallo fulgens...* » (³). Le réviseur tient à expliquer comment ce signe ne les a pas effrayés. Ils se sont dit peut-être que la croix, autrefois symbole de la peine de mort, était un présage de la perte certaine du saint. Ainsi, loin de les effrayer, cette apparition ne fit que les enhardir! (⁴) L'auteur n'ignore pas pourquoi un des meurtriers monta sur le toit pour transpercer le saint; la raison en est : « *quasi dedignatus in loco humili aliquid immensorabile sine laude agere* » (⁵)!

Ceci peut suffire pour montrer comment l'auteur a conçu son remaniement. Et ce n'est pas tout : il se plaît à mettre au discours direct des remarques suggérées par le premier biographe; il fait parler

(¹) **Chapeaville,** loc. cit., p. 335.

(²) Cfr **Kurth,** *op. cit.*, pp. 52—56, où l'on voit fort bien exposé l'origine de cette bévue.

(³) **Demarteau,** loc. cit., p. 52

(⁴) » Quasi dicentes et sibi de faciendo scelere alludentes, sicut crux olim scelestis fuit ad pœnam, ita nunc Lamberto scelesto, pœnam et cruciatum praesagit. « **Chapeaville,** loc. cit., p. 338.

(⁵) *Ibid*, p. 340.

saint Lambert à ses disciples et le discours de Pierre et Autlaic, qui refusent de se laisser tuer sans résistance, est assez bien amplifié.

Nul doute que le remanieur soit un Liégeois ([1]). Quel autre en effet se mettrait en peine de démontrer que le lieu de la mort du saint est sacré et qu'on ne doit pas croire : « *loci fuisse infortunium, quod hic vir sanctus occubuerit* » ([2])? De plus, en parlant de Liège, sa fierté patriotique le trahit. La *villa* de Liège était petite, quand saint Lambert y vécut, mais « *magnum nomen et magnum meritum ex triumpho et corpore sancti Lamberti paulo plus promerituram* » ([3]). Enfin l'auteur appelle le saint : « *Sanctus pastor* **noster** *Lambertus* » ([4]).

Quel est son nom et quand vécut-il? On a attribué ce remaniement à un certain Godeschalc, sur l'indication suivante de Sigebert de Gembloux : « *Vitam sancti Lantberti primitus* (var. *primus*) *iussu Agilfridi episcopi scripsit Godescalcus, diaconus ipsius congregationis, qui fuit tempore Pippini tertii et Caroli Magni...* » ([5]).

Le mot *primitus* avait induit en erreur les érudits ([6]) qui prirent conséquemment le remaniement, dont nous nous occupons, pour la première biographie. M. Kurth n'a pas eu de peine à redresser cette erreur et à montrer que ce texte à été précédé par la *Vita prima*. La publication du manuscrit de Saint-Germain par M. Demarteau est venu confirmer clairement cette idée en rendant certaine la distinction des deux écrits. Il faut donc rejeter la première partie du témoignage de Sigebert (*primitus*). Faut-il admettre la seconde partie? Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* s'étant aperçu de la difficulté de mettre à la fin du VIII[e] siècle — Agilfrid a régné de 769 à 789 — un écrit signalé déjà en 743 dans la *Vita Huberti*, supprimèrent ce témoignage et firent écrire Godeschalc plus tôt. C'était arbitraire et loin d'être exact. M. Kurth, en 1876, dans son mémoire souvent cité, croyait plus difficile d'admettre que Sigebert ait pu se tromper sur l'âge de Godeschalc, puisqu'il le précise doublement, d'abord en faisant de ce personnage un clerc d'Agilfrid, puis en le disant contemporain de Pepin le Bref et de Charlemagne. ([7]). Il note de plus que Nicolas, au XII[e] siècle, et Gilles d'Orval, au XIII[e] siècle, ont reproduit et confirmé cette note chrono-

([1]) **Kurth**, *op. cit.*, pp. 49-50.
([2]) **Chapeaville**, loc. cit., p. 341.
([3]) **Chapeaville**, loc. cit., p. 336.
([4]) *Ibid.*
([5]) **Sigebert**, *Vita sancti Lamberti*, ch. XXVIII, dans **Chapeaville**, loc. cit. p. 434.
([6]) **Duchesne** et **Canisius** n'ont pas versé dans cette erreur. Cfr **Kurth**, *op. cit.* p. 27.
([7]) *Op. cit.*, p. 25.

logique (1). Le remanieur aurait écrit au plus tôt vers la fin de la deuxième génération qui suivit la mort de saint Lambert (2).

Récemment M. Balau (3), s'inspirant de M. Demarteau (4), est revenu sur la question et se refuse avec lui à regarder Godeschalc, diacre du temps d'Agilfrid, comme auteur de ce remaniement, du moins tel que nous le livre Chapeaville. D'abord, le style est beaucoup trop littéraire pour qu'on puisse l'attribuer à l'époque d'Agilfrid, antérieur à l'influence exercée par Charlemagne. Quoique l'argument tiré du goût littéraire, on l'a répété souvent, n'est pas de nature à convaincre tout le monde, on doit avouer que, par exemple, les réflexions du réviseur sur la signification de l'apparition de la croix (5), le discours de Pierre et d'Autlaic à saint Lambert (6), les réflexions sur la mort du saint (7) et le style de tant d'autres passages indiquent une époque bien postérieure au VIIIe siècle.

De plus, on y trouve des allusions (8) qui plaident dans le même sens. En effet, au chapitre VII, le biographe parle de la grandeur de Liège avec une certitude qui ne se comprend pas avant le règne de Notger. Cette remarque sur la grandeur de Liège est un indice pour reculer la date de composition du remaniement au Xe siècle.

M. Balau irait jusqu'à y voir un allusion au *Triumphus sancti Lamberti*, écrit du XIIe siècle. Il signale aussi, au chapitre XII, une distinction entre les petits oratoires et les grandes églises, ce qui trahit, à son avis, l'époque des églises romanes (10). On peut aussi, croyons-nous, citer la même allusion, fort claire celle-là, au chapitre VII : « *Illic non in spaciosis aut operosis ædibus, sed in parvæ vilisque clausuræ ecclesia... in his angustis quam in capacibus gremiis ecclesiæ magnæ et principalis ecclesiæ; .... non quæsivit alta et spatiosa .... sed hac parva ecclesia contentus...* ». Enfin, et ceci est plus concluant, M. Balau (11) fait l'examen de plusieurs ajoutes que se permet le remanieur (12). Au chapitre X, si la mention du père de saint

(1) **Kurth**, *op cit.*, loc. cit., n. 1.
(2) *Ibid.*, p. 56.
(3) SHL, pp. 39-40.
(4) BSAHL, t. VII, pp. 1-108.
(5) **Chapeaville**, loc. cit., p. 338.
(6) *Ibid.*, pp. 339.
(7) *Ibid.*, p. 340.
(8) **Balau**, SHL, p. 39, n. 1.
(9) *Ibid.*, pp. 10-11, n. 1, et 118-120, n° 1.
(10) On sait que l'époque carolingienne connut les grandes églises; à l'époque des Ottons, la grandeur des édifices diminua, pour reprendre au XIe siècle.
(11) SHL, p. 40, n° 1.
(12) **M. Demarteau** avait déjà placé le pseudo-Godeschalc au XIIe siècle, dans un article *La première église de Liège, l'abbaye Notre-Dame* (BSAHL, t. VII (1892), p. 1, 108), pp. 19-23.

Lambert, *Aper*, n'est pas le résultat d'une interpolation, elle doit provenir de la *Vita Landoaldi* d'Hériger, qui le cite pour la première fois. Puis, au chapitre VII, nous voyons apparaître la mention de l'oratoire des Saints-Cosme-et-Damien. Or cette mention ne se retrouve pour la première fois qu'à la fin du XI[e] siècle, dans la fabuleuse vie de saint Servais par Joconde. En troisième lieu, au chapitre VIII, la confusion entre la maison et l'oratoire ne s'explique que par le bouleversement des lieux par de nouvelles constructions. Cette confusion se retrouve pour la première fois chez Nicolas, le biographe du XII[e] siècle : Joconde et Nicolas n'ont pu emprunter précisément toutes ces données à notre réviseur, car on n'en trouve aucune trace chez Étienne de Liège, dans la *Vita metrica Lamberti* du X[e] siècle, chez Anselme et Sigebert de Gembloux.

Ces raisons, pour ne pas avoir toutes la même valeur, n'en sont pas moins dignes d'être prises en considération. On nous excusera donc de les avoir reproduites ici; cet exposé n'est pas inutile pour comprendre la discussion qui va suivre. Un moyen de contrôle qu'on paraît avoir négligé, c'est un examen comparatif du texte de toutes les biographies de saint Lambert. Cette comparaison confirme, à notre avis, les conclusions de M. Balau.

En effet, ce qui distingue le texte de la version éditée par Chapeaville, ce sont plusieurs particularités omises par le premier biographe. C'est 1° la précision des attaques de Gallus et Rioldus, 2° la remarque sur la grandeur de Liège, 3° la confusion des lieux, 4° une ajoute où le remanieur parle de la crainte éprouvée par les disciples quand on leur annonça l'arrivée de la troupe de Dodon, 5° la dissertation sur l'apparition de la croix lumineuse, 6° la mention de l'oratoire des Saints-Cosme-et-Damien, 7° la remarque puérile sur les causes qui poussèrent un des meurtriers à monter sur le toit, 8° le lieu « funesté », 9° la mention du père de saint Lambert à propos de la tombe.

Or, toutes ces particularités, où les retrouvons-nous?

Le second biographe de saint Lambert, l'évêque Étienne de Liège (901-920), n'a certainement pas connu la version publiée par Chapeaville. Ne nous occupons pour le moment que des *ajoutes* livrées par le pseudo-Godeschalc. Dans la biographie d'Étienne nous n'en retrouvons que deux : la crainte qui s'empara du troupeau de saint Lambert à l'annonce de l'arrivée de Dodon et une remarque sur l'apparition de la croix. Pourtant, comme l'avait déjà fait remarquer M. Balau, il est évident que la version de Godeschalc n'existait pas à l'époque d'Étienne (¹) : celui-ci, dans son prologue, est trop explicite : « *Nam*

(¹) C'est à tort que **M. Kurth** (*Saint Lambert*, etc., p. 43, n. 1) dit qu'Étienne remania le pseudo-Godeschalc.



a quibusdam nobiscum agentibus festum sancti Lamberti, qui litteraria videbantur sibimet scientia præditi, non minimum sumus despectuosis risuum iniuriis lacessiti, quandoquidem priscorum haud quaquam Cato eloquio edita, legebatur apud nos præfati patris vita, et passio.... »

Étienne fut suivi par le chanoine Anselme, continuateur de la chronique d'Hériger, qui écrivit vers la moitié du XI[e] siècle. Aucune des particularités du pseudo-Godeschalc n'apparaît ici.

A Anselme succéda Sigebert de Gembloux († 1112) qui écrivit deux biographies de saint Lambert (¹), dont la seconde n'est que l'amplification insipide de la première (²). Ici nous voyons déjà apparaître les ajoutes que nous livre le pseudo-Godeschalc. Sigebert nous donne au chapitre I le nom du père de Lambert, Aper, pris sans doute à la *Vita Landoaldi* d'Hériger. Au chapitre VI, nous trouvons une remarque sur la grandeur de Liège, conçue en d'autres termes, et insérée à propos de la translation de saint Théodard. Il n'est donc pas sûr qu'elle soit reprise au pseudo-Godeschalc. Au chapitre XX, Sigebert place aussi une remarque sur l'apparition de la croix, plus sensée que celle du pseudo-Godeschalc. Encore un indice pour l'indépendance de Sigebert vis-à-vis de cette version. Enfin, au chapitre XXII, Sigebert signale Aper, à propos de la tombe.

Enfin, au XII[e] siècle, apparaît un nouveau biographe de saint Lambert, le chanoine Nicolas (1143-1147), qui rassembla toutes les données historiques et légendaires déjà en cours. Ici enfin apparaissent des ajoutes identiques à celles du pseudo-Godeschalc.

Au chapitre I, il nomme Aper; au chapitre IV, il fait aussi l'éloge de Liège, mais, tout comme Sigebert, à propos de la translation de Théodard. Au chapitre XVI apparaît la mention de l'oratoire dédié aux saints Cosme et Damien. A propos de Liège cette fois-ci, revient un éloge de la *villa*, précédé par la légende de l'origine de Liège empruntée à la vie fabuleuse de saint Servais par Jocondo. Au chapitre XVII, nous retrouvons les particularités signalées chez Godeschalc : une remarque sur l'apparition de la croix, qui se rattache assez bien à l'une des remarques du pseudo-Godeschalc. Sigebert confond la situation des lieux et fait mourir le saint dans l'oratoire de Saints-Cosme-et-Damien. L'exposé des causes, qui amenèrent le meurtrier du saint à se hisser sur le toit, s'y retrouve, moins développé que chez le pseudo-Godeschalc. Enfin au chapitre XVIII revient la mention d'Aper, à propos de l'inhumation du corps du martyr. Voilà pour le **fond**.

Il reste à voir les **relations littéraires** des différents biographes avec la version de Chapeaville.

(¹) La première a été éditée par **Chapeaville**, qui la mit à tort sur le compte du moine Reinerus de Saint-Laurent de Liège. Le P. Suyskens a démontré que l'auteur en est Sigebert.

(²) **Balau**, SHL, pp. 300-301.

Étienne de Liège est en relation avec le pseudo-Godeschalc :

Étienne.	Pseudo-Godeschalc.
... *malitia perdurante.*	... *processit* eorum *malitia.*

Le mot *affinis* remplace chez les deux auteurs l'expression *consanguineus* de la biographie primitive. Puis :

C. IX.	C. VII.

Ce passage est développé dans le pseudo-Godeschalc, ce qui fait supposer l'antériorité d'Étienne. Puis, à propos de l'apparition de la croix :

Hoc utique Christus Dominus voluit ostentare mortalibus ut per id datur liquido intelligi, *illum veraciter sanguine Christi atque crucifixum desideriis sæculi.*	Quid erat causæ salutare signum, oculis hominum reproborum, nisi ut monstraretur eis sanctum virum .... *iam crucifixum esse cum vitiis et concupicentiis mundi* ...? (C. VII.)

Pour ce passage, le pseudo-Godeschalc est postérieur : il amplifie et ajoute d'autres remarques.

Quelles sont les conclusions de cette comparaison au double point de vue du fond et de la forme?

Les relations de la forme et *celles du fond*, en tenant compte aussi de l'assertion du prologue de la biographie d'Étienne, nous forcent à mettre celui-ci avant le pseudo-Godeschalc.

Quant à Sigebert, il semble être en relation avec le pseudo-Godeschalc, car chez tous deux, pour les mêmes faits, les mêmes expressions se retrouvent.

Sigebert.	Pseudo-Godeschalc.
C. XVII.	C. VII.
« ... *In* ecclesia traiectensis *familiam omnem*, qualicumque arte, contra eos **calumniam** *concinnant*; nullam quam eis inferre possunt, *molestiam prætermittunt*... Dodo enim .... **grassatur** in ipsum caput sancti episcopi ...	Præterea non contenti pontificis iniuria *in eius famulos*, quam cœperant in Domino, **calumniam** extendunt; in quibus nequiter **grassantes**, *quicquid molestiæ* suggerebat furor efferatus... in illos contorquebant.

Puis, plus loin :

C. VII.	C. XIX.
Et nox, paulatim *rarescentibus tenebris*....	.... Circa auroram, *rarescentibus tenebris*...
.... Divinis laudibus consummatis, discipuli *stratis redduntur.*	... Officio expleto, cæteri se *lectulo reddunt.*

Si l'on tient compte du silence de Sigebert à propos du pillage du *domaine*, a propos de la crainte des disciples à l'arrivée de Dodon, de l'absence de *confusion dans la description des lieux du martyre*, et d'autre part, si l'on sait que Sigebert, en compilateur, rassemble tous les détails, il faut bien conclure que Sigebert n'a pas connu le pseudo-Godeschalc et que la relation littéraire ne s'explique que par la postériorité de ce dernier ou par l'existence d'une source commune.

Examinons enfin la biographie de Nicolas. Elle est certainement aussi en relation avec le pseudo-Godeschalc.

NICOLAS, C. XVII.	PSEUDO-GODESCHALC.
Rarescentibus itaque *tenebris* et apparente iam luce	ibidem .... iam instante lucis crepusculo ....

Voici un passage qui démontre clairement la relation :

NICOLAS. *ibid.*	PSEUDO-GODESCHALC, C. VIII.
Unus autem ... ad facinus *cœteris* audacior, *super fastigium oratorii,* armatis incunctanter evolat tanquam in conspectu principis sui rem gratam, rem facturus egregiam.	Quorum ... *unus*, *cœteris* immanior et avidior in scelere, quasi dedignatus in loco humili aliquid immemorabile sine laude agere, superiora *domus fastigia* conscendit ....

On pourrait ici penser que Nicolas est postérieur parce qu'il parle d'***oratorium*** et l'autre de ***domus***, mais le pseudo-Godeschalc aussi confond la situation des lieux.

De ces constatations, il ressort :

1° Que Nicolas seul a *exactement* **toutes** les mêmes ajoutes et les mêmes explications que le texte de Chapeaville.

2° Que Sigebert, chez qui quelques ajoutes se retrouvent, a ignoré cette version telle que Chapeaville la donne.

3° Qu'Étienne et Sigebert, même au point de vue littéraire, sont antérieurs à cette version.

4° Que cette version doit donc dater de l'époque de Nicolas.

Nous nous rangeons donc du côté de M. Demarteau et de M. Balau pour mettre cette révision après Sigebert. Elle doit dater du XIIe siècle probablement, d'autant plus que tous les plus anciens manuscrits connus sont du XIIe siècle. Nous croyons aussi qu'on peut employer ici l'argument du style; par lui-même déjà le langage de ce remaniement indique une époque cultivée. On ne peut pas le mettre au VIIIe siècle, puisque la renaissance carolingienne n'eut presque pas de prise au pays de Liège [1].

Le pseudo-Godeschalc est-il antérieur à Nicolas?

Nous ne voulons pas ici, *pour une même époque*, arguer de la valeur littéraire de l'une ou de l'autre biographie. Dans les ajoutes faites par les deux à la biographie primitive on voit que d'ordinaire le pseudo-Godeschalc est bien plus prolixe que Nicolas. Il sait donner plusieurs significations de l'apparition de la croix : Nicolas n'en a qu'une. Se serait-il évertué à pêcher précisément celle-là? Les notes à propos de Liège sont naturelles chez Nicolas : la première fois, il en parle à propos de Théodard, la seconde fois en relatant la légende de saint Monulphe. De même, pour expliquer la *haute* ambition du meurtrier de saint

---

[1] **Balau**, SHL, pp. 53-54, n° 2. On dut s'adresser, en effet, pour remanier la *Vita Huberti* à Jonas d'Orléans.

Lambert, Nicolas est plus simple : le pseudo-Godeschalc amplifie cette donnée par des remarques naïves. Puis, pour les allusions au théâtre du martyre, Nicolas semble être antérieur, car il a parlé de l'oratoire des Saints-Cosme-et-Damien à propos de la légende de saint Monulphe. Il peut donc, au chapitre XVII y revenir : « *ante altare sanctorum Cosmi et Damiani.* ». Le pseudo-Godeschalc au contraire confond les lieux sans s'en apercevoir et doit avoir suivi une source où cette erreur se trouvait déjà. Dès lors, nous nous croyons autorisés à mettre Nicolas avant lui.

Que devient alors le témoignage de Sigebert de Gembloux pour l'existence du remaniement de Godeschalc?

La première partie a été éliminée, c'est acquis : mais l'attribution du remaniement à Godeschalc, diacre du VIIIe siècle, faut-il l'admettre? M. Balau s'est cru en devoir de rejeter aussi cette partie du témoignage : l'époque de la version, que Chapeaville nous donne pour du Godeschalc, est incontestablement le XIIe siècle.

De prime-abord, cette conclusion dépasse les prémisses; on peut tout au plus conclure que nous ne possédons point la version connue par Sigebert. Pourquoi nier que Sigebert se soit servi d'un remaniement qu'il attribue à Godeschalc? Ne faut-il pas tenir compte de la grande érudition du chroniqueur de Gembloux, qui lui permettait de nous livrer dans cette note sur la *Vita Lamberti* une affirmation puisée à bonne source?

Le seul argument qu'on pourrait invoquer pour rejeter ce texte, c'est que nous ne trouvions pas de trace de cette révision dans les écrits antérieurs.

Mais ne pourrait-on pas expliquer par l'existence de cette version du véritable Godeschalc les relations littéraires que nous constatons chez les biographes du saint, à partir de l'évêque Étienne, avec la version de Chapeaville. Cette version de Chapeaville ne serait alors qu'une version de Godeschalc, remaniée et interpolée au XIIe siècle.

En effet, les relations littéraires entre le pseudo-Godeschalc et les autres biographes ne peuvent s'expliquer que de deux façons : 1° ou bien le pseudo-Godeschalc a copié les biographes précédents ou 2° ils ont tous eu une source commune.

Or, la seconde hypothèse ne trouve-t-elle pas une confirmation et une explication dans cette version supposée du *véritable* Godeschalc? Il faut répondre par la négative; en effet, les dépendances littéraires que nous avons constatées s'expliquent fort bien par des emprunts de remanieur aux différentes biographies préexistantes. Les mots de *calumnia*, *modestia*, *grassantes*, viennent de Sigebert, les ajoutes concernant Liège, la réflexion sur l'apparition de la croix, la confusion dans la description des lieux du martyre, la mention des Saints-Cosme-et-

Damien, la *haute* ambition du meurtrier, viennent de Nicolas. Quant à la crainte qu'éprouvent les fidèles de saint Lambert, c'est un emprunt à Étienne. L'auteur, étant Liégeois, pouvait fort bien compulser les différentes biographies et choisir les ajoutes.

Ensuite, une raison péremptoire, qui nous interdit d'expliquer ces dépendances littéraires par un emprunt commun à un Godeschalc primitif, c'est que précisément ces relations se constatent à propos des ajoutes et des allusions qui nous ont fait reculer la version de Chapeaville jusqu'au XIIe siècle. Dès lors, vu l'absence de tout indice d'un Godeschalc primitif dans les biographes de saint Lambert, il faut rejeter le témoignage de Sigebert de Gembloux. Cette mention peut lui venir d'une fausse tradition (car il faut tenir compte du mot ***primitus* — *le texte est à prendre en entier*** —), qui a donné au premier biographe de saint Lambert, le nom de Godeschalc et l'a fait vivre sous l'évêque Agilfrid (1).

Examinons maintenant plus en détail les autres biographies.

La biographie d'Étienne de Liège fut précédée par un poème anonyme sur saint Lambert, auquel Étienne emprunta des vers pour son office et dans sa biographie de saint Lambert. Ce poème, conservé dans trois manuscrits du Xe-XIe siècle (2), est attribué par M. Demarteau (3) à Hucbald de Saint-Amand. Cette paternité n'est point du tout certaine pour M. Paul de Winterfeld qui a réédité le poème dans le tome IV des ***Poetæ Latini Carolini Aevi*** (4). L'argument que M. Demarteau tire (5) du jeu de

---

(1) Dans un manuscrit de Saint-Laurent de Liège, de 1482 environ, on trouve, fos 149r—160v, une version de la première Vie avec cet intitulé : *Vita et passio beati Lamberti pontificis et martyris*, **quam composuit Godeschalcus** : *ex quo posteri fundamentum sumpserunt*. Le style est différent encore (*Catalogus codicum hagiographicorum .... Bruxellensis*, t. II, p. 330, no 39). Le manuscrit de Bruxelles 9742, du XIIe siècle, lui aussi de Saint-Laurent de Liège, contient fos 143r—149v, la même version avec cet unique intitulé : *Passio sancti Lantberti martyris atque pontificis*. Deux annotations plus récentes en marge portent : *Passio sancti Lanberti martyris, quam compilavit Godescalcus qui primus scripsit, ex cuius scriptis omnes alii fundamentum sumpserunt* (*Catalogus* cité, t. II, pp. 360-361, no 48.) Dans le manuscrit 14650-59 de Bruxelles (écritures du Xe-XIVe-XVe siècle) on trouve fos 100r—116v, la biographie de saint Lambert par Étienne. Fo 100r, en haut de la marge, une main du XVe siècle a noté : *Stephani Tungrorum episcopi ad Hermannum Coloniensem archiepiscopum descriptio Vitæ sancti Lantberti Leodiensis episcopi* **post Godescalcum diaconem.**

(2) Manuscrit de Bruxelles 14650-59, lacéré; manuscrit du Vatican, 8565, provenant de Stavelot; manuscrit du British Museum, 18627 add., provenant lui aussi de Stavelot (Pour ce dernier cfr aussi **L. Halkin** : *Inventaire des archives de l'abbaye de Stavelot-Malmédy*, dans BCRH, 5e série, t. VII, p. 443, no 1105).

(3) **J. Demarteau** : *Vie de saint Lambert écrite en vers par Hucbald de Saint-Amand et autres documents du Xe siècle*, pp. 60 et sv. Liège, 1878.

(4) MGH, *Poetæ Carolini*, éd. **P. de Winterfeld**, t. IV, 1, pp. 141 et svv.

(5) *Op. cit.*, p. 63.

mots sur le nom de l'évêque Étienne et qu'il rapproche des subtilités ordinaires d'Hucbald, n'a pas de valeur puisque ces calembours se retrouvent partout, tant au moyen âge que dans l'antiquité.

Quant à la connaissance que montrent Hucbald et l'anonyme du poème des lettres de l'apôtre saint Paul ([1]), ce n'est pas une raison pour identifier les deux auteurs. Aussi M. de Winterfeld préfère-t-il laisser l'anonymat au poète ([2]), qu'il faut pourtant tenir pour un clerc, vu sa connaissance étendue de l'Écriture. Ce poème fut composé sur l'ordre de l'évêque Étienne, à en croire les vers 543-545 :

Pontifici Stephano sit laus et gloria sacro
Cuius præcepto dicta hæc sunt fulgida metro;
Nominis et claram carpat de voce coronam.

Le poète suit pas à pas la biographie primitive; même son prologue est imité de celui de la *Vita Lamberti.* Pour le fond, il n'y a rien à remarquer, si ce n'est quatre ajoutes de fort peu d'importance. Fidèle à l'ostentation érudite du X[e] siècle, il nous donne une explication étymologique du nom de Lambert, tirée de la langue thioise :

C. IIII .... præsaga voce futuri
Ducimus hoc factum, *patriæ defensor* ut esset,
Linguæ barbaricæ sat præsignante figura.

Inutile de dire que cette étymologie vaut tant d'autres fantaisies de ce genre, comme par exemple, celle du nom des parents de Bavon, dans le *Carmen de saint Bavon* du X[e] siècle. Le second détail nouveau, c'est l'avertissement que le *iudex* Amalgésile eût à donner à Dodon, sur l'injonction du saint, concernant la vengeance prochaine : comme aucune source n'est citée, ce ne peut être qu'un arrangement d'imagination. Le détail suivant est de la même force. Le saint, pour se punir de sa vivacité à prendre le glaive lors de l'attaque des meurtriers, aurait promis de l'expier, par sept années de pénitence, et ne se serait vengé que sept ans après sa mort ([3]). Ce renseignement est contredit par le récit authentique de Godovald dans les *Miracula sancti Dyonisii* du IX[e] siècle. Enfin, ce qui est plus important, on voit naître la légende d'Alpaïde, sœur de Dodon, et la relation établie entre ces faits et la mort de Saint Lambert, explication dont va sortir la légende liégeoise :

([1]) MGH, loc. cit., p. 60.
([2]) *Ibid.*, p. 141, n. 1; pp. 264-265.
([3]) Ch. XXXVII, v. 458 et svv. (Loc. cit., p. 155.).

Fertur enim trito multis sermone, quod esset
Prœsul Lantbertus diris invisus amicis
Pravi Dodonis, pallens ob stupra sororis
Illius ad regem, quam rex cum coniuge viva
Ducebat pelicem, proculcans iura pudoris
Hinc et Dodoni suum plus exaltabat honorem.

On voit bien que les deux versions sont ici maladroitement agencées, et le *trito multis sermone* indique sans doute, comme le dit M. Balau (1), une tradition légendaire en voie de formation. C'est de cette tradition, probablement mise par écrit, que nous parle Anselme à propos de la version des causes de la mort de saint Lambert : « *Sic habet adhuc alterius scripturæ relatio nobis a prioribus relicta* » (2).

La *Vita metrica*, qui fait étalage d'érudition, n'a guère de mérite littéraire; on y rencontre des fautes grossières contre les règles de la prosodie ou l'agencement naturel de la phrase latine. Aussi, ce poème resta inconnu à Anselme, Sigebert, Gilles d'Orval, même à Jean d'Outremeuse, le grand collectionneur de légendes. Aucun des trois premiers détails n'apparaît dans leurs écrits (3).

Étienne, qui l'avait fait écrire, l'utilisa dans sa biographie dont nous allons dire quelques mots (4). La *Vita Lamberti* d'Étienne se trouve, dans les manuscrits que nous avons cités pour le poème, avec l'*office* écrit par le même évêque. Comme l'apprend le prologue, ces deux écrits ont été composés entre 880 et 920 (mort d'Étienne), puisqu'ils sont adressés à l'évêque Herman de Cologne (880-923) : « *Domino Patri Hermanno Archiprœsuli Stephanus humilis Tungrorum episcopus* » (5). Cette biographie et cet office furent écrites par suite des railleries de ceux qui lisaient la vie de saint Lambert à l'office : comme ces lettrés du Xe siècle affectaient la culture littéraire, « *qui videbantur sibimet scientia prœditi* », il n'est pas étonnant que la barbarie de la *Vita* primitive les offusquât. Il ne s'en cachèrent pas devant l'évêque : « *non minimum sumus despectuosis risuum iniuriis lacessiti* ». De même, ils se plaignaient de ce que « *nulla propria officiorum cantabatur modulatio* ».

Pressé de tous côtés, l'évêque se mit à l'œuvre pour enlever cet affront à l'Église de Liège. La biographie qu'il écrivit n'est que l'amplification, la traduction en latin pompeux et boursoufflé du Xe siècle, de la *Vita Lamberti* primitive. Conformément à l'usage de cette époque, — on le trouve chez Hucbald dans la *Vita Rictrudis*, dans la *Vita*

(1) SHL, p. 70.
(2) **Kurth** : *Notice sur un manuscrit d'Hériger et d'Anselme conservé à l'abbaye d'Averbode*, dans BCRH, 4e série, t. II, pp. 377 et svv.
(3) **Balau**, SHL, p. 80.
(4) **Balau**, SHL, pp. 80-81, no 2; **Wattenbach**, DGM, t. I, p. 423.
(5) **Chapeaville**, loc. cit. p. 351.

Aldegundis, dans la *Vita Ettonis*, etc. —, la *Vita* fut entrecoupée de vers, où l'on reconnaît des emprunts à des auteurs précédents. Comme le note M. Balau [1], ce n'est qu'une fois sur douze qu'on retrouve des extraits du poème que l'évêque avait fait écrire : ce sont les vers du chapitre IX qu'on peut comparer aux vers 430-439 de la *Vita* métrique.

Le reste des vers est extrait soit de l'*Enéide* de Virgile, soit de Lucrèce, d'un poème composé à la louange des vierges par saint Adhelme, évêque de Shrewsbury; les vers du prologue : « *Non dryades nymphas, nec clamito naiades* », proviennent de là.

M. Paul de Winterfeld, dans son édition des *Poetæ Carolini* [2], a signalé d'autres emprunts encore, faits à un récit en vers du martyre de saint Quentin (chapitre VIII d'Étienne) et un poème sur le même saint (chapitre VII), une vie métrique de saint Cassien [3], et un récit en vers du martyre de sainte Benoîte (chapitre VIII d'Étienne) [4].

« Découpée en *lectiones* qui s'intercalaient dans le nouvel office nocturne, la nouvelle *Passio* était destinée à être chantée à la Saint-Lambert. Il était naturel dès lors, de la part d'un musicien et d'un lettré tel qu'Étienne, de faciliter ce chant ou cette lecture par le retour de la rime ». Aussi, particularité remarquable, cette *Passio* est rimée d'un bout à l'autre. Tantôt la rime « affleure au bout de trois ou quatre syllabes; tantôt après dix, quinze, voir deux douzaines de syllabes. Si tous les fragments de phrase, au bout desquels elle se rencontre, pouvaient s'appeler vers, cette biographie ne serait qu'un grand poème en vers libres, de mesures très diverses. Par rare exception seulement l'auteur s'est contenté de l'assonnance » [5]. M. Demarteau [6] et M. de Winterfeld [7] ont reproduit des passages de la *Vita*, en les coupant d'après leur rime.

Dans cette amplification, les faits historiques de la première biographie ont naturellement perdu leur précision, et si, pour la valeur

(1) SHL, p. 81.

(2) Loc cit., pp. 232-33 et passim.

(3) C'est ce que **M. Demarteau** a bien montré dans ses notes : « *A propos du* « *Vita sancti Lamberti* » *par l'évêque Étienne* », pp. 22-23 (*Leodium*, t. III, 2).

(4) Mgr **Monchamp**, dans son article « *Les similitudes des* « *Acta recensiora sancti Lupi* » *avec l'office et la Vie de saint Lambert, par Étienne, évêque de Liège* » (*Leodium*, t. III, 2, pp. 14-19; p. 24) a montré que la seconde biographie de saint Loup a utilisé la *Vita Lamberti* d'Étienne, ou qu'on l'a ornée plus tard de phrases empruntées à cette source.

(5) **Demarteau**, *op. cit.*, p. 20.

(6) *Ibid.*, pp. 21-22. Les coupures de M. Demarteau sont contestables. Cfr *Analecta Bollandiana*, t. XXV, p. 120.

(7) *Excerpta ex Stephani Leodiensis vita sancti Landberti*, éd. **de Winterfeld**, dans MGH, *Poetæ Carolini*, t. IV, 1, pp. 232-233.

historique, la *Vita* d'Étienne est identique à la ***Vita Lamberti*** du **VIII**e siècle, on doit cependant remarquer le ton différent, là sincère et simple, ici prétentieux et pédant, qui distingue nettement les deux écrits.

Étienne n'a pas reproduit son modèle en entier : il s'arrête aux funérailles de saint Lambert. Divisée en neuf chapitres, la *Vita* servit, comme c'était d'ailleurs le but de son auteur, aux offices du patron national et supplanta bientôt la vieille biographie.

Mais Étienne ne se borna pas à rédiger une biographie : il écrivit aussi une œuvre purement liturgique, l'office de saint Lambert. Le prologue de la *Vita* le dit en ces termes : ***Exinde, musicæ artis ratione authentica, subnectuntur cum antiphonis responsoria nova, in quibus ordini lectionum respondet series tonorum; quatenus sibi æquando, extendi queat numerus horum*** » (1). Le texte en a été publié par M. Demarteau d'après le manuscrit de Bruxelles 14650-59. Sans nous attarder à cette œuvre purement liturgique, passons aux autres biographies.

Anselme, dans sa chronique des évêques de Liège (2), nous parle aussi de saint Lambert : ses sources sont, tantôt la vie primitive, qu'il transcrit parfois littéralement, par exemple, en parlant des vertus du saint (chapitre IV), — tantôt Étienne — par exemple, dans le récit de l'attaque des meurtriers où il se rapproche d'avantage d'Étienne que de la *Vita* primitive (3). Sa biographie est assez courte, et c'est encore parce que saint Lambert est le patron de Liège, qu'il s'y arrête relativement longtemps. Ce qui est intéressant de noter ici, c'est que l'auteur reproduit les deux causes de la mort de saint Lambert, et les relate consécutivement, sans se prononcer. La première cause est empruntée, comme l'indique d'ailleurs Anselme lui-même, à la chronique de Réginon (4), dont il reproduit exactement le texte : « *Ea tempestate claruit Lambertus Tungrensis ecclesiæ episcopus...* »

Après avoir relaté la première cause, il s'attache à expliquer, probablement comme avait cherché à le faire l'esprit populaire, les ***reproches*** de saint Lambert à la cour, dont nous parle Réginon à la suite du martyrologe d'Adon de Vienne : « *Qua vero de causa regiam domum increpaverit, sic habet alterius scripturæ relatio nobis a prioribus relicta* » (5), puis il reproduit, d'après cette *Relatio*, la légende d'Alpaïde, sans nommer la concubine. Cet écrit était sans doute une rédaction de la légende dont l'anonyme du Xe siècle parlait encore comme d'une tra-

---

(1) **Chapeaville,** loc. cit. p. 352.

(2) Ch. 3—15 (MGH, SS, t. VII, pp. 192-198). Cfr **Balau,** SHL, p. 170.

(3) **Balau,** SHL, p. 170, n. 1.

(4) « ... Testimonium perhibet Regino abbas Prumiensis, » Cfr **Kurth,** *Notice sur un manuscrit d'Hériger*, etc., loc. cit., p. 393.

(5) **Kurth,** *op. cit.*, loc. cit.

dition orale « *trito.. sermone* ». On ne peut y voir le poème lui-même, car Anselme — nous l'avons dit plus haut — ne l'a pas connu et d'ailleurs il ne parlait pas des exhortations de Lambert à Pepin, ni de l'initiative d'Alpaïde dans le meurtre du saint. Cette reproduction des deux versions nous montre sur le vif la sincérité d'Anselme. C'est un précieux point de repère pour la discussion sur les causes de la mort de saint Lambert. Le chroniqueur nous a donné pourtant à la fin une tentative de conciliation : si les premiers biographes se sont tus, c'est par peur de la maison régnante ([1]). Cette explication a fait partie de l'arsenal des défenseurs de la légende.

Bientôt, on voit celle-ci se développer : les deux versions sont fusionnées et combinées au point de n'en faire qu'une, qui présente, de prime-abord, toutes les apparences de la réalité. Nous la retrouvons chez le cinquième biographe, Sigebert de Gembloux († 1112) ([2]).

Sigebert nous dit lui-même qu'il a composé deux biographies de saint Lambert : « *Vitam quoque sancti Lantberti cum in primis urbam meliorassem, postea rogatu Henrici archidiaconi et decani ecclesiæ sancti Lantberti, defloravi comparationibus antiquorum, iuxta consequentiam rerum, quamvis priorum, utpoti simplicem, quidam magis amplectantur et curiosius transcribant; est cuius sensu apertior et verbis clarior* » ([3]). Chapeaville, en éditant la biographie du saint qui fait suite chez lui à celle de Nicolas, la mit sur le compte du moine Reinier de Saint-Laurent de Liège. En vérité, il ne fit qu'éditer, d'après un manuscrit de Saint-Laurent et un autre des Croisiers de Liège, la première biographie de Sigebert de Gembloux. C'est ce que le bollandiste Suyskens, dans son commentaire sur la vie de saint Lambert, n'eut pas de peine à prouver. Quant à la seconde biographie, Suyskens l'édita dans les *Acta Sanctorum* ([4]).

Dans ces biographies, Sigebert raconte tout ce qu'il croit savoir sur saint Lambert, sans beaucoup de discernement dans le choix des faits, sans beaucoup de critique, mais avec l'érudition, qui se retrouve d'ailleurs dans toutes ses œuvres.

Au chapitre I, Sigebert commence par nous donner les noms des parents du saint : *Aper*, le père, probablement d'après la vie de saint Landoald par Hériger, *Hérisplinde*, la mère, d'après la tradition : « *recepit a patribus posteritas* » ([5]). Inutile de dire que, comme tous les remanieurs, il rehausse encore la noblesse de naissance; Aper

---

([1]) « Hanc passionis eius causam scriptorem vitæ ipsius (Étienne) ideo tacuisse arbitror, ne, ut fit, eorum incurreret offensam, quorum majores tali notati essent infamia » MGH, SS, t. VII, p. 194.

([2]) **Balau,** SHL, pp. 300 et svv.

([3]) *Ibid.*, loc. cit.

([4]) **AA. SS.,** *Septembris,* t. V, pp. 589 et svv.

([5]) **Chapeaville,** *op. cit.*, t. I, p. 411.

est un homme en vue au palais, un des familiers du roi. Comme partout ailleurs, par exemple, dans sa vie de saint Théodard, Sigebert se plaît à nous préciser la date de la naissance de saint Lambert, calcul probablement basé sur la vie fabuleuse de saint Landoald : il fait naître Lambert sous Dagobert, alors que Sigebert règnait déjà en Austrasie. Au chapitre II, il s'empare de la biographie de saint Landoald pour nous retracer la jeunesse du saint à Wintershoven, où il passe ses premières années en compagnie de Landoald (1). Au chapitre III, il nous relate, d'après Hériger, le miracle des deux saints qui firent jaillir une source dans le domaine de la *villa* (2). Puis, sa première éducation finie, nous voyons Lambert livré aux soins de saint Théodard, seul détail que nous fournit la sobre *Vita* primitive. C'est ce qu'apprend le chapitre IV (3). Sigebert raconta de la même manière la jeunesse du saint dans la *Vita Theodardi*, que nous retrouverons plus loin. Le chapitre V nous dépeint les vertus du saint en suivant assez bien les biographes antérieurs (4). Le meurtre de saint Théodard et sa translation à Liège par saint Lambert fournissent à Sigebert l'occasion de faire des considérations sur la grandeur de la ville. Théodard fut enseveli à Liège parce que Lambert prévit qu'il allait y tomber lui-même comme martyr (5). Ces prévisions sont du goût de Sigebert : dans la *Vita Theodardi*, ce pontife prévoit aussi sa mort, lorsqu'il va se plaindre au roi Childéric II.

Au chapitre VII nous assistons à l'élection de Lambert à l'épiscopat, récit où Sigebert intercale le traditionnel refus, et où il donne cours à son ardente imagination pour nous représenter saint Lambert comme un *factotum* de la cour de Neustrie et d'Austrasie. Childéric II en fait son secrétaire, son homme de confiance et même Thierry III de Neustrie n'osait jamais prendre une décision sans avoir consulté l'évêque! Aussi, tout marche à merveille dans les deux royaumes.

Lambert avait d'ailleurs des collègues célèbres : Ouen, évêque de Rouen, Outrille de Bourges, Eloi de Noyon, Vindicien de Cambrai, Léger d'Autun, Faron de Meaux. On le voit, à force de vouloir nous donner des notes synchronistiques et rattacher la vie de son héros à l'histoire générale, Sigebert commet plusieurs anachronismes : saint Outrille et saint Eloi vécurent avant l'épiscopat du saint, de même que saint Wandrille de Fontenelle, cité parmi les abbés contemporains de saint

(1) **Chapeaville**, loc. cit., p. 412.
(2) *Ibid.*, pp. 412-413.
(3) *Ibid.*, p 413.
(4) *Ibid.*, p. 414.
(5) *Ibid.*, p. 415. — Le *Catalogus codicum hagiographicorum .... Bruxellensis* (t. I, pp. 45-46) offre une foule de variantes de cette biographie de Sigebert, d'après le manuscrit 98-100 (XIIe siècle). Elles sont sans importance pour notre étude.
(6) **Chapeaville**, loc. cit., pp. 415-416.

Lambert [1]. L'auteur va nous donner, aux deux chapitres suivants [2], la cause de la déposition de saint Lambert. D'après lui, au milieu des troubles provoqués par le remuant maire du palais Ebroïn, la fidélité du pontife au roi défunt Childéric II suffit à Ébroïn pour le faire éloigner de son siège. Ce qui plus est, Sigebert mêle à cette cabale Cunibert de Cologne, qui en aurait profité pour faire nommer un clerc de sa dépendance, l'intrus Faramond [3]. L'exil de saint Lambert à Stavelot, le récit de la station de la croix, le rappel de saint Lambert après sept ans, la mission en Toxandrie, sont pour le fond conformes au récit primitif, excepté le récit de la profession monastique de Lambert à Stavelot. Au chapitre XV [4], nous voyons reproduire l'historiette livrée par Hériger dans son histoire de saint Landoald, à propos de la translation merveilleuse de saint Landrade de Bilsen à Wintershoven.

Ce qui est plus intéressant, c'est l'exposé des causes de la mort de saint Lambert [5]. Anselme avait encore relaté séparément les deux versions. Dans la biographie de Sigebert elles sont mêlées d'ingénieuse façon et un nouvel élément vient s'y ajouter. Les attaques de Gallus et et de Rioldus ne sont qu'un prétexte, inventé par Dodon, pour trouver un ***casus belli*** contre saint Lambert; ce ***casus belli*** sera le meurtre des deux malandrins par les gens de l'évêque; Alpaïde est l'instigatrice de ces manœuvres et cela par haine de saint Lambert, qui avait courageusement reproché à Pepin sa liaison coupable. De plus, Alpaïde avait à venger un sanglant affront : le saint évêque, à un banquet offert par Pepin, à Jupille, aurait refusé de bénir la coupe qu'Alpaïde venait de glisser frauduleusement parmi les autres, et se serait plaint amèrement de l'insolence de cette femme. Désormais la légende était complète, et il faut avouer qu'elle était assez dramatique pour éclipser les sobres données de l'ancienne tradition. Sigebert la complète par un trait, au chapitre XXII [6], en parlant des funérailles du saint : la concubine se serait approchée du corps pour le baiser comme les autres fidèles, mais une sorte de tourbillon l'aurait violemment rejetée dès qu'elle voulut s'approcher de sa victime [7].

Pour finir, Sigebert, au chapitre XVII, raconte le meurtre de Gri-

---

(1) **Chapeaville**, loc. cit.

(2) *Ibid.*, pp. 417-418.

(3) « Fertur coloniensis episcopus conspirasse huic pravorum factioni ... » Ch. X, (**Chapeaville**, loc. cit., p. 418).

(4) **Chapeaville**, loc. cit., pp. 422-424.

(5) *Ibid.*, pp. 424-427.

(6) **Chapeaville**, loc. cit., p. 429.

(7) « *Traditur enim a maioribus* quia cum omnibus sanctum exosculandi liber aditus pateret, si qua pellex se ingerebat, ad corpus martyris osculandem, quasi quodam rotata turbine, retrocedebat. » *Ibid.*, p. 430.

moald, fils de Pepin, par un Frison (8). Dans cet épisode, il y a un meilleur fonds historique que dans les autres ajoutes : le *Liber Historiæ*, Frédégaire, Hériger et les Annales de Metz en parlent aussi.

Enfin, dans un épilogue, nous retrouvons le fameux passage où Sigebert indique comme premier biographe Godeschalc, diacre d'Agilfred. Il y porte aussi le jugement qui a été longtemps celui des défenseurs de la tradition : « *Et gesta quidem eius veraciter prosequutus, de causa martyrii parum libero ore loquutus est* » (1). L'œuvre se termine encore par une note sur la mort de saint Lambert, placée sous Childebert III, fils de Thierry III, la quarantième année de l'épiscopat de saint Lambert, le 17 septembre (2). Cette donnée sur la durée de l'épiscopat est vraisemblablement tirée des biographies de saint Hubert.

Comme le montre cette analyse peut-être assez longue, mais instructive pour l'étude du développement des légendes, Sigebert nous étale ici son souci de précision chronologique, uni à une érudition souvent fausse et encombrante. Il se résout difficilement à ignorer et laisse facilement libre cours à son imagination pour combler les lacunes de ses sources ou intéresser ses lecteurs. Comme le dit M. Balau (3), son œuvre dénote, pour cette époque, une vaste érudition, mais elle est loin d'avoir l'autorité d'une source historique. Bien plus ampoulée et plus banale encore est la seconde biographie qu'il écrivit, sur la demande de l'archidiacre et doyen de Saint-Lambert, Henri. Ce n'est qu'une reproduction verbale de la première, entremêlée de comparaisons tirées de l'histoire sacrée ou profane (4). Saint Lambert et saint Théodard y sont mis en parallèle avec Élie et Élisée, Josué et Moïse, l'intrus Faramond avec Absalon, etc. On y trouve un long discours du saint, exposant les principaux dogmes aux païens de la Toxandrie, vraisemblablement extrait du chapitre VIII d'Étienne; Sigebert ne semble pas l'avoir utilisé dans sa première biographie. Cette seconde *Vita*, comme le constate l'auteur lui-même, eut peu de succès.

La dernière *Vita* de saint Lambert fut l'œuvre du chanoine Nicolas de Liège (5). L'auteur la composa peut-être à l'occasion de l'élé-

---

(8) **Chapeaville**, loc. cit., pp. 433-434.

(1) *Ibid.*, p. 434.

(2) » Passus est S. Lambertus 15 kalend. Octobris, anno episcopatus sui quadragesima, sub rege Francorum Hildeberto, Theoderici regis filio ... « **Chapeaville**, loc. cit., p. 434.

(3) SHL, p. 302.

(4) Cfr les mots de Sigebert : » ... defloravi *comparationibus antiquorum*, iuxta consequentiam rerum ... «.

(5) Il est cité comme chanoine de Saint-Lambert en 1136. C'est probablement lui qu'on trouve désigné comme ayant notifié à l'archevêque de Cologne les lettres de l'église de Liège annonçant l'élection d'Alexandre de Juliers (**Balau**, SHL, p. 721, *add.* à la p. 307.)

vation des reliques du saint en 1143. Wideric, abbé de Liessies, assista à la cérémonie et emporta pour son église un os de saint Lambert ([1]). Pressé par la communauté d'écrire une biographie du saint, le chanoine Nicolas s'exécuta et adressa son œuvre à l'abbé de Liessies. « ***Dilecto in Christo et vere diligendo Domino suo Wederico Letiensis ecclesiæ venerabili abbati, Nicolaus ecclesiæ Sanctæ Mariæ sanctique Lamberti quæ est in Leodio Canonicorum et Diaconorum ultimus, salutem.*** »

Il écrivit donc entre 1143 peut-être ([2]) et l'année 1147, lorsque Wideric devint abbé de Saint-Vaast ([3]). Dans le prologue, il fait connaître son but : compléter les biographies de saint Lambert : « ... ***Quatenus digniorem passionis causam beati viri, et gesta eius vetutsate iam obruta, diligenter pervestigarem et conscribendo tanquam in lucem retraherem.*** »

N'est-ce pas étonnant, dit-il, qu'on a toujours caché la véritable cause du martyre? Il se met à l'œuvre et nous donne le schéma, le résumé de la biographie dans le Prologue. Il nous cite ses sources : « ***Hæc equidem partim ex gestis regum Francorum, partim ex Chronicis Reginonis Pruniacensis abbatis, et Sigeberti venerabilis monachi de cœnobio Gemblacensi, partim ex epistolis diversorum episcoporum, partim ex vita beati Landoaldi præsbyteri, seu sanctæ Landradæ virginis, partim ex relatione maiorum et scriptis virorum fidelium excerpere curavi et in libelli huius formam seriemque redegi.*** »

On remarquera ici que Sigebert de Gembloux est connu par Nicolas; celui-ci ne cite pourtant que sa *Chronique*. Comme l'avait déjà remarqué le P. Suyskens ([4]), Nicolas suit pas à pas, dans sa biographie, celle de Sigebert. Il suffit pour s'en convaincre de comparer, pour la forme, les chapitres I, IV, V, de Nicolas et les chapitres I, VI, VII de Sigebert. D'ailleurs le plan des deux biographies est le même, exception faite des ajoutes et des épisodes que Nicolas a insérés dans son œuvre. Il lui arrive aussi de s'écarter de Sigebert, pour certains passages. Dès lors, pourquoi n'a-t-il pas cité la *Vita* de Sigebert? Pourquoi parle-t-il des auteurs précédents comme s'ils avaient tous caché la véritable cause du martyre? A la première question il serait difficile de répondre, à moins qu'on ne suppose la ***Vita*** de

---

([1]) Le **P. Jacquin**, *L'abbaye de Liessies (1095-1147)*, dans BCRH, t. LXXI (1903), p. 325.

([2]) Le **P. Jacquin** (*op. cit.*, p. 326, n. 2) fait remarquer qu'on ne saurait déterminer la date exacte de cette biographie, parce que la célébrité des reliques de saint Lambert, à laquelle il est fait allusion dans le prologue, peut fort bien se rapporter à la vénération qu'on lui avait toujours montrée à Liessies. L'église de Liessies lui était consacrée et il était le patron de l'abbaye (p. 325).

([3]) « Guerricus seu Werricus, ex abbate Letiensi, fit abbas sancti Vedasti, 1147. Obit 26 maii » (*Nécrologe de l'abbaye de Saint-Waast d'Arras*, édit. **Van Drival**, p. 19. Arras, 1878.)

([4]) AA. SS. B., t. VI, pp. 64-65.

Sigebert comprise dans les « *scriptis virorum fidelium* ». Nicolas ne cite que Godeschalc et Étienne comme prédécesseurs.

Quant à ses reproches aux biographes précédents, Nicolas peut ranger parmi ceux-ci Sigebert, parce que celui-ci avait encore concilié les deux versions du martyre. Chez Nicolas, en effet, l'épisode de Gallus et de Rioldus a disparu et ne fait plus partie des manœuvres d'Alpaïde.

Nous allons parcourir rapidement son œuvre et voir quelles ajoutes il a faites, quelle version il a suivie pour déterminer la cause de la mort de saint Lambert. Au chapitre I (¹) il nous relate les noms des parents; il a suivi ici Sigebert. Puis, pour déterminer la date de naissance de saint Lambert, il fait intervenir Heraclius et Dagobert I, s'attachant à placer les personnages dans l'histoire générale. Il raconte ensuite l'éducation de Lambert chez Landoald, d'après le chapitre III de Sigebert, qu'il suit presque textuellement. Le miracle de la source que Lambert et Landoald firent jaillir est emprunté au même auteur (²). Mais, d'après la *Vita Landoaldi* (nº 5), Nicolas ajoute le miracle du feu que Lambert apporta à Landoald dans les plis de sa robe!

Au chapitre III (³) nous voyons Lambert confié aux soins de Théodard. Le portrait moral du saint est emprunté au chapitre IV de Sigebert. Le chapitre IV (⁴) de Nicolas dépeint, toujours en partie d'après Sigebert (chapitre VI), la translation des restes de saint Théodard à Liège. Puis il se lance dans une digression sur la destruction et la ruine de Tongres et sur la résidence de l'épiscopat de Tongres, dont le siège était à Maestricht. Ces données sur la ruine de Tongres lui ont été probablement inspirées par la *Vita Servatii* du prêtre Joconde (⁵). Ce qui est à noter, c'est la tendance que manifeste partout Nicolas à nous indiquer la situation géographique des endroits et des pays dont il parle (⁶). Le chapitre V nous retrace l'élection épiscopale de saint Lambert, empruntant force expressions à Sigebert (chapitre VIII). Au chapitre VI nous est décrite l'humilité de saint Lambert et son influence sur le roi Clovis II (639-657) anachronisme évident puisque Lambert devint évêque au plus tôt en 668. A propos de la succession de Childeric II en Austrasie, nous avons de nouveau une échappée géographique sur cette partie du royaume franc (⁷). Dans ce même chapitre, Nicolas nous cite un diplôme mérovingien de Clovis III

(¹) Chapeaville, *op. cit.* t. I, pp. 374-375.

(²) *Ibid.*, pp. 375-376.

(³) *Ibid.*, p. 377.

(⁴) *Ibid.*, p. 378.

(⁵) Cfr *Vita Monulphi secunda*, ch. 2; *Vita Gondulphi*, dans AA. SS., *Julii*, t. IV, pp. 157 et svv.

(⁶) » Et quoniam Traiectenses, qui erant ei (Tungrorum civitati) versus orientem satis finitimi .... » Chapeaville, loc. cit., p. 378.

(⁷) » Siquidem Austria dicebatur ea pars regni Francorum, quod a Burgundia usque ad mare Frisonum extenditur, et hinc Rheno, illinc sylva Carbonaria seu Hanuonia concluditur. « Chapeaville, loc. cit., p. 380.

(691-695) accordant l'immunité à l'église de Sainte-Marie et ajoute « *quod privilegium usque hodie apud nos conservari non dubium est.* » Ce diplôme est attribué à tort à Clovis II. Enfin, Nicolas nous raconte ici les troubles suscités par Ebroïn, qui aboutissent à la déposition de Lambert. Le chapitre VII nous retrace l'exil du saint à Stavelot. Nous retrouvons, une fois de plus, une description physique de Stavelot, de sa solitude sauvage, de son infécondité, avec une note sur la fondation de l'abbaye par saint Remacle. Le chapitre VIII fournit un tableau de la station de Lambert devant la croix. En terminant, Nicolas nous apprend que dans l'église principale de Liège, on perpétuait le souvenir de ce fait par l'érection d'une croix « *intra claustralia septa* ». Le chapitre IX nous retrace en un long exposé des événements politiques, la fuite de l'intrus Faramond et le rétablissement de saint Lambert par Pepin. Le biographe commet ici l'erreur de faire vivre, à cette époque encore, Remacle à Stavelot; ce saint devait être mort depuis dix ans environ († v. 671).

A propos de la prédication en Toxandrie, Nicolas fait partout construire des églises à Lambert, et rapporte une mission imaginaire de son héros chez les peuples voisins.

Dans ce passage, nouvelle note géographique sur la Meuse [1]. Tout aussi imaginaire que cette mission chez les voisins des Toxandres doit être le récit, inspiré sans doute d'une tradition locale [2], des entrevues de saint Lambert avec Willibrord, dans un endroit du pagus de Teisterbant, non loin de la Meuse. Comme on pouvait s'y attendre, nouvelle donnée géographique sur cette Toxandrie, qui était comprise dans le diocèse de Liège [3]. Non plus d'après la tradition orale, mais d'après la Vie de saint Landoald, le chapitre XII nous raconte les relations de saint Lambert et de sainte Landrade, abbesse de Bilsen, et la translation merveilleuse de cette dernière, de Bilsen à Wintershoven. Suit alors au chapitre XIII l'histoire de sainte Ode d'Amay et celle de saint Hubert. Hubert, né en Aquitaine, comte du palais du roi Thierry, aurait été dégoûté des violences d'Ebroïn et serait passé de Neustrie en Austrasie

---

(1) » Ad populos ipsi Taxandriæ finitimos, quo fluvius Mosa Rheni fluminis aquis infectus et tumidus, iamque seipso major, fontique suo per omnia dissimilis, non longe a mare Anglico, Taxandros et cæteros eiusdem regionis accolas, a Frisonibus dividit. « **Chapeaville**, loc. cit., p. 390.

(2) » Et, *si antiquorum relationi* creditur,... — In eodem loco ecclesia in honore beati Lamberti dedicata tantæ *usque hodie* venerationis est... » **Chapeaville**, loc. cit., pp. 390-391.

(3) » Tota itaque regio illa, quæ diversa ab incolis suis sortitur vocabula, et quæ cursu Mosæ dextro latere clausa, usque in Septentrionem oceanum porrigitur..... et ideo Leodiensi parochiæ, sicut hodie cernitur, subdita est. « **Chapeaville**, loc. cit., p. 391.

en compagnie d'Ode, veuve de Boggis, duc d'Aquitaine. Hubert se fit disciple de saint Lambert; Ode renonça au monde, distribua ses biens, et dans son domaine d'Amay, près de Huy, édifia une église qu'elle dédia à saint Georges.

Où Nicolas a-t-il cherché ces détails? Sigebert de Gembloux nous dit dans sa *Chronique*, à l'année 711 : « *Sancta Oda, uxor Boggis, ducis Aquitanorum, sanctitate claret in Gallia, quæ ecclesias Dei sua ditavit munificentia et moriens in Leodiensi quievit parochia* (1). »

Ce texte a peut-être servi à Nicolas, mais il ne peut avoir été la seule source, car on n'y affirme pas la parenté avec saint Hubert. Cette parenté est relatée par les *Annales Lobienses*, du Xe-XIe siècle, à propos de la mort de saint Hubert : « *Cuius* (*amita*) (2) *sancta Oda, uxor Boggis*,... etc. » Pourtant on ne sait si Nicolas a employé ces *Annales*. Il a peut-être employé la *Vita Odæ*, qui relate cette parenté en l'étendant à d'autres saints (*Vita*, chapitre 3). Le P. Van Hecke incline à dater cette *Vita* du Xe siècle au plus tôt (3). Le P. De Smedt (4), à son tour, fait remarquer que les deux manuscrits de cette *Vita* ne datent que du XIVe siècle et que la généalogie de la sainte apparait sous cette forme dans les documents du XIIe-XIIIe siècle, comme, par exemple, la *Genealogia ducum Brabantiæ* (1271), la *Chronique* de Gilles d'Orval (1247-1251), etc. Or, de fait, Nicolas donne la forme la plus simple de la généalogie d'Ode, il nous fournit moins que la *Vita Odæ*, qui parle de son prétendu fils Arnoul de Metz, de son père Childebert, etc. Il est donc probable que la *Vita Odæ* est postérieure à la *Vita Lamberti*. Inutile de parler de la *Vita tertia Huberti*, car elle est composée elle-même d'emprunts faits à la *Vita Lamberti* de Nicolas (5).

Dans ces conditions, le texte de Sigebert de Gembloux et la tradition ou un autre écrit du Xe-XIe siècle, où se trouvait déjà la généalogie d'Ode, représentent peut-être la source de Nicolas. Ces relations entre sainte Ode et saint Hubert sont légendaires, car le testament de Grimon de Verdun nous montre que, en 633, une nommée Ode, qui ne peut être que la sainte dont il est ici question, est ensevelie dans l'église d'Amay (6).

Quant à l'origine aquitaine de saint Hubert, elle n'est rien moins

(1) MGH, SS, t. VI, p. 329.

(2) Dans le manuscrit de Bamberg, ce mot manque (un blanc), mais il se retrouve dans les *Annales Stabulenses*.

(3) AA. SS., *Octobris*, t. X, p. 129, n. 5. — Cfr **Delescluse** dans la *Biographie Nationale*, t. XVI, pp. 66-67.

(4) *Commentarius Prævius in S. Hubertum*, no 68, dans l'extrait des AA. SS., *Novembris*, t. I, p. 20.

(5) *Ibid.*, nos 27-28, loc. cit., pp. 9-10.

(6) Elle doit être morte vers 600. Cfr BHL, t. II, pp. 905 et 1375. Voyez **Balau**, SHL, p. 246 et **Demarteau**, *Saint Hubert d'après son plus ancien biographe*, dans BIAL, t. XVI, p. 112.

que prouvée [1]; la fonction de *comes palatii* de Thierry III, que la tradition attribue au saint, est une donnée de même valeur [2].

Enfin, aux chapitres XIV à XVII [3], nous trouvons l'histoire légendaire de saint Lambert, telle que la tradition populaire l'avait sans doute élaborée à l'époque de Nicolas. Nous avons vu que ce dernier avait précisément écrit son ouvrage avec le but principal de retracer « la véritable et glorieuse cause » de la mort de saint Lambert : il connaît Sigebert, il le copie; et pourtant, la description de son devancier ne lui a pas suffi. Ici donc la légende est constituée : la seule donnée authentique, qui avait survécu chez Sigebert de Gembloux, s'efface derrière les données de l'imagination populaire.

Au chapitre XIV, nous voyons revenir sur la scène saint Hubert, qui, pour se perfectionner dans la vertu, se rend à Rome pour y prier au tombeau des Apôtres. Cette histoire continue plus loin, mêlée au récit de la mort de saint Lambert. Après nous avoir dit, probablement à la suite de Sigebert de Gembloux [4], que l'épiscopat de Lambert dura quarante ans, Nicolas raconte un épisode qu'on ne retrouve nulle part avant lui. La nuit même où saint Lambert fut massacré à Liège, le pape Sergius fut averti de ce meurtre par un ange qui lui apporta la crosse de saint Lambert, et lui ordonna d'en investir un jeune homme, déjà prêtre, disciple de l'évêque défunt et nommé Hubert; cet étranger viendrait à Rome dans la journée et le pape pourrait le reconnaître à des signes spéciaux. L'entrevue du pape et de saint Hubert ne nous est pas racontée. Nicolas se borne à dire : « *Qualiter autem a papa Sergio, eodem die cognitus et de nece dilecti magistri sui Lamberti, per signum baculi eius certior sit factus, si quis plenius scire desiderat, libellum illum relegat, quem a viris fidelibus editum, de vita et conversatione ipsius Huberti ante episcopatum a plerisque apud nos et haberi et legi, non est dubium.* » [5] Nicolas nous cite donc une source écrite, où il aurait puisé cette légende. Malheureusement, personne n'a jamais pu découvrir cette *Vita*. Le P. Suyskens [6] avait cru pouvoir identifier cette source avec l'opuscule édité par Jean Roberti, où l'on trouve aussi la légende de la chasse miraculeuse de saint Hubert. Le fait que cette dernière est inconnue à Nicolas et même à Jean d'Outremeuse, le fameux collectionneur de légendes, prouve péremptoirement que Suyskens s'est trompé [7]. Mais,

[1] **De Smedt**, *op. cit.*, n° 73, loc. cit., p. 21.
[2] *Ibid.*, § V : *De gestis a sancto Huberto ante conversionem suam*, pp. 22-23.
[3] **Chapeaville**, *op. cit.*, t. I., pp. 396-407.
[4] Cfr plus haut
[5] **Chapeaville**, loc. cit., p. 406.
[6] AA. SS., *Septembris*, t. V, p. 617, n. g.
[7] **P. De Smedt**, *Commentarius Prævius in S. Hubertum*, n° 27, loc. cit., pp. 9-10.

si l'on ne peut identifier la source de Nicolas avec l'opuscule de Roberti, ne la chercherait-on pas dans la *Vita Huberti* [3] ou dans l'une des *Vitæ* suivantes? Non, la *Vita Huberti* [3] n'est qu'un amalgame des passages de la *Vita Lamberti* de Nicolas lui-même, comme le prouve la reprise textuelle de la clausule, dont il est précisément question : « *libellum relegat ....* » etc. (*Vita* [3], chapitre 7). La *Vita Huberti* [4] et la *Vita Huberti* [5] sont aussi formées de la même manière.

En général, tous les manuscrits où se trouve la narration de Nicolas sont postérieurs au XII[e] siècle (1). S'il est donc impossible d'identifier ce « *libellus* » avec une des biographies connues, ne faut-il pas faire un pas de plus et supposer que cette source est le fruit de l'imagination de Nicolas? Les autres biographies de saint Hubert ignorent ce « *libellus* ». Jonas d'Orléans, Anselme, n'en disent rien. Après Nicolas, Gilles d'Orval, dans ses interpolations à Anselme, au XII[e] siècle, reproduit simplement les données de Jonas d'Orléans (= *Vita Huberti* [2]) et de Nicolas.

De plus, Gilles répète la note de Nicolas à propos de ce « *libellus* », sans commentaire, preuve péremptoire qu'il n'avait pas vu cette source problématique. Ajoutons que le manuscrit de la bibliothèque de Namur, n° 15, provenant du monastère de Saint-Hubert, et qui contient la biographie du saint (*Vita* [3]) extraite de Nicolas, nous montre que les moines de l'abbaye eux-mêmes ignoraient l'existence de ce « *libellus* ». Eux aussi reprennent la note de Nicolas, sans autres indications.

Aucun des biographes de saint Hubert ne connaît et aucun manuscrit ne nous a conservé ce « *libellus* », qui, d'après Nicolas, aurait circulé néanmoins par plusieurs mains, au XII[e] siècle (2). Dans ces conditions, il faut supposer que ce « *libellus* » est une invention de Nicolas, destinée à fournir une plus grande autorité à ses nouvelles données sur saint Hubert (3).

Dès lors, le voyage du saint à Rome n'est probablement que l'écho d'une tradition populaire, qui a transplanté dans l'histoire de saint Hubert un épisode de la vie de saint Willibrord (*Vita*, chapitres 6-7).

M. Demarteau (4) suppose que la confusion doit son origine à la similitude des noms latins du siège épiscopal d'Hubert et de celui de Willibrord; les deux saints étaient « *episcopi Trajectenses* ». D'ailleurs ces emprunts ne sont pas rares : nous les rencontrerons plus d'une fois au cours de notre étude. Une autre ajoute que Nicolas intercale dans

(1) **P. De Smedt,** *op. cit.*, n[os] 27-30, loc. cit., pp. 9-10.
(2) *Ibid.*, n[os] 1, 27 et 92, loc. cit., pp. 10 et 26.
(3) *Ibid.*, n° 91, loc. cit., pp. 25-26.
(4) *Saint Hubert d'après son plus ancien biographe*, loc. cit., pp. 94-95; **Balau,** SHL, p. 41, n. 2.

le récit du meurtre, c'est la légende de l'origine de Liège et la prophétie de saint Monulphe, au chapitre XVI ([1]).

La description de Liège et la prophétie de Monulphe, prises d'une source écrite ([2]), proviennent de la *Vita Monulphi prima*, chapitres 1-2; celle-ci, à son tour, n'est qu'une amplification du passage identique de la *Vita Servatii* de Joconde, du XI[e] siècle ([3]).

L'œuvre de Nicolas témoigne d'une bonne érudition, mais la valeur historique en est fort petite. Comme nous aurons l'occasion de le constater à plusieurs reprises, les remanieurs maltraitent toujours l'histoire : la légende gagne de plus en plus au dépens de la vérité historique ([4]). Avec cette œuvre du chanoine de Saint-Lambert finit la série des biographies proprement dites. Sans doute Gilles d'Orval, au XIII[e] siècle, reproduira, en l'amplifiant d'après Nicolas, Sigebert et des *Miracula* encore inédits, la notice d'Anselme; on trouvera encore plusieurs écrits sur le saint martyr, soit traductions, soit compilations; mais de *Vitæ* proprement dites il n'est plus question.

* * *

A saint Lambert succéda son disciple Hubert, dont la biographie fut aussi composée au VIII[e] siècle.

Saint Hubert ([5]) [*Hugbertus*, *Hugobertus*, *Chuchobertus* ([6]), *Hudobertus* ([7])], doit être né vers 665 ([8]). On ne peut rien affirmer de certain

---

([1]) **Chapeaville**, loc. cit., p. 399.

([2]) » Hunc locum, *sicut narrat antiquitas et scripta patrum edocent* ... « **Chapeaville**, loc. cit.

([3]) Nous le montrerons en étudiant la *Vita Monulphi*.

([4]) La légende est représentée dans les niches du piédestal du buste ou chef de saint Lambert, datant de 1512. Cfr *Catalogue général de l'exposition d'art ancien du pays de Liege*, Classe I, n° 9. Liège, 1905.

([5]) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 429.
Potthast, BHMA, t. II, pp. 1377-1379.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 458.
Wattenbach, DGM, t. I, p. 318.
Balau, SHL, pp. 40-45, n°s 20-24.
P. De Smedt, *De Sancto Huberto episcopo Leodio in Belgio*, Extrait des AA. SS., *Novembris*, t. I, pp. 167-169 : *De Scriptis circa Hubertum.*

On peut aussi consulter **G. Kurth**, *Les premiers siècles de l'abbaye de Saint-Hubert*, dans BCRH, 5e sér., t. VIII, pp. 7-112. Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n°s 3993-4002.

([6]) S'il faut l'identifier avec le personnage de ce nom du diplôme de 706, comme le pensent **Weiland** (MGH, SS, t. XIII, p. 54) et le **P. De Smedt** (*op. cit.*, n° 36, loc. cit., p. 12).

([7]) Si c'est lui qu'on désigne dans la charte de fondation d'Echternach de 698. Cfr **Demarteau**, *Saint Hubert d'après son plus ancien biographie*, p. 117, et **P. De Smedt**, *L'année de la mort de saint Lambert*, p. 6.

([8]) Le **P. De Smedt** (*Commentarius Prævius in S. Hubertum*, n° 76, loc. cit., p. 21) donne 655, parce qu'il place la mort de saint Lambert en 698.

concernant son origine (1); sa parenté avec sainte Ode est loin d'être établie (2). Le silence du biographe serait un motif pour attribuer au saint une humble naissance (3), mais l'auteur est fort mal renseigné sur les premières années d'Hubert. La fonction de comte du palais de Thierry III que lui attribuent les sources postérieures, de même que sa qualtité de comte de Paris, sont des données probablement nées d'une confusion avec un des personnages du même nom, mentionnés dans les diplômes mérovingiens de 693, 697, 741, 746 (4).

Saint Hubert a-t-il été marié? On n'est pas d'accord sur ce point. **M.** Demarteau (5) ne se prononce pas, le P. De Smedt (6) garde un doute prudent, **M.** Balau (7) résout la question par l'affirmative. Tout dépend du sens attaché à l'expression de la *Vita* : « *una cum egregio* **filio** *Florberto* » (8). **M.** Demarteau et le P. De Smedt voudraient traduire le mot *filius* par *fils adoptif*, *spirituel.* **M.** Balau admet le sens naturel de *filius.* Selon lui, on cessa de comprendre plus tard que le saint put recevoir les Ordres dans son veuvage, et ainsi s'expliquerait l'interprétation suivante d'Anselme. Cet auteur, dans sa *Chronique* épiscopale (9), expose en effet la double interprétation du mot « *filius* », mais fidèle à son habitude, il ne se prononce pas. La question est obscure. Le premier biographe ne parle nulle part ailleurs de ce fils de saint Hubert et là où on s'attend à le voir cité, par exemple aux funérailles, il n'apparaît point. Aussi le P. De Smedt (10) croit que le biographe s'est peut-être inspiré de la *Vita Lamberti* où le mot *filius* est employé dans le sens de *fils adoptif* (11). Il est donc prudent de laisser le débat ouvert (12), quoique l'exemple de saint Arnoul soit là pour prouver qu'il n'y aurait au mariage de saint Hubert rien d'extraordinaire. Ce qui est établi, c'est qu'Hubert fut disciple de saint

---

(1) **Demarteau**, *op. cit.*, pp. 111-112; **P. De Smedt**, *op. cit.*, § IV, loc. cit., pp. 16-21. Nous en avons parlé à propos de la *Vita Lamberti* de Nicolas.

(2) **Les mêmes**, *ibid.*

(3) **Demarteau**, *op. cit.*, pp. 112-113.

(4) *Ibid.*, pp. 113-114.

(5) *Op. cit.*, pp. 116 et sv.

(6) *Op. cit.*, n°s 86-87, loc. cit., p. 20.

(7) SHL, p. 41, n. 2.

(8) *Vita Huberti* [1], ch. 15.

(9) *Gesta episcoporum Tungrensium*, lib II, ch. 17, dans MGH, SS., t VII, p. 198.

(10) *Op. cit.*, n° 80, loc. cit., p. 23.

(11) « Ut quasi *filium* heredem et successorem sibi eum eligere adoptabat ». *Vita Lamberti*, éd **Demarteau**, p. 42.

(12) Les *Notæ Aureævalenses*, du XIIIe siècle, l'interprètent comme *fils* au sens naturel et identifient Florbert, successeur de saint Hubert au siège épiscopal, avec le *filius Florbertus* du chapitre 15 de la *Vita Huberti* (MGH, SS, t XVI p. 634).

Lambert (1). Il a pu se trouver dans le pays au moment où Lambert fut tué; en tous les cas il ne faut pas tenir compte de la légende postérieure d'après laquelle il fut consacré à Rome par le pape Sergius (2). Tout indique, dans la biographie, qu'il dut succéder immédiatement à saint Lambert et il faut regarder comme improbable l'hypothèse qui le présente comme évêque désigné avant la mort de saint Lambert, comme une espèce de coadjuteur de celui-ci (3).

Rien n'indique qu'il aurait été moine avant de monter sur le siège épiscopal. La date de son élection doit être placée aux environs de 705. Saint Lambert est mort à cette date et tout porte à croire que saint Hubert lui succéda peu de temps après (4). On connaît fort peu de la carrière épiscopale de ce dernier et de ses courses apostoliques (5). On peut dire qu'il a évangélisé l'Ardenne, encore païenne à cette époque (*Vita*, chapitre 3). Les relations qu'on a imaginés entre lui et saint Bérégise, son soi-disant compagnon d'évangélisation, ne reposent que sur les conjectures du biographe de ce dernier, écrivant en 937 (6), et de la *Chronique de Saint-Hubert* (7), basée elle-même sur la *Vita Beregisi* (8). Quant à ses missions en Toxandrie, on peut croire qu'il y a continué les travaux de saint Lambert (9). Saint Hubert transféra le corps de son prédécesseur de Maestricht à Liège, la treizième année de son pontificat, c'est-à-dire probablement en 718 (10). S'il faut en croire Joconde (11), écrivant à la fin du XIe siècle, saint Hubert assista aussi à la translation de saint Servais par l'évêque Vulgise de Cologne. Le récit de Gilles

(1) *Vita Lamberti*, éd. **Demarteau**, p. 61; *Vita Huberti* I, ch. 2.

(2) **Demarteau**, *Saint Hubert*, p. 121; **De Smedt**, *op. cit.*, nos 88-94, loc. cit., pp. 25-27.

(3) C'est l'idée que préconise Mgr **Monchamp** dans son étude sur la *Date du martyre de saint Lambert* (BSAHL, t. X, p. 317) pour conserver quelque chose de la tradition du sacre par le pape Sergius et identifier Hubert avec le *Chuchobertus* du diplôme de 706.

(4) La date de 698 donnée par **M. Demarteau** (*op. cit.*, p. 123) et le **P. De Smedt** (*op. cit.*, nos 39-40, loc. cit., 11-14) est basée sur le calcul erroné de la mort de saint Lambert.

(5) **Demarteau**, *op. cit.*, p. 128.

(6) *Vita Beregisi*, ch. 27-28, dans AA. SS., *Octobris*, t. I, p. 528.

(7) *Chronicon*, ch. 3, dans MGH, SS, t. VIII, p. 570.

(8) **De Smedt**, *op. cit.*, no 112, loc. cit., p. 31; **Byeus**, *Commentarius Prævius in S. Beregisum*, dans AA. SS., *Octobris*, t. I, pp. 518-519.

(9) Pourtant, au chapitre 3, le biographe de saint Hubert peut s'être inspiré du passage de la *Vita Lamberti*, où celle-ci décrit les labeurs de Lambert en Toxandrie. Cfr **De Smedt**, *op. cit.*, no 113, loc. cit., p. 31.

(10) *Ibid.*, nos 119-120, loc. cit., p. 33.

(11) *Ibid.*, nos 123-124, loc. cit., pp. 33-36.

d'Orval (*Gesta*, I, 30) se rapportant à la translation de sainte Madelberte par Hubert est sujet à caution; ce n'est qu'une tradition postérieure. Quant à la translation du corps de saint Théodard à Liège, rapportée par Jean d'Outremeuse, c'est une fable. L'auteur de cette translation fut saint Lambert. Nombreuses aussi sont les traditions sur des consécrations d'églises par saint Hubert. La *Vita prima* nous rapporte le fait en général : « *Sanctuaria per diversa loca in honore sanctorum martyrum proprio sudore construxit* » (chapitre 3). On peut l'affirmer avec certitude pour la basilique de Saint-Lambert à Liège (*Vita* [1], chapitre 2), et pour celle de Saint-Pierre, où le saint fut lui-même enseveli (*Vita* [1], chapitre 17).

Le fait est moins certain pour une autre église de Liège, sous le titre de Sainte-Walburge (1). La consécration de l'église du monastère d'Andage, relatée par une tradition de ce monastère (2), n'est pas pas prouvée. Cependant l'abbaye fut vraisemblablement fondée dans une des premières années du VIII[e] siècle (3), peut-être à l'époque où saint Hubert était déjà évêque. La *Vita Beregisi* n'est pas très explicite à propos de cette tradition (4). Nous savons que saint Hubert consacra aussi une église en Brabant, peu de temps avant de mourir (*Vita* [1], chapitre 12); la tradition veut que ce soit celle d'Héverlé, dédiée à saint Lambert. Les circonstances dans lesquelles se passent les derniers moments du saint, les données de distance et des incidents de son voyage viennent la confirmer (5). On ne sait trop ce qu'il faut penser des paroles de Jean d'Outremeuse (*Vita* [4], n[os] 35-39), selon lequel Hubert éleva et consacra à saint Lambert une église aux endroits où se firent des miracles lors de la translation de ce saint, c'est-à-dire à Lixhe, Haccourt, Nivelle, Hermalle et Herstal. M. Demarteau a fait remarquer (6) que Hermalle a pu remplacer Herstal, qui ne fut pas longtemps compris dans le pays liégeois, dans les textes postérieurs de la *Vita Lamberti*. Le plus ancien texte de celle-ci ne nomme que deux endroits où se firent des miracles, Nivelle et Herstal (7).

Mieux prouvée semble la consécration de l'église d'Emael, près

(1) **De Smedt**, *op. cit.*, n° 115, loc. cit., p. 31. En tous les cas elle ne put être dédiée à saint Walburge qui est morte 50 ans après saint Hubert, en 777.

(2) Cfr **De Smedt**, *op. cit.*, n° 116, loc. cit., pp. 31-32.

(3) **Kurth**, *Les premiers siècles de l'abbaye de Saint-Hubert*, p. 14, dans BCRH, 5[e] sér., t. VIII, loc. cit.

(4) **De Smedt**, *op. cit.*, n° 116, loc. cit., p. 32.

(5) **Demarteau**, *op. cit.*, p. 135; **De Smedt**, *op. cit.*, n° 114, loc cit, p. 31, et p. 47, annot. c; **Balau**, SHL, p. 42, n. 1.

(6) **Demarteau**, *Vie la plus ancienne de saint Lambert*, pp. 29-30.

(7) *Ibid.*, pp. 62-63.

de Maestricht. On conserve dans le mur septentrional du cimetière d'Emael un fac-similé d'une inscription ancienne, brisée, que le curé d'Emael, Nicolas Jamar (1579-1630), fit reproduire fidèlement en 1600. En voici le texte :

Basilicam sacer hanc Hugbertus episcopus
olim servitio Domini populo spectante
Sacravit quippe decembris erant
in primo sole Kalenda annorum Domini
DCC genti ac II° deni (1).

D'après cette inscription, Hubert fit donc la dédicace de cette église le 1er décembre 712. Cependant cette inscription, par l'examen attentif du texte et des caractères épigraphiques, se révèle comme datant du XIe siècle. En effet, l'église désignée, « *hanc* », ne peut-être que la première église en pierres qui aura remplacé l'édifice sacré par Hubert. Les restes de cette église portent d'ailleurs l'empreinte irrécusable du style roman primitif et indiquent qu'elle ne put être construite avant le Xe siècle. L'erreur de l'épigraphiste, identifiant l'église existante avec le bâtiment consacré par le saint, suppose un siècle au moins après la bâtisse (2). Cette hypothèse est confirmée par les caractères épigraphiques : les voyelles inscrites, les lettres conjointes, une onciale, certaines lettres plus petites que les autres, le système des abréviations, tout indique le procédé des inscriptions lapidaires du XIe siècle (3). Pourtant, l'auteur de cette inscription s'est peut-être basé sur un prototype ancien ou une tradition locale. Dès lors on peut admettre la dédicace de l'église d'Emael par le saint, d'autant plus que celui-ci possédait une maison dans cette localité (4).

Quant à la consécration d'une église à *Sarchinvilla*, dans le diocèse de Cambrai, c'est une tradition sans aucun fondement sérieux (5). Saint Hubert donna une impulsion marquante à la prospérité de Liège, déjà agrandie par le martyre de saint Lambert : l'érection de la basilique de Saint-Lambert et de celle de Saint-Pierre et la translation des restes du martyr ne firent qu'augmenter l'importance peu à peu croissante de la modeste *villa* du VIIe siècle (6). Les auteurs postérieurs ont

(1) **E. Van Wintershoven**, *L'inscription dédicatoire de l'église d'Emael*, dans BSAHL, t. XIII, 2, pp. 121-141. On peut consulter le même auteur pour la bibliographie de l'inscription, loc. cit., pp. 130-132. — Cfr **De Smedt**, *op. cit.*, n° 117, loc. cit., p. 32.

(2) *Ibid.*, pp. 139-140.

(3) **Kurth**, *L'inscription dédicatoire de l'église de Waha*, dans BCRH, 5e sér., t. X, pp. 97-123.

(4) Ce passage est emprunté, il est vrai, à la Vie de saint Arnoul de Metz, mais le détail de la possession d'une maison à Emael est une donnée propre du biographe. Cfr **Van Wintershoven**, loc. cit., p. 147, n. 2.

(5) **De Smedt**, *op. cit.*, n° 118, loc. cit., pp. 32-35.

(6) *Ibid.*, § XIII, loc. cit., pp. 39-41.

supposé que, avec le corps de saint Lambert, Hubert transféra le siège épiscopal de Maestricht à Liège. Anselme est le premier qui se fait l'écho de cette opinion, au XI[e] siècle [1]; dans les documents antérieurs on n'en trouve pas de trace.

Cette question des sièges épiscopaux est loin d'être parfaitement tirée au clair, parce que les plus anciens documents sont muets à ce sujet. La *Vita Trudonis* nous montre saint Remacle résidant tantôt à Zepperen, tantôt à Tongres — ce qui prouve bien que cette ville n'avait pas été entièrement détruite ou qu'elle s'était relevée de ses ruines [2].

La *Vita Lamberti* désigne Maestricht comme siège épiscopal, mais laisse entendre que Lambert résidait parfois assez longtemps à Liège. D'autre part, comme nous le verrons à propos de saint Monulphe, on désigne celui-ci comme « *episcopus traiectensis* » dans une inscription de l'époque, et un certain Betulfus — à identifier sans doute avec Gondulphe [3] — est nommé au Concile de Paris de 614 : « **ex** *civitate* traiecto Betulfus ». Dans cette souscription, on indique donc la résidence et non le siège en titre. D'autre part, nous voyons Monulphe venir à Maestricht pour y restaurer la chapelle de Saint-Servais [4], ce qui prouve encore une fois que les évêques n'avaient pas de résidence fixe. Ce qui est sûr, c'est que le *titre* d'évêque de Tongres persista jusqu'au XI[e] siècle [5], tout comme les évêques de Térouanne gardèrent le titre d' « *episcopus Morinorum* » [6]. D'autre part, les titres officiels s'affirmaient par suite du souvenir de la coïncidence antérieure des circonscriptions administratives impériales et de celle de l'Église; s'ils ne répondaient plus à la réalité, ces noms régularisaient du moins pour les pays du nord les prétentions des évêques qui les portaient [7]. Que les évêques de Tongres aient signé par le lieu de résidence, ou qu'ils soient désignés ainsi, il n'y a là rien d'étonnant. Pour conclure, il faut dire avec le P. De Smedt [8] que dans toute cette discussion il ne s'agit que d'une question de noms. Il est évident que saint Hubert, résidant habituellement à Liège [9], établit par le fait même

---

(1) *Gesta Episcoporum Leodiensium*, ch. 16, dans MGH, SS, t. VII. p 198. — **De Smedt**, *op. cit.*, n° 158, loc. cit., p. 41.

(2) **Balau**, SHL, p. 7, n. 1; **J. Paquay**, *La consécration de l'église de Tongres* (extrait du BSAHL, t XIII), p. 53, n. 4. — *Vita* [1], ch. 7.

(3) **Friedrich**, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p 320.

(4) **Grégoire de Tours**, *Liber de Gloria confessorum*, ch. 72.

(5) **Balau**, SHL, p. 7, n. 1; **Rettberg**, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 551.

(6) **Pirenne**, *Histoire de Belgique*, t. I, p. 18.

(7) **Pirenne**, loc. cit.

(8) *Op. cit.*, n° 108, loc. cit, p. 30.

(9) Il y réside peu de temps avant sa mort. *Vita* [1], ch 11 — **Demarteau**, *Saint Hubert*, p. 125.

en cette bourgade sa *résidence* épiscopale. Malgré la résidence temporaire ou habituelle des évêques à Maestricht ou à Liège, il n'a pas existé, avant le X[e] siècle, d'autre *siège* épiscopal que celui de Tongres (1).

Après cette histoire de l'épiscopat d'Hubert, nous apprenons, par le biographe du saint, qu'il aurait opéré des miracles à Wihoux, Givet, Emael et Nivelle, près de Lixhe (2). Nous le voyons aider ses gens à la pêche, dans cette dernière localité; il y fut accidentellement blessé. Comme sa blessure le retenait alité, il fut averti de sa fin prochaine et se fit préparer une sépulture dans la basilique de Saint-Pierre. La consécration de l'église d'Héverlé en Brabant fut son dernier acte d'évêque : il prêcha au peuple, assista à un banquet de circonstance, y distribua le pain bénit, et sortit, tremblant de fièvre. Il se fit transporter en bâteau, puis à cheval, à deux milles de là, dans une habitation qu'il possédait à Fura, qu'il faut vraisemblablement identifier avec Tervueren (3). Après six jours de souffrances, il y mourut, le 30 mai 727 (4), et l'on transporta son corps à Liège, dont Fura était distant de trente milles. Le 3 novembre 743 (5), on retrouva ses restes intacts. Carloman les porta sur les autels et dota richement la basilique de Saint-Pierre (6).

* * *

Voilà ce que l'on sait de saint Hubert. Passons maintenant à l'examen des différentes biographies qui lui furent consacrées, à commencer par la *Vita* [1].

Cette première biographie était connue (7) par la *Vita* [2], œuvre de Jonas d'Orléans. Celui-ci, dans sa lettre dédicatoire à l'évêque Walcaud (811-ap. 831), nous apprend qu'il fut chargé de remanier une biographie ancienne. Cette *Vita* fut retrouvée en 1874, dans le manuscrit n° 469 de la Bibliothèque de Valenciennes (fin VIII[e]-IX[e] siècle) et publiée par M. Arndt. Peu de temps après, en 1878, le P. De Smedt en découvrit une autre copie dans un légendaire de Saint-Gérard de Brogne, du XI[e] siècle, conservé à la bibliothèque du Séminaire de Namur. Il l'édita à son tour (8). La *Vita* y était divisée en neuf leçons, probablement pour servir d'office au chœur. D'après le manuscrit de Valenciennes et le légendaire de Brogne, la *Vita* fut éditée par le même

(1) **Balau**, SHL, p. 8.

(2) *Vita* [1], ch. 4, 5, 7, 9.

(3) **Demarteau**, *Saint Hubert*, pp. 132-136; **De Smedt**, *op. cit.*, n° 50, loc. cit., p. 14; **Balau**, SHL, p. 42, n. 2 et 3.

(4) **De Smedt**, *op. cit.*, n° 51-54, loc. cit., pp. 30-37.

(5) *Ibid.*, *Gloria posthuma*, n° 1, loc. cit., p. 96.

(6) *Vita* [1], ch. 22.

(7) « .... In vitae sancti Hugberti descriptione cum vobis placerent Deo dignissimi ac prorsus imitabiles, qui referuntur, actus ... » *Vita* [2], *Epistola dedicatoria*, extrait des AA. SS., *Novembris*, t. I, p. 50.

(8) BCRH, 4e sér., t. V, pp. 216 et svv.

Bollandiste dans les *Acta Sanctorum*, au tome I de Novembre. Les deux manuscrits ne peuvent dériver, semble-t-il, d'un même archétype; toujours est-il, que, dans leur ensemble, ils nous donnent un texte peu littéraire, tel que dût être l'exemplaire de la *Vita Huberti* ¹. Ainsi, on trouve dans le prologue des expressions comme celles-ci : « *munus illius in hoc opus adesse* **me** *deposco ...; a quibusdam meis contubernalibus simplices, atque minus peritos; .... pro rusticitatis verba*, etc. »

Le style barbare et les incorrections, jointes à la date du manuscrit de Valenciennes, qui remonte peut-être à la fin du VIIIe siècle, sont déjà un garant pour croire à l'antiquité de cette biographie. Et quand on parcourt celle-ci, cette impression se renforce. Ainsi, dans le prologue, l'auteur nous dit qu'il va raconter la vie de saint Hubert : « *quia tanto quæque de eo vera proferre potero, quanto me contigit familiarius eius præsentiam non deesse.* »

Là où le récit lui-même et les affirmations du biographe se corroborent pour démontrer la contemporanéité, c'est au chapitre 9 où il nous décrit si vivement la scène de la pêche, la barquette qui chavire, le sauvetage, qu'il attribue aux prières de saint Hubert.

Au chapitre 11, il se proclame de nouveau contemporain : « *Igitur iuxta condictum illius a XXX^mo^ die sacrum corpus illius ad instar locum reportavimus.* » Il a assisté avec Florbert, fils ou filleul du saint, aux derniers moments de l'évêque : *Mane vero facto sexta feria, una cum egregio filio suo Florberto præstolantes eramus eius gloriosum excessum.* »

Enfin, en parlant des prodiges qui se passèrent sur la tombe, le biographe nous révèle encore son époque : « *virga .... adhuc infra parietis apta stricta repperimus. .... Quem nos videntes et audientes ipsum lectum cum strepitu resonantem, quando circa ipsum adstantes eramus; et multi alii, qui nobis testati sunt ....* »

Ces textes, joints à la parfaite connaissance du biographe pour les derniers mois de l'existence de saint Hubert — qu'on lise, par exemple, le tableau, saisissant de simplicité, des derniers moments et de la mort du saint — joints aussi à la langue assez inculte et aux constructions vicieuses, suffisent pour révéler dans la *Vita* ¹ un document contemporain. Puisque l'auteur s'arrête après le récit de l'élévation du corps, il doit avoir écrit après 743, et probablement avant 750 (¹). Le biographe appartient à l'entourage de saint Hubert (²). Néanmoins il ne fournit des détails *de visu* que pour les derniers mois de l'existence du saint. Il ne dit rien de sa naissance, de sa

---

(¹) **Balau**, SHL, p. 43, n° 22.

(²) Le **P. De Smedt** (*op. cit.*, n° 5, loc. cit., p. 2, n. 2) signale aussi la fin du ch 9 : « Tunc ad lectula nostra, completa canentes, transivimus quieti. » Mais tout ce passage est emprunté à la *Vita Arnulfi*, ch. 23. Dès lors, il est prudent tout au moins de ne pas invoquer ce texte en faveur de cette opinion.



famille, de sa vie avant l'épiscopat, et même, pour son épiscopat, tout se résume en quelques faits généraux. Mais à partir de la noyade à Nivelle-sur-Meuse, l'auteur, tout aussi succinct et vague qu'il était auparavant, devient détaillé et précis (chapitres 9 et sv.)

Le P. De Smedt (1) en conclut avec raison qu'il a seulement vécu dans la compagnie de saint Hubert les quinze derniers mois environ de l'existence de celui-ci (2). En effet, après l'accident arrivé lors de la pêche à Nivelle, Hubert resta alité pendant trois mois (chapitre 10); il fut alors favorité d'une vision lui indiquant son trépas dans un avenir d'un an. Or, l'auteur fut présent à la mort de saint Lambert. Mais, dans ce récit et celui des derniers faits de la vie d'Hubert, il ne donne que des détails extérieurs, connus de tous les compagnons du saint. Pas un détail intime, qui le montre dans l'entourage immédiat et habituel du saint évêque. Sans y voir donc un domestique, on peut plutôt penser à un clerc de grade inférieur, comme les évêques du VIIe-VIIIe siècle emmenaient avec eux pour les besoins du culte et de la charité. Le terme « *meis contubernalibus* » du prologue, appliqué à ses compagnons, convient exactement à cette classe de prêtres (3).

Où l'auteur a-t-il écrit? Les adieux du saint à ses églises de Liège, le récit des funérailles à Liège, l'élévation des reliques à Liège, tous ces détails qui deviennent plus circonstanciés dès qu'il s'agit de la cité de saint Hubert indiquent celle-ci comme lieu de rédaction (4).

L'auteur, qui ne devait être renseigné que sur la dernière partie de la vie de saint Hubert, se mit bravement à l'œuvre, malgré les craintes de ses confrères (5) : son unique but est l'édification (6). Il ne s'attarde pas trop — malgré les phrases stéréotypées propres à toute *Vita* — à nous décrire en un langage creux les vertus et les mérites du saint pour donner le change sur ce qu'il ignorait de sa première jeunesse et de son épiscopat. Les trois premiers chapitres seuls y sont consacrés. Pour le reste de la biographie, malgré la préférence

---

(1) *Op. cit.*, n. 5, loc. cit., p. 4.

(2) **Demarteau**, *op. cit.*, p. 157; **De Smedt**, *op cit.*, n° 5, loc. cit.

(3) **De Smedt**, *op. cit.*, n° 6, loc. cit., p. 4; **Balau**, SHL, p. 43. Le titre de « *servus* » qu'il se donne (ch. 9) fait croire à **M. Demarteau**, qu'il était serf d'église. On peut pourtant l'interpréter au sens spirituel. Cfr **Demarteau**, *op. cit*, pp. 157-158.

(4) **Demarteau**, *op. cit.*, p. 157.

(5) « Veritur a quibusdam meis contubernalibus simplices atque minus peritos tantum arripere opus .... » *Prologus*. Malgré la pointe de vanité qui perce, on peut admettre ces appréhensions.

(6) « ... Cuius studium est imitationi sanctorum pandere fratribus, ut eorum vitæ exemplo accendantur profusius quorum ad supernam patriam amor est » *Ibid.*



visible pour le côté religieux et merveilleux de l'existence du saint, il nous donne assez de faits précis et concrets. Les discours, aux chapitres 12, 16, 21, sont le propre de toute pièce hagiographique; c'est même un souci constant des biographes. Cependant, malgré la correction relative de son style, le biographe s'est vu forcé de s'inspirer d'un prototype. M. Demarteau (1) et le P. De Smedt (2) ont suffisamment montré qu'une bonne partie de la *Vita Huberti* est empruntée à la *Vita Arnulfi*, écrite, nous l'avons vu, au VIIe siècle (3). Ainsi le prologue est identique, pour la première partie, à celui de la Vie de saint Arnoul; la fin du chapitre 2 est emprunté au chapitre 27 du même modèle; le chapitre 4 s'inspire du chapitre 33 de la *Vita Arnulfi*, une partie du chapitre 6 du chapitre 10, et les chapitres 7 et 8 du chapitre 23. Pour ces trois derniers chapitres (6, 7 et 8), le plagiat est plus important puisqu'il s'agit de miracles : la guérison d'une démoniaque et l'extinction d'un incendie par le signe de la croix. Que faut-il penser de ce procédé (4)? Sans doute le plagiat d'un récit de miracles ne serait pas ici un fait isolé; il suffira de renvoyer au biographe de saint Vincent Madelgaire que nous allons rencontrer plus loin. Mais comme l'auteur de la *Vita Huberti* est sincère et d'une naïve simplicité, ne peut-on admettre qu'il y a ici une confusion entre ces faits identiques, comme il s'en rencontre encore? En verité il est difficile, quoiqu'on puisse dire (5), de trouver une différence *notable*, même pour les détails, entre les miracles de saint Arnoul et ceux de saint Hubert. Les faits se passent dans des conditions identiques et sont décrits dans les mêmes termes. Si différence il y a — par exemple, dans la *Vita Arnulphi* c'est un *palais*, dans la *Vita Huberti* une *maison* qui brûle —, on pourrait y voir un artifice du biographe, tout comme on pourrait à la rigueur admettre les faits pour saint Hubert.

D'ailleurs, nous verrons, par exemple, l'auteur de la *Vita Evermari* affirmer catégoriquement que le mensonge pieux est permis dans un but d'édification.

Quant aux autres emprunts, qui se rapportent à la description de cette partie de la carrière épiscopale, dont l'auteur ne savait presque rien, ils se comprennent aisément dans la littérature hagiographique.

Comme nous l'avons dit à propos de la *Vita Lamberti*, où nous avons constaté le même procédé, il faut probablement admettre dans

---

(1) *Saint Hubert*, pp. 99-105.

(2) *Op. cit.*, nos 8-13, loc. cit., pp. 5-6.

(3) **Krusch**, dans MGH, SRM, t. II, p. 428.

(4) Cfr **Demarteau**, *op. cit.*, p. 106; **De Smedt**, *op. cit.*, no 15, loc. cit., p. 6; **Balau**, SHL, p. 45, no 24.

(5) Cfr **Van Wintershoven**, *op. cit.*, p. 127, n. 2

ces emprunts l'affirmation du fait abstrait et ne pas s'occuper des détails concrets, de l'*expression*, qui constitue précisément l'emprunt. Comme le remarque **M.** Demarteau (¹), ce procédé signale inévitablement tous les débuts littéraires et puisqu'il s'agit d'édifier, pourquoi ne se serait-on pas inspiré, à cette époque encore inexpérimentée comme l'était le VIIIe siècle, d'un modèle tout fait?

Mais le biographe ne s'est pas contenté de copier la *Vita Arnulfi*; il s'est aussi adressé, semble-t-il, à la biographie primitive de saint Lambert. Le P. De Smedt a relevé les ressemblances (²) entre les deux *Vitæ*, mais il nous paraît que seuls les emprunts du chapitre 2 de la *Vita Huberti* et du chapitre 21, signalés dans cette comparaison, peuvent être regardés comme une véritable copie. Les autres ressemblances signalées par le savant Bollandiste sont plutôt des formules générales qui se rencontrent un peu partout. D'ailleurs, l'auteur a connu la *Vita Lamberti*, puisqu'il y renvoie à la fin du chapitre 2. (³) Le commencement du prologue : « *Scripturus vitam ...* » rappelle celui de la *Vita Hilarionis* de saint Jérôme, mais nous ne voulons trop insister sur ces réminiscences et conclure de suite à un emprunt direct. Dans la seconde partie de son travail, là où il parle en témoin oculaire, l'auteur mérite notre confiance. Sa bonne foi ne saurait être mise en doute; sa discrétion pour les premiers faits de la vie du saint, l'impression de vie qui se dégage de la seconde partie, sa naïve simplicité nous en sont un garant. Comme le dit M. Balau (⁴), « il aurait pu de cent manières, faire valoir autrement son héros. »

Cette première biographie, toute comme la vieille *Vita Lamberti*, offusqua le goût littéraire de l'évêque Walcaud de Liège (811-ap. 831) (⁵). Celui-ci profita de son amitié avec Jonas d'Orléans pour demander à cet évêque un remaniement de la *Vita Huberti* (⁶) à l'occasion de la translation de saint Hubert à Andage, en 825 (⁷). Ce Jonas, un des plus savants prélats de l'Église de France sous Louis

(¹) *Op. cit.*, p. 109, n. 2, pp. 110-111. Cfr **De Smedt**, *op. cit.*, n° 14, loc. cit., p. 6; **Balau**, SHL, n. 24, p. 45.

(²) *Op. cit.*, n° 17, loc. cit., pp. 6-7.

(³) » Sed qualia deinceps in itinere reperienda claruerunt miracula, iam tradita sunt in gesta illius sancti. »

(⁴) SHL, p. 45.

(⁵) **Balau**, SHL, p. 54, n. 1 et 58.

(⁶) » Domino honorabiliter venerando et venerabiliter honorando fratri cœpiscopo Walcaudo, Jonas, ultimus famulorum Christi famulus, æternam in Domino salutem.... Quam vestra benigna paternitas a nostra parvitate corrigi et secundum regulas loquendi voluit constringi. » *Epistola dedicatoria in Vitam Huberti*, dans l'Extrait des AA. SS., *Novembris*, t. I, p. 50.

(⁷) *Translatio sancti Huberti*, loc. cit., p. 61.

le Pieux (1), s'exécuta de bonne grâce, tout en faisant observer à Walcaud qu'il avait à Liège des gens capables de mener ce travail à bonne fin (2). Si l'on tient compte de la stérilité du pays de Liège, au point de vue littéraire, dans la première moitié du IXe siècle, ces paroles de Jonas sont trop flatteuses. Aprés ce compliment, il se mit à l'œuvre et nous livra une *Vita Huberti*, conçue dans le genre habituel des remaniements carolingiens, parsemée de réminiscences classiques, en un langage coulant et fleuri. Comme le remanieur l'indique d'ailleurs lui-même (3), le fond est *identique* à celui de la *Vita prima* et tout se borne à une refonte littéraire (4). Ce qui est plus intéressant dans l'œuvre de Jonas, c'est le chapitre nouveau où il relate la translation du corps de saint Hubert, en 825, de Liège à Andage, par ordre de Walcaud (5). Ce récit, très précieux pour l'histoire des premiers temps du monastère d'Andage — récit à comparer avec la *Vita Beregisi* — est basé sur la tradition de témoins oculaires, parmi lesquels l'évêque Walcaud lui-même (*Vita* 2, chapitre 33). Jonas n'assista pas personnellement à la translation (6). Il s'est trompé pour l'espace écoulé entre la première translation du 3 novembre 743 et celle qu'il nous décrit. Il indique en effet soixante-quinze ans d'intervalle, alors qu'il faut en compter près de quatre-vingt-deux. Peut-être que son calcul s'étend seulement jusqu'au moment de la première demande adressée par les moines, soit en 818 ou 819, un an après leur arrivée à Andage (7).

Sans nous attarder davantage à cet écrit, passons au récit que l'on nous donne pour la *Vita* 3 de saint Hubert.

Comme nous l'avons déjà remarqué à propos de la *Vita Lamberti* du chanoine Nicolas, en nous occupant des biographies de saint Lambert, on a voulu identifier la *Vita Huberti* 3 avec le « *libellus* » qu'il cite à propos de ses renseignements sur saint Hubert. Nous avons vu que le « *libellus* » en question semble n'être qu'un produit de l'imagination du chanoine de Liège et que les *Vitæ Huberti*, conservées dans des manuscrits

---

(1) Cfr *Histoire littéraire de la France*, t. V, pp. 20-31; **Ebert**, *Geschichte der Lateinischen Litteratur im Mittelalter*, t. II, p. 251; **Wattenbach**, DGM, t. I, pp. 318, 324. A consulter aussi la monographie de **K. Amelung**, *Leben und Schriften des B. Jonas von Orleans*. Dresde, 1888.

(2) « Cum adsit vobis palatina scholasticorum facundia » *Prologus*, loc. cit. — Cfr **Duemmler**, *Geschichte des Ostfränkischen Reiches*, t. III, p. 650.

(3) « Fidem ergo dictorum illi attribuimus, nec alia credimus quam ab eius relatione comperimus. Nobis tantum sufficit superficiem litteraturæ vel modico decorasse sermone, cuius ille aut contemptor fuit aut inscius. » *Epistola dedicatoria*, loc. cit., p 50.

(4) Cfr **De Smedt**, *op. cit.*, no 19-22, loc. cit., pp 7-8.

(5) Cfr **Balau**, SHL, p. 58.

(6) **Balau**, loc. cit.; **De Smedt**, *op. cit.*, no 19, loc., cit., p. 7.

(7) **Balau**, SHL, p. 59.

du XIV[e]-XV[e] siècle, loin de pouvoir être identifiées avec la source de Nicolas, ne sont au contraire que des extraits de la *Vita Lamberti* de Nicolas lui-même. Le P. De Smedt (¹) a fait le relevé des manuscrits qui contiennent la vie de saint Hubert extraite de cette *Vita Lamberti* du chanoine Nicolas. Il en compte trois classes, mais chacune présente assez de variétés pour distinguer trois *Vitæ* différentes, qui s'inspirent de la narration de Nicolas. La première classe, comprenant les manuscrits de Namur 15 (XIV[e] siècle) et 2 (XIV[e] siècle), d'Utrecht (Aev. Med. Script. Eccl. 22 (XV[e] siècle), de Liège 18 (ou 299) du commencement du XVII[e] siècle, de Paris 17639 (XVII[e] siècle) (²), nous donne une biographie que l'on est convenu d'appeler, avec le P. De Smedt, la *Vita tertia*. L'auteur de cette biographie présente lui-même son travail comme un fragment de la biographie de saint Lambert, puisqu'il dit, dans le prologue : « **Vitam et martyrium beati Lamberti Tungrensis episcopi** *describentes, dignum duximus paucis interserere... Ex quorum numero (discipulorum) præclaris ortus natalibus exstitit Hubertus ...* » (³). Dans ce même prologue l'auteur a copié en partie la préface de son modèle, la *Vita Lamberti* de Nicolas. En effet, voici la relation que nous avons constatée :

Vita Lamberti.	Vita Huberti ³.
Hæc equidem partim ex gestis regum Francorum, partim ex chronicis Reginonis Pruniacensis abbatis et *Sigeberti venerabilis monachi de cœnobio Gemblacensi*, partim ex epistolis diversorum episcoporum, *partim ex vita beati Landoaldi presbyteri seu sanctæ Landradæ virginis*, partim ex relatione maiorum et scriptis virorum fidelium excerpere curavi et in libelli huius formam seriemque redegi ... (⁴)	Hæc equidem quæ de tam sublimis gloriæ patronis aggredi præsumo, partim ex gestis regum Francorum, partim ex chronicis felicis memoriæ Reginonis Pruniacensis abbatis, partim ex epistolis venerabilium episcoporum, partim ex relatione maiorum et scriptis virorum fidelium, quibus auctoritatem non levis sed venerabilis sanxit antiquitas, excerpere curavi et in libelli huius formam seriemque redegi, etc. (⁵)

C'est une preuve péremptoire que la *Vita Huberti* ³ n'est pas la source de Nicolas, mais qu'elle est un extrait de Nicolas lui-même. En effet, l'auteur s'est gardé de citer comme sources Sigebert de Gembloux et les *Vitæ* de saint Landoald et de sainte Landrade, parce qu'elles étaient inutiles pour l'histoire de saint Hubert.

Du reste, en comparant la *Vita Huberti* ³ (=VH³) avec la *Vita Lamberti* (=VL), on voit que la première a copié la seconde, pres-

(¹) *Op. cit.*, nos 28-30, loc. cit., p 10.

(²) *Ibid.*, no 28. Les erreurs sont corrigées dans la liste des manuscrits publiée en tête de la *Vita Tertia* (p 73).

(³) Extrait des AA. SS., *Novembris*, (t. I). p 73.

(⁴) **Chapeaville**, *op. cit.*, p. 273.

(⁵) Extrait des AA. SS., *Novembris*, (t. I), loc. cit.

que textuellement. En effet, les chapitres 1-2 de VH[3] sont pris de VL, chapitre 13; le chapitre 3 de VH[3] est pris de VL, chapitre 16, mais le biographe a notablement arrangé le récit de Nicolas pour l'adapter à son œuvre. Au chapitre 4, il revient au chapitre 13 de Nicolas, et le reprend là où il l'avait laissé pour insérer (chapitre 3) les considérations sur Liège. Le chapitre 5 de VH[3] est emprunté au chapitre 14, de VL, les chapitres 6-7 proviennent du chapitre 17 de la même *Vita*. Ici, l'auteur de VH[3] reprend la note de Nicolas sur le « *libellus* » qui aurait servi de source aux renseignements légendaires sur saint Hubert, mais sans indiquer autrement que ce « *libellus* » lui était connu.

La *Vita Lamberti* a donc certainement précédé. La *Vita Huberti* [3] finit par cette phrase : « *Sed et de vita et miraculis quæ in episcopatu gessit, quæ quidem ex libro domini Jonæ episcopi, qui inter ceteros familiari ei contubernio adhæsit, decerpens meo opusculo alibi indidi, hic aliquid retexere supersedi* » (1).

L'auteur affirme donc qu'il s'est aussi inspiré de la *Vita* de Jonas; nous n'avons pu retrouver ces emprunts. En tous les cas, le biographe se trompe quand il fait de Jonas un familier de saint Hubert. Cette *Vita* [3] doit remonter à la seconde moitié du XII[e] siècle.

Un second groupe de manuscrits présente aussi une *Vita Huberti* extraite de Nicolas; ce sont les manuscrits de Bruxelles 2493-98 (XV[e] siècle), le n° 197 de Bruxelles (même époque) et le manuscrit employé par Jean Roberti dans son édition des vies de saint Hubert (2). Le P. De Smedt appelle cet extrait la *Vita quarta* (VH[4]).

Cette biographie ne reproduit plus intégralement la *Vita Lamberti* de Nicolas, mais elle ajoute des légendes nouvelles à l'histoire de saint Hubert. Tout en ne reproduisant que la *Vita Lamberti*, cette *Vita quarta* s'en écarte plus au point de vue littéraire que la *Vita tertia* : elle s'est néanmoins *directement* inspirée de son modèle, car à certains endroits, par exemple au chapitre I, elle se rapproche plus de Nicolas que la *Vita Huberti tertia*. Le chapitre I de VH[4] est pris de VL, chapitre 13; seulement le texte du modèle a été tronqué en deux parties pour permettre une interpolation, relatant la conversion de saint Hubert et l'histoire du cerf crucifère; l'auteur prétend relater une tradition orale : « *fertur* » (3). Le chapitre 2 de VH[4] est pris du même chapitre 13 de Nicolas. Le chapitre 3 est formé en partie des chapitres 14 et 17 de la *Vita Lamberti*. Cette même partie du chapitre 17 a servi au biographe à composer son chapitre 4; le récit de l'épisode

(1) Extrait des AA. SS., *Novembris*, (t. I), p. 75.

(2) **P. De Smedt** *op. cit.*, n° 29, loc. cit., p. 40. Les erreurs sont corrigées dans le relevé des manuscrits en tête de la *Vita* [4] (*Ibid.*, p. 76).

(3) Extrait des AA SS., *Novembris*, (t. I), p. 76.

du pape Sergius et de la vision annonçant au pontife la mort de saint Lambert se grossit d'autres ajoutes légendaires. Nicolas, après avoir raconté la vision, ne nous décrivait point l'arrivée d'Hubert chez le pape, l'accueil de Sergius, la consécration épiscopale. Il se contentait de nous renvoyer à ce « *libellus* » problématique, dont nous avons parlé déjà à maintes reprises. Or, VH [4] nous décrit la scène de l'arrivée et de la consécration de saint Hubert. Celui-ci arrive à l'église Saint-Pierre et décline son nom et qualités à Sergius. Le Pape l'emmène devant l'autel des saints Apôtres et lui raconte la mort de son maître Lambert. Hubert, pleurant abondamment, refusa de lui succéder sur le siège de Tongres, mais voilà que soudain « *divinitus omnibus pontificalibus beati Lamberti martyris induitur, quæ subito a loco martyrii ab angelis translata sunt ei.* » L'étole manquait, mais de suite un ange lui en apporta une de la part de la Vierge Marie « *ecclesiæ Tungrensis patrona* » (¹).

Au chapitre 5 (²) le récit légendaire continue. Le pape consacre Hubert : pendant que celui-ci célèbre la messe à Saint-Pierre, le Prince des Apôtres lui apparaît et lui donne une clef en or « *in manu gestandam, in potestatem ligandi et solvendi ac lunaticis furiosisque sanitatem conferendi.* » Et pendant que, à Maestricht, se célèbrent les funérailles de saint Lambert, on entend une voix — *fertur* — annonçant la consécration d'Hubert comme successeur de saint Lambert. Hubert quitta Rome, emportant l'étole et la clef, et arriva à Maestricht où on lui fit une brillante réception.

Ce récit que nous venons de reproduire, n'est-il pas pris de ce « *libellus* » cité par Nicolas? Nous avons déjà vu, à propos de la *Vita Lamberti*, que cette hypothèse doit être écartée, non seulement parce que les manuscrits de VH [4] datent du XVᵉ siècle, mais surtout parce que Jean d'Outremeuse, le collectionneur de fables par excellence, ne connaît ni l'épisode du cerf ni celui de la clef donnée par saint Pierre. Sans doute, dans une annotation au texte de Gilles d'Orval (1251) on trouve mention de la clef « *secum ferens clavem a beato Petro traditam.* » Dans les *Gesta abbreviata*, résumé de la grande chronique composé dès avant l'achèvement de celle-ci, l'histoire toute entière est racontée dans des termes à peu près identiques à la *Conversio sancti Huberti* éditée par Jean Roberti, et dans laquelle le P. Suyskens a voulu reconnaître le « *libellus* », source de Nicolas (³). Ou bien Gilles d'Orval a utilisé la *Conversio*, ou bien les divers récits sur la tradition de la clef (VH [4], *Gilles*, *Gesta abbreviata*, *Roberti*)

(¹) Extrait des AA. SS., *Novembris*, (t. I,) p. 77.
(²) *Ibid.*
(³) **Balau**, SHL, p. 457, n. 1.

doivent provenir d'une source commune. Cette dernière hypothèse est la plus probable. Mais, en tous les cas, cette source commune n'est pas identifiable avec le « *libellus* » dont parle Nicolas [1]. D'ailleurs, pour l'épisode du cerf (chapitre 1), et celui de la voix annonçant la consécration de saint Hubert à Rome (chapitre 6), l'auteur de VH [4], par le mot *fertur,* indique plutôt une tradition orale.

Quant à la valeur historique de ces ajoutes de VH [4], il faut conclure à leur caractère légendaire [2]. Le passage du cerf crucifère doit se baser sur une confusion, faite vers le XV[e] siècle, de la vie de saint Hubert avec celle du martyr italien saint Eustache, où cette anecdote du ·cerf crucifère se retrouve [3]. Cette confusion pouvait facilement se faire, car la fête de saint Eustache et celle de saint Hubert se célébraient le même jour, à en croire les plus anciens martyrologes [4].

De plus, dès le IX[e] siècle, presque aussitôt après le transfert de ses reliques de Liège en Ardenne, saint Hubert était devenu le patron des chasseurs. C'est ce que nous apprend un écrit du XI[e] siècle, les *Miracula sancti Huberti* [5]. Les épisodes de la clef donnée par saint Pierre et de l'étole miraculeusement apportée au saint, sont probablement des légendes qui peuvent s'être formées à propos de l'étole [6] conservée à l'abbaye de Saint-Hubert et de la clef [7] conservée à l'église de Sainte-Croix à Liège. La tradition les regarde en effet comme ayant appartenu à saint Hubert. Quant aux autres particularités de la consécration, elles n'ont pas plus de valeur que le voyage imaginaire de saint Hubert à Rome.

Enfin un troisième groupe de manuscrits contient une *Vita,* qui présente encore des affinités avec la *Vita Lamberti* de Nicolas. Ce sont les manuscrits de Liège 278 (al. 228), de Metz 577, et un codex de la bibliothèque des Bollandistes, du XV[e] siècle [8], qui nous livrent la *Vita Quinta.* Cette biographie n'a plus que des accointances loin-

---

(1) *Ibid.*

(2) **Demarteau**, *op. cit* , pp. 91-93; **P. De Smedt**, *op. cit.*,n[os] 84-85, loc. cit., pp. 23-24.

(3) **Demarteau**, *op. cit.*, p. 91, n. 3.

(4) AA. SS., *Septembris*, t. VI, n[os] 42-45, pp. 114-115; **Demarteau**. *Saint Hubert, son histoire, sa légende* dans la *Revue générale*, 1877, pp. 13-17.

(5) *Miracula sancti Huberti post mortem*, lib. II, ch. 15.

(6) **P. De Smedt**, *op. cit.*, : *Gloria posthuma*, ch. VII, pp. 111-113. L'étole est reproduite en face de la page 112

(7) *Ibid.*, ch. VIII, pp. 113-114. Reproduction p 114. La décoration barbare et grossière de la poignée de cette clef permet d'en rapporter l'origine à la décadence de l'art italien du VIII[e] siècle. Cfr la discussion dans le *Catalogue général de l'exposition d'art ancien au pays de Liège*. Classe I, n° 54. Liège, 1905. La clef fut peut-être trouvée dans le tombeau du saint à l'église de Saint-Pierre de Liège.

(8) **De Smedt,** *op. cit* , n. 30, loc. cit , p. 10.

taines avec la *Vita* de Nicolas : aux chapitres 1, 2, 3, 6, 7, on retrouve encore quelques emprunts à la *Vita Lamberti.* C'est une véritable compilation. Au chapitre 2 et 3, le remanieur développe l'apparition du cerf crucifère. Hubert devient un païen : « *In Christum tamen adhuc non credebat, sed erat paganus et idolorum cultor.* » (1)

Après cette phrase, l'auteur, dans sa naïveté, reprend immédiatement : « *Sicut autem nobilis genere, ita nobilior erat moribus et virtutibus. Erat namque pius, humilis et misericors....* » On le voit, la logique n'était pas la première qualité du biographe. Au chapitre 3, il nous dit que l'apparition du cerf crucifère arriva : « *Die quadam passionis dominicæ...* », et renchérit sur la description de cet épisode déjà fournie par VH [1]. Au chapitre 5, la conversion est complète. Hubert distribue tous ses biens aux pauvres, s'habille en ermite et va mener dans le désert une vie austère, troublée par les attaques de Satan. Cette pénitence dura quinze ans. Un ange vint lui ordonner d'aller à Rome. Après avoir révélé sa vision à saint Lambert, Hubert partit pour la ville des Apôtres (2).

Le chapitre 7 nous raconte la vision du pape Sergius en des termes qui se rapprochent encore assez bien du chapitre XVII de la *Vita Lamberti.* Le chapitre 8 (3) nous décrit la venue et la consécration forcée de saint Hubert, en des termes identiques au récit de VH [1]. Néanmoins, au chapitre 9, l'auteur renchérit sur la *Vita* précédente : il nous rapporte que la collecte de la messe de saint Hubert fait allusion à la missive de la Vierge et que l'étole merveilleuse est conservée au monastère de Saint-Hubert en Ardenne. Au chapitre 10, le récit de la donation de la clef par saint Pierre est conforme aux données de VH [1]. Le remanieur ne s'est pas contenté de ces ajoutes; au chapitre 12, la légende va s'emparer aussi des meurtriers de saint Lambert. Dodon, effrayé à la nouvelle de la consécration de saint Hubert comme évêque, résolut de lui dresser un guet-apens. Un ange avertit le saint, et quand la foule des meurtriers s'approcha pour faire subir à saint Hubert le même sort qu'à son prédécesseur, un signe de croix suffit pour accabler l'armée de Dodon des maux les plus atroces. Après cet exploit, Hubert fit son entrée triomphale à Maestricht (4). Inutile de dire que toutes ces ajoutes ne prouvent que la fertilité d'imagination de l'auteur.

Que nous sommes loin du premier biographe de saint Hubert, si simple et sincère!

---

(1) Ch. 2, loc cit., p. 78.
(2) Ch 6, *ibid*
(3) Extrait des AA. SS., *Novembris*, (t. I), p. 79.
(4) Ch. 13, *ibid.*

A partir de la *Vita* 3, les données historiques disparaissent peu à peu pour s'effacer derrière les données légendaires. C'est un fait que nous verrons se reproduire pour chaque saint, en parlant des différents remaniements de sa biographie. La légende, qui s'est étendue de plus en plus, prend une vaste proportion dans les biographies postérieures de saint Hubert, notamment dans les compilations d'Adolphe Happart [1], moine de Saint-Hubert, au commencement du XVI[e] siècle. Comme nous ne nous occupons que de l'hagiographie du Moyen Age, des *Vitæ* proprement dites, nous dirons quelques mots seulement de ces biographies postérieures. Avant de parler de la compilation du moine Happart, il faut signaler la chronique de Jean d'Outremeuse (1338-1400), ce bon collectionneur de fables, qui nous a livré tout ce qu'il connaissait sur le compte de saint Hubert. Dans « *Ly myreur des histors* » (1395-1398), vaste compilation informe, romanesque et sans critique [2], Jean d'Outremeuse, en s'occupant de saint Hubert, ne fait que légendariser de plus en plus l'imposante figure de l'évêque de Liège.

Ses élucubrations servirent de source à Adolphe Happart, le moine de Saint-Hubert déjà nommé. Celui-ci, dans ses *Gesta sancti Huberti*, traduisit en latin les passages de Jean d'Outremeuse, tout en complétant ces données d'après les autres biographies [3]. Le P. De Smedt a édité cette compilation [4], ainsi qu'un remaniement des *Gesta sancti Huberti*, dû au même Happart [5].

Et c'est ainsi que la figure du saint évêque de Tongres arriva à la postérité entourée de guirlandes et de fables, qui effacèrent entièrement les traits véritables de cette attachante physionomie. C'est le sort de toute biographie quand la légende remplace l'histoire.

* * *

Jusqu'ici, nous avons surtout examiné des biographies d'évêques. En effet, par suite de leur grande activité sociale et politique, les évêques de l'époque mérovingienne exerçaient une influence irrésistible. Aussi, de suite après leur mort, il se trouve parmi les fidèles ou les prêtres de leur entourage un écrivain pour transmettre pieusement à la postérité leurs gestes glorieux et leur mémoire bénie.

Mais à côté des évêques, qui représentaient une administration

(1) **P. De Smedt,** *op. cit.*, n[os] 31-33, loc. cit., pp. 10-11.
(2) **Balau,** SHL, pp. 562-572.
(3) **P. De Smedt**, *op. cit.*, pp. 31-34, loc. cit., pp. 10-11.
(4) Extrait des AA. SS., *Novembris*, (t. I), pp. 80-91.
(5) *Ibid.*, pp. 92-95 (seulement les passages ajoutés à *VH*[6]).

régulière et qui pouvaient difficilement se donner tout entiers à la conversion des nombreux païens des campagnes et des *pagi* solitaires, surgit bientôt un autre élément de civilisation, fixe et stable, qui faisait rayonner aux alentours les bienfaits religieux, sociaux et intellectuels du christianisme : nous avons nommé les monastères.

Ils furent nombreux, en Belgique, dès le VII[e] siècle, et, dans le diocèse de Liège, le monastère de Lobbes devint bientôt un centre important de civilisation. C'est là qu'au VIII[e] siècle, vécut un hagiographe, nommé Anson, le plus ancien écrivain liégeois dont le nom soit parvenu jusqu'à nous (¹).

L'abbé Anson écrivit deux biographies, consacrées à la gloire de ses prédécesseurs, saint Ursmer et saint Ermin, de l'abbaye de Lobbes. Nous allons retracer brièvement la carrière de ces deux saints, avant de nous occuper des *Vitæ* écrites par Anson pour honorer leur mémoire.

* * *

Saint Ursmer (²) naquit à Floyon ou Fléon, près d'Avesnes, en Thiérache (³). Il reçut de bonne heure une éducation monastique (⁴). Il devint évêque régionnaire et évangélisa, au dire de Folcuin (⁵), les païens de la Thiérache et ceux de la Flandre. « Vraisemblablement il était évêque, lorsqu'il fut nommé abbé de Lobbes... car alors il était déjà sur le déclin de sa vie et peu en état par conséquent de commencer des missions pénibles. » (⁶) Sans doute, il ne fut pas

---

(¹) **Balau,** SHL, p. 45, nº 25.

(²) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis*, p. 447.
Potthast, BHMA, t. II, pp. 1614-1615.
A. Molinier, SHF, t. I, nº 547.
Wattenbach, DGM, t. I, p. 424.
Balau, SHL, p. 46, nº 26.

On peut aussi consulter : **D. U. Berlière,** *Monasticon Belge*, t. I, pp. 200-201. — **D. Van Bleyenberghe,** *Rapport sur les travaux du Séminaire historique de l'Université de Louvain*, 1900-1901, pp. 16-18, 24-26.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, nºˢ 8416-8425.

(³) « In pago Hainou vel Theorascensi, in villa quæ vocata est Fleon, oriundus fuit. » *Vita Ursmari* ¹, ch. 1. D'après **Folcuin** (*Gesta abbatum Lobbiensium*, ch. 13) il y aurait construit une petite église en bois.

(⁴) *Vita*, ch. 3; **Folcuin,** *Gesta abbatum Lobbiensium*, ch. 2; *Gesta Episcoporum Cameracensium*, lib. II, ch. 37.

(⁵) *Op. cit.*, ch. 4 : « Se Flandriæ intulit versus Menapiorum fines. » (MGH, SS, t. IV, pp. 57-58.)

(⁶) **D. Van Bleyenberghe,** loc. cit., p. 23. Le **P. Thys**, *Disquisitio prævia de tempore quo S. Ursmarus factus est abbas Lobbiensis itemque episcopus* (AA. SS. B., t. VI, pp. 227 et svv.), pp. 234-234, s'efforce de prouver qu'il fut d'abord abbé, puis évêque abbé; **D. U. Berlière,** *op. cit.*, p. 201, ne se prononce pas.

étranger à l'abbaye; elle pouvait lui offrir un asile entre deux courses apostoliques et le fait que Pepin songea à lui conférer la dignité abbatiale (1) est une preuve des relations réciproques.

Quand fut-il nommé abbé? Les *Annales Laubienses* (2) donnent la date de 689; le P. Thys (3) voudrait reculer sa nomination jusque 690 ou 691, mais il se base à tort sur un diplôme de Pepin (4), daté de cette année (691). Cette pièce est certainement apocryphe.

Saint Ursmer ne semble pas avoir succédé immédiatement à saint Landelin (5). D'après Folcuin, c'est grâce à Pepin de Herstal qu'Ursmer devint abbé, et par suite de l'intervention du *dux* Hydulphe (6). Ce *dux* Hydulphe, qui reparaît aussi dans la vie de sainte Waudru et dans celle de saint Ghislain, semble être un personnage fabuleux (7) : les *Annales Laubacenses* (8) et les *Annales Lobbienses* (9) placent l'année de sa mort en 707. Peut-être faut-il l'identifier avec Hailedaldus, « homo magnus in palatio Pippini », cité dans la *Vita Ermini* (chapitre 3) et qui a précisément vécu à la même époque. Quoiqu'il en soit, il faut se défier du récit de Folcuin, où ce dernier attribue à saint Ursmer tout le mérite de la fondation de l'abbaye, au détriment de saint Landelin (10). Tout au commencement de son abbatiat à Lobbes, le 26 août 697 (11), Ursmer consacra l'église en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul (12) et bâtit sur la montagne voisine une autre église pour les fidèles d'alentour. Folcuin nous rapporte qu'Ursmer fonda les monastères d'Aulne et de Wallers (13) : dans ce dernier il aurait mis à la tête des moines son disciple Dodon. La

(1) **Folcuin**, *Gesta abbatum Lobbiensium*, ch. 2.

(2) « Sanctus Ursmarus ecclesiam Lobiensem regendam suscipit. » MGH, SS, t. IV, p. 12.

(3) Loc. cit., n° 9, pp. 231-232.

(4) **Pertz**, *Diplomata*, t. 1, p. 210; **Boehmer**, *Regesta Imperii*, éd. **Muehlbacher**, pp. 5-6.

(5) **Folcuin**, ch. 2, dit : « Nec defuerunt (Landelino) adiutores et cooperatores in praedicti loci augmentatione quamplures, licet nomina eorum exciderunt » (MGH, SS, t. IV, p. 56). — Les *Gesta Episcoporum Cameracensium*, lib II, ch. 37-38 (MGH, SS, t. VII, pp. 463-464) disent qu'il fut nommé par saint Landelin, mais ces renseignements proviennent de la *Vita Landelini*, sujette elle-même à caution.

(6) *Gesta abbatum Lobbiensium*, loc. cit.

(7) Cfr **L. Van der Kindere**, *La formation territoriale des principautés belges au Moyen Age*, t. II : *La Lotharingie*, pp. 62-63. Voyez **Smetius**, *De S. Hydulpho duce et S. Aya eius coniuge*, dans AA. SS. B., t. V, pp. 533 et svv.

(8) MGH, SS, t. I, p. 8.

(9) MGH, SS, t. XIII, p. 227.

(10) Cfr **Rettberg**, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 567.

(11) **Folcuin**, *Gesta abbatum Lobbiensium*, ch. 4. Les *Annales Laubienses* (MGH, SS, t. IV, p. 12) donnent le 27, un dimanche.

(12) **Folcuin**, loc. cit.

(13) *Ibid.*

Vita Landelini d'autre part attribue la fondation de ces deux monastères à Landelin. On est généralement d'accord pour concilier les deux textes en supposant qu'Ursmer a continué la fondation, commencée par Landelin, qui s'était retiré à Crespin (1).

Le zèle de Folcuin a pu conduire celui-ci à cette pieuse exagération; il s'attache plus à la gloire de Saint Ursmer dont Lobbes possédait les reliques, qu'à celle de saint Landelin, dont les restes reposaient ailleurs (2). Pourtant, comme nous le verrons à propos de la *Vita Landelini*, une comparaison minutieuse des documents nous fait regarder comme très douteux le rôle de Landelin dans la fondation d'Aulne et de Wallers.

Une tradition, déjà établie au XIe siècle, attribue à saint Ursmer la fondation de l'église d'Oudenbourg (3). Le prieur Hugues de Lobbes, dans sa *Chronique*, lui attribue, au cours de ses prédications, la fondation de l'église de Segelsem (4), où Folcuin nous cite une église dédiée à saint Ursmer (5), ainsi que celle d'Afflighem.

Devenu vieux et malade, Ursmer prit sa retraite et conseilla aux moines de lui donner Ermin comme successeur (6). Cette retraite eut lieu en 711 ou 713. Le saint mourut en 713 (7), sans doute le 18 avril, jour consacré par la tradition de Lobbes (8), et fut enseveli dans l'église de Notre-Dame sur la montagne (9).

* * *

(1) **Rettberg**, *op. cit.*, t. I, p. 567; **P. De Buck**, AA. SS., *Octobris*, t. XII, pp. 628-629. — **D. Van Bleyenberghe** (loc cit., p. 18) pense que Landelin réunit à Aulne et Wallers quelques disciples autour d'un petit oratoire. Après lui saint Ursmer aurait augmenté le nombre des moines et le domaine, consacré l'oratoire, construit les bâtiments.

(2) **D. Van Bleyenberghe**, loc. cit.

(3) *Tractatus de ecclesia sancti Petri Aldenburgensis*, dans MGH, SS, t. XV, 2e partie, p. 868. — *Vita Ursmari* de Rathier de Vérone, interpolée, dans AA. SS. B., t. VI, p. 252.

(4) MGH, SS, t. XIV, p. 547.

(5) *Gesta abbatum Lobbiensium*, ch. 4.

(6) *Vita Ermini*, ch. 4; *Vita Ursmari* d'Anson, ch. 9.

(7) *Vita Ursmari*, ch. 9; **Folcuin**, *Gesta abbatum Lobbiensium*, ch. 5; *Gesta episcoporum Cameracensium*, lib. II, ch. 38 (MGH, SS, t. VII, p. 164).

(8) AA. SS. B., tome cit., p. 240, n° 6.

(9) *Vita Ursmari*, loc. cit.

Son successeur, **Saint Ermin** [1], était originaire du *pagus Laudunensis*, dans la Picardie supérieure. Il était né à Herly, appelé plus tard *Villa sancti Ermini*. On retrouve, au moyen âge, à Herly un prieuré dépendant de l'abbaye de Lobbes. Les parents d'Ermin étaient de classe moyenne et de race franque [2]. Le saint fut ordonné prêtre par l'évêque Madelgaire (XII), de Laon [3], et entra en relations suivies avec saint Ursmer, qui le mandait souvent chez lui [4]. Hailedald, personnage influent de l'entourage de Pepin II, obtint de l'évêque de Laon l'entrée définitive d'Ermin au monastère de Lobbes [5]. Ursmer y reçut sa profession religieuse [6]. Quand Ursmer — nous l'avons vu antérieurement — se fut démis de sa charge, Ermin lui succéda et revêtit la dignité épiscopale [7]. Saint Ermin fut un véritable évêque-abbé, « Klosterbischoff »; l'épiscopat lui fut concédé en raison de ses fonctions abbatiales et non pas — comme c'était le cas pour son prédécesseur — parce qu'il aurait d'abord été évêque-missionnaire. L'éloignement de l'abbaye des centres épiscopaux les plus proches, Cambrai et Laon, commandait la nécessité d'un évêque-abbé, comme au temps de saint Ursmer [8]. Ermin mourut en 737 [9], après un abbatiat de 25 ans [10]. Sa mémoire est célébrée par les martyrologes au 25 avril [11].

*
* *

Anson [12], nous l'avons dit, se chargea d'écrire la biographie de ses deux prédécesseurs.

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis*, p. 422.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1294
A. Molinier, SHF, t. I, n° 548.
Wattenbach, DGM, t. I, p. 145.
Balau, SHL, pp 46-49, n°s 26-32.
D. Van Bleyenberghe, *Rapport*, etc., 1901-1902, pp. 21-22-23.
D. U. Berlière, *op. cit.*, pp 201-202.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n° 2614 ; t. II, n° 2614 *b*.

(2) « Non infimis parentibus, sed mediocri genere Francorum. » *Vita*, ch. 2 (AA. SS. B., t. VI, p. 349).

(3) *Vita*, ch. 3.

(4) *Ibid.*; **Folcuin,** *op. cit.*, ch. 5; *Gesta episcoporum Cameracensium*, lib. II, ch. 38 (MGH, SS, t. VII, p. 464)

(5) *Vita*, ch. 3.

(6) *Ibid.*

(7) *Vita*, ch. 4; *Annales Lobbienses* (MGH, SS, t. II, p. 194).

(8) **D. Van Bleyenberghe,** loc. cit., p. 24; Cfr **Henschenius,** *Commentarius Prævius in S. Erminum*, n°s 4 5, dans AA. SS. B., t. VI, pp. 346-347.

(9) « In senectute bona anno septingentesimo et trigesimo septimo ab Incarnatione Domini nostri Jesu Christi, septimo kalendas maias, perrexit ad Dominum. »

(10) *Vita*, ch. 11, loc. cit., p. 352.

(11) « Rexit autem sanctus Erminus idem monasterium sub præfato principe Pippino tribus annis et sub Carolo eiusdem filio similiter seniore et duce viginti duobis annis » **Folcuin,** *op. cit.*, ch. 5 (MGH, SS., t. IV, p. 58).

(12) Sur Anson, on peut consulter **Balau**, SHL, pp. 46 et sv.; **Wattenbach**, DGM, t. I, p. 145, et **D. U. Berlière,** *op. cit.*, p. 202.

On ne sait ni le lieu ni la date de naissance d'Anson. Il succéda à l'abbé Théodulphe en 776 et mourut, comme le fait remarquer Folcuin dans sa chronique (1), l'année même où Charlemagne devint empereur, soit le 4 novembre 800. Son tombeau fut ouvert au temps de l'abbé Arnoul (1078-1094) et son nom est mentionné dans le nécrologe de Remiremont (2). Folcuin nous apprend qu'il avait une certaine culture intellectuelle (3), dont la manifestation se faisait à l'avenant : « *pro capacitate ingenii sui litteris studens.* » (4) On ne le dirait pas clerc, dit Folcuin, tant les règles de la littérature lui sont inconnues : aussi la naïveté de sa diction et de son style font sourire le chroniqueur carolingien. C'est à la plume d'Anson que nous devons la biographie de saint Ermin. Folcuin nous l'apprend dans sa chronique (5). L'hagiographe dut écrire entre 750 et 768, dans les premières années de sa vie religieuse. Anson nous fait remarquer en effet que la *Vita* vit le jour lorsque Pepin le Bref règnait sur les Francs, comme saint Ermin l'avait prédit un jour (6).

La biographie, telle qu'elle nous est parvenue, laisse à la lecture une impression favorable : la simplicité, la candeur du biographe, nous sont un garant de sa bonne foi. Anson ne veut dire que la vérité, sans grand apparat, nous raconter ce qu'il a appris sur le compte de son prédécesseur, en donner aux moines de Lobbes et à tous ses lecteurs une image incomplète, mais vivante (7). Un témoin immédiat lui a fourni la plupart de ses renseignements : « *nonnulli ferunt eum habuisse spiritum prophetiæ, sicut narrare solet vir vitæ venerabilis, Flabertus nomine, discipulus illius, testis valde idoneus. Porro quæ narro, eo referente cognovi.* » (8) Écrivant tout au plus une trentaine d'années après la mort de son héros, renseigné par un disciple de saint Ermin, vivant dans le monastère où la tradition devait encore être vivante à son époque 'il pouvait composer une bonne biographie. Néanmoins, ses données sur saint Ermin ne sont pas nombreuses. A part son origine, la condition de ses parents, l'éducation à Laon, les circonstances de son arrivée à Lobbes, Anson nous rapporte fort peu de son prédécesseur. Mais,

(1) *Gesta abbatum Lobbiensium*, ch. 9.

(2) *Neues Archiv*, t. XIX, p. 64.

(3) Anson devait au moins avoir lu Sulpice Sévère, puisque, dans sa *Vita Ursmari*, il copie en partie le Prologue de la *Vita sancti Martini* du brillant écrivain gallo-romain Cfr **M. Manitius**, *Zur Benutzung des Sulpicius Severus im Mittelalter*, dans le *Neues Archiv*, t. XV, pp. 194 et sv.

(4) *Gesta abbatum Lobbiensium*, ch. 9, dans MGH, loc. cit., p. 59.

(5) « Extat libellus vitæ sancti Ursmari... ab eo conscriptus, item et *sancti Ermini* alius. » *Op. cit.*, loc. cit.

(6) *Vita*, ch. 9, dans AA. SS. B., loc. cit., p. 351.

(7) « Corda audientium compunguntur atque ad amorem patriæ coelestis inflammantur .. » *Prologus*, loc. cit., p. 348.

(8) *Vita*, ch. 6, loc. cit., p. 350. Cfr le ch. 8 : « *fertur* dixisse suis famulis... » *Ibid.*

comme tous les hagiographes, il accorde assez bien d'importance aux faits merveilleux, à l'esprit prophétique du saint, et à ce propos, il trouve occasion de nous rapporter des faits intéressants de l'histoire générale : la bataille de Vincy, où Charles Martel vainquit le maire de Neustrie, Ragenfred, et ses partisans (717) ([1]), la bataille de l'Amblève, où périt le chef frison Radbod, allié des Neustriens (716) ([2]). Au chapitre 8, nous assistons à une scène vécue, bien décrite : l'arrivée inopinée de Charles Martel dans les environs de Lobbes, probablement lors d'un de ses séjours à Leptines, *villa* des Carolingiens, l'agitation provoquée par cette nouvelle et par l'arrivée d'une partie de l'escorte à Lobbes ([3]). C'est un tableautin bien réussi, sans apparat de style, attrayant dans sa simplicité. Anson ne se pique d'ailleurs pas de réthorique et les phrases comme celles-ci : « *Tunc misertus Dominus servis suis non permisit illum intrare in terram Francorum, sed percussit eum et mortuus est* » ([4]) ont une tournure biblique que nous avons déjà signalée dans d'autres *Vitæ* de cette époque, comme la *Vita Lamberti* et la *Vita Bertuini.*

Malgré les généralités du chapitre 4, où se retrouve l'inévitable portrait-programme, aux traits universellement applicables, la *Vita Ermini* est une œuvre de bonne foi, qui gagne nos sympathies à son auteur ([5]). La *Vita* fut interpolée plus tard par un moine de Lobbes, comme le révèle l'interpolateur lui-même ([6]). Mais ce moine s'est borné à transcrire le texte d'Anson tout en s'appropriant les affirmations de son modèle à propos des sources. Citant Flabert, il nous dit : « *quo referente cognovimus ea quæ nos quoque ipsi referimus* » ([7]). Nulle part il ne cite la *Vita* d'Anson et on le regarderait comme un auteur ancien, si on ne possédait pas le texte de la biographie primitive.

Anson écrivit aussi la biographie de saint Ursmer, prédécesseur de saint Ermin. Cela nous est affirmé par Folcuin, au chapitre 9 de sa chronique ([8]). Dans le prologue, Anson se nomme lui-même, en reprenant une formule analogue à celle usitée par les papes depuis saint Grégoire le Grand : « *Ansus, servus inutilis servorum Dei* » ([9]).

([1]) *Vita*, ch 6, loc. cit

([2]) *Vita*, ch 7, loc. cit., p. 350.

([3]) *Vita*, ch. 8, loc. cit., p. 351.

([4]) *Vita*, ch. 6, loc. cit., p. 350.

([5]) Comme le remarque **M. Balau** (SHL, p. 49, n° 32), la conjecture d'Anson sur l'origine du nom de Lobbes est le premier exemple d'un essai d'explication étymologique des noms de lieux Voici ces lignes : « monasterio, quod derivative, ex nomine fluvioli decurrentis, per monasterium in amnem, qui proprie nuncupatur Sambra, vocatur Laubacus. » *Vita*, ch. 2, loc. cit., p. 349.

([6]) Cfr **Mabillon**, AA. SS. O. S. B., t. III, 1, p. 564 et les notes des pages 565-568 (Manuscrit de Compiègne).

([7]) **Mabillon**, loc. cit , p. 566, note *b*.

([8]) Loc. cit., p 59.

([9]) *Vita, prologus*, dans AA. SS. B., tom. cit , p 214.

L'auteur dut écrire avant 776, car il dédie la *Vita* à son prédécesseur Théodulphe[1], dernier évêque-abbé de Lobbes[2], qui mourut le 20 avril de cette année[3]. Anson regrette d'être venu si tard pour composer son travail : beaucoup de miracles étaient oubliés[4] et c'est probablement pour en raviver le souvenir que Théodulphe fit écrire la *Vita*. Anson emploie néanmoins une source écrite[5], qu'il ne désigne pas d'une façon plus précise, mais qu'il faut probablement identifier avec le poème acrostiche composé par saint Ermin sur les miracles de son prédécesseur saint Ursmer.

Anson parle de ce poème au chapitre 9 de sa *Vita Ursmari* : « *Miracula etiam sui magistri, opere metrico, iuxta elementorum summam, versificator optimus edidit* (Armino) ».

Dans le prologue, Anson a emprunté tout un passage à la *Vita Martini* de Sulpice Sévère, dont l'influence fut universelle et dont plusieurs *Vitæ* mérovingiennes présentent des réminiscences.

La *Vita* proprement dite ne fournit que peu de détails pour la vie de saint Ursmer. Nous le voyons naître à Fléon en Thiérache[6], nous apprenons qu'il fut évêque et abbé de Lobbes[7], que dans sa vieillesse il résigna sa charge au profit de saint Ermin[8], qu'il mourut en 713 et qu'il fut enterré dans l'église de Notre-Dame sur la montagne[9]. Tout le reste se réduit au récit de merveilles et de miracles et à des éloges insipides du saint et de ses vertus. Les chapitres 1 et 2 nous rapportent deux visions merveilleuses, dont la mère du saint aurait été favorisée, lui annonçant la grandeur de son fils. Aux chapitres 2 et 3 Anson nous sert des lieux-communs, des abstractions, à la différence de la *Vita Ermini* où nous avons remarqué sa sobriété. C'est que là il avait à nous offrir plus de données précises et qu'il ne devait pas avoir recours à ce procédé de remplissage artificiel. Les chapitres 5-8[10] nous racontent trois miracles, opérés par Ursmer au monastère de Maubeuge.

---

(1) « Domino meo et vere Domino Domini servo Christique electo Theodulfo episcopo perfectorum virorum comparabili... O pie Pater, mi domine, fera est inquisitio tua et tarde data est mihi optio scribendi vitam S. Ursmari episcopi, cuius opus explere mihi iniungis .. » *Prologus*, loc. cit.

(2) **Folcuin**, *op. cit.*, ch. 8, dans MGH, SS, t. IV, p. 59. — *Annales Laubienses*, dans MGH, SS, t. IV, p. 13.

(3) **D. Van Bleyenberghe**, loc. cit., p. 24.

(4) « De cuius virtutibus multæ labefactæ sunt a memoria, ob transita nonnullæ annorum curricula! » *Prologus*, loc. cit., pp. 244-245. Anson écrivit une soixantaine d'années après la mort de saint Ursmer.

(5) « Sed quamvis ex plurimis pauca queam prodere, quæ a quodam scripta repperi. » *Prologus*, loc. cit.

(6) *Vita*, ch. 1.

(7) *Ibid.*, ch. 4.

(8) *Ibid.*, ch. 9.

(9) *Ibid.*

(10) Loc. cit., pp. 248-249.

Par cette brève analyse, on voit qu'Anson est loin d'être bien renseigné sur saint Ursmer : il semble ignorer ses courses évangéliques, ses fondations à Aulne et Wallers, ses consécrations d'églises dont nous parle Folcuin. Néanmoins l'œuvre d'Anson témoigne d'un auteur consciencieux et sincère, et on peut souscrire aux dires de Folcuin qui avait consulté toutes les sources et archives de son monastère : « *In quibus,* » dit-il en parlant des biographies d'Anson, « *quidem veritas historiæ quantum a simplicis eloquentiæ viro describi potuit, amplectenda est* » (1).

Revenons maintenant à la source d'Anson. D'après M. Van Bleyenberghe, qui s'était occupé de la biographie d'Ursmer, la source inconnue, signalée par Anson devait s'identifier avec le poème acrostiche, composé par saint Ermin. La comparaison d'Anson avec ce poème suffisait pour éprouver cette hypothèse, mais on croyait cet hymne perdu dans l'incendie de 1546 (2). Récemment, Dom G. Morin (3) a cru l'avoir retrouvé dans le manuscrit 77 de la Bibliothèque de Verdun, datant du commencement du XIe siècle. Dans ce manuscrit, entre une vie métrique de saint Ursmer, œuvre d'Hériger de Lobbes, dont nous reparlerons, et une vie métrique de saint Landelin se trouve, f°s 23-24, un hymne acrostiche (4) en vers trochaïques dimètres, l'un complet, l'autre catalectique, alternativement. Chaque strophe commence par une des lettres de l'alphabet, c'est-à-dire qu'on semble se trouver en présence des « *versus iuxta elementorum summam* » dont parlait Anson. Se basant sur les textes de cet auteur, cités plus haut, et sur une interpolation d'une *Vita Ermini* (5), considérant que le poème concordait presque mot à mot avec Anson, que par conséquent on pouvait y voir sa source, se basant enfin sur l'expression de l'auteur du poème à propos d'Ursmer : « *nostro* datum sæculo », Dom Morin conclut à l'identité de l'hymne acrostiche avec l'œuvre de saint Ermin (6). Il pouvait donc se flatter, semblait-il, d'avoir découvert un des plus anciens poèmes du pays. Dom Morin trouva un contradicteur (7) dans M. W. Levison, le savant critique allemand. Pour celui-ci, l'hymne du manuscrit de Verdun est écrit dans une langue trop cultivée pour dater

---

(1) **Folcuin,** *op. cit.*, ch. 9, loc. cit., p. 59.

(2) **D. Van Bleyenberghe,** loc. cit., p. 20, n 5.

(3) *La plus ancienne Vie de saint Ursmer. Poème acrostiche inédit de saint Ermin, son successeur,* dans les *Analecta Bollandiana,* t. XXIII, pp. 315 et svv.

(4) Cfr **U. Chevalier,** *Repertorium hymnologicum,* n° 1714.

(5) « Sed a sancto Ermino de eius virtutibus exstant versus compositi ad summam elementorum per alphabetum distincti ». **Mabillon,** AA. SS. O. S. B., t. III, 1, p. 566, note *a.*

(6) Loc. cit., p 316.

(7) **W. Levison,** *Ein neuer Hymnus auf Ursmar von Lobbes,* dans le *Neues Archiv,* XXX, 1 (1905), pp. 141-151.

du VIII[e] siècle : on n'y trouve pas les barbarismes qui se remarquent, par exemple, dans le poème acrostiche d'Ansbert en l'honneur de saint Ouen. De plus, M. Levison fait entrer dans le débat un élément non employé par Dom Morin, la *Vita Ursmari* de Rathier de Vérone (vers 940). La comparaison d'Anson, de l'hymne et de Rathier, qui, selon M. Levison (1), a pour source unique la *Vita* d'Anson, force à conclure que l'hymne est au contraire postérieur à Rathier. Ce serait une œuvre de la moitié du X[e] siècle au plus tôt et dès lors en tenant compte de la place de l'hymne dans le manuscrit de Verdun, après la *Vita Ursmari* d'Hériger, M. Levison tient ce dernier pour auteur de l'opuscule en question (2).

A notre avis, il faut se ranger, sans hésiter (3), du côté de M. Levison. Sans doute, le poème est un poème acrostiche comme dut l'être l'œuvre de saint Ermin, mais cette raison seule ne suffit pas pour identifier les deux écrits. Quant à l'expression « *nostro* datum *sæculo* », elle peut désigner, surtout en poésie, « *notre terre, notre monde ici-bas* », sans exprimer une notion *chronologique*.

L'identité des faits reproduits par les deux documents n'est pas de nature à faire regarder le poème comme la source d'Anson : Rathier, dans sa *Vita*, ne donne pas plus de renseignements. D'ailleurs les raisons de M. Levison nous semblent convainquantes. 1° Il faut bien admettre que la facture du poème, le style, la correction de langage sont trop littéraires pour le VIII siècle; à Lobbes, à l'époque d'Ermin, la culture littéraire n'en était pas encore à livrer des poèmes de beaucoup supérieurs à celui de saint Ansbert, pris par M. Levison comme terme de comparaison. 2° Le tableau comparatif des textes d'Anson, du poème, et de Rathier, dressé par M. Levison (4), nous montre que tantôt les trois documents concordent, que tantôt ils diffèrent pour les termes employés et que, à peu d'exceptions près, l'hymne se rapproche davantage de Rathier que d'Anson.

Chez Rathier, notons-le, on retrouve à la fois les mots de l'hymne et les mots d'Anson, et *cela dans une seule phrase*. Par exemple :

Anson, ch. 4.	Hymne, v. 32-33.	Rathier, ch. 5.
.. **cruciationem** ... per prolixum martyrium (5).	... *absque* tortore sævo ... *diro sit* passus *martyrio* .. (6)	*absque* carnificis gladio *diro* tam *sit* **cruciatus** *martyrio* (7).

(1) Loc. cit. p. 149.

(2) Loc. cit., p. 151. C'est l'hypothèse qui s'était d'abord présentée aussi à l'esprit de Dom Morin (loc. cit., p. 316).

(3) Les *Archives Belges* (t. VI (1904) n° 277) ne sont pas convaincues par les raisons de M. W. Levison. Ce nous semble à tort.

(4) Loc. cit., p. 150. La comparaison est facilitée par des artifices typographiques.

(5) AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 246.

(6) **Dom G. Morin**, loc. cit., p. 318.

(7) **Mabillon,** *op. cit.*, t. II, 1, p. 252.

Cette concordance se représente souvent. Or, il est inadmissible que Rathier se soit évertué, lui, le brillant écrivain, à composer ses phrases en pêchant une expression dans Anson et une autre dans l'hymne, pour former ainsi un amalgame bizarre de latin barbare et poétique.

Il faut donc admettre que l'hymne est postérieur à Rathier; c'est le poète qui s'est servi de la langue poétique de la *Vita Ursmari* de l'évêque de Vérone, qui lui offrait des termes utilisables pour sa versification. D'ailleurs, tous les mots de l'hymne, communs à ce poème et à Rathier, sont *textuellement* identiques dans les deux documents.

Faut-il supposer avec M. Levison que l'hymne soit une œuvre d'Hériger? Sans doute, l'époque et le caractère littéraire ne nous empêchent pas de le mettre sur le compte de l'abbé de Lobbes : la place dans le manuscrit de Verdun, entre deux *Vitæ* du même Hériger [1] est un indice dans ce sens, mais ce serait aller trop loin dans le domaine de la conjecture que d'affirmer la paternité du célèbre écrivain pour cette œuvre liturgique [2].

En tous les cas, si le poème acrostiche n'est pas de lui, Hériger est l'auteur incontesté d'une vie métrique de Saint Ursmer [3], celle qui précède l'hymne dans le manuscrit de Verdun, f°s 3-22^v [4]. Hériger nous en est indiqué comme l'auteur par le continuateur de la chronique de Lobbes : « *Herigerus.... scripsit metrico stilo vitam S. Ursmari.* » La *Vita* porte, dans le manuscrit de Verdun, l'intitulé suivant : *In Christi nomine incipit Vita S. Ursmari confessoris atque pontificis venerabilis Herieri abbatis industriæ metro hexametro honorifice composita* [5]. Hériger dut l'écrire avant ses *Gesta episcoporum Leodiensium*, car dans cet ouvrage, au chapitre 21, il en cite cinq vers et se désigne lui-même par « *quidam metricanus* » [6]. Ce poème n'est que fragmentairement édité [7], mais ce n'est, en somme, qu'une mise en vers des biographies antérieures. L'œuvre est divisée en deux livres. Pour arriver, à la fin du prologue, au nom de saint Landelin et de l'abbaye de Lobbes, nous passons par la chute

---

(1) La *Vita metrica Landelini* est probablement de lui. **Mabillon**, AA. SS. O. S. B., t. III, 2, p. 557, n° 4.

(2) Liturgique, car voyez les vers 15-16 :

Inter hæc ut *festa* clerus salvetur et populus
Tuorum simul devota monachorum turmula — ...

Dom G. Morin, loc. cit., p. 319.

(3) **Le même**, loc. cit., p. 315.

(4) **Balau**, SHL, p. 134, n° 9.

(5) **Mabillon**, AA. SS. O. S. B., t. III, 2, p. 557, n° 4.

(6) **Balau**, SHL, loc. cit.

(7) Un grand fragment se trouve dans **Mabillon**, *op. cit.*, pp. 551 et sv. (= **Migne**, *Patrologie Latine*, t. CXXXIX, col. 1125 et sv.). D'autres fragments sont édités dans les AA. SS B., *tom. cit.*, pp. 237-238, n° 2, d'après un manuscrit de Gembloux, et dans **Bouquet**, *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. III, pp 627-628.

des anges, la création du monde et d'Adam, la chute du premier homme, la réparation du Christ par le triomphe de la croix, l'évangélisation entreprise par les apôtres et continuée par les missionnaires des anciens Pays-Bas. Dans la biographie du saint, Hériger ne nous apprend, à côté de considérations morales et didactiques, rien de neuf (1). Ce qui est plus intéressant, c'est de constater le développement de la légende de saint Landelin, à laquelle Folcuin ne consacrait que quelques traits. Nous y reviendrons à propos de la *Vita Landelini.*

Avant l'œuvre d'Hériger, une autre biographie de saint Ursmer avait déjà vu le jour, la *Vita Ursmari* du fameux Rathier de Vérone († 974) (2), dont nous avons parlé.

Ce fut vers l'an 940 que ce moine de Lobbes, devenu évêque de Vérone, envoya un remaniement de l'antique *Vita* d'Anson à ses frères de Lobbes (3), probablement pour les disposer favorablement à son égard et préparer sa rentrée au monastère qu'il avait quitté la tête remplie de projets ambitieux. Se trouvant à Côme, sous la surveillance de l'évêque Atzo, après sa captivité à Pavie, il y trouva un écrit : « *reperimus libellum, pauca de virtutibus continentem domini ac specialis patroni nostri, sancti videlicet Ursmari episcopi* » (4). C'était la *Vita* d'Anson. Rathier remarqua de suite la valeur historique de l'écrit, mais la langue inculte et la simplicité du style l'offusquèrent (5). Le prologue mis par Anson en tête de son œuvre est inutilisable, dit Rathier; on saurait même y découvrir difficilement l'intention de l'auteur (6). Il remanie donc la biographie, pour la rendre lisible et lui donner du moins un attrait littéraire. Rathier suit de fort près son modèle, il n'ajoute ni ne retranche rien, mais au chapitre 6 (7), il décrit avec force détails la guérison d'une possédée du monastère de Maubeuge et trouve occasion de se lancer dans une dissertation dog-

(1) **Henschenius**, *Commentarius Prævius in S. Ursmarum*, n° 2, dans **AA. SS. B.**, *tom. cit.*, loc. cit.

(2) Sur ce personnage important de l'histoire liégeoise, cfr entre autres **Vogel**. *Ratherius von Verona und das zehnte Jahrhundert*. Jena, 1854; **Ebert**, *op. cit.*, pp. 373-383; **Hauck**. *Kirchengeschichte Deutschlands*. t. III, pp. 285-297; **D. U. Berlière**, *op. cit.*, pp. 206-207; **Balau**, SIIL, pp. 100-101.

(3) **Vogel**, *op. cit.*, pp. 102-104; **D. Van Bleyenberghe**, loc. cit., pp. 20-21; **Wattenbach**, DGM, t. I, p. 434.

(4) *Vita auctore Ratherio, Prologus*, dans **Mabillon**, *op. cit.*, t. III, 1, p. 251.

(5) « ... Continentia rerum quidem auro obrizo topasioque præferenda : locutionis vero soloecismis ita pro sui modulo repertissima, ut difficile fuerit deprehendere utrum scriptoris negligentia an dictatoris hoc contigerit insipienta. » *Ibid.*

(6) « Epistolaris vero cuiusdam Ansonis, sancti, ut credi potest, quamquam non adeo diserti viri, quam eidem suo operi præposuit præfatio omittenda visa est omnino; quia tanta ei inerat confusio, ut ipsa quoque auctoris in ea lateat omnimodis intentio ». *Ibid.*

(7) Loc. cit. pp. 253-254.

matique pour expliquer comment le démon, parlant par la bouche de la possédée, avait prophétisé, quoiqu'il soit prince du mensonge. L'œuvre de Rathier est écrite dans la langue affectée du X[e] siècle.

Cette *Vita* de l'évêque de Vérone fut interpolée dans la suite par un moine de Lobbes — peut-être le même que l'interpolateur de la *Vita Ermini* — (1), qui inséra dans le texte des emprunts aux *Gesta abbatum Lobbiensium* de Folcuin. On y trouve des données sur la prédication d'Ursmer et les fondations d'églises, entre autres celle d'Oudenbourg.

*
* *

Dans les biographies précédentes, nous avons rencontré des saints qui appartiennent, par leur naissance même, à l'ancienne Belgique, qui ont pris à cœur la conversion de leurs compatriotes et prêché l'Évangile chez les campagnards païens de leur race.

Mais ce ne furent pas uniquement des missionnaires et des évêques francs auxquels nos ancêtres durent leur conversion au christianisme; des étrangers aussi, venus d'outre-mer, ont peiné sur notre sol et ont apporté le flambeau de la civilisation dans nos parages.

Ces étrangers, ce sont les missionnaires irlandais et anglo-saxons. Les premiers, avec leur chef célèbre, l'ardent saint Colomban, ont précédé les Anglo-Saxons sur notre sol : nous les avons rencontrés à propos de sainte Gertrude de Nivelles, dont ils furent les précieux collaborateurs dans l'administration du nouveau monastère; nous avons nommé alors saint Foillan, saint Ultan, ce dernier abbé de Fosses, qui furent en relations étroites avec les saintes de la famille de Pepin : nous en rencontrerons d'autres plus loin, dont les biographies furent malheureusement rédigées assez tard.

Ces missions irlandaises, malgré leur influence, n'étaient pas assez empreintes de l'esprit d'unité pour produire des fruits durables, et les traces de leur passage eûssent peut-être lentement disparu, sans l'arrivée de nouveaux apôtres, les Anglo-Saxons. Sortant d'un milieu récemment converti, en relations suivies avec Rome (2), ils produisirent des résultats plus appréciables et les grandes figures de saint Willibrord et de saint Boniface sont là pour le prouver. Mais à côté de ces véritables

(1) **Henschenius**, *Commentarius Prævius in S. Ursmarum*, loc. cit., p. 238 et **Mabillon**, AA. SS. O. S. B., t. III, 1, pp. 252. 253, 255, les notes en bas des pages, de même que AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 247, annot. *f*, p. 248, annot. *g*, p. 250, annot. *g*, puis pp. 252-253, un extrait et des notes.

(2) » Angli, qui maxime familiariores apostolicæ sedis semper existunt. » *Gesta abbatum Fontanellensium*, ch. 14, § 42.

organisateurs, il y eut des travailleurs plus solitaires, dont l'influence fut moins profonde : parmi ces derniers, nous trouvons saint Bertuin de Malonne.

* * *

Saint Bertuin (1), né de parents anglo-saxons, devint moine, après une éducation religieuse, dans le monastère d'Othell, en Angleterre (2). Il s'y distingua par sa connaissance étendue des livres saints. Aussi, lorsque l'évêque du diocèse mourut, le peuple offrit la dignité épiscopale à Bertuin (3).

Après s'être montré un administrateur modèle, l'évêque, probablement poussé par l'esprit de prosélytisme et le goût des voyages qui caractérisaient sa race, s'embarqua au gré des vents et vint aborder au continent (4). Fidèle à la coutume anglo-saxonne, il se rendit à Rome, au tombeau des Apôtres; après y avoir séjourné deux ans, il retourna en Gaule. Il y fonda, entre la Sambre et la forêt de Marlagne, sur les bords de l'Handoir (*rivolus Landuvius*), un monastère, à l'endroit appelé Malonne (5). Cette *villa* appartenait à une certaine Roga, qui habitait la propriété de Flawinne (6). S'il faut en croire le biographe du saint, un grand propriétaire de Nivelles, nommé Erpon (7), lui aurait fourni les matériaux pour la construction d'une église et un nommé Odacre, habitant Floreffe, personnage important de la maison de Pepin II, aurait gratifié Bertuin de quelques donations de terre

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 416.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1213.

Pour les *textes* cfr BHL, t. I, nos 306-310.

La plus ancienne *Vita* est celle du manuscrit de la Bibliothèque de La Haye, n° X, 73, du Xe siècle. Nous l'avons éditée dans les *Analectes pour servir à l'Histoire Ecclésiastique de la Belgique*, 3e sér., t. II (1906), pp. 18-23.

(2) « Miserunt eum parentes eius .... ædocendum in monasterium quod vocatur Othellum et ipsum monasterium eiusdem sancti viri Bertuini hereditas atque possessio fuit... » *Analectes cités*, loc. cit., p. 18.

(3) « Congregaverunt se pariter tam sacerdotes quam reliquus populus qui in eadem commorabantur parrochia : eligere disponebant beatum Bertuinum in ordine episcopatus. » Loc. cit., p. 18.

(4) « Protinus præparavit Dominus ventum prosperum; sine remigandi auxilio pervenit ad portum usque opportunum quem desiderabat vir Domini. » Loc. cit., p. 18.

(5) « Denique cum regressus fuisset ab urbe Roma, pervenit oppido Namuco ad locum ubi fluvius Samber dirivatur in alveo Mosæ. Tunc demum cepit proficisci iuxta litus fluminis Samber et pervenit usque rivolum Landuvii (?) et invenit ibi quemdam pastorem.. » Loc. cit., p. 21.

(6) « Eo namque tempore erat quædam matrona religiosa nomine Roga in villa Hlopannæ et hæc erat possessio. » Loc. cit., p. 21.

(7) « Confestim perexit partibus Niviella ad præsidem nomine Erponem et petiit ab eo obnixe aliquid sibi dari ferri. » Loc. cit., p. 22.



à Malonne même. Par l'intermédiaire du même Odacre, Pepin se serait désisté, en faveur de Bertuin, de cinq *villæ* lui appartenant [1].

On ne sait préciser la date de la mort de Bertuin de Malonne; elle se place probablement vers la fin du VIIe siècle [2]. La mention de la fête du saint n'apparaît qu'au XIIIe siècle, dans l'auctuaire usuardien d'Anchin : néanmoins Bertuin paraît avoir joui plus tôt d'un culte puisqu'on a procédé à la translation de ces reliques vers 1200 [3]. Le musée diocésain de Liège conserve un peigne liturgique qui provient du trésor de l'ancienne abbaye de Malonne et passe pour être celui de saint Bertuin [4].

On possède pour saint Bertuin une série de textes qui n'ont pas encore été examinés au point de vue de leurs relations réciproques et de l'époque de leur composition. Tout en nous occupant principalement de la plus ancienne *Vita*, nous traiterons en même temps ces questions de critique pour les autres biographies existantes [5].

Le texte le plus ancien, commençant par les mots : *Venerabilis vitæ inclytus pontifex*, se trouve dans un manuscrit de la bibliothèque royale de La Haye, côté X, 73 [6] et provenant de l'ancienne abbaye de Saint-Bertin [7]. Étroitement apparentée est la version éditée dans

---

(1) » Denique cum audisset Odacrus princeps regis Pipini qui residebat in villa Florechia virtutes quas fecerat adlæta Christi... tradidit possessionem quam habebat iuxta rivulum Landuvii (?)... Tunc Pipinus rex suscepit illum... et dedit illi possessiones villarum V ... « Loc. cit., p. 23.

(2) La *Vita* la plus ancienne parle, il est vrai, d'un « *rex* Pipinus », mais c'est sans doute un anachronisme, si fréquent en hagiographie. **Sigebert de Gembloux** mentionne Bertuin dans sa *Chronique*, à l'année 651. La *Gallia Christiana* (t. III. col. 1011) le cite en 685; le **P. Smet** (AA. SS. B., t. V, pp. 165 et sv.) le fait mourir en 698, sur la foi de données manuscrites tardives. On le voit, toute base sérieuse manque.

(3) **P. Smet**, loc. cit., n° 16, p. 173; n°s 22-23, p. 177.

(4) **Chan. Dubois**, *Le peigne de saint Bertuin de Malonne et les peignes liturgiques*, dans BSAHL, t. IV, pp. 97-122.

(5) L'abbé **Balau** (SHL, p. 117, n° 18) a dû se contenter de cataloguer les textes, à la suite du **P. A. Poncelet**. Ce savant Bollandiste s'est occupé (*Analecta Bollandiana*, t. IV, pp. 16 et svv.) de la version : *Humani generis auctor*, et l'a éditée (loc. cit., pp. 18 et svv.) en indiquant par des artifices typographiques les ressemblances textuelles de cette version avec la quatrième : *Beatus Bartuinus apud Anglos*, du manuscrit d'Utrecht.

(6) Cfr *Analecta Bollandiana*, t. VI, p. 205.

(7) F° 84 v° : » Liber Sancti Bertini. Si quis eum abstulerit, retinuerit aut celaverit, anathema sit. Amen. « (*Analecta Bollandiana*, loc. cit.). La même version se trouve dans un manuscrit de Marchiennes (= *Manuscrit de Bruxelles* 8940), que le **P. Smet** a déprécié à tort dans son édition de la *Vita Bertuini*. Cfr AA. SS. B., t. V, pp. 166, et svv., n°s 3, 6-7.

les *Analectes pour servir à l'Histoire ecclésiastique de la Belgique : Vir venerabilis vitæ* (1). Nous verrons plus loin que c'est un résumé de la version du manuscrit de La Haye. La troisième version : *Humani generis auctor*, est publiée dans les *Analecta Bollandiana* (2); elle a servi de modèle au résumé donné par le Père Smet dans les *Acta Sanctorum Belgii*, d'après un manuscrit de l'abbaye du Saint-Sauveur d'Utrecht (3).

Au courant de notre étude nous désignerons ces versions diverses par les sigles suivants :

VH = *Vita* du manuscrit de La Haye.
VN = *Vita* des *Analectes* (manuscrit de Namur).
VA = *Vita* des *Analecta Bollandiana.*
VU = *Vita* du manuscrit d'Utrecht.

Ces textes se groupent deux à deux : VH et VN; VA et VU.

D'abord, VN est certainement un abrégé de VH. Les deux versions reproduisent, pour le fond, la même biographie, mais VN omet systématiquement tous les lieux communs et les thèmes hagiographiques que présente VH; de plus, VN nous offre souvent des phrases au participe là où VH présente une construction de phrases indépendantes; enfin VN a rajeuni son modèle, a corrigé les expressions barbares et rendu en latin plus élégant le style de l'ancienne *Vita Bertuini*.

Ce qui confirme l'antériorité de VH, c'est le contenu même du manuscrit de Namur, où se trouve VN. Ce manuscrit est un recueil de plusieurs vies de saints, qui toutes sont des abrégés. Il en est ainsi de la *Vita Foillani* (4), abrégé de la *Vita Foillani* du XIe siècle, où l'on remarque aussi cette omission systématique des lieux communs que présentait le prototype; il en est ainsi de la *Vita Bavonis* (5), de la *Vita Trudonis* (6), de la *Vita Mononis* (7). Cela peut suffire pour regarder VN comme un abrégé de l'ancienne version du manuscrit de La Haye; on peut même considérer VH et VN presque comme deux copies d'une même Vie.

La même relation se constate pour le second groupe de textes. Ici aussi la parenté littéraire est évidente entre VA et VU. Une lecture superficielle des deux versions révèle déjà l'antériorité de VA;

---

(1) Tome V, pp. 426 et sv., d'après le manuscrit de la bibliothèque de Namur, côté no 15, du XIIIe siècle.

(2) Loc. cit., d'après les manuscrits de Bruxelles 9636-9637 (XIIe siècle); des Bollandistes (XIVe siècle); de Bruxelles, no 11987.

(3) Tome V, pp. 179 et sv.

(4) *Analectes* cités, t. V, pp. 414 et sv.

(5) *Ibid.*, pp. 420 et sv.

(6) *Ibid.*, pp. 431 et sv.

(7) *Ibid.*, pp. 410 et sv.

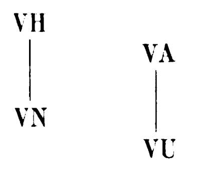
dans VU les faits sont rapportés succinctement, tout lieu commun a disparu, le récit continue rapide, agile, sans prétention littéraire. Jamais un hagiographe composant une *Vita* originale n'aurait pu se résoudre à sacrifier ces généralités, ces discriptions vagues et l'apparente concision de VU, loin de prouver l'antériorité de cette version, la désigne de suite comme un résumé.

La comparaison textuelle des deux versions confirme cette conclusion. On constate toujours, aux endroits parallèles, que les phrases de VA présentent des termes explicatifs, des doublets, des répétitions. L'exemple suivant fera mieux saisir notre pensée :

VA, ch. 2.	VU, ch. 1.
A Deo itaque electus, eligitur ab hominibus, et quamvis obclamans et reluctans curam suscipit presulatus. In qua quomodo sibi commissos regeret, qualiterve vixisset, si ipsi Thespis adesset quem plaustris vexisse sua poemata dicunt.	... Ipse quamvis obclamans et reluctans substitueretur. In quo statu quomodo sibi commissos regeret, qualiterve rexisset, si ipse Thespis adesset, quem plaustris vexisse sua poemata dicunt, prosa vel versibus explicare nequivissit.
Ibid., ch. 4.	*Ibid.*, ch. 2.
Mane autem facto. . advocavit amicos, cognatos, egentes, debiles, clerum insuper universum et populum, amicis et cognatis hereditatem, egentibus et debilibus pecuniam...	Mane autem facto... advocavit amicos, egentes, clerum insuper et populum universum, amicis et cognatis hereditatem, egentibus pecuniam...

Il est évident que VA ne s'est pas évertué à intercaler dans le texte de VU, en supposant celui-ci antérieur, des mots comme *cognatos*, *debiles*, etc. Il est bien clair que c'est VU qui a résumé VA en se servant des mots de son modèle qui lui convenaient le mieux. La conclusion s'impose : VU est un résumé de la version VA. Ce qui confirme cette proposition, c'est la provenance même du manuscrit de la version VU. Ce manuscrit provient de l'abbaye du Saint-Sauveur d'Utrecht, où se pratiquait la coutume de résumer, d'abréger les *Vitæ* déjà existantes pour les approprier aux offices (¹). Ces abrégés présentent tous la même technique que VU : les mots sont extraits du modèle et reliés au mieux par des particules.

Nous pouvons donc résumer la discussion précédente et en exprimer le résultat dans le tableau suivant des dépendances littéraires :



(¹) Cfr le **P. De Buck**, dans les AA. SS., *Octobris*, t. XII, p. 626.

Il ne reste à considérer comme véritable biographie que la *Vita* du manuscrit de La Haye (VH) et la version publiée par les *Analecta Bollandiana* (VA). Les autres versions sont des abrégés [1].

Y a-t-il une relation littéraire entre les deux biographies? Elles racontent exactement les mêmes faits [2], dans le même ordre : souvent on peut relever des expressions apparentées, comme le montre le tableau suivant :

VH	VA
Contigit autem eodem tempore ut episcopus, qui eidem præerat parrochiæ...	Ch. 2. — Interea... episcopus eiusdem parrochiæ.
Quadam vero nocte apparuit ei angelus Domini per visionem... oportet te peregrinari ... provinciam quam dicis nescio....	Ch. 3. — Dum nocte quadam .... apparuit ei angelus Domini in oromate... peregrinandum est tibi .... locum illum... nescio....
Cumque evigilans... et expergefactus fuisset... cœpit intra se cogitare quæ esset hæc visio...	Ch. 4. — .... expergefactum .... in se recolligens animo retractare cœpit omnia quæ visum est sibi....
Mane autem facto... accessivit parentes et cognatos...	Mane autem facto ... advocavit amicos, cognatos...
Cumque venisset ad mare, invenit navim sibi præparatam...	Ch. 7. — Cum autem ad mare pervenisset, navim litori hærentem invenit...
Denique, cum audisset Odacrus princeps regis Pipini qui residebat in villa Florechia. . et tradidit possessionem quam habebat iuxta rivulum Landuvii. Tunc demum deduxit illum ad regem Pipinum et rettulit ei quicquid acciderat.	Ch. 13. — Princeps regis Pippini Odacrus qui tunc temporis in villa Florefila residebat, audiens... tandem possessiunculis quos super fluvium Landuvium nomine habebat donatum, ad regem Pippinum (eum) conduxerat et quantæ virtutis homo quantæque sanctitatis esset, ediscerat.
Tunc Pipinus rex suscepit illum cum magna diligentia et dedit illi possessiones villarum V et reversus est cum pace ad cellulam suam.	Rex autem .. honorabiliter eum susceperat... Tandem ei quinque villas... concessit et ad propria benigne repatriare permisit.

Cela peut suffire. Nous trouvons encore une foule d'autres particularités comme, par exemple : *onustum* pour *oneratum*, qui prouvent la relation littéraire des deux biographies. L'une des *Vitæ* est sortie de l'autre, et c'est VH qui est le modèle. Comme il ressort déjà des textes comparés, VA est plus littéraire, considérablement amplifiée dans

---

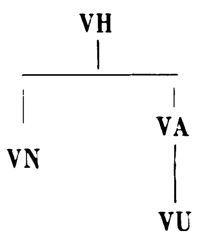
[1] Le **P. Poncelet** (loc. cit., p. 117) signale encore une version : « *Vir vitæ venerabilis* » qui se trouve dans un manuscrit du XIV[e] siècle, conservé chez les Bollandistes. Ce sont probablement les leçons d'office : « *Vir vitæ venerabilis pontifex B. aput Anglos...* », codex 329 des Bollandistes, provenant de Malonne et renseigné dans les *Analecta Bollandiana* (t. XXIV, p. 448) comme datant du XIII[e] siècle. Cette version doit se rattacher à VH.

[2] VA omet de raconter la mort de Bertuin, mais à dessein, comme le biographe nous l'apprend au ch. 13 « *non nobis .... edicere.* »



son ensemble; elle présente des développements oratoires pour plusieurs passages, notamment le départ du saint pour le continent, la visite des prisonniers, les colloques de Bertuin avec Roga, l'ange, les diocésains; les détails précis de VH sont englobés dans des lieux communs. VA présente, en un mot, toutes les caractéristiques d'un remaniement. Le style de VH constitue pour la priorité de cette version un argument sans réplique.

Nous pouvons donc résumer l'ensemble des relations dans le schéma suivant :



Il s'agit maintenant de déterminer l'époque respective de la composition de chacune de ces versions, et avant tout des deux biographies proprement dites.

La *Vita* du manuscrit de La Haye (VH) est antérieure au X[e] siècle. Le manuscrit remonte à cette époque; le style de la version en cause ne saurait dater de la même période, car le style du X[e] siècle est facile à reconnaître à ses extravagances, ses mots pédants, transcrits du grec, ses termes archaïques.

Or, ce n'est pas le cas pour VH; la simplicité toute biblique de ce document nous révèle au contraire une biographie ancienne. La construction des phrases est significative : elle présente partout des membres juxtaposés, indépendants, reliés par une conjonction.

En voici un exemple : « *Cum hæc audiens vir Domini stupefactus fortiter resistebat, recusabat, et dicebat se indignum fore. Populus autem vociferabat quia dignus esset. Sciebant illum esse sanctum, castum, iustum, sobrium* » (¹). Et cet autre passage : « *Tunc vir Domini gavisus valde secutus est crepidinem rivoli et pervenit ad locum usque præfatum et nihil repperit nisi saltum magnum et frutecta densissima... Tunc vir Domini sanctificavit aquam et sparsit et ibi tetendit tabernaculum suum et castrametatus est in eodem loco* » (²).

Cette manière de conter, enfantine et simple, où les phrases commencent la plupart par *tunc*, *denique*, *cumque*, où les divers membres sont invariablement reliés par *et*, dénote peut-être une époque antérieure au IX[e] siècle. On retrouve ce style dans les anciens monu-

(¹) *Ibid.*, pp. 18-19.
(²) *Ibid.*, p. 21.

ments de l'époque mérovingienne, par exemple dans la *Vita sancti Galli vetustissima*, qui date du VII[e] siècle ([1]).

De plus ce style simple, biblique, ne provient pas de l'éducation peut-être peu avancée de l'auteur; des particularités de style et de construction corroborent les autres arguments en faveur de l'antiquité de la *Vita Bertuini*.

Ainsi, l'emploi fréquent des verbes *cœpi* et *habere* comme auxiliaires, l'apparition de *habens* pour *cum*, par exemple dans l'expression : *circulum ferri habens*, la place de l'adverbe *usque* après le mot qu'il détermine, — par exemple : *ad locum usque, ad portum usque* —, la fréquence des constructions passives, comme *petiit ab eo... aliquid sibi dari ferri...; et promit ei locum in quo ecclesia debuerat construi...*, sont des indices d'une antiquité indiscutable. Les barbarismes en fait de constructions grammaticales sont frappants. Une particularité digne d'intérêt, c'est que plusieurs phrases commencent par le circonstanciel *cum* pour finir par une construction indépendante, par exemple : *cum hæc audiens... resistebat*; parfois la construction au participe et la construction infinitive se côtoient : *Cumque vidisset puerum iacentem... et matrem flere.* Notons encore des phrases de ce genre : *Cumque ascendisset ipse et discipuli eius — tunc discipuli eius accipientes sacrum corpusculum et sepelierunt illud — multitudinem... qui aderant*, etc. ([2]). Des expressions comme *apparuit per visionem*, se retrouvent fréquemment au VII[e] et au VIII[e] siècle ([3]); des termes comme *onustum* pour *oneratum*, *onus pontificale* pour *honor pontificalis* sont des indices d'ancienneté évidents.

Enfin l'orthographe — sur laquelle nous ne voulons pas insister parce qu'il faut tenir compte des fautes de copiste — confirme toutes les remarques précédentes; *adque* pour *atque*, *offitium* pour *officium*, *habire* pour *abire*, *adlæta* ([4]) pour *athleta*, singularités qui se représentent régulièrement, tout cela raffermit l'hypothèse que la *Vita Bertuini* du manuscrit de La Haye est une biographie ancienne, qui pourrait peut-être remonter au VIII[e] siècle.

On ne peut la dater de plus tôt, car elle parle d'un *rex Pipinus*; pour établir une confusion entre Pepin II et Pepin le Bref, il fallait bien écrire au plus tôt sous le règne de ce dernier.

([1]) MGH, SRM, t. IV, *Vitæ*, 2, pp. 251 et svv. — Voici un passage de cette *Vita*, du même ton que la *Vita Bertuini* : » Ille autem petita benedictione, abiit viam suam cum festinatione et pervenit ad supranominatum locum et invenit omnia, sicut revelatum fuit magistro suo per visionem et permansit apud fratres noctem unam et recepit ab eis epistolam omnia quæ gesta erant de abbati Columbano. « Loc. cit.

([1]) Cfr *Vita Galli* : » Et postea osculantes se in osculo sancto et dimisit eos vir Dei, et reversi sunt ad propriam » Loc. cit., p 253.

([2]) Cfr *Vita Galli* : » Sicut mihi revelatum est per visionem. « — » Sicut revelatum fuit magistro suo per visionem. « Loc. cit., p. 254.

([3]) Cette orthographe est aussi fournie par le manuscrit de Marchiennes (AA. SS. B., t. V, p. 168).

Vers la fin de la biographie, l'auteur s'exprime comme suit : « *Et multa signa atque miracula Dominus ostendit per servum suum Bertuinum in eodem loco, usque in hodiernum diem* » ([1]). Ces derniers mots indiquent aussi un auteur assez postérieur. Fréquemment le biographe a eu recours aux lieux communs pour nous tracer soit un portrait du saint, soit un tableau de ses vertus et de sa bonne administration épiscopale ([2]).

Ce sont précisément ces passages que la version du manuscrit de Namur (VN) a systématiquement omis.

L'auteur nous raconte l'histoire de Bertuin comme nous l'avons brièvement relatée en tête de cette étude. Il décrit longuement les préparatifs de départ pour le continent, les adieux de l'évêque à ses diocésains, avec accompagnement des lamentations classiques : *Cur nos pater sancte deseris?* qui apparaissent déjà chez Sulpice-Sévère, au V[e] siècle.

Le biographe sait agrémenter son récit d'emprunts et de textes scripturistiques. L'Écriture Sainte lui est familière et il n'est pas difficile de reconnaître dans certains passages des adaptations de scènes ou de textes du Nouveau Testament, surtout là où l'auteur rapporte les miracles de Bertuin ([3]).

La *Vita* repose sans doute sur la tradition orale du monastère de Malonne ([4]) : c'est peut-être un moine de cette communauté qui nous retrace la carrière du saint fondateur, avec une objectivité remarquable. Nous avons en lui un biographe sincère, qui a dû se donner beaucoup de peine pour composer son récit. La *Vita Bertuini* du manuscrit de La Haye est supérieure, malgré la barbarie du style et l'absence de prétention littéraire, à tant d'autres productions boursoufflées de la littérature hagiographique des saints mérovingiens.

Comme nous l'avons déjà dit, cette vieille *Vita* fut remaniée plus tard. C'est la version VA qui nous livre ce travail de refonte, amplification parsemée de lieux communs et de thèmes hagiographiques. Le plus ancien manuscrit de cette version date du XII[e] siècle.

([1]) Loc. cit., p. 23.

([2]) « Erat vir mitissimus et prudens et dilectus tam Deo quam hominibus. Medius erat inter pauperes et divites, largus in elemosinis, promptus in vigiliis, sedulus in officiis divinis. Hospitalitatem, humilitatem atque frugalitatem necnon et omnium bonorum virtutum studio erat munitus atque ornatus... » Loc. cit., p. 18.

([3]) Voici un exemple : « Cumque perspiceret, traxit baculum suum per medium ferrum et protinus divisum est in duas partes. Et glorificaverunt Deum omnes qui hæc viderant .. Ait : Habetis aliquid ad reficiendum? et dixerunt : Habemus caseum et flasconem vini. Cumque attulissent, benedixit, comedit ipse et dedit ceteris. Denique fecit signum crucis super flasconem et biberunt semel bis et tertio duodecim viri qui cum eo erant. » Loc. cit., p. 22.

([4]) Pour ce monastère, voyez **D. U. Berlière**, *Monasticon belge*, t. II, pp. 140-141.

Comme le remarque M. Balau ([1]), cette biographie doit remonter au plus tôt au XI[e] siècle, vu la fréquence des constructions assonancées. Ces deux biographies furent résumées, comme nous l'avons dit plus haut. VN date sans doute du XII[e]-XIII[e] siècle et VU doit remonter à peu près à la même époque. Ce dernier résumé, fait à l'abbaye du Saint-Sauveur d'Utrecht, a omis le récit des donations d'Odacre et de Pepin. On peut en chercher la cause dans le peu d'intérêt que présentait cette mention pour une église locale du Nord, qui visait uniquement à posséder un résumé liturgique de la biographie proprement dite.

* * *

A la même époque, lorsque les églises de Maestricht et de Liège célébraient à l'envi leurs glorieux patrons et fondateurs, une abbaye hesbignonne, fondée au VII[e] siècle, eut le bonheur de pouvoir produire la biographie de son protecteur céleste. C'est l'abbaye de *Sarchinium*, érigée par saint Trudon dans un de ses domaines. Les études n'y étaient pourtant pas aussi avancées qu'à Nivelles et à Lobbes; c'est probablement pour ce motif qu'un diacre de l'église de Metz, originaire de la Hesbaye, écrivit, dans la seconde moitié du VIII[e] siècle, la biographie du fondateur de *Sarchinium*.

* * *

Saint Trond ([2]) ou **Trudon** naquit en Hesbaye ([3]), d'une famille franque notable. Dès son enfance, sa vocation future se dessina peu à peu et l'unique plaisir de l'adolescent consistait dans la visite des églises, au grand scandale des jeunes Francs de son âge, qui s'adonnaient joyeusement à la chasse ([4]). Au dire de son biographe il aurait fait le vœu de construire un jour une église. Une nuit il eut une

---

([1]) SHL, p. 117, n° 18. VH y est daté à tort du X[e] siècle.

([2]) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*. p. 446.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1610.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 551.
Wattenbach, DGM, t. I, pp. 215-217.
Balau, SHL, pp. 49-51, n[os] 33-35.

On peut aussi consulter, pour la biographie de saint Trond, **A. Paquay**, *Sint Trudo. Samenvatting der Vita Sancti Trudonis van Donatus met aanteekeningen*, dans *De Banier*, année 1901, pp. 149-153, 165-170; année 1902, pp. 17-21, 38-42, 65-70, 81-86.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, n[os] 8321-8327. Nous employons l'édition des AA. SS. B., t. V, pp. 23 et svv.

([3]) *Vita Trudonis*, ch. 1.

([4]) *Vita*, ch. 2-3.

vision qui le poussa à se rendre chez l'évêque Remacle, titulaire du siège de Tongres [1], prédécesseur des saints Théodard, Lambert et Hubert. Il se mit en route pour Zepperen, *villa* hesbignonne où Remacle résidait pour le moment. Celui-ci le reçut au mieux, et l'adopta comme son fils spirituel. Il l'envoya, au dire de la *Vita*, à Clodulphe de Metz, pour y léguer ses possessions à saint Étienne et se faire instruire dans la discipline cléricale [2]. Trudon s'exécuta, obtint une audience de Clodulphe et demanda l'admission à l'école épiscopale, après qu'il aurait légué à saint Étienne ses possessions de *Sarchinium*, situées en Hesbaye [3]. Lorsque Trudon eût reçu la prêtrise, l'évêque Clodulphe le renvoya dans son pays [4]. Trudon partit et vint trouver Remacle, à Tongres; l'évêque lui octroya le permis de prêcher la foi dans tout le diocèse et de célébrer l'office divin dans tous les oratoires; il lui donna aussi l'autorisation d'élever une église dans la *villa* de Sarchinium, en accomplissement de son vœu [5].

Après s'être reposé au bourg de *Trudonecas* (Trognée) [6], le saint arriva dans son domaine, et construisit à *Sarchinium* (vers 660) un oratoire dédié à saint Quentin et à saint Remi [7]. Bientôt quelques jeunes nobles vinrent y mener une vie religieuse [8]. Ce fut l'humble origine du monastère de Saint-Trond. Trudon y passa son existence dans les bonnes œuvres; au dire de son biographe, il allait souvent visiter

---

(1) *Vita*, ch. 4.

(2) *Vita*, ch. 6. Ce récit est mis en doute par **Rettberg** (*op. cit.*, t. I, p. 566) et **Friedrich** (*op. cit.*, t. II, p. 349) qui y voient une légende créée par le biographe pour expliquer l'appartenance du monastère de *Sarchinium* (ou Saint-Trond), situé dans le diocèse de l'évêque de Tongres, Remacle, à un diocèse étranger, celui de Metz. **Friedrich** (loc. cit.), y voit un cas analogue à celui du diacre Adalgise ou Grimon qui édifia et dota le monastère de Tholey, dans le diocèse de Trèves, et le donna à l'église de Verdun, en reconnaissance de l'instruction qu'il y avait reçue.

(3) *Vita*, ch. 9.

(4) *Vita*, ch. 11-12. Si l'on peut se fier au récit du séjour à Metz — et nous ne voyons pas trop pourquoi on y verrait une légende, — Trudon a dû s'y rendre entre 652 (1re année de Clodulphe) et 667 (mort de Remacle). **M. Balau** (SHL, p. 50, no 34) pense que Trudon fut envoyé à Metz parce que Remacle n'avait pas encore eu le temps d'organiser des écoles. Ce serait donc à une date plus rapprochée de 652 que de 667 qu'il faudrait placer ce séjour du saint à Metz. Dans un manuscrit de la Bibliothèque de Liège, no 278 (du XVe-XVIe siècle) on trouve un *Catalogus abbatum monasterii sancti Trudonis*, avec le résumé des gestes de chaque abbé. Pour Trudon, nous trouvons comme date de naissance 628; comme date de son ordination 655 — ce qui correspond assez bien aux dates fixées ci-dessus — à l'âge de 27 ans. Le manuscrit provient de l'abbaye de Saint-Trond, comme l'indique une note, fo O (Cfr *Analecta Bollandiana*, t. V, pp. 360 et svv.).

(5) *Vita*, ch. 13.

(6) *Vita*, ch. 14.

(7) *Vita*, ch. 15.

(8) *Ibid.* On ne saurait dire si on y menait la vie monastique : saint Bérégise paraît y avoir reçu l'éducation d'un clerc séculier.

l'église de Velm et celle de Zepperen pour y passer la nuit en prières (1). On ne sait exactement quand il mourut : ce fut probablement vers 695 (2). On l'ensevelit dans l'église des saints Quentin et Remi (3). Le monastère prospéra rapidement grâce à la vénération qui entoura de suite le tombeau (4). Vers 714, Pepin de Herstal légua au saint plusieurs biens qu'il possédait à Exel (*Ochinsala*) et Oostham (5).

Nous avons vu que la biographie du saint fut composée, environ un siècle après sa mort, par le diacre Donat. Cet écrivain était Hesbignon de naissance (6), comme il apparaît très clairement dans les détails qu'il donne sur les localités de la Hesbaye. Il est allé plus tard à Metz où il devint diacre (7). C'est sur la demande de l'évêque de cette ville, Angelran (768-791) (8), — le même qui invita Paul Diacre à écrire ses ***Gesta episcoporum Mettensium*** — qu'il composa la biographie du saint : « ***Beatissimo patri Angelramno archiepiscopo.... Beatitudine vestra suggerente... dum beatitudinis vestræ iussionibus obtemperare compellitur ....*** » (9).

Pourtant il dut écrire au commencement de l'épiscopat d'Angelran, car seulement trois des faits racontés sont postérieurs à la mort de Pepin (768) et qualifiés de « *nuper* » (10); tous les autres faits sont antérieurs. Dans le prologue, Donat souhaite d'ailleurs longue vie à l'évêque, ce qui se comprend mieux au commencement de l'épiscopat (11).

---

(1) *Vita*, ch. 19.

(2) AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 15. La Chronique de Saint-Trond (ch. 29) le fait mourir à 65 ans. Or, il est probablement né vers 630. Le *Catalogus abbatum* cité donne, f° 208v, l'année 693. Ce fut en tous les cas une des dernières années du VIIe siècle, car Pepin fit des donations à l'église vers 714.

(3) *Vita*, ch. 20.

(4) La *Vita* rapporte, ch. 21, qu'une matrone franque vint au tombeau le trentième jour après sa mort. Mais il n'est pas sûr que c'est l'expression d'un culte. On peut ici penser peut-être à ce que l'on appelle » *The month's Mind* « en Angleterre. Cfr **H. Thurston**, *The month's Mind*, dans *The Month*, t. CIV (1904), pp. 466-480.

(5) *Vita*, ch 22 » Quicquid habere visus est (*Pippinus*) in villa quæ cognominatur Ochinsala et in altera villa quæ dicitur Ham » Le diplôme est publié dans **Bouquet**, *Recueil des historiens de France*, t III, p. 636. Pour l'identification de ces deux *villæ*, cfr **A. Paquay**, *Ochinsala* (*Exel*) dans *De Banier* (1897), pp. 30-31.

(6) Cfr **Balau**, SHL, p. 49, (n° 33) n. 2 et 3.

(7) Il s'appelle, dans le prologue : » Donatus exiguus ultimusque *exsul* .... «. Cette émigration à Metz serait peut-être une preuve pour la réalité du voyage de saint Trond à Metz, puisqu'on en aurait là un exemple, mais on pourrait supposer d'autre part que le biographe s'est inspiré de sa propre situation en relatant la présence du saint à Metz.

(8) Cfr **Balau**, SHL, p. 49, n. 6.

(9) *Vita Trudonis*, *Prologus*, loc. cit., pp 23-24. Le titre *archiepiscopus*, appliqué à un évêque selon la coutume messine, et la tradition messine de l'incendie de Metz par les Vandales, suffisent à indiquer sa demeure et réduire à néant les doutes de **Ghesquière** (AA. SS. B., t. V, loc. cit., pp. 6-7, n° 6).

(10) Ch. 29, 30, 31. Cfr **Balau**, SHL, p. 50, n. 1.

(11) » Quatenus post *longævam* huius vitæ felicitatem.... « *Prologus*, loc. cit., p. 25.

L'auteur se base uniquement sur la tradition : on ne le voit nulle part faire appel à des sources écrites. La biographie révèle un écrivain assez distingué : le latin de la *Vita Trudonis* est supérieur au style lamentable d'une *Vita Lamberti*, d'une *Vita Huberti*, et ne ressemble plus à une *Vita Bertuini*; on voit poindre la renaissance carolingienne et l'on peut constater d'autre part l'influence indubitable d'un centre épiscopal comme Metz au point de vue littéraire. Comme le dit fort bien M. Balau (¹), le style de la *Vita* est un mélange de recherche et de simplicité : cette dernière pourtant domine. L'œuvre est considérable et divisée en deux parties, dont la première comprend la biographie du saint (ch. 1—20), et la seconde les miracles qui se sont passés après sa mort (ch. 20-31). L'auteur parsème son œuvre d'une foule d'anecdotes, peintures souvent bien réussies; qu'on lise, au chapitre 10, l'histoire de cet économe grincheux de l'église de Metz, scandalisé de devoir hospitaliser un étranger, qui passe son temps à apprendre des psaumes, et s'écriant : « Quand il saura le psautier par cœur, j'en veux avoir la rage aux dents! »

Du même « vécu » est le chapitre 28, où l'auteur nous raconte l'aventure arrivée à un cambrioleur, Adalbert. Celui-ci se fait recevoir au monastère de Saint-Trond, s'introduit de nuit dans l'église pour enlever une partie des richesses et s'esquive, sans qu'on parvienne à découvrir l'auteur du vol. Un jour, arrive un proche parent du voleur, en compagnie d'un étranger; ils furent hébergés au monastère. Le parent du voleur se vanta de connaître l'auteur du vol, commis autrefois à l'abbaye : l'autre profita de cette confidence. Car le lendemain il leur arriva de se disputer au village; la dispute tourna en rixe et le parent du voleur resta vainqueur. Le vaincu, pour se venger, entra en coup de vent à l'abbaye et s'écria, en désignant son adversaire : « Voilà un individu qui connaît l'auteur du vol! » Résultat : le coupable fut pendu par ordre de Pepin (²).

La *Vita* est remplie de ces tableautins, qui font pardonner à Donat d'avoir eu recours aux thèmes hagiographiques et aux lieux communs habituels pour retracer les vertus du saint (³), son portrait (⁴), et la douleur des habitants de Metz lors de son départ pour la Hesbaye (⁵).

Malgré quelques invraisemblances (par exemple au chapitre 2) qu'il faut sans doute mettre sur le compte de la tradition populaire con-

---

(¹) SHL, p. 50, nº 35.

(²) AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 46.

(³) *Vita*, ch. 1, 11.

(⁴) *Ibid.*, ch. 1, 9.

(⁵) *Ibid.*, ch. 13. « ... Heu! cur servos tuos derelinquis .... etc. », la lamentation habituelle.

sultée par Donat, la biographie fait l'impression d'une œuvre sincère, qui mérite confiance et qui est remarquable par son étendue et sa sobriété relative à côté d'autres productions hagiographiques de cette époque. L'absence d'anachronismes — si l'on se tient à la succession des événements comme Donat la donne — est même remarquable.

Cette première biographie du fondateur de l'abbaye de Saint-Trond fut suivie d'une seconde, œuvre de l'abbé Guicard; c'est le troisième biographe, le moine Thierry de Saint-Trond, qui nous en révèle l'existence : « ***Iniungitis, imo, imperiosa charitate cogitis ut beatissimum summi illius capitis membrum Trudonem, quem longe ante Donatus diaconus et postea Guikardus abbas utriusque linguæ usque ad interpretem uterque periti, latinitati tradiderunt, mea quoque opera et stylo librariis tradam*** » (1). Cette *Vita* de Guicard est perdue (2).

La troisième est l'œuvre de Thierry de Saint-Trond, devenu abbé de ce monastère en 1099 (3). Ce Thierry, doué d'une solide instruction, parlant le flamand et le wallon, remania la *Vita Bavonis* du IXe siècle, et écrivit les vies de saint Rombaut, de sainte Landrade, et deux sermons, l'un sur saint Rombaut, l'autre intitulé *De translatione SS. Eucherii et Trudonis*. Tous ces ouvrages témoignent de l'érudition de l'auteur, mais fourmillent d'erreurs et de fables. La chronologie est lamentable. Ce dernier défaut se retrouve aussi dans la *Vita Trudonis* (4). L'auteur adresse cet ouvrage, écrit à Gand (5) — où il était alors en exil à l'abbaye de Saint-Bavon, — à ce prieur Gérard, qui gouvernait l'abbaye de Saint-Trond pendant l'époque de troubles de la seconde moitié du XIe siècle (6). Cette *Vita* est un travail ordinaire de remanieur, rempli de lieux communs, d'amplifications conduites selon la vraisemblance, de surcharges chronologiques erronées.

L'auteur n'a pu s'empêcher de rattacher le saint aux rois francs et aux ducs austrasiens; les remanieurs, en effet, renchérissent toujours dans les généalogies sur les données déjà souvent légendaires de leur modèle (7). Cette biographie fut reprise, sans le prologue et

---

(1) *Vita Trudonis* de Thierry, *Prologus*.

(2) Cfr **A. Molinier**, SHF, t. I, no 551.

(3) Cfr **Balau**, SHL, pp. 355-356, no 31.

(4) **Balau**, SHL, p. 357, no 33 Éditée dans **Surius**, *De probatis sanctorum historiis*, t. XI, pp. 503 et svv.

(5) » Ab exilii nostri angustia ... Cum hunc exulatus nostri libellum acciperetis. » *Vita*, *Prologus*.

(6) Dans le manuscrit de la bibliothèque de Liège, no 12, du XIIe siècle, provenant de l'abbaye de Saint-Trond, on ajoute, à côté du nom de Gérard, en marge : » *Gerardus ille fuit præpositus et electus abbas, ubi Lantzo fuit intrusus* « (*Analecta Bollandiana*, t. VI, p. 317).

(7) » Lineam etiam illam nobilitatis, quam ab omnibus retro attavis Francorum principum sanguis et Austrasiorum ducum vena in eo transfuderat ... ».

avec quelques changements, dans le recueil des abrégés du manuscrit de Namur, nº 15 ([1]), dont nous avons parlé à propos de saint Bertuin. La *Vita* de Donatus aussi fut interpolée plus tard.

*
* *

En esquissant la biographie de saint Trond nous avons rencontré l'évêque de Tongres, Remacle. Ce saint n'eut pas aussi vite les honneurs d'une *Vita* que les évêques Hubert et Lambert, et son diocésain Trudon. Ce ne fut qu'au IXe siècle que la *Vita Remacli* vit le jour.

Saint Remacle ([2]) naquit en Aquitaine ([3]), l'une des premières années du VIIe siècle ([3]). Son père s'appelait Albutius, sa mère Matrinia. Il fut disciple de saint Sulpice de Bourges ([5]), successeur de l'évêque Outrille († 624). En 632, lorsque saint Eloi, évêque de Noyon, eut obtenu de Dagobert I, la *villa* limousine de Solignac, et qu'il y eut construit un monastère, il fit appel à Remacle pour remplir la fonction d'abbé ([6]).

([1]) *Analectes pour servir à l'Histoire Ecclésiastique de la Belgique*, t. V, pp. 431 et sv.

([2]) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis*, vº Remacle.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1545.
A. Molinier, SHF, t. I, nº 549.
Wattenbach, DGM, t I, pp. 317, 428.
Balau, SHL, pp. 60 et sv., nºs 7-12.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, nºs 7131-7141.

Nous employons l'édition de **Ghesquière**, AA. SS. B., t. III, pp. 465 et svv., pour la *Vita* du IXe siècle.

([3]) *Vita*, ch. 1.

([4]) **Hériger**, dans la biographie de saint Remacle insérée aux chapitres 48 et suivants des *Gesta episcoporum Tungrensium* (= GET) fait naitre le saint sous saint Outrille de Bourges (612-624). Cette donnée est inadmissible puisque Remacle n'aurait pas encore eu l'âge requis quand il fut nommé abbé de Solignac : la charte de fondation de cette abbaye est en effet datée de la 10e année de Dagobert, soit 632 (**Krusch,** MGH, SRM, t. IV, *Vitæ*, 2, p. 743).

([5]) **Hériger,** *Vita Remacli* dans GET, ch. 42 (MGH, SS, t. VII, p. 185).

([6]) *Vita*, ch. 1; *Vita Eligii*. lib. I, ch. 15 (MGH, SRM, t. IV, *Vitæ*, 2, pp. 680-681). Le chapitre 15, dit seulement « *Abbate constituto* », mais nous savons que cet abbé était Remacle par la charte de fondation de Solignac, dont voici les termes : « ... Ubi et auspice Christo præesse dinoscitur vir venerabilis Rimaclus abbas cum reliquis fratribus. » (loc. cit., p. 746), puis, plus loin : « *Beatissime pater Rimacle abba* » (loc. cit., p. 747). **M. Krusch** (*ibid.*, pp. 743-745) en défend l'authenticité contre **A. Malnory,** *Quid Luxovienses monachi discipuli sancti Columbani... ad communem ecclesiæ profectum contulerint*, pp. 28, n. 3, 86. Paris, 1894.

Ce monastère de Solignac, très florissant, suivait une règle mixte, empruntée en partie à la vieille règle de l'abbaye de Luxeuil, la règle de Colomban, et en partie à celle de saint Benoît, qui acquit de plus en plus la prépondérance dès la seconde moitié du VII[e] siècle (1).

C'est probablement par suite de l'occupation de la charge abbatiale et grâce à son amitié avec saint Éloi que Remacle fut appelé à la cour (2) de Sigebert III. En 644, il partit pour aller vivre à Cougnon, dans la solitude (3). Peu après eut lieu la fondation de l'abbaye de Stavelot et de celle de Malmédy (4). Remacle devint abbé dans ces monastères, que Sigebert III combla de ses libéralités.

En 648, Sigebert étendit le domaine de l'abbaye (5), qui devait bientôt s'accroître de la *villa* de Germigny, donation du maire de palais Grimoald (6), et d'autres avantages, comme les revenus des tonlieux perçus sur la Loire (7). L'immunité des monastères fut plusieurs fois confirmée, par Thierry III (vers 681) (8) et Childéric III (744) (9).

Saint Remacle fut-il consacré évêque régionnaire avant de monter sur le siège de Tongres?

C'est une question controversée (10). D'après le chapitre 2 de la *Vita Remacli* (11), le saint devint évêque avant d'occuper le siège de Tongres. Le chapitre 15 du livre II de la *Vita Eligii* nous rapporte qu'il fut remplacé à Solignac, parce qu'il était devenu évêque. Doit-on penser à un évêque-abbé, d'autant plus que Remacle venait de Solignac où la règle de Colomban — qui admettait les évêques-abbés

---

(1) « Ut vos vel successores vestri.... regulam beatissimorum patrum *Benedicti et Columbani* firmiter teneatis .. » *Charte de fondation de Solignac*, loc. cit., p. 747.

(2) *Vita*, ch. 2. Ce témoignage est corroboré par celui de la *Vita Berchariï*, œuvre d'Adson de Moustier-en-Der, comtemporain d'Hériger. Cfr **Balau**, SHL, p. 63, n. 4.

(3) L'existence d'une abbaye à Cougnon est mise en doute par le **R. P. Goffinet** dans son article : *Des grottes de saint Remacle et d'un monastère fondé vers l'an 645, par Sigebert III, roi d'Austrasie, à Cougnon-sur-Semois* (*Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, t. XXV, pp. 354 et sv.). L'ordre ou le désir exprimé par Sigebert dans son diplôme de fondation (MGH, *Diplomata*, t. I, p. 21) ne semble pas s'être réalisé. On ne trouve à Cougnon aucune trace de ce monastère, mais des grottes avec deux cellules, un oratoire, un siège et une niche. Remacle semble donc y avoir vécu en solitaire, mais rien ne saurait prouver l'existence de l'*abbaye* de Cougnon.

(4) **Rettberg** (*op. cit.*, t. I, p. 547) met la fondation en 650. C'est à tort.

(5) MGH, *Diplomata*, t. I, p. 22.

(6) *Ibid.*, t. I, p. 91.

(7) *Ibid.*, t. I, p. 23.

(8) *Ibid.*, t I, p. 193.

(9) *Ibid.*, t. I, p. 87. Les données des *Annales Stabulenses* (BCRH, 1[e] sér., t. VII, pp. 246 et sv.) n'ont aucune valeur pour la chronologie.

(10) **Ghesquière**, AA. SS B, *tom. cit.*, p. 429, n° 20; **Balau**, SHL, pp. 63 64, l'admettent, ainsi que **Lœning**, *Geschichte des deutschen Kirchenrechts*, t. II, p. 447. n. 1.

(11) In tanta enim habitus est dignitate, ut infulas sacerdotales adeptus sit .... præsulatus gerrere officium .... » Puis le chapitre 3 commence : « *Interea*, ... subrogatur Tungrensium sedis episcopus, ... » Loc. cit., p. 466.

— était en vigueur? A Stavelot-Malmédy, la réunion des deux abbayes sous un chef unique est peut-être un indice de la discipline irlandaise.

En tous les cas, le témoignage de la *Vita Eligii* et de la *Vita Remacli* ne semble pas devoir être rejeté sans fondement et le fait de la nomination comme évêque régionnaire ne paraît pas tellement étrange en Austrasie, à cette époque. A vrai dire, la solution est douteuse et, vu l'absence d'autres données, nous préférons laisser le débat ouvert.

Ce qui est acquis, c'est qu'à Stavelot-Malmédy, Remacle ne fut pas évêque-abbé, mais simplement abbé (1). Il devint évêque de Tongres vers 650 (2). C'est probablement au commencement de sa carrière épiscopale qu'il reçut la visite de saint Trond dans la *villa* de Zepperen, comme nous l'avons vu à propos de la *Vita Trudonis*. Ce fut en tous les cas après 652, sous l'épiscopat de Clodulphe de Metz (3). Remacle ne resta pas longtemps évêque; l'attrait de la solitude s'empara de lui et il se retira à Stavelot (4). Il était certainement en retraite en 667 (5), et mourut, peut-être vers 670 (6), avant 677 en tous les cas.

---

(1) **Friedrich** (*op. cit.*, p. 329) voudrait y voir un évêque-abbé, en se basant sur les diplômes délivrés aux deux abbayes. Or, le seul diplôme qui puisse servir dans la controverse est la donation de Sigebert III, vers 648, qui porte : « ubi, Christo auspice, Remaglus venerandus *abba* præsse dinoscitur ». La mention « *episcopus* abba » se trouve seulement dans un manuscrit du XIIIe siècle, et manque dans le plus ancien manuscrit du IXe siècle (MGH, *Diplomata*, I, p. 23). Friedrich s'appuie donc à tort sur cette interpolation. Cfr **Hauck**. *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 300, n. 1. Un autre diplôme de la quatorzième année de Sigebert III, c'est-à-dire 653, nomme le saint « *episcopus et abba* » et laisse croire que Remacle était encore abbé : « *ubi venerabilis R... præesse videtur.* » **Hauck** (loc. cit., p. 300, n. 1) semble en conclure que le saint avait alors pris sa retraite. Mais il ne peut en être ainsi, car saint Trond rencontra Remacle à Tongres comme évêque, après son séjour à Metz, peu avant la fondation du monastère de *Sarchinium*. Or, saint Trond, à Metz depuis 652 au moins, devait y être resté plus d'un an et d'autre part la fondation de *Sarchinium* se place vers 660. Dès lors, le sens de ce titre du diplôme doit être que Remacle, tout en étant évêque de Tongres, restait, en *titre*, abbé des deux monastères ardennais.

(2) La date du départ dépend de celle de saint Amand, car Remacle lui a succédé immédiatement (**Malnory**, *op. cit.*, p. 58; **Daris**, *Histoire du diocèse de Liège, jusqu'au XIIIe siècle*, p. 89, n. 1). La lettre du pape Martin I de 649 permet de croire au départ de saint Amand cette année-là où en 650. **Friedrich** (*op. cit*, t. II, p. 328), admet la vacance du siège épiscopal après saint Amand en se basant sur les fables de la *Vita Landoaldi*, suivie par la *Vita Theodardi* et les *Annales Gandenses*. **Hauck**, *op. cit*, p. 299, place le départ à la fin de 649

(3) **Balau**, SHL, pp. 60, n. 4 et 61, n. 1.

(4) *Vita Remacli*, ch. 12.

(5) Diplôme de Childéric II du 6 septembre 667 (MGH, *Diplomata*, t. I, p 28).

(6) **Balau** (SHL, p. 61, n. 6) se base sur le titre de *saint* donné à Remacle par un diplôme de 677 (MGH, loc. cit., p. 42), et en conclut qu'à cette date la mort de Remacle remontait déjà à quelques années Cet argument semble corroboré par la *Vita* d'Hériger, qui montre, avant Goduin (677), deux successeurs de Remacle, Papolène et Sigolin. De plus, elle rapporte que Goduin fit placer le corps de Remacle dans une châsse d'or et d'argent. La donnée des *Annales Stabulenses* (MGH, SS, t. XIII, p. 41), d'après laquelle le saint mourut en 693, est donc certainement à rejeter.

Deux siècles après, un moine de Stavelot s'occupa d'écrire une *Vita Remacli*.

On peut croire que l'apparition des *Vitæ Lamberti* et *Huberti* au VIII[e] siècle, qui avaient sans aucun doute mis en relief la figure de ces deux évêques et contribué à la diffusion de leur culte, avait rejeté dans l'ombre la mémoire de leurs prédécesseurs.

Liège commençait à grandir comme siège des évêques de Tongres.

M. Kurth, qui s'est occupé [1] de la *Vita* de Remacle, a pu montrer par l'analyse des procédés mêmes du biographe, que celui-ci se mit à l'œuvre pour contrebalancer un peu la concurrence des deux saints liégeois. Le cas nous semble assez intéressant pour que nous résumions ici l'étude du savant historien liégeois. Alors que Lambert et Hubert avaient leur biographie, pouvait-on tolérer l'ignorance absolue des gestes de saint Remacle?

Un moine de Stavelot se mit à la tâche et consigna par écrit ce que la tradition et les documents de l'abbaye lui révélaient sur le saint patron. Il s'adressa à la *Vita Lamberti*, pour en adapter le plan, l'appliquer à saint Remacle et opposer épisode à épisode. La comparaison ne se ferait d'ailleurs pas au détriment de son héros. En rapprochant la *Vita Lamberti* et la *Vita Remacli*, on s'aperçoit du procédé. Les idées du prologue de la *Vita Remacli* sont empruntées à celui de la *Vita Lamberti*; même noblesse de naissance chez les deux; l'éducation de Remacle doit égaler celle de Lambert; celui-ci fut élevé par saint Théodard, Remacle doit l'avoir été par saint Éloi. Ce trait-ci est inexact; loin d'avoir été éduqué à Solignac, Remacle y fut abbé [2]. Mais qu'importe! Les deux maîtres ont mis leurs espérances dans leur élève et les grands et le peuple ne sont pas moins empressés de choisir Remacle comme évêque [3], qu'ils ne le sont pour Lambert, à lire la *Vita* de celui-ci. Les deux saints ont les mêmes vertus. Alors arrivait dans la *Vita Lamberti* le passage fameux de la station devant la croix, et cela à Stavelot même! A tout prix, le biographe de Remacle devait y opposer un épisode non moins glorieux. La *Vita Trudonis* de Donat le lui fournit : la rencontre de Remacle et de Trudon à Zepperen n'était pas si honorable que la station de la croix de saint Lambert, mais le biographe attribue à Remacle le don de prophétie, ce qui le rend de suite supérieur à Lambert [4]. Le passage de la *Vita Trudonis* (chapitre 7) racontait l'anecdote de l'insolence des serviteurs de Remacle envers Trudon et les excuses qui furent, de ce

---

[1] **G. Kurth,** *Notice sur la plus ancienne biographie de saint Remacle pour servir à l'histoire des supercheries littéraires,* dans BCRH, 4[e] sér., t. III, pp. 355 et svv.

[2] *Vita,* ch. 1.

[3] *Vita,* ch. 2.

[4] *Vita,* ch. 4.

chef, adressées à ce dernier. La *Vita Lamberti* aussi, à la fin du récit de la station de la croix, rapportait les excuses de l'abbé de Stavelot à Lambert.

Comme le biographe s'en tient surtout à la *Vita Lamberti*, il préfère, pour raconter cette scène, emprunter les termes de la *Vita Lamberti*.

VITA REMACLI.	VITA LAMBERTI.
« ... At illi provoluti pedibus eius veniam precabantur fatentes : Ignosce nobis, pie pater, quia ignoranter peccavimus : parce delinquentibus quod insipienter egimus. Et ille : Data sit, inquit, vobis a Deo indulgentia... »	« Pater monasterii ... ad pedes pontificis provolvitur genibus, veniam postulans ait : Ignosce mihi, pater, quia nesciens peccavi quod sic insipienter egi : da indulgentiam tuis devotis famulis. At ille : Data sit vobis a Deo indulgentia.... »

Dans cette première partie de la biographie, qui s'arrête après le chapitre 8, l'auteur de la *Vita Remacli*, tout en copiant son modèle et en s'inspirant de celui-ci, nous rapporte néanmoins, dans ce cadre d'emprunt, quelques faits positifs de la vie de son héros. C'est la naissance du saint en Aquitaine, donnée vraisemblable, si on se rappelle que Remacle fut éduqué sous Sulpice de Bourges. Le biographe rapporte ensuite les noms des parents et vante leur richesse : il se base ici, à l'en croire, sur une charte par laquelle Remacle fait donation de ses biens au monastère. M. Balau [1] suppose que le biographe a vu dans ce document les noms des parents et remarque que, au IXe siècle, il existait encore des titres de donation faites à l'évêché de Liège et à Stavelot, soit par Remacle, soit par sa famille. C'est du moins ce que nous apprend Hériger dans la *Vita Remacli*, au chapitre 48 des *Gesta episcoporum Tungrensium*. Le séjour de Remacle au palais de Sigebert III et sa nomination comme évêque régionnaire sont des données admissibles. La seule erreur du biographe consiste dans ce qu'il fait de saint Éloi le précepteur de saint Remacle : le futur évêque de Noyon était encore laïc lors de la fondation de Solignac.

Dans la seconde partie du travail l'auteur abandonne la *Vita Lamberti*. Il s'agissait de la construction de Stavelot et de Malmédy : le modèle n'était plus requis : la tradition était sans doute assez vivante au monastère pour faire les frais du reste de la biographie. Ces détails fournis par la tradition devaient se réduire à trois données : 1° la fondation des deux monastères par Sigebert III et l'abbatiat de Remacle dans ces nouvelles abbayes, 2° la donation d'un territoire de douze lieues, réduit peu après, 3° la retraite de Remacle à Stavelot. Ces renseignements ne suffisent pas au biographe : il va se mettre en frais d'imagination et décrire avec précision les faits, comme lui ou la tradition populaire se les imaginait.

---

(1) SHL, p. 63, n. 9.

D'après la *Vita*, Remacle, déjà évêque de Tongres, aurait conseillé au roi Sigebert et au maire Grimoald de fonder les deux monastères de Stavelot et de Malmédy. Comme ce dernier monastère était situé dans le diocèse de Cologne, le biographe fait intervenir Cunibert de Cologne, qui donne la permission à Sigebert de faire consacrer l'église de Malmédy par l'évêque de Tongres. Le biographe s'imagine aussi qu'après la messe célébrée lors de la dédicace des monastères, le maire Grimoald s'approcha de Remacle et lui légua le terrain nécessaire. Il est pourtant acquis que la fondation de Stavelot-Malmédy doit se placer avant l'épiscopat de Remacle.

En somme, la biographie de Remacle, malgré les inexactitudes et les contradictions avec les diplômes, peut encore être rangée parmi les bonnes biographies : du moins l'auteur sait, au milieu de lieux communs et de passages copiés, relater quelques faits précis dont plusieurs résistent au contrôle des sources parallèles. C'est déjà une constatation assez rare pour une biographie postérieure de deux siècles à la mort du héros.

En effet, l'auteur a dû écrire au IXe siècle : l'expression qu'il emploie au chapitre 13, en parlant des chartes de Stavelot : « *affirmaverunt testamento cum sigillis* **imperialibus** » indique tout au moins une époque postérieure au couronnement de Charlemagne. L'examen du style permet d'autre part de dater la *Vita* d'avant le Xe siècle [1].

On conserve encore deux livres de *Miracula* à propos de saint Remacle; Mabillon et les Bollandistes les rattachent à la *Vita* et l'attribuent au même auteur [2]. M. Holder-Egger, qui a réédité l'écrit des *Miracula* [3] a voulu trouver dans le chapitre XIX du premier livre un argument pour prouver que les *Miracula* sont d'un autre auteur, mais, comme M. Balau [4] le fait remarquer, ce passage prouverait plutôt le contraire. D'après lui [5], on ne peut vraisemblablement identifier les deux auteurs pour un autre motif : l'auteur des *Miracula* se révèle en plusieurs endroits moine de Stavelot, par des termes comme *nos, apud nos, nostra ecclesia*. Or, ces indices font totalement défaut dans la *Vita*.

Sans doute, le biographe est aussi un moine de Stavelot, mais on ne peut l'identifier, semble-t-il, avec l'écrivain des *Miracula*. D'ailleurs, la question ne se pose que pour le livre I, et peut être pour les chapitres 1 à 4 du livre II; le reste est du Xe siècle [6].

---

(1) A la bibliothèque de Vérone se trouve un manuscrit du Xe siècle, n° A, 7, contenant la *Vita Remacli* (*Neues Archiv*, t. V, p. 483).

(2) **Mabillon,** AA. SS. O. S. B., t. II, pp. 473 et svv.; AA. SS., *Septembris*, t. I, pp. 696 et svv.; **Ghesquière**, AA. SS. B., t. III, pp. 473 et svv.

(3) MGH, SS, t. XV, pp. 431 et sv.

(4) SHL, p. 66

(5) *Ibid.*, pp. 66-67.

(6) *Ibid.*, p. 68.

Passons maintenant à la seconde biographie du saint, qui est l'œuvre du célèbre Hériger (1).

Les circonstances de composition de cette *Vita* sont assez intéressantes pour que nous les rappelions ici en quelques mots. L'abbé Wérinfride de Stavelot († 980) s'était plaint de la sobriété de la *Vita Remacli* du IXe siècle. Plusieurs faits intéressants de la vie du héros avaient été négligés et Wérinfride aurait voulu voir compléter l'ancienne biographie par une composition plus littéraire que la première *Vita* (2).

Il s'adressa à Hériger de Lobbes et le pria de faire ce remaniement. Le brillant écrivain se mit à l'œuvre, rassembla les documents nécessaires et put offrir à Wérinfride une *Vita Remacli*, très littéraire et considérablement amplifiée.

L'auteur commence, comme invariablement tous les remanieurs, à déterminer avec plus de précision la chronologie du saint : il naquit la quarantième année de Clothaire, quatorzième du règne de l'empereur Heraclius. Ces données chronologiques sont appuyées par des synchronismes : Ouen, Éloi, Arnoul, Goar, Amand, voilà les évêques et les saints qui vécurent durant l'existence de Remacle.

Suit alors la description de l'Aquitaine, patrie de Remacle, tirée d'une source inconnue. Ayant précisé l'époque, dépeint le pays où Remacle naquit, Hériger circonscrit aussi l'époque de la naissance du saint. Il le fait venir au monde sous saint Outrille de Bourges. Ici, l'auteur est mal inspiré; nous avons déjà vu, au cours de la biographie critique de Remacle, que celui-ci n'aurait pu avoir l'âge requis, comme abbé de Solignac, s'il avait vu le jour sous Outrille. Ce que nous apprenons à propos de l'éducation du saint sous Sulpice, successeur d'Outrille, vaut mieux : Hériger, qui avait le talent d'utiliser tous les restes du passé pour reconstituer celui-ci aussi complètement que possible, en appelle, pour prouver ses dires, aux nombreuses églises que Remacle aurait dédiées à saint Sulpice. Puis

(1) Cfr **Balau**, SHL, pp. 123, 126, 133-134; **Wattenbach**, DGM, t. I, pp. 428 et sv.; **Kœpke**, dans la préface de son édition des *Gesta Episcoporum Tungrensium*, MGH, SS, t. VII, pp. 138 et svv.; **G. Kurth**, *Notger de Liège et la civilisation au Xe siècle.*, t. I, pp. 233 et svv.

(2) « .... Obtulisti libellum de vita tam nostri quam vestri specialis patroni, domni scilicet Remacli, conquestus propter incuriam tamen prædecessorum vestrorum, brevius quam ut res expostularet, pro magnitudine gestorum eius esse editam. » *Lettre d'Hériger à Wérinfride*, ch. 1 des *Gesta Episcoporum Tungrensium* (MGH, SS, t. VII, p. 161). L'écrit, comme d'ailleurs les autres œuvres hagiographiques d'Hériger, se présente sous le nom de l'évêque Notger lui-même, mais **M. Kœpke** n'a pas eu de peine à montrer (loc. cit., pp. 140 et svv., 180) que c'est Hériger qui tient la plume pour Notger. — La *Vita Remacli* fut écrite entre 972 (avènement d'Hériger à l'abbatiat de Lobbes) et 980 (mort de Wérinfride), mais plus près de la seconde de ces dates. Cfr **Kurth**, *Notger*, t I, p. 334.

la *Vita* continue, reproduisant fidèlement les données de l'ancienne biographie, jusqu'à la nomination du saint comme évêque de Tongres. Mais ici, Hériger ajoute de nouveau une erreur : il relate la longue vacance que le siège de Tongres aurait présentée après le départ de saint Amand en 649. Cette donnée lui vient probablement de la tradition populaire (¹).

Viennent alors des portraits généraux, des lieux communs, inévitables dans tout remaniement.

Dès ce moment, l'auteur va reproduire la seconde partie de l'ancienne *Vita*, la fondation de Stavelot et de Malmédy et la retraite du saint.

Il attribue à saint Remacle, lors de son séjour à Stavelot, des disciples célèbres : Théodard, son futur successeur au siège épiscopal, Lambert le célèbre martyr, Hadelin, fondateur de l'abbaye de Celles, près Dinant. Dans la *Vita Hadelini* (²), Hériger cite un diptyque qui se trouvait à Stavelot et qui aurait porté les noms des premiers habitants du monastère. On y trouve les noms de Hadelin, Théodard, Lambert et Hubert. Ces deux derniers noms d'évêques ont fait penser à M. Demarteau que ce diptyque renseignait tout simplement, comme d'usage, les évêques du diocèse, au lieu des premiers habitants du monastère. Cette inscription pouvait d'ailleurs être assez postérieure : on n'en sait pas la date.

Une autre ajoute, c'est le récit de la fondation de Cougnon dont la *Vita* du IXe siècle ne parlait pas. D'après ce même chapitre 46, le départ de Remacle de Cougnon et la fondation de Stavelot-Malmédy seraient dûs à la fatigue du saint, qui désirait un autre poste et aurait été demander la construction de l'abbaye de Stavelot à Sigebert III. Le chapitre suivant nous raconte la construction de Malmédy, précédée de l'extermination des vestiges païens, notamment d'autels de Diane et du culte des fontaines. Hériger risque ici une étymologie du nom de Malmédy et le fait venir, en rapport avec le récit qui précède, de « *a malo mundatum* »! La construction de Stavelot va de pair avec la défense des moines contre les animaux sauvages et

(¹) Il dit, dans la *Vita Landoaldi* : « Nisi quod fama ad nos usque perferente accepimus præfatum beatum Landoaldum illic remansisse et per novem annos vices pontificis amministrasse » (MGH, SS, t. XV, p. 601). Hériger n'est pas explicite ici, puisqu'il l'appelle une *opinio*, mais cette perplexité affecte le fait de l'administration de Landoald et non pas la vacance du siège épiscopal, qu'Hériger admet puisque, au commencement du chapitre 5 de la *Vita Landoaldi*, il affirme ignorer pendant combien de temps l'évêché de Tongres resta vacant. La *Vita Remacli* est d'ailleurs antérieure à la *Vita Landoaldi*.

(²) *Vita Hadelini*, ch. 8.

(³) *Vie de saint Théodard par Hérigère*, éd. J. Demarteau, p. 27. Liège, 1890. Le nom d'Hadelin pourtant n'est pas celui d'un évêque, mais on pouvait l'avoir inséré dans la liste. Nous reparlerons de ce diptyque à propos de la *Vita Hadelini*.

les attaques des démons. Hériger nous apprend enfin, à propos de la retraite de Remacle, que celui-ci désigna Théodard comme son successeur, avant de se retirer à Stavelot.

Parmi les disciples qui affluèrent de nouveau chez Remacle, fut, au dire du remanieur, Papolène, qui devint abbé de Malmédy et qui succéda à Remacle à Stavelot même. Papolène fut suivi de Sigolin, puis de Goduin, qui fit transporter le corps de Remacle dans l'église de Saint-Pierre et l'enferma dans une châsse d'or et d'argent (1).

Il est à croire que Wérinfride fut content de l'œuvre d'Hériger, mais la critique n'y trouve pas toujours son compte. A côté d'ajoutes de valeur fort douteuse, comme la nomination de Théodard, l'auteur y a introduit des erreurs évidentes. Et c'est ainsi, une fois de plus, que la légende déforma l'histoire, chose d'autant plus regrettable qu'au remaniement s'attachait le nom célèbre d'Hériger.

Mais, si la *Vita Remacli* a introduit des erreurs dans l'histoire du saint, elle est l'origine de la chronique des évêques de Tongres, les *Gesta Episcoporum Tungrensium, Trajectensium et Leodiensium.*

On sait en effet que la *Vita Remacli* racontait un épisode important de l'histoire du diocèse et que Hériger, au cours de ses recherches, conçut l'idée d'écrire cette histoire depuis les origines jusqu'à son époque : tout en écrivant la biographie de Remacle, il avait déjà peu à peu réuni les matériaux (2). C'est de la mise en œuvre de ces documents que sortit la *Chronique.*

La *Vita Remacli* prit sa place indiquée dans l'ensemble de la *Chronique*, à partir du chapitre 40. C'est avec la *Chronique* qu'elle a été éditée dans les *Monumenta Germaniæ* par M. Kœpke (3). Mais Hériger a publié séparément la *Vita Remacli*, avant l'apparition de la *Chronique.* Ce texte isolé n'est pas encore édité d'après les manuscrits qui nous le livrent ainsi (4). M. Balau remarque (5) que ce texte est absolument identique pour le fond et pour la forme à celui de la *Chronique*; mais tel que les manuscrits nous le transmettent, on y découvre déjà deux interpolations, une au chapitre 20, l'autre au chapitre 21

(1) Cfr la liste des abbés dans les MGH, SS, t. XIII, pp. 292-293.

(2) » Non eius modo cuius meminimus, sancti scilicet Remacli, verum cœterorum nostræ sedis pontificum tempora et gesta, quæ undecumque potuere conradi, ad nostra usque tempora collegi, et cuius potissimum anhelabas desiderio, vitam inde exceptam votis tuis porrexi. « *Lettre-préface à Wérinfride*, reproduite au ch. I des *Gesta*. (MGH, SS, t. VII, p 162.)

(3) MGH, SS, t. VII, pp. 180 et sv.

(4) **Surius** (*De probatis sanctorum Historiis*, t. IX., pp. 22 et sv.) reproduit cette version séparée, mais en la remaniant lui-même d'après sa coutume. Cette version remaniée est reprise littéralement par **Migne**, *Patrologie Latine*, t. CXXXIX, col. 1147 et svv., partiellement par **Duchesne**, *Historiæ Francorum scriptores cœtanei*, t. I, pp. 642 et sv. et **Bouquet**, *Recueil des Historiens de France*, t. III, pp 544 et sv.

(5) SHL, p. 133, nº 8.

de la *Vita*. La première ajoute donne un extrait de la charte de 653 par laquelle Sigebert concède à Stavelot-Malmédy le tonlieu levé sur deux ports près de la Loire. La seconde ajoute renseigne la donation par Pepin de deux *villæ*, l'une en Hesbaye, l'autre en Ardenne et une translation de reliques de saint Pierre, apportées de Rome à Stavelot-Malmédy; elle fait aussi allusion à un *Liber Miraculorum* racontant les merveilles arrivées devant ces reliques (1).

* * *

Nous avons déjà parlé, à propos de saint Bertuin, des missionnaires irlandais et anglo-saxons qui évangélisèrent la Belgique. Au IXe siècle, nous trouvons la mémoire d'un de ces missionnaires, Wiron, dans la littérature hagiographique du chapitre de Mont-Sainte-Odile.

Saint Wiron (2) naquit probablement en Irlande (3). Il eut comme compagnons **Odger** et **Plechelm.** Odger n'était que diacre, tandis que Wiron et Plechelm étaient évêques, s'il faut en croire leurs *Vitæ*. Ils arrivèrent dans le royaume franc, dans le Nord de la Belgique, et se fixèrent à Mont-Sainte-Odile, domaine qu'ils auraient reçu de Pepin II. Ils évangélisèrent les environs et moururent soit à la fin du VIIe, soit au commencement du VIIIe siècle.

Voilà, semble-t-il, ce qu'on peut retenir de leurs *Vitæ*.

---

(1) SHL, p. 134. L'ajoute doit être l'œuvre d'un moine de Stavelot du XIe siècle au moins (*Ibid.*, loc. cit., et *Additionis et correctionis* p. 719).

(2) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast,** BHMA, t. II, p 1640.

Pour les *textes*, cfr BHL, nos 8973-8974.

(3) C'est l'idée de la plupart des auteurs. Cfr **Willemsen**, *Verhandeling over het geboorteland van den H. Wiro* en **Patrick Lynck** (*même titre*), dans le *Limburgsch Jaarbock*, t. V (1897-1898), pp. 159-183. La biographie de Wiron (ch. 2) fait naitre son héros en *Scotia*, qualifiée d'*insula*. C'est donc bien l'Irlande, car la *Vita* semble dater du IXe siècle et le mot *Scotia* signifie *Écosse*, après le XIe siècle seulement (Cfr **W. F. Skene**, *Celtic Scotland. A History of ancient Alban*, I : *History and Ethnology*, p. 3. Edimbourg, 1876. — **P. De Buck**, AA. SS., *Octobris*, t. XXII, p. 392, note *e*). Quant à Odger, sa *Vita* semble en faire un Anglo-Saxon : « *Fuit in Britanniæ partibus... Odgerus* » et dans la *Vita Wironis* (ch. 4) on le voit s'adjoindre à Wiron et à Plechelm, « dum partes *Anglorum* (Wiro) peragraret ». Plechelm, lui, est dépeint comme originaire d'un pays situé « intra confinia *Scotiæ* » (ch. 3) Au ch. 6, la *Vita* dit qu'on lui adjoint Wiron. Pour l'auteur, Plechelm est donc de même nationalité, c'est-à-dire Irlandais. Il ne faut pas le confondre avec l'Anglo-Saxon Pechtelm, dont parle Bède dans son *Historia Ecclesiastica Anglorum* (t. V, 24) et Boniface dans sa lettre onzième. Ce Pechthelm était évêque de *Candida Casa* (Whitehorn) et mourut en 735. Cfr AA. SS. B., t. VI, p. 201, no 9. — On peut consulter **Wolters,** *De HH. Wiro, Plechelmus en Odgerus en het Kapittel van Sint-Odilienberg*. Ruremonde, 1862.

La *Vita Wironis* (1) raconte que Wiron naquit en Irlande, qu'il fut élevé chrétiennement. Elle loue sa fermeté de caractère. A la mort de l'évêque du diocèse, Wiron fut élu à sa place. On lui adjoignit Plechelm et on envoya les deux compagnons à Rome, parce que, dit le biographe : « *Moris erat apud incolas eiusdem insulæ primo pastorem inter eos eligere, tum electum Romam dirigere, apostolicis manibus ordinandum, ordinatumque sedem et plebem revisere* » (chapitre 4). Décidément le biographe s'est trompé ; il applique aux Irlandais ce qui était en effet le propre des Anglo-Saxons. Pendant que les deux compagnons passent par l'Angleterre, le diacre Odger se joint à eux et les voilà partis pour Rome. Le pape les reçoit, embrasse Wiron et le consacre évêque, ainsi que Plechelm. Ils retournent alors dans leur patrie, où Wiron monte sur un siège épiscopal. Mais le désir d'aller dans des pays lointains le torture : il quitte sa résidence en compagnie de Plechelm et d'Odger et, après avoir parcouru plusieurs régions, arrive en Gaule. Pepin, le duc des Francs, apprend l'arrivée des étrangers; il les fait venir et leur donne *Mons Petri* (Mont-Sainte-Odile). Ils y construisirent une église en l'honneur de sainte Marie et un monastère en l'honneur de saint Pierre. Wiron devint le confesseur et le directeur spirituel de Pepin. Après une sainte vie, il mourut pieusement et fut enseveli dans l'église de Sainte-Marie. Sa fête se célèbre le 8 mai.

Telles sont les données de la *Vita Wironis*. Elle est extrêmement vague : ce qu'elle raconte de Wiron avant son arrivée en Gaule est fort sujet à caution et se retrouve à propos de tous les saints venus d'outre-mer. Sans doute, ces données peuvent être vraies pour un saint Bertuin de Malonne, mais dans presque toutes les biographies de ces saints peu connus, on ne peut s'empêcher d'y voir des thèmes hagiographiques. C'est toujours la même trame. On voit le saint croître en vertus; l'évêque de l'endroit meurt, le saint lui succède. Il refuse, mais il est forcé d'accepter. On l'envoie à Rome; le pape le reçoit très bien, le nomme évêque et le renvoie, soit en mission, soit dans sa patrie. Là, le saint, rempli de prosélytisme, ne séjourne pas longtemps. Il quitte son pays et se rend en Gaule, où il est bien reçu, soit par le roi, soit par un grand propriétaire. Ce canevas se retrouve nombre de fois.

Quand fut écrite la *Vita Wironis*? L'examen du style semble révéler une *Vita* carolingienne. Elle présente toute l'allure poétique, le latin boursouflé et élégant à la fois du IXe siècle. Relevons les expressions comme *gemellis* **sophiæ** *uberibus*, *habenas voti relaxare*, *undosa freta maris*, **osor** *falsi*, *procillosa maris freta transmetiens*, *votique compote*, *impetus tempestuosi vadi*, *gnarus*, *extasis*, *exul exul-*

(1) AA. SS. B., t V, pp. 358 et sv.
BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**, BHMA, t. II, p. 1497.



tat, impediretur impedimento, desiderio diu desideratæ peregrinationis, supplicationibus supplex, haud segnis et *non segnitur*, ces deux dernières expressions très fréquentes chez Alcuin et les écrivains carolingiens. C'est ce style d'imitation classique, qui est particulier au IX[e] siècle. Le titre de *dux* Francorum dont le biographe décore Pepin plaide aussi dans ce sens. M. Willemsen ([1]) voudrait placer la *Vita* avant 858, date à laquelle le roi Lothaire I donna Mont-Sainte-Odile à Hungerus et aux chanoines d'Utrecht, en fuite devant les Normands ([2]). De fait la *Vita* ne parle pas de cette cession; en supposant qu'elle date de la fin du IX[e] siècle, cet acte ne devait pas nécessairement être rappelé.

Nous croyons donc qu'on ne peut déterminer de la sorte le *terminus ad quem* de la *Vita*. Pourtant elle nous semble dater du IX[e] siècle.

La *Vita Odgeri* ([3]) nous raconte qu'Odger naquit en Bretagne. Il fut instruit chez les moines et l'évêque de l'endroit le nomma diacre. Au moment où il était fort perplexe sur le choix du genre de vie qu'il allait entreprendre, il entendit que Wiron et Plechelm allaient en mission : il alla les rejoindre. Les trois compagnons traversèrent la mer, se rendirent chez Pepin, qui leur donna Mont-Saint-Pierre. Wiron mourut en cet endroit et fut enseveli dans l'église, sur la montagne.

On le voit, le récit de la *Vita* est, à peu de détails près, d'accord avec celui de la *Vita Wironis*. L'auteur ne parle pas du voyage à Rome. C'est peut-être parce que, à Rome, Plechelm et Wiron furent nommés évêques, d'après la *Vita Wironis*, et que Odger resta à l'arrière-plan. Jugeant ce passage peu apte à glorifier son héros, le biographe l'a peut-être omis. Il est de toute évidence que l'auteur ne savait personnellement rien de l'histoire de saint Wiron. Il s'est inspiré de la *Vita Wironis*, en y puisant les données sur le saint pour en former une *Vita* à l'aide de thèmes hagiographiques et de lieux communs. De quand date ce centon? Il est assez difficile de le dire : il semble antérieur au XI[e] siècle : le style poétique, sans assonances, rappelle encore l'époque carolingienne.

Enfin, reste la *Vita Plechelmi* ([4]). Elle rapporte que Plechelm naquit dans le territoire de l'Irlande. Après avoir fait des études, il devint

---

([1]) *Op. cit.*, loc. cit

([2]) L'acte est indiqué dans **Boehmer-Muehlbacher**, *Regesta Imperii*, t. I, n° 1248. — Cfr **Blok**, *Geschiedenis van het Nederlandsche Volk*, t. I, pp. 111, 134. Les chanoines et l'évêque Baldéric ne rentrèrent d'ailleurs à Utrecht qu'en 920 (**Blok**, *op. cit.*, t. I, p. 134).

([3]) AA. SS. B., t. VI, pp. 223 et sv.

([4]) AA. SS. B., t. VI, pp. 214 et sv. La *Vita* est rééditée, d'après Ghesquière, avec celle de saint Wiron et celle de saint Odger dans les *Publications de la société historique et archéologique du Limbourg*, t. XXII (1885).

BIBLIOGRAPHIE : **Potthast,** BHMA, t. II, p. 1530.

prêtre. L'évêque de l'endroit meurt et Plechelm est élu comme son successeur. On lui adjoint Wiron et on l'envoie à Rome. Le pape se montra très accueillant, retint pendant quelque temps les voyageurs et finit par leur donner « les plus grands honneurs ». Il leur fournit des reliques et les envoya évangéliser les païens. De retour dans leur patrie, ils gagnent un siège fixe. Mais Plechelm désire quitter sa patrie. Il aborde en France, où il est reçu par le « roi » Pepin, en compagnie d'Odger et de Wiron. Pepin les envoya chez les païens; partout des églises furent fondées, et dans chacune de ces églises, dit le biographe « *usque hodie annis singulis in die dedicationis eius permanent S. Plechelmi patrocinia* ... » Lorsque Plechelm eût atteint un âge avancé, il reçut la propriété de Mont-Saint-Pierre. Chaque année, à la quadragésime, Pepin, pieds nus et sans ornements, allait se confesser chez le saint.

Plechelm mourut vieux et fut enseveli dans l'église de Saint-Marie, sur la montagne.

Cette *Vita* n'est qu'un pastiche de celle de Wiron. L'auteur ajoute quelques détails, probablement imaginaires. Qu'on se figure Pepin, allant se confesser pieds nus à Mont-Saint-Pierre! D'ailleurs, le titre de *rex*, donné à Pepin, montre que l'auteur est postérieur; la *Vita Wironis* décerne encore au maire du palais le titre de *dux*.

Ce qui est intéressant de constater, c'est que Plechelm vient à l'avant-plan comme Wiron dans la *Vita Wironis* et Odger dans la *Vita Odgeri*. Dans la *Vita Plechelmi*, Plechelm a remplacé Wiron comme confesseur de Pepin; de plus, l'auteur a voulu rendre encore plus grande la gloire de *son* héros : Pepin l'aborde à pieds nus!

Nous voilà en somme devant une seule et même légende, dont les trois *Vitæ* nous présentent trois aspects différents. C'est un exemple instructif des conceptions hagiographiques et des accommodements des biographes avec l'histoire. Chaque biographe ne songe qu'à la gloire de *son* héros.

De quand date la *Vita Plechelmi?* Comme elle distinge nettement la *Scotia* de l'*Hibernia*, elle remonte au plus tôt à la fin du X[e] siècle; c'est depuis lors que le nom de *Scotia* s'applique exclusivement à l'Écosse.

Ces biographies furent sans doute composées par des moines ou des clercs du monastère de Saint-Pierre, dont nous avons relaté la fondation à propos de saint Wiron. C'est en effet une et même tradition qui s'affirme dans les trois *Vitæ*.

* * *

Nous avons traité ici de la *Vita Plechelmi*, qui, composition assez tardive, ne devait pas être examinée à cet endroit, si l'on tient compte

de l'ordre chronologique que nous suivons en général. Mais comme les biographies de Wiron, d'Odger et de Plechelm se tiennent intimement, nous avons jugé que ce rapport était une raison suffisante pour déroger à cette règle. Nous sommes d'ailleurs ramenés au IX[e] siècle par une autre biographie, la *Vita Harlendis et Reinulæ.*

Les deux sœurs **Harlinde** et **Reinule** (1) (Relinde) naquirent de parents chrétiens, Adalhard et Grinnara (2). Ceux-ci, désirant éduquer au mieux leurs filles, les placèrent au monastère de Valenciennes, pour y être instruites dans les sciences sacrées et profanes (3). Elles y apprirent à lire, à chanter, et — ce qui était alors assez rare, comme le remarque le biographe — s'occupèrent d'écriture et de peinture (4).

Elles s'adonnèrent aussi aux travaux de femmes, le tissage et la broderie, dans lesquels elles se montrèrent de véritables artistes (5).

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast,** BHMA, t. II, p. 1367.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 552.
Wattenbach, DGM, t. I, p. 319.
Balau, SHL, pp. 73-75, n[os] 17-18.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, v° *Harlindis.*

(2) *Vita*, ch. 3.

(3) *Vita*, ch. 4.

(4) *Vita*, ch. 5.

(5) » Nendo et texendo, creando ac suando in auro quoque ac margaritas in serico componendis, miris in modis extiterant perfectæ opifices. » *Vita*, ch. 5. L'auteur atteste qu'à son époque, plusieurs objets d'art étaient conservés et attribués aux deux sœurs : il cite une « palliola quædam », ornée d'or et de perles ; un évangéliaire, écrit et enluminé de leurs mains, un psautier et d'autres manuscrits » quæ quidem hactenus in eodem loco tam recentia et vibrantia auro ac micantia margaritis fulgent, ut crederes ea hodie fuisse peracta » (*Vita*, ch. 12, AA. SS., *Martii*, t. III, p. 386). De fait, on a trouvé et on conserve à Maeseyck plusieurs monuments archéologiques, qu'on identifie avec les objets dont parle le biographe. Ce sont d'abord deux évangéliaires sur velin où **M. Helbig**, (*Histoire de la peinture dans le pays de Liège*, pp. 16-17) reconnait un travail d'influence anglo-saxonne, du VII[e] ou du VIII[e] siècle. Pourtant, l'écriture de ces évangéliaires est certainement irlandaise : le contour de points rouges encerclant les majuscules comme des perles, en est une caractéristique indubitable. Quant aux miniatures en pleine page qui décorent ces manuscrits, représentant des portiques romans et des figures d'évangélistes, elles assignent au manuscrit plutôt la date de la fin du VIII[e] ou du commencement du IX[e] siècle. **Bock** (*Kunststickerei des 7. Jahrhunderts*, dans *Cölner Blättern*, n° 268, 1, p 29 (1867) se trompe certainement en voyant dans les initiales l'art anglo-saxon et en attribuant le manuscrit au VII[e] siècle (Cfr **Reusens,** *Manuel de Paléographie*, pp. 49, 53 et planche X. — **Lecoy de la Marche,** *Les manuscrits et la miniature*, p. 247) D'après **M. Helbig,** l'authenticité de cette tradition pour les évangéliaires aurait reçu une confirmation par la broderie d'une chasuble trouvée dans une châsse de Maeseyck et dont une inscription fait remonter le travail aux deux sœurs. Voici le texte : « Hanc casulam contexerunt sctæ virgines Herlindis et Reglindis abbatissæ, consecravit scts. Theodardus ep. Leodiensis,

Lorsque l'éducation des deux sœurs fut terminée, leurs parents s'occupèrent de rechercher un endroit où ils pourraient construire un monastère. Après avoir tâtonné longtemps, ils décidèrent de le fonder dans un petit bois, situé près de la Meuse. Cet endroit s'appelait *Eika*. C'est là que les deux sœurs allaient désormais se cloîtrer, en compagnie de leurs parents, et se livrer à la vie comtemplative, tout en entretenant leurs dispositions artistiques.

Au dire du biographe (¹), les saintes auraient été créées abbesses par Willibrord et Boniface. Ce semble assez douteux. Toujours est-il que bientôt douze vierges vinrent se ranger autour des deux sœurs et qu'une communauté se forma (²). Harlinde mourut la première (³). On doit placer la mort des deux sœurs dans la première moitié du VIIIe siècle.

Leur *Vita* fut écrite au IXe siècle, du temps de l'évêque Francon de Liège, avant 880, date où le monastère fut détruit par les Normands. Elle fut probablement composée lors de la translation du 22 mars 860, lorsque, à l'occasion de la construction d'une nouvelle église en pierres par l'abbesse Ava, — église destinée à remplacer l'oratoire en bois, qui tombait de vétusté — l'évêque Francon fit la translation des reliques des deux saintes (⁴).

Dans le prologue, l'auteur s'en rapporte à la tradition orale; il n'a pas eu de sources écrites. Il a mêlé les quelques données qu'il fournit sur les saintes à des thèmes hagiographiques et des lieux communs, habituellement employés pour cimenter les maigres données dans un ensemble de quelque étendue. Le style est assez boursouflé et offre un exemple du latin carolingien avec ses termes artificiellement classiques. C'est une biographie de peu de valeur; elle est

---

celebrarunt scts. Willibrordus ep. Ultraiectensis et scts. Bonifacius Moguntinus. » Cette inscription est postérieure ; elle fait de saint Théodard un contemporain des deux saintes, ce qui est une erreur, et l'appelle *episcopus Leodiensis*. Ce titre de *Leodiensis* suffit pour mettre l'inscription au plus tôt au IXe siècle. Ce texte pourrait bien avoir été inspiré par la *Vita* des deux sœurs. On a également trouvé deux voiles de religieuses; un de ceux-ci porte, brodée en pourpre, cette inscription : « Velamen sanctæ Herlindis abbatissæ auro, unionibus et pretiosissimis perlis mirifice contextum ». Le mot *perlis* trahit la date récente de ce texte et lui enlève son autorité. Un autre texte brodé sur le même voile, dit qu'Erloinus, le frère des deux saintes, a consacré ce don à saint Pierre. C'est un travail anglo-saxon d'après M. Helbig (*op. cit.*, p. 17).

En résumé, on voit qu'il serait imprudent d'identifier les traveaux cités avec ceux dont parle la *Vita*, *sur la foi de leurs inscriptions*. Nous n'entendons pas nier que ces restes proviennent peut-être des saintes, mais, loin de confirmer le biographe, l'âge et les inscriptions de ces monuments semblent plutôt faire croire que la *Vita* a influencé la tradition.

(¹) *Vita*, ch. 10.
(²) *Vita*, ch. 11.
(³) *Vita*, ch. 14.
(⁴) *Vita*, ch. 23.

néanmoins intéressante parce que c'est un des rares écrits de l'époque où les invasions normandes jetèrent le trouble dans le diocèse de Liège. L'auteur est sans doute un clerc attaché au monastère d'Eik pour les besoins des sanctimoniales (1).

* * *

Nous arrivons ainsi au Xe siècle. Le siècle précédent avait connu toutes les horreurs de l'invasion normande, les excès de ces farouches barbares du nord, pilleurs de monastères et égorgeurs de moines, dont les incursions sanglantes avaient arrêté net les progrès de la vie intellectuelle dans nos anciennes provinces (2). La situation des abbayes était devenue précaire; les unes étaient complètement ruinées, les autres étaient tombées entre les mains de puissants seigneurs laïcs et le pouvoir royal, trop faible pour se défendre lui-même, ne pouvait les relever ou les affranchir de ce joug, si toutefois il ne se s'emparait lui-même de leurs biens et de leurs revenus (3).

Le Xe siècle allait remettre un peu d'ordre dans ce chaos et le puissant souffle de réforme monastique, qui gagnait toute l'Europe, allait aussi faire sentir ses bienfaits dans nos régions. On voit alors surgir des réformateurs comme saint Gérard de Brogne (4), qui rendit une vie nouvelle aux anciennes abbayes mérovingiennes de Saint-Bavon et de Saint-Pierre au Mont-Blandin, à Gand; de Saint-Bertin, de Saint-Ghislain, de Mouzon et de Saint-Amand. Dans la partie orientale du pays se fit aussi sentir une influence salutaire de réformes, sortie de l'activité restauratrice de Jean de Gorze. Elle affecta entre autres le pays de Liège, les abbayes de Gembloux, de Waulsort, de Stavelot, de Saint-Hubert.

C'est dans ce dernier monastère que nous trouvons, même avant l'introduction des observances sévères par l'abbé Frédéric († 942) (5),

(1) L'abbaye, détruite au cours des invasions normandes, s'était déjà relevée de ses ruines avant 929. Mais, malgré la protection du duc de Lotharingie Gislebert (916-939) et le patronage des rois de Germanie, la communauté des religieuses bénédictines ne parvint pas à se maintenir et l'évêque Richair se vit forcé de la remplacer par une abbaye séculière d'hommes, qui se transforma plus tard en chapitre. Cfr **E. Schoolmeesters**, *Quelques notes et documents concernant le monastère d'Aldeneyen*, dans les *Analectes pour servir à l'Histoire Ecclésiastique de la Belgique*, 2e sér., t. III (1884), p. 164.

(2) **H. Pirenne,** *Histoire de Belgique*, t. I, pp. 37, 142.

(3) *Ibid.*, pp. 73-74.

(4) Cfr **W. Schultze,** *Gerhard von Brogne und die Klosterreform in Niederlothringen und Flandern* (*Forschungen zur Deutschen Geschichte* t. XXV, pp. 221 et sv.) et **E. Sackur,** *Die Cluniacenser in ihrer kirchlichen und allgemeingeschichtlichen Wirksamheit bis zur Mitte des elften Jahrhundert*, t. I, pp. 321 et sv. Halle, 1892.

(5) Cfr **G. Kurth,** *Les premiers siècles de l'abbaye de Saint-Hubert*, dans BCRH, 5e sér., t. VIII, pp. 7-111.

un témoignage de vie intellectuelle, qui nous éloigne un peu du centre littéraire que nous avons surtout rencontré jusqu'ici au pays de Liège et dans la Hesbaye. Nous voulons parler de la *Vita Beregisi*, biographie du fondateur de Saint-Hubert.

Saint Bérégise (1) naquit en Condroz, dans le *vicus Spangius*, de parents riches et pieux (2); on place communément la date de sa naissance, par un calcul d'érudition, vers 664 (3). En suivant le procédé de calcul du P. De Bye (4), si l'on tient compte de ce que la mort de saint Trond doit être fixée avec plus de vraisemblance vers 695 plutôt qu'en 691, saint Bérégise doit être né vers 670, toutes réserves faites pour le caractère de probabilité que garde cette chronologie des saint mérovingiens peu connus (5). La mère du saint, d'après la tradition, s'appelait Berilla (6). Bérégise fut envoyé au monastère de *Sarchinium*. — dont nous avons relaté plus haut la fondation — pour y faire son éducation. Dans cette abbaye bénédictine, le saint semble avoir été éduqué comme clerc séculier (7) et c'est à ce titre que nous le voyons attaché, avec la dignité de prêtre, à la maison de Pepin II (8). Les relations qu'il eut avec le maire du palais ne sont pas bien connues. La tradition de Saint-Hubert montre le saint refusant, pendant la messe, le baiser de paix à Pepin pour protester contre l'irrévérence du prince qui ne s'était pas découvert en entrant à l'église (9).

Les relations de Bérégise avec Pepin II nous sont dans tous les cas certifiées par la fondation du monastère d'Andagina, plus tard l'abbaye de Saint-Hubert (10). Le site, choisi pour y édifier un nouveau monastère, était une solitude profonde au milieu de la forêt d'Ardenne.

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch** : *Verzeichnis*, p. 416.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1205.
Balau, SHL, pp. 95-99, nº 10.

Il faut aussi consulter **G. Kurth**, *Les premiers siècles* etc., loc. cit. — Pour les *textes* cfr BHL, t. I, nº 1180.

Nous employons l'édition des AA. SS, *Octobris*, t. I, pp. 520 et svv.

(2) *Vita Beregisi*, ch. 6.

(3) **P. De Bye**, AA. SS., *Octobris*, t. I, p. 500, nº 20.

(4) *Ibid*, pp 499-500, nrs 16-20.

(5) Le calcul basé sur l'oblature du saint à Sarchinium (**De Bye**, loc. cit.), suppose gratuitement que le saint y arriva peu après la fondation, dont la date est d'ailleurs loin d'être sûre.

(6) *Vita*, ch. 6.

(7) **De Bye**, *op cit*, nos 21-34, loc. cit., pp. 500-504. — **Kurth**, *op. cit.*, p. 15.

(8) *Vita*. ch. 12.

(9) *Vita*, ch 9-10.

(10) Pendant quelque temps, les deux noms subsistèrent côte a côte, comme pour l'abbaye de Saint-Trond, qu'on appelait aussi : *Le monastère de Saint-Trond à Sarchinium*. **Kurth**, *op. cit.*, p. 16.

Aucune habitation humaine ne s'y élevait et il fallut jouer de la cognée pour se procurer la place à bâtir [1]. Le lieu était connu par le ruisseau, l'Andagina ou Andaïna, qui fécondait cette solitude et fixait de suite le regard du fondateur d'un monastère [2]. D'après la tradition, qui nous est parvenue toute enguirlandée de fables [3], mais dont le fond mérite créance, Pepin II et Plectrude ont fondé en cet endroit le monastère d'Andagina, par les soins de saint Bérégise. Nous n'avons pas de données suffisantes pour fixer avec certitude la date de cette fondation. En tous les cas, en 725, nous voyons, par une charte que l'auteur de la *Vita Beregisi* avait trouvée dans les archives de l'abbaye [4], que le comte Grimbert, le même sans doute que celui qui est mentionné dans un diplôme de la 16e année de Childéric III (710) [5], donna à Bérégise des vignes dans le pays de Trèves, précieux cadeau pour les abbayes situées en dehors des régions vinicoles.

La date de la fondation est placée en 687 par un diplôme attribué à Pepin II [6]. Ce diplôme est un apocryphe, fabriqué au XIe siècle par un moine de Saint-Hubert; le document est en relation étroite avec les revendications de l'abbaye sur le domaine d'Amberloux, dont la dîme se trouvait, peu de temps après 1065, injustement dans la possession du comte Albert III de Namur [7]. Le faussaire suppose la donation du domaine primitif de l'abbaye, dont il précise l'étendue en se basant sur les possessions de Saint-Hubert, à son époque. Quant à la date de la fondation de l'abbaye, le biographe a recouru, pour l'établir, à des combinaisons d'érudit [8]. La victoire de Pepin de Herstal à Tertry en 687 constituait pour lui, comme pour les Annales carolingiennes, le commencement de la puissance des Carolingiens. Il était dangereux de vouloir remonter au-delà et peut-être le moine de Saint-Hubert se persuadait-il que, en réalité, le rôle de Pepin ne commençait qu'en 687. C'était le terme le plus haut auquel la prudence commandait de s'arrêter, mais c'était probablement le plus bas où il

---

(1) **Kurth**, *op. cit.*, p. 16. — Cfr *Vita, Prologus*, ch. 5; *ibid.*, ch. 17, 18, 21.

(2) Au ch. 17, le biographe du saint décrit l'attrait de l'endroit : « Ita clarissimis et salubribus aquis fœcundatus, optimo cespite prata vernantia ferens, nemorum venustate circumdatus magnam commoditatem solitariam vitam desirantibus repromittit. » Loc. cit., p. 527.

(3) Nous en parlerons à propos de la *Vita*.

(4) *Vita, Prologus*, ch. 3, loc. cit., p. 521.

(5) **Pardessus**, *Diplomata*, t. II, p. 287; MGH, *Diplomata*, t. I, p. 70. Cfr **Kurth**, *op. cit.*, p. 11.

(6) Manuscrit de la Bibliothèque de Namur. **Pardessus**, *op. cit.*, t. I, p. 308, n° 208. **Bonnell** (*op. cit.*, p. 76) se base sur ce diplôme. Cfr **Boehmer**, *Regesta Imperii*, éd. **Muehlbacher**, t. I, p. 5.

(7) **Kurth**, *op. cit.*, pp. 21-23.

(8) **Le même**, *op. cit.*, p. 13.

voulut descendre, pour ne pas nuire à la réputation d'antiquité de son abbaye ([1]). Cette date n'a donc aucune importance : avec Lecointe ([2]) et Mabillon ([3]), on peut, sans trop s'écarter de la réalité, admettre une des premières années du VIII[e] siècle ([4]).

Quelle fut la règle monastique ou cléricale que Bérégise imposa aux habitants d'Andagina? La tradition de Saint-Hubert rapporte que ce furent des clercs, des chanoines réguliers, et les sources concordent assez sur ce point pour qu'on puisse l'admettre ([5]). D'ailleurs Bérégise fut lui-même clerc séculier attaché à la maison de Pepin et il n'est donc pas étonnant qu'il ait préféré la congrégation canoniale au couvent monastique. De plus, au VIII[e] siècle, la pratique de la vie en commun, la *Vita canonica*, reparaît à l'ancien exemple de saint Augustin et d'Eusèbe de Verceil. Les chanoines réguliers ne manquent pas au commencement du VIII[e] siècle : à Utrecht, par exemple, sous Willibrord, il dut y avoir un institut de ce genre. La supposition que ces chanoines auraient été précédés à Andagina par des moines ne repose que sur des hypothèses. Nous sommes mal renseignés sur la prélature de Bérégise à Andagina. Le seul acte précis est le diplôme de Grimbert de 725.

Pour le reste, au dire du biographe ([6]), Bérégise fit fructifier entre ses mains le dépôt de Pepin. « Il ne cessa d'agrandir le domaine de Saint-Hubert, grâce aux libéralités qu'il parvint à se faire accorder par tout ce que le pays comptait de grands sei-

---

([1]) **Kurth,** loc. cit.

([2]) **Lecointe**, *Annales ecclesiastici Francorum*, t. IV, p. 436.

([3]) **Mabillon,** *Annales ordinis S. Benedicti*, t. II, p. 16.

([4]) **Kurth,** *op. cit.*, p. 14; **De Bye**, *op. cit.*, n[os] 68-69, loc. cit., p. 514, admet 708, se basant sur la tradition qui attribue la consécration de l'église d'Andagina à saint Hubert. Nous avons déjà dit, à propos de celui-ci, que tout cela est simple conjecture. La date générale (VIIIe siècle) est à préférer. Cfr **Balau, SHL,** p. 97, n° 2.

([5]) *Vita*, ch. 18 : » Clericorum officio delegat «, ch. 19 : » Quibus clericis *canonico ordine* militantibus .. « Au ch. 20, on voit l'évêque Walcaud de Liège y installer des moines, lors de la restauration. — *Cantatorium*, ch. 3 : » collectis secum religiosis clericis, abbatis nomine et officio ibidem Deo militantibus (B.) præesset.... Perseveraverunt in clericali scemate... «. Ces données sont confirmées par une source indépendante et de valeur sérieuse, la *Translatio S. Hub rti* de Jonas d'Orléans. Celui-ci nous dit, au ch. 30 : » Andagium, quæ olim quidem, inhabitatoribus *habitus canonici* floruit.... « puis, à propos de Walcaud : « incolasque loci illius *monachos* esse voluit. « Ce récit, contemporain de la restauration d'Andagina, comme nous l'avons vu à propos de saint Hubert, tranche la question en faveur des chanoines réguliers. — Cfr **Rettberg**, *op. cit.*, t. I, pp. 565-566 parait en douter. — **Friedrich**, *op. cit.*, t. II, pp. 352-353; **Kurth,** *op. cit.*, p 15.

([6]) *Vita*, ch. 18. Jonas d'Orléans nous affirme la même chose. *Vita S. Huberti* [2] ch. 30 : » exceptis prædiis, quæ olim religiosorum virorum largitati possedit. « Loc. cit., p. 61. — Cfr *Cantatorium*, ch. 5.

gneurs. Il sut gagner à sa maison les sympathies des évêques, des comtes et de toute la noblesse, il y intéressa particulièrement ses amis et ses parents. Stimulés par lui, de pieux fidèles offrirent au monastère des vignes et des champs : en un mot, rien de ce qui est nécessaire à la prospérité matérielle ne manqua à la nouvelle abbaye. » (1) Bérégise eut un abbatiat assez long (2); en tous les cas il est mort après 725 et on n'est peut-être pas éloigné de la vérité en fixant la date approximative vers la moitié du VIII[e] siècle (3). Voilà ce que l'histoire nous apprend à propos de Bérégise.

Étudions maintenant d'un peu plus près cette biographie, que nous avons employée pour retracer l'histoire du fondateur d'Andagina.

Les Bollandistes ont édité la *Vita Beregisi* au tome I d'octobre (4) d'après l'*Hagiologium Brabantinorum* ou collection de *Vitæ* de Jean Gielemans, abbé de Rouge-Cloître (5).

Ce document a été écrit par un moine de Saint-Hubert, comme il est facile de le voir par ses expressions soit à propos de l'abbaye soit à propos de Bérégise « *loci huius* (6).... *desirantibus fratribus nostris... debite* **Patroni** *acta* ... (7) *hoc... habitaculum... in hoc, quo cernitur, statu...* (8) » etc. Il a écrit vers 937, d'après ce qu'il nous montre lui-même dans le prologue : « *Hinc denique secundo anno Ottone, filio Henrici, Saxonum regnum agente, qui* **est** *ab Incarnatione Domini nongentesimus trigesimus septimus...* » (9). Sa source principale d'information est la *tradition*, comme il nous l'affirme clairement dans son prologue (10) : il se rappelle avoir entendu, enfant, les vieux moines et il cite nominalement Olbert, Vulbert et Beregrinn : beaucoup de détenteurs de la tradition vivent encore, un plus grand nombre sont déjà morts (11). Cette tradition n'était pas bien fournie. Ses renseignements se réduisent

---

(1) **Kurth,** *op. cit.*. p 29.

(2) *Vita*, ch. 19 : « Plurimorum spatia annorum in hoc loco religiosam vitam ducendo advixit... » Loc. cit., p. 527.

(3) **De Bye**, *op. cit.*, n° 83, loc. cit., p 519.

(4) Pp. 520-529.

(5) Cfr *Analecta Bollandiana*, t. XIV, p. 57, n° 28.

(6) *Prologus*, 1, loc. cit., p. 520; ch. 5, loc. cit., p. 521.

(7) *Prologus, ibid.*

(8) Ch. 5. loc. cit., p. 321.

(9) *Ibid.*

(10) « Ea quæ de ipso hactenus referuntur... quæ iam iamque memoriæ diffugienda comperi, scriptis, etsi inertibus, retinenda digesserim... » *Prologus*, ch. 1, loc. cit., p 520. Aussi ch. 2.

(11) « Quæ autem conscribenda aggredior, a quibus didicerim, quoniam multi sunt superstites, plurimi vero iam defuncti, præsertim cum subveniat in mente, in ipsis rudimentis pueritiæ quædam eorum agnovisse, cum de iis sermocinantibus senioribus monachis Olberto, Vulberto et Beregrinno cum genitore vel sibi invicem interfuerim.... » *Prologus, 2, Ibid.*

à dire que l'abbaye avait été bâtie par un prince du nom de Pepin, de concert avec sa femme. De plus elle était vague, car elle ne déterminait pas de quel Pepin il s'agissait. Aussi l'auteur n'a pu identifier ce Pepin qu'en recourant au raisonnement. Tout d'abord il se trouve fort perplexe, ne sachant s'il devait l'identifier avec Pepin I, Pepin II ou Pepin le Bref (1).

La découverte d'une charte vint le tirer d'embarras : c'est le diplôme du comte Grimbert de 725 qui reposait aux archives de son abbaye (2). Le biographe eut assez de peine à déchiffrer l'écriture, mais la date vint lui donner une donnée solide : elle portait la 5e année du roi Thierry (3). Recourir aux *Gesta Regum Francorum*, y trouver sous le roi Thierry, un Pepin, fils d'Anségise, maire du palais, époux de Plectrude, l'identifier avec le Pepin de la légende, ce fut fait aussitôt (4). Le calcul était juste, sauf une erreur de détail. Le comte Grimbert de la charte est sans doute le même personnage que celui mentionné dans un diplôme de la 16e année de Childebert III (710) et dès lors, le biographe a pris à tort le Thierry de la charte pour Thierry III (670-691); il devait s'agir de Thierry IV (720-737). La 5e année de Thierry III tomberait en 675, date incompatible avec l'histoire de Pepin II (5). L'erreur d'ailleurs n'était pas de nature à modifier les conclusions du biographe. Ce dernier, qui travailla donc d'une manière intelligente, montre partout un goût assez prononcé (6) et fait preuve d'érudition. Il connaît bien l'histoire générale ou du moins il sait bien l'entrelacer dans ses données traditionnelles (7), en utilisant les *Gesta* cités.

Plusieurs de ses données, comme nous l'avons vu au début, sont confirmées par ailleurs, par des sources indépendantes, notamment la *Vita Sancti Huberti* de Jonas d'Orléans. L'auteur est d'ailleurs sincère : nous avons vu qu'il révèle exactement ses sources, qu'il nous retrace ses investigations, la marche du petit problème historique qu'il devait résoudre pour identifier le Pepin de la tradition avec un des Pepins connus par les *Gesta Regum Francorum*. De même, en parlant au chapitre 6 des parents du saint, il nous avoue ignorer

(1) *Vita, Prologus*, 2. Cfr le début du ch. 3 : « cum ergo de iis cunctarer... » p. 521. **Kurth**, *op. cit.*, pp. 10-11.

(2) « Contigit chartam reperiri, quæ sub custodia ecclesiæ reservatur reposita. » *Prologus*, 3, loc. cit., p. 521

(3) « Cum ergo hanc discuterem, et pro difficultati barbaricæ scripturæ non facile penetrarem, adverti in ultimo quod ipsa proponebat in quinto anno Theoderici regis se editam fuisse. » *Ibid.*

(4) Ch. 3-4, loc. cit.

(5) **Kurth**, *op. cit.*, p. 11 et *ibid.*, n. 2.

(6) Cfr **L. Levillain**, *Contribution à la chronologie des rois mérovingiens*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XVI (1903), pp. 1-11.

(7) Cfr le *Prologus* et ch. 25-26.

le nom du père et note, à propos du nom de la mère, que c'est une donnée traditionnelle [1]. C'est aussi d'après la tradition, sans doute, qu'aux chapitres 8-11 [2], l'auteur nous retrace le refroidissement des relations entre Pepin et Bérégise ; ce dernier avait reproché au puissant maire du palais d'avoir gardé sa coiffure à l'église et lui aurait refusé, pendant la messe qu'il célébrait devant lui, le baiser de paix. Il est évidemment impossible de déterminer au juste la valeur historique de cet épisode quoiqu'il ait une teinte assez légendaire. Ce qui est certainement une légende, c'est le récit des causes qui entraînèrent la fondation de l'abbaye d'Andagina [3].

Un jour, d'après la tradition, Plectrude, sous conduite de Bérégise, traversait la forêt des Ardennes ; elle trouva, dans le creux d'un rocher, un billet tombé miraculeusement du ciel. Bouleversé par ce prodige, Plectrude fait précipitamment lever ses gens, qui reposaient dans la forêt, ordonne de seller les chevaux et retourne à la *villa* où Pepin résidait. Elle lui raconte l'évènement et les deux époux, également perplexes, se décidèrent à demander l'explication de ce mystère à leur chapelain Bérégise. De suite, celui-ci déclara que l'endroit de la découverte serait sous peu habité par des hommes pieux au grand profit de beaucoup d'âmes. On se figure la perplexité de Pepin et de son épouse. Mais Bérégise, désireux depuis longtemps de vivre une vie retirée, y vit un ordre du ciel et demanda de lui céder l'endroit, ce qu'ils firent en lui recommandant d'y bâtir un monastère : Pepin se rendit *de visu* compte de l'étendue du terrain nécessaire aux bâtiments, au défrichement et aux pâturages, règla les dîmes et le nombre des serfs et arrangea le tout avec libéralité. Ainsi naquit le monastère d'Andagina, d'après la légende que le biographe appelle « *relatio verissima* » [4]. Ici il est moins bien inspiré. En effet, cette tradition ne faisait qu'adapter aux quelques données vagues que nous avons rencontrées à l'origine de toute la légende, un thème répandu, au VIIIe siècle surtout, l'historiette du billet tombé du ciel [5]. Ce thème était alors à la mode. L'hérétique Aldebert, contemporain de saint Boniface, exhibait une lettre du Christ tombée du ciel [6], et en 789, Charlemagne [7] prémunissait les fidèles contre une prétendue lettre, tombée du ciel, disait-on, l'année précédente. Il n'est donc pas étonnant que les moines de Saint-Hubert aient eu recours à cette légende

---

(1) « Patris nomine a memoria avulso, matrem ferunt Berillam vocitatam fuisse... » Loc. cit., p. 524.

(2) Loc. cit., p. 525.

(3) Ch. 12-16, loc. cit., pp. 525-526.

(4) Ch. 12, loc. cit., p. 526.

(5) **Kurth**, *op. cit.*, pp. 11-13.

(6) **Le même**, *Saint Boniface* (Collection *Les Saints*), p. 90.

(7) **Boretius**, *Capitularia Caroli Magni*, p 65 (MGH, *Leges*, t. I).

pour expliquer l'origine de leur monastère et, une fois créée, cette tradition dut se transmettre, « entourée de ce respect que donne aux souvenirs du passé leur éloignement, qui les rend plus vénérables et les impose au respect des plus libres esprits » (1). Nul doute que c'est avec une conviction profonde que le biographe l'appelle « *relatio verissima* » : elle servait à rehausser l'origine du monastère. Pour le reste de la biographie de Bérégise, l'auteur nous rapporte des données auxquelles on peut se fier. Ainsi c'est avec raison qu'il fait dénommer l'endroit d'après la rivière, l'Andagina (2). C'est en effet une loi constante de la toponymie que les noms des cours d'eau ont été généralement empruntés par les plus anciennes localités nées sur leurs bords et que des ruisseaux aujourd'hui insignifiants ont dû être dénommés dès l'époque celtique (3). Le biographe se montre sobre à propos de la prélature de Bérégise, et, dans son ignorance de faits précis, il a préféré se taire que de recourir à ces éloges et portraits qui se rencontrent toujours, lorsque les hagiographes sont à court de renseignements. Il raconte aussi d'une façon très exacte la restauration de l'abbaye par l'évêque Walcaud (4) de Liège vers 825 : le contrôle que nous offre la *Vita Huberti* de Jonas est tout en faveur du biographe. Ce qu'il raconte au chapitre 25 à propos de saint Lambert et de saint Hubert est tout aussi exact. La chronologie du chapitre 26 est même remarquable; mais l'auteur doit avoir consulté les *Gesta Regum Francorum* et les biographies de saint Hubert. Il dit d'ailleurs : « *historiæ veritas asserit* » (chapitre 26) et au chapitre 27 : « *scriptorum testimonia confirmat ... assertio illorum satis indicat* ». Peut-être qu'il a consulté le martyrologe de son abbaye, d'une bonne antiquité, qui a disparu, mais dont M. Kurth a pu retrouver plusieurs feuilles authentiquées. Ce martyrologe raconte à la notice du 30 septembre la restauration de Walcaud et parle de saint Hubert. De même à la note du 3 novembre. L'auteur, pour le 30 septembre, a dû employer la *Vita Huberti* de Jonas. Après avoir, aux chapitres 25-26, posé les prémisses de son raisonnement, en montrant à quelle époque Hubert a vécu, il risque, aux chapitres 27-28, une hypothèse : saint Hubert aurait contribué à la fondation et au développement de l'abbaye (5), tout comme les deux saints auraient évangélisé ensemble l'Ardenne (6). Toutefois il nous in-

---

(1) **Kurth**, *op. cit.*, p. 12.

(2) Ch. 17; ch. 21 « Sed et locum ipsum pristino vocabulo, id est Andainam censuit vocitandum, quod a fonte ... in sui primordio sumpserat. »

(3) **Kurth**, *op. cit.*, p. 16 : **Le même**, *La frontière linguistique*, t. I, pp. 434 et sv.

(4) Ch. 20-21, loc. cit., pp. 527-528.

(5) « Credibile habetur, quod et ipse (Hubertus) consequenter reverendus pontifex illius monasterii ac loci amplificandi cooperator extiterit. » Loc. cit., p 528.

(6) « Simul etiam prædicatione instantes.... » Ch. 28, *Ibid.*

dique le caractère conjectural de cette conclusion en disant : « *credibile habetur* ». Cette conjecture, dont nous avons déjà parlé en nous occupant de saint Hubert, n'a pas plus de valeur que celle d'une simple possibilité; plusieurs éléments introduits par le biographe sont inexacts. Aussi, Hubert ne put prêcher à l'époque de Thierry III (¹), puisque celui-ci est mort en 691 et Hubert ne devint évêque que vers 705.

Le biographe nous apprend que, à son époque, Bérégise était honoré le 2 octobre (²); il est très sobre à propos du culte et ne parle des miracles qu'en général; il ne raconte aucun des faits miraculeux qui se seraient passés. Mais il affirme (chapitre 23) les avoir relatés dans un écrit précédent : il en retient d'autres de mémoire pour les mettre par écrit plus tard. Pourtant nous ne connaissons pas un récit de ce genre, qui puisse être identifié avec l'œuvre dont parle le biographe. Mais, eu égard à sa sincérité, à sa bonne foi, il faut bien admettre, comme le fait M. Balau, que cet écrit a existé, qu'il a dû périr, ou du moins qu'on ne l'a pas retrouvé, comme ces *Annales* de l'abbaye, dont il faut peut-être admettre l'existence.

Le style de la *Vita*, malgré les affectations propres à la langue du Xᵉ siècle, est littéraire et toute l'œuvre indique une bonne érudition. Elle fait assez bonne figure pour représenter l'historiographie de Saint-Hubert au Xᵉ siècle (³).

L'auteur dut écrire sous l'abbé Warmar (902-3?—939?) qui fut établi par l'évêque Étienne de Liège et qui administra l'abbaye pendant vingt-six ans (⁴). L'amitié de Warmar avec Étienne a pu déterminer, sous la pression de cet évêque, ami des sciences et des lettres, le goût des études dont nous offre un exemple la *Vita Beregisi*.

Dans la suite, l'épisode du billet tombé du ciel continua à se répandre dans les documents de l'abbaye, mais de plus, une légende nouvelle se créa, pour faire revenir dans les mains des moines la dîme d'Amberloux, enlevée injustement par le comte de Namur. Cette légende, inventée probablement par le moine Lambert l'Aîné, fut reproduite par le faux diplôme de Pepin, du XIᵉ siècle, et par la chronique de Saint-Hubert ou *Cantatorium*, écrite dans le premier quart du XIIᵉ siècle. D'après cette légende, du temps des Romains, l'endroit

(¹) « Quod nullatenus fieri posset, nisi Theodorici regis ac Pipini ducis ævo hunc præclarum sacerdotem in prædicationis verbo positum fuisse, constaret. » Loc. cit., p. 528. Le *quod* retombe sur la considération du chapitre précédent, que saint Hubert transféra le corps de saint Lambert à Liège, « in *pontificatu* agente » d'où on voit le sens qu'a ici le mot : « sacerdos ».

(²) Le biographe a pu tirer sans doute quelques données sur Bérégise de l'obituaire de son abbaye. **Kurth**, *op. cit.*, p. 10.

(³) **Kurth**, *op. cit.*, p. 65.

(⁴) **Kurth**, loc. cit.

où s'éleva plus tard le monastère, était occupé par le *castrum* d'Ambra, ainsi appelé parce qu'il était la tête du domaine royal d'Amberloux. Ce *castrum* contenait une église dédiée à saint Pierre. Le *castrum* et l'église furent rasés par les Huns et tout redevint désert, jusqu'au jour où Bérégise fonda l'abbaye et releva l'ancienne église (¹). C'est ainsi que, une fois de plus, la légende vint obscurcir peu à peu les notions qu'on avait sur l'origine de l'abbaye.

Comme les documents où elle apparaît ne rentrent pas dans le cadre de notre sujet, nous finirons ici notre étude sur Bérégise et la production hagiographique qui se rattache à son nom.

* * *

Après la *Vita Beregisi*, écrite dans la première moitié du Xe siècle, nous passons à la seconde moitié de cette époque, pour revenir aux œuvres d'Hériger de Lobbes, dont nous avons déjà rencontré une production dans la *Vita Remacli*.

Les autres œuvres hagiographiques d'Hériger sont la *Vita et Translatio Landoaldi et sociorum eius*, la *Vita metrica Landelini* et la *Vita Hadelini*. La *Vita metrica Ursmari* a déjà été étudiée à propos de saint Ursmer. Nous ne nous occuperons ici que de la biographie de saint Hadelin et de la vie métrique de saint Landelin. La *Vita Landoaldi* pourra mieux être examinée à propos des saints de Gand; la polémique qui s'attache à son origine se comprendra mieux quand nous parlerons de saint Bavon et de l'abbaye de Saint-Bavon.

Examinons donc la biographie de saint Hadelin.

Saint Hadelin (²) naquit en Aquitaine, au dire de sa *Vita* (³). Nous le voyons quitter le pays avec Remacle (⁴), qu'il aurait accompagné dans sa retraite à Stavelot (⁵). Ces détails sont douteux, de même que la participation de Remacle à la construction d'un ermitage aux bords de la Lesse (⁶).

---

(1) Voyez pour cette évolution, **Kurth**, *op. cit.*, pp. 19 et svv. **Balau**, SHL, p. 98, n. 1.

(2) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 428.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1360.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 550.
Balau, SHL, p. 143, n° 17.
Kurth, *Notger*, t. I, pp. 339-340.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n° 2733.

(3) *Vita Hadelini*, ch. 2.

(4) *Vita*, ch. 2.

(5) *Vita*, ch. 4.

(6) *Vita*, ch. 6.

Hadelin se serait construit une cellule sur les bords de cette rivière, à Celles ([1]), et il aurait reçu des biens de propriétaires des environs, Béon, qui l'avait hébergé lorsqu'il parcourait les environs, Triclinus et Balduin ([2]). Il aurait, d'après la *Vita*, reçu la visite de Pepin d'Herstal, qui le gratifia de quelques donations de terres ([3]). Hadelin vit bientôt arriver quelques disciples et le domaine s'agrandit par la donation de la villa de *Franchimont*, du manse de *Rustina*, et de la villa de *Veltz*. Le manse de Rustina fut donné au saint par Aquila, propriétaire de l'ancienne villa romaine d'Anthée ([4]).

Quand Hadelin mourut, il pouvait se voir entouré déjà de nombreux disciples. On doit placer son décès vers la fin du VII[e] siècle ([5]). Le 10 juillet 1338, Levold de Northof, abbé séculier de Celles, consentit au transfert du chapitre de Celles et du corps de saint Hadelin dans l'église de Visé ([6]).

On le voit, nous avons reproduit avec circonspection les données de la *Vita*, tout en omettant des données qui sont manifestement légendaires. Plus la vie du saint est restée obscure, plus la *Vita* est-elle éloignée de l'époque de son héros, plus aussi la tradition s'est compénétrée de légendes, qui étaient admises et reproduites, même par des écrivains comme Hériger.

C'est à l'abbé de Lobbes, en effet, qu'il faut attribuer la paternité de la *Vita Hadelini*. On s'y est refusé longtemps et on l'a mise jusqu'en ces derniers temps, sur le compte de l'évêque Notger de Liège ([7]), le protecteur et collaborateur d'Hériger.

C'est vraiment étrange, dit M. Kurth ([8]), que l'on ait laissé à Notger la paternité de cet écrit, alors qu'on lui enlevait celle de la *Vita Remacli* et de la *Vita Landoaldi* : car pour ces biographies on interprétait la mention du nom de Notger en tête des *Vitæ* comme une simple fiction littéraire et on distinguait fort bien entre l'évêque,

---

([1]) *Vita*, ch. 7. Cfr **D. U. Berlière**, *Monasticon Belge*, p. 56.
([2]) *Vita*, ch. 8.
([3]) *Ibid.*
([4]) *Vita*, ch. 13.
([5]) AA. SS. B., t. IV, p. 613. Toute base de calcul précis manque.
([6]) **Bormans** et **Schoolmeesters**, *Cartulaire de saint Lambert*, t. III, p. 549. Dans le résumé de la *Vita* qu'offre le manuscrit du monastère de Saint-Martin d'Utrecht, on lit ces mots : « Huius sancti corpus multo post tempore translatum est Vicetum, una cum collegio canonicorum ecclesiæ suæ, ab Adulpho de Marcha Leodiensi episcopo, circa annum Domini MCCCXXXVIII, undecima die mensis Octobris. » (AA. SS. B., t. IV, p. 605, n. 7).
([7]) **Bollandus**, dans AA. SS. B., *tom. cit.* p. 609, n° 21; **Kœpke**, dans sa préface à l'édition des *Gesta* (MGH, SS, t. VII) p. 148, n° 10.
([8]) *Op. cit.*, t. I, pp. 339-340.

qui recommandait l'écrit, et Hériger, qui tenait la plume (1). Le passage de la *Vita Hadelini* que l'on produit pour l'attribuer à Notger (2), est loin d'être clair, comme le remarque M. Balau (3), et ne pourrait pas plus être invoqué que le nom de Notger dans les préfaces des *Vitæ Remacli* et *Landoaldi*. Là, en effet, on reconnaissait Hériger parlant au nom de l'évêque.

Un instant de réflexion suffit pour comprendre que Notger ne saurait en être l'auteur. On constate que la *Vita Hadelini* reproduit plusieurs passages de la *Vita Remacli* (4), à laquelle d'ailleurs l'auteur renvoie (5). Voici quelques exemples :

Vita Remacli.	Vita Hadelini.
Omnipotens Dominus, qui dives est in misericordia, cuius natura bonitas, voluntas efficientia, opus misericordia, ***sustinuit vasa iræ, apta in interitum, in multa patiencia,*** tandem salvandis omnibus venit, quia a reatu primæ prævaricationis liberum nullum invenit. Divitias bonitatis et longanimitatis suæ omnibus prærogavit, voluntatis omnipotentiam et ingratis et respectu gratiæ suæ indignis efficacissime exercuit . .. (*Prologus*) (6).	Omnipotens Deus, qui dives est in misericordia, cuius natura bonitas, voluntas efficientia, opus misericordia, ***hic in mundum*** salvandis omnibus venit, quia a reatu primæ prævaricationis liberum nullum invenit, divitias longanimitatis et bonitatis suæ omnibus prærogavit, voluntatis omnipotentiam in ingratis et respectum gratiæ suæ in indignis efficacissime exercuit... (*Prologus*) (7)

Les plagiats se retrouvent ainsi à plusieurs endroits de la *Vita Hadelini*. Voici, par exemple, un autre passage :

Vita Remacli.	Vita Hadelini. ch. 16.
Eo tempore et beatus Remaclus iam senior sed moribus quam annis maturior diem sibi vocationis intelligens imminere, quo recompensaret honor in cœlis quod triverat labor in terris : morem gerere decrevit subjectis, quos accersitos et de abscessu patris suaque desolatione mœstos, his ultimis solatus est verbis : « Ecce patres sanctissimi, ecce fratres carissimi... » etc.	Per plura ergo ... diem sibi vocationis intelligens imminere, quo recompensaret honor in cœlis, quod triverat labor in terris : morem gerere decrevit subjectis, quos accersitos fideles quoque non parvi numeri ante se positos, et de abscessu suo mœstos, his ultimis solatus est verbis : « Ecce carissimi patres atque amantissimi fratres ... » etc.

(1) Nous l'avons déjà noté à propos de la *Vita Remacli*. C'est **Kœpke** qui l'a démontré.

(2) « Hoc comperto, qui tunc temporibus præsul cui nunc, Deo annuente, nomine, non proh nefas! merito, famulamur, sedis auctoritate interminavit episcopali... » *Vita Hadelini*, ch. 10 (AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 619.)

(3) *Op. cit.*, p. 143.

(4) La comparaison est faite dans **Kurth**. *Notger*, t. I, p. 339, n. 4.

(5) *Vita Hadelini*, ch. 4 : « in vitæ eius libro quisquis velit poterit repperire. » Loc. cit., p. 616.

(6) MGH, SS, t. VII, p. 180.

(7) AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 614.

Or, la *Vita Remacli* est bien l'œuvre d'Hériger. Se figure-t-on, dès lors, Notger, dans la *Vita Hadelini*, se faisant le plagiaire de son historiographe? (¹) Pourquoi copier la *Vita Remacli*, au lieu de faire rédiger par le même Hériger la biographie de saint Hadelin? D'ailleurs, on remarque des expressions caractéristiques dans la *Vita Hadelini* qui trahissent la main d'Hériger, par exemple l'expression : *Mediomatricum urbs*, pour Metz, *jubar*, etc. L'introduction historique avec les synchronismes (chapitre 2 de la *Vita Hadelini*), des remarques critiques comme les suivantes, « *quæ adhuc a provisoribus loci tenentur* » (chapitre 9), « *Patet etiam clarius luce dum incolæ eundem locum videntur possidere, quæ dictis fidem faciunt usque hodie* » (chapitre 13), tout cela indique l'auteur qui écrivit la *Vita Remacli* et la *Vita Landoaldi*.

Dans cette biographie de saint Hadelin, Hériger commence par raconter, au chapitre 2, la naissance du saint en Aquitaine et sa venue dans le pays austrasien, où l'avaient précédé ses compatriotes Agricius, Maximin, Paulin, évêques de Trèves, Goar, solitaire au bord du Rhin. A en croire Hériger dans la *Vita*, Hadelin serait parti d'Aquitaine avec saint Remacle (²). La suite des relations de ces deux saints est autrement exposée par le même Hériger dans les *Gesta episcoporum Tungrensium*, au chapitre 44, ou, si l'on veut, dans la *Vita Remacli*. Là, en effet, nous apprenons que Hadelin, à un endroit qui n'est pas précisé, vit apparaître en vision saint Remacle; l'évêque lui désigna l'endroit où il devait séjourner et où il reposerait après sa mort (³). Il s'agit évidemment de Celles. Remacle lui aurait aussi désigné la source qui fécondait ce terrain (⁴). Il faut donc comprendre ici que saint Remacle était déjà mort (⁵) avant que Hadelin ne se fixât à Celles.

Or, dans la *Vita Hadelini*, nous voyons Remacle, quittant son siège épiscopal, voyager avec Hadelin (⁶), et lui indiquer l'endroit où

(¹) **Kurth**, *op. cit.*, p. 400.

(²) « ... Cum beato iam dicto Remaclo viam hanc paucis imitabilem arripuit... », *Vita*, ch. 2. — « Sed ut pauca de beato Remaclo, quia operum comes extitit et qualiter uterque ad sua demigraverit loca ... » *Vita*, ch. 3.

(³) « Sic quoque beatus Badelinus (pour *Hadelinus*), qui et ipse Aquitani ortus, et convena dicitur fuisse peregrinationis illius, dum aliquando digna ubi secesserat Deo opera gereret, vidit in visione eundem patrem sibi apparuisse, vultu venustum, crine reverendum, statura reliqua praestantissimum, quique illi locum futuræ conversationis et perpetuæ requietionis ostendit » *Gesta*, ch. 44 (MGH, SS, t. VII, p. 182).

(⁴) « Et fontem usibus hominum habilem demonstravit. » *Ibid.* La *Vita* abrégée du manuscrit de Saint-Martin d'Utrecht ajoute à propos des conseils de Remacle, tels que les raconte la *Vita Hadelini*, ch. 6 : « *ubi est fons usui hominum aptus* », ce qui semble pris des *Gesta* d'Hériger (AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 618, note *u*).

(⁵) Il y a sans doute des légendes où le saint apparait en vision, pendant sa vie, comme celle de saint Gudwal, mais, à prendre le contexte, ce n'est pas le cas ici. La contradiction reste d'ailleurs, puisque Remacle, même s'il apparaît pendant sa vie, était loin de Celles, alors que d'après la *Vita Hadelini* il voyage avec Hadelin et lui indique, *pendant ce voyage*, le terrain propice.

(⁶) *Vita*, ch. 4-5.

il devait se construire un ermitage ([1]). Quant à la source, elle est cachée à Hadelin et c'est une stérilité complète dans la moisson de cette année qui le pousse à la faire jaillir miraculeusement ([2]).

La contradiction est évidente. Elle peut s'expliquer par la hâte qui semble avoir présidé à la rédaction de la *Vita Hadelini*; Hériger y a reproduit en effet textuellement une grande partie de sa *Vita Remacli*. La *Vita Hadelini* est postérieure aux *Gesta* et Hériger, qui l'a composée à la demande de la communauté de Celles, a pu s'inpirer d'une tradition locale, qui racontait d'une autre façon les rapports entre Remacle et Hadelin.

Ces rapports entre Hadelin et Remacle semblaient confirmés par le chapitre 8 de la *Vita Hadelini*, où Hériger nous cite le diptyque ([3]), reposant à Stavelot dont nous avons déjà parlé à propos de la *Vita Remacli*. D'après Hériger, ce diptyque contenait les noms des premiers habitants du monastère, Remacle, Hadelin, Théodard, Lambert, Hubert. D'après M. Demarteau ce diptyque indiquait peut-être les noms des évêques du diocèse. Le nom d'Hadelin peut avoir été inscrit plus tard dans ce document. On n'en connaît d'ailleurs pas l'époque et comme Hériger a pu être induit en erreur sur la signification des noms de ce diptyque, qu'il n'avait peut-être pas lui-même sous les yeux, la question de la présence simultanée de Remacle et d'Hadelin à Stavelot, et par conséquent de leurs relations, reste au moins douteuse.

Outre les faits que nous avons reproduits en tête de cette étude, la *Vita* nous raconte encore quelques miracles; au chapitre 6, nous voyons des chasseurs, qui avaient imprudemment violé le vallon où Hadelin habitait, punis par la mort de leurs chevaux et de leurs chiens,

---

([1]) *Vita*, ch. 6.

([2]) *Vita*, ch. 11.

([3]) « Sicuti in catalogo virorum illustrium, qui ibidem super altare apparet assidue, habetur insertum : Hæc sunt, inquit, nomina eorum qui cum beato Remaclo monasterium Stabulaus prius inhabitare cœperunt, S. Remaclus, S Hadelinus, S. Theodardus, S. Lambertus, eius spiritualis procul dubio in baptismati filius, S. Hubertus, christianus quoque sapientissimus, et ceteri multi. » La note « *cum beato Remaclo* » habita « *S. Remaclus* » (*!*) montre que le texte du diptyque n'est pas rendu comme l'indiquerait : « Hæc sunt, *inquit* .... ». Les *Notæ Aureævallenses*, du XIIIe siècle, parlent aussi de ce diptyque : « Legitur enim in *quodam libro* : Hi Stabulaus inhabitaverunt : Theodardus primus eiusdem loci abbas antequam fieret episcopus, Remaclus, relicto episcopatu, Hadelinus, Lambertus eiusque discipulus Hubertus, Florebertus eius filius, christianus sapientissimus. Papolenus, Anglinus (pour : Sigolinus) et cœteri multi... » (MGH, SS, t. XVI, p. 634). L'auteur n'a pas vu le diptyque, puisqu'il dit : « *in quodam libro* ». Il a copié sans doute le passage précédent de la *Vita Hadelini*, car la relation littéraire est évidente. Il y a d'ailleurs des erreurs et, même si ce texte reproduisait le diptyque, ce serait un motif pour refuser à celui-ci toute valeur. Les *Notæ* ne peuvent en tous les cas confirmer la *Vita Hadelini*.

dont ils trouvèrent les cadavres à leur réveil. Au chapitre 12, l'auteur nous rapporte la guérison d'une femme muette à Dinant, qualifié prématurément d'*emporium*. La légende de la donation de Veltz, au chapitre 13, rapporte que la tenancière de cette *villa*, Wisa, tomba malade et mourut avant d'avoir pu remettre son don à Hadelin. Celui-ci accourut, tâta le cœur de la morte, et voilà que soudain le cadavre lui remit, « *cum wanto, quem tenebat* » la *villa* de Veltz. Cette coutume germanique de la « traditio » symbolique, liée à une légende presque analogue, nous la retrouvons dans la *Vita Berlendis*, mais ici c'est le cadavre de sainte Gertrude de Nivelles qui reçoit la donation du père de Berlinde, *per cespitem et cultellum* (1). Le chapitre 14 raconte comment Hadelin rétablit, par un signe de croix, la porte d'une masure, qu'un taureau furieux avait défoncée. A part ces légendes, la *Vita Hadelini* présente fort peu de faits historiques, et l'on voit que l'auteur a eu comme source principale la tradition locale de Celles. Peut-être qu'il a consulté quelques diplômes de donations pour la tradition des propriétés, mais, en général, il s'en réfère au témoignage de ses contemporains (2).

*
* *

Une autre œuvre que l'on rattache au nom d'Hériger, c'est la *Vita metrica Landelini*. Cette Vita n'est pas éditée mais on peut juger de son contenu par la biographie de saint Landelin, insérée dans la *Vita metrica Ursmari*, dont nous avons parlé (3). Tâchons, avant d'entamer l'étude des productions hagiographiques qui se rattachent à Landelin, de fixer les points de sa biographie qui semblent pouvoir être retenus. On trouve des renseignements dans trois documents : 1) la *Vita metrica Ursmari* (= *Vita metrica Landelini*, pour les faits historiques) d'Hériger, écrite avant 980, nous l'avons vu plus haut; 2) les *Gesta abbatum Lobbiensium* de Folcuin, écrits vers 980 (4), un peu postérieurs à la *Vita Ursmari*; 3) la *Vita Landelini* en prose, du XIe siècle.

---

(1) *Vita Berlendis*, ch. 6. Nous avons vu cet épisode, inséré dans la *Vita Gertrudis tripartita*, dans le manuscrit de Malines.

(2) « Huius rei tot et tanti existunt testes, quot regionis illius constat inhabitatores. » *Vita*, ch. 16 (AA. SS. B., tom. cit., p. 622). La *Vita* a inspiré les scènes décorant la châsse de Saint-Hadelin, dont certaines parties — les pignons — remontent jusqu'au XIe-XIIe siècle, si pas plus haut encore. Voyez la description dans le *Catalogue général de l'exposition de l'art ancien au pays de Liège*, Classe I, no 1. Liège, 1905.

(3) Ce fragment, concernant saint Landelin, a été édité par **Mabillon**, AA. SS. O. S. B., t. III, 2, pp. 609 et sv.

(4) Cfr **Balau**, SHL, p. 108, no 15; **A. Molinier**, SHF, t. II, no 1808.

D'après le récit le plus sobre, celui de Folcuin, **Saint Landelin** (1) était un brigand, qui fut converti par saint Aubert, évêque de Cambrai († v. 668). Pour sanctifier l'endroit de ses crimes, il bâtit à Lobbes un oratoire et y rassembla quelques disciples. Plus tard, poussé par une inspiration divine, il quitta son premier refuge et alla s'établir à Crespin, où il mourut, dans le dernier quart du VIIe siècle (2). A ce récit, la *Vita* d'Hériger, qui doit avoir écrit à la même époque à peu près que Folcuin (3), permet d'ajouter d'autres renseignements. D'après lui, saint Landelin serait né en Hainaut (4); la *Vita Landelini* du XIe siècle fait naître le saint à Vaulx (5), en Artois, mais cette donnée, contradictoire à première vue, confirme peut-être Hériger. La *Vita* peut en effet avoir pris Vaux en Artois pour Vaux, entre Longpré et Chimay, d'autant plus que le saint aurait été converti par un évêque de Cambrai-Arras. Hériger (6) nous rapporte aussi que Landelin fut baptisé par saint Aubert; de même la *Vita Landelini* (7). Hériger (8) et la *Vita* (9) parlent ensuite des voyages que saint Landelin aurait faits à Rome; la *Vita* cite trois voyages, Hériger deux. Le récit de ces pérégrinations n'est probablement qu'une légende, mais comment Folcuin, qui devait puiser à la même tradition qu'Hériger — puisqu'ils séjournaient côte à côte à Lobbes (10) — n'a-t-il pas reproduit cette donnée des voyages à Rome? Sans doute, Folcuin n'aime pas Landelin; il lui consacre quelques lignes et s'attache surtout à saint Ursmer.

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 430.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1417.
A. Molinier, SHF, t. I, nº 546.
Balau, SHL, pp. 198 et sv., nº 16.
D. U. Berlière, *Monasticon Belge*, t. I, pp. 200 et sv.
D. Van Bleyenberghe, *Rapport sur les travaux du Séminaire historique de l'Universite de Louvain, 1901-1902*, pp. 19-20.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, nº 4696-4698.

Nous suivons, pour la *Vita* du XIe siècle, l'édition des AA. SS. B., t. IV, pp. 458 et sv.

(2) **Folcuin**, *Gesta abbatum Lobbiensium*, ch. 3 (MGH, SS, t. IV, p. 56). Peut-être 686 **Mabillon**, AA SS. O. S. B. t. II, p. 840. et **Ghesquière**, AA. SS. B., t. IV, p. 431.

(3) La *Vita Ursmari metrica* est citée dans les *Gesta episcoporum Tungrensium* qui ont été écrits eux-mêmes avant 980.

(4) « Haginoense eum solum fert rumor adultum ». *Vita Ursmari metrica*, loc. cit., p. 609.

(5) *Vita Landelini*, ch. 2

(6) *Vita metrica Ursmari*, loc. cit.

(7) *Vita Landelini*, ch. 2.

(8) *Vita metrica Ursmari*, loc. cit., pp. 609-610.

(9) *Vita Landelini*, ch. 5-6

(10) Folcuin était abbé, Hériger écolâtre.

Peut-être devons-nous à cette négligence volontaire l'omission de ces données traditionnelles : Folcuin semble s'être tenu aux données essentielles de la légende. On a mis aussi sur le compte de la préférence de l'auteur pour saint Ursmer le silence qu'il garde sur la part de Landelin dans la fondation d'Aulne et de Wallers (1). La *Vita Landelini* nous rapporte que Landelin, outre l'oratoire à Lobbes, construisit les monastères d'Aulne et de Wallers (2). Folcuin attribue catégoriquement cette fondation à saint Ursmer (3). On a voulu combiner les deux témoignages — nous l'avons dit à propos de saint Ursmer — en supposant que Landelin bâtit un oratoire aux endroits cités et y réunit quelques disciples; Ursmer aurait augmenté le nombre des moines, construit les bâtiments et consacré les églises. Mais remarquons ici le silence d'Hériger, *qui reproduit la tradition plus complètement que Folcuin*; à propos de saint Landelin, il parle de Lobbes et de Crespin, mais ne dit pas un mot de la fondation d'Aulne et de Wallers (4). Il nous semble qu'en présence du *silence d'Hériger*, la part de Landelin dans la fondation de ces deux monastères est au moins assez douteuse. L'attribution à saint Landelin de deux disciples, Hadelin et Domitien, que nous trouvons chez Hériger et dans la *Vita Landelini*, est une donnée plus sérieuse (5).

Après ces considérations à propos de l'historicité des faits de la biographie de Landelin (6), nous en arrivons à l'œuvre d'Hériger qui lui est consacrée, la *Vita metrica Landelini*.

---

(1) Nous en avons déjà parlé à propos de la biographie de saint Ursmer par Anson. — Dans un article du *Messager des fidèles*, t. V (1888), pp. 302 et sv., **Dom U. Berlière** admettait encore les légendes de la vie de saint Landelin.

(2) » Construxit etiam aliud monasterium in pago Sambreo nomine Alneo, discretum a Laubaco tribus iuxta Sambrum milibus .. . Tertium quoque ædificavit cœnobium in Templutensi pago Waslaus dictum .... » AA. SS. B., t. IV, p. 461. Cfr **D. U. Berlière**, *Monasticon Belge*, p. 329.

(3) » Monasterium quoque in Alna ipse construxit et Lobiis subjicit monasterium quoque Waslare dictum versus Theoraciæ saltum, in finibus Faniæ ædificavit (Ursmarus). » *Gesta abbatum Lobbiensium*, ch. 4 (MGH, SS, t, IV, p. 57).

(4) Il est vrai qu'il n'en dit rien non plus à propos de saint Ursmer, mais, pour celui-ci il ne faisait que reproduire la *Vita* d'Anson, qui, tout préoccupé des vertus du saint, parle à peine de Lobbes.

(5) Folcuin nous dit en effet que Landelin eut des collaborateurs à Lobbes, dont les noms ont disparu : » Nec defuerunt adiutores et cooperatores in prædicti loci augmentatione quamplures, licet nomina eorum exciderint «. *Gesta abbatum Lobbiensium*, ch. 3 (MGH, SS, t. IV, p. 56) Hériger ne les nomme pas, leurs noms sont fournis par la *Vita* du XI[e] siècle (*Vita*. ch. 6.)

(6) On ne saurait invoquer le silence du nécrologe de Remiremont (*Neues Archiv*, t. XIX) à propos de saint Landelin pour nier l'existence de celui-ci, car ce *Liber Vitæ* omet aussi le nom de saint Ursmer : le premier abbé de Lobbes qui y apparaît est saint Ermin. Une preuve directe d'ailleurs de l'existence de Landelin, c'est la mémoire de

Mabillon (¹) a attribué cette œuvre à Hériger de Lobbes. La *Vita* se trouve dans le manuscrit de Verdun nº 77, dont l'écriture est du commencement du XIᵉ siècle. Dans ce manuscrit, comme nous l'avons vu à propos de saint Ermin, se trouve fᵒˢ 3 à 22ᵛ la *Vita metrica Ursmari*, fᵒˢ 23-24, l'hymne acrostiche sur saint Ermin, dans lequel M. Levison (²) voit une œuvre d'Hériger, et fᵒˢ 25 à 32ᵛ la *Vita metrica Landelini*. Mabillon fait remarquer que la place de la *Vita metrica*, après une autre œuvre d'Hériger, la *Vita metrica Ursmari* (³), le même mètre des deux poèmes, la même étymologie qu'ils donnent de Crespin, indiquent un même auteur : Hériger.

Dom Morin (⁴) est du même avis.

Comme cette œuvre d'Hériger n'est pas éditée, nous ne pouvons savoir exactement ce qu'elle contient, mais le fragment de la biographie de Landelin contenu dans la *Vita metrica Ursmari* d'Hériger nous permet de l'entrevoir. Les deux *Vitæ* ont dû être composées à la même époque et reproduisent sans doute les mêmes données pour Landelin. Nous voyons dans la *Vita Ursmari metrica* la biographie de Landelin telle qu'elle a été fournie par la tradition de Lobbes au Xᵉ siècle.

Cette tradition donne à Landelin une naissance franque; il serait originaire du Hainaut. Il se serait appelé Morosus, pendant ses pillages et sa vie de brigand; son nom de baptême était Landelin. Hériger ne nous rapporte pas à quelle occasion la conversion de Landelin s'opéra, mais nous voyons Landelin partir, sur l'injonction d'Aubert, pour la ville de Rome et y pratiquer le jeûne et la pénitence.

De retour au pays natal, il reprend une seconde fois la route de Rome et à cette occasion, le pape l'aurait consacré prêtre. Enfin il vint se fixer à Lobbes avec quelques disciples et obtint des donations de terres. Un jour, poussé par une inspiration d'en haut, il se rendit à Crespin, où il mourut.

---

sa « *Depositio* », le 14 juin, dans le Sacramentaire de Tournai, conservé à la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg et dont l'écriture date du IXᵉ siècle (Manuscrit, Q. I, 41). Fº 3º se trouve un calendrier où on lit : « XVII Kal. iulii... Et depositio sancti Landelini confessoris ». Cfr **L. Delisle**, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t XXXII, 1, p 397.

(¹) AA. SS. O. S. B., t. II, 2, p. 503.

(²) **W. Levison**, *Ein neuer Hymnus auf Ursmar von Lobbes*, dans le *Neues Archiv*, t. XXX, 1, p. 151.

(³) Cet argument serait renforcé si l'hymne acrostiche sur saint Ermin était de fait une œuvre d'Hériger.

(⁴) **Dom G. Morin**, *La plus ancienne vie de saint Ursmer. Poème acrostiche inédit de saint Ermin, son successeur* (*Analecta Bollandiana*, t. XXIII, p. 315). Le manuscrit avait déjà été signalé dans l'*Archiv für Deutsche Geschichtskunde*, t. VIII (1843), p. 447. C'est cette *Vita* que **M. Balau**, SHL, p. 200, place au XIᵉ siècle. C'est le *manuscrit* qui date du XIᵉ siècle.

Ces données d'Hériger vont être reprises par la *Vita Landelini*. Celle-ci fut écrite avant 1015. Elle est antérieure à la *Vita Autberti*, qui a copié la *Vita Landelini* (1) et qui fut écrite en 1015, lors de la translation des reliques de saint Aubert par Gérard I de Cambrai. L'époque de cette *Vita Landelini* a été fixée de différentes façons. Pertz (2) ne se prononçait pas; il notait simplement que l'auteur était postérieur aux *Gesta Abbatum Lobbiensium* de Folcuin. Dom Berlière (3) indiquait qu'elle était déjà antérieure aux *Gesta Episcoporum Cameracensium* de 1041. Le P. De Buck (4) précise un peu mieux et la date de la fin du Xe siècle : il veut identifier l'auteur avec celui de la *Vita Dodonis*. Cette opinion est manifestement erronée. Le style n'est pas le même dans les deux documents et surtout ce n'est pas la même « latinitas », comme l'affirme le P. De Buck. La *Vita Dodonis* est une *Vita* où on retrouve le style caractéristique du Xe siècle (5).

(1) *Vita Autberti*, ch. 6-11. On possède à la bibliothèque de Cambrai une *Vita Landelini* (manuscrit 864) provenant de l'église du Saint-Sépulcre de Cambrai. C'est peut-être cet exemplaire qui a servi à la *Vita Autberti*. Cfr **A. Molinier**, *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements*, t. XVIII : *Cambrai*, p. 350. Paris, 1891.

(2) MGH, SS, t. IV, p. 52, n. 2.

(3) Il ne semble pas avoir connu le plagiat de la *Vita Autberti*. Cfr *Monasticon Belge*, t. I, p. 200.

(4) AA. SS., *Octobris*, t. XII, p. 626, no 4.

(5) Nous disons « style caractéristique », car le style du Xe siècle se reconnait de suite parmi ceux d'une autre époque. On veut faire montre de savoir et d'élégance, et aux mots usuels et appropriés, on substitue des synonymes ou des périphrases. Le grec surtout, d'autant plus séduisant qu'on ne le connaissait guère, fit son apparition mais dans des termes bizarres, des mots grecs latinisés. En voici des exemples : *somata* (= corpora), *pædagogus*, *domata* (= domus), *xenia*, *agius*, *cata* (p. ex. cata sæculi dignitatem. *Vita Gerulphi*), *licia* (p. ex. licia dictionum), *prothoplastos* (p. ex. serpente prothoplasto), *didascalus*, *antidotum*, *agonisare*, *stadium* (p. ex. huius vitæ stadium), *agonotheta*, *alalagma*, *athanasia*, *anastasis*, *extasis*, *barathrum*, *sophia*, *gynæceum*, *synaxis*, *phœbus chrysocomus* (en parlant du soleil), etc. On affectait aussi les archaïsmes comme *oramen* (= oratio), *habena* (lien), *prælibatus*, *sorbitio* (= boisson), *queo* et ses différentes formes pour *possum*, *spiramen*, *ambitio* (foule, concours), *cujas* (adjectif pour : *de qui*...), *divellier* (infinitif), *fari* (= dicere), *tellus*, *pontum* (= mare), *prolis* (= enfant), *declinare* (se diriger vers), *ensis* (épée), *æther* (ciel), *senior* (père), *solamen* (= solatio), etc. Les mots composés se rencontrent à foison, p. ex. *malivolus*, *letiferus* (mortel), *floccipendere* (= parvipendere), *semivivus*, *seminecus* (à demi mort), *semivigilans*, *semipedes*, *pedissequus*, *sonipedis*, *amens* (fou), *vilipendens*, *postliminium*, *almifluus*, *lucifluus*, etc. Sans doute ces mots composés se rencontrent à d'autres époques qu'au Xe siècle, mais ils sont remarquablement fréquents au Xe et quelques-uns comme *letiferus*, *seminecus*, apparaissent seulement alors. Les diminutifs aussi sont fréquents, comme : *munusculum*, *crucicula*, *tantillus*, *misellus*, *muliercula*, *igniculus*, etc. On trouve aussi une foule d'adverbes terminés en *us* ou *enus*, comme : *altrinsecus*, *pubetenus*, *finetenus*, *cordetenus*, *cœlotenus*, *radicitus*, *solotenus*, *eatenus*, etc. Ces adverbes ou adjectifs adverbiaux sont vraiment caractéristiques. D'autres, terminés en *er* sont aussi très fréquents au Xe

En effet, des mots comme *effari*, *pedissequi*, *ex asse*, *effœbum*, *gestiebat*, *tellus*, *infit* (= dicit), *sæpefatus* (= sæpe dictus), la multiplicité des mots composés : *epotare*, *largifluus*, *cunctipotens*, *multimodus*, *commanupularis*, *dulcisonus*, *præmaximus*, *hymnidicus*; la fréquence des diminutifs : *ætatula*, *corpusculum*, *tyrunculum*, *misellus*, la présence d'adverbes terminés en *us*, comme : *penitus*, *cœlotenus*, *solotenus*, *radicitus*, *cordetenus*; l'emploi de *curia* dans le sens de « assemblée », de *super* dans le sens de *de* (par exemple : Prologus *super* vita; *super* cuius ortu...), des mots abstraits au pluriel, comme *aspectibus*, des copulations de termes comme les suivants : *cunctipotentis elementia multimodarum virtutum adminiculante* ... », « *multimodas retulit cunctipotenti gratias*... », « *præmaxima febricitatio* », etc., en général le latin affecté, savant et bizarre du X[e] siècle, voilà ce qui distingue de suite la *Vita Dodonis* entre une foule d'autres. Or, pas une seule de ces particularités se retrouvé dans la *Vita Landelini*; celle-ci présente à peine une expression exotique : *infit*. C'est tout! Il est donc bien clair que ce n'est pas le même auteur qui a écrit cette *Vita* et la *Vita Dodonis* et que le P. De Buck s'est étrangement mépris en voyant dans les deux biographies (¹) la même « latinitas ». D'ailleurs, la *Vita Landelini* a copié le prologue de la *Vita Dodonis* et lui est par conséquent postérieure.

Elle ne peut être une œuvre du X[e] siècle, car on n'y trouve aucune caractéristique du style de cette époque.

Dès lors, il faut bien la placer tout à la fin du X[e] siècle, quand les excentricités de langage commencent peu à peu à décroître ou plus vraisemblablement encore au commencement du XI[e] siècle (²).

---

siècle, p. ex., *pleniter*, *nuncupater* (nommément), *auspicabiliter*, *centupliciter*, *penetraliter*, *inhianter*, *flebiliter*, *venialiter*, *multipliciter*, *latenter*, *æquaminiter*, etc.; d'autres mots terminés en *osus*, *ose*, comme *caritose*, *ærumnosus*, *scelerosus*, *procellosus*, *undosus*, *tempestuosus*, la fréquence des substantifs en *or*, comme *lator* (porteur), *susurrator*, *redargutor*, *solidator*, *patrator*, *osor* (de *odi* = haïr); l'emploi particulier de certains mots comme *ceu* (pour *ut* = comme, p. ex., *ceu* dignum erat = ut dignum erat), des mots usités avec un sens particulier ou des expressions singulières comme : **ex asse** (= en entier), *intercapedo* (vacance), *sibilatio* (transport, p. ex, *vocis sibilatione*), *suppetia* (= secours), *extorris* (privé de), *extollentia*; l'emploi fréquent de : *usquequaque*; des termes classiques comme : *pestifer cuneus*, *cespis* et *gleba* (pour : corps), *voti impos* ou *voti compos*, etc., tout cela trahit le X[e] siècle. Les exemples que nous donnons ici sont pris de divers centres littéraires, tant la Flandre que le pays de Liége et le Hainaut; **Giry** (*Manuel de Diplomatique*, pp. 446-450) a fait la même constatation pour les chartes et diplômes. Ce sont donc bien des caractères généraux du X[e] siècle, et tous ceux qui ont écrit à cette époque, comme Hériger et Folcuin de Lobbes, Étienne de Liége, Rathier de Vérone, les présentent. Les singularités disparaissent peu à peu au XI[e] siècle et sont remplacés par une autre caractéristique : le style assonancé dans *toute* la *Vita*, qui gagne de plus en plus au XII[e] siècle.

(¹) Cfr **De Buck**, *op. cit.*, loc. cit.

(²) **M. Balau** (SHL, pp. 198-199, n° 16) la place au XI[e] siècle pour le style assonancé » qui commence à y apparaitre « et pour certains détails du contenu. **Nous**

D'ailleurs la *Vita* présente des réminiscences textuelles soit avec la *Vita Ursmari* d'Hériger, soit avec la *Vita Landelini* du même auteur (1). En effet :

VITA URSMARI METRICA.	VITA LANDELINI.
.... Francorum *celsa* propagine natum	.... ex progenie *celsa* Francorum .... (ch. 2).
.... perditionis *baratrum*	.... in *baratrum* gehennæ .... (ch. 4).
.... *crispantibus* undis	.... aqua *crispante* .... (ch. 9).

Il est à noter que ces ressemblances se constatent dans le récit des *mêmes* faits. Il faut donc que la *Vita Landelini* soit postérieure à la *Vita metrica Ursmari*, — ou à la *Vita metrica Landelini* d'Hériger. Or, ces documents datent de 980 environ. La *Vita Landelini* a donc paru entre cette date et 1015 (2).

Dans la *Vita Landelini* nous pouvons très bien constater le développement de la légende du saint et les ajoutes qui se sont faites à la tradition telle que nous la lègue Hériger au dernier quart du Xe siècle.

D'abord la *Vita* fait naître le saint dans le *pagus* de Cambrai, à Vaulx (Artois) (3). Nous avons déjà remarqué que ce peut être une erreur pour Vaux, entre Chimay et Longpré, et une confirmation d'Hériger qui fait de saint Landelin un Hennuyer. La conversion de Landelin est due, d'après la *Vita*, à une vision qui lui aurait montré l'âme d'un brigand de sa bande en enfer (chapitre 4). Ces données

ferons remarquer que le style assonancé apparait déjà au VIIIe siècle, dans la *Vita Richarii* d'Alcuin; au IXe siècle, dans les œuvres d'Hucbald de Saint-Amand (p. ex. *Vita Rictrudis*, *Vita Aldegundis*; au Xe siècle, dans des *Vitæ* comme par exemple la *Vita Hunegundis* (Prologue), la *Vita Gisleni* 5, la *Vita Lamberti* d'Étienne de Liège, etc. L'assonance n'est pas une caractéristique du XIe siècle; la présence de phrases assonancées dans *toute* une *Vita* pourrait être citée comme une singularité de cette époque.

(1) Le texte de la *Vita metrica Landelini* d'Hériger, étant encore inédit, nous ne pouvons dire si l'emprunt est fait à celle-ci plutôt qu'à la *Vita metrica Ursmari*, mais cela n'infirme pas la valeur du présent argument.

(2) A la Bibliothèque royale de Bruxelles se trouve un codex, signé à la Bibliothèque de Phillips, no 366. Ce sont deux manuscrits reliés ensemble. Le premier contient, fos 46r-48r, la *Vita Landelini*. L'*Archiv für Deutsche Geschichtskunde* (t. IX, p. 499) l'avait déjà signalé comme étant du Xe siècle : de fait, une main du XVIIIe siècle a ajouté la note que ce manuscrit fut écrit vers 938. Les Bollandistes (*Catalogus codicum.... Bruxellensis*, t. II, pp. 460-461) disent qu'aucun caractère paléographique ne plaide contre le Xe siècle, mais il n'est pas sûr que ce manuscrit soit de cette époque. Pourtant le **P. Van den Gheyn**, dans son *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles*, t. V, p. 273, renseigne un manuscrit de la *Vita*, qu'il date du Xe siècle. Est-ce peut-être le même que celui dont nous venons de parler?

(3) « In pago Cameracensi, et villa quæ vocatur *Vallis*.... extitit oriundus. » AA. SS. B., t. IV, p. 459.

sont complétées par la légende d'un troisième voyage à Rome que le saint aurait entrepris avec ses deux disciples, Hadelin et Domitien (¹).

Le chapitre 7 retrace la fondation de Wallers et d'Aulne par Landelin; nous avons dit notre idée sur la valeur de ces renseignements. On constate qu'il existe deux diplômes faux concernant cette fondation de Wallers, l'un, daté de 640 (²), où Dagobert I, sur le conseil de saint Aubert, donne le domaine de Wallers pour y construire un monastère, l'autre de 642 (³), où la donation de Dagobert est confirmée. Quel rapport y a-t-il entre ces faux et la *Vita Landelini*? La *Vita Dodonis* ne connait pas encore cette donation de Wallers : les diplômes ont donc dû paraître vers la fin du Xᵉ siècle, au plus tôt. Sont-ils antérieurs à la *Vita Landelini*? Celle-ci ne les connait pas ou du moins ne les cite pas dans un passage qui semble contredire la chronique de Folcuin. On peut donc conclure que la *Vita* précède ces apocryphes.

Au chapitre 8, à propos de la fondation de Crespin, l'auteur nous rapporte l'épisode suivant. Pendant que Landelin et ses deux disciples étaient occupés à défricher l'endroit de la forêt où ils voulaient se bâtir un oratoire, et que leurs manteaux pendaient accrochés à un arbuste, arrive le propriétaire de la forêt. Furieux, il s'empare de leurs manteaux, comme *vadium* ou gage, et veut s'en aller, mais il est frappé miraculeusement et reste fixé au sol. Comprenant la leçon, il implore son pardon et offre la moitié de la forêt au saint. Landelin lui pardonne et le guérit. Or, un même épisode nous est raconté dans la *Vita Ettonis*, qui doit dater à peu près de la même époque que la *Vita Landelini* et lui est peut-être antérieure.

Dans ce recit, Etton, arrivé au Crinchon, se bâtit une cellule. Le propriétaire de l'endroit, Jovinus, arrive et demande une caution pour cette violation de propriété. Etton lui passe sa hache, mais Jovinus la jette dans les buissons et *s'empare du manteau du saint*. Frappé miraculeusement, il demande pardon. Etton construit alors un oratoire qu'il dédie à saint Pierre (⁴). De même, Landelin, après le départ du propriétaire, construit un oratoire en l'honneur de saint Martin. Nous n'irons pas jusqu'à voir un emprunt dans ces deux passages, mais le rapprochement est instructif pour juger de la valeur des données nouvelles de la *Vita Landelini*. Celle-ci, au chapitre 10, nous rapporte encore que Landelin établit Hadelin loin de Crespin, « *super fluvium*

(¹) *Vita*, ch. 6. — C'est à tort que **Rettberg** (*op. cit.*, t. I, p. 567) dit que la *Vita* ne contient que des miracles. **Friedrich** (*op cit.*, t. II, p. 112) l'a d'ailleurs réfuté.

(²) **Pardessus**, *Diplomata*, t. II, p. 30; MGH, *Diplomata*, t. I, p. 168.

(³) **Miræus**, *Opera diplomatica*, t. I, p. 490. La fausseté de ces deux diplômes ou du moins leur inauthenticité avait déjà été remarquée par **Ghesquière, AA. SS. B.**, t. VI, p. 371, nº 3.

(⁴) *Vita Ettonis*, ch. 9-11.

flion », Domitien dans l'autre direction, deux lieues plus loin « *super fluvium Haynam* ». Elle finit, au chapitre 11, avec la mort de Landelin, qui décéda dans un âge fort avancé (1). Cette *Vita* fut probablement écrite à Lobbes.

Le texte d'une seconde *Vita Landelini* est conservé dans un manuscrit du Saint-Sauveur d'Utrecht. Elle contient tout juste autant que la précédente. Les phrases courtes, le récit succint, dénotent un résumé. La présence d'assonance régulière est une preuve de sa postériorité. Le fait qu'elle se trouve dans un manuscrit du Saint-Sauveur d'Utrecht suffit d'ailleurs à prouver que c'est un résumé (2).

Enfin un remaniement sortit de la plume de Philippe, abbé de Bonne-Espérance. Il ne contient rien de nouveau pour l'histoire de Landelin; c'est un travail ordinaire de remanieur (3).

* * *

A cette hagiographie de Lobbes se rattache une *Vita* que nous avons déjà citée à propos de notre étude sur saint Landelin. C'est la *Vita Dodonis*, écrite, comme nous l'avons vu, au Xe siècle.

Saint Dodon (4) doit être né vers 681 (5). Il était originaire de la *villa* de *Vaux*, dans le *pagus* de Lomme (6), près de la Fagne. Les

---

(1) Ce fut cette *Vita* et non celle du manuscrit d'Utrecht, qui fut copiée par la *Vita Autberti*, comme l'indiquent les mots : *baratrum gehennæ* et d'autres expressions reprises par la *Vita Autberti*.

(2) C'est à tort que les anciens Bollandistes (AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 464) notent à propos de ce résumé : « (Alia vita) *et priori forte antiquior* ». **M. Van Bleyenberghe** (loc. cit.) invoque le ton simple et la narration sobre de la *Vita Ultrajectensis* (= du manuscrit d'Utrecht) pour suivre cet avis des anciens Bollandistes. Mais c'est justement le propre des résumés de laisser les lieux communs, comme nous l'avons dit à propos de saint Bertuin (Cfr **H. Delehaye**, *Les Légendes hagiographiques*, pp. 251-253). Le **P. De Buck** (loc. cit., p. 626) la place avec raison en second lieu, en invoquant la coutume de résumés, qui se pratiquait à Utrecht.

(3) Éditée dans **Migne**, *Patrologie latine*, t. CCIII, col. 1349 et svv.

(4) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 420.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1271.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 530.
Balau, SHL, p. 200, n. 17.

Pour les *textes*, cfr BHL, t I, n° 2207.

Nous employons l'édition du **P. De Buck**, AA. SS., *Octobris*, t. XII, pp. 625 et sv.

(5) En effet le biographe dit qu'il vivait « tempore quo princeps Pippinus .... agebat in sceptris ... » (*Vita*, ch. 3). Or, Pepin a été maire du palais de 681 à 714. D'autre part nous savons que saint Ursmer, qui mourut en 713, nomma Dodon abbé de Wallers (*Vita*, ch. 6). Ursmer, à cette époque, ne pouvait plus être jeune et Dodon doit donc être né peu après 681 (Cfr **De Buck**, loc. cit., p. 628, n° 8).

(6) « In pago Laomacensi extitit oriundus, in villa quæ vocatur Vallis. » *Vita*, ch. 3.



parents allèrent trouver Ursmer, évêque-abbé de Lobbes et lui confièrent l'enfant pour le baptiser et pour l'instruire [1]. Dodon se fit moine et reçut le gouvernement du monastère de Wallers [2], dédié à saint Pierre. Il lui donna ses biens, mais on ne saurait dire si cette donation se fit avant ou après la fondation de l'abbaye [3].

Dodon ne resta pas longtemps abbé ; ami de la solitude, il se fit construire une cellule non loin de Wallers et s'y livra à la vie contemplative [4]. Il y mourut, probablement vers la moitié du VIII[e] siècle [5].

La *Vita* qu'on lui consacra date du X[e] siècle : nous avons montré les particularités de style qui la placent irrécusablement à cette époque [6]. Mais on peut préciser le *terminus a quo* : en effet l'auteur a écrit quand le diocèse était déjà divisé en plusieurs archidiaconés puisqu'on les voit, au chapitre 9, répartis entre les archidiacres. Or, dans la seconde moitié du X[e] siècle, les diocèses de la province ecclésiastique de Reims semblent avoir été soumis à une division de ce genre. De plus, au chapitre 8, on voit que l'auteur écrivit tout un temps déjà après la mort de Fulbert [7], évêque de Cambrai, arrivée en 956.

La *Vita* date donc probablement du dernier quart du X[e] siècle. Comme elle ne fait que développer le chapitre 4 des *Gesta abbatum Lobbiensium* de Folcuin [8], elle est postérieure à 980 environ.

Aux données de Folcuin [9], dont elle s'est inspirée, la *Vita* ajoute les détails suivants : la donnée topographique du lieu de naissance

---

(1) *Vita*, ch. 3.

(2) **Folcuin**, *Gesta Abbatum Lobbiensium*, ch. 4 : *Vita*, ch. 5.

(3) S'il faut admettre que saint Landelin fonda Wallers, c'est évidemment après la fondation. Les *Gesta Episcoporum Cameracensium* (II, ch 33) disent que Dodon fut nommé à Wallers par Landelin.

(4) **Folcuin**, *ibid.*; *Vita*, *ibid.*

(5) Cfr **De Buck**, loc. cit., p. 628.

(6) **M. Balau** (SHL, pp. 198-199) place à tort la biographie au XI[e] siècle, parce que d'après lui, le style assonancé commence à y apparaître. Nous avons déjà dit plus haut que cette particularité se retrouve bien avant le XI[e] siècle. Le style de la *Vita* est un exemple remarquable du style affecté du X[e].

(7) » ... Fulberto episcopo, qui *illis diebus* auctus erat infula præsulatus Cameracensis ecclesiæ «. *Vita*, ch 8.

(8) L'expression « Tempore quo princeps Pippinus .... *agebat in sceptris* » (*Vita*, ch. 3) est empruntée à Folcuin : » *Pippino agente in sceptris* ... » *Gesta abbatum Lobbiensium*, ch. 4 (MGH, SS, t. IV, p. 58).

(9) Voici les données de **Folcuin** : » ... Waslare ... ædificavit cui et Dodonem præfecit, virum admodum sanctum, utpote a se instructum, qui aliquantisper inibi demoratus, eremum concupivit, exstructaque in eodem Faniæ saltu cellula, cum permissu pii patris et licentia, vita vixit in ea Theoretica, ubi postea multis virtutibus clarus migravit ad Dominum ... » *Gesta Abbatum Lobbiensium*, ch. 4 (MGH, SS, t. IV, loc. cit.).

de Dodon, le baptême par saint Ursmer, la donation faite par le saint au monastère et le récit de quelques guérisons et miracles, en termes généraux, toutefois sans indication précise de noms ou de dates. Une donnée nouvelle, c'est le récit de deux élévations de reliques du saint, l'une sous l'évêque Dodilon (887-901), l'autre sous Fulbert (934-956) et les processions et translation de son corps pour recueillir des aumônes en vue de la reconstruction du monastère [1].

Comme le dit fort bien M. Balau [2], la *Vita* n'est qu'une amplification de rhétorique ayant pour thème le chapitre 4 des *Gesta Abbatum Lobbiensium*. Il n'y a pas à douter que l'auteur soit un moine de Lobbes. Le manuscrit de Mabillon provenait de Lobbes. Deux des trois manuscrits qui ont servi au P. De Buck sont également originaires de cette abbaye, et le second portait, après le titre : « (Vita) *a monacho quodam Lobbiensi, ut apparet, conscripta* ». Dans les deux manuscrits de Lobbes et dans un troisième provenant de Liessies, on qualifie Dodon comme disciple de saint Ursmer. Enfin, Wallers était un prieuré dépendant de Lobbes. La copie de Folcuin et l'insistance de l'auteur sur les vertus de saint Ursmer [3], sa connaissance de la *Vita Ursmari* [4], tout cela suffit pour attribuer la *Vita* à un moine de Lobbes.

*
* *

Il nous reste à parler d'une œuvre du Xe siècle, où l'on a voulu reconnaître une œuvre d'Hériger : la vie de saint Théodard, évêque de Tongres.

Saint Théodard [5], d'après Sigebert de Gembloux, serait né en Gaule [6]. Son nom est pourtant germanique et le saint est peut-être

(1) *Vita*, ch. 6-11.
(2) SHL, p. 200, n° 17.
(3) *Vita*, ch. 3.
(4) « Qualis etenim quantusque fuerit (Ursmarus), scire qui cupit, in libello qui de actibus illius editus est, facile cognoscere poterit ». *Vita*, loc. cit. — Le **P. De Buck** (loc. cit., p. 626, n° 3) dit que la *Vita* est d'accord avec la tradition de Lobbes qui attribue la fondation de Wallers à Ursmer. Or il n'est pas question dans la *Vita* des origines de Wallers ; en vain y chercherait-on un indice pour trancher cette question controversée. La même erreur est commise par **D. U. Berlière** (*Monasticon Belge*, t. I, p. 200).
(5) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis*, p. 445.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1594.
A. Molinier, SHF, t. I, p. 430.
Wattenbach, DGM, t. I, p. 318.
Balau, SHL, pp. 144-146, n° 18.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, n° 8046-8049.
Nous suivons l'édition de **M. Demarteau**, *Vie de saint Théodard par Hériger*. Liège, 1890 (Extrait des *Bibliophiles Liégeois*, publication n° 30, pp 35 et sv.).
(6) *Vita Theodardi auctore Sigeberto*, ch. 1.

né en Austrasie, comme, par exemple, son successeur saint Lambert. La date de sa naissance peut être placée, semble-t-il, sous le règne de Clotaire II (613-622) (1). D'après la première *Vita Theodardi* (2), il fut disciple de saint Remacle et désigné par celui-ci comme son successeur (3). Il lui succéda peut-être en 660-661 (4). Théodard fut l'éducateur de saint Lambert (5). Au 6 septembre 667, nous trouvons le nom de Théodard dans un diplôme de Childéric II, donné à Maestricht, pour Stavelot-Malmédy : Théodard, en qualité d'évêque diocésain, est chargé par le roi de mesurer, avec le *domesticus*, le domaine des deux abbayes en vue de réduire de moitié les possessions territoriales (6). Pour le reste, nous ne possédons aucune donnée précise sur son épiscopat (7). Toujours est-il que son église eut à souffrir de pillages et de déprédations, violences qui continuèrent sous saint Lambert et causèrent la mort de ce dernier. Ces tracasseries poussèrent Théodard à aller se plaindre au roi Childéric, qui résidait pour le moment au-delà du Rhin. Ce fut la cause de sa mort (8). Il fut atteint par des meurtriers, dans le Biwalt, non loin de Spire, et massacré. Un de ses compagnons rassembla les restes sanglants et grâce à des prodiges, qui, au dire

---

(1) *Vita* de Sigebert. ch. 1 : » Igitur sub Lothario secundo... « **M. Balau** l'appelle une « conjecture fondée ».

(2) *Vita* [1], ch. 5.

(3) « .... Ut iam nihilominus a beato viro Remaclo.... præsulatus infula... firmaretur ». *Vita*, ch. 5, dans **Demarteau**, *éd. cit.*, p. 38. Cette donnée est fournie aussi par la *Vita Remacli* et la *Vita Hadelini*. On saurait difficilement en contrôler l'exactitude. Nous ne voulons pas revenir sur le diptyque cité dans la *Vita Hadelini*, qui renseigne Théodard, d'après l'interprétation d'Hériger, comme un habitant du monastère de Stavelot.

(4) **Daris**, *Histoire du diocese de Liège jusqu'au XIIIe siècle*, p. 96.

(5) « ... Iam dicto antestiti (Theodardo) divinis dogmatibus et monasticis disciplinis erudiendum «. *Vita Lamberti*, éd. **Demarteau**, p. 41.

(6) « Unde iussimus pro hac re domno et patri nostro Theodardo episcopo ... Ipsa loca mensurare ... « MGH, *Diplomata*, t. I, p. 28.

(7) Sur une broderie de chasuble, travail anglo-saxon du VIIIe siècle, attribué aux saintes Harlinde et Relinde de Maeseyck, on trouve une inscription : » consecravit sanctus Theodardus episcopus Leodiensis... «. Le titre de » Leodiensis « suffit pour montrer la postériorité de cette inscription. D'ailleurs Mgr **Schoolmeesters** (*Levensschets der HH. Maagden en Abdissen Harlindis et Renildis*. Liège, 1871) fait remarquer à bon droit que saint Théodard ne put bénir cette chasuble, puisqu'il était mort avant la naissance des deux sœurs. — Une autre donnée, c'est la consécration de l'église de *Sarchinium* par Théodard. Un chroniqueur de Saint-Trond, du XIVe siècle, précise cette information, fournie par Thierry dans sa *Vita Trudonis* et place cette cérémonie la 3e année de l'épiscopat de Théodard. Cfr **Demarteau**, *Vie de saint Theodard*, pp. 27-28.

(8) La *Vita Theodardi* du Xe siècle ne laisse pas soupçonner de lien entre le voyage de Théodard, le guet-apens du Biwalt, et les pilleurs du domaine. Ceux-ci sont franchement indiqués comme les meurtriers par **Anselme**, dans les *Gesta Episcoporum Leodiensium*, ch. 2 (MGH, SS, t. VII, p. 192). Cette explication est très plausible.

du biographe, avaient annoncé la sainteté du martyr, on transporta le corps et on l'ensevelit dans un terrain voisin (¹).

On se rappelle que saint Lambert, qui avait entretemps appris la triste nouvelle, obtint, à grand peine, de pouvoir emmener les précieuses reliques. Il les transporta à la *villa* de Liège. L'année de la mort de saint Théodard est communément fixée vers 668.

De quand date la biographie de saint Théodard? Nous avons dit qu'elle appartient au X[e] siècle, mais l'on n'a pas toujours été de cet avis.

Le Bollandiste Limpens, qui a le premier publié la *Vita Theodardi* d'après un manuscrit de Bois-le-Duc, n'en croyait pas la rédaction postérieure à la moitié du VIII[e] siècle. Pourtant d'après ce que la biographie racontait à propos de saint Lambert, de son martyre et de la vénération dont les reliques de ce saint étaient l'objet à Liège, il fallait bien reconnaître que l'auteur avait écrit après le transport des restes de saint Lambert à Liège en 718 (²). Le texte sur lequel se basait Limpens est une phrase du prologue de la *Vita Theodardi*, qui semblait indiquer un auteur contemporain : « **non abhinc multa tempestate** *extitit præsul Theodardus* » (³). Or, comme le note très bien M. Demarteau, ce texte n'impose en aucune façon cette interprétation étroite. Il sert de transition entre une évocation générale du souvenir de tous les saints ou martyrs (chapitre 1-3) et la biographie particulière de Théodard. Il s'applique donc à une période de sept à huit siècles de durée au moins; il peut fort bien, dès lors,

(¹) On a discuté sur l'endroit où Théodard fut assassiné. La *Vita* du X[e] siècle, au ch. 9, ne donne que la mention : « *in pago Allie sede quem sic nomine dicunt.* » (**Demarteau,** *op. cit.*, p. 140). On crut d'abord à une corruption du texte, mais dans une charte de Saint-Jacques de Liège de 1034 (copie, conservée aux archives de l'État à Liège), apparaît la mention authentique d'un *dux Allie sedis*. Le texte de la *Vita* est donc exact et il faut rejeter les différentes interprétations qu'on a données de ce nom : *Alisatiam* (Sigebert); *alienæ sedis quem Sich nomine dicunt* (Gilles d'Orval et Manuscrit de Namur, n° 2). L'endroit de son tombeau est tout aussi maltraité dans les différentes versions. La *Vita* du X[e] siècle semble ne pas l'avoir indiqué. Sigebert donne « in loco qui dicitur *Nec* », de même que Gilles d'Orval; les *Gesta abbreviata* (de Gilles), manuscrit de Bruxelles 19637, donnent : « in loco qui dicitur *Heccumbam,* » par fusion des deux mots du texte primitif : « ei tumbam (disponant) »! Cfr **Demarteau**, *op. cit.*, p. 29; **Balau**, SHL, p. 146, n. 3. Il y avait autrefois une chapelle de saint Théodard à l'entrée du Biwalt, dans la paroisse de Rulzheim, à gauche de la route qui se dirige vers Rheinzabern; c'est peut-être à cet endroit qu'il fut assassiné. Cfr **Demarteau**, *op. cit.*, pp. 29-32. Dans un hymne de saint Théodard du Bréviaire liégeois de 1558, on lit : « in silva peremptus est *Elisatiæ* » et dans les leçons du Missel : « insequuntur est *Elisatiæ* » (**Daris**, *Notices historiques sur les Églises du diocèse de Liège*, t. XV, pp. 95-97, 208-209).

(²) AA. SS. B., t. III, pp. 379-380, n[os] 1-2.

(³) *Vita, Prologus*, ch. 3, éd. **Demarteau**, p. 37.

présenter comme relativement rapprochée du temps où l'auteur écrit, une période éloignée déjà de plusieurs centaines d'années »[1]. D'ailleurs un examen du style de la biographie ne permet en aucune façon de la mettre au VIII[e] siècle; le latin était autrement incorrect et barbare à cette époque. Nous avons affaire à une construction grammaticale correcte, à un vocabulaire recherché et élégant, à des emprunts classiques multiples.

Des mots comme *Rex orthodoxus, Trapezeta*, se rencontrent seulement dès le commencement du X[e] siècle [2]. La *Vita* présente d'ailleurs toutes les caractéristiques de cette époque. Les termes comme *tellus, somata, pædagogus, bina* (pour *duo*), *cespis* et *gleba* pour *corps; domata, voti sui impotes, xenia;* des expressions comme : *in fascibus regebat palatium*; *desperationis ... chirographum*, les indications archaïques comme *urbs Vangionum, urbs Nemetum, civitas Argentina*, sont une preuve bien évidente.

D'ailleurs, les réminiscences classiques, tirées de Virgile, comme « *condidit cælum camposque liquentes ...* » (chapitre 1) [3], » *Interea iam clauso die vesper componebat olympo ...* » (chapitre 13) [4], « *famæ nuntium, quo nil velocius, par levibus ventis ...* (ch. 14) [5] et d'autres encore, plaident dans le même sens. Et ce qui confirme cette manière de voir, c'est l'emprunt fait à l'office de saint Lambert par Étienne de Liège (composé entre 902-920), qui l'a emprunté lui-même au poème sur saint Lambert du X[e] siècle — dont nous avons parlé plus haut : « *animam claris cælorum reddidit astris* » [6]. Enfin la forme du nom de Liège, « *Ledgia* » (chapitre 18), qui n'apparaît ainsi qu'au cours du X[e] siècle [7] est une raison de plus pour placer la *Vita Theodardi* au moins à cette époque. Ajoutez y que la *Vita Remacli* et la *Vita Landoaldi* ne parlent jamais de la *Vita Theodardi*; c'est seulement dans les *Gesta Episcoporum Leodiensium* d'Anselme, qui écrivit entre 1052 et 1056, que nous la voyons citée pour la première fois. On doit conclure avec M. Demarteau qu'il faut placer la *Vita Theodardi* aux environs de l'an mil [8].

Mais le sagace éditeur de la *Vita* va plus loin et s'efforce d'en déterminer aussi l'auteur; cet auteur, d'après lui, ne serait autre qu'Hériger. Qu'on nous permette de reproduire ses raisons.

---

(1) **Demarteau,** *op. cit.*, p. 8

(2) *Ibid.*

(3) **Virgile,** *Énéide*, VI, 724.

(4) *Ibid.*, I, 378.

(5) *Ibid.*, IV, 174 et sv.

(6) *Vita*, ch. 11, éd. **Demarteau**, p. 42. Cfr *Office de saint Lambert* : « Sic animam claris cœlorum reddidit astris, quam sacer angelicus deduxit ad æthera cœtus ». **Daris**, *Notices historiques sur les Églises du diocèse de Liège*, t. XV, p. 99. — *Poème sur saint Lambert*, vers 411.

(7) **Kurth,** *Les Origines de la ville de Liège*, p. 34 (BSAHL, t. II).

(8) **Demarteau,** *op. cit.*, pp. 9-10.

Les *Gesta Episcoporum Tungrensium* d'Hériger s'arrêtent précisément à Théodard. Or, nous avons vu que, lors de l'envoi de la *Vita Remacli* à Wérinfride de Stavelot, Hériger avait rassemblé les matériaux nécessaires pour écrire une histoire du diocèse jusqu'à son époque. Hériger n'a-t-il donc pu écrire provisoirement la *Vita Theodardi*, séparément, — comme la *Vita Remacli* — sauf à utiliser plus tard ce travail pour la continuation de son œuvre? Il a précisément traité de préférence l'époque à laquelle appartient saint Théodard; il a écrit la biographie de Remacle, son prédécesseur et celle de Hadelin, qui passe pour son disciple (¹).

« Tous les travaux littéraires, toutes les recherches de l'abbé de Lobbes le conduisaient donc à ce Théodard, qui déjà venait, en quelque sorte, s'imposer à son attention par sa qualité de patron de Thuin, le rempart de son monastère. » (²)

Voilà certes des raisons, mais insuffisantes si une preuve plus directe ne vient les corroborer. Cette preuve, M. Demarteau la trouve dans les ressemblances textuelles de la *Vita Theodardi* avec l'œuvre d'Hériger, dans les procédés identiques de composition littéraire et d'arrangement de la matière, de l'emploi des mêmes auteurs classiques, cités et introduits dans le texte par des emprunts.

D'abord, les ressemblances textuelles, au dire de M. Demarteau, sont frappantes entre *Gesta* d'Hériger et la *Vita Theodardi*; on y trouve les mots *commilitones*, *jubar*, *spiculum*, etc. Le vers de Virgile « *arrectaque comæ vox faucibus hesit* » se retrouve dans les deux, les *Gesta* (chapitre 31) et la *Vita* (chapitre 12); de même les vers de Prudence que les *Gesta* appliquent (chapitre 6) aux apôtres Pierre et Paul :

Unus utrumque dies pleno tamen innovatus anno
Vidit superna morte laureatum.

se retrouvent, à peine modifiés, à la fin de la *Vita* : « *Unus etiam utrumque quindenarum calendarum octobrium dies, infra tamen posito quolibet temporis spatio, vidit superna morte laureatam.* » (³).

M. Demarteau aurait certes pu multiplier les rapprochements, comme par exemple :

Gesta.	Vita.
2. Deus summe bonus .. omnia provide prudenterque disponens universa in numero, mensura et pondere constituens...	*Prologus.* Cum itaque ... omnia in mensura pondere et numero librasset ....
6. Signorum patrator efficacissimus...	14. Illustrium patrator operum...
50. .. Inter divites et pauperes medius ut pauperes illum quasi pauperem, divites computarent ut divitem	7. ... Locuples cum divitibus, egenus cum pauperibus : id ipsum in se atque aliis sentiebat.

(¹) **Demarteau,** *op. cit.*, pp. 12-21.
(²) *Ibid*, p. 13.
(³) *Vita*, ch. 18, éd. **Demarteau,** p. 47.

M. Demarteau signale ensuite les considérations générales du début de la *Vita* à rapprocher avec celles que fait Hériger dans ses *Gesta*, et il pourrait y ajouter « dans la *Vita Landoaldi* et la *Vita Hadelini* ».

Avec soin, l'éditeur relève (¹) aussi les multiples emprunts classiques de la biographie faits à Virgile, Plaute et Horace, et constate d'autre part l'emploi que fait Hériger des *Tusculanes* et des *Catilinaires* de Cicéron, des *Odes* et des *Épitres* d'Horace, de l'*Énéide* de Virgile, du *Catilina* de Saluste, des *Élégies* de Tibulle et de l'*Eunuque* de Térence.

Hériger semble parfaitement connaître l'histoire de cette Alsace où mourut Théodard et c'est un fait certain, attesté par le continuateur des *Gesta* d'Hériger, que celui-ci « *alia multa composuit sed in lucem non emisit* » (²).

Et se basant sur toutes ces raisons « serait-ce abuser », dit M. Demarteau (³) « des déductions littéraires qu'attribuer désormais à Hériger la paternité de notre Vie de saint Théodard? »

L'ensemble des preuves donne certes à réfléchir.

Mais le *nœud* de la question, la ressemblance de style et de procédé d'Hériger et de l'auteur de la *Vita*, ne fournit pas une base assez solide; sans doute *jubar* est, par exemple, un mot familier à Hériger et qui se retrouve aussi dans la *Vita Hadelini*, de même *spiculum*, et d'autres termes; les emprunts virgiliens communs aux écrits d'Hériger et à la *Vita* sont certes une coïncidence assez singulière, mais d'autre part il faut avouer que les considérations générales qui forment le prologue de la *Vita* sont très fréquentes au Xᵉ siècle et se retrouvent aussi dans les œuvres d'Hucbald de Saint-Amand, comme dans la *Vita Ettonis* et d'autres écrits analogues.

Les emprunts classiques peuvent être tout aussi bien le fait d'un auteur autre qu'Hériger, peut-être d'un de ses élèves ou d'un membre de l'école cathédrale de Liège. L'absence d'introduction historique, si chère à Heriger, les synchronismes que l'on retrouve dans toutes ses œuvres, les appels à des témoignages du passé ou des remarques personnelles, qui font défaut dans cette *Vita Theodardi*, le récit assez boursouflé et filandreux, nous paraissent des indices en faveur d'un auteur moins sérieux qu'Hériger. Et, en présence de la force peu probante des rapprochements de style, nous préférons regarder l'attribution de la *Vita Theodardi* au célèbre abbé de Lobbes comme une hypothèse ingénieuse, qui mérite l'attention mais qui demanderait

(¹) *Op. cit.*, pp. 16-17.
(²) *Ibid.*, pp. 18-20.
(³) *Ibid.*, p. 21.

un complément plus sérieux d'affinités littéraires pour faire passer cette attribution de la possibilité à l'état de certitude (1).

La *Vita* a été composée pour une communauté, comme l'indique l'apostrophe : « Nemo quis ambigat, fratres ... » (chapitre 6), et pour servir de leçons aux offices.

D'après M. Demarteau (2), la collégiale de saint Théodard à Thuin fut peut-être construite par Notger et la *Vita* serait alors due au renouveau que le culte du saint en subit. Mais M. Balau a fait remarquer qu'un texte des *Gesta abbreviata*, abrégé de la Chronique de Gilles d'Orval, cite l'église de Thuin parmi les treize collégiales rétablies par l'évêque Richair après le passage des Normands (3).

La *Vita* contient d'ailleurs peu de détails : entre les éloges généraux et les lieux communs, nous apprenons que Théodard fut disciple de Remacle — donnée peut-être tirée de la *Vita Remacli* d'Hériger — qu'il alla réclamer contre les déprédations du domaine de son église et qu'il fut tué par des assassins « in pago Allie sede ». On rapporte les prodiges qui illustrèrent sa mort, le voyage de Lambert et le transfert des restes du martyr à Liège. C'est tout. Nous apprenons fortuitement au chapitre 16 que Théodard fut le maître de Lambert : la *Vita Lamberti* n'est pas citée. Pas un mot de la participation de Théodard au mesurage du domaine de Stavelot-Malmédy ; l'auteur ignore sans doute l'existence du diplôme de Childéric II de 667 (4).

La *Vita* est assez boursouflée ; elle est remplie d'emprunts virgiliens que M. Demarteau (5) s'est plu à relever. Le chapitre 6 présente des réminiscences avec la *Vita Richarii* d'Alcuin. P. ex. :

VITA RICHARII.	VITA THEODARDI.
Sic vir Dei *galea salutis indutus*, et gladio **verbi Dei** accinctus et *lorica iustitie* **undique circumdatus** .... processit in prælium publicum (6).	... *lorica iustitiæ* se *induit*, *galea salutis* quæ est, insigne decorum, se munivit, **verbo Dei**, quod est vivum et efficax et penetrabilius omni gladio ancipiti, se **undique** *confortavit* (7).

(1) C'est aussi l'idée de **M. Balau**, SHL, p. 145 et des Bollandistes (*Analecta Bollandiana*, t. XI, p. 111). Ceux-ci se montrent en plus sceptiques pour les arguments invoqués contre Limpens, qui place la *Vita* au VIIIe siècle. C'est bien à tort.

(2) *Op. cit.*, pp. 11-12.

(3) « Duodecima sancte Marie sanctique Theodardi Tudiniensis » *Gesta abbreviata*, dans MGH, SS, t. XXV, p. 130.

(4) Ce silence semblerait prouver que la *Vita* n'est pas d'Hériger; celui-ci avait soigneusement recherché les sources de cette époque. Mais il est vrai que dans la *Vita Remacli*, à propos de Stavelot-Malmédy, il ne parle pas non plus de ce document.

(5) *Op. cit.*, pp. 16-17.

(6) MGH, SRM, t. IV, *Vitæ*, 2, p. 394.

(7) *Vita Theodardi*, éd **Demarteau**, p. 38.

On voit que c'est un morceau avant tout littéraire, qui garde néanmoins, vu la pénurie de nos renseignements sur Théodard, quelque valeur historique.

Un second écrivain qui s'occupa de Théodard fut Anselme [1], chanoine de Saint-Lambert de Liège, dans sa chronique des évêques de Liège. Il envoya sa chronique, en 1056, à Annon, évêque de Cologne, et lui expliqua comment il avait remplacé la première partie de son ouvrage par les *Gesta* d'Hériger, qu'il venait de découvrir [2]. La biographie de saint Théodard commence donc proprement la partie originale d'Anselme. Anselme donna, d'après la tradition, le nom du lieu où l'évêque subit le martyre : « *in saltu quodam, qui dicitur Biwalt, haud longe ab urbe Nemetensi, quæ usitato nomine Spira nunc dicitur .... trucidatur.* »

De plus, il se préoccupe du numéro d'ordre de Théodard, dans la liste épiscopale : « *successit vicesimus octavus* », où il tient compte des évêques fabuleux qui auraient précédé saint Servais sur le siège de Tongres. Ce qui plus est, il identifie les meurtriers du saint évêque avec les déprédateurs des biens ecclésiastiques et il établit entre les pillards et les meurtriers une relation que n'indique pas le premier biographe [3].

Le troisième biographe est Sigebert de Gembloux († 1112).

Sigebert, suivant sa tendance d'esprit et la méthode de presque tous les remanieurs, nous donne des détails chronologiques sur le saint : il le fait naitre sous Clothaire II (chapitre 1) et détermine son existence par la mention synchronistique du règne de Clothaire II, Dagobert I et Sigebert III. Avant de nous raconter la vie de son héros, il fait montre de ses connaissances historiques : à propos de Dagobert, il nous parle de la fondation de nombreux monastères par Landelin, Aldegonde, Waudru, Vincent Madelgaire, Gertrude de Nivelles, cite les missionnaires d'outre-mer comme saint Bertuin, saint Etton, saint Foillan, etc. (chapitre 3). Parlant de Sigebert, il nous raconte son baptême par saint Amand, ses fondations de Stavelot-Malmédy et à ce propos, nous retrace en quelques mots la vie de saint Remacle, prédécesseur de Théodard à l'épiscopat (chapitre 4).

Toute la *Vita* est parsemée de données sur l'histoire générale et il faut avouer que Sigebert s'efforce de bien placer son personnage dans

---

(1) **Balau**. SHL, p. 162, n. 29.

(2) Il en avait fait une première rédaction de 1052 à 1056, où il avait refait le travail d'Hériger : la decouverte des *Gesta* de celui-ci vint rendre inutile cette première partie, qu'Anselme supprima.

(3) **M. Kurth**, *Étude sur saint Lambert*, pp. 67-69, voyait dans ce récit d'Anselme la vérité : le premier biographe qu'il supposait contemporain à peu près, sur la foi du Bollandiste Limpens, se serait tu par peur : M. Kurth n'était pas loin de croire que les déprédateurs auraient été les membres de la famille carolingienne. Aussi, cet exemple prouvait la possibilité du silence du premier biographe de saint Lambert quant à la cause de la mort, autrement indiquée par les auteurs postérieurs.

l'époque. Pour ce qui regarde la carrière du saint, il écrit d'abord plusieurs erreurs : il le fait élever parmi les moines, peut-être par suite des données de la chronique d'Hériger ou de la *Vita Hadelini*. Il nous raconte aussi que Théodard fut le premier abbé de Stavelot-Malmédy pendant que Remacle occupait le siège de Maestricht; c'est ainsi que Théodard, à la retraite de Remacle dans la solitude de Stavelot, devint son successeur à l'épiscopat (chapitre 5). A ce propos, tout comme Anselme, Sigebert note le numéro d'ordre dans le catalogue épiscopal : *vicesimus octavus*, à partir de saint Materne. Ce que la *Vita prima* avait à peine touché, Sigebert le dit mieux : il nous rapporte, d'après la biographie de saint Lambert, que Théodard fut le précepteur de ce saint, mais, comme il a lu aussi la *Vita Landoaldi* d'Hériger, il concilie les données de celle-ci sur l'éducation de Remacle avec celles de la *Vita Lamberti* : Landoald fut le premier précepteur, puis Aper — le père légendaire de saint Lambert — confia son fils à Théodard (chapitre 7). Pour ce qui concerne la mort de Théodard, Sigebert nous relate une foule de détails nouveaux : comme Anselme, tout d'abord, il conjecture — car aucune source n'est citée — que ce sont les pillards d'église, qui ont assassiné Théodard, et à propos de ces pillages, Sigebert nous raconte la genèse de cette situation, favorisée, d'après lui, par l'incurie ou l'insuccès de saint Amand, la situation précaire de l'intérimaire saint Landoald — détail légendaire pris de la *Vita* de celui-ci —, l'insuccès de l'épiscopat de Remacle. Tout aurait encore bien fini avec Sigebert, mais sous Childéric, ce fut la débâcle (chapitres 8-9). Et alors Théodard résolut d'en finir. Mais, d'après Sigebert, il avait la prescience de son trépas, tout comme saint Lambert, dans la *Vita Lamberti* de Sigebert, dépose les restes de son maître à Liège en prévision du martyre qu'il y subira. On le voit, Sigebert a donné une large part aux conjectures et aux rapprochements à sa façon : « sur le saint personnage dont il écrivit la vie, il ne pouvait, » comme le dit Balau [1], « fournir aucun renseignement nouveau. »

*
* *

Comme le montre l'étude précédente, la production hagiographique au diocèse de Liège pendant le Xe siècle se concentre surtout au monastère de Lobbes et le nom du célèbre Hériger domine l'histoire littéraire de cette époque, parfois qualifiée de « siècle de fer ».

Cependant, dans tout le diocèse, l'hagiographie prendra un nouvel essor au cours du XIe siècle. A cette époque, en pleine féodalité, l'histoire locale est cultivée avec zèle : chaque monastère devient le centre d'une production littéraire importante, qui relève à l'envi la gloire du fondateur, la vertu de ses reliques, les tribulations de l'in-

(1) SHL, p. 300.

stitut. Le culte des saints, essentiellement local, centralisé autour de la tombe ou de la châsse, qui garde les reliques, acquiert alors une vie nouvelle. L'hagiographie s'en ressent, des figures presque oubliées sont exhumées du passé lointain, de multiples biographies sont retouchées, retravaillées, des productions nouvelles voient le jour. C'est ainsi que les saints irlandais, évangélisateurs de la Belgique, réapparaissent dans la mémoire des hagiographes, pendant que les élévations et les translations de reliques attisent incessamment le zèle qui se manifeste pour les intercesseurs célestes. A cette époque, nous rencontrons ainsi les biographies des irlandais Monon et Foillan, productions que nous allons successivement examiner.

*
* *

Saint Monon (1) naquit en Irlande (2). Devenu diacre, la passion des voyages, propre aux Irlandais, le prit et il aborda au continent, comme Foillan, Fursy, Ultan, Eloque, Etton et tant d'autres.

Il arriva dans la forêt d'Ardenne, près de Nassogne, où il se construisit une cellule (3). Il fut en relations avec saint Jean l'Agneau, évêque de Tongres († 646-7) (4). Les visites que lui firent les campagnards d'alentour pour recourir à ses prières, excitèrent, dit sa *Vita*, la fureur de quelques brigands, qui avaient transformé la forêt en un repaire d'où ils se précipitaient sur les voyageurs solitaires. Les allées et venues des fidèles à la cellule du saint les troublaient dans leur besogne lucrative : ils décidèrent de tuer cet importun et un jour, pendant qu'il priait dans sa cellule, ils l'assommèrent (5). L'évêque Jean fit élever un oratoire sur le lieu du crime (6).

Des prêtres, venus de Huy, desservirent l'oratoire qui gagna bientôt en importance par l'affluence des fidèles et les donations qu'on lui fit. Saint Monon mourut probablement avant la moitié du VIIe siècle.

Il existe deux biographies de ce saint ermite, l'une éditée par le P. Poncelet dans les *Analecta Bollandiana* (7) (= *Vita Fusior* ou Vf) et l'autre plus courte (= *Vita Brevior* ou Vb) éditée par le P. De Buck

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 437.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1485.
Balau, SHL, pp. 213-214, n° 25.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, nos 6005-6007.

(2) *Vita Mononis*, ch. 1.

(3) *Vita*, ch. 2.

(4) *Vita*, ch 3 Ces rapports sont aussi relatés par ce passage d'**Hériger**, au ch. 31 des *Gesta Episcoporum Tungrensium* : E quibus (discipulis S. Joanni) unum accepimus, beatum scilicet Mononem, responsis sub eo ecclesiasticis insistentem, perfectum exhibuisse martyrium. » Hériger est antérieur à la *Vita Mononis*.

(5) *Vita*, ch. 5.

(6) *Vita*, ch. 6.

(7) Tome V, pp. 196 et sv.

dans les *Acta Sanctorum, Octobris* (1) et par le chanoine Barbier, dans les *Analectes pour servir à l'Histoire Ecclésiastique* (2), avec des variantes sans importance.

Le P. Poncelet qui s'est brièvement occupé (3) de la relation qui existe entre ces deux biographies, n'est pas de l'avis du P. De Buck, qui avait édité Vb, et avait négligé Vf, comme étant postérieure à la première. Le P. Poncelet fait remarquer que Vf est plus précise, plus correcte, Vb plus vague, moins précise; pourtant cela ne démontre pas à priori l'antériorité de Vf. Le P. Poncelet se décida à éditer celle-ci comme ayant plus de valeur historique que Vb. Entre les deux *Vitæ*, le savant Bollandiste ne voyait point de relation littéraire, mais comme elles racontent les mêmes faits, il faut conclure, d'après lui, ou bien à une copie ou bien à une source commune.

Nous remarquons pourtant entre les deux biographies une relation littéraire; le tableau suivant le montrera :

Vb.	Vf.
Ch. 2. .... repositionis suæ locum....	Ch. 2. .... locum suæ habitationis....
Ch. 3. .... cui tamen prius sedit in voto	Ch. 3. Sedit autem in animo migrantis...
— ob morum simplicitatem Agnus dictus.	— qui ob simplicitatem et innocentiam consueverat Agnus cognominari ..
— .... ut pallium episcopale quod pro maturandi itineris anxietate intermiserat, redeundo reportaret : quod constat actum.	— ... et pallium pontificale a Martino tunc Romanorum pontifice sibi conditum, quod intermisserat Romæ ad reditum maturandum, deferendum procuraret...
Ch. 6. .... tunc auditis et visis miraculorum signis quæ ibi in testimonium sanati reliquerant infirmi. . pileum regalem auro gemmisque decoratum, tradensque pariter decimas quas habebat inter Urtam et Lessiam	Ch. 11. Visis vero miraculorum signis, quæ ibidem infirmi reliquerant sanati .. per pilleum, quod capite gestabat auro gemmisque decoratum, omnes decimas sui iuris inter Urtam et Letiam perpetuo habendas beati Mononi tradidit...
— vicissim sibi succedentes septimanarii debitas inibi redderent missarum celebrationes	Ch. 7. .... qui viribus determinatis succedentes sibi missarum sollemnia. .. exsolverunt.

S'il y a une relation littéraire, on constate aussi que les deux biographies racontent les mêmes faits, dans le même ordre : pourtant Vb ne donne pas au long l'anecdote de la rencontre de Monon avec saint Jean l'Agneau, l'histoire des Carolingiens, et la description de l'Irlande, tirée de Bède (4), que nous offre Vf (5).

(1) Tome VIII, pp. 367 et sv.

(2) Tome V, pp. 410 et sv. d'après le manuscrit de Namur, que nous avons déjà souvent cité, à propos de Saint Bertuin.

(3) *Analecta Bollandiana*, tom. cit., pp. 193-196.

(4) *Historia Ecclesiastica Anglorum*, lib. I, ch. 1 (in fine).

(5) Ch. 8, 9, 10, 12.

Faut-il donc croire que Vb est un résumé de Vf? Et d'abord, la relation littéraire, constatée entre les deux documents, est-elle directe; ne faut-il pas supposer une source commune?

Il est inutile d'en supposer une : la relation des deux biographies pour le fond et la forme est si étroite, qu'on doit l'expliquer par une copie. Dès lors, qui a pratiqué la copie? C'est Vf qui a suivi Vb. En effet, en comparant le style des deux documents, on voit que Vb est incontestablement plus ancien. On y trouve les mots *nuncupatur*, *bono omine* (chapitres 2-3), *prælibatus* (= *supradictus*), les mots en *or* comme *proximorum condescensor; pagenses* pour *incoli, levamen*, des mots grecs comme *prothoplastum, letali vulnere* (chapitre 5), des mots composés fréquents comme *milleformis, circumcirca* (chapitre 5), *candidiferis, septimanarii*, des diminutifs comme *conventicula, edicula*, des expressions comme *pestifero perstrepentes cuneo, morti mancipare, voluntatis... compotes, pessumdati ad pejus..., divæ memoriæ, derivare* dans le sens de « faire descendre », *grandia... gaudia, lustra silvarum*, tous indices d'une langue plus ancienne que celle de Vf, et rappelant le Xe siècle. On est de suite frappé de la différence du style même à une lecture superficielle des deux documents. Pour ce motif, nous n'hésitons pas à placer Vb avant l'autre biographie. Celle-ci d'ailleurs se révèle comme un remaniement : l'introduction de descriptions géographiques, de passages tirés du *Liber Historiæ* pour retracer l'histoire des Carolingiens, le développement de l'épisode de la rencontre de Monon avec saint Jean l'Agneau, tout cela trahit un remanieur, qui, ne sachant comment amplifier son modèle, résout la difficulté par des *excursus* et des emprunts directs à des sources préexistantes. Nous avons constaté le même procédé chez l'auteur de la *Vita Gertrudis tripartita* : lui aussi s'empare du *Liber Historiæ* pour en extraire l'histoire des Carolingiens. Pour cette histoire des Carolingiens, la soudure nous paraît visible dans Vf. En effet, dans celle-ci, au chapitre 7, à la fin, nous voyons apparaître Pepin, *Pippinus tertius*. L'auteur intercale alors au chapitre 8 et suivants l'histoire des Pepins, pour revenir au chapitre 12, à ce *Pippinus tertius*. C'est une digression de remanieur. Au chapitre 1, Vf sait ajouter aux noms des saints compatriotes de Monon, les noms de Gibrianus, Gobanus (1) et omet la note historique que Vb ajoutait aux noms de Fursy et d'Éloque (2).

(1) Gobanus est cité comme compagnon d'Etton, Éloque, Fursy, par la *Vita Adalgisi* qui date au moins du XIe siècle. Dans cette *Vita*, Monon n'est pas cité. Les liens de parenté entre ces divers saints semblent inventés au XIe siècle La *Vita Eloquii* ne les présente pas comme frères.

(2) « Furseus quem Perrona retinet leta..., Eloquius, confessor magnificus, quem Walcedorum veneratur cenobium... » Vb, ch. 2. L'acte qui raconte la translation des reliques de saint Éloque à Waulsort est probablement apocryphe (Cfr *Analectes pour servir à l'Histoire Ecclésiastique de la Belgique*, t. II, p. 261. L'acte y est édité, pp. 262 et sv.). Cfr. **Balau**, SHL, p. 232, nº 37.

Dans tous les cas, à examiner le style, Vb se place nécessairement avant Vf. C'est donc cette dernière biographie qui a copié la première, et directement, car il est inutile de parler de source commune : la relation littéraire que nous avons constatée, le même ordre pour les mêmes faits dans les deux documents doivent faire conclure à une dépendance directe. Quant aux ajoutes de Vf, ce sont des digressions, introduites pour amplifier le modèle de l'auteur. Et qu'on n'aille pas invoquer le manuscrit de Namur n° 15, qui nous livre une copie de Vb, et insister sur la particularité de ce document, où l'on ne trouve que des abrégés. C'est précisément parce que Vb était plus sobre que le copiste aura vu l'inutilité de résumer la *Vita Mononis* : il avait un récit suffisamment succinct dans Vb. Et même si Vb était un résumé, on peut dire que le modèle différait peu, quant au style et au contenu; le manuscrit de Namur respecte en effet le style, tout en corrigeant les expressions les plus barbares, et reproduit fidèlement les faits (¹). Il resterait donc toujours que Vf est précédé d'un document plus ancien et moins encombré de digressions.

Après avoir examiné les relations de Vf et Vb nous en arrivons à l'examen de leur époque de composition.

De quelle époque date Vb? Nous avons vu que le style rappelle certainement le Xe siècle par ses expressions recherchées et bizarres. Mais il y a moyen de mieux circonscrire l'époque. Au chapitre 2, à propos de saint Éloque, la *Vita* ajoute : *quem Walcedorum veneratur cenobium*. Or, le corps de saint Éloque fut transporté à Waulsort en 976. De plus, en racontant le voyage de Jean l'Agneau à Rome et sa rencontre avec Monon, la *Vita* semble s'inspirer des chapitres 29-31 des *Gesta* d'Hériger, écrits, on le sait, avant 980. Vb a donc été composée au plus tôt dans les dernières années du Xe siècle : elle date peut-être de la fin de cette époque ou du commencement du XIe siècle.

Quant à l'époque de Vf, cette *Vita* est au moins postérieure au commencement du XIe siècle. Les plus anciens manuscrits connus, les manuscrits de Bruxelles 9289 et 9646, sont du XIIe siècle; pourtant, comme Vb, cette *Vita* doit être antérieure aux froissements de Nassogne avec l'abbaye de Saint-Hubert, froissements qui commencèrent sous l'abbé Thierry de Saint-Hubert (1055-1086) (²). Non seulement, dans les deux biographies on n'en trouve pas de trace, mais encore Vf reproduit, au chapitre 8, la légende du *castrum* d'Ambra et du

---

(¹) On peut comparer la *Vita Bertuini* et la *Vita Baronis* du manuscrit de Namur avec leurs prototypes : on verra que nos affirmations sont exactes.

(²) Cfr **De Buck**, AA. SS., *Octobris*, t. VIII, p. 363, n° 1. L'église de Nassogne avait été donnée par l'évêque Walcaud de Liège à l'abbaye de Saint-Hubert lors de la restauration de celle-ci en 828. Cfr le dernier chapitre de Vf. De là naquirent des difficultés dans la seconde moitié du XIe siècle.



billet tombé du ciel, à propos des origines de l'abbaye de Saint-Hubert. Cette légende se trouve dans la *Vita Beregisi* du Xe siècle; elle est fort flatteuse pour Saint-Hubert. Mais précisément cette légende se retrouve dans le faux diplôme de Pepin du XIe siècle, soi-disant octroyé à l'abbaye. Or, le chapitre 8 de Vf connaît ce diplôme, car elle dit : *Ipse (Pippinus) Ambram olim castrum a Deo electum, decidente celitus charta coram Plictrude.... beato Beregiso cum finibus suis determinatum legitima et rata donatione perpetuo confirmavit habendum* [1]. Aux dires de la même *Vita*, saint Lambert fut tué *pro defensione castitatis et veritatis a Dodone Alpaïdis fratre*. Or, la légende de saint Lambert apparaît sous cette forme dans les *Gesta Episcoporum Leodiensium* d'Anselme (1056). Ces deux remarques montrent que Vf a dû être composée à un moment déjà avancé du XIe siècle, toutefois avant la seconde moitié.

Il nous reste à exposer en quelques mots, le contenu des deux biographies.

Vb, après une courte introduction, qui nous montre dans ce document une espèce d'homélie [2], nous apprend que Monon, né en Irlande, fut favorisé d'une vision : un ange lui commanda de se rendre en Gaule, dans la forêt d'Ardenne, et de se bâtir une cellule à l'endroit appelé Fridier, près de la source *Nasania*. Après s'être assuré que l'ordre venait bien de Dieu, le saint partit. La *Vita* nous raconte alors qu'il partit pour Rome, et que, au passage des Alpes, il rencontra saint Jean l'Agneau. Le saint évêque lui demanda de rapporter à son retour le *pallium*, que, dans la hâte du retour, il avait oublié d'emporter. Monon s'exécuta et dès lors une amitié solide réunit l'évêque à l'ermite de la forêt d'Ardenne. Cette historiette est probablement inspirée par le passage d'Hériger dans ses *Gesta*, relatif à saint Jean l'Agneau. Monon serait resté dans l'entourage de l'évêque, mais la jalousie des autres dignitaires le força à quitter la cour épiscopale et à se retirer enfin dans la forêt à l'endroit indiqué par l'ange. Il faut convenir qu'il se conforma assez tard à l'ordre céleste. Suit alors le récit de la mort du saint, qui fut tué par des brigands, furieux de voir le silence de la forêt, si propice à leurs crimes, troublé par le concours des fidèles. Le corps du saint fut enseveli dans sa cellule. Il y reposa jusqu'à ce que le roi Pepin, attiré par les miracles, aurait, selon la *Vita*, gratifié l'humble oratoire des dîmes qu'il possédait entre la Lesse et l'Ourthe. Quant à l'évêque Jean, il

(1) Cfr aussi Vf, ch. 9 : « Unde et beatus Berigisus probatur fuisse contemporalis... et B., collato sibi castro ambro, Andaginensem cellam fundaverit. » *Analecta Bollandiana*, t. V, p. 204.

(2) « Quotiescunque fratres dilectissimi, unice percolendi ortum.... recolimus sanctorum... » *Prologus*.

fit venir de Huy et d'Amay des prêtres [1] pour desservir l'église, jusqu'à l'installation de chanoines, pris dans la *familia* du martyr.

Vf reproduit les mêmes données que Vb, mais y ajoute quelques digressions : au chapitre 1, une description de l'Irlande, tirée de l'*Historia Ecclesiastica Anglorum*, chapitre 1, de Bède; au chapitre 3, l'auteur indique qu'il s'est adressé directement aux *Gesta* d'Hériger (chapitres 29-31), pour retracer l'anecdote de la rencontre de Monon et de l'évêque Jean aux Alpes [2]. Au chapitre 7, le biographe nous apprend que l'église de Nassogne fut déclarée libre de toute juridiction épiscopale dans le synode provincial. Pour l'histoire des Pepins (chapitres 8 et 10) l'auteur s'en réfère au *Liber Historiæ* (chapitres 49-53) [3]. Mais dans cette histoire des Carolingiens, il a su insérer la légende d'Ambra à propos de l'abbaye de Saint-Hubert et nous avons vu qu'il a dû connaître le faux diplôme de Pepin du XI[e] siècle. Il semble aussi (chapitre 9) s'inspirer de la *Vita Beregisi*, en supposant Bérégise et Hubert contemporains. Au chapitre 12, Vf ajoute un récit succinct de la restauration de l'abbayé de Saint-Hubert, en 828, par Walcaud, évêque de Liège, qui donna Nassogne à l'abbaye pour lui procurer des revenus. L'auteur s'est ici inspiré de la *Vita Huberti secunda* de Jonas d'Orléans. Avec cette donnée, finit la *Vita Mononis fusior*, œuvre de remanieur, comme le montre clairement l'examen des ajoutes.

* * *

Les biographies du saint martyr Foillan se présentent tout naturellement après celles de saint Monon. Les deux saints ont des traits d'affinité et sont tombés sous les coups de brigands, dans des circonstances peu différentes.

Saint Foillan [4] (*Foillanus*, en irlandais : *Faelan*, *Faolan*, *Foelan*, *Foalan)* [5] était frère de saint Fursy et de saint Ultan [6]. Fursy est

---

(1) **M. Balau**, SHL, p. 214, regardait comme une erreur la donnée de Vb, d'après laquelle Jean l'Agneau († v. 646) fit venir des prêtres d'Amay, de l'église où sainte Ode était enterrée : sainte Ode serait morte un demi siècle après Jean l'Agneau. Mais le P. Poncelet fait remarquer (*Analecta Bollandiana*, t. XXIII, p. 331) que sainte Ode est morte en réalité aux environs de l'an 600. La donnée de Vb peut donc être exacte.

(2) « Quæ de eo leguntur in pontificalibus gestis », *Analecta Bollandiana*, t, V, p. 198.

(3) « Ut gestis Francorum invenitur » *Ibid.*, p. 203.

(4) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis*, p. 424.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1315.
Balau, SHL, pp. 235-238, n[os] 41-42.

Pour les *textes* cfr BHL, t, I, n[os] 3070-3075.

Nous suivons, pour les *Vitæ Foillani*, l'édition du **P. De Buck,** dans les AA. SS., *Octobris*, t. XIII.

(5) **De Buck**, *Commentarius prævius*, § II, n° 1, loc. cit., p. 429

(6) *Vita Fursei*, ch. 8 (MGH, SRM, t. IV, *Vitæ*, 2, p. 438.)

ce célèbre missionnaire qui prêcha la foi aux Irlandais, aux Anglo-Saxons, aux Francs, et qui vint mourir à Péronne, après avoir reçu l'hospitalité du maire de palais de Clovis II, Erchinoald. Les trois frères étaient nés en Irlande. Fursy quitta son pays natal, troublé par des incursions étrangères et alla s'établir probablement avec ses deux frères, dans une île isolée (1).

De là, il passa chez les Anglo-Saxons, où il fut très bien reçu par le roi Siggiberecth († 635), qui lui donna le nécessaire pour construire un monastère, à Cnoberesburg (Burgh-Castle, dans le Suffolk). Le roi Anna († 654) le gratifia de donations (2). Bientôt le désir de la solitude s'empara de lui; il laissa le soin du monastère à Foillan, qui l'avait accompagné, avec Ultan, dans ces parages : Fursy se retira chez Ultan, qui menait une vie d'ermite, resta avec lui un an et partit bientôt, pour aller mourir à Péronne, en France (3). Foillan, pendant ce temps, était resté à la tête du monastère de Cnoberesburg (4). Il y était encore quand son frère Fursy vint le visiter, peu de temps avant de mourir vers 650 (5).

Mais bientôt le chef des Merciens, le farouche Penda, vint attaquer les Anglo-Saxons orientaux; le roi Siggiberecth avait déjà péri dans une rencontre avec le redoutable ennemi (6).

Penda mit en fuite le roi Anna et s'empara du royaume. Le monastère de Cnoberesburg tomba aux mains des pillards, les moines furent dispersés, les biens détruits (7). Foillan, voué à une mort certaine, ne fut délivré que grâce à la nouvelle de l'arrivée du roi Anna, nouvelle qui jeta le désarroi parmi les envahisseurs (8). Foillan s'empressa de

(1) *Vita Fursei*, ch. 6 (*Ibid.*, p. 437).

(2) *Vita Fursei*, ch. 7, loc cit.

(3) *Vita Fursei*, ch. 8-9, loc. cit., pp. 437-439.

(4) « ... Fuilanum sanctum admodum verum, cui etiam sortito monasterii et animarum de reliquit curam. » *Vita Fursei*, ch. 8. Dans ce texte, il semble manquer quelque indication, après le mot *sortito*, et de fait deux manuscrits du Xe siècle (manuscrit Bruxelles 7984 et manuscrit Londres, British Museum, parmi les manuscrits Cottoniens Nero EI, 1re partie) ajoutent à cet endroit : « *Sacerdotio* cum sanctis Gobbona et Tibulla *præsbiteris* ». Cette indication est prise à **Bède** (*Historia Ecclesiastica Anglorum*, lib. III, ch. 20), qui appelle les prêtres : « *Gobbano* et *Dicullo* »; mais l'opposition de Foillan, *sacerdos*, aux *presbiteri*, semble indiquer que le saint était alors évêque, soit évêque monastique, soit évêque errant. La *Vita Foillani* 1 en fait aussi un évêque : « ... *compertoque Foillanum esse episcopum* » (ch. 4). Cfr **De Buck**, *Commentarius*, § V, loc. cit., p. 378.

(5) *Virtutes sancti Fursei*, ch. 14 (MGH, loc. cit, p. 445).

(6) **Beda**, *Historia Ecclesiastica Anglorum*, lib. III, ch. 18.

(7) « Expulso namque christianissimo rege Anna, incursu gentilium monasterium. . monachis, distractis rebusque omnibus spoliatus est. » *Additamentum Nivialense de Fuilano* (MGH, loc. cit., p. 499).

(8) « Ipse abbas Foilnanus ... sub custodia moriturus ductus esset, nisi illum divina dextera, nuntiato adventu supradicti Annani regis perterritis gentilibus, propter multorum servasset profectum. » *Ibid.*

racheter les moines captifs, récupéra les reliques du monastère, empila dans un navire les livres saints et les objets du culte et se dirigea vers la terre des Francs, à Péronne, où reposait son frère Fursy et où il fut bien reçu, lui et ses compagnons, par le maire Erchinoald (¹). Bientôt, on ne sait trop pourquoi (²), Foillan et ses compagnons arrivèrent à Nivelles, auprès de sainte Itte et de sainte Gertrude, comme nous l'avons vu à propos de ces deux saintes. Foillan et ses compagnons furent bien reçus à Nivelles, tant par les deux saintes que par le maire du palais, Grimoald. Ils vinrent sans doute fort à point pour le monastère naissant, et les livres saints et les reliques qu'ils apportaient durent être d'un grand secours pour Itte et Gertrude (³). Grâce aux libéralités d'Itte, Foillan put construire un monastère à *Bebrona* (Fosse), non loin de Nivelles (⁴). Il en fut probablement abbé et l'on peut croire que ses conseils et son amitié furent précieuses pour sainte Gertrude.

Après la mort d'Itte (652), Foillan vint un jour à Nivelles, et y chanta la messe, la veille de la fête de saint Quentin. Avant de partir,

---

(¹) « Ipse postremum Francorum petivit terras, atque in eodem loco quo beatus Furseus sepultus est, a supradicto Erchinoaldo patricio suscepti sunt. » *Ibid.*

(²) L'*Additamentum Nivialense* dit : « *a patricio viros peregrinos despiciente expulsi sunt* » (*Ibid.*, p. 450). Mais il ne faut pas admettre ce brusque revirement d'Erchinoald, malgré la valeur de l'*Additamentum*. Péronne resta longtemps encore un monastère irlandais et les « étrangers » ne cessèrent probablement de l'habiter qu'en 880, lors de sa destruction par les Normands. Cfr **L. Traube**, *Perrona Scottorum. Ein Beitrag zur Ueberlieferungsgeschichte und zur Palæographie des Mittelalters*, dans les *Sitzungsberichte der philosophisch-, philologisch- und historischen Klasse der K. B. Akademie der Wissenschaften zu München*, année 1900, pp. 469-538. Foillan fut abbé à Péronne avant 652 et après 650 environ. Le **P. De Buck** ne se refuse pas à admettre que Foillan aurait été amené par saint Vincent Madelgaire, lors du voyage que celui-ci aurait fait en Irlande. Ce voyage, raconté par la *Vita Vincentii* du XIe siècle, est sans doute une légende, car la *Vita Ghisleni* ⁵ du Xe siècle, qui reproduit la vieille *Vita Vincenti* disparue, ne dit rien de cet épisode.

(³) Nous avons vu dans la *Vita Gertrudis*, que, outre les reliques et les livres que Itte fit chercher à Rome, elle fit appel aux Irlandais. Les *Vitæ Foillani* disent que Foillan était accompagné d'Ultan; il est probable que celui-ci avait accompagné Foillan dans son voyage à Péronne : devant le silence de l'*Additamentum* on pourrait croire que Ultan resta plutôt à Péronne, mais la *Vita Gertrudis* le montre à Fosses en 659 déjà, après la mort de Foillan. Il semble d'ailleurs qu'il ne devint abbé à Péronne que vers 675 Cfr **Traube**, *op. cit.*, loc. cit.

(⁴) « In villa quæ ex nomine flumine decurrentis nuncupatur Bebrona, ordinate monasterium religiosorum construxit monachorum, predicta famula Dei Itane cuncta necessaria ministrante. » *Additamentum Nivialense*, loc. cit., p. 450. Les *Vitæ Foillani* du XIe siècle (la *Vita Foillani* de Paulus au ch. 4) disent que Ultan fut nommé abbé de Fosses et que Foillan resta à Nivelles près de Gertrude. L'*Additamentum*, en parlant de « *grex sibi* (*Foillani*) *commissa* » et de « *fratribus cum eo laborantibus* » nous semble clairement indiquer que Foillan fut abbé de Fosses (Cfr **D. U. Berlière,** *Monasticon Belge*, p. 57). Le monastère de Fosses était un monastère de discipline irlandaise. Au IXe siècle encore il est appelé par Einhard « *Monasterium Scottorum* » (*Translatio Marcellini et Petri*, AA. SS., *Junii*, t. I, p. 203).

il avait recommandé aux moines de rechercher son corps, si parfois il lui arrivait malheur en chemin. Après avoir chanté la messe à Nivelles, il partit, pour continuer son voyage, entrepris pour les besoins du monastère [1]. Trois moines l'accompagnaient. La même nuit, ils furent emmenés par un brigand dans un guet-apens : il les conduisit, dans le cœur de la forêt de Seneffe [2], dans une cabane où on leur donna l'hospitalité. Les compagnons du saint soupçonnèrent le piége et passèrent la nuit à veiller. Vers le matin, Foillan s'endormit. Au même instant, les hôtes entrèrent dans le réduit des quatre étrangers et les massacrèrent [3] : à Foillan, ils tranchèrent la tête [4]. Ils dépouillèrent les cadavres, et vendirent le butin et les chevaux des victimes, sur un marché éloigné, pour ne pas trahir le crime; les cadavres furent jetés dans une fosse, dans le réduit aux porcs [5].

Cependant les moines de Fosses, inquiets de ne pas voir revenir les voyageurs, se mirent à la recherche; de son côté, sainte Gertrude ordonna des jeûnes et des prières à Nivelles, fit battre les environs par une foule de courriers et enfin, 77 jours après l'assassinat, on retrouva les corps, le jour anniversaire de la mort de saint Fursy [6]. On porta les corps à Nivelles, en chantant des cantiques, et comme Didon, évêque de Poitiers, et le majordome Grimoald étaient justement arrivés ce jour-là à Nivelles, ces deux puissants personnages voulurent porter eux-mêmes le corps de Foillan jusqu'au monastère [7]. Là on se pourvut de reliques et, en grande pompe on reporta au monastère de Fosses les restes insignes de l'étranger.

L'assassinat de Foillan et de ses compagnons dans la forêt de Seneffe dut se passer vers l'an 655 [8].

Le récit assez circonstancié, nous le devons au vieux fragment de Nivelles, l'*Additamentum Nivialense de Fuilano*, dont nous avons déjà parlé à propos de sainte Gertrude.

---

[1] *Additamentum Nivialense*, loc. cit.

[2] La forêt est nommée » sylva Sonefia « dans les *Vitæ Foillani* (AA. SS., *Octobris*, t. XIII, pp. 384, 388).

[3] *Additamentum*, loc. cit.

[4] » Sed beato viro Deo gratias clamante, ne vox illius audiretur, venerandum illius capud amputarunt «. Loc. cit., pp. 450-451.

[5] » ... In proximo tecto, ubi grex porcorum commanebat, facta fossa, nuda ac dilacerata sepelierunt impii IIII^or corpora in unum. » *Ibid*, p. 451.

[6] » Hoc numero mistice in multis divine scripture locis adnotante, ipsa die inventa quo beatus Furseus, frater eius, ad Domimum de corpore migravit. « *Ibid.*, p. 451.

[7] « Vir venerabilis Dido Pictaviensis episcopus atque inluster vir Grimaldus maiorum domus locorum sanctorum visitandi gratia ipso adventantes die, ... venerandi corporis onus ... propriis devexerunt humeris. « *Ibid.*, p. 451.

[8] En effet, il se place après la mort d'Itte, survenue en 652, et avant celle du majordome Grimoald qui transporta le corps. Or celui-ci mourut en 656. Le récit de l'*Additamentum* montre bien que c'est plus près de la seconde date qu'il faut placer l'assassinat. Cfr **De Buck**, *op. cit.*, § 11, nº 13, loc. cit., p. 374.

L'*Additamentum Nivialense* ([1]) — nom donné à ce document par M. Krusch — est un récit des aventures de saint Foillan, frère de Fursy, composé par un moine de Nivelles pour faire suite à la *Vita Fursei* ([2]), où on parle incidemment de saint Foillan, et compléter la biographie du frère de Fursy. L'*Additamentum* se retrouve dans la classe D des manuscrits de la *Vita Fursei* ([3]). Il est l'œuvre d'un moine de Nivelles, contemporain sans doute des événements, depuis que Foillan était arrivé au monastère. Les données sont conformes à ce que l'on sait par ailleurs ([4]) et l'antiquité de l'auteur est attestée par l'orthographe indubitablement mérovingienne des noms propres, comme *Annani* pour *Annæ*, *Idobergane* pour *Idubergæ*, *maiorum domus*, expression familière au continuateur de Frédégaire et au *Liber Historiæ Francorum* ([5]).

On peut donc, avec M. Krusch, compter ce fragment parmi l'une des sources les plus précieuses de l'histoire des origines carolingiennes. L'auteur dut écrire peu de temps après 655, peut-être antérieurement à la *Vita Gertrudis*. Ces indications peuvent suffire, car l'*Additamentum* n'est pas une véritable *Vita* ([6]); nous en parlons ici à propos des *Vitæ Foillani*, biographies qui parurent au XIe siècle.

Le P. de Buck a édité plusieurs biographies de saint Foillan, au tome XIII des *Acta Sanctorum* d'Octobre ([7]).

La première de ces biographies nous livre le nom de son auteur. Elle commence par cet intitulé : *In nomine Domini incipit descriptio beati Foillani martyris, primum rusticano stilo composita, postea a quodam fratre* **Paulo** *exarata.* » ([8]). L'auteur s'appelait donc Paul. Le

([1]) Édité par **B. Krusch**, dans les MGH, loc. cit., pp. 449-451.

([2]) Que le fragment était destiné à compléter la *Vita Fursei*, ressort clairement du commencement : » *Post discessu vero beati Fursei* ... « se rattachant directement au n° 10 de la *Vita Fursei*, après les mots : » *transfertur sine ulla putridine, ubi etiam ... clarescunt divinis virtutibus* ... «; puis sont à remarquer des expressions comme « *supradicto* Erchinoaldo .., », le mot *supradictus* retombant sur la *Vita Fursei* où on parlait de ce maire de palais. Cfr **Krusch**, *op cit.*, *Addenda*, p. 780.

([3]) MGH, loc. cit., p. 431. L'*Additamentum* avait déjà été édité par les Bollandistes dans le *Catalogus* des manuscrits hagiographiques de la Bibliothèque nationale de Paris, au tome I, pp. 195 et sv. (Bruxelles, 1890), mais le texte de M. Krusch est plus exact par suite de l'emploi d'autres manuscrits, qui ont permis de rétablir l'archétype.

([4]) **Krusch**, loc. cit., p. 428.

([5]) *Ibid.*, p. 428, et *ibid.*, n. 1.

([6]) C'est ce que fait remarquer **Dom U. Berlière**, dans son article : *La plus ancienne vie de saint Foillan* (*Revue Bénédictine*, t. IX (1892), pp. 137-139). Il ne faut pas admettre, comme on l'a fait, que la *Vita Fursei* ne nous serait pas arrivée en entier et que l'*Additamentum* serait la partie manquante. (**Bède**, *op. cit.*, lib. III, ch. 19) dit, il est vrai : » quæ cuncta in libello eius (Fursei) *sufficientius* et de aliis commilitonibus ipsius, quisquis legerit, inveniet «. Ce » *sufficientius* « tombe sur Fursy et non sur *commilitonibus*, fait à raison remarquer M. Krusch (loc. cit., pp. 427-428).

([7]) PP. 383 et sv.

([8]) *Ibid.*

P. De Buck l'a éditée d'après les manuscrits de Bruxelles 9742 (XIIe siècle), 7483 (XIIIe siècle), 18654 ([1]). Le P. De Buck l'appelle : *Vita Foillani prima*. Celle qu'il appelle *Vita Foillani secunda* se trouve dans les manuscrits de Bruxelles 8928 (XIe siècle), du Séminaire de Namur 21, de Metz 395, de Trèves 965 (XIIIe siècle), de Douai 838 (XIIIe siècle), de Bruxelles 7460 (XIIIe siècle), de Mons 8439 (XIIIe siècle), qui ont tous servi à l'édition de cette *Vita* dans les *Acta Sanctorum* d'Octobre ([2]).

Nous allons examiner d'un peu plus près ces deux biographies; nous appelerons la *Vita Foillani prima* : VF [1], la *Vita Foillani secunda* : VF [2].

Les deux biographies, comme d'ailleurs toutes celles qui suivirent, ont, directement ou indirectement, comme source les renseignements de l'*Additamentum Nivialense* (que nous appelerons AN). En effet VF [1] et VF [2] racontent au fond ce que AN nous a déjà appris, c'est-à-dire, la biographie de Foillan comme on la connaît, à partir de son arrivée sur le continent jusqu'à sa mort. C'est déjà un signe de leur dépendance vis-à-vis de AN, qui commence aussi à l'arrivée de Foillan sur le continent. Néanmoins, si VF [1] et VF [2] reproduisent AN, c'est avec des variantes ou des ajoutes que nous allons examiner à l'instant.

D'abord, comparons AN et VF [1].

VF [1], au chapitre 4, ne parle point d'Erchinoald et de l'expulsion des Irlandais de Péronne; ces faits sont supposés, au moment où VF [1] commence le chapitre 4. Dans ce chapitre, nous trouvons la mention : « *compertoque Foillanum esse episcopum* ». Nous avons vu plus haut que Bède et la *Vita Fursei* semblent permettre cette interprétation. L'auteur de VF [1] a pu l'emprunter à la *Vita Fursei* ou à la tradition, car AN ne laisse pas, à lui seul, soupçonner que Foillan fût évêque. Au chapitre 5 VF [1] omet de nous dire que le voyage de Foillan et son assassinat se passent après la mort d'Itte et, pour le guet-apens, rapporte que le saint fut trompé par un double chemin : il choisit le mauvais qui le conduisit à la mort. De plus, quand le saint et ses compagnons séjournent dans la cabane des meurtriers, ils prévoient le meurtre et Foillan rassure ses disciples. Pourtant AN avait dit : « *suis alloquens, nec de ullo hominum malum aliquod suspicasset...* ».

Aux chapitres 7 et 8, VF [1] fait honneur à sainte Gertrude d'avoir, la première, soupçonné le malheur : elle fit faire un jeûne de trois jours.

Mais, ce qui est plus important, nous voyons ici la légende et le merveilleux s'introduire dans l'histoire de Foillan. Ultan, le frère de Foillan, aurait vu une colombe, les ailes tachées de sang, voltiger

---

([1]) *Ibid.*
([2]) Loc. cit., pp. 385 et svv.

dans sa cellule, messager divin du meurtre, et Gertrude, à propos de l'invention des corps, aurait reçu la visite d'un ange, lui annonçant qu'un prodige indiquerait l'endroit, où les meurtriers ensevelirent les cadavres. De fait, la sainte vit de loin une colonne de feu montant jusqu'au ciel, de l'endroit de la forêt où gisaient les corps de Foillan et de ses compagnons. Or, de tout cela AN n'avait dit un mot. Par contre, VF [1] néglige de noter que l'invention se fit, le jour anniversaire même de la mort de saint Fursy (¹), et au chapitre 10, nous ne voyons pas que les moniales de Nivelles prennent sur le corps de Foillan des reliques précieuses.

Comparons maintenant AN et VF [2].

Tout comme VF [1], au chapitre 5, VF [2] fait de Foillan un évêque. Par contre, au chapitre 6, VF [2] parle de Grimoald, d'Erchinoald, maires du palais, et des relations de Fursy avec Erchinoald. Mais il se tait sur l'expulsion de Foillan de Péronne. Au chapitre 8, à propos de la donation de Fosses, Itte n'est pas mentionnée. Mais, VF [2] parle (chapitre 9) des adieux et des recommandations que fit Foillan aux moines, au moment de partir en voyage, et fait intervenir le guide-traître, à propos du guet-apens. Tout comme VF [1], VF [2] raconte que Foillan prévit le guet-apens et fait honneur à sainte Gertrude de ce qu'elle conçut la première les soupçons du malheur (chapitre 11). Ici aussi nous voyons introduire la vision d'Ultan, l'apparition de l'ange et de la colonne de feu, à propos de l'invention des corps (chapitres 12-13) : VF [2], plus fidèle à AN, note la coïncidence du jour avec la date de la mort de saint Fursy.

Donc, pour conclure, il ressort de cette comparaison de VF [1] et VF [2] avec AN :

1° que les deux *Vitæ* sont, pour le fond, sorties de AN, à part les divergences peu importantes et les ajoutes nouvelles;

2° que les deux *Vitæ*, dans ces ajoutes et ces variantes, concordent. En effet, VF [1] et VF [2] ne parlent pas de l'expulsion de Péronne, affirment que Foillan fût évêque, disent que Foillan prévit le meurtre, font partir les recherches du côté de Gertrude, introduisent tous deux les mêmes éléments légendaires;

3° que VF [2] est, pour le fond, plus fidèle à AN.

Laissons pour le moment ces deux dernières constatations et occupons-nous de la première : les deux *Vitæ* présentent le même récit que AN. Mais de plus on constate qu'il y a une relation de *forme*, une relation littéraire. Moins évidente pour VF [1], elle est indéniable pour VF [2]. En effet :

(¹) Nous ne voulons pas insister sur ce que VF [1] dit » 70e jour «, contre » 77e jour « de AN, à propos de l'invention des corps. VF [2] dira » 78e jour «. Cela peut tenir à une faute de copiste.

AN	VF [1]
p. 451. ... locorum sanctorum visitandi gratia....	Ch. 9. .... *ad loca sancta visitandi gratia....*
.... iubetur quantotius in occursum beati Hælyæ properare	.... et *in occursum Heliæ prophetæ* iussus est *properare.*

C'est peu, mais il faut remarquer que les ressemblances se constatent dans le récit des mêmes faits. Voici pour VF [2] :

AN	VF [2]
p. 451, l. 13. — missarum sollempnia ..	Ch. 9. Celebratis itaque *missarum* rite *solemniis.*
l. 16 ... valedicens omnibus	... vale dicens ...
l. 18. ... cum fallaci suscepti sunt humanitate	... qui falsam hospitii simulant humanitatem . . . .
per devia ductus ...	deductis per devia ..
l. 20. ... Finitis vero matutinis laudibus ...	Ch. 10. Ergo post laudem expletionem matutinalium ...
l. 22. ... viri diabolici ...	Ch. 9. ... minister diabolicus.
p. 451, l. 1. — ... venerandum illius capud amputarunt ...	Ch. 10. .. Deciso denique venerando sacerdotis capite ...
l. 3. ... nuda ... corpora ..	.. corpore videlicet nuda ...
l. 5. .. longe habitantibus vendiderunt ...	... in loginquis partibus studuerunt venundare ...
... ad dictum placitum ...	Ch. 42. tempus placiti ...

On constate donc ici une véritable relation littéraire, et, soit dit en passant, VF [2] est plus fidèle à AN pour la forme, comme pour le fond. Doit-on maintenant expliquer cette relation des deux *Vitæ* avec AN par une dépendance *directe*? Toutes les deux citent un document antérieur qui aurait été écrit en un style barbare; ainsi VF [1] : « Vita... primum *rusticano stilo* composita... », VF [2] : « Cuius vitæ seriem *olim* quidem *non satis polito digestam stilo* » (chapitre 3). Or, ces termes s'appliquent très bien au vieux fragment de Nivelles, AN, et en présence des relations de fond et de forme des deux *Vitæ* avec AN, il faut bien conclure à la relation directe. De plus, il y a des raisons de croire que les deux *Vitæ* n'ont pas seulement utilisé AN dans une version séparée, mais dans une version où AN se trouvait annexé à la *Vita Fursei.* En effet, VF [1], au chapitre 3, dit « quantum inter *oblitterata* huius sanctissimi viri gesta repperi potest, Hibernia... »

Ces mots *gesta oblitterata,* ne font-ils pas plutôt penser à la *Vita Fursei* où les notes sur Foillan se trouvent disséminées? N'est-ce pas étrange que VF [1] dit que l'invention se fit le 70e jour (au lieu de 77e, comme AN), tout comme le manuscrit *D*[2]*b* de la *Vita Fursei,* qui contient aussi AN? Nous ne voulons pas aller trop loin pourtant dans le domaine de la conjecture, mais ces indices, comme la mention, au chapitre 6 de VF [2], de la vision de saint Fursy, dont parle

la *Vita Fursei* au chapitre 7, pourraient faire soupçonner que VF [1] et VF [2] ont eu, à leur disposition, pour retracer la biographie de Foillan, un manuscrit de la *Vita Fursei* où se trouvait AN, comme nous en offre la classe des manuscrits *D* dans l'édition de Krusch.

Ce qui nous paraît clair au moins, c'est la relation *directe* des deux *Vitæ* avec AN, démontrée par l'identité de fond et les emprunts de forme, et par les allusions à cette source en langue barbare.

M. Balau (1) est d'un autre avis : il pense que VF [1] — que d'après lui VF [2] n'a fait qu'amplifier — est un remaniement d'une biographie ancienne, peut-être basée sur l'ancienne légende ou sur une vie interpolée de sainte Gertrude. Ni VF [1], ni VF [2] n'auraient employé AN, pas plus qu'ils n'emploient la *Vita Fursei*. Ces idées contiennent plusieurs erreurs : VF [1] et VF [2] ont dû employer AN, nous l'avons suffisamment montré; en outre VF [1] doit se baser directement sur AN tout comme VF [2]. Pourquoi supposer qu'ils connaîtraient le récit ancien par des leçons d'office ou une *Vita Gertrudis* interpolée? On ne trouve pas de trace de cette dernière (2) : la présence de AN dans des manuscrits du XIIe siècle (3), prouve que ce fragment était encore copié à cette époque. D'ailleurs, l'affirmation de VF [1] et VF [2] qu'ils copient un fragment barbare, s'applique à AN : il ne faut pas imaginer des intermédiaires dont on ne retrouve aucune trace. D'ailleurs, le peu d'ajoutes introduites par VF [1] et VF [2] suffit à prouver que ces deux *Vitæ* emploient encore AN : s'ils le connaissaient par l'intermédiaire d'une autre source, on devrait y trouver plus de déformations du récit primitif : les variantes que nous avons notées pour les deux *Vitæ* sont sans importance. C'est donc à tort que M. Balau place entre AN et VF [1] et VF [2] une autre source.

Une fois la relation directe de AN et des deux *Vitæ* prouvée, voyons quelle est la relation mutuelle de VF [1] et VF [2]. Ces deux biographies sont à leur tour en relation littéraire évidente.

VF [1]	VF [2]
Ch. 5. — » Quorum flagitiosissimus princeps, cum virum Dei *falso humanitatis hospitio* recepisset, *lupus agno molitur insidias*, et crudelis in alium, multoque in se crudelior, hospitalitatis virtutem, perverso ordine, convertet in vitium trucidandi... «	Ch. 9. — » Adest namque subito serpentina fraude et nequitia plenus minister diabolicus, qui *falsam hospitiis simulans humanitatem*, sed abominandam cunctis mortalibus in eos meditans crudelitatis inhumaninatem... parabat illis necem, velut *lupus atrocissimus innocuis ovibus*. «

(1) SHL, p. 236, n° 41. **S. Balau** pense que Paul remania un écrit précédent qui serait alors » rusticano stylo composita «, termes que M. Balau applique à une *Vita Foillani* et non à AN. Mais cela n'est qu'une pure hypothèse.

(2) A moins que **M. Balau** ne vise la *Vita Gertrudis tripartita*, postérieure aux *Vitæ Foillani*.

(3) **Krusch**, loc. cit., p. 431.

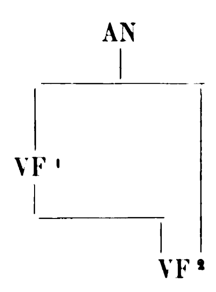
« *Nolite, fratres, terreri* persecutionibus mundi, quæ aliquoties ad probandam fidelium patientiam inferuntur; *nec timeatis eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere*, sed potius eum timete qui potest animam et corpus perdere in gehennam . . . . *auctoritate apostolica* coercetur quo ait : Existimo *quod non sint condignæ passiones huius temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis... Oportet* enim *nos stare ante tribunal Christi...* »

Ch. 10. — « ... *Nolite, quæso, fratres,* turbari; nolite mortis formidine concuti; *nolite terreri* : oportet quidam hæc fieri; *oportet nos stare ante tribunal Christi.* Mementote, filii carissimi, verborum Domini : « *Nolite*, inquit, *timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere...* Atque *illud apostoli* sedula mente volvamus : « *Quia non sunt condignæ passiones huius temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* »

La relation mutuelle des deux *Vitæ* est claire; mais, tout comme le contenu de VF [2] est plus fidèle à AN, les emprunts littéraires de VF [2] à AN sont plus nombreux. Laquelle donc des deux *Vitæ* est antérieure? A prendre les passages que nous venons de comparer et qui sont les seuls où s'affirme une relation certaine des deux biographies, il semble que VF [2] est postérieure : à prendre VF [2] dans son ensemble, on y remarque de longues considérations morales, philosophiques, qui indiquent que l'auteur, tout en voulant composer une nouvelle biographie et n'ayant aucun fait historique à y ajouter, a pris sa revanche en accumulant les lieux communs chers aux remanieurs.

On peut donc admettre que VF [2] est postérieure à VF [1]. Le style très assonancé semble révéler aussi cette postériorité. Mais dès lors, VF [2] tout en connaissant VF [1], et tout en lui empruntant quelques expressions, a suivi AN plus fidèlement, pour le fond et la forme, que VF [1] (1).

On peut donc dresser le schéma suivant :



De quelle époque datent ces *Vitæ Foillani?* Au moins du XI[e] siècle, puisque le plus ancien manuscrit de VF [2] (2) date de cette

(1) Cette classification semble confirmée par ce que l'on peut trouver sur les auteurs et le lieu de rédaction, comme nous le verrons de suite.

(2) Le manuscrit de Bruxelles 8928.

époque. Comme VF [1] est antérieur, cette *Vita* aussi date au moins du XI[e] siècle; on ne peut pourtant avancer la date de composition : les deux biographies sont nécessairement confinées dans les limites de l'époque citée.

Où ont-elles été composées? VF [1] dit, au chapitre 3 : « *Sed unde nobis tantus effulserit* (Foillanus) *quem* **carnaliter** *de nostra familia non fuisse novimus...* » Si Foillan ne fut pas *carnaliter* de la communauté où vit l'auteur, il le fut sans doute *spiritualiter*, et dès lors on peut penser à Nivelles, où Foillan fut en relations avec Gertrude et Itte, sa mère. On y conservait sans doute le vieux fragment de l'histoire de Foillan (AN) et un moine du XI[e] siècle a pu fort bien mettre par écrit la vie de Foillan, dont Nivelles possédait des reliques (1).

Quant à VF [2], c'est probablement un chanoine de Fosses; au chapitre 3, il déclare écrire pour une communauté et au chapitre 11 : « *cum quibus et beatus* **pater noster** *martyrque Foillanus...* » Au chapitre 6, il atteste, à propos de sainte Gertrude : « *cuius multa apud nos sanctitatis clarent monumenta.* » Or, à Fosses, on devait posséder des biographies de sainte Gertrude, bienfaitrice du monastère, et fille de la fondatrice. Dès lors, on peut s'expliquer que VF [2] est plus fidèle à AN : à Fosses, on devait certainement posséder l'*Additamentum* et il n'est pas étonnant que, en écrivant une nouvelle biographie (2), l'auteur suive de plus près son modèle, puisqu'il s'agissait du patron fondateur du monastère : en même temps, il pouvait avoir pris connaissance de VF [1] et lui emprunter quelques phrases.

Avant d'en finir avec les deux *Vitæ* du XI[e] siècle, nous devons encore rappeler que la *Vita Gertrudis tripartita* a copié une *Vita Foillani,* au livre II, chapitre 11, et peut-être au chapitre 7. On y trouve en effet les ajoutes légendaires de VF [1] et VF [2]; la vision d'Ultan et l'épisode de la colonne de feu, indiquant la tombe de Foillan dans la forêt. Il est évident que c'est la *Vita Gertrudis tripartita* qui a dû s'inspirer d'une *Vita Foillani.* Pour la *Vita Gertrudis tripartita,* ces détails n'étaient qu'un *épisode,* et cet épisode a été probablement pris d'une source écrite. Cette source doit être VF [1], probablement composée, comme la *Vita Gertrudis tripartita,* à Nivelles.

La *Vita Foillani* [2] fut résumée plus tard; on la reproduisit sans les lieux communs et les amplifications oratoires dans le manuscrit

---

(1) « Sumptis ab eo reliquiis. » *Additamentum Nivialense,* loc. cit., p. 451).

(2) Peut-être à l'occasion de la translation de Foillan dans une nouvelle châsse, le 3 septembre 1086, en prénsence de l'évêque Henri I de Liège. Cfr **De Buck,** *op. cit.*, no 26, *loc. cit.*, p. 434 **Dom G. Morin,** *S. Walfroy = S. Wulphy et les reliques de saint Feuillen à Abbeville,* dans les *Analecta Bollandiana,* t. XXI, pp. 43 et sv.

15 de la Bibliothèque de Namur (¹), que nous avons rencontré à propos de la *Vita Bertuini*.

VF ¹ et VF ² furent suivies d'une troisième biographie, la *Vita Foillani tertia* (²) (= VF ³), apparemment écrite pour suppléer au silence des deux premières *Vitæ* en ce qui concerne l'histoire de Foillan avant son arrivée à Péronne. Du chapitre 1 à 4, l'auteur accomode à saint Foillan le récit de la naissance merveilleuse de Fursy fourni par la *Vita Fursei secunda* (³). Du chapitre 5 à 12, les chapitres 18-19 du livre III de Bède (⁴) lui servent à raconter ses voyages en Angleterre et en Gaule. Il y attribue toujours à Foillan ce qu'on y dit de Fursy. Du chapitre 12 à 16, il fait voyager Foillan à Rome, en compagnie d'Ultan et de Fursy, et le fait consacrer évêque par le pape Martin I. Ce voyage à Rome pourrait bien être emprunté à la *Vita Ettonis*, chapitre 7, qui nous raconte le voyage des trois frères irlandais à Rome, en compagnie d'Etton, Éloque, etc. Cette *Vita Ettonis* est en tous les cas antérieure à VF ³ et a pu inspirer celle-ci. Inutile de dire que ce voyage à Rome est une pure légende (⁵). Après avoir ajouté quelques considérations sur l'état de la religion en Gaule, l'auteur raconte les aventures de Foillan jusqu'à sa mort, d'après VF ¹. Le récit de révélation de l'endroit où reposait le corps, celui de l'invention et de sa translation à Nivelles et à Fosses sont enfin empruntés à VF ².

On le voit, cette *Vita Foillani tertia* est un centon hagiographique sans valeur, d'abord pour ses adaptations de l'histoire de Fursy à Foillan, ensuite, pour ses copies, enfin pour ses invraisemblances, comme, par exemple, cette histoire de la naissance du saint, son éducation par saint Brendan, abbé de Cluainferth († av. 579). Foillan serait donc né avant 570 et serait arrivé en Gaule, âgé de près de 89 ans! L'auteur a cru Fursy et Ultan du même âge, erreur qui a entraîné cette singulière chronologie.

Cette *Vita* fut aussit l'objet de deux abrégés (⁶).

(¹) *Analectes pour servir à l'Histoire Ecclésiastique de la Belgique*, t. V, pp. 44 et sv.

(²) Éditée partiellement par le **P. De Buck**, loc. cit., pp. 391 et sv., jusqu'au ch. 9, parce que le reste est pris aux *Vitæ* précédentes ou ne présente que des légendes. — Dans le manuscrit de Bruxelles 8928, cette biographie se trouve copiée deux fois, la première fois, f⁰ˢ 7 r⁰-10 r⁰, d'après un manuscrit de Duchesne, et là elle porte comme intitulé : *Vita Fursei*.

(³) AA SS., *Januarii*, t. II, pp. 45 et svv.

(⁴) *Historia Ecclesiastica Anglorum*, loc. cit.

(⁵) Cfr **De Buck.**, *op cit.*, n⁰ 15, loc. cit., p. 374.

(⁶) Édités l'un par **Ghesquière**, AA. SS. B., t. III, pp. 16 et sv. d'après les manuscrits de la collection hagiographique de **Jean Gielemans**, de Rouge-Cloitre (cfr *Analecta Bollandiana*, t. XIV, pp. 58, 440), l'autre dans **Capgravius**, *Nova Legenda Angliæ*, pp. 149-150 Londres, 1518.

A ces trois biographies en prose succéda une *Vita Foillani metrica* (1), qui n'est autre chose que la reproduction de toute la *Vita tertia* avec des suppléments de VF [1] et VF [2]. L'auteur se désigne lui-même, par les initiales des mots qui forment ses premiers vers : « *Hilinus cantor levita Fossensis cenobii* » (2). C'est donc Hilin, chanoine de Fosses. Il composa aussi un *Liber Miraculorum Foillani*, qu'il dédia à Sigebert de Gembloux, auquel, dit-il, il a dédié la *Vita metrica*.
Il doit avoir écrit avant 1086, s'il faut en croire l'*Archiv* de Pertz (3), qui signale cette *Vita* dans un manuscrit de Fosses, écrit vers cette année. L'auteur est incroyablement naïf, surtout en fait de merveilleux, mais nous offre des données intéressantes sur la géographie et les coutumes de son temps, surtout dans le *Liber Miraculorum*.
Cette *Vita metrica* fut enfin mise en prose par Philippe de Harvengt, abbé de Bonne-Espérance (4) : cette production clôt notre étude sur saint Foillan. On aura pu constater une fois de plus la déformation de plus en plus grande de l'histoire du saint, racontée par le fragment de Nivelles, obscurcie ensuite par des adaptations et des légendes postérieures.

* * *

Si, par suite de l'efflorescence nouvelle des cultes locaux au XI[e] siècle, la mémoire des saints irlandais, dont les restes reposaient dans nos régions, fut vivifiée, on ne s'étonnera pas de voir les églises, qui possédaient les reliques des anciens évêques de Tongres, Domitien, Monulphe et Gondulphe, célébrer dans une biographie élogieuse les mérites des premiers chefs du diocèse. Pour les trois saints que nous venons de citer, les circonstances avaient été défavorables à la rédaction d'une *Vita* peu de temps après leur mort. La barbarie du

(1) Éditée par **De Buck,** loc. cit., pp. 395 et sv.
(2) Voici ces vers :
His **I**ta **L**ibet **I**nsinuare **N**otatis
Veraci **S**pecie quo nomine censear ipse.
Si primos apices ex partibus octo retractis,
Carminis **A**uctorem **N**oto. **T**ritures **O**peris **R**em :
Lex **E**t **V**eracis **I**ntra **T**itulabitur **A**rtis,
Fulget **O**pus. **S**ensus **S**ed **E**rit **N**ota **S**implicis **I**n **S**e
Cordis. **E**o **N**odos **O**culis **B**ene **I**ecimus **I**stos,
Quos leviter solvi cognoscas, lege priori.
(3) Tome VIII, p. 473.
(4) **Migne,** *Patrologie Latine*, t. CIII. Paris, 1855. — La *Vita* se trouve dans le manuscrit de Mons 8439, du XIII[e] siècle, provenant de Saint-Foillan du Rœulx, abbaye fondée en 1137 (Cfr *Analectes pour servir à l'Histoire Ecclésiastique de la Belgique*, t. II, pp. 399-400).

clergé de Tongres au VI[e]-VII[e] siècle était révoltante et nous verrons saint Amand résigner la charge épiscopale, dégoûté par l'ignorance et le dévergondage de ses clercs. Dans un tel milieu, la littérature hagiographique ne pouvait fleurir et la mémoire des saints évêques du VI[e] siècle, Domitien, Monulphe et Gondulphe avait tout au plus fait l'objet de quelques lignes dans les *Gesta Episcoporum Tungrensium* d'Hériger de Lobbes. Le renouveau du culte au XI[e] siècle suscita enfin des biographes, qui entreprirent de retracer les gestes de ces pontifes, dont leur monastère ou leur église conservait pieusement les reliques.

Nous abordons donc l'étude des *Vitæ* de Monulphe, Gondulphe et Domitien. Quoique ce dernier soit mort avant les deux autres, sa biographie fut écrite après celles des saints Monulphe et Gondulphe.

Saint Monulphe (¹) succéda à Domitien, mort probablement vers 560. On sait de lui qu'il vint à Maestricht pour restaurer l'oratoire de Saint-Servais, qui tombait en ruines. Il y bâtit une grande basilique et fit transporter le corps de saint Servais dans cette nouvelle construction (²). Il semble avoir profité de cette occasion pour y transporter le siège de l'évêché de Tongres, fixé jusque là à Tongres même (³) : la construction de la basilique à Maestricht et le renou-

---

(¹) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis*, p. 437.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1485.
Balau, SHL, pp. 9, 456, 463.

Pour les *textes*, cfr t. II, n[os] 612-618.

(²) » Procedente vero tempore adveniens in hac urbe Monulfus episcopus, templum magnum in eius (Servatii) honore construxit, composuit, ornavitque. In quo multo studio et veneratione translatum corpus magnis nunc virtutibus pollet. « *Gregorii Turonensis Liber de Gloria Confessorum*, ch. 71 (MGH, SRM, t. I, 790). Voyez aussi **Hériger**, *Gesta*, ch. 28. Cfr **Abbé Schmeits**, *La basilique de Saint-Servais à Maestricht* (Extrait du *Compte-rendu du Congrès Archéologique de Tongres* [1901]. Tongres, 1902).

(³) » Sedemque in Traiecto pontificalem amodo esse constituit, ubi et corpus suum sepeliri mandavit. .. « **Hériger,** loc. cit. Cette translation se comprend d'autant mieux que Tongres était peu importante à l'époque mérovingienne, tandis que Maestricht avait sa frappe de monnaie. Cfr **Ch. de Barthélémy**, *Liste.... des monnaies mérovingiennes* dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. I, (1865), n° 655; **J. H. Müller**, *Deutsche Münzgeschichte*, t. I. p. 206; **G. Cumont**, *Bibliographie de la numismatique belge*, pp. 421 et sv. **Rettberg** (*op. cit.*, t. I, p. 553) a voulu conclure du texte de Grégoire de Tours cité dans la note précédente que Monulphe était un étranger, mais il faut se rappeler, comme nous l'avons noté à propos de saint Hubert, que les évêques de Tongres à cette époque n'avaient point de siège fixe; le texte en question montre que, au début de son épiscopat, Monulphe résidait à Tongres. Son prédécesseur Domitien s'intitule d'ailleurs au concile d'Orléans : » episcopus ecclesiæ *Tungrensis* «. Cela peut, il est vrai, être le titre officiel, qui persista jusqu'au XI[e] siècle, mais Monulphe apparait avec l'indication du siège véritable dans une inscription sur une bandelette de parchemin — authentiquant une

veau que dut subir en conséquence le culte de Saint-Servais étaient une occasion d'opérer le transfert.

Saint Monulphe semble avoir possédé la *villa* de Dinant (1). Il mourut à Maestricht et fut enseveli dans l'église de Saint-Servais (2). On peut placer la date de sa mort vers la fin du VI[e] siècle (3).

Il n'existe pas, à proprement parler, une *Vita Monulphi* séparée, mais une biographie, conçue comme une *Vita*, se trouve insérée dans la *Vita Servatii* du prêtre Joconde, écrivain étranger résidant à Maestricht au XI[e] siècle. Ce Joconde écrivit la biographie de saint Servais pour répondre au désir des religieux du monastère de Saint-Servais. L'ouvrage est divisé en trois parties et comprend 1) la vie, 2) la translation, 3) les miracles de saint Servais (4). C'est à propos de la translation que nous y trouvons la biographie de l'évêque Monulphe. De l'ouvrage de Joconde il existe une foule de recensions manuscrites, que les Bollandistes ont catalogué pour autant que c'était possible (5). M. Balau (6) trouve dans ces recensions une double série de textes se rapprochant entre eux : il y voit d'abord une première rédaction provenant de la plume de Joconde lui-même. De cet ouvrage, il distingue en outre deux recensions, l'une publiée par Kœpke, dans les *Monumenta Germaniæ* (7), l'autre encore inédite, commençant par le mot « *Trojugenarum* ». La recension des *Monumenta Germaniæ* est due à Joconde lui-même, qui l'écrivit après 1088; le « *Trojugenarum* » est un remaniement amplifié, fait à Maestricht, de l'œuvre de Joconde (8).

relique — jadis conservée dans une châsse de la cathédrale de Chartres, aujourd'hui aux archives d'Eure-et-Loire. On lit sur cette bandelette : « ✠ *Hyc sunt pignora de coberturio domno Monulfo* treiectensi *episcopo* ». Cette inscription est contemporaine (Cfr **Léopold Delisle** dans les *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire* de 1884, pp. 3-8; **Le Blant,** *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII[e] siècle*, t. I, n° 919). Cette donnée confirme donc le transfert du siège. Cfr **Friedrich**, *op. cit.*, t. II, pp. 319-320.

(1) « Cum castrum visitaret Deonantum quod erat suum et hereditarii bonum .. » *Vita Monulphi*, ch. 3 (Extrait de la *Vita Servatii* de Joconde).

(2) « In cuius ecclesiae medio corpus suum humari mandavit » **Hériger**, loc. cit. L'élévation solennelle de son corps fut faite par les évêques Nithard de Liège et Gérard de Cambrai en 1039. (Cfr *Gesta Episcoporum Cameracensium*, lib. III, ch. 56) D'après Mgr **Monchamp** (*Le distique de l'église de Saint-Servais à Maestricht* : « *Excitus hac arca Monulphus aquisque dicato // Gondulphus templo se reddit uterque icrarchia.* » *Bulletin de la Classe des Lettres,... de l'Académie Royale de Belgique*, 1900, pp 771-796) le distique consacré à Monulphe et Gondulphe dans l'épitaphe de l'église de Maestricht se rapporterait à cette cérémonie. Cette explication, quoique supposant dans le distique des mots fort recherchés pour dire des choses simples, pourrait bien être la vraie.

(3) Les manuscrits de la *Vita* lui donnent environ 40 ans d'épiscopat.

(4) Cfr **Balau**, SHL, pp. 312 et sv., n° 4.

(5) BHL, t. II, p. 1104.

(6) *Op. cit.*, p. 313.

(7) SS, t. XII, pp. 87 et sv.

(8) **Balau**, SHL, p. 314.

Les Bollandistes ont édité deux *Vitæ Monulphi*, l'une, *Vita prima*, d'après un manuscrit du Saint-Sauveur d'Utrecht, qu'ils jugent plus ancien que tous les autres; l'autre, *Vita secunda*, extraite de Joconde, d'après un manuscrit de Maestricht, collationné avec d'autres (¹).

Dans ce manuscrit de Maestricht qui contient la *Vita Servatii* de Joconde, on parle des miracles, dont le dernier est arrivé en 1088 : « *Acta sunt hæc anno Dominicæ Incarnationis MLXXXVIII, indictione XI* (²) ». Ce manuscrit est donc identique à la recension de Kœpke (³), due à la main de Joconde lui-même. Qu'il doit s'agir de cette recension et non du « *Trojugenarum* », c'est clairement montré par la comparaison du passage de la prédiction de Monulphe concernant la grandeur future de Liège. En effet, voici les deux textes :

TROJUGENARUM (⁴).	VITA ² *des Bollandistes*.
Deonatum dein visitaturus castrum heredetarie suum in proficiscendo cominus conspicans villam situ montium aquarumque cursibus iucundam vocabulum quesivit, Legia audivit. Quam bene, inquit, Legia, ut elegerit eam Dominus ad servitutis divine congruam privilegia...!	Ch. 3. « Cum castrum visitaret Deonantum, quod erat suum et hereditarie bonum, venit ad quandam villam... Admiratus quæsivit nomen. Audito Legia : « Bene », inquit, Legia, quia elegit eam Dominus in hereditatem sibi...

Le manuscrit de la *Vita* ² des Bollandistes ne peut donc être un extrait du « *Trojugenarum* ». Les Bollandistes ont, pour la partie de la *Vita Servatii* où l'on parle de Monulphe, catalogué, les recensions diverses (⁵). Là aussi, en comparant les *incipit* avec celui de la *Vita* ² des Bollandistes, on constate que cette dernière est une recension et non l'œuvre primitive de Joconde dont parlait M. Balau. Cette œuvre primitive correspond en effet à la recension 7*A* et 7*B* des Bollandistes (⁶). Or, l'*incipit* de la *Vita Monulphi* ² est tout autre que l'*incipit* de ces deux recensions. De plus à en juger par l'*incipit* et le *desinit*, la *Vita Monulphi* ² doit être encore différente des recensions de la *Vita Monulphi*, cataloguées par la *Bibliotheca Hagiographica* : elle doit être sortie d'une recension apparentée à *Vita C* (ou *Vita 7C* de la *Vita Servatii* complète) (⁷).

(¹) AA. SS., *Julii*, t. IV, p. 156, nº 16.

(²) Cfr AA. SS., loc. cit., p. 156, nº 16, in fine.

(³) Les AA. SS., loc. cit., p. 156, nº 17, citent des extraits dont le premier « *quod in gloriam* » se retrouve dans **Kœpke**, au ch. 78 (MGH, SS, t. XII, p. 122) et le second, déjà cité, « *Acta sunt hæc* », au même chapitre (*Ibid.*, p. 124). L'identité des textes est donc évidente.

(⁴) Le texte est pris de **M. Balau**, SHL, p. 317, n. 5.

(⁵) BHL, t. II, nºˢ 612-618.

(⁶) **Balau**, SHL, p. 313, nº 2.

(⁷) Quoique BHL renseigne comme *Vita e* la recension des AA. SS. pour la *Vita Monulphi* ². L'*incipit* diffère de *Vita e*.

Pour conclure, la recension de la *Vita Servatii* qui a servi au bollandiste Cuperus pour éditer la *Vita Monulphi* [2] est identique à celle de l'édition de Kœpke, c'est-à-dire, la recension postérieure à 1088, encore due à la main de Joconde.

D'où est sorti le texte de la *Vita Monulphi* [1]? Cuperus l'a pris à un manuscrit de Saint-Sauveur d'Utrecht. Cette provenance fait déjà soupçonner un résumé, et fait croire que Cuperus s'est laissé tromper par l'apparente sobriété de ce texte pour le placer avant la version de Joconde. Pourtant, le resumé ne semble pas fait sur la version de la *Vita Servatii* qui a livré la *Vita Monulphi* [2], mais bien sur une version apparentée au « *Trojugenarum* ». En effet, voici une comparaison :

TROJUGENARUM.	VITA [1] *des Bollandistes.*
Deonatum dein visitaturus castrum hereditarie suum in proficiscendo cominus conspicans villam situ montium aquarumque cursibus jucundam, vocabulam quæsivit, Legia audivit. Quam bene, inquit, Legia, ut elegerit eam Dominus ad servitutis divine congruam privilegia! Mox trepidario descendit, locum orationis designavit, constructamque domum in honorem Cosme et Damiani martyrum Domino consecravit, quam postmodum Sanctus martyr Lambertus suo sacro sanguine nobilitavit.	Degonantum deinde visitaturus castrum hereditarie suum, in proficiscendo cominus conspicatur villam in valle sitam aquarumque cursibus iucundam, vocabulum loci quæsivit et Legiam nominatam audivit, moxque prophetica tactus spiritu : Eia, inquit adstantibus, locum quem Dominus ad salutem multorum suorum elegit et quem per merita... statimque descendit et locum orationis designavit, constructamque ecclesiam in honore sanctorum Cosmæ et Damiani martyrum Domino consecravit, quam postmodum sanctus Lambertus martyr suo sacro sanguine nobilitavit.

On voit que le texte de la *Vita prima* se rapproche du « *Trojugenaram* », mais la prophétie de Monulphe : « *Eia! inquit adstantibus...* » est reproduite dans cette forme par la *Vita Lamberti* du chanoine Nicolas, au XII[e] siècle. Dès lors, le texte de cette *Vita Lamberti* et celui de la *Vita prima Monulphi* doivent provenir d'une recension proche du « *Trojugenarum* », mais encore distincte de celui-ci, tout comme elle est distincte de la recension publiée par Kœpke. Cette recension, source de la *Vita prima Monulphi* et de Nicolas, semble se retrouver dans Gilles d'Orval. Celui-ci, en effet, dans sa refonte de la chronique d'Hériger et d'Anselme, parle aussi de Monulphe : ce qu'il en dit, est presque textuellement identique au texte de la *Vita prima* : on y remarque seulement quelques ajoutes ([1]), que Gilles a probablement trouvées dans son prototype, puisque c'est

([1]) Cfr MGH, SS, t. XXV, pp. 27-28. L'éditeur, **M. Heller**, a distingué les ajoutes au texte de la *Vita prima* par des artifices typographiques.

une caractéristique de cet écrivain que de reproduire ses sources dans leur teneur littérale (1).

Dès lors, il est possible que le manuscrit d'Utrecht, où se trouve la *Vita Monulphi* (*prima*), a résumé ou abrégé cette recension de l'œuvre de Joconde, qui semble avoir servi à Nicolas et à Gilles d'Orval.

Après avoir tâché d'identifier pour autant que c'était possible les versions de Joconde qui ont fourni au bollandiste Cuperus les textes de son édition, il nous reste à parler de la biographie de Monulphe, la *Vita secunda* de Cuperus (2). Cette biographie, après avoir raconté le transfert des ossements de saint Servais et la construction d'une nouvelle église, rapporte les origines légendaires de Liège (3), où Monulphe bâtit une église en l'honneur des saints Cosme et Damien (4). Cette légende fit fortune à partir de Joconde : elle est reprise par Nicolas, dans la *Vita Lamberti*, comme nous l'avons vu plus haut. La *Vita* nous apprend ensuite que Monulphe donna tous ses biens à saint Servais : comme récompense, il eut le bonheur d'arracher aux mains des démons l'âme d'un puissant propriétaire qui venait de mourir. Enfin, après avoir exhorté ses ouailles pendant trois jours, il mourut et fut enseveli dans l'église de Maestricht. C'est tout ce que Joconde nous apprend : quelques bribes historiques et des légendes (5). Que nous sommes loin ici des précieuses biographies de saint Lambert et de saint Hubert, moins littéraires, mais bien plus précieuses parce que écrites par des contemporains !

---

(1) **Kurth**, *Une biographie de l'évêque Notger au XIIe siècle*, p. 7 (BCRH, 4e sér., t. XVII ; tiré à part, Bruxelles, 1891). Un manuscrit de Rouge-Cloitre, de la collection de Gielemans, est très en rapport avec Gilles d'Orval : c'est peut-être une copie de cette version commune à Gilles, Nicolas, et la *Vita Monulphi prima*. Cfr *Analecta Bollandiana*, t. XIV, p. 55, 13°. Cfr **Heller**, loc. cit., p. 6.

(2) La *Vita prima* n'est en somme qu'un résumé.

(3) Liège dut son origine au *Vicus leudicus* ou *publicus*, devenu cité. Cfr **Kurth**. *Les Origines de la ville de Liège*, p. 13 (BSAHL, t. II, pp. 1-87).

(4) **M. Demarteau** (*La première église de Liège, l'abbaye de Notre-Dame*, dans BSAHL, t. VII, pp. 1-108) soutient que la première église de Liège fut dédiée à la sainte Vierge. **M. Kurth** n'est pas de cet avis. Cfr **Kurth**, *Une biographie de l'évêque Notger au XIIe siècle*, p. 14, n. 1, p. 32, et **Le même**, *Notger de Liège et la civilisation au Xe siècle*, t. I, p. 164, n. 2, t. II, pp. 29-30. L'église de Notre-Dame surgit peut-être lors de la translation du siège épiscopal à Liège : la Vierge était en effet patronne du diocèse de Tongres.

(5) Le ch. 2 de la *Vita Monulfi secunda* raconte que Monulphe voulut réédifier Tongres. C'est sans doute une interpolation provenant de la *Vita Gondulfi*. Cfr **Cupérus**, dans les AA. SS., *tom. cit.*, p. 159, note *b*. Cet épisode invraisemblable suppose simplement l'état de destruction de la ville au VIe siècle : la légende se développera. Nicolas donne à entendre que Tongres se repeupla seulement au VIIe siècle, et Jean d'Outremeuse recule la reconstruction jusqu'au IXe siècle ! Cfr **J. Paquay**, *La consécration de l'église de Tongres*, p. 493, n. 3 et p. 494 (Extrait du BSAHL).

Dans la *Vita Servatii* de Joconde, est insérée aussi la biographie du successeur de Monulphe, l'évêque de Tongres, Gondulphe.

* * *

Saint Gondulphe (1) est une figure assez énigmatique : on s'est demandé si ce n'est pas un doublet de Monulphe. Pourtant, il faut bien les distinguer, semble-t-il. Monulphe a dû occuper le siège de Tongres jusque vers la fin du VIe siècle, ou le commencement du VIIe. D'autre part, on trouve au concile de Paris de 614 un évêque : « *ex civitate treiecto* **Betulfus** (2) ». Saint Gondulphe se place donc probablement entre Monulphe et Bétulphe, à moins qu'on n'admette avec Friedrich (3) qu'il faut identifier Gondulphe et Betulphe, en supposant un cas analogue a celui de la liste épiscopale de Mayence où il faut identifier Bertulfus et Crotoldus.

Pour conclure, il nous semble qu'il faut admettre l'existence de Gondulphe (4).

Le Bollandiste Cuperus a édité (5), d'après les mêmes manuscrits que ceux de la *Vita Monulphi*, la biographie de Gondulphe, la *Vita Gondulphi prima*, d'après le manuscrit du Saint-Sauveur d'Utrecht, la *Vita Gondulphi secunda*, d'après le manuscrit de Maestricht, qui doit présenter une recension de l'œuvre de Joconde. Ici aussi, on remarque que la *Vita prima* (6) doit être résumée d'un manuscrit qui a servi à Gilles d'Orval, comme nous l'avons déjà dit à propos de la *Vita Monulphi prima*. Voici en effet :

VITA GONDULPHI 1 *des Bollandistes.*	GILLES D'ORVAL.
Beato autem Monulpho de medio facto, pretiosus confessor Christi Gondulphus de primis Lotharingiæ oriundus...	Hinc sequitur electio pretiosissimi confessoris Christi et antistitis C. G.... primis videlicet Lothariæ extitit oriundus... (7).

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis*, p. 427.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1346.
Balau, SHL, pp. 456, 463.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, nos 3705-3709.

(2) **Friedrich,** *Drei unedirte Concilien aus der Merovingerzeit*, pp. 16-51.

(3) *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 320. Les listes épiscopales du XIe et du XIIe siècle (MGH, SS., t. XIII), ne connaissent pas de Betulfus; elles donnent la série :
Domitianus.
Monulphus.
Gondulphus.
Perpetuus (loc. cit., p. 290).

(4) **Gams**, *Series Episcoporum*, p. 248, pense aussi qu'il faut identifier Gondulphe et Betulphe.

(5) AA. SS., *Julii*, t. IV, pp. 163 et sv.

(6) C'est la *Vita f* des textes de BHL, loc. cit.

(7) MGH, SS, t. XXV, p. 28.



Cette mention de la Lotharingie se trouve seulement dans la *Vita prima*. M. Heller pense que Gilles doit avoir eu un exemplaire de l'œuvre de Joconde qui est en relation avec la *Vita Gondulphi prima* et la *Vita Gondulphi secunda* [1]. Cet exemplaire est peut-être le manuscrit dont les *Acta Sanctorum* donnent un extrait dans l'*Exegesis de Episcopatu Tungrensi et Traiectensi* [2], extrait qui, d'après Kœpke [3], est de fait une recension de Joconde. C'est, on se le rappelle, ce que nous avions supposé à propos de la *Vita prima Monulphi*.

Les biographies ne nous apprennent, outre des généralités, que l'épisode de la reconstruction de Tongres essayée par Gondulphe : il en fut miraculeusement empêché. L'anecdote suivant laquelle des loups se seraient jetés, en présence de Monulphe, sur les habitants pour manifester la colère du ciel contre Tongres, est racontée d'une toute autre manière dans un passage — probablement interpolé — de la *Vita Monulphi secunda*.

Là, il n'est pas question de loups, mais de « *principes*, qui **more** luporum devorabant... ». Tout cela n'est-ce pas inspiré de la prière de saint Servais, dans la *Vita Servatii* [4] et les *Gesta antiquiora* : « *Hunc tuum gregem* (Domine), *a luporum* **spiritualium** *voracitate defende.* » Joconde avait lu ces biographies [5]; il a pu mal interpréter ce passage, à moins qu'il n'y ait vu le germe d'une anecdote pour remplir la biographie de Gondulphe.

En somme, l'histoire est ici réduite à la portion congrue et la légende a étouffé les restes de l'antique tradition. Par un singulier hasard, il n'en est pas de même pour la biographie du prédécesseur de Monulphe et de Gondulphe, l'évêque Domitien. Sa *Vita* n'a pas une grande valeur, mais elle est supérieure aux élucubrations de Joconde.

* * *

Saint Domitien [6] naquit en Gaule. Ses vertus le destinèrent à occuper le siège épiscopal de Tongres. Il s'occupa de la conversion des païens de son diocèse, notamment ceux de la Toxandrie. Antérieurement il avait déjà prêché la foi en Aquitaine. Il assista peut-

---

(1) Comme pour la *Vita Monulphi* (cfr MGH, SS, t. XXV, p. 6 et p. 28, n. 1).

(2) AA. SS., *Maii*, t. VII, p. XXVI, n° 31, colonne 2.

(3) MGH, SS, t. XII, p. 88.

(4) Cfr **Kurth**, *Deux biographies inédites de saint Servais*, dans BSAHL, t. I, p. 258.

(5) **Balau**, SHL, p. 312, n. 4.

(6) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 420.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1273.
Balau, SHL, pp. 336-338, n. 14.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n° 2251-2256.

être au Concile de Clermont en 535 ([1]) et on le voit souscrire aux actes du Concile d'Orléans en 549 ([2]), sous le roi Childebert I. Peut-être faut-il admettre les données des biographies de Domitien, d'après lesquelles il aurait réfuté, dans cette réunion, les objections de l'arianisme, quoique dans les canons du Concile d'Orléans on ne parle que de Monophysites et de Nestoriens ([3]).

D'après Hériger ([4]), Domitien fréquentait souvent le tombeau de Saint-Servais à Maestricht; de même la *villa* de Huy eut souvent l'honneur de le recevoir. Il mourut à Maestricht, probablement dans la seconde moitié du VI[e] siècle, peut-être l'an 560 ([5]).

On possède trois biographies de saint Domitien. La première, signalée par M. Balau ([6]), se trouve dans un manuscrit provenant des Croisiers de Huy, conservé au Séminaire de Liège, dans le Codex 6, F. XIII ([7]). Nous l'appelons VD [1]; deux autres biographies ont été éditées par les Bollandistes ([8]), VD [2] et VD [3]. Quelle est la relation de ces trois *Vitæ Domitiani*? VD [2] se révèle de suite, à la première lecture, comme un résumé : en effet, le récit est sobre, on n'y trouve pas de longues dissertations, pas de portrait, pas de tableau moraliste. Aucun hagiographe, en composant pour la première fois une biographie, écrirait au XI[e]-XII[e] siècle dans un style si concis. VD [2] est résumée sur la biographie hutoise, VD [1]. En effet, il suffit de comparer

---

([1]) Sa présence est admise par **Rettberg** (*op. cit.*, t. I, pp. 552-553), qui pense que la donnée des manuscrits des actes du concile de Clermont, où les cinq manuscrits les plus anciens donnent : *Cologne* comme siège de Domitien, nommé là, est une faute pour : *Tongres*, leçon fournie par le manuscrit le plus récent. **Friedrich** (*op. cit.*, t. II, pp. 317-319) doute de la présence du saint à ce concile précisément pour la discordance des manuscrits les plus anciens. **Hefele** (*Conciliengeschichte*, t. II, p. 909) ne se prononce pas.

([2]) **Mansi**, *Concilia*, t. IX, p. 136 : » Domitianus episcopus ecclesiæ *Tungrensis* «. Cfr **Hériger**, *Gesta*, ch. 28 : » Vicesimus sedit Domitianus, qui iam florente christiana ubique religione, sub Hildeberti gloriossimi regis tempore, Aurelianensi legitur sinodo interfuisse. « (MGH, SS, t. VII, p. 176); *Annales Leodienses* (MGH, SS, t. VI, p. 10). Voyez **Hefele**, *op. cit.*, t. III, p. 6, n. 4, p. 7.

([3]) **Hefele**, loc. cit.

([4]) *Gesta Episcoporum Tungrensium*, ch. 28.

([5]) *Vita Domitiani tertia*, ch. 15 : « Obiit circa annum Domini quingentesimum sexagesimum. »

([6]) SHL, p. 336, n° 14.

([7]) Il en existe aussi une copie du XVI[e] siècle dans un manuscrit de la collégiale de Huy et un troisième manuscrit est renseigné par **A. Molinier**, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Mazarine*, t. II, pp. 205, 208.

([8]) AA. SS., *Maii*, t. II, pp. 146 et sv.; AA. SS. B., t. II, pp. 163 et sv. (ici la seconde (VD [3]) fragmentairement). VD [2] est fourni par un manuscrit de Rouge-Cloître et un de Corsendonck, VD [3] par un manuscrit de Saint-Laurent de Liège. Pour le manuscrit de Rouge-Cloître, cfr *Analecta Bollandiana*, t. XIV, p. 55, 12°.

quelques passages pour voir que VD[2] a été composée aux frais de VD[1]. Par exemple :

VD[1] (manuscrit de Huy).

Cum his itaque servus Dei Domitianus polleret virtutibus, *fama sanctitatis* eius sepulta sub terra non latuit, sed *velociter pennis cuncta pervolans occuparit. Contigit* autem servatiane civitatis *ecclesia Traiectensi presule venerabilis memorie Euchario defuncto* pastoris gubernatione nudari,... *beatus Domitianus* in circumiacentibus terrarum provinciis *scientia* in veritate famosus, et *sanctitate celeberrimus*, sancti spiritus gratia preordinante; concordi *electione cleri et principum, in pastorem eligitur* et voluntate unanimi utriusque sexus et etatis populi ad presulatus fastigium postulatur. Servus autem Domini, accepto concordantia facta fidelium electione, indignum se iudicavit tante talisque glorie dignitate. Clero autem urbis memorate cum populo in eius electione gratia perseverante, vir pius preces fudit ad summam animarum pastorem ut si Deo acceptum esset et placeret sueque et fidelium salute valeret, *Dominus* de celo sua gratia *suum placitum sibi divinitus revelaret*.

VD[2].

Ch. 1. « ... Cum misericordiæ operibus abundaret, *fama sanctitatis eius velocibus pennis cuncta pervolans occuparit.* Tempore illo *contigit*, ut *venerabili Euchario ecclesiæ Traiectensis episcopo defuncto, S. Domitianus*, iam *scientia*, virtute, necnon et *sanctitate celeberrimus*, in eadem sede *populi ac principum electione subrogaretur episcopus* : qui tamen prœ nimia humilitate tantum honorem suscipere non consensit quodusque Dominus voluntatem suam super hoc *ei divinitus revelarit.*

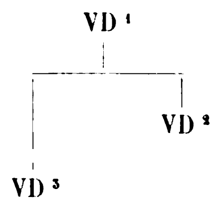
Cela suffira pour montrer que VD[2] a abrégé VD[1]. Mais partout l'auteur de VD[2] ne procède pas de la même manière : pour certains épisodes qui lui semblent suffisamment succincts dans son modèle, il transcrit celui-ci presque mot à mot : par exemple, pour le récit du secours donné par l'évêque lors d'une disette (chapitre 2), pour le récit de l'expulsion du dragon de Huy (chapitre 4), etc.; au contraire, pour raconter la participation de Domitien au Concile d'Orléans, il en revient à pêcher des expressions dans son modèle : de même pour le récit de la mort. VD[2] raconte exactement les mêmes épisodes que VD[1], mais en outre, au chapitre 5, après avoir décrit l'élévation de Domitien par l'évêque Willigise de Cologne, du temps de Charlemagne — dernier épisode de VD[1], très développé — VD[2] rapporte la seconde élévation et la translation du corps par l'évêque de Liège, Raoul de Zaehringen, sous Frédéric Barberousse, en 1173 (¹). C'est là une ajoute qui démontre l'antériorité de VD[1].

(¹) « Post hœc anno Domini MCLXXIII Romanorum imperium regente Augusto Frederico, huius nominis imperatore primo, Radulphus LXII Leodiensis episcopus.... iterum transportavit corpus S. Domitiani in feretrum novum, argento et auro decoratum, VI Idus Junii. » AA. SS. B., loc. cit., p. 105.

La troisième biographie, VD^{3}, est aussi en relation avec VD^{1}; elle n'est pas un résumé comme VD^{2}, elle reproduit textuellement plusieurs passages de VD^{1} : elle est presque tout aussi étendue. Voici un exemple de la relation textuelle étroite entre VD^{1} et VD^{3} :

VD^{1} (manuscrit de Huy).	VD^{3} (ch. 13).
Archypresbiteri vero eiusdem patris filii charissimi frequentantes et custodientes corpus præsulis beatissimi, impendebant ei honorem debitum, cum orationibus et exequiarum officiis, sicque corpus sanctissimum, odorem cunctis adstantibus dans suavissimum, a sacerdotibus religiosis cum devoto conventu civium et innumerabili turba utriusque sexus hominum in ecclesia beate Marie Hoyensis oppidi defertur tumulo commendandum.	Archipresbyteri vero eiusdem patris filii carissimi, frequentantes et custudientes corpus præsulis beatissimi, impendebant ei honorem debitum, cum orationibus et ***psalmis*** exequiarum officiis : sicque corpus sanctissimum, odorem cunctis adstantibus dans suavissimum, a sacerdotibus religiosis cum devoto conventu civium et innumerabili turba utruisque sexus hominum, in ecclesia beatæ Mariæ Hoyensis oppidi defertur tumulo commendandum.

Cette relation se remarque dans toute la *Vita tertia*. Pour les faits historiques, VD^{3} reproduit VD^{1}, mais en change légèrement l'ordre : ainsi, elle parle des bienfaits de l'administration de Domitien après avoir parlé de sa présence aux conciles d'Orléans et de Clermont. De plus au chapitre 17, VD^{3} raconte un miracle qu'on retrouve dans un récit du manuscrit des Croisiers de Huy, après le texte de VD^{1}; c'est le dernier des sept miracles, arrivés sur le tombeau du saint. Peut-être donc que VD^{3} a emprunté ce miracle au récit en question (1). VD^{3} relate en plus, au courant de la biographie, l'assistance du saint au concile de Clermont, ses fréquentes visites au tombeau de Saint-Servais, détail emprunté à Hériger (2). L'auteur de VD^{3} omet d'autre part, le récit de l'élévation de Domitien par Willigise, mais raconte en revanche la translation de 1173 par l'évêque Raoul : en outre nous y trouvons, aux chapitres 19-20, le récit de miracles arrivés à cette occasion et enfin, au chapitre 21, la mémoire d'une translation de la châsse de saint Domitien à Liège, en 1185. Cette date montre clairement que VD^{3} est postérieure à VD^{1} et peut-être à VD^{2} (3). Nous pouvons donc résumer les relations dans le schéma suivant :



(1) C'est encore une preuve de la relation étroite de VD^{3} avec une recension *hutoise* de VD^{1}.

(2) *Gesta*, ch. 28.

(3) VD^{2} aurait, semble-t-il, signalé la translation de 1185, si elle était postérieure à cet évènement.

L'époque à laquelle les trois *Vitæ* ont été composées n'est donc pas difficile à déterminer d'une façon générale. VD [2] est postérieure à la translation de 1173, VD [3] à celle de 1185 (1). Quant à VD [1], M. Balau (2) fait remarquer qu'elle est copiée par la *Vita Mengoldi*, écrite peu après 1150. La *Vita Domitiani prima* (VD [1]) doit donc être écrite au plus tard dans la première moitié du XII[e] siècle; la phrase assonancée très régulière la place aussi à cette époque, sinon à la fin du XI[e] siècle (3). Dans le prologue fourni par le manuscrit des Croisiers de Huy, l'auteur de VD [1] affirme qu'il raconte la vie du saint « *ex relatione testium veridicorum* », mais il ajoute « *et sacris scripturarum voluminibus* ». Ces mots indiquent une source antérieure : c'est peut-être le chapitre des *Gesta* d'Hériger relatif à saint Domitien, à moins que ce ne soit la source où Hériger lui-même a puisé ses renseignements. La *Vita Domitiani prima* (VD [1]) est extrêmement longue et développée : les lieux communs y sont abondants et les quelques faits précis sont noyés dans une foule de données vagues, abstraites : il y a néanmoins quelques tableaux instructifs pour les cérémonies et le culte des saints à cette époque. Les autres biographies n'ont fait que reproduire les données de VD [1], en y ajoutant le récit des translations et les notes sur la présence du saint au concile de Clermont. Cette dernière ajoute est de VD [2], qui s'inspire sans doute des actes de ce concile et de la souscription douteuse de Domitien dont nous avons parlé.

*
* *

Ces biographies que nous venons d'analyser doivent leur origine, nous l'avons fait remarquer, à l'efflorescence des cultes locaux à partir du XI[e] siècle. Ce phénomène est parallèle au développement de l'histoire locale monastique, favorisée par le morcellement des principautés féodales, qui restreignit l'observation des événements et fut une des causes de la décadence de l'histoire générale.

Cette nouvelle constitution de la société suscita aussi une nouvelle manifestation de la culture intellectuelle, très en rapport avec la pratique de l'histoire locale : nous voulons désigner les préoccu-

(1) Un incendie ayant détruit l'église de Saint-Lambert à Liège, le 28 avril 1185, on se rendit de toutes les parties du diocèse à Liège, pour y faire des offrandes destinées à la reconstruction de la cathédrale. Les Hutois s'y rendirent avec la châsse de Saint-Domitien. Par reconnaissance, l'évêque Raoul (1167-1191) étendit à tout le diocèse la fête de Saint-Domitien et la rendit obligatoire comme celle de Saint-Lambert (Cfr les ordonnances dans les *Analectes pour servir à l'Histoire Ecclésiastique de la Belgique*, t. XIV (1877), pp. 30 et svv.).

(2) SHL, pp. 336.

(3) *Ibid.*

pations généalogiques. Les diverses familles régnantes dans les principautés de nos régions étaient issues de dynasties locales qui avaient profité de l'effondrement de la société carolingienne pour conquérir la propriété domaniale et l'hérédité des fonctions publiques. Au XI[e] siècle, les chroniqueurs, les annalistes et les hagiographes, poussés par le souci de plaire à ces seigneurs, bienfaiteurs des monastères et protecteurs des églises, essayent de leur fabriquer des généalogies honorables, qui les rattachaient directement aux familles disparues, aux princes carolingiens. Nous avons signalé, à propos de la vie de saint Arnoul de Metz, une préoccupation analogue. Au IX[e] siècle, on veut rattacher les Carolingiens aux Mérovingiens, et ceux-ci aux anciennes familles sénatoriales romaines. Au XI[e] siècle et aux époques suivantes, on tâche de rehausser et d'affirmer le pouvoir des ducs de Lotharingie en les rattachant aux Pepins, fondateurs de la royauté carolingienne. De plus, les monastères s'engagèrent plus loin dans cette voie : ils essayèrent de tisser des liens de parenté entre les saints, dont leur église se glorifiait de posséder les reliques, et les ducs de Lotharingie; en même temps, présentant ces saints comme apparentés aux Carolingiens, ils servaient indirectement les prétentions légitimistes de l'époque. C'est ainsi que nous allons analyser maintenant des biographies de saints et de saintes, qu'on a rattachés et aux ducs de Lotharingie et aux Carolingiens. De plus, comme ces *Vitæ* tendent à retracer la carrière de saints qui ont vécu cinq ou six siècles auparavant, on ne s'étonnera pas du caractère légendaire de ces récits, qui sont de véritables romans hagiographiques. Nous rencontrons tout d'abord la *Vita Landradæ*.

*
* *

Sainte Landrade (¹) naquit, au dire de son biographe, sous Clothaire II. On peut placer la date de cet évènement, pour autant qu'il est possible de fixer approximativement la chronologie de la plupart des saints mérovingiens, vers 620 (²). A l'époque où Remacle occupait le siège de Tongres, elle alla s'établir dans la solitude boisée de Bilsen. Elle y bâtit un

---

(¹) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 431.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1418.
A. Molinier, SHF, t. I.
Balau, SHL, p. 356, nº 35.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, nºs 4711-4717.
Nous employons l'édition des AA. SS., *Julii*, t. II, pp. 625 et sv.

(²) AA. SS., *Julii*, loc. cit., p. 619.

oratoire et, au dire de sa *Vita* [1], s'adressa à saint Lambert pour consacrer cette église et obtenir les reliques nécessaires. Autour de cet oratoire, dédié à la sainte Vierge, vinrent se grouper des jeunes filles franques : ce fut la naissance du monastère de Bilsen. Landrade mourut dans un âge avancé : la *Vita* nous rapporte qu'au moment où elle sentit sa fin approcher, elle fit mander l'évêque Lambert; il arriva à Bilsen quand Landrade avait déjà rendu l'âme. La date de la mort de sainte Landrade est difficile à préciser : c'est vraisemblablement la fin du VIIe siècle.

Quant à la translation de son corps, et son élévation, nous nous en occuperons à propos des saints de Wintershoven, récit d'Hériger où le culte de Landrade joue une place assez importante [2].

La biographie proprement dite, la *Vita Landradæ*, est l'œuvre de Thierry de Saint-Trond († 1107), dont nous avons déjà rencontré le remaniement de la *Vita Trudonis*. La *Vita Landradæ* est dans le genre des autres compositions de Thierry : un style imagé, avec des réminiscences de la langue classique, comme : « pedibus ire in sententiam », des remarques personnelles, des exclamations. Écrivant trois siècles après la mort de Landrade, il est évident que l'auteur ne sait pas fournir des données bien exactes : il se borne sans doute à reproduire les données de la tradition locale de Bilsen. Thierry fait de Landrade une parente des Carolingiens : elle est la « neptis » de

(1) La plus ancienne biographie de saint Lambert, la *Vita Lamberti* d'Étienne et le poème du Xe siècle se taisent sur les rapports de saint Lambert avec sainte Landrade. Tout ce que les biographies postérieures de Sigebert de Gembloux et de Nicolas de Liège, de même que le remaniement du pseudo-Godeschalc, nous rapportent à ce sujet, est tiré de la *Vita Landradæ* elle-même. Les données de celle-ci sur les rapports de Landrade et de l'évêque Lambert, peuvent être vraies, mais d'autre part, il n'est pas impossible non plus que l'auteur — ou la tradition qu'il rapporte — se soit inspiré du récit d'Hériger à propos des saints de Wintershoven, Landoald et ses compagnons. Dans cette *Vita Landoaldi* légendaire nous voyons saint Lambert passer sa jeunesse dans la *villa* de Wintershoven, où précisément le corps de Landrade fut retrouvé en 980 environ. Or, cela a pu faire conclure à des relations entre Landrade et l'évêque. Il faut néanmoins se dire que la *Vita Lamberti* ancienne est très incomplète, surtout pour ce qui concerne l'épiscopat de Lambert : quant à la *Vita Lamberti* d'Étienne et le poème du Xe siècle, ils ne font que reproduire la biographie du VIIIe siècle. Il ne faut donc pas, à raison de leur silence, rejeter le récit de la *Vita Landradæ*.

(2) L'*Elevatio* de saint Landoald et de ses compagnons raconte à propos de l'élévation de sainte Landrade, que celle-ci, pendant sa vie abbesse de Bilsen, fut l'institutrice de sainte Amelberge : « Fert autem fama multorum et ante nos et in præsentiarum, hanc beatam Landradam, dum sanctimonialibus Belisiæ positis præfecta, suavissimos supernæ contemplationis carperet fructus, sacratissimam virginem præclaræque nobilitatis Amelbergam sanctis instituisse moribus studiisque » (MGH, SS, t. XV, p. 605). Il s'agit ici de sainte Amelberge de Tamise, car la *Vita Amelbergæ*, tirée d'un manuscrit de l'église de Tamise, dit, au ch. 5, que cette sainte fut confiée à sainte Landrade de Bilsen, sur les conseils de saint Willibrord (Cfr **P. De Roo**, *De wonderbare Maagd Sinte Amelberga*, p. 434 (édition de la *Vita*), Bruxelles, 1872).

Pepin et de saint Arnoul de Metz : mais l'auteur se donne lui-même un démenti en rapportant que son héroïne était enfant unique : « proles unica », ce qui exclut sa descendance de Begge et d'Anségise, et par conséquent sa qualité de « neptis » de Pepin et d'Arnoul. Thierry ne fait, dans cette généalogie imaginaire, qu'obéir à la tournure d'esprit de son époque.

Après nous avoir raconté comment elle refusa de se marier, Thierry se met à décrire longuement ses vertus, tableau à peine agrémenté d'une note synchronistique « *Martinus eo tempore Romæ, Remaclus Traiecti verbo et opere pervigilabant in cura sacerdotali : Trudo in Hasbania in tyronem Christi coalescebat.* » La sainte alla habiter dans la forêt, « *quem a feritate inhabitantium beluarum, Beluam vocant* ». Thierry ne dédaigne pas, on le voit, l'étymologie, surtout des étymologies ineptes, comme la suivante : *Belua*, une fois le monastère de Bilsen fondé, devint *Belisia* : « *non ut prius, a beluis Belua, sed Belisia, hoc est, bene Elysia vocari cœpit !* » L'auteur s'étend longuement sur les visions célestes dont la sainte fut favorisée et rapporte, d'après la légende locale, qu'un jour le ciel s'ouvrit, qu'une croix en descendit laissant une empreinte sur un rocher, qui servit à Landrade à se prémunir des tentations : « *ita et durissimus lapis, adhuc nobis eiusdem crucis totam impressionem integre demonstrat.* »

La sainte construisit l'église de Sainte-Marie, que vint consacrer saint Lambert : nous voyons l'église devenir le noyau d'un monastère. Mais le jeûne et les privations ont épuisé la sainte : elle va mourir. L'auteur nous décrit l'empressement des sanctimoniales autour du lit de mort de Landrade et rapporte son désir de voir saint Lambert avant de mourir.

L'évêque arrive, mais en chemin, la sainte lui apparaît et lui reproche son arrivée tardive; elle venait de rendre l'âme. Lambert s'excuse et offre ses services pour les funérailles et pour accomplir les dernières volontés de la sainte. Alors Landrade lui indique, par l'apparition d'un signe lumineux dans la nuit, la place où elle veut être enterrée. Lambert fixe l'endroit dans sa mémoire et se dirige vers le monastère. Arrivé là, il trouve tout le monde en pleurs : on s'apprêtait à ensevelir le corps dans l'église de Sainte-Marie. Mais Lambert s'y oppose, raconte sa vision. On lui répond : « C'est ici que Landrade vécut; ici on l'enterrera. Comment vous, évêque, voulez-vous nous enlever notre patronne! Ce n'est d'ailleurs pas dans vos attributions! » Lambert se résigne et permet l'enterrement. Confiant dans sa vision, il se met trois jours en prières, jeûne, puis assemble la foule et propose d'ouvrir le tombeau. On le fait, et voilà que tout a disparu! La tombe est vide. Lambert court à Wintershoven, suivi de la foule, et au grand ébahissement de tout le monde, on y trouve le corps : le sarcophage s'y trouvait aussi, et tout cela

disposé avec un tel respect, une telle attention pieuse, qu'on ne douta plus du miracle : c'était un transfert opéré par les anges (¹).

Cette historiette est empruntée à l'écrit d'Hériger sur saint Landoald et les autres saints de Wintershoven.

Elle fait défaut dans toutes les éditions de cette production de l'abbé de Lobbes, mais elle doit néanmoins en avoir fait partie, puisqu'elle se trouve dans le manuscrit de Gand 308 (X[e]-XI[e] siècle), qui passe pour être l'autographe d'Hériger. L'anecdote y est intitulée (f° 116[r]-119[v]) : « *Qualiter corpus sanctissimi virginis Landradæ* (²) *translatum fuerit de Belisia in Wintreshovum* ». C'est à ce récit que Thierry de Saint-Trond a em-

(¹) Les moines de Saint-Bavon de Gand, quand la *villa* de Wintershoven leur eût été rendue en 977 par Otton II, apprirent que le corps de saint Landoald et de ses compagnons y reposait; ils trouvèrent en effet, en 980, le corps de sainte Landrade dans la *villa*. **Hériger**, *Translatio reliquiarum S. Landoaldi et sociorum eius Gandavum*, ch. 13 : « .... Ille autem potius remotus scrinium, sanctam continet Landradam... »; *Adventus S. Landoaldi*, de l'anonyme de Saint-Bavon, ch. 2 « ... tertiam nihilominus aperientes urnam inferius sitam, et hæc continebat Landradam sacram. » (MGH, SS, t. XV, p. 609). Vers 1030, l'abbé Othelbold de Saint-Bavon cite sainte Landrade parmi les saints reposant dans son monastère (*Lettre à la comtesse Otgiva* dans **Miræus**, *Opera Diplomatica*, t. I, pp. 348-349). D'après un procès-verbal de l'evêque de Gand, Corneille Janssens, de 1574 on trouva cette année, en ouvrant le sarcophage de sainte Landrade, une bande de parchemin avec le sceau de Florbert, évêque de Liège, où se lisaient ces mots : « Iacet in hoc scrinio sancta Dei Landrada, quæ Belisiæ facta est abbatissæ, ubi etiam hominem deponens, spiritum Deo reddens, a sanctimonialibus terræ commendata, divinitus est Wintreshovium inde translata, iuxta sepulcrum sancti Sacerdotis Landoaldi tumulata; cuius depositionis dies octavo idus Julii celebratur anima : et ipsius sancti corporis elevatio a sancto Traiectensi episcopo Florberto Kalendis Decembris dignoscitur acta » (AA. SS., *tom. cit.*, p. 627, n° 18). Ce n'est pas cela qui sauvera la légende! En effet, cette inscription ne peut dater de Florbert (728-746) : ce n'est pas la langue du VIII[e] siècle. De plus, Florbert y est nommé *Episcopus traiectensis*. Cette inscription peut tout au plus dater du XI[e] siècle. Le secrétaire du chapitre de Saint-Bavon, en 1720, disait avoir lu le texte; il y avait remarqué des *abréviations*, signe évident que l'inscription pourrait dater au plus tôt du IX[e] siècle. Et dès lors la légende aurait déjà eu un siècle pour se former. Mais au X[e] siècle, les témoins les plus autorisés ne parlent pas de cette élévation de Landrade par Florbert; leur récit exclut même toute opération de ce genre par cet évêque du VIII[e] siècle. En effet la *Translatio Landoaldi* d'Hériger (ch. 9) dit que l'évêque Florbert fit seulement l'élévation de saint Landoald et de ses compagnons. Nous voyons que le corps de sainte Landrade fut découvert à Wintershoven *après* l'élévation de Landoald par Eracle de Liège (959-971). Il est donc impossible que Florbert ait fait l'élévation de Landrade. Dès lors, ce parchemin du sarcophage a dû être écrit par les moines de saint Bavon qui auront cru que sainte Landrade fut du nombre des saints « élevés » par Florbert. Quant au sceau de Florbert, il est difficile de dire comment il était appliqué à ce parchemin. C'est en tous les cas une manœuvre des moines de Saint-Bavon : l'*Adventus*, contemporain de la translation de sainte Landrade, cite une épitaphe trouvée dans le tombeau de Landoald, mais ne rapporte rien d'analogue pour Landrade. La *Translatio* d'Hériger dit simplement qu'on trouva le *nom* de Landrade « as-prompta in breviculis ». En tout cas, on ne voit aucune trace de ce parchemin avec le sceau de Florbert, en 980. Donc, *ce texte est inspiré de la légende* et introduit dans le sarcophage, au XI[e] siècle sans doute, par les moines de Saint-Bavon. Ceux-ci d'ailleurs se connaissaient en faux, comme nous le verrons plus loin, à propos des saints de Wintershoven.

(²) *Analecta Bollandiana*, t III, p. 190, 7°. Edité *ibid.*, t. IV, pp. 192 et sv.

prunté la légende (1), car il connaît la *Vita Landoaldi* d'Hériger; il dit, en parlant de Wintershoven : « *in quo scilicet fundo idem episcopus olim a venerabili genitore suo Apro, sancto archipresbytero Landoaldo commendatus, nutritus et adultus, in sanctitatis apicem excrevit.* » C'est une réminiscence d'Hériger. La *Vita Landoaldæ* finit — après un coup d'œil sur les guérisons que procure la sainte — en réclamant pour elle le mérite du martyre, à cause de ses privations : « *Obiit autem Sanctissima Landrada, non minus martyr quam virgo.* » On voit que Thierry possède fort peu de données : il se base sur la tradition. Tout en connaissant la *Vita Landoaldi* et la *Translatio* d'Hériger, l'auteur ignore le rôle de la sainte dans l'éducation de sainte Amelberge : Thierry s'est probablement contenté de ce qu'on lui avait rapporté (2).

*
* *

Examinons maintenant la biographie de sainte Amelberge, vierge, qu'il ne faut pas confondre avec sainte Amelberge, veuve, ensevelie à Lobbes.

Sainte Amelberge (3) naquit en Ardenne, au dire de son biographe, dans la *Villa Rodingi*, possession de ses parents (4). Sa biographie, composée tardivement, raconte à son sujet les choses les plus invraisemblables; aussi est-il très difficile de trouver quelques données sur cette sainte si maltraitée par la légende. On n'est pas même d'accord sur l'époque où elle a vécu : ce doit pourtant être dans la seconde moitié du VIIe siècle et la première moitié du VIIIe (5). Elle mourut

(1) **O. Holder-Egger,** *Zu den Heiligengeschichten des Genters St-Bavoklosters* (*Historische Aufsätze... an George Waitz gewidmet*, pp. 622 et sv., Hannovre, 1886), p. 628, n. 1.

(2) **Surius** (*De probatis sanctorum historiis*, t. VII, pp. 138 et sv.) a édité une version amplifiée de cette biographie.

(3) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**. BHMA, t. II, p. 1157.
Wattenbach, DGM, t. I, p. 320.
Balau, SHL, p. 358, n° 36.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n°s 322-325.

Nous employons le travail de **De Roo,** *De wonderbare maagd Sinte Amelberga. Geschiedenis van haar leven en van haar reliquieën...* Bruxelles, 1872. On y trouve pp. 423 et sv. tous les textes relatifs à la sainte, d'après les manuscrits de l'église de Tamise et les *Acta Sanctorum*.

(4) « Gloriosissima christi virgo Amelberga huius vite sumpsit exordia in pago ardenna in patrimonio rodingi villa nuncupato... » **De Roo,** *op. cit*, p. 432.

(5) **Hériger**, dans l'*Elevatio* de saint Landoald, rapporte, comme nous l'avons vu à propos de sainte Landrade, que celle-ci fit l'éducation de sainte Amelberge. C'était à son époque une tradition répandue. Si ce fait est vrai, comme sainte Landrade est morte vers la fin du VIIe siècle, sainte Amelberge a dû naitre dans la seconde moitié du VIIe siècle. La *Vita* la fait vivre, il est vrai, sous Pepin et Carloman et donne pour date de sa mort 772 (ch. 29), mais ces données sont fort sujettes à caution, car elles reposent sur les relations fabuleuses de sainte Amelberge avec Charlemagne.

en tous les cas pendant le VIII[e] siècle (1). Pendant les dernières années de sa vie, elle séjournait dans la *Villa* de Tamise, qui lui appartenait de droit héréditaire (2). La *Villa* de Mater semble aussi avoir fait partie de ses possessions (3). Ces données, avec la tradition de son éducation à Bilsen par sainte Landrade, sont probablement les seules à retenir pour sainte Amelberge (4).

Mais la tradition populaire a pris sa revanche : nous le constatons dans les biographies qui nous sont parvenues.

La première est connue sous le nom de : *Tomellus seu sermo Domini Radbodi sanctæ Traiectensis ecclesiæ episcopus, de vita et meritis paradoxæ virginis Christi Amelbergæ* (5). L'auteur est bien connu. C'est l'évêque d'Utrecht Radbod, descendant par sa mère de l'ancien chef frison Radbod, neveu de l'évêque Gunthaire de Cologne. Il resta chez ce prélat jusque vers 863, puis passa à l'école palatine de Charles-le-Chauve. Devenu évêque d'Utrecht en 899, il dut fuir à Deventer l'invasion des Normands et mourut en 917. On connaît de lui quelques homélies, entre autres une sur saint Servais et celle dont nous nous occupons, le *Tomellus* sur Amelberge (6). Il composa encore d'autres écrits dont nous ne parlerons pas.

Ce *Tomellus* ou *Sermo de vita Amelbergæ* est une homélie, qui devait probablement être prononcée le jour de la fête d'Amelberge, En voici le début : *Quotiescumque dilectissimi, fratres, sanctorum Dei memoriam .... agimus, toties a peccatorum nostrorum sepulcris resurgimus ... Ecce autem occurrit nobis hodierna die huius rei aptissimum*

---

(1) Voici en effet ce que dit un acte du 13 avril *870* : « Dedimus ... in pago Wasi super fluvium Scaldi villa que vocatur Tempsica cum ecclesia bene ornata et in honore S. Mariæ et S. Petri apostolorum principis consecrata, *ubi S. Amelberga virgo gloriosa migravit a seculo ad Christum* et ubi corpore humationis multis diebus quiescere denoscitur ... » **Van Lokeren**, *Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Pierre de Gand*, t. I, p. 20. Cfr *Liber traditionum sancti Petri Blandiniensis*, id. **A. Fayen,** pp. 50 et sv. Gand, 1906.

(2) « Sancta ... Amelberga, defunctis iam parentibus, in possessione quæ ei secus Scaldam fluvium latissima ex progenitorum successione provenerat ... commanebat. » *Tomellus seu Sermo domini Radbodi*, ch. 4 (**De Roo**, *op. cit.*, p. 425). — La même chose est affirmée par un diplôme d'Arnoul le Vieux, comte de Flandre, de 941 : « In pago Quasa (Wasa) super fluvio Scalda villa nuncupante Temsica, in qua diu corpus beatissime virginis requievit Amelberge, quam iure hereditario quod vixit possidere visa est... » **G. Desmarez**, *Notice sur un diplôme d'Arnulf le Vieux, comte de Flandre*, p. 247 (BCRH, 5e sér., t. VI, pp. 219 et svv).

(3) Dans un diplôme du même Arnoul de 998 pour l'abbaye de Saint-Pierre du Mont-Blandin : « .... Contrado allodum meum, id est ecclesiam in villa Materna ... sanctissime Virginis Amelberge, cuius etiam cognoscitur predicta possessio extitisse . .. » **Van Lokeren**, *Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Pierre de Gand*, t. I, p. 69.

(4) L'histoire de la translation d'Amelberge à Gand en 870 est un faux.

(5) **Ed. De Roo,** *op. cit.*, p. 423; AA. SS, *Julii*, t. III, pp. 87 et sv.

(6) **Wattenbach,** DGM, t. I, pp. 320-321.

tempus in quo paradoxæ virginis Amelbergæ memorabilem vitam annua festivitate recolimus (¹).

Il ne faut donc pas s'attendre à une véritable biographie, mais à quelques faits choisis, encadrés dans des considérations morales et doctrinales, et tirées sans doute de la légende populaire.

Après avoir rapporté la naissance noble de la sainte, Radbod s'étend longuement sur ses vertus, puis décrit son existence dans la maison de ses parents du temps des Carolingiens (²). Les parents morts, elle vécut dans une propriété qu'elle possédait le long de l'Escaut, en compagnie de son frère unique. La beauté d'Amelberge frappa le « *rex provinciæ* », Charles, qui mit tout en œuvre pour gagner la main de la jeune fille Un jour, Charles entra dans la maison de la sainte : celle-ci se réfugia dans son oratoire. Le prince l'y suivit et tâcha de l'amadouer : la sainte ne répondit pas. Furieux, Charles la saisit et voulut l'entraîner, mais comme Amelberge résistait, il lui fractura le bras. La blessure fut guérie par le Christ et, depuis ce jour, Amelberge n'eut plus à souffrir de tentations.

Voilà comment Radbod nous rend la légende : les persécutions du prince Charles se font dans une propriété riveraine de l'Escaut. Ces quelques données représentent peut-être les éléments de la légende au temps de Radbod. Toujours est-il que la *Vita Amalbergæ* (³), qui suivit le *Tomellus*, nous présente une légende bien plus compliquée, soit que de nouvelles données aient grossi la tradition populaire, soit que l'auteur y ait dépensé son imagination.

On attribue d'ordinaire la *Vita Amalbergæ* à Thierry de Saint-Trond. Cette hypothèse ne résiste pas à un sérieux examen. Amelberge avait été transférée au monastère de Saint-Pierre, où, en 1073, on fit une translation solennelle de ses reliques. L'auteur de la *Vita Bertulphi*, contemporain de cette translation, cite déjà la biographie de la sainte. On trouve son corps, dit-il, avec le voile « *velo, inquam, quo divinitus per beatum Willibrordum sanctamque Gertrudem* **legitur** *velata Deoque consecrata* ... » (⁴). Or, cela ne se trouve pas dans le *Tomellus* : c'est donc bien la *Vita Amalbergæ* qui est visée ici. Dès lors, puisqu'elle existait déjà avant 1073, ce n'est pas Thierry de Saint-

(¹) **De Roo**, *op. cit.*, pp. 423-424.

(²) » ... Temporibus Francorum principum, quos quidam a Karolo magno Karolidas possumus appellare,... « Ch. 3, *op. cit.*, p. 425.

(³) Aux archives de l'archevêché de Malines on possède une *Vita Amalbergæ*, dans le manuscrit intitulé : *Vitæ SS. Virginum, etc. Ms. 1428, t. II.* La *Vita* commence au premier feuillet. Le manuscrit date du XVᵉ siècle, comme l'indique une note finale : *Explicit vita beatissime Amalberge virginis. Anno Domini XIIIIᶜ tricesimo, decima septima die mensis maii. Orate pro scriptore fideliter.* « C'est le texte ordinaire des *Acta Sanctorum*. Le manuscrit contient aussi la *Vita Dimphnæ*.

(⁴) MGH, SS, t. XV, p. 638 (ch. 35).

Trond qui en est l'auteur. Il serait d'ailleurs étrange que Thierry — comme nous le verrons à propos de la *Vita Bavonis* — ait écrit une *Vita* pour glorifier une sainte de l'abbaye de Saint-Pierre, rivale de celle de Saint-Bavon.

Cette *Vita Amalbergæ*, œuvre probable d'un Blandinien, doit donc dater de la première moitié du XI[e] siècle au plus tard.

Au chapitre 1, l'auteur commence par préciser le lieu de naissance que Radbod n'avait pas mentionné. C'est une *Villa Rodingi*, d'ailleurs inconnue, dans l'Ardenne. Les parents, Chrétien et Eva, sont représentés comme étant de sang royal : « *a sanguine magnorum regumque principibus originem ducentes* ». Pour le prouver, l'auteur emploie une donnée légendaire, fréquente au XI[e] siècle : il fait d'Amelberge une parente de Gertrude de Nivelles, d'Aldegonde de Maubeuge, de Waudru de Mons. Peut-être a-t-il confondu son héroïne avec Amalberge de Lobbes, qu'on dira nièce de Pepin dans la *Vita Pharaïldis*[2]. A propos de la jeunesse de la sainte, il raconte qu'un jeune enfant, compagnon de jeu de la sainte, ayant voulu enlever un fruit, placé sur un petit autel dans le jardin d'Amelberge, eut le bras raidi et ne fut guéri que par les prières de la petite Amelberge. Nous trouvons une aventure à peu près pareille à l'actif de saint Trond, dans la *Vita Trudonis*, du diacre Donat.

Aux chapitres 4 et 5, nous voyons la sainte en relation avec saint Willibrord et sainte Landrade. Ces données peuvent rendre la vérité, tout comme ils ne peuvent être que le fruit de l'imagination populaire. En tous les cas, l'abbé Théofride d'Echternach, qui écrivit, après 1102, la *Vita Willibrordi*, reprit, au chapitre 30, les données de la *Vita Amalbergæ* concernant les relations de Willibrord et de cette sainte ([1]).

A partir du chapitre 6, commence, dans la *Vita Amalbergæ*, un roman qui est loin d'être banal. Un jour, Pepin-le-Bref, chassant dans les environs de Bilsen, entre au monastère de sainte Landrade. Il y voit Amelberge et se trouve frappé de sa beauté : il veut lui faire épouser son fils Charles, — le futur Charlemagne. Celui-ci se mit en route pour Bilsen, mais en vain voulut-il faire la cour à Landrade. On vint, à certain moment, implorer son secours contre un ours qui ravageait les environs : il tua l'ours et envoya la chair à sainte Landrade. La femme Bettina, propriétaire de la villa de Gersbelle, qui avait imploré le secours de Charles contre l'animal, lui dit avec admiration : « *Egregii prenominis tytulo coronaberis, et Karolus magnus in eternis seculis cognominaberis* ». Depuis cet instant, Charles s'appela Charlemagne!! Il n'oublia point Amelberge. Amelberge se décida enfin à fuir et voulut aller au monastère d'Andenne, chez sainte

([1]) MGH, SS, t. XXIII, p. 13.

Begge. L'auteur regarde celle-ci comme la tante d'Amelberge et complique ainsi, par un nouveau chaînon, la généalogie de son héroïne (¹). Mais le tuteur Hunrodus, qui résidait à la cour du roi, empêcha la sainte d'accomplir ce dessein. Charles était devenu roi et devait se marier : l'assemblée nationale des Francs tomba d'accord sur Amelberge pour voir dans la sainte l'épouse prédestinée au roi. Hunrodus excita Charles à se marier aussi vite que possible : la sainte était chez lui pour le moment; plus tard, des obstacles pourraient surgir. Charles ordonna donc à Riquera, femme du tuteur, qui gardait Amelberge chez elle, d'arriver au palais avec la fiancée, aussitôt les solennités de Pâques finies.

Mais le roman va se corser. Gertrude de Nivelles, qui venait de mourir, apparut au frère d'Amelberge, Rodinus, officier du palais royal, et lui ordonna de fuir avec sa sœur. Rodinus arriva à la demeure d'Hunrodus, à *Achoius*, et parvint à avertir sa sœur. Amelberge s'enfuit par le jardin, pendant la nuit. Les recherches faites par Hunrodus et Charles, quand ils apprirent la fuite, furent vaines. Les fugitifs traversèrent la Hesbaye; arrivés à la Jette, ils mirent en fuite une armée de démons, et à propos de cette anecdote, l'auteur ajoute : « *Quotquot autem interfuerunt, nam erat turba non modica, testes se huius miraculi prebuerunt.* » (²)!

Après s'être arrêtés à Vilvorde, les fugitifs continuent leur chemin. Apprenant que Charles marchait contre Hunoldus, roi des Aquitains, Amelberge décida la construction d'une église dans sa *Villa* de Mater, « *in territorio bracbatensi* ». La guerre empêcherait Charles de poursuivre la sainte. Mais la guerre fut vite finie. Charles apprit qu'Amelberge voulait traverser la mer pour se dérober à ses poursuites. En toute hâte, il remit la guerre projetée contre Didier, roi des Langobards, et se rend à Tournai. Il y apprend que la sainte séjourne à Mater; il s'y rend avec une escorte. Le prêtre Waldulphe, qui desservait l'église de Mater, en est averti en songe. Il monte à cheval, rencontre le roi et ses guerriers et les égare dans la bruyère; il trouve ainsi le temps d'avertir la sainte. Amelberge, saisie de frayeur, se retire dans son oratoire.

Ici nous en revenons aux données de Radbod : Charles entre, supplie, menace, mais en vain : il finit par fracturer le bras de la jeune fille. L'auteur nous apprend la raison de cet acte barbare. C'est qu'en secouant la jeune fille, Charles avait fait tomber le voile qui couvrait la tête d'Amelberge : il vit ses cheveux coupés et comprit qu'elle s'était vouée à Dieu. Cette constatation le mit en fureur et

---

(¹) « Et Andanam pergere ad beatam Beggam amitam suam .... » *Vita*, ch. X. **De Roo**, *op. cit.*, p. 441.

(²) *Vita*, ch. 17. **De Roo**, *op. cit.*, pp. 447-448.

le poussa à cet acte de brutalité. Cependant il dut se retirer, n'ayant plus rien à faire à Mater : Amelberge ne lui appartenait plus. Elle alla finir sa vie à Tamise, où elle mourut selon l'auteur : « *anno verbi incarnati septingentesimo septuagesimo secundo... in pontificatu sancte ecclesie romane agente Papa Adriano, Karoli quoque imperatoris anno quinto*(!), *etatis vero ipsius tricesimo primo* »[1].

Voilà les grandes lignes de cette stupéfiante histoire. Nous avons jugé utile de l'analyser au long pour donner une idée concrète de ces romans hagiographiques. Les fautes de chronologie, les anachronismes y fourmillent; morts et vivants s'y coudoient : Charlemagne, Landrade, Willibrord, Carloman, la reine Bertrade, sainte Begge, etc. Les guerres de Charlemagne et de Charles Martel sont confondues, tout est embrouillé. L'auteur fait montre d'érudition : une foule de noms de saints, d'évêques, des rois, apparaissent dans cette *Vita*, entremêlés d'anachronismes inconcevables. Le fond de l'histoire, Charlemagne poursuivant, au détriment de sa politique extérieure, une pauvre fille, est l'écho de l'imagination populaire.

L'auteur de la *Vita* a voulu reproduire ces données dans un cadre imposant de dates et de faits historiques.

C'est avec raison que Mabillon [2] s'est raillé du contenu de la *Vita Amalbergæ*, mais la légende vaut la peine d'être examinée : c'est un exemple instructif pour montrer jusqu'où peut dévier l'histoire d'une sainte sous l'impulsion de l'imagination et de la légende.

*
* *

Après les *Vitæ* de Landrade et d'Amelberge, qui ont été rattachées d'une manière factice aux Carolingiens, nous rencontrons la biographie d'une sainte qui appartient de fait à la famille de Pepin I : c'est sainte Begge, fondatrice et abbesse d'Andenne.

Sainte Begge [3] est la fille de Pepin I et d'Itte, fondatrice de Nivelles [4]. On connaît fort peu de sa vie. Il est acquis que c'est elle

---

(1) *Vita*, ch. 29. **De Roo**, *op. cit.*, p. 461.

(2) AA. SS. O. S. B., t. III, 2, p. 241.

(3) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, V° *Begga*.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1199.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 539.
Balau, SHL, pp. 244-245.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, nos 1083-1085.

(4) L'hypercritique de **Bonnell** (*Die Anfänge des Karolingischen Hauses*, pp. 64 et sv.) a essayé de nier cette parenté, de même que pour sainte Gertrude, mais nous avons dit à propos de cette dernière que **Friedrich** (*op. cit.*, t. II, pp. 667-670, et *ibid.* p. 341. n. 1084) et après lui **Krusch**, dans son édition de la *Vita Gertrudis*, ont réduit à néant ces objections. La parenté est affirmée clairement par les *Virtutes sanctæ Gertrudis*, ch. 10 : „ ... Venit in corde sue (Gertrudis) germane nomine Bugane ... " (MGH, SRM, t. II, p. 469).

qui épousa Anségise, fils de saint Arnoul de Metz (1). Cet Anségise administra le royaume franc (2), sous Sigebert III (3), et mourut assassiné (4). C'est probablement à la suite de ce meurtre que sa veuve Begge, trente-trois ans après la mort de sa sœur Gertrude de Nivelles, fonda en 691 (5), le monastère d'Andenne. Elle y mourut deux ans après, en 693 (6).

La biographie de cette sainte, la *Vita Beggæ*, ne fut écrite que fort tard, probablement au commencement du XIIe siècle, ou à la fin du XIe siècle au plus tôt (7). Elle a, en effet, connu et copié la *Vita Gertrudis tertia*, qui doit avoir paru au XIe siècle. Les mots du prologue de la *Vita Beggæ* : « *Et primum quidem esset dicere de sublimi generositate parentum ipsius, sed fortassis ad vitam piæ matronæ properantibus esset onerosum : præsertim cum vita sive legenda sororis eius insigniter ipsam digestam contineat in suo exordia...* (8) » renvoient, en effet, à une *Vita Gertrudis* qui ne peut être que la *Vita tertia*. Celle-ci est d'ailleurs employée pour retracer la parenté

---

(1) Il est bien vrai que les documents, qui nomment Begge la fille de Pepin qui épousa Anségise, sont postérieurs, mais ce n'est pas un motif pour rejeter cette donnée. Comme le note fort bien **Fustel de Coulanges** (*Les transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne*, p. 125, n. 1. Paris, 1892), Frédégaire ou son continuateur ne devaient pas mentionner ce mariage; les *Gesta Francorum* et les Annales n'avaient pas non plus à s'en occuper et il ne rentrait pas non plus dans ce que l'auteur de la Vie de saint Arnoul avait à dire. Cfr **Ch. Mœller**, *Histoire du moyen âge*, p. 266, n. 1.

(2) **Frédégaire**, *Chronique*, ch. 75; **Paul Diacre**, *Historia Langobardorum*, lib. VI, ch. 23; *Vita Clodulphi*, ch. 7. Anségise est nommé dans un diplôme de Sigebert comme gouverneur militaire avec le titre de *dux* (**Pardessus**, *Diplomata*, t. II, p. 84) Cfr **Fustel de Coulanges**, *op. cit.*, p. 155, n. 1.

(3) **Ch. Mœller**, *op. cit.*, p. 271.

(4) Les **Annales Xantenses** disent anno 685 : « Anchesus dux perimitur; Pippinus filius eius succedit » (MGH, SS, t. II, p. 220). Cette date peut être vraie, puis-Begge fonda Andenne en 691. Les *Annales Sancti Arnulfi Mettenses* appellent le meurtrier Gundowinus et disent qu'il fut tué lui-même, par Pepin, fils d'Anségise (MGH, SS, t. I, p. 316). Ces annales se basent sur une source perdue. Cfr **A. Molinier**, *op. cit.*, t. I, no 948.

(5) « Anno autem trigesimo tertio post obitum beatæ Gertrude, inspirante Domino, venit in corde sue germane nomine Bugane, ut sibi ipsa vellit monasterium construere... ». *Virtutes sanctæ Gertrudis*, ch. 10 (MGH, SRM, t. II, loc. cit.). Cfr **D. U. Berlière**, *Monasticon Belge*, pp. 61 et sv.

(6) « Anno autem secundo, perfectis omnibus et bene dispositis, matrona illa migravit ad Dominum... » *Ibid.*, loc. cit.

(7) Le plus ancien manuscrit connu est celui de Bruxelles, 18108, provenant de Lobbes, et datant du XIIe siècle. Cfr *Catalogus codicum... Bruxellensis*, t. II, p. 404. Il y manque le ch. 17 de la *Vita* et le prologue est autre.

(8) *Vita Beggæ*, éd. **Gheldolf de Ryckel**, pp. 1-2. Louvain, 1631. C'est l'unique édition de la *Vita*. C'est de là que l'a prise **Ghesquière**, AA. SS. B., t. V, pp. 70 et sv.

de la sainte et les limites de l'administration de Pepin [1]. A propos de Grimoald, frère de Begge, la *Vita* copie aussi son modèle.

Voici la relation :

Vita Gertrudis tertia.	Vita Beggæ.
Ch. 1. « ... Habuit fratrem Grimoaldum qui adiutorio sancti Cuniberti Coloniensis episcopi patri sub Sigeberto rege in principatum successit ... Quos quia hic ad vitam sacræ virginis describendam festinamus, supersedemus dicere ... » [2].	*Prologus* : « ... Erat autem eius frater nomine Grimoaldus qui sancti Cunibert Coloniensis archiepiscopi adiutorio functus sub Sigeberto rege sublimatur honore principatus Sed quia ad vitam describendam festinamus, de his per singula exscrutandi non est locus ... » [3].

L'auteur de la *Vita Beggæ* raconte de son héroïne ce que la tradition populaire a pu lui apprendre. La légende est largement représentée. A propos d'Anségise, l'auteur nous dit que le siège du royaume était à Chèvremont, entouré de murailles et de fortifications médiévales. C'est sous le roi Clothaire qu'Anségise aurait administré le royaume. Le récit du meurtre d'Anségise est mêlé au petit roman que voici. Un jour que le noble époux de Begge chasse dans les forêts environnantes, il trouve un enfant abandonné, et le ramène chez lui. Begge lui prophétise que cet enfant sera un objet de scandale, mais, par charité, on décide de le garder. On le baptise et on le nomme Gonduinus. Devenu adolescent, Gonduinus se décide à tuer Anségise, puis à épouser sa mère adoptive. Il exécute la première partie de son plan pendant la chasse. Begge avertie du meurtre, s'enfuit, par la poterne du château de Chèvremont, pour échapper aux attentats du misérable assassin.

D'où est venue cette dramatisation populaire du meurtre d'Anségise par Gonduinus? C'est impossible à dire : nous trouvons ici un travail de la légende dont le point de départ est absolument inconnu.

La *Vita* raconte alors que Begge put traverser un fleuve, guidée par un cerf. Cette donnée est une adaptation d'un thème populaire, fort connu et répandu au moyen âge, que l'on rencontre dans l'histoire de Clovis, de Charlemagne, dans une foule de légendes et de *Vitæ*, p. ex. la *Vita Basini*, que nous rencontrerons plus loin. Le chapitre 5 de la *Vita Beggæ* nous montre la sainte allant à Rome chercher des reliques. Ici, l'auteur ou la tradition qu'il reproduit a sans doute raisonné *a posteriori* : voyant que l'église d'Andenne possédait des reliques romaines, on en aura conclu que sainte Begge, la fondatrice du monastère, avait été les chercher à Rome. L'auteur semble trahir ce raisonnement en disant, à propos des reliques et du

---

(1) Cfr **Balau**, SHL, p. 245, n. 2.

(2) *Vita Gertrudis*, éd. **Gheldolf de Ryckel**, p. 2. Bruxelles, 1637.

(3) *Vita Beggæ*, *éd. cit.*, p. 2.

voyage : « *sicut ipsa, quam postmodum construxit, testatur ecclesia* ». La biographie de sainte Gertrude parlait d'ailleurs de reliques qu'on avait été demander à Rome pour le monastère de Nivelles.

Cependant Begge songeait à construire une église et un monastère : elle consulte à ce propos son fils Pepin, maire de Sigebert, roi d'Austrasie. Elle ne savait se décider à choisir l'emplacement. Celui-ci lui fut indiqué par les signes suivants. Un pasteur perd une truie, et la retrouve avec sept petits, nouveaux-nés : non loin de là, Pepin trouve une poule sauvage abritant sous ses ailes sept petits; ses chiens ne purent l'approcher, retenus qu'ils étaient par une force inconnue. Begge n'hésita plus et fondit son monastère en cet endroit. Le contingent des premières sanctimoniales lui fut fourni par le monastère de Nivelles. Cette historiette de la truie et de la poule avec leurs sept petits est sans doute une explication populaire, se rattachant au lieu-dit : *Septem ecclesiæ*, les sept églises, à Andenne

Le chapitre 7 raconte la mort de Begge, qui, après avoir assemblé les sœurs et les « chanoines » de son monastère, rendit l'âme l'année où « *vertebatur ... annus felicissimæ incarnationis Domini nostri Jhesu Christi 709, Clodoveo rege, Dagoberti filio, in Francia occidentali, et Sigeberti in orientali, regnantibus.* »

Ce texte nous amène à parler des défauts de la *Vita* au point de vue chronologique. L'auteur, à l'encontre de l'ancienne *Vita Gertrudis*, rapporte que Begge était encore chez ses parents quand Gertrude prit le voile. Or Gertrude n'entra au cloître qu'après la mort de son père Pepin. De plus, la mort de Begge est datée de 709; elle arriva en réalité en 693. Et pourtant, la *Vita Gertrudis tertia*, que l'auteur connaît et copie, disait au chapitre 2 : « *Post annos vero quatuordecim patre eius Pipino humanis exempto* ... » à propos de l'entrée de Gertrude au monastère et au chapitre 5, à propos de la fondation d'Andenne : « *Anno autem 33 post obitum sanctæ Gertrudis* ... ». Si l'auteur avait lu attentivement sa source, il eut sans doute évité les erreurs que nous avons signalées. C'est un exemple instructif pour montrer comment certains hagiographes comprenaient la recherche de leurs sources, et l'usage qu'ils en faisaient. Sans doute l'auteur fait de louables efforts pour rattacher de son mieux les faits de la légende à l'histoire générale, mais il s'embrouille dans la chronologie et tout se concilie fort péniblement. Beaucoup de choses sont décrites d'après l'époque où vit l'auteur : Chèvremont et son château féodal, le chapitre noble d'Andenne avec ses chanoinesses prébendaires [1], vivant dans leurs cellules.

La *Vita* nous présente aussi des thèmes hagiographiques, c'est-à-dire des données flottantes, qui s'attachent tantôt à tel saint, tantôt à

(1) *Vita*, ch. 6, 8 (loc. cit., pp 17, 25).

tel autre, pour enrichir la tradition légendaire. Le thème de la fuite devant un prétendant, fuite agrémentée par le passage prodigieux d'un fleuve ou d'une rivière, revient dans toutes les *Vitæ* de vierges : nous l'avons rencontré dans la *Vita Gertrudis tripartita*, nous le verrons dans la *Vita Odæ*, dans les *Vitæ* postérieures de sainte Aldegonde; nous l'avons rencontré aussi dans la *Vita Amalbergæ* plus ou moins travaillé, enchevêtré dans le récit général du voyage de la sainte à travers la Hesbaye. Nous avons déjà parlé de l'épisode du cerf sauveur, combiné ici avec la fuite de la sainte : nous avons mentionné aussi l'anecdote de la poule inaccessible pour les chiens des chasseurs. C'est là aussi un thème qui revient fréquemment : ainsi l'ourse dans les *Vita Ghisleni* et dans la *Vita Humberti*; le cerf, dans les légendes postérieures de saint Hubert et dans la *Vita Basini*.

Ce que la *Vita* raconte au chapitre 9, à propos du voyage d'une fille de roi aveugle, venant d'outre-mer, et guérie au tombeau d'un saint ou d'une sainte de nos parages, fait aussi partie du bagage de la légende. On retrouve cette illustre voyageuse dans la *Vita Gudulæ*, dans la *Vita Odæ virginis*, et l'on découvre des déviations et des variantes de ce thème dans la *Vita Basini* et la *Vita Rolendis*. Il est toutefois à remarquer que, dans la *Vita Beggæ*, sainte Aldegonde et sainte Waudru ne sont pas citées dans la parenté des saintes carolingiennes Begge ou Gertrude, erreur pourtant répandue au XIe siècle et notamment reprise dans la *Vita Gertrudis tertia*, dont la *Vita Beggæ* s'est inspirée.

L'auteur de la *Vita* est sans aucun doute un clerc du chapitre noble d'Andenne. Il dit au prologue : « .... *ibidem florent usque in hodiernum diem, sicut dignoscitur ab his qui quotidie adeuntes limina...* » puis, à propos de Begge : « *a tantæ* **matris** *laude* ». Ce qu'il dit ailleurs du cloître, la description qu'il en donne (1), la règle qu'il cite (2), ses connaissances des lieux et des environs (3), tout cela parle assez haut pour révéler un habitant du monastère d'Andenne, probablement un clerc au service du chapitre.

* * *

Sainte Begge, avec Gertrude et Arnoul de Metz, appartiennent de fait à la famille carolingienne; mais à peine avons-nous cité la *Vita Beggæ* que nous rencontrons de nouveau des saintes qu'on a rattachées indûment à cette famille, sainte Ragenufle et sainte Ode d'Amay.

---

(1) Ch. 6, 8, 9.
(2) Ch. 10.
(3) Ch. 2, 3, 6.

Sainte Ragenufle (1) est née, s'il faut en croire sa biographie, du temps de Dagobert I († 639), dans la Hesbaye, dans la *villa* de *Brumbasia* (2). D'après sa *Vita*, elle aurait refusé de se marier avec un jeune Franc, Ebroïn (3). Voyant que ses parents étaient d'avis de la marier de force, elle s'enfuit dans la forêt (4) et là, après avoir vécu dans les austérités, elle mourut (5).

Ses parents lui élevèrent une église à l'endroit de sa sépulture (6), Incourt, et c'est là que le corps de la sainte reposa jusque 1599 (7). Il est impossible de trouver des éléments pour dater sa mort : on peut la placer dans la seconde moitié du VIIe siècle.

On voit que le récit de la *Vita* (8) ne présente rien d'extraordinaire, mais c'est précisément parce que nous trouvons dans cette histoire les thèmes hagiographiques, appliqués d'ordinaire aux vierges dans les biographies postérieures, qu'il faut s'en défier. Elle date d'ailleurs au plus tôt du XIe siècle, car la sainte nous est représentée comme apparentée aux Carolingiens. La postériorité de la *Vita* commande donc une prudente réserve; le récit est conforme au plan stéréotypé d'une biographie de vierge. Après avoir appris, au chapitre 3, ses vertus précoces, nous la voyons recherchée en mariage par un jeune noble, Ebroïn. Ce nom ne saurait garantir la donnée, car cette apparition du prétendant légendaire avec un nom de circonstance se retrouve dans les biographies postérieures comme la *Vita Aldegundis* ² *amplifiée*, et d'autres *Vitæ* que nous rencontrerons plus loin. La colère des parents, la menace, la décision de marier leur fille malgré tous les refus (chapitre 5), la fuite de la sainte dans le bois avec une suivante, ses austérités, ses visions, tout cela se retrouve ailleurs, par exemple, dans les biographies postérieures de sainte Aldegonde, et, avec des variantes, dans les *Vitæ* des saintes Amelberge, Ode, Rolende, etc.

L'auteur pourrait fort bien s'être inspiré d'une des biographies postérieures de sainte Aldegonde, où on raconte la fuite de celle-ci à Maubeuge pour éviter son prétendant Eudon. Certaines réminiscences permettent de croire que l'auteur a du moins connu ces biographies.

Par exemple :

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**, BHMA, t. II, p. 1541.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, n° 7056.

(2) *Vita Ragenuflæ*, ch. 1.

(3) *Vita*, ch. 4.

(4) *Vita*, ch. 5-6.

(5) *Vita*, ch. 7-9.

(6) *Vita*, ch. 10.

(7) AA. SS., *Julii*, t. III, pp. 663-664, n°s 13-14.

(8) Pour le manuscrit des AA. SS., cfr *Analecta Bollandiana*, t. XIV, p. 49, n° 58.

Vita Aldegundis ².	Vita Ragenuflæ
Ch. 3 : « Huiusmodi sponsum concupisco, cuius prædia sunt cœlum et terra et mare, cuius fundi in æternum non deficient, cuius cotidie divitiæ crescunt ... »	Ch. 4. « Nec istius, inquit, nec alius cuiusque nuptiis aspiro, sed illius sponsi, hoc est Christi, solummodo amore langueo, cuius iuxta Prophetam inenarrabilis est prosapia, cuiusque prædia cœli sunt convexa, liquentesque maris campi et terra. »

De même au chapitre 9, la vision d'un ange qui réconforte la sainte se rapproche de l'histoire d'Aldegonde. Il n'en faudrait pas conclure que le biographe de Ragenufle a confectionné sa *Vita* d'après ce modèle. Il nous dit en effet clairement qu'il se base sur la tradition orale et que son récit est emprunté au témoignage populaire (¹).

Cela se confirme dans quelques détails, par exemple là où l'auteur donne l'étymologie d'Incourt, *Ayoncurti, maison d'Aijus*, père de la sainte. Il a le soin de nous avertir que c'est une étymologie populaire : « *ut nonnullorum fidelium asserunt testimonia.* »

Dès lors, toute cette histoire de Ragenufle est sans doute de formation légendaire; le peuple aura appliqué à la sainte les thèmes hagiographiques de la vie d'une vierge, et localisé ce récit par des attaches topographiques.

Quant à l'auteur qui a rédigé cette tradition populaire, il connaît à fond l'Écriture Sainte; les comparaisons tirées de l'Ancien Testament sont particulièrement fréquentes et le *Cantique des Cantiques* a fourni maintes fioritures. A la fin du prologue, l'auteur, comme quelques autres hagiographes, par exemple l'auteur de la *Vita Dymphnæ* et celui de la *Vita Vulmari*, en appelle, à l'exemple de Marc et de Luc, « qui se contentèrent pour leur Evangile de la tradition orale » (²).

Les termes qu'il emploie pour relater la parenté de la sainte (³) avec la famille de Pepin se retrouvent ailleurs dans des *Vitæ* qui rapportent pour d'autres saintes cette même parenté légendaire, par exemple dans la *Vita Amalbergæ virginis*, la *Vita Gertrudis tripartita* et la *Vita Gertrudis tertia*. C'est un motif de plus pour voir dans l'auteur

(¹) « Quocirca nos etiam adorsi sumus scribere de vita et conversatione virginis Christi Ragenuflæ, et ad memoriam posterorum aliqua transmittere : cum ad plenum non sit nobis id facile : quod scilicet et annis sublapsa vetustas memoriam aboleverit, vel quod exinde nulla monimenta scriptorum inopia ad nos transmiserit .... Sed tamen nos hoc ipsum quod licet non visu sed fidelium relatu quorumdam de eius vita didicimus... » AA SS., *Julii*, t. III. p. 667.

(²) « ... Sacræ scripturæ exemplo narramus, quoniam etiam sancti Marcus et Lucas Evangelistæ Evangelia, quæ descripsere, non visu sed auditu percepere. » AA. SS., loc. cit., p. 667.

(³) « Fuerunt ei et sancta Gertrudis et Begga cognatione propinquæ, quæ fuerunt Pippini ... Sed et alii plures eius tempore viri feminæque, non solum consanguinitate sed etiam paris conversatione propositi. » *Ibid.*, loc. cit.

un écrivain de l'époque où ces *Vitæ* ont été écrites, c'est-à-dire, au XI[e] siècle. Au chapitre 2, l'auteur a essayé de préciser l'époque de la sainte par des synchronismes : il cite saint Amand, saint Cunibert de Cologne, saint Remacle, saint Foillan comme contemporains de son héroïne.

La mention de Cunibert se retrouve aussi, dans un synchronisme identique, dans la *Vita Gertrudis tripartita* et la *Vita Beggæ* : c'est peut-être encore un indice que l'auteur s'est inspiré de ces *Vitæ*. L'auteur doit être un des chanoines du chapitre canonial d'Incourt, dont on constate l'existence en 1036 (1) et qui fut transféré à Louvain en 1454 (2).

*
* *

Toujours dans cette classe des romans hagiographiques, on peut ranger la *Vita* de **sainte Ode d'Amay** (3). Sa biographie est peu connue. Tout ce qu'on peut affirmer avec certitude c'est que la sainte fonda l'église de Saint-George d'Amay, près de Dinant, qu'elle mourut aux environs de l'an 600 (4) et qu'elle fut enterrée dans cette église. Le testament du diacre Grimon ou Adalgise de Verdun la montre reposant à Amay en 636 (5).

Ce manque de renseignements s'explique parce que la *Vita Odæ* fut composée fort tard et ne pouvait plus fournir des données sérieuses sur la sainte veuve d'Amay. Une brève analyse de ce document est indispensable pour en juger.

D'après la *Vita* (6), Ode était fille d'un puissant roi des Gaules, qui sera nommé, au chapitre 3, Childebert. Elle épousa Boggis, duc d'Aquitaine. Comme Anne et Joachim, elle divisa ses biens en trois parts, une pour l'église, une pour les pauvres, et une pour ses propres besoins. Boggis mourut bientôt : Ode fit vœu de continence et s'adonna de plus en plus aux bonnes œuvres. Elle gouverna l'Aquitaine par les mains de ses fidèles jusqu'à la puberté de son fils Arnoul. Celui-ci délaissa bientôt le gouvernement pour monter sur le

---

(1) AA. SS., loc. cit., p. 665, n. 19.

(2) *Ibid.*, p 666, n° 20.

(3) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**, BHMA, t. II. p. 1497.
Balau, SHL, pp. 245-246, n° 50.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, n[os] 6259-6261.

(4) Cfr **A. Poncelet** dans les *Analecta Bollandiana*, t. XXIII, p. 331. On peut aussi consulter **Delescluse**, *Biographie nationale*, t. XVI, pp. 66-67.

(5) **Beyer**, *Mittelrheinisches Urkundenbuch*, t. I, p. 7. Cfr **J. Demarteau**, *Conférences de la Société d'Art et d'Histoire du diocese de Liège*, 4° sér., p. 9.

(6) Éditée dans les AA. SS., *Octobris*, t. X, pp. 128 et svv.



siège épiscopal de Metz. Le chapitre 3 de la *Vita* nous apprend que sainte Ode était sœur de Dagobert et tante de saint Hubert. Avant de mourir, Ode reçut la visite du Christ sous les traits d'un jeune homme pauvre. Elle mourut à Amay, où elle fut ensevelie dans l'église de Saint-George. L'évêque Florbert de Liège fit la translation de ses restes et plaça le corps dans l'autel principal de l'église d'Amay.

On le voit, il y a fort peu à glaner dans ce champ de légendes et d'historiettes. Si on laisse de côté les thèmes hagiographiques et les lieux communs propres à toutes ces biographies tardives, il ne reste que des généalogies, qui sont inextricables et fausses. Le Childebert, qui nous est représenté comme le père de sainte Ode, ne pourrait être que le fils de Thierry de Bourgogne, qui réussit à échapper à ses ennemis en 613. C'était, en cette année, encore un enfant [1]. Et ce serait lui le père de sainte Ode qui mourut vers 600! La sainte ne peut aussi être la sœur de Dagobert († 639). D'autre part, son fils serait saint Arnoul de Metz, qui devint le précepteur de Dagobert, c'est-à-dire du frère de sa mère! Sainte Ode a vécu au moins trois quarts de siècle avant son prétendu neveu saint Hubert († 727) et, comme le note M. Balau [2], la distance de quatre-vingts ans qui sépare l'existence de saint Hubert de celle de saint Arnoul († 641) ne permet pas non plus de faire descendre de deux sœurs ces personnages : comme nous l'avons déjà dit à propos de saint Hubert, la parenté de celui-ci avec sainte Ode n'est rien moins que prouvée.

En somme on constate dans la *Vita Odæ*, la fusion de trois traditions qu'on retrouve séparément dans d'autres documents : 1° La tradition du mariage d'Ode avec Boggis d'Aquitaine. Elle se trouve au Xe-XIe siècle dans les *Annales Lobbienses* [3], dans les *Annales Stabulenses* qui sont sorties des *Annales Lobbienses* [4], dans la *Vita Lam-*

---

(1) **P. Van Hecke**, dans les AA. SS., *Octobris*, tom. cit., p. 129, n° 7.

(2) SHL, p. 246. Cfr **De Smedt**, *Commentarius Prævius in S. Hubertum*, n° 17, dans les AA. SS. *Novembris*, t. I, (Extrait) p. 20.

(3) « Cuius (Huberti) amita, sancta Oda, uxor Boggis ducis Aquitanorum.... » MGH, SS, t XIII, p. 227. La noblesse et la descendance de sainte Ode sont abondamment mise en lumière par la charte d'Alaon, de 845 C'est un faux du XVIIe siècle, fabriqué par un érudit espagnol, Don Juan Tamagno de Salazar, qui voulut rattacher la maison d'Aragon aux anciennes dynasties locales d'Aquitaine, nées après la séparation d'avec le royaume franc en 670, et ces dynasties elles-mêmes aux Mérovingiens. Il inventa donc ce diplôme de Charles-le-Chauve, daté d'Alaon, dans lequel il attribue trois fils à Caribert, frère de Dagobert, qui avait gouverné l'Aquitaine. Cfr **Rabanis**, *Les Mérovingiens d'Aquitaine. Essai historique et critique sur la charte d'Alaon*. Paris, 1856 et **Bladé**, *La charte d'Alaon et ses neuf confirmations*, Paris, 1891. Le **P. De Smedt** a résumé les arguments de Rabanis (*Op. cit.*, n°s 58-63, AA. SS., *tom. cit.*, pp. 16-18).

(4) MGH, loc. cit., p. 41, n° 7.

berti du chanoine Nicolas, au XII[e] siècle [1] et chez Sigebert de Gembloux [2]. On y trouve 2° la tradition de l'origine aquitaine de saint Hubert. Nous la voyons déjà combinée avec la tradition précédente dans les *Annales Lobbienses*, la *Vita Lamberti* de Nicolas, et plus tard, chez Jean d'Outremeuse, au XIV[e] siècle [3].

Enfin 3° nous y trouvons la tradition de la descendance mérovingienne d'Arnoul, par sa mère Ode, et de sa descendance des maisons locales d'Aquitaine par son prétendu père Boggis. Cette donnée se retrouve au XII[e]-XIII[e] siècle [4].

Or, toutes ces généalogies tendent, au XII[e] siècle, à prouver que les ducs de Lotharingie, rattachés d'une manière factice aux saints de l'époque mérovingienne, sont sortis des Carolingiens, et par les ancêtres de saint Arnoul, des Mérovingiens et des familles d'Aquitaine. C'est le développement naturel des fausses généalogies carolingiennes, auxquelles on aujoute, au XI-XII[e] siècle, un nouveau chaînon, les ducs de Lotharingie. C'est cela précisément que nous trouvons dans la *Vita Odæ*, preuve manifeste qu'elle remonte au plus tôt au XII[e] siècle [5]. Nous avons déjà noté, à propos de la *Vita Lamberti* du chanoine Nicolas, que nous croyions celle-ci antérieure à la *Vita Odæ* : en effet, Nicolas ne dit absolument rien de la troisième tradition, la descendance d'Arnoul de sainte Ode [6]. Les plus anciens manuscrits de la *Vita Odæ* sont du XIV[e] siècle [7] : la *Vita* date probablement de la fin du XII[e] ou du commencement du XIII[e] siècle [8].

* * *

Cette Ode d'Amay, dont nous venons d'examiner la biographie, ne doit point être confondue avec sainte Ode, vierge, qui mourut dans le Brabant septentrional.

---

(1) Ch. 13 : « Adhærebat ei (Huberto) quasi comes individua, amita sua Oda quæ erat Boggis Aquitaniæ ducis, recens defuncti, vidua ». **Chapeaville**, *Gesta Pontificum Tungrensium*, etc., t. I, p. 394

(2) Dans sa Chronique.

(3) Son père y devient Bertrand, fils et successeur de Boggis. Cfr *Chronique de Jean des Preis ou d'Outremeuse*, t. II, p. 341. Cfr **P. De Smedt**, *op. cit.*, n° 56.

(4) **P. De Smedt**. *op. cit.*, n° 68-69, loc. cit., p. 20.

(5) Cfr **P. Van Hecke**, *Commentarius Prævius in S. Odam*, n° 5. AA. SS., *Octobris*, t. X, p. 129.

(6) Cfr **J. Demarteau**, *Saint Hubert d'après son plus ancien biographe*, dans BIAL, t. XVI, pp. 111-112.

(7) Manuscrit de Saint-Jérome de Maestricht (Bruxelles, n° 7917). Cfr *Catalogus codicum .. Bruxellensis*, t. II, p. 161 Manuscrit de Corsendonck, n° 858 de Bruxelles.

(8) **Delescluse**, dans la *Biographie nationale*, t. XVI, col. 66-67, v° *Ode*, ne se prononce pas entre le X[e] ou le XIII[e] siècle. Ce ne peut aucunement être le X[e] siècle.

Sainte Ode (1), vierge, est encore plus inconnue que son homonyme d'Amay. On n'en sait absolument rien, pas même l'époque où elle vécut. Tout ce qu'on pourrait dire à son sujet repose sur l'identification de sainte Ode avec cette jeune fille aveugle, guérie par les mérites de saint Lambert, dont nous parlent les biographes de ce saint (2). Comme cette identification est arbitraire, on en est réduit à savoir que cette vierge Ode mourut dans le Brabant septentrional et que son corps fut enseveli à l'endroit appelé Sint-Oden-Roey, près du Bommel (3).

Examinons sa biographie pour voir ce que l'on a pu trouver à son actif.

L'auteur est un clerc du chapitre de Rolduc, comme l'apprend le prologue : « *conquestus est mihi Guetzelo, Rodensis ecclesiæ frater et sacerdos* ». Ce Guetzelon est un personnage d'ailleurs inconnu. Mis en demeure d'écrire la *Vita*, l'auteur s'aboucha avec l'évêque Philippe d'Osnabrück « *qui ex nobilissimo Rodensium dominio progenitus, tunc optime celeberrimam beatæ Odæ Vitam nosse putabatur* » (4). Ce Philippe d'Osnabrück vécut au XII[e] siècle (5) et semble être mort après 1175. L'auteur séjourna quelque temps chez lui et apprit de l'évêque ce qu'il savait sur sainte Ode. Ces données reposaient sur la tradition orale : « *Qui respondit et sic se a suis prædecessoribus accepisse fatebatur....* » Comme Philippe est originaire de Rolduc. on peut croire qu'il reproduisit la légende locale. Elle a fourni la plus grande partie de la *Vita*. Mais l'auteur fit d'autres recherches et trouva à Osnabrück, dans le monastère de Mont-Sainte-Gertrude — fondé par l'évêque Udon (6) — un vieux manuscrit, contenant une partie de la biographie de saint Lambert, où on racontait qu'une vierge noble, nommée Ode, arriva à Liège et y fut guérie par les mérites du saint (7).

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**, BHMA, t. II. p 1497.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, n° 6263-6268.
Nous employons l'édition de **Ghesquière**, AA. SS. B., t. VI, pp. 619 et sv., d'après un manuscrit du monastère de la *Porta Cœli*, près de Bois-le-Duc, un extrait du tome II de l'*Hagiologium* de Gielemans et un manuscrit de Corsendonck.

(2) *Vita Lamberti*, éd. **Demarteau**, p. 58; *Vita* de Sigebert de Gembloux, ch. 25 (**Chapeaville**, *op. cit.*, p. 432); *Vita* du Pseudo-Godeschalc, ch. 12 (*Ibid.*, p. 345)

(3) AA. SS. B., t. VI, p. 587, n° 1.

(4) *Vita*, *Prologus* (ch. 1).

(5) Cfr **J. Thijs**, loc. cit., pp. 590 et sv. — On possède un diplôme de l'empereur Conrad de 1145 où Udon, prédécesseur de Philippe a souscrit (**Miræus**, *Opera Diplomatica*, t I, p. 532).

(6) **J. Thijs**, loc. cit., p. 591, n° 9

(7) « His autem et quamplurimis ex prædicti ore episcopi auditis, inveni ibidem in monte sanctæ Ghertrudis libellum vetusti voluminis, *in quo continebatur particula passionis sancti Lamberti*, quia digestum erat, quod nobilis quædam puella nomine Oda, *de longinquo* veniens, Leodii meritis sancti Lamberti curata sit » *Vita, Prologus* (AA. SS. B., *tom. cit.*, p 619).

Le P. Thys (1) voudrait voir dans ce manuscrit dont parle le biographe, le fragment d'une *Vita Odæ*, où on racontait le martyre de saint Lambert. Cette hypothèse est insoutenable. Le texte indique clairement qu'il s'agit d'une biographie de saint Lambert. Comme l'auteur l'appelle *libellum vetusti voluminis*, et que les *Vitæ Lamberti* où se trouve ce passage concernant Ode sont la *Vita* [1], la *Vita* de Sigebert et la *Vita* du Pseudo-Godeschalc, c'est probablement un fragment de la vieille *Vita Lamberti* du VIIIe siècle que l'hagiographe a trouvé à Osnabrück. Pourquoi l'auteur doit-il signaler comme une découverte ce passage de la *Vita Lamberti?* Il devait sans doute connaître le Pseudo-Godeschalc et l'œuvre de Sigebert, qui contenaient ce passage. Peut-être la découverte réside-t-elle dans l'*endroit* où il a découvert ce vieux manuscrit, à Mont-Saint-Gertrude d'Osnabrück où sainte Ode était vénérée. Est-ce peut-être parce que ce fragment représentait la sainte comme une étrangère : « de *longinquo* veniens. » comme le dit l'auteur? Les biographies de saint Lambert parlent toutes de cette aveugle, guérie au tombeau du saint, comme d'une personne des environs (2). Le manuscrit d'Osnabrück avait-il été interpolé, pour corroborer la légende ou le fut-il sous l'influence de la légende? Car celle-ci identifie sainte Ode avec l'aveugle de la *Vita Lamberti* et la fait venir d'outre-mer.

Toujours est-il que le biographe identifia son héroïne avec cette aveugle et qu'il considéra ce fragment de la *Vita Lamberti* comme une nouvelle source. Il dit : « *Ego autem his duobus acceptis testimoniis, regressus sum ad professionis meæ locum* (3). » Ces deux sources paraissent être les seules que l'auteur employa : il est vrai qu'il dit plus loin, dans la *Translatio sanctæ Odæ*, chapitre 20 : « *Ubi* (in tumulo) *etiam inventus est ... et libellus de eius conditione exaratus.* » C'était donc une *Vita* qu'on avait enfermée dans le sarcophage (4). Mais elle doit avoir disparu quand l'auteur écrivit, car un peu plus loin nous trouvons l'expression : « *ubi* (super altare) *et ipsum pariter libellum* **fertur** *imposuisse* ». Le *fertur* indique assez qu'il n'a pas vu le *libellus*, qu'il aurait dû connaître comme clerc du chapitre de Rolduc.

---

(1) AA. SS. B., p. 589, nos 4-5.

(2) « In diebus illis erat virgo nomine Oda cœca, cum intellexisset signa et virtutes dei manifestas cum magna fide cœpit iter carpere ad sanctum locum... » *Vita* [1], éd, **Demarteau**. p 58. — « Veniebat cum fide ad hunc locum virgo Oda, et ipsa cœca, et *loco proxima.* » *Vita Lamberti*, de Sigebert de Gembloux, ch, 25. — « In illis diebus quædam virgo cœca, nomine Oda... fide adducta, sanctum locum.... adiit... » *Pseudo-Godeschalc*, ch. 12. Ici on ne voit pas non plus que Ode fût étrangère.

(3) *Vita*, *Prologus* (ch. 3).

(4) Le cas n'est pas rare. **Grégoire de Tours** cite l'usage (*Historia Ecclesiastica Francorum*, lib. II, ch. 36; lib. III, ch. 2). Cfr aussi MGH, SS, t. I, pp. 99 et 110.

En somme, toutes les données de la *Vita* reposent sur les dires de Philippe d'Osnabrück; le fond de toute l'histoire doit être la légende locale de Rolduc ([1]). Sachant que la sainte, dont le corps reposait à Sint-Oden-Roey, s'appelait Oda, on l'aura indentifiée avec Oda, l'aveugle guérie par saint Lambert ([2]). L'origine de la légende serait donc d'ordre plutôt livresque que populaire. Cette mention dans une *Vita Lamberti* a dû frapper ceux qui lisaient cette *Vita*, et les clercs de Rolduc peuvent être regardés avec raison comme les créateurs de cette partie de la légende : l'identification des deux homonymes, de l'aveugle de Liège et de la sainte dont le corps reposait en Brabant septentrional.

Une fois cette identification admise, le reste de la légende pouvait fort bien se forger.

D'après la *Vita*, Ode était la fille d'un puissant roi d'Irlande. Belle et vertueuse, elle était malheureusement aveugle et condamnée par cette infirmité à ne jamais goûter les joies du mariage. Le père en conçut une grande douleur ; mais un jour arriva jusque chez lui la nouvelle de la mort de saint Lambert et des prodiges opérés à Liège auprès du tombeau du martyr. Le roi y envoya sa fille avec une escorte. Ils arrivent à Liège, et descendent des hauteurs où s'éleva plus tard l'église de Saint-Walburge, près de l'église de Saint-Lambert. Sainte Ode descend de sa jument, se met en prières et soudain recouvre la vue. Elle entre alors dans l'église de Saint-Lambert, remercie le saint et part après avoir distribué les dons les plus magnifiques.

Lorsqu'elle fut retournée chez son père, celui-ci voulut la marier. Ode résiste. Le père la menace et se dispose à user de ses pouvoirs paternels. Ce que voyant, Ode s'enfuit avec un compagnon et deux suivantes : elle se déguise et échappe ainsi à son père. Elle se dirige alors vers l'Orient et visite Rome. Après de longues pérégrinations, elle arrive en Toxandrie et se construit une cabane dans la solitude : elle y vécut en paix, dans les austérités, et l'endroit prit le nom de *Rode* parce que, dit l'auteur, le sol fut défriché (cor*rodere* = ronger). Les austérités de la sainte lui attirèrent une maladie, dont elle mourut.

Longtemps après, on vit briller des lumières sur sa tombe : un culte naquit et des miracles s'y firent. Une dame noble qui possédait le domaine où la sainte était ensevelie, légua le terrain pour y construire une église en bois. Bientôt s'y forma un monastère dont sortit le chapitre canonical de Rolduc.

([1]) Cette légende était sans doute contenue dans ce *libellus* retrouvé dans le sarcophage.

([2]) Cette identification est sans doute arbitraire. Les biographes de saint Lambert n'ont jamais fait entendre que cette Oda soit allée mourir dans le Brabant septentrional et qu'on lui ait rendu un culte.

Voilà la légende. Elle peut être née de la façon suivante. Une fois qu'on avait identifié Ode avec l'aveugle de Liège, et que peut-être par suite d'une erreur, on eut vu dans cette Ode une étrangère, un thème hagiographique courant devait se présenter à l'esprit de la foule ou de ceux qui forgèrent la légende. C'est le thème de la fille d'un roi étranger, aveugle ou malade, venant se faire guérir au tombeau d'un saint de nos parages. Nous avons rencontré le thème dans la *Vita Beggæ*, où l'analogie avec la présente légende est frappante, et nous avons alors signalé sa présence dans la *Vita Gudulæ* (chapitres 33 à 35). Là, une fille de roi malade, habitant au-delà de la mer, apprend les miracles qui se font à Moorzele, sur la tombe de Gudule. Elle s'y rend et guérit. Ici on trouve une variante : le roi se convertit et arrive à Moorzele, où il distribue des cadeaux. Nous aurons encore à indiquer la présence du thème dans la *Vita Basini*. Là, c'est Aldegonde, fille de Basin, dynaste local, qui monte à cheval et va visiter l'église de Tronchiennes pour guérir de la cécité.

Ce thème est souvent combiné avec le voyage d'une sainte d'outre-mer, fuyant les poursuites de son prétendant ou de son père. C'est là le thème de la *Vita Rolendis* et de la *Vita Dymphnæ* et peut-être cette donnée de la vierge, fuyant le mariage et passant la mer, n'est-elle qu'une variante du thème que nous avons rencontré à propos de Begge, de Gertrude, et que nous retrouverons dans la légende d'Aldegonde : la vierge fuyant son prétendant et passant miraculeusement un fleuve ou une rivière. Le thème du voyage d'outre-mer semble être une réminiscence des pérégrinations des anciens missionnaires irlandais et anglo-saxons dont les *Vitæ* circulaient et étaient lues dans tous les monastères. Henschenius [1] avait déjà remarqué que, dans les légendes hagiographiques du XIIe-XIIIe siècle, on représentait fréquemment comme des irlandais ou des anglo-saxons, des saints dont l'origine était inconnue. La légende de sainte Ode en est une application remarquable. On voit donc comment tous ces thèmes se tiennent et comment il suffit de les juxtaposer pour former une légende. Ode, supposée identique à l'aveugle de Liège, mais dans laquelle on voit une étrangère, évoque aisément le thème de la fille de roi malade. Dès lors, on peut appliquer le thème du voyage d'outre-mer; comme Ode est vierge, elle a dû fuir le mariage — application du thème de la fuite devant le prétendant.

A propos du voyage à Rome, nous trouvons un indice palpable que c'est par de telles juxtapositions que la légende s'est formée. En effet, l'auteur a fait d'Ode une *Scota*, une irlandaise, et fait la remarque suivante : « *Solitum namque et quasi proprium est Schotorum, absque coniugali fœdere castimoniam servare et libenter pere-*

(1) AA. SS., *Maii*, t. III, p. 244, note *b*.

grinationes facere et præcipue ad apostolos urbis Romæ. [1] » Cette prémisse posée, l'auteur conclut : « **Unde** *non dubitamus ipsam Christi ancillam in castitate virginali permansisse et sancta sanctorum loca perambulasse* [2]. » On le voit ici clairement : le thème de la nationalité irlandaise appelle celui du voyage d'outre-mer, la *peregrinatio propter nomen Domini*, celui de la virginité, celui du voyage à Rome. Et ajoutez-y la fuite devant le prétendant, combiné avec le voyage et le thème de la virginité, toute une *Vita* est sur pied! Voilà comment travaille la légende : association simpliste de thèmes légendaires, avec un point de départ tout aussi simple. Pour le voyage de la sainte à Rome, le biographe avait d'ailleurs une autre prémisse de son raisonnement. Quand on fit l'élévation des reliques du temps d'Otbert de Liège (vers 1099?) on trouva dans le sarcophage, outre le *libellus* mentionné plus haut, un bâton fait d'un long roseau, qui avait dû servir à la sainte. Or, dit le biographe, c'est sur le Mons Garganus, en Italie, qu'on trouve ces roseaux et c'est de là qu'on les rapporte : il faut donc bien que sainte Ode ait passé par cette montagne, et cela lors de son voyage à Rome [3]!

On voit que la *Vita Odæ* est très intéressante pour saisir les procédés des hagiographes. Avant d'en finir avec l'examen de ces procédés, nous mentionnerons encore un thème qui se trouve dans la *Translatio*, annexée à la *Vita* par le biographe.

Lors de l'élévation des reliques de la sainte du temps de Henri IV, par l'évêque de Liège Otbert (1091-1119), que l'auteur [4] appelle Robert, on trouva dans le sol un sarcophage de pierre. Or, en Toxandrie, dit l'auteur, il n'y a ni pierres ni rochers, et les habitants ont dû s'occuper médiocrement de cette sainte étrangère. On lit dans l'histoire du martyr Clément que les anges lui fabriquèrent un cercueil au fond de la mer et les onze mille vierges de Cologne ont aussi été trouvées dans des sarcophages de pierre. Donc, ou bien Ode fut ensevelie dans un sarcophage de pierre, et alors c'est un miracle, puisqu'il n'y a pas de pierres en Toxandrie. Ou bien, elle fut ensevelie dans un sarcophage de bois; dans ce cas, c'est encore un miracle, car le bois est devenu pierre. Et l'hagiographe qui pose ce dilemme ajoute naïvement : « Sans doute, je connais le procédé pour transformer le bois en pierre, mais pour cela il faut des sources et un climat comme on en trouve sous le tropique du Cancer. Or, ce n'est pas le cas pour la Toxandrie : il faut donc bien conclure à un miracle [5]. » Cette histoire du sarcophage se retrouve, à peu près racontée de la même manière, dans la *Vita Dymphnæ*, avec le même raisonnement.

---

(1) *Vita*, ch. 14 (AA. SS. B., t. VI. p. 627).
(2) *Vita, ibid.* (Loc. cit.)
(3) *Vita, ibid.* (Loc. cit.)
(4) Ou le copiste du manuscrit de la *Vita.*
(5) *Translatio S Odæ*, ch. 21-22, dans AA. SS. B., *tom. cit.*, pp. 632 et sv.

Ce thème hagiographique, nous l'avons déjà rencontré dans la *Vita Landradæ*, mais là, la matière du sarcophage ne se change pas : c'est le corps qui voyage de Bilsen à Wintershoven.

Dans la *Vita Odæ* quelques passages nous indiquent l'emploi d'autres *Vitæ*. Ainsi, au chapitre 8, nous trouvons la légende de Lambert et d'Alpaïde, et la réminiscence du banquet de Jupille, comme le racontent Sigebert de Gembloux et le chanoine Nicolas. Au chapitre 11, l'auteur atteste avoir vu les gestes de Charlemagne, sans doute la *Vita Karoli* d'Eginhard : « *sicut in gestis eiusdem scriptum continetur* (1). » Au chapitre 12, nous voyons apparaître Pepin I comme fils de Carloman, donnée prise peut-être à la *Vita Pippini* ou à l'une des biographies du faux cycle carolingien, dont nous avons rencontré quelques spécimens.

Les synchronismes et les allusions à l'histoire générale ne manquent pas non plus, par exemple, aux chapitres 4-8, et l'auteur étale autant que possible des notes chronologiques.

Il n'était pas sans instruction. Néanmoins, dans la *Vita Odæ*, il a fourni une biographie toute légendaire, sans aucune valeur historique.

*
* *

Du même genre que la *Vita Odæ*, composée sans doute de la même façon, est la *Vita Rolendis*.

Sainte Rolende de Gerpinnes (2) est tout aussi inconnue que Ode d'Amay et Ode de Rolduc; les renseignements qu'on possède sur elle sont légendaires (3). Elle mourut, semble-t-il, à Gerpinnes, entre Fosses et Thuin, et y fut ensevelie. Une nouvelle église fut construite sous l'évêque Otbert de Liège, qui la consacra, peut-être en 1103 (4).

La biographie de Rolende fut composée assez tard, car au chapitre 8, l'auteur, après avoir parlé de la consécration de la nouvelle église de Gerpinnes par Otbert, dit : « *Post* **multum** *temporis decur-*

---

(1) AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 625.

(2) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**, BHMA, t. II, p. 1552.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 545.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, n° 7293.

Nous employons l'édition de **Henschenius**, dans AA. SS., *Maii*, t. III, pp. 243 et sv., d'après les manuscrits de Rouge-Cloître de Corsendonck. — Cfr *Analecta Bollandiana*, t. XIV, p. 49, n° 58.

(3) Le *Florarium Sanctorum* des Bollandistes donne : » Eodem die Rolendæ, alias Dolendis, virginis, quæ iliacam passionem et vitium lapidis sanare consuevit. «

(4) **Henschenius**, loc. cit., p. 244, note *p*.



sum... » Cette note et d'autres particularités reculent la *Vita Rolendis* jusqu'au XII[e] siècle, sinon jusqu'au XIII[e].

Voici ce que nous apprend cette biographie inspirée toute entière de la légende locale. Rolende était fille d'un certain Didier, qui « *gallicis gentibus imperavit.* » Comme Rolende était bien éduquée, les princes latins et les autres s'empressèrent de lui faire la cour. Ce fut le fils d'un roi d'Irlande (¹) qui l'emporta et qui obtint le consentement du père. A cette nouvelle, Rolende, désireuse de conserver sa virginité, s'enfuit avec une suivante et deux serviteurs. Elle a entendu parler des onze mille vierges de Cologne, et se dirige de ce côté du pays. En chemin, accablée de fatigue, elle tombe sous un arbre, à Gerpinnes, dans la province de Hainaut. On va demander du secours dans un *pagus* voisin, qui s'appelle en roman *Viliers*, dit le biographe. La sainte, malgré son épuisement, brûle d'arriver à Fosses, mais la maladie la retient huit jours. Elle mourut. Un aveugle, qui s'était approché de son corps et qui recouvrit la vue, révéla la sainteté de la morte, et l'hôte, qui avait hébergé Rolende dans sa maladie, envoya cet homme à l'église de Gerpinnes pour y raconter le miracle. De suite des clercs et des chevaliers arrivent : on la transporte dans l'église et son tombeau devient le centre d'un pélerinage.

Entretemps, la mère de la sainte avait appris la mort de sa fille. Elle arriva à Gerpinnes avec un nombreux cortège.

La négligence dont on entoure le tombeau, exposé au soleil et à la pluie, l'irrite profondément : elle ne laisse à l'église de Gerpinnes qu'une partie de son manteau de pourpre, dont on fabriqua une chasuble. Les chevaliers des environs, indignés de ce qu'on montrait si peu de vénération pour le corps, construisirent une nouvelle église à droite de l'ancienne et l'évêque de Liège Otbert vint consacrer l'autel. La biographie finit avec le récit de quelques miracles.

Hélas! qui reconnaîtrait dans cette *Vita* l'histoire d'une sainte réputée mérovingienne? C'est un roman hagiographique à la mode du XII[e]-XIII[e] siècle. Les contradictions y fourmillent : au chapitre 5, nous voyons le tombeau honoré, et aux chapitres suivants, il apparaît délaissé! Et ceux qui habitent les environs s'en indignent! Mais ce ne sont pas ces contradictions, fréquentes dans les productions de l'esprit populaire, mais l'examen de la légende qui attire notre attention. Le nom de Didier, roi en Gaule, est peut-être emprunté à la localité de Mondésir, *Mons Desiderii*, dans le Namurois. C'est probablement un nom imaginaire tiré de la topographie locale, adapté au commencement

(¹) *Scotia* désigne, à l'époque de l'auteur, l'Ecosse. Mais le fait de nommer *Scoti* les gens d'origine inconnue, mis en relation avec le souvenir des anciens *Scoti* ou *Irlandais*, nous fait traduire *Irlande*, comme nous l'avons fait pour la *Vita Odæ virginis*.

classique du conte populaire : « *Il y avait une fois un roi et une reine...* » Nous voyons réapparaître le fils d'un roi d'Irlande. Cette donnée est conforme à ce que nous avons dit plus haut : les personnages d'origine inconnue viennent, au XII[e]-XIII[e] siècle, d'outre-mer. Dans la *Vita Aldegundis sexta* le prétendant de la sainte, imaginé par la légende et que la *Vita Aldegundis secunda amplifiée* avait introduit, se précise sous la forme d'un jeune homme de sang royal, fils d'un roi d'Angleterre!

Comme Rolende était morte vierge, la légende devait la représenter fuyant son prétendant : on applique le thème connu, même avec les détails accessoires : les compagnons de voyage au nombre de trois Ce détail de la fuite se retrouve dans la fuite de sainte Ode, dans celle de sainte Dymphne (*Vita*, chapitre 6) : là aussi il y a trois compagnons, dont la personnalité change d'après le caprice de l'imagination populaire. En somme, une grande partie de la *Vita* est composée d'un élément légendaire universel, où les données topographiques forment les attaches qui révèlent la légende locale. Le corps de Rolende reposant à Gerpinnes, il est tout naturel de chercher dans les environs les données topographiques qui permettent au roman de se localiser.

L'auteur est probablement un clerc de Fosses, vu sa prédilection pour cette église (¹). C'est en tous les cas un auteur du pays, car il connait bien la géographie des environs de Fosses. La donnée de la légende qui nous représente sainte Rolende désireuse de visiter les reliques des onze mille Vierges à Cologne s'explique probablement par une transfert, dans les environs, de reliques de ces vierges, qui avait rappelé l'attention sur ces saintes. Et de fait, en 1127 trois corps des vierges de Cologne furent apportés à Waulsort et reçus avec enthousiasme (²). L'auteur a pu s'inspirer de cette translation.

* * *

A ce même groupe de *Vitæ*, qui ne forment en somme que de véritables romans hagiographiques, appartient la biographie d'un martyr du pays de Tongres, saint Evermar.

La vie de **saint Evermar** (³) est inconnue, car tout ce que la *Vita Evermari* raconte à son actif est ou légendaire ou très douteux.

(¹) *Vita*, ch. 6.

(²) Cfr *Translatio trium Coloniensium virginum in monasterium Walciodorense sæculo XII*, dans les *Analecta Bollandiana*, t. XI, pp. 125-135.

(³) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 423.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1303.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 553.
Balau, SHL, pp. 114-117, n° 17.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n[os] 2794-2796.

Une donnée plausible, c'est l'invention de son corps, vers 960, faite sous l'épiscopat d'Eracle de Liège (959-971) par le prêtre Ruzelin, qui desservait l'église de Russon [1].

A la suite d'une révélation, dit la *Vita Evermari*, ce prêtre fut instruit de l'existence, du nom, de l'histoire du saint et du lieu où reposaient ses reliques [2]. Tout cela était donc inconnu jusque vers la fin du Xe siècle! L'invention et la translation d'un corps à l'église Saint-Martin de Russon est pourtant un fait qu'il ne faudrait pas nier, mais la personnalité d'Evermar, ses mérites, son histoire, sont fort énigmatiques. L'on ne saurait être assez circonspect à propos de l'histoire d'un saint qui est resté inconnu pendant au moins deux siècles — en admettant qu'il soit mort vers 700.

D'après ce que nous rapporte la *Vita Evermari* [3], le saint récompensa fort mal le zèle du prêtre Ruzelin; il ne fit aucun miracle dans l'église de Russon; au contraire, à l'endroit où Ruzelin le déterra, il se produisit beaucoup de prodiges. La conséquence fut l'élévation d'une chapelle à cet endroit, due aux soins des voisins et des habitants de la forêt, où autrefois Evermar fut assassiné.

Avant de continuer le récit des vicissitudes du culte d'Evermar, nous croyons nécessaire d'exposer le contenu de la légende. Evermar naquit d'une noble race, en Frise, du temps de Pepin d'Herstal. Il entreprit de nombreux pélérinages : il visita le tombeau de saint Jacques de Compostelle, en Galice, puis, passant par la Gaule, alla vénérer les reliques des saints Foillan, Fursy et Ultan, Remacle, Trudon, et celles de sainte Gertrude. Il lui restait à visiter le tombeau de saint Servais à Maestricht. Traversant la forêt avec sept compagnons, il arriva la nuit à la demeure d'un brigand, nommé Haccon. Ce dernier était absent et la femme du bandit hébergea les voyageurs, en leur recommandant de partir avant le jour pour éviter une mort certaine. Ils suivirent le conseil, mais voilà que Haccon, qui à sa rentrée avait appris le passage d'Evermar, se lança à sa poursuite et l'atteignit sous bois. Il tua Evermar et ses compagnons. Les cadavres furent trouvés par des chasseurs de Pepin, qui les ensevelirent dans le forêt [4].

Ce récit, qui repose, d'après les dires de la *Vita Evermari tripartita*, sur la révélation qu'aurait faite un ange au prêtre Ruzelin de Russon, est donc né, d'après ce qu'il ressort de l'histoire du culte d'Evermar, du temps de l'évêque Eracle et doit reposer en entier sur les affirmations de Ruzelin. Du temps de celui-ci, on dut

---

(1) *Vita Evermari tripartita*, Pars, II, ch. 1, nos 4-8.
(2) *Vita Evermari tripartita*, Pars, II, ch. 1, no 10.
(3) *Vita Evermari tripartita*, Pars, III, ch. 1.
(4) *Vita Evermari tripartita*, dans AA. SS., *Maii*, t. I, pp. 125 et sv.

écrire une *Vita Evermari* pour faire connaître aux fidèles cette merveilleuse histoire, car nous voyons, dans la *Vita Evermari tripartita*, qu'une biographie du saint fut présentée à l'évêque de Liège Théoduin, dans les circonstances suivantes.

Nous avons vu plus haut qu'on avait bâti une chapelle dans le bois, à l'endroit de l'invention de saint Evermar et de ses compagnons. Du temps de l'évêque Théoduin (1048-1075) l'abbé Wéderic de Borcette, dont dépendait l'endroit où cette chapelle fut bâtie, s'occupa de transporter le corps du saint dans cet oratoire et entreprit la construction d'une nouvelle église. On demanda à Théoduin d'en faire la dédicace. L'évêque refusa : il était loin d'être rassuré sur la véracité de l'histoire d'Evermar, et une foule de sceptiques suivaient cet exemple. A un dîner auquel l'évêque assista à Tongres, les convives allèrent jusqu'à se diviser en deux camps : les sceptiques et les défenseurs de la légende (1). Théoduin ne cacha d'ailleurs pas ses vues : cet Evermar n'avait jamais existé, d'après lui ; son nom était nouveau, sa vie inconnue. « C'était un produit de la fiction populaire et l'évêque ne se sentait pas prêt à croire à ces falsifications (2) ». Mais l'archidiacre Gausbert, prévôt de Russon, se décida à réduire ces objections à néant : il affirma qu'Evermar avait existé, que son nom était connu, et que la brève biographie qu'on possédait de lui révélait assez ses mérites : « on y apprenait entre autres qu'il avait subi le martyre. Cela du moins, *si on rejetait le reste*, on pouvait l'admettre (3). » Ces raisons et la *Vita* qui lui fut probablement montrée, ne changèrent point l'attitude de l'évêque. Il fallut un miracle, raconte naïvement l'hagiographe, pour le convaincre : il se rendit, et consacra la nouvelle église un 25 juillet, on ne sait de quelle année (4).

Cette *Vita*, « *succincte scripta* », qu'on présenta à l'évêque, et qui dut être composée du temps d'Eracle, soit par Ruzelin lui-même, soit sur ces indications, a disparu ; mais elle doit être reproduite, pour le fond, dans la *Vita Evermari tripartita*, éditée par les Bollandistes (5).

---

(1) » Alii fidelissimum fuisse certissimis indiciis dicebant approbari ; alii ab illo populum phantasticis seductionibus dementari affirmabant. » *Vita Evermari tripartita*, Pars II, ch. 14, AA. SS., *Maii*, *tom. cit.*, p. 136.

(2) » Præterea nihil esse veritatis in hoc homine : nomen eius novum, vitam ignotam : illum fallentis populi ficta adinventione creatum, mentientis vulgi celebratum opinione, et ideo non esse consilii fidem accomodare falsitati. » *Vita Evermari tripartita*, Pars II, ch. 13 (Loc. cit.).

(3) » Nihil falsitatis esse in homine : verum etiam nomen censeri : *e vita, quamvis succincte scripta*, patere quis sit, quid fuerit ; agnosci postmodo martyrio ad Christum transisse : *in quo solo, si non in aliis attestationibus, poterat veritati concedi* ... » *Vita Evermari tripartita*, Pars III, ch. 14 (Loc. cit.)

(4) *Vita Evermari tripartita*, Pars III, ch. 15.

(5) Loc. cit. pp. 125 et sv., d'après le tome II de l'*Hagiologium Brabantinorum* de J. Gielemans (Cfr *Analecta Bollandiana*, t. XIV, p. 56, nos 22-24).

La *Vita Evermari* que les Bollandistes ont éditée en premier lieu (1), d'après un manuscrit du Saint-Sauveur d'Utrecht, n'est pas, comme l'a cru Henschenius (2), la *Vita succincte scripta* qui fut présentée à Théoduin. Cette *Vita* d'Utrecht se révèle, par ses phrases brèves, par toute absence de lieux communs, par son récit succinct, comme un résumé, un abrégé de la *Vita Evermari tripartita*. C'est tout à fait le procédé en usage à Utrecht : les phrases de cette *Vita* sont formées en partie d'expressions tirées de la *Vita tripartita*; l'absence de la *Translatio* s'explique, car cette troisième partie de la *Vita tripartita*, où se raconte le scepticisme de Théoduin, n'était pas précisément de nature à recommander la légende. De plus nous avons constaté, par exemple pour la *Vita Bertuini* et d'autres biographies, que les abrégés d'Utrecht ne prennent que ce qui est strictement biographique, c'est-à-dire, ce qui se rapporte à la vie terrestre du saint.

Quant à la date de composition de la *Vita Evermari tripartita*, il faut la placer au XIIe siècle. En effet, on y parle de la reconstruction de l'église de Saint-Trond, qui se fit au commencement du XIIe siècle (3). D'autre part le texte se trouve déjà dans un manuscrit de Bruxelles, n° 18644, qui date du XIIe siècle (4).

La *Vita tripartita* raconte dans la première partie la vie et la mort du saint. La seconde rapporte l'invention du corps au temps d'Eracle. Ces deux parties sont sans doute la reproduction de la *Vita succincte scripta*, présentée à Théoduin. La troisième partie, originale, raconte la translation du corps d'Evermar de Russon à son ancienne sépulture, et le scepticisme de Théoduin dont nous avons parlé plus haut.

Pour ce qui regarde la biographie du saint, les circonstances de son origine, la source des renseignements, le scepticisme significatif et digne d'être signalé d'un évêque du moyen âge suffisent pour nous édifier sur sa valeur. C'est vraisemblablement un roman hagiographique inventé par le prêtre Ruzelin de Russon, comme le prêtre Sarabert de Wintershoven semble avoir forgé l'histoire de saint Landoald. La donnée d'une révélation angélique, la découverte d'un vieux manuscrit, voilà des formules souvent invoquées par des fabricants de légendes : ces affirmations, du moins pour des *Vitæ* postérieures de plusieurs siècles à la mort du saint, doivent

(1) Loc. cit., pp. 124 et sv.

(2) AA. SS., *Maii, tom. cit.*, p. 123, n° 2.

(3) Elle finit en 1117, sous l'abbé Rodolphe. Cfr AA. SS., *Maii, tom. cit.*, p. 139, annot. *a*.

(4) *Catalogus codicum ... Bruxellensis*, t. II, p. 423, 5°-7°. La *Vita* s'est trouvée aussi dans le manuscrit de la Bibliothèque de l'Université de Louvain, n° 42, de la fin du XIIe siècle, comme l'indique la table des matières au f° 37^{r}. Malheureusement cette partie du manuscrit a été arrachée, avec d'autres *Vitæ*, p. ex. *Vita Landradæ, Amoris, Leonardi, Bonefatii*, etc. L'*Archiv für Deutsche Geschichtskunde*, (t. VIII, p. 483) signale déjà la disparition de ces feuilles.

inspirer une réserve tout au moins prudente sur la valeur des renseignements qu'ils prétendent patronner. On ne peut se défendre de penser que cette histoire de saint Evermar ressemble singulièrement au conte populaire du *Petit Poucet*, et rien n'empêche de croire que l'auteur de cette légende a adapté un de ces contes universellement connus, sauf à le localiser par des attaches topographiques. Il pouvait d'ailleurs s'inspirer de l'histoire de saint Foillan, dont la mort a quelque analogie avec celle d'Evermar; en tous les cas, soit adaptation d'un conte populaire, soit imitation d'une *Vita*, la légende de saint Evermar n'a aucune valeur historique, pour autant qu'elle décrit sa vie et sa mort. La tradition populaire voulut faire connaître la date de sa mort par le récit d'un nouveau miracle. Les chapitres 43-45 de la *Pars III* racontent, en effet, que pendant la nuit du 1er mai, un conducteur de chevaux vit une foule de cerfs se livrer entre eux à un simulacre de combat. Un des cerfs lui apprit que cet joute avait lieu en l'honneur de la fête du saint qu'on devait honorer le même jour dans l'église où reposait son corps! L'auteur accumule quelques exemples pour prouver que les animaux savent parler, celui de l'âne de Balaam, celui du chameau des saints Cosme et Damien et celui du lion de saint Mammetas. Mais il ajoute heureusement ces mots : « *Quorum exemplorum patrocinio si non potest adiuvari hæc nostra, quæ a nobis conficta dicetur fabula, non nobis imputetur, sed publico Rutensis villæ testimonio, a quo et materiam huius rei accepimus .... nulli igitur violenter ingerimus ad credendum quæ diximus* ... (1). »

Avec cette biographie de saint Evermar se termine la liste des *Vitæ* consacrées aux saints du diocèse de Liège. Il est vrai que par exemple, la *Vita Amalbergæ viduæ* et le cycle des saints de Wintershoven, appartiennent, strictement parlant, à l'hagiographie de ce diocèse, mais dans cette division nous ne suivons pas uniquement la délimitation géographique, mais bien plus encore le lien de parenté qui réunit diverses biographies. C'est la relation littéraire qui préside à nos divisions de la matière, et dès lors les biographies de saints strictement liégeois, omises ici, seront examinées avec plus de profit à propos d'autres cycles, auxquels ils appartiennent au point de vue littéraire.



(1) *Vita Evermari tripartita*, Pars II, ch. IV, no 45 (AA. SS., *Maii*, t. I, p. 142).

II

Diocèse de Cambrai-Arras

Dans le chapitre précédent nous avons traité des productions hagiographiques du diocèse de Liège. Vers la même époque où le biographe de sainte Gertrude de Nivelles essayait de retracer la gloire de la seconde abbesse de son monastère, l'hagiographie du diocèse de Cambrai débutait par la *Vita* d'un de ses premiers évêques.

Nous avons constaté, à propos des saints du diocèse de Liège, que l'évêché de Tongres était le plus ancien de la Belgique. C'est le nom de son titulaire que l'on rencontre dans les conciles du IVe siècle. Les territoires correspondants aux évêchés de Cambrai, d'Arras, de Tournai, de Thérouanne, certainement postérieurs à l'âge apostolique, ont probablement groupé des chrétiens avant la date où apparaît leur premier évêque connu, mais c'est à Reims ou à Trèves que devait alors résider leur chef spirituel (1). La vie religieuse dont ils étaient le centre (2) fut en tous les cas bouleversée par la grande invasion barbare de 406 « Après ces funestes journées,... les diptyques épiscopaux d'Arras, de Tournai, de Thérouanne, de Tongres et de Cologne ne nous apprennent plus rien ou ne contiennent que des noms dépourvus d'authenticité. Le diocèse de Boulogne disparaît pour toujours (3) ».

Pourtant, ces églises ne tardèrent pas à se relever partiellement, et dès le début de l'époque mérovingienne, on voit apparaître des évêques à Maestricht, à Thérouanne, à Tournai et à Arras. Sans doute, ces évêques n'eurent d'abord qu'une existence mal assurée;

(1) **G. Kurth**, *Clovis*, t. I, p. 130.
(2) On a trouvé des inscriptions chrétiennes à Arras et à Haulchin.
(3) **G. Kurth**, *op. cit.*, t. I, p. 153.

leur juridiction s'étendait tout au plus jusque dans la banlieue des villes qu'ils habitaient (¹).

Comme nous l'avons fait remarquer à propos des évêques de Tongres, leur résidence même était peu fixe. Ces lacunes de l'organisation épiscopale au début suscitèrent les chorévêques, dont on en rencontre plusieurs dans la Belgique ancienne. Ceux-ci furent supprimés par Charlemagne (²).

L'évêché d'Arras fut restauré vers le début du VIᵉ siècle, et le titulaire en fut saint Vaast, dont on possède une biographie première ancienne. Pourtant, il n'est pas le premier à avoir les honneurs d'une biographie; c'est par la *Vita* d'un de ces successeurs, l'évêque Géry, que débute l'hagiographie du diocèse de Cambrai-Arras (³).

*
* *

Saint Géry (*Gaugericus*) (⁴) naquit de parents Romains, Gaudentius et Austadiola, a Eposium (Yvois; Carignan) (⁵). L'évêque de Trèves Magnéric, ayant eu connaissance, dans une de ses tournées épiscopales, de la conduite exemplaire du jeune homme, l'enrôla dans la cléricature; il ne l'ordonna diacre que lorsqu'il connut tout le psautier par cœur (⁶). Le siège de Cambrai étant devenu vacant, Géry fut appelé à l'occuper (⁷). Le roi Childebert II y consentit et donna ordre à Egide, métropolitain de Reims, de consacrer Géry, et de l'établir dans ses nouvelles fonctions. Cette installation dut se faire entre 585 et 587 (⁸).

Géry combattit le paganisme, détruisit les idoles (⁹) et fit bâtir l'église de Saint-Médard (¹⁰) dans sa ville épiscopale. Il visita aussi les

---

(¹) **H. Pirenne**, *Histoire de Belgique*, t. I, p. 18.

(²) Sur les chorévêques, on peut consulter **F. Gilmann**, *Das Institut der Chorbischöfe im Orient* (Veröffentlichungen aus dem kirchhistorischen Seminar München, II, 1). Munich, 1903; **H. Bergère**, *Étude historique sur les chorévêques*. Paris, 1905; **J. Zeiller**, *Le chorévêque Eugraphus. Note sur le chorépiscopat en Occident au Vᵉ siècle*, dans la *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, t. VII (1906), pp. 27 et svv.

(³) Les deux sièges furent réunis, on le sait, au cours du VIᵉ siècle.

(⁴) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 424.
Potthast, BHMA, t. II, 1238.
A. Molinier, SHF, t. I, nº 412 (erreurs).
Wattenbach, DGM, t. I, pp. 125-126.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, nᵒˢ 3286-3391.

Pour la biographie critique de saint Géry on peut consulter **B. Krusch**, *Das Leben des Bischofs Gaugerich von Cambrai*, dans le *Neues Archiv*, t. XVI, pp. 227-234, et **Le même**, dans MGH, SRM, t. III, *Vitae*, I, pp. 649-652.

(⁵) *Vita Gaugerici* ¹, ch. 1.

(⁶) *Vita*, ch. 2-4.

(⁷) *Vita*, ch. 6.

(⁸) Cambrai était encore soumis à Chilpéric en 584. Or quand Clothaire II s'en empara, Géry était déjà évêque. D'autre part, Egide de Reims fut condamné et déposé au concile de Metz, pour ses conspirations contre la royauté, en 590.

(⁹) *Vita*, ch. 13.

(¹⁰) *Vita*, *ibid.*



domaines ruraux et les *villæ* éloignées ([1]) et montra un soin particulier pour le rachat des captifs ([2]). Le roi Clothaire II († 629) se rendit entretemps maître de Cambrai et l'évêque alla saluer le conquérant dans la *villa* de Chelles, probablement en 613 ([3]). Sur l'ordre du roi il se rendit à Tours pour y distribuer des donations aux pauvres ([4]). En octobre 614, il assista au concile de Paris ([5]). Il mourut le 11 août ([6]), entre 623 et 626, après un épiscopat de trente-neuf ans ([7]). Il fut enseveli dans l'église de Saint-Médard ([8]). Le Franc Bertoald lui succéda sur le siège épiscopal ([9]).

Peu de temps après l'épiscopat de Bertoald doit être écrite la *Vita Gaugerici*. L'auteur est probablement un clerc de l'église de Cambrai, car les endroits lui sont bien connus, et quand il parle de l'église de Cambrai, par exemple, aux chapitres 13 et 15, on voit qu'il est familiarisé avec la topographie. Il décrit des institutions mérovingiennes, comme par exemple au chapitre 7, où il parle du comte Wadon, au chapitre 8, où nous voyons apparaître le *tribunus* ou inspecteur des prisons Walchaire, au chapitre 9 où entre en scène le maire du palais Landri.

La langue de la *Vita* est fort barbare : on y trouve des expressions telles que : *ipse baculus, capitulus lectionis, caster, clericati officium, diaconati officium,* où les déclinaisons latines sont maltraitées. On y rencontre fréquemment le passif pour l'actif, signe d'ancienneté que nous avons déjà relevé à propos de la *Vita Bertuini*. Ajoutez-y des expressions singulières, comme *aspicere* (= pertinere), *expetere* (= adire), *infestatio, preceptio, psallentium* et *silentium* employées pour désigner le chant; *dinoscitur, noscitur, videtur*, usitées souvent; *nuncupante* pour *nomine*, et *supplantare* se retrouvent dans le *Liber Historiæ* du VIII[e] siècle (chapitres 47, 48, 53).

Enfin, une particularité qui se retrouve encore au VII[e] siècle, dans la *Chronique* de Frédégaire, mais plus à l'époque du *Liber Historiæ*, c'est la distinction soigneuse des nationalités. Au chapitre 1, la naissance de Géry de parents romains est bien indiquée; au chapitre 14, l'évêque Bertoald est signalé comme Franc. C'est là une

---

([1]) *Vita*, ch. 11-12.

([2]) *Vita*, ch. 7-9-12.

([3]) *Vita*, ch. 9; cfr **B. Krusch**, *Das Leben des Bischofs Gaugerich*, p. 232.

([4]) *Vita*, ch. 10.

([5]) « Ex civitate Maraco Gaugericus episcopus » **Maassen**, *Concilia*, t. I Cfr **Friedrich**, *Drei unedirte Concilien aus der Merovingerzeit*, p. 14.

([6]) *Martyrologium Hieronymianum ex codice Weissemburgensi* : « III ID. AG. Et in Cameraco nat. sci gaurici conf. » (AA. SS., *Novembris*, t. II, p. [104]). Le *Codex Bernensis* (*Ibid.*, p. [106]) donne le 16.

([7]) *Vita*, ch. 13.

([8]) *Vita*, *Ibid.*

([9]) *Vita*, ch. 14.

raison pour mettre la *Vita* au VII[e] siècle, alors que la différence de race était encore assez importante pour avoir son écho dans la littérature (1).

L'auteur raconte surtout les miracles qui s'opérèrent par l'intermédiaire de Géry, mais la façon anecdotique de traiter le sujet donne assez bien de vie à la composition : l'habitude de citer des chiffres et des noms bien concrets révèle un témoin contemporain ou des sources contemporaines. Cette *Vita*, presque uniquement consacrée au côté merveilleux de la vie du saint, est néanmoins une source précieuse pour les détails intéressants qu'elle nous offre : la série de tableautins dont elle se compose est instructive pour l'histoire de l'époque mérovingienne (2).

On y apprend, ce qui était tout à fait inconnu d'ailleurs, que le roi Childebert II a possédé quelque temps Cambrai.

Cette première biographie fut copiée par un remanieur, qui n'ajoute pas beaucoup de neuf. L'auteur de cette *Vita Gaugerici* [2] (3) a très fidèlement reproduit la *Vita* [1], en amplifiant sobrement le texte de son modèle, par exemple, au chapitre 2. Il n'ajoute qu'une donnée : le nom du prédécesseur de Géry, *Vedulfus* Ce nom est peut-être inventé et a pu être inspiré par celui d'un des précédesseurs de Géry, l'évêque *Vedastus* (4).

L'auteur a repris aussi les chapitres 14-15 de la *Vita* [1], où on raconte les prodiges arrivés immédiatement après la mort du saint (5).

Dans le manuscrit de Bruxelles 8391 (Saint-Ghislain : SSS), du XI[e] siècle (6), se trouve un prologue en vers en tête de cette seconde

(1) **B. Krusch**, *Das Leben des Bischofs Gaugerich*, p. 234.

(2) La *Vita* a été éditée par les Bollandistes dans les *Analecta Bollandiana*, t. VII, pp. 388-398. Comme le fait remarquer **B. Krusch** (MGH, SRM, t. III, *Vitæ*, 1, p. 650) il manquait aux Bollandistes un manuscrit important, le Codex de Munich, latin n° 14364 (IX[e] siècle), que l'éditeur allemand a utilisé dans son édition de la *Vita* (Loc. cit., pp. 652-658).

(3) Editée dans les AA. SS., *Augusti*, t. II, pp. 672-675; **Ghesquière**. AA. SS. B., t. II, pp. 271-277. Le plus ancien manuscrit est le Palatin latin, n° 582, du IX[e]-X[e] siècle, signalé par **O. Holder-Egger**, dans le *Neues Archiv*, t. XVII, p. 486. Le manuscrit P. 155, qui a servi aux AA. SS. est celui de Bruxelles 7482, du XIII[e] siècle (Cfr *Catalogus codicum ... Bruxellensis*, t. II, p. 36).

(4) Cfr **Krusch**, loc. cit., p. 651. Le même auteur prétend que ce remanieur se montre ignorant en histoire mérovingienne en appelant Egide de Reims « **Ro***manæ* urbis episcopum. » Pourtant l'édition de Boschius donne, ch. 7 : « **Re***manæ urbis* », donc Reims (Cfr **Ghesquière**, AA. SS. B., t. II, p. 273).

(5) **Boschius** (loc. cit., p. 277) ne les reproduit pas, quoique le manuscrit P. 155 (= Bruxelles, n° 7482) les contienne. Il pense, sur la foi de Surius et d'un manuscrit de Marchiennes, qui finissaient à la mort de Géry, que c'était une interpolation tirée des *Gesta Episcoporum Cameracensium* (I, 13) et de la *Vita Gaugerici* [3] (ch. 65-69). Cfr AA. SS. B., loc. cit., p. 271, annot. *m*.

(6) *Catalogus codicum ... Bruxellensis*, t. II, p. 511, n° 4 Ce prologue est édité aux pages 512-513.

biographie. M. Krusch (¹) ne pense pas qu'il soit du même auteur que la *Vita*. De fait, à la fin, ce prologue dit :

> Quæ sequitur textura libri, qui gesta revolvit,
> Prosaico perarata stylo, sed plurima paucis
> Stringit, et angustis comprendit grandia dictis.

Or, la *Vita Gaugerici* ² est aussi étendue que la *Vita* ¹ : l'auteur de la seconde biographie pouvait-il dire « *plurima paucis stringit* », en parlant de son œuvre? Cela se comprend si ce prologue est écrit en tête d'un manuscrit de la *Vita* ¹, après l'apparition de la *Vita Gaugerici* ³, très étendue celle-là. Dès lors un auteur qui copiait la *Vita*¹, remarquant la brièveté de ce document par rapport à l'autre *Vita* (*Vita* ³), pouvait écrire ce prologue en tête de la seconde biographie. C'est pour ce motif que nous croyons, comme M. Krusch, que ce prologue est d'un autre auteur que le biographe de la *Vita* ¹.

Enfin, la *Vita* ² fut suivie d'une troisième biographie (²), écrite par ordre de l'évêque Gérard de Cambrai (³).

L'auteur, comme l'a abondamment prouvé le bollandiste Boschius (⁴), est le même qui écrivit les *Gesta Episcoporum Cameracensium*, mais la *Vita Gaugerici* ³ est antérieure à cette chronique épiscopale. Elle manque précisément dans les *Gesta*, et l'auteur y renvoie au livre II, chapitre 4, en ces termes : « *Plenissime tamen in illo volumine, quod de Vita ipsius inscribitur, si cui libet poterit invenire.* » Et de fait, dans cette *Vita* ³, l'auteur raconte au long les miracles qu'il résume brièvement dans sa Chronique épiscopale (lib. II, ch. 4).

Le prologue ou la lettre-préface de la *Vita*, adressée à l'évêque Gérard I de Cambrai (1012-1051) est très intéressant. En effet, nous y apprenons que l'évêque, ayant entendu parler d'une *Vita Gaugerici* « *grandem et miraculosum codicem* », s'efforça de retrouver un double de ce précieux manuscrit, qui avait péri lors des invasions normandes.

Gérard possédait une *Vita*, mais assez succincte, qui ne le contentait point. Et voilà que un jour, un étranger, venu du Nord, lui offrit en vente une *Vita* plus étendue que la *Vita* de l'évêque, mais pourtant moins volumineuse que ce précieux « *miraculosus codex* », qui avait péri dans

(¹) **B. Krusch**, loc. cit., p. 651, n. 1.

(²) Editée dans les AA. SS., *tom. cit.*, pp. 675-690; **Ghesquière**, AA. SS. B., *tom. cit.*, pp. 278-310. D'après le manuscrit de Cambrai nº 768, du commencement du XIe siècle, et d'autres manuscrits (Cfr **Boschius**, AA. SS. B., *tom. cit.*, pp. 267-268, nºˢ 24-25).

(³) « Præsulis almiflui nimis ardua iussa *Gerardi*
Majoremque stylo commendat epistola caussam. » *Vita* ³, *Argumentum epistolæ* (AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 278).

(⁴) AA. SS. B., *tom. cit.*, pp. 264-265, nºˢ 17-18. Cfr **B. Krusch,** *Das Leben des Bischofs Gaugerich*, p. 227.

l'incendie et le pillage. Gérard acheta cette *Vita* et ordonna au futur écrivain des *Gesta Episcoporum Cameracensium*, de composer une nouvelle biographie en combinant la *Vita* qu'il possédait et celle qu'il venait d'acquérir.

Nous ferons remarquer, avec M. Krusch ([1]), que ce « Codex miraculosus », très étendu, n'a jamais existé et que Gérard chercha de fait une chimère. La destruction dans le pillage des Normands est d'ailleurs un thème pour expliquer la soi-disante disparition de sources imaginaires. Donc, il ne reste à considérer que la *Vita* de Gérard I et la *Vita* apportée du Nord.

La *Vita* de Gérard est sans doute la *Vita Gaugerici* [2]; quant au « *liber vetustissimus* », qu'il acheta, c'est peut-être une amplification de la *Vita* [1] ou bien la *Vita* [1] elle-même. Celle-ci pouvait être regardée comme plus étendue si le manuscrit que Gérard possédait de la *Vita* [2], ne contenait pas les miracles du saint après sa mort; de fait, quelques manuscrits de la *Vita* [2] présentent cette lacune ([2]).

C'est en combinant ces deux *Vitæ*, la *Vita* de Gérard et le « *liber vetustissimus* », que l'auteur de la *Vita* [3] composa son ouvrage ([3]). Il le divisa en trois livres, pour plaire au lecteur et lui servir son œuvre en trois tranches ([4]).

Le premier livre contient la vie du saint depuis sa naissance jusqu'à son élévation à l'épiscopat, le second la vie du saint évêque jusqu'à sa mort, le troisième, les miracles. Après avoir donné la liste des chapitres avec leur entête, et un envoi en vers ([5]), répétant en partie la préface, l'auteur entre en matière.

En tête du second et du troisième livre, l'auteur écrit un prologue et la liste des chapitres à traiter. C'est un travail de remanieur, composé aves les procédés ordinaires : amplification par vraisemblance et lieux communs. Ainsi au chapitre 19, pour les vertus de Géry, au chapitre 27, pour la résistance traditionnelle du saint à se laisser consacrer évêque, aux chapitres 43-49, pour les sermons du saint et son administration épiscopale, au chapitre 60, pour le concours du peuple à ses funérailles, la *Vita* [3] présente des amplifications classiques, qui révèlent chez l'auteur une connaissance très étendue de

---

([1]) MGH, loc. cit., p. 651.

([2]) Nous avons rencontré plus haut le manuscrit de Marchiennes qui est dans ce cas. Le fait que ce « *liber vetustissimus* », était écrit « *agresti et minus culto sermone* » semble confirmer l'hypothèse qu'il s'agit de la *Vita* [1].

([3]) « Ex duobus libbellis, ex nuper invento videlicet et ante habito, mutatis tamen sermonibus, sed servatis rerum sensibus, unum corpus efficere. » *Epistola ... ad Gerardum Episcopum Cameracensem* » AA. SS B., tom. cit., p. 279.

([4]) « Totius corporis summam in trium dimensionum tripertiar libellorum ut in limite videlicet singulorum gratæ respirationis silentium lectorem reficiat fatigatum... » *Præfatio eiusdem ad lectores*, loc. cit.

([5]) AA. SS. B., *tom. cit.*, pp. 280-281.

l'Écriture Sainte. Au chapitre 57, l'auteur ajoute une donnée : saint Géry aurait nommé comme abbé du monastère de Saint-Médard, fondé par lui, son frère Landon ([1]). Au chapitre 61, il nous apprend que l'endroit où le saint fut enseveli s'appela dans la suite le Mont-Saint-Géry ([2]).

Au livre III, chapitres 70-71, la *Vita* raconte encore un miracle, qui ne se trouve ni dans la *Vita* [1] ni dans la *Vita* [2]. C'est probablement une ajoute tirée du « *liber vetustissimus* », acheté à cet étranger du Nord.

A propos d'Yvois, l'auteur, au livre I, chapitre 8, parle d'un colloque tenu dans les environs, entre les rois de France et d'Allemagne : il fait sans doute allusion, dit Boschius ([3]), à la rencontre de l'empereur saint Henri II et du roi Robert de France, en 1023. Dès lors l'auteur donne ici un indice pour fixer le *terminus a quo* de sa composition. Le style présente un exemple remarquable de cette langue exotique de la fin du X[e] et du commencement du XI[e] siècle, dont nous avons parlé à propos de la *Vita Dodonis* : les termes grecs sont ici semés à profusion ([4]), tout comme les mots archaïques et les diminutifs, les mots composés, etc. Comme valeur historique, la *Vita* a peu d'importance, puisqu'elle ne fait que reproduire, à quelques détails près, les biographies antérieures.

*
* *

Peu de temps après la *Vita Gaugerici* [1], la biographie du prédécesseur de Géry, saint Vaast, dut être composée par Jonas de Bobbio.

Saint Vaast ([5]) naquit probablement à Périgueux ([6]). Un jour que Vaast était à Toul, Clovis, après avoir vaincu les Allamans, vint à

([1]) AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 303.
([2]) AA. SS B., *tom. cit.*, p. 304.
([3]) AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 285, annot. *e*.
([4]) P. ex. : *epistolica alpha*, *prologon*, *naofilax* (gardien du temple) etc.
([5]) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis*, p. 448
Potthast, BHMA, t. II, p. 1619.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 306.
Wattenbach, DGM, t. I, p. 107, n. 1 ; 132; 190.
Pour les *textes* cfr BHL, t. II, n° 8501-8519.
On doit aussi consulter, pour ce saint, **B. Krusch,** *Zwei Heiligenleben des Jonas von Susa* ; *II*, *Die ältere Vita Vedastis und die Taufe Clodovechs*, dans *Mittheilungen des Instituts für Œsterreichische Geschichtsforschung*, t. XIV (1893), pp. 427 et sv.; **W. Levison**, *Zur Geschichte des Frankenkönigs Clodovech*, dans les *Bonner Jahrbücher*, t. 103 (1898), pp. 56 et sv ; **G. Kurth,** *Clovis*, t. II, pp. 268-269; **Bernoulli**, *Die Heiligen der Merowinger*, pp. 138-139. Une biographie de mérite est *La Vie et les Miracles de S. Vaast ou Gaston*, par un anonyme. Société S. Augustin, 1896. — Pour l'édition, nous employons celle de **B. Krusch**, dans les MGH, SRM, t. III, *Vitæ*, 1, pp. 406 et sv.
([6]) La *Vita Vedasti* [1] n'en dit rien, mais dans la classe B des manuscrits de la *Vita*, on trouve une interpolation : » *Tullinse* ortum genere oriundus fuit. » (MGH.

passer et rencontra le saint. Désireux de se faire baptiser en accomplissement du vœu fait sur le champ de bataille, le puissant vainqueur demanda à saint Vaast de l'instruire dans la religion chrétienne (1). Ils s'acheminèrent ensemble vers Reims en passant par Rilly-aux-Oies; à Reims, selon la biographie du saint, Clovis se fit baptiser par saint Remi et partit, après avoir recommandé son catéchiste à saint Remi (2). Bientôt saint Vaast fut nommé évêque d'Arras par Remi, qui attendait beaucoup de son ardente initiative (3). Saint Vaast gagna beaucoup de païens à la vraie foi et fut, sa vie durant, en relation intime avec Clovis et la pieuse Clothilde (4). Après un épiscopat de quarante ans (5), il fut emporté par la maladie et rendit l'âme le 1er Octobre 540 (6).

Ce récit a été vivement attaqué, mais avant de nous occuper de la valeur historique de la *Vita*, voyons d'abord quel en est l'auteur. Le style de la *Vita* est assez fautif au point de vue grammatical, mais d'autre part assez littéraire. Or, ces défauts de grammaire, joints à un style passablement artificiel, indiquent de suite le VIIe siècle. A cette époque, sous l'influence des moines irlandais et en particulier de Jonas de Bobbio, on vit apparaître dans les écrits littéraires une langue qui perd tout lien avec la langue parlée (7). La *Vita* ne peut être l'œuvre d'un clerc artésien, car l'auteur emploie pour désigner Arras « *eandem* (urbem) » (chapitre 8), « *illud* » (chapitre 9) et non pas *hanc*, ni *hoc*. Elle ne peut être une œuvre du VIe siècle. En effet, au chapitre 7, l'aventure prodigieuse de Hoccinus, où nous voyons les coupes destinées aux libations païennes se briser sous le signe de croix tracé par Vaast, est presque identique au miracle opéré par saint Colomban chez les Souabes païens et raconté par Jonas de Bobbio dans sa *Vita Columbani*. Or, comme l'auteur de la *Vita Vedasti* s'en est visiblement inspiré, il doit avoir écrit vers la moitié du VIIe siècle, au plus tôt (8).

---

loc. cit., p. 414). D'après la tradition d'Arras, dont nous trouvons l'écho dans le manuscrit d'Henschenius (Manuscrit d'Arras 573, du XIIIe siècle), le saint est né à Périgueux. Au XIe siècle, on pouvait y voir le tombeau de ses parents (MGH, SS, t. XIII, p. 683). Cfr **Krusch**, *Zwei Heiligenleben*, pp. 433-434; **Arbellot**, *Dissertation sur le lieu de naissance de saint Vaast*. Paris, 1886.

(1) *Vita Vedasti* 1, ch. 2-3.

(2) *Vita*, ch. 3.

(3) *Vita*, ch. 5. — Cfr **Lœning**, *Geschichte des Deutschen Kirchenrechts*, t. II, p. 14, n. 1.

(4) *Vita*, ch. 7.

(5) *Vita*, ch. 8.

(6) » KL. Oct. In adravetis dep̄ beati Vedasti ep̄i et conf̄. « *Codex Wissemburgensis du martyrologe hiéronymien* (AA. SS., *Novembris*, t. II, p. [128]). Le *Codex Bernensis* (*Ibid.*, p. [17]) donne : » VIII ID. FEB. Vedasti «, date qui fait allusion sans doute à une translation.

(7) **Krusch,** *Zwei Heiligenleben*, p. 427.

(8) **Le même,** *op. cit.*, p. 439. Pour l'édition de Krusch, deux classes de manuscrits ont été utilisées. Le plus important de la classe A est le manuscrit de Paris 12598, de la fin du VIIIe siècle (= A 1a) et le plus important de la classe B est le manuscrit de Montpellier H. 55. du VIIIe-IXe siècle (= B 1).

Or, on remarque précisément que le style de la *Vita* présente toutes les particularités de celui de Jonas de Bobbio. Nous avons déjà insisté sur le latin ampoulé, et la correction relative. Nous constatons des réminiscences classiques et des expressions particulières, comme *solamina* pour *subsidium*, *supplementum* pour *emolumentum*, *tegumenta* pour *tectum*, *coniectura* dans le sens de « tas », « foule ». De plus, on voit, entre les expressions de la *Vita Vedasti* et celles de Jonas dans ses *Vitæ Columbani*, *Eustasii*, *Attalæ*, *Bertulfi*, *Burgondofaræ*, une ressemblance frappante, comme, par exemple, *superi* (= homines), *denuntiare* (= indicare), *compilare* (= colligere), *pensare* (= décider), *trutinare*, mot particulier de la basse latinité, etc. (1). De plus le prologue de la *Vita Vedasti* et celui de la *Vita Columbani* se ressemblent singulièrement. De tout cela, il ressort, pour M. Krusch (2), que la *Vita* de saint Vaast est l'œuvre de Jonas de Bobbio ou d'un de ses disciples, et comme Jonas a probablement abordé à Arras, lors de ses courses sur l'Escaut, c'est le célèbre Irlandais qui a dû écrire la *Vita Vedasti*. Cette conclusion a été admise par Mgr Duchesne (3) et par M. Kurth (4) et ce dernier a ajouté un complément aux preuves déjà citées, en signalant la présence, dans la *Vita*, de l'expression « *inter incendia* », employée au sens figuré. C'est une particularité du style de Jonas de Bobbio.

Dès lors, la *Vita Columbani* et la *Vita Vedasti* ont dû être composées à la même époque, c'est-à-dire vers le milieu du VIIe siècle (642) (5) et la même occasion a dû faire surgir la *Vita Vedasti* et la *Vita* de saint Jean de Réomé, autre œuvre de Jonas. Cette occasion fut sans doute la demande de l'abbé de Saint-Vaast d'Arras et ses moines. Jonas s'exécuta, mais bâcla rapidement la composition, comme pour la *Vita Columbani* qui lui demanda à peine quelques jours. Il s'adressa, pour compléter les renseignements de la tradition locale, à l'*Historia Francorum* de Grégoire de Tours. Il adapta le récit de la bataille de Clovis contre les Allamans, mais dans sa hâte, il le copia mal, et se mit ainsi en contradiction avec la source qu'il reproduit! Voici en effet :

Historia Francorum, lib. II, 30.	*Vita Vedasti*, ch. 2.
... *Cumque regem* suum cernirent interemptum, Clodovechi se *ditio*nibus subdunt.	... Victor deinde Alamannos *cum rege* in *dicio*nem cœpit.

(1) Cfr **Krusch**, *op. cit.*, pp. 435-436.
(2) **Le même**, *op. cit.*, p. 440.
(3) *Bulletin critique*, 1893, p. 456.
(4) *Clovis*, t. II, p 268.
(5) **Krusch**, *op. cit.*, p. 440, et MGH, loc. cit., pp. 399-400.

Dans sa hâte Jonas a pris le « *cumque* » de Grégoire de Tours pour une préposition (1). La hâte aussi se manifeste dans ce que Jonas ne tient pas les promesses faites au commencement de la *Vita*.

Là il nous dit qu'il va traiter de la naissance, de la vie, et de la mort du saint (2). Or, il ne parle pas de la naissance et commence *ex abrupto* par le récit de la bataille contre les Allamans. L'élocution peu soignée provient aussi de cet empressement de finir le travail. Nous en trouvons enfin un indice dans la copie que Jonas a faite de la *Vita Gaugerici*. Nous avons en effet remarqué la relation suivante :

Vita Gaugerici, ch. 10.	*Vita Vedasti*, ch. 3.
... ***Invenit in itinere cœcum iam triginta annorum spatia ab hac luce damnatum. Postulans*** beato pontifice ut signum crucis super oculus eius iuberet inponere, ***ille fidus de misericordia cœlesti dextera levavit, quœ super oculos ceci signum crucis inposuit et continuo lumen ..... recepit.***	... Obvium habens ***cœcum multorum annorum ab hac luce damnatum***, petiit beato Vedasto ut pro se inmensæ pietatis *postolaret* auxilium, ut lumen quod carebat ipse denique impetrante, recipere mereretur. ***Ille fidus de misericordiam Domini dexteram levavit, super oculos cœci signum crucis inposuit, statimque lumen oculorum recepit ...***

C'est certainement une copie directe, car Jonas a, en d'autres occasions, su trouver d'autres termes pour raconter la guérison d'un aveugle (3).

Il suit fort probablement la tradition locale d'Arras : c'est une *Vita* anecdotique comme la *Vita Gaugerici*, et comme le sont d'ailleurs toutes les *Vitæ* anciennes, qui remontent encore à l'époque mérovingienne.

Quelle est maintenant la valeur historique de la biographie? Elle a été vivement attaquée par M. Krusch (4), et pour les motifs suivants, que nous jugeons utile d'exposer ici. D'abord le récit qu'elle donne de la bataille des Allamans, outre l'emprunt fautif à Grégoire de Tours, repose sur une tradition douteuse et la situation des armées, séparées par le Rhin, est une invention du biographe (5). Il

(1) **B. Krusch,** *Zwei Heiligenleben*. p. 428.

(2) » Venerandi ergo viri Vedasti pontificis atrapatum urbis memoriam posteris commendare ratum ducimus ut, *unde originem duxerit*, vel sane vitæ cursum peregerit, quemque finem habuerit, prosequi studiamus verbis. « MGH, loc. cit. p. 406.

(3) P. ex. *Vita Columbani*, I, ch. 21; II, ch. 7-8.

(4) **Krusch,** *Zwei Heiligenleben*, pp. 429 et sv.

(5) **von Schubert** (*Die Unterwerfung der Alamannen unter die Franken*, p. 168) pensait que la *Vita Vedasti* et Grégoire de Tours s'inspiraient tous les deux de la tradition locale de l'église de Saint-Vaast à Rilly-aux-Oies. Il expliquait ainsi la concordance des deux auteurs. Comme le fait remarquer **B. Krusch** (*op. cit.*, loc. cit.), c'est une hypothèse qui n'explique pas les concordances *littéraires*. **G. Kurth** (*Clovis*, t. II, pp. 268-269) admet aussi que Grégoire est la source de Jonas pour l'épisode de la bataille contre les Allamans.

est vrai que Grégoire de Tours a eu comme source, pour le baptème, une *Vita Remigii*, citée par lui au livre II, chapitre 31 de son *Historia Francorum* (1), mais comme dans Grégoire le détail de la position des deux armées sur les bords du Rhin ne se trouve pas, ce n'est pas cette *Vita Remigii* qui a pu fournir cette donnée. Dès lors, le biographe a dû imaginer cette situation, détail dont l'exactitude est fort suspecte. M. Krusch s'attaque ensuite (2) au voyage de saint Vaast et de Clovis, et au titre de catéchiste de Clovis que confère la *Vita* au saint. Le récit de la conversion dans Grégoire de Tours en attribue tout ce mérite à Clothilde, et par conséquent saint Vaast n'a pu avoir une influence dans cette conversion. Mais puisque Clovis, désireux de se convertir, était dans un état d'âme religieux, le biographe a introduit saint Vaast. D'ailleurs les deux hommes s'arrètent seulement, pendant le voyage à Reims, là où le saint fut honoré, à Rilly. Il est sûr que cet itinéraire est inventé, dit M. Krusch, et Clovis ne se serait jamais décidé à rentré comme pélerin avec un catéchiste, lui le vainqueur des Allamans!

A ces raisons, on peut d'abord répondre que le silence de Grégoire concernant saint Vaast n'exclut aucunement le rôle de ce dernier. Puisque Clothilde avait préparé le terrain de la conversion, Grégoire la cite seule : saint Vaast n'était qu'un instrument. D'ailleurs, cet épisode doit s'inspirer de la tradition locale de Rilly-aux-Oies, qui devait encore être vivante à l'époque où le biographe écrivit (3). Cette tradition peut avoir fourni, sur le rôle de saint Vaast et son voyage avec Clovis, des données à la *Vita*, qu'on ne saurait rejeter gratuitement. Qu'est-ce qui empêchait donc Clovis de cheminer en compagnie de saint Vaast vers Reims?

M. Krusch attaque ensuite (4) la donnée du chapitre 5 d'après laquelle le métropolitain de Reims aurait nommé Vaast évêque d'Arras. Or, à l'époque mérovingienne, il fallait le concours du clergé, du peuple et du roi pour nommer un évêque; le métropolitain se réservait la consécration (5). Sans doute, mais faut-il prendre cette

(1) **G. Kurth**, *Les sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours*, dans la *Revue des Questions historiques*, t. XLIV (1888) et **Le même**, *Clovis*, t. II, pp. 262-265.

(2) *Op. cit.*, p. 430.

(3) **P. Jubaru**, *Clovis a-t-il été baptisé à Reims*, dans les *Etudes des Pères de la Compagnie de Jésus*, t. LXVII (1896). Cfr **von Schubert**, *op. cit.* p. 168; **G. Kurth**, *Clovis*, t. I, p. 315.

(4) *Op. cit.*, p. 431.

(5) Dans la préface de son édition de la *Vita* dans les *Scriptores rerum germanicarum in usum Scholarum* (*Jonæ Vitæ sanctorum Columbani, Vedastis, Joannis*. Hannovre et Leipzig, 1905), p. 301, M. Krusch admet l'opinion de Hauck, qui, dans sa troisième édition de la *Kirchengeschichte Deutschlands* (t. I, p. 121, n. 3) regarde saint Vaast comme un évêque errant et rejette les données de la *Vita* sur les aventures du saint à Arras.

donnée du chapitre 5 en un sens si strict? Si oui, c'est une donnée qui est évidemment forcée, mais cette inexactitude ne détruit pas la valeur historique de la biographie. Une donnée que M. Krusch attaque avec raison (1), c'est la description de l'état de ruine où saint Vaast trouva la ville d'Arras à son arrivée, et l'anecdote de cet ours qu'il relégua au-delà du Crinchon. Arras fut détruite par les Germains, comme nous l'apprend la lettre de saint Jérôme († 420) à Agérugia. Au XIe siècle, il est certain qu'à Arras on s'imaginait que cette destruction datait de quelques années seulement avant l'arrivée de Vaast (2). Cette peinture dramatique de la ville en ruines n'est probablement que la version populaire de la nouvelle érection de l'évêché d'Arras, qu'on a voulu embellir et concrétiser. Dans la *Vita Gondulphi* nous avons aussi rencontré une semblable légende pour Tongres.

Enfin, M. Krusch s'est attaqué, à propos de la *Vita Vedasti* qui reproduit le récit de la conversion de Clovis, à l'histoire traditionnelle de cette conversion (3). Il ne nous appartient pas d'entrer dans cette discussion; il suffira de dire que M. Kurth nous semble avoir réfuté les objections de M. Krusch et prouvé le bien-fondé de s'en tenir au récit de Grégoire de Tours et de la *Vita Vedasti* (chapitres 1-3) (4).

Pour nous résumer, la *Vita* doit reposer sur des traditions locales, que le biographe a probablement quelque peu arrangées, mais dont le fond ne pourrait être ruiné par des suppositions gratuites. Avec M. Kurth (5), nous regardons le récit de la *Vita Vedasti* « comme une tradition très ancienne sur un saint dont l'histoire est étroitement unie à celle de Clovis. »

Comme nous l'avons dit plus haut, la *Vita* ne parlait point de l'origine du saint, malgré les promesses du prologue. Un interpolateur inséra, au plus tard au IXe siècle, et probablement au cours du VIIIe, une note qui fait naître le saint à Toul et donne Arras comme endroit de sa mort (6). Cette interpolation se rattache directement au prologue : « nam sicut *superius* memoravimus ... » Pourtant, d'après la tradition du monastère de Saint-Vaast — nous l'avons vu plus haut —

(1) *Op. cit.*, p. 432.

(2) MGH, SS, t. XIII, p. 682.

(3) *Op. cit.*, pp. 441 et sv.

(4) *Clovis*, t. II, pp. 280-285, et t. I, p. 324, n. 2. — M. Krusch a repris la question dans la préface de son édition de la *Vita* dans les *Scriptores rerum germanicarum ad usum Scholarum*, citée plus haut, pp. 302-308. Nous garderons néanmoins l'opinion défendue par M. Kurth. — **M. Levison** (*Zur Geschichte des Frankenkönigs Clodovech*, loc. cit.) défend aussi l'opinion que Clovis a été baptisé à Reims.

(5) *Op. cit.*, t. II, p. 209.

(6) « Nam sicut superius memoravimus, ut unde originem duxerit, ratum ducimus, Tullinse ortum genere oriundus fuit et gloriosum obitum urbem Atrevatensem obiit... » MGH, SRM, t. III, *Vitæ*, 1, p. 413.

le saint était natif de Périgueux. C'est ce qu'expriment les manuscrits interpolés de l'édition d'Henschenius (1). L'interpolateur a cherché à identifier les *Leuci* du Périgord avec ceux de Toul. Mais ces derniers sont inconnus (2). Pour le Périgord comme lieu de naissance plaiderait le voyage à la *curtis* de Périgueux, faite par Géry (3), son successeur; d'après la *Vita Gaugerici*, ce domaine appartenait à l'église de Cambrai. La forme contractée du nom, *Vedastis* pour *Widogastis* (Prologue II de la loi salique), indique une région occidentale de la Gaule, et plaiderait aussi contre Toul (4).

Cette première biographie de Jonas d'Orléans fut remaniée par Alcuin, sur la demande de l'abbé Radon de Saint-Vaast d'Arras (5). Alcuin a suivi le récit de la *Vita* [1] et n'a su y ajouter que des lieux communs sur l'administration épiscopale (chapitre 8) et les vertus du saint (chapitre 9); pour le reste, il décrit les faits comme il se les représente, comme ils ont dû se passer, et entremêle le tout de considérations morales tirées de l'Ecriture.

Pourtant, au chapitre 9, nous constatons un fait qui n'est pas à l'honneur d'Alcuin. Pour en comprendre la portée, nous devrons jeter un coup d'œil rétrospectif sur les vicissitudes de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras. Le saint, d'après sa *Vita* [1] (chapitre 9), fut enseveli dans l'église de la cité épiscopale et non dans la cellule-oratoire, qu'il avait élevée sur les rives du Crinchon. Or, à l'endroit où s'élevait cette cellule se forma le monastère de Saint-Vaast, fondé en 682, s'il faut en croire un moine écrivant vers 839 (6). Ce monastère fut enclavé dans la ville d'Arras, qu'on appelait « la ville », et qui était séparée de la cité épiscopale par une enceinte (7). L'église du monastère brûla, sous l'abbé Radon (790-808) (8), notaire, puis chancelier de Charlemagne. L'abbé Radon la restaura, alla trouver Alcuin pour des vers, qu'il voulait mettre sur les murs et les autels de l'église et lui demanda une homélie pour la fête du saint (9). C'est ainsi qu'Alcuin écrivit la *Vita Vedasti*.

---

(1) « Nunc, sicut superius memoravimus, unde originem duxerit ... De Leucis ergo beatus Vedastus oriundus fuit ... incolæ illius patriæ existimaverunt illum et adhuc existimant in Tullo, tunc oppido, nunc civitate, fuisse natum » AA. SS., *Februarii*, t. I, pp. 794 et sv.

(2) **Lougnon**, *Atlas historique de la France*, Texte, t. I, p. 5.

(3) *Vita Gaugerici* [1], ch. 11.

(4) **Krusch**, *Zwei Heiligenleben*, p. 435.

(5) « Dulcissimo dilectionis filio Radoni abbati humilis levita Albinus salutem. » MGH, SRM, t. III, *Vitæ*, 1, p. 414. C'est là que Krusch a édité le remaniement d'Alcuin.

(6) *Catalogus abbatum* (MGH, SS, t. XIII, p. 382).

(7) **Krusch**, dans MGH, SRM, t. III, *Vitæ*, 1, p. 402.

(8) *Chronicum Vedastinum*, dans MGH, SS, t. XIII, p. 705.

(9) **E. Duemmler** dans le *Neues Archiv*, t. XVIII, p. 59.

Pour en revenir maintenant à la singularité du chapitre 9, Alcuin, dans ce chapitre, s'écarta des données de son modèle, et rapporte que le saint fut enseveli près de l'autel de la *cellule* du Crinchon (¹). C'était servir les prétentions des moines de l'abbaye — sortie de cette cellule — qui disaient garder le corps de saint Vaast, alors que, d'après la *Vita* ¹, il reposait dans l'église de la cité.

Cependant, cette faute d'Alcuin ne servit à rien, puisque peu après, dans une recension (B) qu'on fit de la *Vita* composée par lui, on remit les mots : « sepelientes ... in *ecclesia* » comme la portait le texte de la vieille *Vita*. Les moines de l'abbaye de Saint-Vaast commençaient donc à douter s'ils possédaient vraiment le corps (²). Cela ne laissait pas de les embarasser : les Normands approchaient et les moines n'étaient pas sûrs de la présence de leur patron. Ils cherchèrent donc dans leur église et trouvèrent le corps de saint Vaast, ou un corps qu'ils crurent être celui du saint. L'élévation se fit le 2 juillet 852. Mais puisque la *Vita* ¹ affirmait clairement que Vaast reposait dans l'église de Sainte-Marie, dans l'enceinte de la cité épiscopale, ils supposèrent ingénieusement une translation faite autrefois par l'évêque de Cambrai, saint Aubert.

De la sorte on pouvait garder ce que Jonas avait écrit (³). Et c'est ainsi que dans une nouvelle recension (C) de la *Vita d'Alcuin* on garda « sepelieruntque eum in iam dicta *ecclesia beatæ Dei genetricis semper virginis Mariæ* »; mais à ces mots on ajoute (⁴) l'histoire fictive de la translation du saint par saint Aubert, son successeur († v. 669) et saint Omer, évêque de Thérouanne († v. 670), que l'on fit participer à la cérémonie. Ce récit, les moines le corroborèrent par des affirmations énérgiques « *ut maiorum relatione cognovimus et ut in innumerabilium hominum ore versatur, et quod oculis etiam factum probamus* ... (⁵) ». Pour les miracles qui se seraient passés lors de cette translation, on les avait négligés, à entendre leur récit, pendant cent-soixante ans : « *Porro autem miracula, quæ et tunc gesta perhibentur, et quæ iam per annos ferme centum sexaginta ... patrata sunt, nullo sunt stilo memoriæ tradita* ... (⁶) ».

(¹) « ... *Foras* civitatem in *oratorio* , . sepelientes eum cum magno honore iuxta altare eiusdem *oratorii.* » MGH, SRM, t. IV, *Vitæ*, 1, p. 424.

(²) Cfr sur cet état d'esprit les *Miracula S. Vedasti auctore Ulmaro* (MGH, SS, t. XIII, p. 399).

(³) Tout ceci est démontré par **Krusch** (MGH, SRM, t. III, *Vitæ*, 1, p. 425).

(⁴) Cette ajoute est éditée dans les MGH, loc. cit., p. 426.

(⁵) MGH, loc. cit.

(⁶) Ibid. De fait, la *Translatio* est signalée dans le *Chronicon Vedastinum*, en 687 (MGH, SS, t. XIII, p. 160). La même prétention de posséder le corps de saint Vaast à l'abbaye est affirmée par un faux diplôme de Vindicien, évêque de Cambrai-Arras († 706) où celui-ci confirme les donations royales faites à « nobiliaco monasterio (= abbaye de Saint-Vaast) ubi sanctus Vedastus corpore quiescit. » **Pardessus**, *Diplomata*, t. II, p. 180; MGH, SS, t. XIII, p. 697.

Le silence d'Alcuin à propos de cette translation — récit qui aurait pu lui éviter de fausser les données de la *Vita* [1] — suffit à prouver que cette histoire est inventée après coup par les moines. C'est cette histoire, contenue dans la recension C de la *Vita Vedasti* d'Alcuin, qui a inspiré la *Vita Audomari* [3] et la *Vita Autberti*, deux documents qui ont reproduit de bonne foi cette translation fictive de saint Vaast.

*
* *

En commençant l'étude des productions hagiographiques du diocèse de Cambrai-Arras, nous avons indiqué en quelques mots la situation de l'organisation épiscopale dans les diverses régions de l'ancienne Belgique. Nous avons dit que la condition des évêques était encore peu fixe au début : par suite même de la restriction de leur influence, la prédication de la foi aux populations ne pouvait être poussée avec toute la vigueur désirable. Il fallut aux évêques des coopérateurs : ce fut le rôle des monastères.

Dans l'ancien diocèse de Cambrai-Arras, les monastères sont particulièrement nombreux à l'époque mérovingienne. Au cours du VII[e] siècle, nous en trouvons à Maubeuge, Maroille, Crespin, Mons, Soignies, Hautmont, Saint-Ghislain, Cambrai, Hamay. Cette situation exceptionnelle se reflète dans la littérature hagiographique de ce diocèse; si, pour le diocèse de Liège, les biographies d'évêques sont nombreuses, les *Vitæ* que nous rencontrons à propos des saints du diocèse de Cambrai-Arras sont, en grande majorité, consacrées à la mémoire de fondateurs de monastères. L'hagiographie étant d'ailleurs avant tout locale par ses origines mêmes, ce phénomène s'explique aisément. Les premières biographies que nous allons examiner, celles des abbesses de Maubeuge, forment entre elles un *cycle littéraire*; comme on ne les a pas encore suffisamment passées au crible de la critique, l'indication des diverses relations entre ces biographies ne sera pas dépourvue d'intérêt.

Examinons d'abord les biographies de la fondatrice du monastère de Maubeuge, sainte Aldegonde.

Sainte Aldegonde (¹) naquit de parents pieux, Walbert et Bertilie, du temps de Dagobert I († 639) (²). Elle résolut de vivre loin du monde et refusa toutes les offres de mariage qui lui furent faites (³).

(¹) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis,* p. 411.
Potthast. BHMA, t. II, p. 1150.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 520.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n°s 244-250.

(²) *Vita Aldegundis* [1], ch. 2. — Nous employons pour cette *Vita* l'édition de **Ghesquière**, AA. SS. B., t. IV, pp. 315 et sv.

(³) *Vita,* ch. 3.

Sous l'influence de sa sœur Waudru, abbesse à Mons (1), elle se consacra à Dieu et devint la fondatrice du monastère de Maubeuge (2). Toute sa vie durant, s'il faut en croire son plus ancien biographe, elle aurait été favorisée de visions célestes. Elle mourut tranquillement au milieu de ses moniales, le samedi 30 janvier 684 (3). C'est en effet de cette année qu'il faut dater la mort de sainte Aldegonde. La *Vita Aldegundis* [1], au chapitre 14, nous rapporte une vision de la sainte qui lui aurait permis de voir Saint Amand monter au ciel et y recevoir la récompense de ses labeurs terrestres (4). Or, saint Amand, comme nous le verrons plus loin, est mort probablement en 679. Sainte Aldegonde, d'après son biographe, rendit l'âme un samedi (5) et la tradition martyrologique fixe le jour de son décès au 30 janvier. Il s'ensuit que, le premier dimanche de l'année étant le 3 janvier, l'année de la mort présente C comme lettre dominicale. Cette année, postérieure à 679, ne peut donc être que l'année bissextile 684.

Pour sainte Aldegonde, nous avons plusieurs biographies (6). La plus ancienne, publiée par Mabillon et Ghesquière est celle que nous avons désignée par VA [1]. En effet, Bollandus, qui édita en tête des *Vitæ* de la sainte la seconde biographie (VA [2]), fit déjà remarquer qu'il devait exister un plus ancien document. VA [2] dit en effet au chapitre 5 que sainte Aldegonde a raconté elle-même ses visions; au chapitre 2, elle indique clairement qu'elle s'en réfère à une source antérieure : « *Cuius pater, ut in vetustissimis paginulis ac plurimorum relatu comperimus ....* », de même qu'au chapitre 27 : « *ut in titulo chartularum comperimus* ». Ce document plus ancien, VA [2] semble le reproduire au chapitre 20 en disant : « *Sacerdos quidam boni testimonii ea tempestate degens in monasterio a pueritia usque ad perfectam*

---

(1) *Vita*, ch. 4.
(2) *Vita*, ch. 12, 20. Comment elle fonda Maubeuge, n'est pas dit.
(3) *Vita*, ch. 29.
(4) « Illis temporibus erat quidam episcopus nomine Amandus, amicitia spirituali familiaritate adnexus. Quadam nocte, dum se sopori dedisset, beata virgo vidit illum a Domino coronari, et magnam catervam animarum cum illo beatitudinem Christi percipere. » AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 320.
(5) *Vita*, ch. 29.
(6) Voici comment nous les désignerons :
VA [1] = *Vita Aldegundis* [1] (**Ghesquière**, *tom. cit.*, pp. 315 et sv.).
VA [2] = *Vita Aldegundis* [2] ou *secunda* (AA. SS., *Januarii*, t. III, pp. 651 et sv.).
VA [2a] = *Vita Aldegundis* [2] ou *secunda amplifiée* (*Catalogus ... Bruxellensis*, t. II, pp. 133-135).
VAH = *Vita Aldegundis* d'Hucbald (AA. SS., *Januarii*, *tom. cit.*, pp. 655 et sv.).
VA [5] = *Vita Aldegundis* [5] ou *quinta* (*Analectes pour servir à l'Histoire Ecclésiastique*, t. II, pp. 37 et sv.).
VA [6] = *Vita Aldegundis* [6] ou *sexta* (AA. SS., *Januarii*, *tom. cit.*, pp. 662 et sv.).

ætatem, sine reprehensione conversabatur. Is nobis narrare solitus erat.. », de même qu'au chapitre 25 : « *Igitur ante tertiam noctem sublationis eius a corpore, gratia devotionis a diversis proculque remotis convenimus locis...* ». Enfin, l'auteur de VA[2] indique clairement qu'il remanie une biographie antérieure en disant, au chapitre 27 : *quam precamur ut pro nobis,* **qui ista supplevimus,** *dignetur intercedere ...* » Telles sont les observations de Bollandus ([1]). Il rechercha, mais en vain ([2]), cette biographie antérieure. Ce fut Mabillon qui se flatta de l'avoir retrouvée et qui l'édita au tome II de ses *Acta Sanctorum ordinis sancti Benedicti.* Et après mûr examen, il faut convenir qu'il a eu la main heureuse et porté un jugement exact.

Les deux documents, VA[1] et VA[2], ont le même plan; de plus, on constate que VA[2] n'est que l'amplification de VA[1], qui plus d'une fois est copiée presque textuellement. On peut comparer, par exemple, le chapitre 25 de VA[1] et le chapitre 20 de VA[2], le chapitre 26 de VA[1] et le chapitre 21 de VA[2]. Bollandus avait montré une fois de plus son esprit critique en supposant que les chapitres 20 et 25 de VA[2] reproduisaient l'ancienne *Vita*. Ce qui démontre à l'évidence que VA[2] procède de VA[1], c'est que VA[2], au chapitre 5, parle en ces termes : « *Nunc veniendum est ad visiones quæ sibi apparuerunt dum adhuc conversaretur in laribus paternis; quas ipsa descripserat et tradiderat cuidam religioso abbati, nomine Subino, de monasterio Nivellensi, et alteri fratri, cuius nomen ignoramus; quique scripsit visiones eius et vitam...* » ([3]), passage certainement inspiré par ces mots de VA[1] : « *Supradicta famula Dei Aldegunda de visionibus atque revelationibus spiritualibus quas Christus sponsus eius revelavit, cuidam viro religioso Subino abbati de Nivialensi monasterio narravit ordinanter, et scribendo tradidit ...* » ([4]).

De quelle époque date cette *Vita Aldegundis prima* ou VA[1]? A en croire l'auteur lui-même, elle ne serait pas de beaucoup postérieure à la mort de la sainte. L'hagiographe aurait assisté en personne à plusieurs faits qu'il rapporte : « *iuxta id quod vidimus aut per idoneos testes audivimus* » ([5]). Mais le caractère stéréotypé de cette formule dans la littérature hagiographique nous empêche d'y ajouter trop vite de l'importance. Ce qui est plus concluant, c'est que l'auteur connaît des personnages qui ont été en rapport avec la sainte : un prêtre qui, dès sa naissance, a été élevé au monastère de Maubeuge (chapitre 25), et, lui-même, de plus, a parlé à sainte Waudru le lendemain de la

---

([1]) AA. SS., *Januarii*, t. III, p. 650, n° 4.
([2]) « Reperire certe diu investigatam non potuimus » *Ibid.*, n° 3.
([3]) *Op. cit.*, pp. 651-652.
([4]) AA. SS. B., t. IV, p. 321.
([5]) *Ibid.*, *loc. cit.*, ch. 18.

mort d'Aldegonde (chapitre 27) ([1]). Il est arrivé à Maubeuge pour assister aux funérailles ([2]). Ces assertions du biographe sont corroborées par son attitude vis-à-vis des membres de la famille de la sainte. Il en parle comme de personnages connus : nous l'avons déjà signalé pour Waudru, sœur d'Aldegonde; il en est de même pour les parents et les oncles de la sainte. La seconde biographie, au contraire, doit faire des *excursus* pour bien établir leur identité ([3]). Tout en parlant de la famille d'Aldegonde, VA[1] donne le motif de ses renseignements généalogiques : « *ut sequens generatio dubitationis otio vacaret* ([4]) ». Ajoutez à ces preuves les faits concrets et les dates précises renforçant encore la bonne impression que produit la *Vita*. De plus, l'auteur est sincère et circonspect, il nous affirme son étonnement devant les visions qu'on lui rapporte; au chapitre 18 : « *satisque mirati fuimus, quia ante ista tempora ultima simile non audivimus* ... », et au chapitre 29 : « *mirabile signum factum minimum fateor, sed duo visa esse veraciter novimus* ».

A toutes ces données qui, prises à part, ne démontrent pas péremptoirement peut-être l'ancienneté respectable de VA[1], mais dont l'ensemble nous force certainement à croire le biographe sur parole, s'ajoute un argument qui n'est pas à négliger : c'est le style. On y trouve des indices d'ancienneté, comme des accusatifs absolus, un nominatif s'accordant avec un accusatif, et surtout une orthographe qui est la caractéristique de l'époque mérovingienne : *Bertil***anem** pour *Bertilam*, *Bertil***anæ** pour *Bertilæ*. Le style est pourtant assez littéraire et il se pourrait que la *Vita* nous fût parvenue dans un remaniement carolingien.

On pourrait invoquer l'apparition de motifs légendaires dans la *troisième* biographie, VA[2a], qui doit être du IX[e] siècle, pour conclure à l'ancienneté de VA[1]; mais l'auteur lui-même de VA[2a] a pu les introduire et il est donc prudent de ne pas arguer du temps que cette légende aurait mis à se former. La *Vita prima* doit en tous les cas dater au plus tard de la première moitié du IX[e] siècle, puisque le martyrologe de Raban-Maur, composé vers 850, a été visiblement influencé par la biographie de sainte Aldegonde : il relate en effet spécialement les visions, qui sont la caractérisiique de l'histoire de

---

([1]) « Crastina die germana eius Dei famula narravit nobis, quoniam quædam soror circa mediam noctem orans stabat ante fores domus ... » *Vita Aldegundis*[1], ch. 29 (AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 324).

([2]) « Tertia nocte egressionis eius e corpore, exeuntes causa pietatis et visitationis, de diversis advenimus locis. . » *Vita Aldegundis*[1], ch. 29, dans AA. SS. B., *loc. cit.*

([3]) *Vita Aldegundis*[2], ch. 4 (AA. SS., *Januarii*, t. III, p. 651)

([4]) *Vita Aldegundis*[1], ch. 2 (AA. SS. B , loc. cit., p. 315).

la sainte (¹). Il se peut que VA¹ ait servi de source à Raban, car dans le martyrologe de Bède, interpolé par Florus de Lyon au IXᵉ siècle, on retrouve à peu près les mêmes données avec cette différence qu'ici sont ajoutés les mots « *ex prosapia* **regali** *edita* » : son origine de sang royal est seulement affirmée par VA², écrit du IXᵉ siècle. Pourtant, les affirmations de l'auteur et les autres preuves que nous avons invoquées plus haut, nous obligent de dater VA¹ du VIIIᵉ siècle. L'auteur doit avoir connu la sainte, bien qu'aux derniers temps de sa vie seulement, car il a eu besoin de la tradition orale pour mener sa tâche à bonne fin et le début de son œuvre indiqué aussi qu'il n'est pas contemporain au sens strict : « *Fuisse memoratur vetusta serie...* »

L'auteur de cette *Vita* doit être un moine écrivant pour une communauté, puisqu'il dit au chapitre 18 : « *petitionibus vestris obediens scribere conabor...* » La communauté est peut-être celle de Nivelles, parce que les souvenirs de l'auteur sur l'abbé Sobinus, de Nivelles, la vision qu'il raconte à propos d'une vieille sœur de Nivelles, laissent soupçonner son lieu de résidence, De plus, le surlendemain de la mort de sainte Aldegonde, il est déjà arrivé à Maubeuge et sainte Waudru lui a raconté la vision d'une sanctimoniale de ce monastère. Il est donc bien possible que l'auteur soit un des moines qui résidaient à Nivelles pour les besoins de la communauté, comme nous en avons rencontrés à propos de la *Vita Gertrudis*.

Il est intéressant de savoir si, outre la tradition orale et ses souvenirs personnels, l'auteur a eu en main des sources écrites. La question est difficile. En effet, le chapitre 18 pourrait faire croire à l'existence d'un document antérieur. L'auteur y rapporte que sainte Aldegonde aurait raconté ses visions à l'abbé Sobinus, de Nivelles, et « *scribendo tradidit* ». Faut-il comprendre : « elle les écrivit » ou bien : « elle les fit écrire »? Les mots de VA² relatifs à ce même passage sont tout aussi ambigus : « *quas ipsa descripserat et tradiderat cuidam religioso abbati...* ». Le biographe de VA¹ parle pourtant au chapitre 18 d'un écrit qu'on aurait lu en sa présence : « *Ex nostra parvitate puellæ parvulæ coram se legere præcepit ...* ». Mais la seconde biographie n'a pas ces mots concernant cet écrit : elle ne connaît qu'un frère — sans doute l'auteur de VA¹ — qui « *scripsit visiones eius et vitam* ». Ces mots ne peuvent indiquer que la biographie relatant en plus

---

(¹) « III Calend. Malbodio Monasterio. Nativitas Aldegundæ Virginis, quæ temporibus Dagoberti regis Francorum ex nobili genere progenita, virginitatis propositum elegit. In quo et permansit, sæpiusque illi angelica visio revelata fuit, exhortans eam ut in proposito permaneret : novissime vero cum magna claritate cœlestis luminis ad vitam migravit æternam. » *Martyrologiam Rhabani* dans **Canisius**, *Lectionis antiquæ*, édit. J. Basnage, t. II, p. 318. Amsterdam, 1725.



grande part des visions, et non pas deux écrits distincts. On le voit, la question est loin d'être claire et il est préférable de ne pas se prononcer : il est possible que VA[1] ait eu à son usage un écrit sur les visions et que l'expression du chapitre 7 de VA[1] « *vidisse se memorat* (Aldegundis) » soit un indice favorable à cette interprétation, mais c'est tout ce qu'on est en droit de conclure.

La *Vita Aldegundis prima* a été copiée et remaniée, on l'a vu, par l'auteur de la *Vita secunda* ou VA[2] (1). Ce dernier ne fait que suivre, comme plan et épisodes, la première biographie, et nous avons constaté plus haut qu'il ne s'en cache pas. Quant aux visions, qui forment en somme l'immense majorité des données de VA[1], il les résume en partie, mais, ce qui est à remarquer, il en ajoute d'autres que VA[1] n'avait point mentionnées. Faut-il donc croire l'affirmation du premier biographe quand il dit au chapitre 18 qu'il se restreint dans le choix : « *nam si per ordinem eo replicentur quæ perora fidelium tertio audivimus, antea clara finietur dies...* »? C'est une des formules qui reviennent toujours dans les *Vitæ* et qui ne peuvent être interprétées trop littéralement. Mais ici, puisque VA[2] raconte des prodiges que VA[1] ne donne point, faut-il y voir un nouvel indice de l'existence d'une source écrite où sainte Aldegonde aurait consigné ses visions (2)? C'est fort douteux, car l'imagination des hagiographes en matière de merveilleux est inépuisable, surtout quand un type leur est fourni, comme ici par VA[1]. L'affirmation ambigüe de l'auteur de VA[1], qu'on a lu devant lui un document écrit, n'implique pas nécessairement l'utilisation de ce document dans la *Vita*. Le passage où nous trouvons cette digression sur les visions, au chapitre 18 de VA[1], est trop problématique pour être invoqué dans la question. Il est à remarquer que la seconde biographie, au chapitre 2, donne à la sainte une origine royale, alors que VA[1] ne permet en aucune façon cette interprétation. C'est un exemple concret de la marche des légendes et de l'influence des rédactions sur la tradition orale : il suffit parfois d'une donnée de cette nature pour permettre à l'imagination populaire de créer des rapprochements généalogiques factices.

La troisième biographie ou *Vita Aldegundis secunda amplifiée*, que nous indiquons par VA[2a], a été conservée par le manuscrit de Bruxelles 7808,

---

(1) L'édition des AA. SS., *Januarii* (*loc. cit.*) doit se baser sur un manuscrit interpolé, car au ch. 27, cette édition donne : » Post hæc a rege inclyto Sigeberto atque beatissima virgine Aldetrude abbatissa translatum .. « Or le manuscrit de Bruxelles 9810-14 donne : » in quo et multo latuit tempore, quoad Christo donante, translatum... «. Ce texte prévaut, car la mention du roi Sigebert est fautive. Cfr *Catalogus codicum ... Bruxellensis*, t. II, p. 375, 32°.

(2) Le fait de consigner leurs visions n'est pas rare chez les saintes : on peut citer sainte Hildegarde († 1179), sainte Gertrude d'Eisleben († v. 1334), sainte Elisabeth de Schonau († 1165); mais il est vrai que celles-ci vivaient à une époque de mysticisme.

de la fin du XIVe siècle (1). En parcourant ce document, on peut conclure immédiatement à sa parenté avec la quatrième biographie, écrite par Hucbald de Saint-Amand († 930) : des deux côtés on trouve en effet les mêmes motifs légendaires qui sont venus s'ajouter aux données sobres des deux premières biographies. L'auteur de VA2a ne s'est pas contenté de ce récit; il a voulu relever l'intérêt de l'histoire par le développement stéréotypé d'un thème hagiographique. VA1 et VA2 lui indiquant que sainte Aldegonde avait refusé de se marier, il appelle de suite à son aide la légende populaire ou forge lui-même tout un récit à propos de ce fait. Le refus d'Aldegonde excite la colère de la mère : elle menace sa fille de châtiments corporels. Le trait se retrouve aussi dans la *Vita Rictrudis* (2), écrite par Hucbald de Saint-Amand. Bientôt, la mère mourante se réconcilie avec sa fille, et le prétendant Eudon est écarté définitivement. Il rassemble alors ses serviteurs pour enlever Aldegonde. Celle-ci s'échappe, traverse la Sambre et vient se réfugier dans le bois de Maubeuge où elle édifie une chapelle qui devient bientôt un monastère. Ces données sont légendaires : l'introduction tardive, le silence des deux premières biographies, le caractère universel de ce thème (3) le prouvent péremptoirement. Cet épisode est-il emprunté à la légende populaire ou bien l'auteur l'a-t-il introduit de lui-même? Le caractère artificiel de ces données permet les deux hypothèses : le peuple, tout aussi bien que les hagiographes, pouvait former une légende à l'aide de ces thèmes flottants, s'adaptant à la vie de n'importe quelle vierge, dont il fallait dramatiser l'histoire. Mais ce ne sont pas les seules ajoutes faites par VA2a : la sainte aurait de plus demandé à Dieu une infirmité, pour se rendre plus digne de ses faveurs : elle l'obtint et jusqu'à la fin de sa vie elle souffrit d'une affection cancéreuse au sein droit.

Ces données complémentaires se retrouvent aussi dans la *Vita* d'Hucbald, et cela dans un style presque analogue. Mais c'est la *Vita* VA2a qui est antérieure. L'ordonnance générale de la matière et le plan des deux biographies permettent de le constater. En voici un schéma comparatif :

---

(1) *Catalogus codicum .... Bruxellensis*, t. II, pp. 133 et svv.

(2) *Vita Rictrudis*, dans **Mabillon**, AA. SS. O. S. B., t. II, pp. 937 et svv. Paris, 1669.

(3) Sur ces thèmes hagiographiques, on peut consulter le **P. H. Delehaye**, *Les légendes hagiographiques*, pp. 29 et svv. Bruxelles, 1905; et **Toldo**, *Leben und Wunder der Heiligen im Mittelalter*, dans les *Studien zur vergleichenden Litteraturgeschichte*, t. II (1902), fasc 3, pp. 306 et svv.

VA^{2a}.	VAH.
1) Naissance — vertus — refus de mariage (chapitres 1-3).	1) Naissance — vertus — visions (chapitres 1-5).
2) Visite de la sainte à sa sœur et exhortations de celle-ci (chapitre 4).	2) Refus de mariage — visites à Waudru (chapitres 7-8).
3) Rappelée par sa mère, Aldegonde résiste au mariage (ibid.).	3) Même chose que VA^{2a} (chapitre 9).
4) Visions — la mère meurt — fuite d'Aldegonde (chapitres 5-13).	4) Fuite — mort de la mère (chapitres 11-15).
5) Vertus et miracles (chapitres 14-18).	5) Même chose que VA^{2a} (chapitres 16-20).
6) Maladie (chapitre 19).	6) Visions — *Relations avec saint Ghislain et saint Humbert* (chapitres 21-29).
7) Présages de la mort et miracles — mort (chapitres 20-27).	7) Même chose que VA^{2a} (chapitres 30-35).

Pour saisir la valeur de cet argument, il faut tenir compte de la filiation de VA^{2a} et VAH vis-à-vis de VA^{2}. Or, pour le plan, VA^{2a} n'a fait qu'*intercaler* les nouvelles données légendaires dans l'ordonnance littéraire de son modèle, tandis que VAH a remanié le plan de VA^{2}, et a arrangé les motifs nouveaux selon ses propres dispositions. L'on ne peut pas supposer que VA^{2a}, trouvant la légende dans VAH, a interpolé un exemplaire de VA^{2} d'après cette œuvre d'Hucbald : la dépendance textuelle des deux documents montre que VA^{2a} a dû précéder. Il suffit en effet de comparer le passage de VA^{2a} « *Tunc dedit ei linteamina optima ...* » et le chapitre 9 de VAH pour constater que cette dernière biographie est postérieure ([1]). De plus, dans les parties où VAH réflète VA^{2}, elle dépend incontestablement de ce modèle par l'intermédiaire de VA^{2a}. Au chapitre 14, VAH introduit un récit légendaire de la prise de voile de sainte Aldegonde, que VA^{2a} n'aurait pas omis de lui reprendre, si elle lui était postérieure. Il en est de même pour l'introduction de saint Ghislain et de saint Hubert dans VAH, ajoute dont on ne rencontre aucune trace dans VA^{2a}. Enfin le style des passages nouveaux propres à VA^{2a} est plus barbare que le style fleuri d'Hucbald. C'est donc bien la *Vita secunda Aldegundis amplifiée* qui s'est fait l'écho de la légende populaire pour expliquer

---

([1]) Voici, p. ex., la comparaison d'une partie de ces passages parallèles :

VA^{2}.	VAH.
Tunc dedit ei linteamina optima : iussit ut vestimenta sponsalia præpararet, volens ei in proximo nobilissimum virum dare in coniugium. Illa vero pergens cito in habitaculum iuxta oratorium, fecit cum gaudio de supradictis linteaminibus albas, unde volebat vestire cum dignitate baptizatos....	*Mater autem optima linteamina proferens, filiæ tradidit et ut inde sponsalia sibi vestimenta præparet, imperavit, disponens cam in proximo nobili cuidam iuveni lege nuptiarum copulari. Virgo linteamina suscipit, domunculam secus oratorium, quam a matre impetraverat, ingreditur, vestes ad usus baptizatorum... pia fraude componit.*

ce que les deux premières biographies laissaient dans l'ombre, ou qui a subi le travail personnel d'amplification de l'hagiographe.

Dans l'œuvre d'Hucbald de saint-Amand ou VAH, la matière est entièrement refondue, les incohérences de style ont disparu et plusieurs vers classiques enjolivent le récit : c'est le genre carolingien comme il se révèle dans les autres œuvres hagiographiques d'Hucbald, par exemple, dans la *Vita Rictrudis.* Dans une lettre-préface, adressée peut-être à un de ses amis de Saint-Bertin ou de Reims, Hucbald insiste pour qu'on respecte la division de la matière en transcrivant la *Vita :* «*Si placet transcribere diligenter, obsecro, distinctionem capitulorum conservate.* » Les nouvelles données qu'Hucbald à su ajouter à l'histoire d'Aldegonde sont intéressantes à signaler. Au chapitre 25, il introduit saint Ghislain et, au chapitre 27, saint Humbert, solitaire à Maroilles en Hainaut. Les liens d'intimité qu'il tisse entre eux et sainte Aldegonde, on ne sait ce qui lui a permis de les supposer en ce qui concerne saint Humbert; pour saint Ghislain, il indique sa source : « *ut in vita beati Gisleni plenius invenitur* (1) ». Cette *Vita Gisleni,* aux dires du P. Poncelet dans son étude magistrale sur les biographies de saint Ghislain (2), ne peut être que la *Vita Gisleni prima,* qui est perdue. Quant à saint Humbert, Hucbald peut avoir tiré ce renseignement d'une ancienne *Vita Humberti,* qui aurait servi de source à la biographie du XI[e] siècle que l'on possède pour le solitaire de Maroilles.

Une biographie de sainte Aldegonde, que nous plaçons après Hucbald et qui, elle aussi, dérive en partie de VA[1] ou d'une de ses recensions, est la *Vita* que nous avons numérotée VA[5]. Le chanoine Daris l'a éditée (3) d'après un manuscrit des archives de l'État à Liège. C'est un véritable centon hagiographique. Comme l'édition de Daris ne comporte point de distinction numérotée des chapitres, nous ne pouvons donner que l'*incipit* et le *desinit* de chaque passage de VA[5] et indiquer sa source. Le début : « *Tempore Dagoberti... mori-*

---

(1) *Vita Aldegundis,* ch. 25 (AA. SS., *Januarii, tom. cit.,* p. 660).

(2) **A. Poncelet,** *Vie de saint Ghislain par le moine Rainerus,* dans les *Analecta Bollandiana,* t. VI (1887), pp. 208 et svv.

(3) *Vita Aldegundis,* édit. **Daris**, dans les *Analectes pour servir à l'Histoire Ecclésiastique de la Belgique,* t. II (1865), pp. 36 et svv. Ce manuscrit est actuellement aux archives du royaume à Bruxelles. Nous avons pu l'examiner grâce à la bienveillance de M. H. Nelis, et constater que l'édition de Daris est assez défectueuse. Ainsi, d'après le texte de Daris, l'expression du ch. 9 de VA[2] » monasticæ vitæ « se trouverait rendu, pour le même passage, dans VA[5] par » *canonicæ* vitæ «. Nous nous étions basés sur cette différence pour y voir un indice d'antériorité pour VA[2] ou la recension de VA[2], copiée par VA[5]. Or, le manuscrit a primitivement porté » *monasticæ vitæ* « tout comme VA[2], mais une main postérieure a raturé le mot » monasticæ «, en partie, et arrangé les jambages des lettres de façon à former » *canonicæ* «, Ce n'est pas la seule inexactitude de l'édition de Daris.

turum » est tiré de VA^{2}, chapitre 3; « *occulte vestas regias... pauperibus erogavit* », de la *Vita Madelbertæ* (que nous continuerons à indiquer par VM), chapitre 6; « *Iterum precepit ei... corrigere voluit* », de VM, chapitre 7; « *hoc audiens... fluminis magnifica* », de VM, chapitre 8; « *Erat namque... donatione publica tribuit...* », de VA^{2}, chapitre 3. Suit alors une reproduction du testament de sainte Aldegonde, puis, la biographie reprend : « *cetera universa... habere propitium...* », pris de VA^{2}, chapitre 19; « *in Melbodio... pervenit...* » de VM, chapitre 9; « *et odor... ad cælos* », de VM, chapitre 10; « *Venerabilis virgo... ad gloriam* », de VM, chapitre 11; « *O quam felix... obtulerunt* », *de* VA^{2}, chapitre 25; *Sepulta est... seculorum secula. Amen* », de VA^{2}, chapitre 27. On le voit, toute la cinquième biographie est une série de plagiats. Pourtant, il faut remarquer que le texte de VA^{2} qui a servi à l'auteur a dû être une recension autre que celle de Bollandus, puisqu'à la fin il y a, il est vrai, les expressions comme : « *qui ista supplevimus* », qu'on trouve dans VA^{2}, mais d'autre part : « *gloria eternalis... et super omnia secula...* », qui se trouvent uniquement dans VA^{2a} . Il semble donc que le modèle de VA^{5} devait être une autre recension. En présence de la relation littéraire de VA^{5} avec la *Vita Madelbertæ*, nous avons jugé cette dernière antérieure. En effet, on constate que l'histoire de sainte Aldegonde mêlée à celle de Madelberte se poursuit logiquement dans VM alors que VA^{5}, centon hagiographique, a coupé et arrangé le texte de VM.

Nous avons aussi placé VA^{5} après VAH. Hucbald, à notre avis, est probablement antérieur; le fait qu'il ne parle pas du testament de la sainte suffit à le prouver (¹). De plus, dans VA^{5}, les visions disparaissent pour faire place aux motifs de la fuite et de la maladie de sainte Aldegonde. Chez Hucbald, elles se trouvent encore citées. VA^{5} et VAH, pour le plan et pour le style sont, en tous les cas, indépendants.

En tout dernier lieu, il faut citer la *Vita Aldegundis sexta* ou VA^{6}, qui marque le terme des biographies de sainte Aldegonde. Bollandus tient l'auteur pour un moine de l'abbaye de Saint-Ghislain : d'abord, le manuscrit en provient et, au chapitre 7, l'auteur montre qu'il n'habite pas loin de la Sambre : « *Cuius elationes et fluctus non modo natantibus, verum navigantibus ita sunt mortiferi, ut cuiusdam piscatoris, nostri quoque familiaris, filius noviter desponsata coniuge maritatum, sciamus nostro tempore submersum* (²) ». Cette biographie pré-

(²) Le testament de sainte Aldegonde (édité, entre autres, dans **Pardessus**, *Diplomata*, t. II, p. 116) n'est pas authentique, de même que la prétendue confirmation de ce testament par Childeric II (éditée dans **Duvivier**, *Recherches sur le Hainaut ancien*, p. 271; MGH, *Diplomata*, t. I, p. 181, etc.). Ce sont des fabrications qui doivent remonter au Xe siècle, au plus tôt. VA^{5} s'est inspiré d'une des rédactions de ce pseudo-testament, dont on possède plusieurs versions quelque peu différentes.

(¹) AA. SS., *Januarii, tom. cit.*, p. 663.

sente une foule de particularités dignes d'être notées. D'abord, voici l'ordonnance des différents emprunts que VA[6] a fait aux biographies antérieures et à d'autres documents. La fin du chapitre 4 de VA[6] est prise de VA[2], chapitre 3, ou de l'une de ses recensions; le chapitre 5 est emprunté au même chapitre et l'auteur de VA[6] a mis en vers la réponse de sainte Aldegonde à la proposition de ses parents, qui voulaient la marier. Le chapitre 7 est pris du chapitre 10 de VAH; le chapitre 8, du chapitre 12 de la même biographie; le chapitre 9 est de nouveau inspiré par le chapitre 4 de VA[2]; les chapitres 10-11 proviennent en partie de VA[2], chapitre 5, et de VAH, chapitres 13-15. L'emprunt à VAH est certain pour ce passage, puisqu'on y retrouve deux particularités que VAH seule fournit : Aldegonde aurait pris le voile à Hautmont et, à cette occasion, on aurait vu voltiger autour d'elle une colombe.

Au chapitre 12, en parlant de l'évêque de Cambrai Ablebert, l'auteur de VA[6] fait une référence aux *Gesta episcoporum Cameracensium* (1), passage qu'on retrouve en effet dans cette chronique épiscopale, notamment, au livre I, chapitres 16-17. Puis, au chapitre 13, il nous rapporte la visite de la sainte à Humbert de Maroilles; pourtant il ne semble pas avoir suivi ici VAH, qui nous racontait succinctement cette histoire : il dramatise, tout comme la *Vita Humberti*, au chapitre 14. La comparaison des deux passages, VA[6], chapitre 13 et *Vita Humberti*, chapitre 14 prouve que l'auteur a dû s'inspirer de la biographie d'Humbert : il y a des termes, comme *scaturire*, qui proviennent de là. Au chapitre 16, VA[6] revient à VAH, chapitre 28, pour s'en éloigner au chapitre 17, où elle copie, pour raconter la guérison d'un enfant, VA[2], chapitre 13. Enfin, au chapitre 18, après s'être excusé de son inexpérience, le biographe revient définitivement à VA[2], chapitre 14 et le suit, mot à mot, jusqu'à la fin. Il dit : « *Ea quae sequuntur, sicut in antiquo gestorum codice reperta sunt, ponimus...* (2) ». Ce *codex antiquus* est VA[2] : on voit que la toute première biographie n'est plus connue, ou du moins, plus employée.

Voilà, certes, un exemple frappant des plagiats hagiographiques. De quelle époque date VA[6]? Probablement du XI[e] siècle : la *Vita Humberti*, en effet, date, comme nous le verrons, du XI[e] siècle. Quant à VA[2], dont s'est servi VA[6], elle doit dater du IX[e] siècle. On a signalé qu'elle avait peut-être influencé Florus de Lyon dans ses in-

---

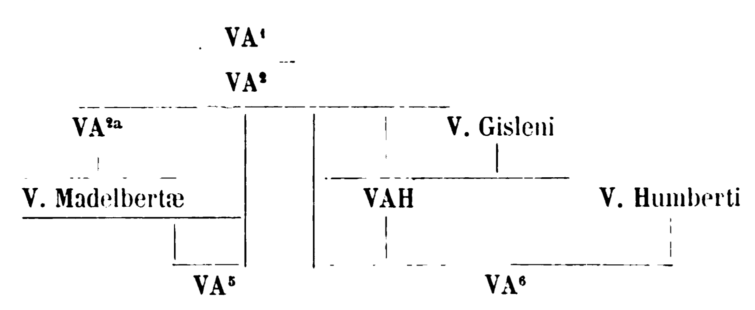
(1) » Sed quoniam Malbodiense monasterium descripsimus : qualiter insignitum sit sanctae memoriae Ableberti Cameracensis episcopi, sicut in gestis pontificum reperitur, dicamus. Scriptum quippe est ita... « *Vita Aldegundis*, ch. 12 (AA. SS., *Januarii*, *tom. cit.*, p. 664).

(2) *Vita Aldegundis*, ch. 18 (*Op. cit.*, *tom. cit.*, p. 665).



terpolations au martyrologe de Bède et, en tout cas, elle est antérieure à VAH, qui est du IXe-Xe siècle. Quant à VA²ᵃ, elle date aussi de cette époque : elle précède VAH et son style la place au IXe siècle, comme VA² qu'elle a interpolée.

Voici, en guise de conclusion de cette critique textuelle, le schéma des dépendances littéraires que nous avons trouvées :



Nous basant sur ces données fondamentales, nous pouvons indiquer les développements successifs de la *légende* de sainte Aldegonde.

La première biographie ne fournit que des données sobres, où peut-être la légende s'est déjà mêlée à l'histoire. La légende est l'élément subjectif qui s'ajoute à la réalité. Le peuple, à l'esprit simpliste, se trouve déconcerté devant les caractères complexes des saints : les grandes lignes de leur figure et de leur histoire lui restent et forment la base de ses souvenirs. Mais certains faits, certains traits lui échappant, il en résulte pour lui des lacunes qu'il s'efforce de combler à l'aide de sa propre imagination. C'est ainsi que naît l'élément subjectif et que la légende se forme. Il se peut que VA¹ contienne déjà des légendes, mais on ne saurait le dire avec certitude.

Dans tous les cas, l'histoire de sainte Aldegonde n'est pas suffisamment intéressante pour le peuple, telle que la racontent les deux premières biographies. VA² avait déjà discrètement anobli son origine en lui donnant du sang royal, mais bientôt on lui appliquera un thème hagiographique : la fuite pour échapper à son prétendant et la colère de sa mère Bertilie en apprenant son refus de se marier (¹). C'est l'œuvre de VA²ᵃ ; de plus, le prétendant, que VA¹ ne nomme pas, prend corps et nom : il s'appelle Eudon. La fuite d'Aldegonde, après la mort de sa mère, est reprise par VAH ainsi que toutes les autres données adventices. Mais VAH ne se contente plus de faire traverser la Sambre à la sainte : elle la fait marcher sur les flots. Enfin VA⁶ se charge de compléter tous ces détails nouveaux. Eudon, le prétendant, se précise de plus en plus ; c'est un jeune homme noble, de

(¹) Nous avons déjà rencontré souvent ce thème à propos de sainte Gertrude, de sainte Ode, de sainte Rolende, etc.

sang royal et roi d'Angleterre. Ce trait est typique pour les habitudes littéraires des hagiographes. Le fait de cette naturalisation tardive se retrouve dans la *Vita Odæ virginis*, la *Vita Rolendis* et d'autres *Vitæ*. Une légende fait ainsi, comme nous le verrons, de saint Vincent Madelgaire un Irlandais. Enfin, une foule de personnages sont introduits, qui peuvent, à la rigueur, avoir été en rapport avec la sainte, mais dont les relations ne sont pas solidement établies par une source ancienne. On voit donc la figure d'Aldegonde se préciser de plus en plus, mais les véritables traits historiques s'effacer à mesure que les motifs légendaires prennent de plus en plus d'importance.

*
* *

Une *Vita* qui se rattache intimement à celle de sainte Aldegonde et qui fait partie, au point de vue *littéraire*, du cycle hagiographique des abbesses de Maubeuge, c'est la *Vita* de sainte Waudru, abbesse à Mons.

Sainte Waudru (1) naquit du temps de Dagobert I, de Walbert et Bertilie, sortis, s'il faut en croire le biographe, de la souche royale (2). Elle était donc sœur d'Aldegonde. Ses parents la marièrent à Madelgaire, noble franc, plus connu sous le nom de saint Vincent de Soignies (3). Elle persuada à son mari de se retirer du monde et d'aller vivre chacun dans un monastère. Madelgaire y consentit et se fit moine au monastère de Hautmont, en Hainaut (4). La sainte était restée encore quelque temps dans le monde pour s'occuper de l'éducation de ses enfants. Un jour, au dire du biographe, saint Géry lui apparut, quand elle entrait, pour faire ses dévotions, dans l'église de la *Villa* de Boussu (5).

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 449.
Potthast, BHMA, t. II, 1631.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 542.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, n°s 8776-8776.

Nous employons la *Vita* éditée dans les *Analectes pour servir à l'Histoire Ecclésiastique*, t. IV, pp. 218 et svv.

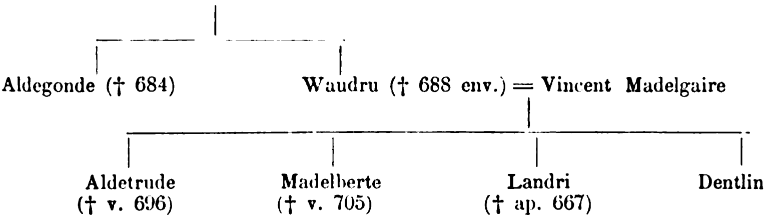
(2) *Analectes, tom. cit.*, p. 219.

(3) *Analectes, tom. cit.*, p. 220.

(4) *Analectes, tom. cit.*, pp. 220-221.

(5) *Analectes, tom. cit.*, p. 222. — Voici le crayon généalogique de la parenté de Waudru et de sa descendance :

Walbert = Bertilie



Pour cette parenté, cfr la *Vita Vincentii Madelgarii*, ch. 12, 14, 15, dans les *Analecta Bollandiana*, t. XII, pp. 422 et svv.

Il lui fit savoir que la résolution et le renoncement de la sainte étaient de nature à lui plaire. Entretemps, un solitaire qui habitait sur les bords de la Haine, saint Ghislain, entra en relations avec la sainte; il lui conseilla de se construire une cellule sur la colline de *Castrilocus*, où s'élèvera plus tard Mons (1). D'après le biographe, la sainte s'adressa à son parent, Hildulphe (2), et celui-ci acheta aux propriétaires l'endroit désigné par Ghislain. Quand Waudru y eut construit une cellule, elle demanda à l'évêque diocésain de Cambrai, saint Aubert, de lui imposer le voile des sanctimoniales. Elle l'obtint et se consacra dès lors, elle et ses biens, au Seigneur (3). Sa sœur Aldegonde qui avait entretemps embrassé la vie religieuse, sur les conseils de Waudru, venait la visiter souvent et des relations intimes naquirent entre le monastère de Maubeuge et celui de Mons (4). Sainte Waudru avait vu se grouper autour d'elle des jeunes filles qui s'étaient soumises à sa direction et avaient ainsi donné naissance à une communauté.

Sainte Waudru mourut dans un âge avancé, dans le dernier quart du VIIe siècle, peut-être vers 688 (5).

Deux biographies de sainte Waudru ont été éditées, l'une dans les *Analectes pour servir à l'Histoire Ecclésiastique* (6), l'autre par les Bollandistes (7). Elles se réduisent en somme à une et même *Vita*. Le copiste du texte des Bollandistes a introduit quelques changements au commencement, et a mis en tête de la biographie un autre prologue, que celui présenté par la version des *Analectes* (8). Ce pro-

---

(1) *Analectes, tom. cit.*, pp. 223-224. Cfr *Vita Gisleni* 2, ch. 9.

(2) C'est le même que nous avons déjà rencontré à propos des saints de Lobbes, Ursmer et Ermin. Nous avons dit alors que ce *dux Hydulfus* ou *Hildulfus* semble être un personnage fabuleux, à moins qu'on ne doive l'identifier avec *Hailcdaldus*, ce puissant noble franc de la maison de Pepin II. Mais dès lors, cet *Hailcdaldus* ne pourrait être en relation avec sainte Waudru qui était déjà morte vers 688. Elle se serait adressée à lui quand elle devait avoir environ 30 ans. Cette intervention d'Hildulphe est donc très problématique.

(3) *Analectes, tom. cit.*, p. 225.

(4) *Analectes, tom. cit.*, p. 227; Cfr *Vita Gisleni* 5, ch. 14.

(5) AA. SS. B., t. IV, p. 423.

(6) Loc. cit.

(7) AA. SS., *Aprilis*, t. I, pp. 828-832. Cette *Vita* ou cette recension a été mise à tort sur le compte de Philippe, abbé de Bonne-Espérance (Cfr **Smetius**, AA. SS. B., t. IV, pp. 420-421). Elle est aussi éditée dans les AA. SS. B., t. IV, pp. 439 et svv.

(8) Ce prologue se trouve aussi dans le manuscrit de la collection Wins, n° 2, du XIe siècle. Il manque en partie dans le manuscrit de Bruxelles 3391-3399, et totalement dans le manuscrit de la Bibliothèque de Cambrai, n° 853 (757), du Xe siècle L'écriture du copiste de la *Vita Waldetrudis* dans ce manuscrit (f° 39 et sv.) est peut-être du commencement du XIe siècle.

logue de la recension des Bollandistes est certainement en relation avec le chapitre 5 de la *Vita Autberti*. Voici en effet la comparaison :

V. Autberti.	V. Waldetrudis.
.... ut videlicet cessantibus exterioribus miraculis, quibus olim *carnales* oculi et infirmi auditores indigebant ...	Sed quia populus priori quidem tempore *carnalis* tunc erat, sola hæc visibilia esse existimans, invisibilia autem non appetens, quia nec esse suspicabatur; sanctorum exempla vel prædicatio sola ad fidem invisibilium sufficere minime quiverat.
Visibilibus enim miraculis audientium corda olim *ad invisibilium fidem pertrahebantur, dum per hoc quod mirum foris agebatur, hoc quod intus operabatur sentiretur, nunc* autem *vita et non signa quærenda sunt, quia, operante Deo, numerositas fidelium excrevit* (1).	Ad hoc enim tunc *visibilia illa miracula* coruscabant, ut *corda audientium ad fidem invisibilium pertraherent*, et *per hoc quod mirum foris agebatur, hoc quod intus* erat *longe mirabilius sentiretur. Nunc* vero *quia operante Deo numerositas fidelium excrevit in mundo,* illa corporalia miracula magna ex parte cessaverunt. *Vita enim et non signa modo est quærenda* (2).

La relation est évidente; or c'est la *Vita Autberti* qui doit avoir précédé, car elle seule insiste encore ailleurs sur le peu d'importance des miracles, au chapitre 2 et au chapitre 29; la *Vita Waldetrudis* est au contraire empressée de les raconter.

Donc ce prologue est un remaniement fait au XI[e] siècle, après l'apparition de la *Vita Autberti* en 1015. Dès lors il faut préférer le texte des *Analectes* où d'ailleurs se rencontre un style plus barbare et par conséquent plus ancien : le prologue y est mieux en conformité avec la *Vita* (3).

Cependant, la version des *Analectes* est interpolée à deux endroits; la seconde interpolation se trouve à la fin, là où on fait mourir Waudru « *tempore Dagoberti incliti regis Francorum* » (4). Ces mots manquent dans la *Vita* des Bollandistes et Waudru est d'ailleurs morte après Dagobert II. La première interpolation est plus intéressante; elle se trouve dans le corps de la *Vita* (5). Après avoir dit : « *Igitur cum die noctuque ... occurrit animo ut aliquos captivos redimeret* », l'auteur raconte l'épisode, qu'il termine : *ad gesta vero vel facta sanctæ*

(1) AA. SS. B., t. III, p. 542.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 440.

(3) Le manuscrit qui a servi aux *Analectes*, date du XI[e] siècle, d'après la préface de cette édition et est coté : Ms Bruxelles 14982. Mais d'après le *Catalogus codicum ... Bruxellensis* (t. II, p 412), il date du commencement du XII[e] siècle, et se trouve coté : Manuscrit 14924-34. On trouve encore des remaniements de cette *Vita* ou de la version des Bollandistes dans plusieurs manuscrits, par exemple le Codex 9375 B de la Bibliothèque impériale de Vienne, le manuscrit 7917 de Bruxelles, etc.

(4) *Analectes, tom. cit.*, p. 231.

(5) *Ibid.*, pp. 228-229.

et domnæ Waldedrudis redeamus ». Or de suite après ces mots, l'auteur reprend l'histoire en entier, mais en d'autres termes.

L'interpolation est donc évidente. Elle présente un réel intérêt. Nous avons remarqué en effet que le passage de la *Vita Waldetrudis* où il est question du rachat de prisonniers par Waudru, et où se trouve insérée l'interpolation, est en relation avec la *Vita Aldegundis* (VA[1]) du VIII[e] siècle. Qu'on en juge :

VA[1], ch. 19.	V. Waldetrudis.
Sed cum mater cœnobitarum esset et ante perfecta bonis operibus exemplisque divinæ gratiæ repleta, misit ex pecunia *ministrum* vestimenta egenis emere. Fecit namque quod ei fuerat imperatum, et quod superfuit famulæ Dei detulit, et momentum *stateris* ipsum pondus quod emptura commisit invenit. *Ipsa namque et germana sua* valde mirantes qualiter ita pondus crevissit, statim recogitant *locum scripturæ* ubi dicit : *qui habet dabitur ei et abundabit*.	Igitur cum die noctuque in lege Dei meditaretur et ardenter quæreret qualiter sibi lucra pietatis augere potuisset, occurrit animo ut aliquos captivos redimeret. Cogitans hæc, in *statera* posuit, ut cognoscere posset [an sufficeret] ad hoc quod volebat. *Sed sicut scriptum est : omni habenti dabitur et abundabit ei*; et sicut diversa munera donorum, Jacobo Apostoli dicente : omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est; sed utrumque laudabile et ille præscius futurorum scit unicuique reddere iuxta opera sua. Sed eandem veritatem relaxamus quam de *duabus germanis* invenimus scriptam, quæ fuerunt in monasterio dominæ Feranæ abbatissæ. Una ex his virum habuit et castitatem suam servavit; alia autem in virginitate permansit, sed dispensator divini muneris eis in æternitate æquale præmium tribuit. Alia quidem plura prætermittamus, ad gesta vero vel facta sanctæ et domnæ Waldedrudis redeamus. Quodam itaque tempore beata et gloriosa Waldedrudis habuit devotionem cum voto, pietate divina commonita, captivos redimere. Disposuit pretium, argentum ponderavit et illud Dei nutu valde crescebat in *statera*. Unus tantum *minister* sciebat, quod illud argentum opere divino crescebat. At illa humilitate plena præcepit illi ut nulli hoc omnino manifestaret.

Cette comparaison aura fait apparaître plus clairement l'interpolation « *Igitur cum die ... redeamus* », mais aussi l'évidente relation du récit de la *Vita Aldegundis* [1] avec celui de la *Vita Waldetrudis*. Sans doute, il y a quelques différences : Aldegonde veut vêtir des pauvres, Waudru racheter des prisonniers; dans la *Vita* d'Aldegonde les deux sœurs sont au courant du prodige, tandis que dans la *Vita* de Waudru, le serviteur seul en a connaissance.

Nous verrons de suite comment cela peut s'expliquer; le fait de la relation des deux épisodes reste. Or, rapprochons maintenant de cette constatation les mots suivants de la *Vita Waldetrudis* : « *Extat quidem libellus de vita et conversatione illius* (Aldegundis) *editus, in quo ... facile poterit repperire* ». L'auteur connaissait donc une *Vita Aldegundis* : faut-il, dès lors, s'étonner que le passage de la *Vita Waldetrudis* soit inspiré de VA¹? Nous avons constaté encore d'autres réminiscences, mais avant de nous en occuper, examinons d'abord cette interpolation dont nous avons signalé l'intérêt : « *Igitur... redeamus* ». Cette interpolation raconte précisément aussi le prodige de la somme qui ne diminue pas, et en des termes dont quelques-uns se retrouvent aussi dans VA¹ : « *statera* », et l'expression scripturistique : « *omni habenti dabitur et abundabit ei ....* ». Cela pourrait faire supposer que l'interpolateur s'est adressé à VA¹ pour insérer ces mots : il parle en effet d'un récit « quam de *duabus germanis* invenimus *scriptam* ». Or de fait VA¹ parle des deux sœurs, Waudru et Aldegonde, à propos de cet épisode de la somme indiminuable. Seulement, l'interpolateur ajoute : « *quæ fuerunt in monasterio dominæ Feranæ abbatissæ* ». Quel est ce monastère et qui est cette abbesse Ferana? Cette note indiquerait-elle donc, puisque l'auteur renvoie à une source écrite, que l'interpolateur s'est servie d'une source ancienne, commune à VA¹ et à l'interpolateur? Et cette source, serait-ce peut-être l'écrit des visions d'Aldegonde, dont l'auteur de VA¹, comme nous l'avons vu plus haut, semble indiquer l'existence? Nous ne le croyons pas, car pourquoi VA¹ ne parlerait-elle pas alors de cette abbesse Ferana? Pourquoi aurait-elle changé le récit du prodige pour l'attribuer à Aldegonde? Nous ne croyons pas non plus que l'interpolateur se base sur une *Vita Waldetrudis* perdue, car ni la *Vita* des *Analectes* ni la recension des Bollandistes ne font allusion à cet écrit, alors qu'ils citent pourtant la *Vita Aldegundis*. Nous croyons donc que cette interpolation se base sur VA¹; quant à la mention du monastère de l'abbesse Ferana, nous avouons en ignorer la provenance.

Plus haut, nous avons donc constaté une relation entre la *Vita Waldetrudis* et la *Vita Aldegundis*¹ (VA¹). Ce n'est pas la seule. En effet la maladie de Waudru et la visite d'un ange (¹) ressemblent à la même donnée des chapitres 8 et 17 de VA¹. Ses invectives contre le démon tentateur (²) rappellent les chapitres 8 et 15 de VA¹; la vision qui lui révèle sa béatitude future ainsi que celle de sa sœur (³) rappelle le chapitre 13 de VA¹; enfin surtout le miracle du liquide

(¹) *Analectes, tom. cit.*, p. 223.
(²) *Ibid.*, p. 226.
(³) *Ibid.*, p. 228.

répandu par une sœur du monastère (1) et la guérison d'un démoniaque (2) sont respectivement les mêmes épisodes que les chapitres 24 et 28 de VA1. La guérison d'un enfant, par Waudru (3), ressemble aussi au chapitre 17 de VA1. Ici la donnée « *die quarto* » est même reprise.

La relation entre ces différents passages des deux *Vitæ* ne saurait être niée : pourtant on ne constate pas de dépendance littéraire. L'idée que la ressemblance proviendrait d'une source commune, le *Liber Visionum* problématique de sainte Aldegonde, est une hypothèse gratuite. Tout peut s'expliquer par la connaissance que l'auteur de la *Vita Waldetrudis* avait de l'ancienne *Vita Aldegundis* 1 (VA1). Le biographe de Waudru, assez postérieur à l'époque de la sainte, doit avoir eu recours, pour glorifier son héroïne, à un transfert hagiographique fort souvent employé. Comme la tradition populaire ne lui fournissait que peu de données, et que la sainte ne pouvait être évidemment inférieure à sa sœur, il la gratifie des visions et des miracles qu'il emprunte à l'histoire d'Aldegonde. Peut-être s'est-il inspiré d'une légende circulaire, mais il est probable que le transfert des épisodes est dû à l'auteur lui-même.

A quelle époque écrivit-il? Le plus ancien manuscrit (4), du commencement du XIe siècle, nous donne le *terminus ad quem*. D'autre part, l'auteur connaît la *Vita Aldegundis* 1, du VIIIe siècle.

A ces arguments externes, on peut ajouter des indices internes. Smetius (5) arguait de ce que l'enfant, guéri par sainte Waudru, était devenu vieillard à l'époque du biographe pour mettre celui-ci au moins quatre-vingts ans après la mort de la sainte (6). Mais la ressemblance de cet épisode avec un miracle raconté dans VA1 commande la prudence. D'ailleurs l'emploi de VA1, qui doit remonter à une époque assez avancée du VIIIe siècle, empêche aussi d'attribuer une trop grande antiquité à la *Vita Waldetrudis*. Enfin, l'auteur dit, dans le prologue, à propos des gestes de la sainte « *quoniam nec agnosci queunt universa, præ nimia antiquate remota ab hominum memoria* (7) ». Le « *nostris gesta ... haud procul temporibus* (8) » est assez élastique sous la plume des hagiographes et, appliqué ici aux miracles, ne peut être une raison pour mettre l'auteur peu après la mort de Waudru. Il parle à plusieurs reprises de *memoria* (9).

---

(1) *Ibid.*, p. 229.
(2) *Ibid.*, p. 229.
(3) *Ibid.*, p. 230.
(4) Le manuscrit de la Bibliothèque de Cambrai no 853 (757), cité plus haut.
(5) AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 420.
(6) « ... Baptismum recepit, et annis multis vixit, iuventutem in canitiem deportavit ... » *Analectes, tom cit.*, p. 230.
(7) *Ibid.*, p. 219.
(8) *Ibid.*, *loc. cit.*
(9) *Ibid.*, pp. 228-230.

Une donnée plus précieuse, c'est que la *Vita Waldetrudis* est citée dans la *Vita Gisleni* [5], du X[e] siècle, qui dit, au chapitre 12 : « *Sed hæc liber gestorum eius* [Waldedrudis] *plenius narrat* ».

Dès lors, resserrée entre le VIII[e] et le X[e] siècle, la biographie de Waudru, aux expressions encore barbares, comme, par exemple : « *Beata .... cum .... visum est ....* », « *vidit in somnis* », mais d'autre part assez littéraire, nous paraît dater, à cause du style, du IX[e] siècle.

L'auteur écrivit à Mons, et s'appuye sur la tradition locale. Ce doit être un moine du monastère de Saint-Pierre de Mons, qui hébergeait des moines pour les besoins de l'office et l'instruction des sanctimoniales (1). Les mots du prologue de la *Vita* : « *ipsius poscimus habitatorem, spiritum scilicet sanctum ...* » est une réminiscence littéraire qu'on retrouve fréquemment à l'imitation du prologue de la *Vita Hilarionis* de saint Jérôme.

* * *

A ce même cycle de Maubeuge se rattache, plus intimement encore que la *Vita Waldetrudis*, la biographie de sainte Aldetrude, fille de sainte Waudru, seconde abbesse de Maubeuge, succédant à sainte Aldegonde, sa tante maternelle.

Sainte Aldetrude (2) naquit sous Dagobert, de sainte Waudru et de saint Vincent Madelgaire (3). Elle fut confiée de bonne heure à sa tante Aldegonde, qui s'occupa de son éducation (4). La tradition rapporte, à propos de son séjour à Maubeuge, près d'Aldegonde, que cette dernière ordonna un jour à Aldetrude de faire fondre des fragments de cire et de laisser refroidir le mélange dans un vase. La cire fondue s'enflamma. Aldetrude se précipita et éloigna le vase de la flamme. Ce mouvement eut pour conséquence de couvrir ses mains et ses bras de cire bouillante, mais grâce aux prières d'Aldegonde, dit la tradition, elle n'en eut ni brûlure ni cicatrices (5). C'est tout ce qu'on sait d'elle. Elle mourut comme abbesse de Maubeuge, vers 696, après douze ans de prélature (6).

---

(1) **Dom U. Berlière,** *Monasticon Belge,* t. I, 2, p. 314.

(2) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis,* p. 411.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1150.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 521 (erreurs).

Pour les *textes* cfr BHL, t. I, n[os] 253-255.

(3) *Vita Aldetrudis*, ch. 1.

(4) *Vita*, ch. 1.

(5) *Vita Aldegundis* [1], ch. 27.

(6) *Vita Madelbertæ*, ch. 10.

La biographie de sainte Aldetrude nous est conservée dans trois recensions différentes : *le texte des leçons du Bréviaire de Mons* (1); *la version des Bollandistes dans les* **AA. SS., Februarii, t.** III (2); *la* **Vita** *du manuscrit de Bruxelles 9810-14* (3).

Il faut d'abord écarter le Bréviaire de Mons, imprimé. Là on remarque des copies des *Vitæ Aldegundis* postérieures et ce doit être un remaniement qui a servi de prototype à cet imprimé. Quant au texte des Bollandistes et celui du manuscrit de Bruxelles précité, ils sont identiques jusqu'après le chapitre 10. A partir de là le manuscrit de Bruxelles ajoute des visions, dont le commencement correspond à la fin de la version des Bollandistes, chapitre 10. Voici :

Bollandistes.	*Manuscrit de Bruxelles.*
Porro videns quædam religiosa soror venientem Dadonem episcopum, qui alio nomine vocatus est Audœnus, recitavit ei vitam beatæ virginis Christi a principio, haud dubium, quin ut habetur memoriale ipsius in Malbodiensi cœnobio : veluti Sobnias abbas fecit de Nivellensi monasterio....	Videns quædam religiosa soror venientem Dadonem, qui alio cognomine Audœnus vocatur, ad eam, iussit recitari vitam eius coram se, veluti Sobnias abba de Niviala monasterio fecit, virginis Christi Aldegundis; cupiens visionem dominæ suæ narrare, sed mineme audebat. Orationi se succubuit, postulans, cum lacrimis dicens .... etc. (4).

Cette donnée est en rapport avec ce qui suit dans le manuscrit de Bruxelles : les visions que ce manuscrit ajoute sont écrites en un style assez barbare, tout comme les 10 chapitres de la *Vita* chez les Bollandistes. Gielemans aura omis, dans son *Hagiologium*, ces visions (5), et ainsi s'explique leur absence dans l'édition des Bollandistes. Pour conclure, le texte véritable de la *Vita Aldetrudis* nous est fourni par le manuscrit de Bruxelles 9810-14.

La *Vita Aldetrudis* est en relation intime avec la *Vita Aldegundis* 1 (VA1) : l'auteur a largement pillé son modèle. Ce fait a déjà été constaté par le bollandiste Smetius, qui a critiqué sévèrement la *Vita Aldetrudis* (6). Voici en effet les affinités que l'on constate :

(1) Cfr AA. SS., *Februarii*, t. III, p. 514, n° 5.

(2) AA. SS., *Februarii*, t. III, pp. 514 et sv., d'après le tome I de l'*Hagiologium Brabantinorum* de Gielemans (Cfr *Analecta Bollandiana*, t. XIV, pp. 45, n° 230). On en a un autre manuscrit à la Bibliothèque de Bruxelles, n° 1391-99, de 1480, avec une généalogie fabriquée probablement par Gielemans (*Catalogus codicum ... Bruxellensis* t. I, p. 384, 15°).

(3) Il date du XIIe-XIIIe siècle. La collection Wins possède un codex identique du XIe siècle (*Catalogus codicum ... Bruxellensis*. t. II, p. 376, 36°).

(4) *Catalogus codicum ... Bruxellensis*, t II, p. 379.

(5) Peut-être n'avait-il qu'une version écourtée, servant de leçon pour les offices.

(6) AA. SS. B., t. V., pp. 160-164, nos 7-21.

VA[1].	V. Aldetrudis.
2. Fuisse memoratur vetusta serie sub tempore Dagoberti inclyti regis Francorum...	1. Fuit, sicut vetusta docet series, sub tempore Dagoberti inclyti regis Francorum...
27. ... Aliqua puella de rebus necessariis monasterii curam gerens... nomine Aldedruda. Cui beata magistra sua præcepit ut fragmenta ceræ in unam massam funderet, et in pulverem frigeraret. Dum in loco illum divertisset, cera liquefacta fervens igne et flamma conscendit in altum. Hæc videns illa, dolore detrimenti commota indubitanter cucurrit, et nudis manibus vas simul cum cera de igne elevavit, brachia et articulos et manus de igne et cera bulliente superfusas in pavimento deposuit. Et factum est intercedentibus meritis ac precibus beatæ virginis, in carne vel cute nullum signum incendii vel doloris apparuit...	2. Cum de rebus monasterii more solito curam gerens, iussit coram se fragmenta ceræ in unam massam fundere ac in pelvi quadam refrigerari. Cera liquefacta nimio calore ignis ac flammæ, redundante cacabo, conscendit in altum. Tunc præfata famula Dei, dolore detrimenti commota, stupefactis ministris, indubitanter cucurrit, nudisque manibus vas simul cum cera ab igne fervente abutilit et in pavimento deposuit, brachia, manusque ac digitos igne ac cera habens perfusa. Factumque est intercedentibus meritis beatæ Virginis, ut nec in carne nec in cute ipsius ullum incendii aut doloris signum appareret.

On voit le procédé de l'auteur : dans VA[1], c'était Aldegonde qui commandait à Aldetrude et Aldetrude qui retirait le vase du feu. Aldegonde obtenait le prodige par ses prières. Or, dans la *Vita Aldetrudis*, c'est Aldetrude qui commande l'opération, qui accourt pour retirer le vase et qui se préserve elle-même du feu par ses propres mérites. L'impudent plagiaire a subtilement enlevé à Aldegonde la gloire du miracle. Nous avons encore constaté des relations entre la *Vita Aldetrudis* (= VAld) et VA[1], aux endroits suivants :

VA[1].	VAld.
Ch. 1, 3.	Ch. 2.
Ch. 27.	*Ibid.*
Ch. 7, 10, 29.	Ch. 4.
Ch. 10-12.	Ch. 3.
Ch. 13.	Ch. 5.
Ch. 5.	Ch. 6.
Ch. 4, 7, 11.	Ch. 8.
Ch. 7.	Ch. 9.

Il est à remarquer que le fragment qui complète la *Vita* (après le chapitre 10 des Bollandistes) dans le manuscrit de Bruxelles révèle aussi des emprunts faits à VA[1]. Voici le passage :

VA[1].	*Manuscrit de Bruxelles.* (*Catalogue*, t. II, pp. 379 et sv.)
Ch. 18. Sed tantum iuxta id quod vidimus aut per idoneos testes audivimus... ne paginolæ nostræ rusticitatis... tædium generent...	Ch. 6. Et ne paginola nostra fastidium generet, hæc quæ per idoneos testes audivimus .. stylo prænotavimus.

On relève, par exemple, au chapitre 2, dans cette ajoute du manuscrit de Bruxelles, l'expression : « *angelicum habens intuitum* » pour décrire un ange. Or, à propos d'une vision, aussi, VA[1] parle de « *vir .. angelicum habens introitum* (pour *intuitum*) ».

Les visions d'une sœur de Maubeuge (chapitre 3), la visite de saint Pierre en songe (chapitre 4), des voix chantant la nuit : Aldetrude, tu seras reine! (chapitre 5), ce prêtre qui relate une vision, tout comme au chapitre 25 de VA[1], sont des données sans doute imaginées par le biographe, avec le thème que lui présentait abondamment VA[1] son modèle, et décrites avec des termes empruntés au texte de VA[1]. Même au chapitre 10 (ou chapitre 1 du fragment du Manuscrit de Bruxelles), il a inventé un pendant de l'épisode du chapitre 18 de VA[1], où cette *Vita* nous apprend que sainte Aldegonde lut elle-même ses visions devant l'abbé Sobinus, de Nivelles. Or, au chapitre 10 de la *Vita Aldetrudis*, — pour autant que le style torturé permet de saisir la pensée de l'auteur — une sœur du monastère de Maubeuge, un jour que saint Ouen arriva au monastère, reçut l'ordre de réciter la *Vita* d'Aldetrude devant lui. L'auteur veut donc insinuer qu'il se base sur cette *Vita* ou qu'il a écrit lui-même la *Vita* présentée à Ouen! Cette biographie extraordinairement étrange finit par des visions, probablement inventées d'après le type fourni par VA[1].

Inutile donc de dire que cette biographie, dont toutes les données reposent sur VA[1] ou sortent de l'imagination de l'auteur, n'a pas la moindre valeur historique. Quand fut-elle écrite? La date du manuscrit le plus ancien, Phillips 364 (S. Ghislain O. O. O.), Wins, n° 2 (1), fournit comme *terminus ad quem*, le commencement du XI[e] siècle. D'autre part, la *Vita* est postérieure à VA[1] : pour pouvoir copier et piller avec une telle audace VA[1], l'auteur devait vivre du moins quelque temps après la composition de cette biographie. Le style est assez barbare (2), la *Vita* date peut-être de la fin du VIII[e] siècle, en tous les cas du IX[e] siècle. Elle est probablement l'œuvre d'un moine de Maubeuge.

*
* *

Une troisième biographie qui se rattache aussi au cycle des abbesses de Maubeuge est celle de sainte Madelberte.

---

(1) *Archiv für deutsche Geschichtskunde*, t. IX, p. 499. — *Analecta Bollandiana*, t. XII, p. 410.

(2) Par ex. : « *et cum hoc mirasset, stupefacta quid hoc esset.* », l'emploi fréquent de « *quasi* » (quasi staret, quasi magni tonitrui), « *illud evangelicum sermonem* », etc. De ce que la *Vita Aldegundis* 2 n'est pas employée, on ne peut rien conclure, car elle ne donnait pas de visions *étendues*. Elle ne pouvait donc servir au biographe.

Sainte Madelberte (1) naquit de saint Vincent-Madelgaire et de sainte Waudru (2) : elle était donc sœur d'Aldetrude et fut probablement confiée en même temps que celle-ci à sa tante Aldegonde pour être élevée au monastère de Maubeuge (3). A la mort d'Aldetrude comme abbesse de Maubeuge († 696 env.), Madelberte, qui avait cédé le pas à sa sœur, quoique plus âgée qu'elle (4), prit à son tour la direction du monastère : elle resta abbesse, d'après la tradition (5), pendant neuf ans, et mourut donc vers 705 (6).

Nous avons déjà rencontré, à propros des *Vitæ Aldegundis*, la *Vita Madelbertæ* (7) et nous avons montré alors que la biographie de Madelberte devait être antérieure à la *Vita Aldegundis* [5], qui doit dater du X[e]-XI[e] siècle. Pour corroborer ces données et placer la *Vita Madelbertæ* au plus tard au X[e] siècle, nous avons encore d'autres témoignages externes. La *Vita* est, en effet, citée dans la *Vita Gisleni* [5] ou Homélie sur saint Ghislain, datant probablement du commencement du X[e] siècle.

De plus, nous remarquons que la *Vita Madelbertæ* s'est inspirée de la *Vita Aldegundis secunda amplifiée* (VA[2a]). Voici en effet des relations indéniables :

VA[2a].	V. Madelbertæ.
.. *timens* se *exalienare* de *societate* sanctarum virginum...	Ch. 5. ... *Timens* elongari a sanctorum *consortio* atque *alienari* a beata sede. .
— ... non diebus neque noctibus vacans colloquiis divinis.	— die noctuque deprecans Dominum...

(1) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**, BHMA, t. II, p. 1443.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 522.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, n° 5129.
Nous suivons l'édition des AA. SS., *Septembris*, t. III, pp. 103 et sv.

(2) *Vita Madelbertæ*, ch. 1.

(3) *Vita, Ibid.*

(4) *Vita*, ch. 2.

(5) *Leçons de l'office de sainte Madelberte*, leçon 5 : « .... Venerabilis virgo Christi Madelberta, ad regendum idem monasterium tertia successit et mira virtute florens novem annis gubernavit » (AA. SS., *loc. cit.*, p. 104, n° 7).

(6) AA. SS., loc. cit., pp. 104, n° 7.

(7) Éditée dans les AA. SS., *loc. cit.*, à l'aide du tome I de l'*Hagiologium* de Gielemans, collationné avec un manuscrit du monastère de Bethléhem, près Louvain et un manuscrit du Saint-Sauveur d'Utrecht (Cfr *Analecta Bollandiana*, t. XIV, p. 45, 22°). Le prologue fourni par le manuscrit d'Utrecht se retrouve dans le manuscrit Mons n° 2, du XI[e] siècle (cfr *Analecta Bollandiana*, t. XII, p. 410) et dans le manuscrit de Bruxelles 9810-9814, du XII[e]-XIII[e] siècle (cfr *Catalogus codicum .... Bruxellensis*, t. II, p. 377). Pour cette biographie, on peut voir notre *Rapport sur les travaux de la Conférence d'Histoire pendant l'année 1903-1904*, dans l'*Annuaire de l'Université de Louvain*, 1905, pp. 339-346.

— ... ad loca sanctorum legaliter distribuit et pauperibus erogavit. — Et item : Vade, vende omnia quæ habes et veni sequere me...	Ch. 6. ... vendidit ac pauperibus erogavit, Evangelii considerans sententiam ubi dicit : Vade et vende omnia et da pauperibus et veni sequere me...
— quia verus sponsus in eius pectore manebat [1].	Ch. 7. ... quoniam in eius pectore summus sponsus vigebat.
— ... Cum audivit beata virgo talia timuit valde. Fuit nocte in locum nemorosum qui vocitatur Melbodius, ubi Sambra girat, Melbodius rivolus præforat, quæ pater eius et mater diviserunt, contra beatissimam virginem Gertrudem, quæ erat consobrina beatæ virginis Aldegundis . . cœpit ita arbustis et vepribus radicibus exstirpare ... [2].	Ch. 8. Hæc audiens sancta virgo, sub silentio lapsa ad locum nemorosum, quem pater et mater erga sanctam et venerabilem virginem Gertrudem eorum consanguineam sorte diviserant ... pervenerat, ibiqui, parumper eradicatis arboribus, capellam in honore beati Petri apostoli dedicavit, ac deinceps monasterium, quod vocatur Malbodium construxit, quod Sambra girat, Melbodius perforat ...
— ... Munus quod petiit, citius impetravit. Cancri morbum in dextra mamilla sua evenit.	Ch. 9. ... amabile munus quod petiit, a Domino obtinuit, cancrique morbum in dextra mamilla evenit...
— ... Semetipsam atque neptes suas, quæ fuerant filiæ sororis suæ beatæ Waldetrudis (una vocabatur Aldetrudis, altera Madelberta) tradidit [3].	— ... Porro neptes suas venerabiles Madelbertam et Aldetrudem monasticæ tradidit vitæ.

Le chapitre 3 de la *Vita Madelbertæ* est aussi en relation avec les chapitres 4 en 8 de la *Vita Aldegundis* [1] (VA^{1}). En effet :

VA^{1}.	V. MADELBERTÆ.
Ch. 4. Dum autem iret, aiebat : » *Perfice gressus meos, Domine in semitis tuis, ut non moveantur vestigia mea.* «	Ch. 3. ... profusis *lacrymis cum gaudio psallebat dicens : « Perfice gressus meos in semitis tuis, ut non moveantur vestigia mea* « et iterum » *Voluntarie sacrificabo tibi et confitebor nomini tuo, Domine*, quoniam *bonum est.* «
Ch. 8. ... Virgo Dei Aldegunda cum *lacrymis præ gaudio psallebat dicens : Voluntarie sacrificabo tibi et confitebor nomini tuo, Domine, quia bonum est...* «	

La relation de la *Vita Madelbertæ* avec VA^{2a} indique comme *terminus a quo* le IXe siècle; nous avons dit plus haut que VA^{2a} devait dater de cette époque.

Dès lors, la date de la composition de la *Vita Madelbertæ* se restreint entre la fin du IXe siècle car VA^{2a} doit être composée à un moment assez avancé de cette époque — et la moitié du Xe. Il serait difficile de dire si la *Vita Aldegundis* d'Hucbald de Saint-Amand (VAH), qui s'est aussi inspirée de VA^{2a}, est antérieure ou

(1) *Catalogus codicum ... Bruxellensis*, t. II, p. 133.
(2) *Ibid.*, p. 134.
(3) *Ibid.*, pp. 134-135.

postérieure à la *Vita Madelbertæ*. Entre cette dernière et VAH on ne constate aucune relation directe.

L'examen du style de la *Vita Madelbertæ* vient confirmer la date que nous lui avons assignée. En effet ce style fleuri, parsemé de mots poétiques et de termes composés comme *florigera*, *flammigero*, *mirificus*, des expressions comme : « *calcavit mundi fomitem*, *lubricum hostem* », indiquent la fin du IXe ou le commencement du Xe siècle.

Par ce qui précède, on peut aisément se convaincre que l'auteur de la *Vita Madelbertæ* savait peu de chose de cette abbesse de Maubeuge, puisqu'il s'est contenté de copier, à partir du chapitre 6, la biographie légendaire de sa sœur Aldegonde (VA²a). Aux chapitres 1 à 5, il ne rapporte que des données communes à toutes ces saintes de Maubeuge, leur naissance sous Dagobert, leur descendance de saint Vincent-Madelgaire et de sainte Waudru, dont il raconte brièvement l'histoire (chapitres 5-6). Au chapitre 12, il sait nous apprendre qu'Aldetrude resta pendant douze ans abbesse, mais pour Madelberte, il ne fournit pas même une donnée de ce genre. Au chapitre 4, où il raconte les tentations et une vision de la sainte, il a forgé sans doute ces visions à l'instar des chapitres 8 et 11 de la *Vita Aldegundis* ¹ (VA¹); on retrouve précisément chez lui l'expression « *pestis furiarum* » que présente le chapitre 8 de VA¹.

Au chapitre 10, il emploie une comparaison que lui fournit le chapitre 5 de VA¹ : « comme deux oiseaux montant vers le ciel, se touchant par leurs ailes [1] ».

De son héroïne, l'auteur ne connaît en définitive que la descendance, le fait de sa prélature à Maubeuge et deux miracles (chapitres 12-13) : la guérison d'un sourd et celle d'une petite fille percluse.

Tout comme l'auteur de la *Vita Aldetrudis* et celui de la *Vita Waldetrudis*, il a voulu dissimuler son ignorance des gestes de Madelberte par de copieux emprunts à l'histoire d'Aldegonde [2].

Puisque l'auteur copie les biographies d'Aldegonde, et qu'il emploie encore VA¹, on peut voir en lui un clerc de Maubeuge. Son manque de renseignements sur Madelberte peut s'expliquer parce qu'il

---

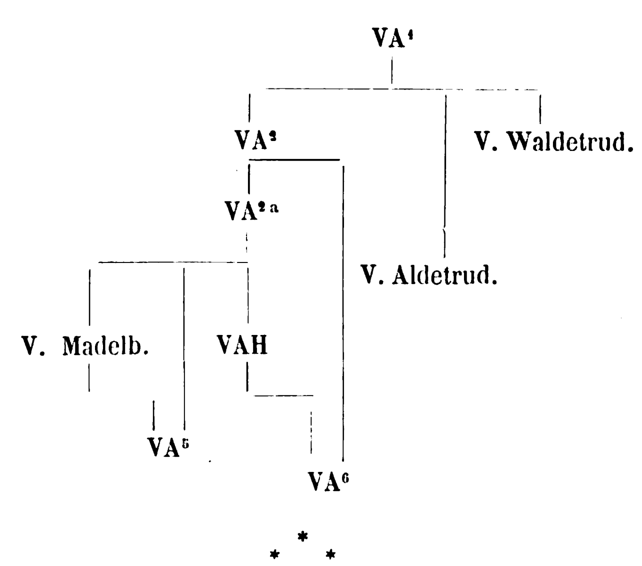
(1) Cette comparaison a été convertie en un *épisode*, une vision, par l'auteur de la *Vita Aldetrudis*, au ch 6.

(2) D'après **Valère André** (*Bibliotheca Belgica*, p. 395) une *Vita Madelbertæ*, qui se conservait, à son époque, manuscrite dans la Bibliothèque de Saint-Ghislain, serait l'œuvre d'Hucbald de Saint-Amand. Notre *Vita Madelbertæ* a vu le jour précisément à l'époque de cet écrivain, mais elle ne peut lui être attribuée : plusieurs caractéristiques de style et de composition d'Hucbald y font défaut. Nous croyons que l'attribution d'une *Vita Madelbertæ* à Hucbald est une erreur, reposant peut-être sur un intitulé fautif d'un copiste, en tête de la *Vita Madelbertæ* dont nous nous occupons.



écrivit deux siècles environ après la mort de la sainte. D'ailleurs pour ces saintes qui vivaient humblement dans leur monastère, la tradition sait fournir moins de données que pour les évêques ou autres personnages plus en vue dans la société et dont l'action acquiert plus d'influence.

Cette *Vita Madelbertæ* clôt le cycle hagiographique des abbesses de Maubeuge, dont voici un schéma résumant les relations mutuelles des *Vitæ*.



* * *

A ce cycle se rattachent assez intimement les biographies de saint Ghislain, mais avant d'en parler, nous devons nous occuper de la biographie de saint Sauve, évêque régionnaire, tué à Valenciennes, et dont la *Vita* semble assez ancienne, antérieure en tous les cas aux biographies de Ghislain encore existantes. Pour ce motif, nous nous occupons d'abord de cette *Vita Salvii*.

Saint Sauve (*Salvius*) (1) est un personnage énigmatique (2) et sa biographie semble légendaire. Il fut probablement évêque régionnaire,

(1) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**, BHMA, t. II, 1561.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 538.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, nos 7472-7476.

(2) Il ne faut pas le confondre avec saint Sauge, évêque d'Albi, ni avec saint Sauve, évêque d'Amiens. Un curieux exemple de cette confusion nous offre la *Vita Salvii*, conservée dans le manuscrit 383 de la bibliothèque de Dijon, du XIIe siècle: cetta *Vita* commence par l'histoire de saint Sauve d'Amiens, vivant au temps de Chilpéric, puis copie Grégoire de Tours (*Historia Francorum*, lib. V, ch. 45), pour

et mourut à Valenciennes, assassiné, semble-t-il, par ordre du comte franc de la région de Valenciennes. Il y fut enseveli et près de sa tombe se forma un monastère, le monastère de Saint-Sauve de Valenciennes (1), dont parle Alcuin dans sa *Translatio sanctorum Marcellini et Petri* (chapitre 68); dans ce passage aussi on voit saint Sauve caractérisé comme martyr. La biographie de Saint Sauve de Valenciennes n'en est pas moins légendaire. Elle est pourtant ancienne. Les plus anciens manuscrits de la *Vita Salvii* datent du Xe siècle (2). La *Vita* est donc antérieure au XIe siècle.

On y rencontre une foule d'ablatifs absolus (chapitres 1-2, par exemple); l'emploi du verbe *cœpi* comme auxiliaire est très fréquent, de même que l'emploi du verbe *habere*, dans le même usage (3); de même pour *facere* (4). On y trouve des constructions anciennes comme : « *est nobis causa ut ad monasterium perveniamus* »; « *Si iustum sit tibi ad possidendum* »; *accersit***um** *itaque* **un***um ex servis suis ... præcepit* (accusatif absolu) »; « *narraverunt omni***a** *sicut act***um** *fuerat* ».

Le mot *regia* y est usité pour *porta*, comme dans les documents du VIIIe siècle. D'autre part, des expressions recherchées comme : « *vita*

son passage sur saint Sauge d'Albi, et finit par la vie d'un saint Sauve, évêque d'Angoulème, tout cela sous prétexte de raconter la vie du Sauve dont nous nous occupons. On a voulu faire en effet de ce Sauve de Valenciennes un évêque d'Angoulême, mais ce nom fait défaut dans la liste des évêques de ce siège (Cfr **Henschenius**, AA. SS., *Junii*, t. VII, p. 174, no 7). Il fut probablement un évêque errant, un évêque régionnaire. Les anciens martyrologes le présentent comme évêque et martyr : ainsi les litanies du sacramentaire de Saint-Amand (Manuscrit du milieu du IXe siècle) le nomment parmi les martyrs (**Delisle**, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires* dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions, et Belles-Lettres*, t. XXXII, 1, p. 361, no VII.) Le calendrier du sacramentaire de Tournai (Manuscrit du IXe siècle), le cite comme évêque et confesseur et les litanies du même sacramentaire le nomment parmi les martyrs (**Delisle**, loc. cit., pp. 396 et sv., no XIX); le martyrologe de l'église d'Auxerre (même époque) le cite comme martyr (**Marthène**, *Amplissima collectio*, t. VI, col. 710); le calendrier de l'église de Corbie (écrit au Xe siècle) le cite comme martyr (**Marthène** et **Durand**, *Thesaurus Anecdotorum*, t. III, col. 1599); le *Martyrologium Gallicanum* (Manuscrit du XIe siècle) le cite comme martyr, mais au mois de septembre, par confusion sans doute (**Marthène**, *Amplissima collectio, tom. cit.*, col. 675); le calendrier de Verdun (Manuscrit du XIIe siècle) comme évêque et martyr, aussi en septembre (*Ibid.*, col. 679). Malgré la confusion des dates, il s'agit bien de notre Sauve, car on ajoute l'endroit de sa mort, *Valenciennes*. Mais probablement ces témoignages se basent-ils sur la *Vita Salvii* elle-même, qui doit dater du IXe siècle. Dès lors, on peut au moins retenir, sur la foi de ces textes, la tradition que Sauve mourut comme martyr. Cfr **H. Delehaye, S. J.**, *Le témoignage des martyrologes*, dans les *Analecta Bollandiana*, t. XXVI (1907), pp. 88 et sv.

(1) Cfr *Gesta Episcoporum Cameracensium*, lib. II, ch. 31 : *De monasterio sancti Salvii*.

(2) *Catalogus codicum ... Bruxellensis*, t. II, p. 461; *Analecta Bollandiana*, . XXIV (1905), p. 434, no 36.

(3) P. Ex. : « Credens ... quod omnia quæ de sancto viro præceperat patrata habuisset . . (ch. 8) ». — Donec locum sanctum mundatum habuisset .... » (ch. 10).

(4) P. ex. : « in circuitu stare faciebat (ch. 10) ».

comite » (= *cum vita, vivi*), « *intempestæ noctis silentio* », réminiscence virgilienne, « *satrapes, tribunos, centuriones* », pour indiquer des fonctionnaires semblent permettre l'hypothèse que cette *Vita Salvii* (¹) doit dater du IXᵉ siècle, alors que les termes du latin classique réapparaissent momentanément dans la littérature. Elle ne peut être du Xᵉ siècle car aucune particularité stylistique de cette époque ne s'y retrouve. S'il fallait en croire Henschenius (²), la *Vita*, à partir du chapitre 16, en parlant de *Karolus*, désignerait par là Charlemagne : ce serait précieux pour un *terminus a quo* (³). Mais il ne nous paraît pas si clair que, avant le chapitre 16, *Karolus*, désigne Charles Martel, et dès le chapitre 16, Charlemagne. Si on compare, en effet, les passages où les mots de *dux* et de *rex* apparaissent, on peut se convaincre que, pour l'auteur, ces termes ont la même signification. Voici en effet ces passages où les termes de *dux* et de *rex* désignent certainement le même homme : chapitre 13 : « Misit ... gloriosissimus Karolus **dux** Francorum ... Et convocantes ... decanos **regis** .... Et interrogaverunt ad eum missi et *domestici ducis* ... *domestici regis* ei dixerunt : Per salutem domini *nostri Karoli* ... » Ici il est bien clair que les domestici sont ceux du *roi* et que ce *roi* est Charles appelé d'autre part *dux*. Ce dernier titre est exact car il s'agit de Charles Martel. Au chapitre 15, on a parlé d'un *rex* qui n'est autre que Charles Martel, car c'est lui qui fait l'interrogatoire des meurtriers de Sauve, et qui commande aux « lictores quidem *regis* ». Or, au chapitre 16, « gloriosisimus vero Karolus *rex* Francorum largitus est ... » retombe sur le *rex* du chapitre 15. Ce qui prouve que ce *rex* Karolus du chapitre 16 est bien le même que le *dux* de plus haut, c'est le chapitre 17 où l'on voit une assemblée du champ de Mars. « et castrametati sunt universi in circuitu ubi *dux* residebat ». Il ne faut donc pas se baser sur la distinction de *rex* et *dux* pour distinguer par là Charles Martel et Charlemagne.

C'est d'ailleurs l'interprétation fournie par l'auteur des *Gesta Episcoporum Cameracensium* qui place l'événement à l'époque de Charles Martel (⁴). L'auteur de la *Vita* n'a pas indiqué au chapitre 16 qu'il s'agissait d'une autre époque.

La confusion des termes *rex* et *dux* semble indiquer que l'auteur écrivit à l'époque carolingienne, mais à une époque où la confusion des titres de *dux* et de *rex* était encore un souvenir des maires de palais, décorés du titre de « dux » à l'époque des Mérovingiens. D'ailleurs les institutions sont en général bien décrites.

Avant d'examiner les affirmations de l'auteur concernant ses sources d'informations, il faut reproduire les données du récit même. D'après

(¹) Éditée dans les AA. SS., *Junii, tom. cit.*, pp 175 et sv.

(²) *Ibid.*, p. 174, nᵒˢ 4-5.

(³) La *Vita* est citée dans les *Gesta Episcoporum Cameracensium*, lib. II, ch 31 : « ut plenissime in libro suæ passionis reperitur ».

(⁴) Lib. II, ch. 31 : « Unde attonitus princeps regionis Carlomartellus. »

la *Vita*, saint Sauve arriva à Valenciennes avec un disciple. Ils étaient tous deux originaires de l'Auvergne. A Valenciennes, Sauve se rendit à l'oratoire de Saint-Martin, y célébra la messe et prêcha au peuple. Après le sermon, l'agent du fisc, Genardus, l'invita à dîner chez lui. Le fils de Genardus, Winegardus, dont la cupidité fut excitée par les vases précieux et les beaux habits de l'évêque, résolut de s'emparer de ces richesses. Il demanda à Sauve de vouloir consacrer une chapelle, mais celui-ci partit, se disant appelé ailleurs par la voix de Dieu. En chemin, le saint et son disciple furent attaqués par des envoyés de Winegardus, dépouillés et conduits en prison. Winegardus confia son dessein à son père, qui lui conseilla de ne pas se lancer dans cette aventure. Le fils ne voulut pas l'écouter et envoya son serviteur, Winegarius, tuer les deux captifs. Celui-ci se laissa gagner par la douceur du saint et lui offrit la liberté : Sauve refusa. Bientôt arriva un second sicaire de Winegardus, qui avait appris la non-exécution de ses ordres; les deux saints, Sauve et son disciple, furent alors massacrés. Après bien des prodiges arrivés dans la prairie où Winegardus avait fait enfouir les cadavres, un ange apparut par trois fois au « dux » Charles et lui enjoignit de rechercher les corps des saints. Charles mobilisa ses *missi* et les envoya à Valenciennes. Les coupables furent découverts et Genardus, son fils et Winegarius conduits chez le roi. Celui-ci leur fit crever les yeux. On se décida ensuite à faire l'élévation et comme le corps ne put être mû pour le porter à l'église de Saint-Vaast ou celle de Sainte-Pharaïlde, on l'ensevelit dans l'église de Valenciennes. Genardus donna au saint toutes ses possessions, Winegardus alla faire pénitence dans le monastère de Saint-Amand et Winegarius, qui était allé se jeter sur la tombe de saint Sauve, récupéra l'usage d'un œil, et se mit au service du saint.

Or, à propos de la guérison de Winegarius, l'auteur de la *Vita Salvii* ajoute les mots suivants : « *Ipsum vero usque in diem mortis suæ pascuæ gregum in servitio S. Salvii episcopi deservire vidimus* ». Il faudrait donc en conclure que l'auteur est presque contemporain des faits qu'il raconte. Or nous avons vu que tout doit se passer sous Charles Martel, c'est-à-dire, au commencement du VIII[e] siècle.

Winegarius s'est donc converti et a été guéri sous Charles Martel : cela ressort d'ailleurs du texte. L'hagiographe aurait donc vécu à cette époque. Mais la *Vita* ne saurait dater du VIII[e] siècle, et on peut tout au plus la placer au commencement du IX[e]. L'auteur aurait-il peut-être connu Winegarius dans les derniers temps de sa vie? A vrai dire, cette histoire de saint Sauve semble fort légendaire; si le fond de toute le narration est trop particulier pour être inventé du coup, les détails et ajoutes de la *Vita*, comme on a pu s'en convaincre par le

récit que nous nous avons reproduit, sont certainement imaginés. De plus, l'auteur ne cite pas de témoignages directs à propos de son récit et n'affirme nulle part expressément que Winegarius lui aurait raconté le martyre. Ce silence caractéristique fait tout au moins suspecter l'auteur d'avoir insinué sa contemporanéité avec Winegarius pour donner plus de valeur à son récit. Si Winegarius avait de fait raconté la mort de saint Sauve, nous aurions des données sans doute autrement précises et exactes que celles de la *Vita*. Peut-être que cette mention de Winegarius est empruntée à une source antérieure?

Il existe de fait dans le manuscrit de Namur 53, du XIIe siècle, provenant de Saint-Hubert ([1]), une *Vita Salvii* qui se rapproche de très près de la *Vita* que nous venons d'analyser. Voici, par exemple :

VITA SALVII.	MANUSCRIT DE SAINT-HUBERT.
Ch. 2. Igitur regnante in perpetuum Domino et Salvatore nostro Jesu Christo, tempore gloriosissimi *ducis* Francorum Karoli...	Ch. 1. Regnante in perpetuum Domino et Salvatore nostro Jesu Christo, memorabilis pontifex et martyr Christi Salvius, tempore *regis* Francorum Karoli.

On constate des relations littéraires dans toute la *Vita* avec celle des *Acta Sanctorum*. Mais, la *Vita* du manuscrit de Saint-Hubert est plus naturelle ; les discours ineptes sont absents, le nom du serviteur fait défaut. Ceci semble confirmer le soupçon qui naît à la vue des trois noms : *Genardus*, *Winegardus*, *Winegarius*. Les deux premiers se trouvent dans le manuscrit de Saint-Hubert, non le troisième. L'auteur de la *Vita* des *Acta Sanctorum* a donc peut-être inventé « *Winegarius* ».

Si celle de Saint-Hubert est plus naturelle, elle est parfois plus obscure que l'autre, et semble résumer celle-ci.

La *Vita* des *Acta Sanctorum* donne aussi des détails, comme le nom de la femme, Rasuvera, qui vit des lueurs merveilleuses pendant la nuit, et des feux entre les cornes du taureau qui gardait la tombe. Dès lors, on devrait peut-être conclure à l'existence d'une source commune, où la *Vita* des *Acta Sanctorum* et celle du manuscrit de Saint-Hubert ont puisé leurs renseignements d'une façon indépendante. On doit placer en tous les cas la *Vita* de Saint-Hubert après l'autre : le style est moins ancien, elle est trop sobre dans ses développements pour être une *Vita* originale et de plus, elle parle toujours du *rex* Karolus. La confusion avec *dux* a disparu chez elle.

Si l'on peut admettre une source antérieure, c'est donc là peut-être que l'auteur de la *Vita* du IXe siècle a pris cette note sur les confidences de Winegarius; mais il peut aussi l'avoir inventée. La *Vita* est en tous les cas un document peu sûr où l'on sait difficilement discerner les données de la légende.

([1]) Éditée dans les *Analecta Bollandiana*, t. II, pp. 308. et svv.

Elle est sans doute l'œuvre d'un moine du monastère de Saint-Sauve de Valenciennes; il parle à deux reprises de *Fratres* en s'adressant à ses lecteurs (1).

Une troisième *Vita* fut composée par Philippe de Harvengt, abbé de Bonne-Espérance; c'est un remaniement comme toutes les œuvres de Philippe en matière d'hagiographie.

* * *

Après saint Sauve, nous rencontrons un saint tout aussi énigmatique pour les origines, mais dont la biographie est mieux connue pour une partie de sa vie. C'est saint Ghislain, dont l'hagiographie présente un nouveau chaînon du cycle des abbesses de Maubeuge.

Ce qu'on peut dire de certain de **saint Ghislain** (2), c'est que son nom est germanique, et qu'il est probablement d'origine germanique. Il a vécu dans le Hainaut du temps de saint Amand, de sainte Waudru et de ses filles. Il défricha les environs de *Castrilocus* (Mons) avec deux disciples (3) et alla se fixer dans la suite en un endroit appelé *Ursidongus*, où il construisit un oratoire qu'il dédia aux saints Pierre et Paul (4). L'évêque de Cambrai, Aubert, à en croire son biographe, le fit venir chez lui (5). C'est pendant ce voyage que, lors d'un séjour à la *villa* de Roisin, il aurait reçu les domaines de Celles et de Hornu (6).

Comme nous l'avons déjà vu à propos de sainte Waudru, Ghislain fut en relations très intimes avec elle, et la décida à bâtir un oratoire à *Castrilocus*, son ancien refuge (7). Ghislain influença peut-être aussi la vocation des saintes Aldegonde, Madelberte et Aldetrude (8). Lorsque Aldegonde eut été favorisée de cette vision qui lui révéla la mort de saint Amand, Ghislain se rendit chez elle dans la *villa* de Mairieu, près Maubeuge, et vit, dans ce songe, l'annonce de la mort prochaine d'Aldegonde (9). Ces relations de Ghislain et d'Aldegonde aboutirent à

(1) Ch. 19 : « Nos itaque, fratres ...; fratres carissimi », AA. SS., *Junii*, t. V, p 180.

(2) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 427.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1342.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 519.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n°s 3552-3561.

(3) *Vita Gisleni* 2, ch. 3.

(4) *Vita* 2, ch. 6.

(5) *Vita* 2, ch. 7.

(6) *Vita* 2, ch. 8 : Celles, c'est la *Cella S. Gisleni*, à *Ursidongus*, devenu Saint-Ghislain.

(7) *Vita* 2, ch. 10.

(8) *Vita* 2, ch. 13.

(9) *Vita* 2, ch. 14.

un accord parfait entre Maubeuge et le monastère naissant de Saint-Ghislain (1). Waudru gratifia son conseiller d'une partie de la *villa* de Frameries, et de l'oratoire de Saint-Quentin dans la *villa* de Quaregnon (2). Ghislain mourut, le 9 octobre probablement, après le décès de saint Amand, donc aux environs de l'année 680.

On possède plusieurs biographies de saint Ghislain (3), dont la *Vita* [2], la *Vita* [3] de Rainerus, la *Vita* [5] ou Homélie de saint Ghislain, présentent un intérêt spécial et doivent être examinées à part.

Le P. Poncelet (4) a examiné les relations de la *Vita* [2] et de la *Vita* [3], et nous ne pourrions mieux faire que de résumer ici, pour ce point particulier, sa savante étude.

Nous avons déjà vu, à propos de la *Vita Aldegundis* d'Hucbald de Saint-Amand, que celui-ci, au chapitre 25, parle de la visite faite par Aldegonde à saint Ghislain. A ce propos, il indique la source qui lui a fourni ce renseignement : « *ut in vita beati Gisleni plenius invenitur* ». Cette *Vita Gisleni*, quelle est-elle? Est-ce la *Vita* [2] ou la *Vita* de Rainerus? On constate que ce passage se retrouve aussi dans la *Vita* de Rainerus. Celui-ci a-t-il donc copié la *Vita Aldegundis* d'Hucbald? Ou bien les deux, Hucbald et Rainerus, ont-ils copié une *Vita Gisleni* perdue? C'est la dernière hypothèse qui doit prévaloir. En effet, pour parler de sainte Aldegonde, Rainerus se rapproche toujours de la *Vita Gisleni* [1], fait qui s'expliquerait bien par l'existence d'une source commune, à moins d'admettre que la *Vita* de Rainerus sort de la *Vita* [2]. Or, dans sa préface, Rainerus dit : « *Inserere aliud non præsumpsi, nisi quod in chartulis atque membranis sparsim vix repperi* (5) », et dans ses *Miracula Gisleni*, chapitre 33 : « *hæc omnia docuerunt calamum currentem chartularia scripta* (6) ». Quelles sont donc ces *chartulæ*? On peut les retrouver grâce aux constatations suivantes. La *Vita* [2] et la *Vita* [3] (ou Rainerus) présentent le même plan et les mêmes faits; souvent on constate des relations textuel-

---

(1) *Ibid.* A en croire la biographie de saint Ghislain (*Vita* [2]), cet accord stipulait la construction d'un pont dans les marais, par le monastère de Maubeuge, et cet accord fut ratifié par l'abbé de Saint-Ghislain, Eléphas, personnage mal connu, au temps de Charlemagne (*Vita* [2], ch. 15).

(2) *Vita* [2], ch. 15.

(3) Le **P. Poncelet** s'est occupé des biographies de saint Ghislain dans les *Analecta Bollandiana*, t. VI, pp. 208 et svv. La *Vita Gisleni* [2] se trouve dans les AA. SS. B., t. IV, pp. 375 et svv. La *Vita Gisleni* [3] ou de Rainerus est éditée dans les *Analecta Bollandiana*, t. V, pp. 212 et svv. La *Vita Ghisleni* [5] se trouve dans les *Analecta Bollandiana*, t. VI, pp. 257 et svv.

(4) Loc. cit.

(5) *Analecta Bollandiana*, t. V, p. 212, lignes 29 et sv.

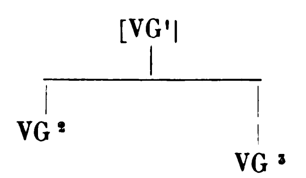
(6) *Ibid.*, p. 283, ligne 16 et svv.

les (1), surtout si on compare la *Vita* ² avec la *première* rédaction de la *Vita* ³.

A la même place, pour les mêmes faits, la *Vita* ² et la *Vita* ³ se lancent dans des considérations morales (2). La relation est donc certaine. Pourtant Rainerus ne cite point la *Vita* ² pour toutes ces données qui lui sont communes avec celle-ci, et comme on peut constater sa sincérité, dans la *Vita* ³, il faut bien conclure qu'il ne s'est pas servi de la *Vita* ².

D'autre part la *Vita* ² ne s'est pas servie de Rainerus. Celui-ci avait appris de l'abbé Simon, comme il dit dans sa préface, le miracle du poisson, qu'il rapporte dans sa *Vita* ³. Or cela manque dans la *Vita* ² qui aurait certainement repris cette donnée, si elle était postérieure à la *Vita* de Rainerus. Donc, la *Vita* ² et la *Vita* ³ indiquent de la même manière une source à laquelle il se réfèrent; la *Vita* de Rainerus dit : « *sparsim vix repperi* (3) » et la *Vita* ² : « *quæ in chartulis antiquissimis difficile intueri valent* (4) ».

En présence de l'indépendance mutuelle de la *Vita* ² et de Rainerus, cette citation se rapporte à une source commune, les « chartulæ » dont nous parlions plus haut, la *Vita Gisleni* dont parlait Hucbald de Saint-Amand, la *Vita* ¹ perdue. Nous pouvons donc résumer tout ce que nous avons dit jusqu'ici, à la suite du P. Poncelet, dans ce schéma :



Après avoir vu la relation de la *Vita* ² et de la *Vita* ³ avec la vieille *Vita Gisleni* perdue, et constaté l'indépendance mutuelle des deux biographies citées, on peut se demander s'il y a une relation entre la *Vita* ² et la *Vita* ³ d'une part et la *Vita* ⁵ ou l'Homélie de Saint-Ghislain d'autre part.

On ne constate pas entre la *Vita* ², la *Vita* ³ et la *Vita* ⁵ de relation littéraire; de plus, la *Vita* ⁵, pour ce qui concerne le fond, est beaucoup plus sobre pour l'histoire de Ghislain que les deux autres biographies citées. Le tableau suivant permettra d'en juger :

(1) *Analecta Bollandiana*, t. VI. p. 236, se trouve le tableau de ces relations.
(2) AA. SS. B., t. IV. p. 377, ch. 5 et *Analecta Bollandiana*, t. V, p. 223, l. 7.
(3) *Analecta Bollandiana*, t. V, p. 212, l. 30.
(4) AA. SS. B., t. IV, p. 383, ch. 16.

	Vita [2].	Vita [3].	Vita [5].
A	Naissance à Athènes. — Education — Moine de S. Basile. — Voyage à Rome.	Raconte les mêmes épisodes.	Ne donne rien de tout cela, si ce n'est une vision angélique qui semble se rapporter au voyage à Rome.
B	Rencontre avec S. Amand.	Idem.	Rien.
C	Le saint va à Castrilocus avec ses disciples.	Idem.	L'endroit n'est pas nommé.
D	Histoire de l'ourse qui attira le saint à Ursidongus.	Idem.	Ne donne que le fait du voyage à Ursidongus, sans relater la légende de l'ourse.
E	Le saint rend visite à saint Aubert de Cambrai.	Idem.	Rien.
F	Il guérit une femme enceinte, qui était à la mort.	Idem.	Rien.
G	Visite de Dagobert. — Donations.	Miracle du poisson.	Rien.
H	Consécration de l'oratoire construit par Ghislain.	Mêmes données.	Rien.
I	Relations du saint avec Vincent et Waudru.	Mêmes données.	Mêmes données — Ajoutes en plus.
J	Histoire du monastère de Mons et intervention d'Hidulphe à ce propos.	Idem	Idem. — Hidulphe pas nommé.
K	Relations avec sainte Aldegonde et sainte Waudru.	Idem.	Mêmes données à peu près.
L	Vision d'Aldegonde à propos de la mort de saint Amand.	Idem.	Histoire de sainte Gertrude.
M	Maladie d'Aldegonde.	Idem.	Histoire de saint Vincent.
N	Relations de Maubeuge et de Celles	Rien.	Rien.
O	Donations d'Aldegonde et mort de Ghislain.	Idem.	Construction de l'église d'Ursidongus. — Mort du saint.

On le voit par ce tableau, il y a une grande différence pour le fond entre les deux premières biographies conservées et la *Vita* [5]. Il est à remarquer que cette Homélie ou *Vita* [5] omet précisément toutes les légendes qui se trouvaient dans les *Vita* [2] et *Vita* [3] : la naissance du saint en Grèce, son séjour dans un monastère de la règle de saint Basile, son éducation à Athènes, la visite de Dagobert et ses donations, la légende étymologique d'Ursidongus. Or, ces légendes devaient déjà se trouver dans la *Vita* [1], perdue, car la *Vita* [2] et la *Vita* [3] présentent ces données, et pourtant elles sont indépendantes l'une de l'autre. Comment expliquer alors le silence de la *Vita* [5] pour ces légendes? Le P. Poncelet ne sait trop que répondre. Comme l'Homélie ou *Vita* [5] cite, au chapitre 1, une « *relatio* », le savant Bollandiste comprendrait par là la tradition du monastère de Saint-Ghislain; il n'est pas très enclin à identifier la *Vita* [1] avec cette *relatio*, car celle-ci présentait aussi ces fables omises par l'Homélie.

Nous sommes d'un autre avis. Il nous semble que cette *relatio* ne peut pas désigner la tradition purement orale du monastère, car la *Vita* [1], antérieure, comme nous le verrons plus loin, à la *Vita* [5] ou Homélie, doit s'être nécessairement basée sur la tradition orale; comme elle présente déjà les légendes, la tradition orale devait les présenter aussi. Le silence de la *Vita* [5] pour ces fables ne s'explique donc pas de cette façon. D'autre part, il est assez oiseux de penser à un esprit de critique tel, dans la *Vita* [5], que l'auteur aurait précisément omis toutes les données suspectes de la tradition.

A notre avis la *relatio* désigne la *Vita* [1] perdue. Nous croyons qu'on peut expliquer les données sobres de la *Vita* [5] sur le saint, de la manière suivante.

Nous constatons que cette *Vita* [5] est un sermon qui devait être récité le jour de la fête de saint Ghislain. Dans cette Homélie, l'auteur montre clairement qu'il ne veut pas s'occuper de Ghislain seul, mais bien de tous les saints qui ont vécu à l'époque de son héros et qui ont été en relation avec lui. Ainsi, en parcourant le tableau donné plus haut, on verra, aux compartiments **I**, **L**, **M**, que saint Vincent, sainte Waudru, sainte Aldegonde, sainte Gertrude, sont traités en même temps que Ghislain. Voici, avec plus de précision, l'indication des endroits où l'auteur parle de ces divers saints. Au chapitre 7, il parle de Waudru et de Vincent, son époux; au chapitre 8, il parle d'Aldegonde, dont il reproduit l'histoire légendaire; au chapitre 9 apparaissent Aldetrude et Madelberte; au chapitre 10, sainte Gertrude et saint Foillan; au chapitre 11 réapparaît saint Vincent avec son fils Landri.

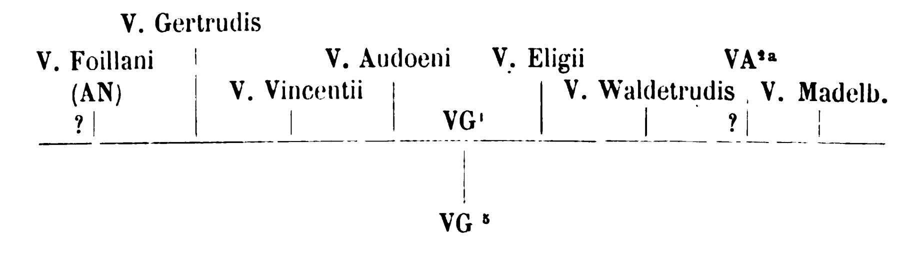
De plus, pour montrer que l'auteur veut traiter expressément tous ces saints, nous ferons remarquer qu'il s'est adressé chaque fois directement à leur *Vita*.

---

(1) *Analecta Bollandiana*, t. VI, p. 242.

Au chapitre 5, il emploie la *Vita Gisleni* [1], au chapitre 6, il s'est servi de la *Vita Eligii* et de la *Vita Audoeni* pour trouver des données sur ces deux évêques. Aux chapitres 8-9, pour retracer l'histoire de sainte Aldegonde, sa fuite et sa maladie légendaires, il s'approprie les données de la *Vita Madelbertæ*, comme le prouve, au chapitre 9, la mention des douze années de prélature d'Aldetrude (*Vita Madelbertæ*, chapitre 10) et le récit des deux miracles obtenus par l'intercession de Madelberte (*Ibid.*, chapitres 12-13). Au chapitre 10, il emploie la *Vita Gertrudis* et les *Virtutes* (1), sources qu'il cite d'ailleurs : « *ex ipsius vitæ casu colligere licet* ... (2) ». Pour saint Vincent et saint Landri, il s'est servi au chapitre 11, d'une *Vita Vincentii* perdue : « *horum decessus pandit liber actuum eorum gloriosus* ». En parlant au chapitre 12 de sainte Waudru, il cite la *Vita* de cette sainte : « *Sed hæc liber gestorum eius plenius narrat.* »

Si l'auteur s'est adressé directement aux sources, il faut bien en conclure que la biographie de Ghislain n'était pas pour lui à l'avant-plan (3) et que les développements, étrangers à cette biographie, devaient restreindre les données qu'il fournirait sur son héros. Dès lors, il pouvait se contenter des grandes lignes de la biographie de ce dernier, grandes lignes que nous trouvons effectivement dans la *Vita* [5], et négliger les données accessoires qui constituaient précisément les éléments légendaires. C'est ainsi que nous expliquerions la sobriété de l'auteur et l'absence de la légende. Résumons, avant de continuer, les dépendances de la *Vita* [5] vis-à-vis d'autres sources :



(1) MGH, SRM, t. II, p. 449.

(2) Cette relation fut déjà constatée par le **P. Poncelet** (*Analecta Bollandiana*, t. XII, p. 417, n. 1).

(3) Ce qui semblerait confirmer cette hypothèse, c'est que le titre original de la *Vita* [5] doit avoir été le suivant : « *Omelia de actibus vel de prædicatione beati Gislani, sacerdotis et* monachi, *de vita vel de conversione sanctorum Vincentii et uxoris eius Waldetrudis, seu Aldegundis virginis atque Gertrudis* ». (Cfr *Analecta Bollandiana*, t. VI, p. 257, variante 1) N'est-il pas permis de voir dans le mot *monachus* un indice que l'auteur connaît la donnée de la pénitence de Ghislain dans le monastère de St-Basile, et que par conséquent il fait un choix dans la matière, puisque cette donnée n'est pas reproduite dans le corps de l'Homélie? Mais ce titre de *Monachus* provient peut-être d'un copiste.

Comme on le voit, nous ne voudrions pas affirmer l'utilisation directe de l'*Additamentum Nivialense de Fuilano* (AN) ni la *Vita Aldegundis* [2a] (VA[2a]) ou de la *Vita Aldegundis* d'Hucbald (VAH).

Ayant éliminé la question assez compliquée des *Vita* [2], *Vita* [3] et *Vita* [5], il nous sera plus facile de reprendre les diverses biographies de saint Ghislain, dans leur ordre d'apparition, d'en examiner l'époque de composition, d'en déterminer l'auteur et ses sources.

Comme on l'a vu, il faut conclure avec le P. Poncelet, à l'existence d'une *Vita Gisleni* [1] qui est perdue. Il faut aussi admettre que cette biographie présentait déjà les légendes ou les données tout au moins suspectes que nous livrent la *Vita* [2] et la *Vita* [3]. A en juger par ces deux biographies, la *Vita Gisleni* [1] devait raconter comme suit l'histoire de saint Ghislain.

Ghislain naquit à Athènes, de parents nobles, étudia la philosophie et l'écriture sainte. Il se fit moine de la règle de saint Basile. Il se rendit à Rome et là une vision lui révéla sa tâche d'apôtre. Il devait se rendre en Gaule, dans le Hainaut, et y construire une église en honneur des saints Pierre et Paul. Il s'exécuta et emmena avec lui deux disciples. Il parcourut les bourgs et les monastères et s'aboucha avec saint Amand, dont il avait entendu parler. Enfin, il se dirigea vers *Castrilocus* (Mons) et se mit à défricher les environs. Un jour que Dagobert chassait en Brabant, une ourse s'enfuit sur le terrain où Ghislain habitait et se cacha sous son manteau. Dagobert fut étonné de ce que ses chiens n'osèrent pas attaquer l'animal et en conclut à la sainteté de Ghislain. Il lui fit des donations. Cependant, les chasseurs partis, l'ourse s'en alla, emportant les habits. Ghislain put suivre sa piste, grâce à une aigle qui planait en l'air et indiquait ainsi la route que suivait le fugitif. Ghislain le poursuivit jusqu'à ce qu'il arriva à Ursidongus. Il y trouva l'ourse et ses petits, reprit ses habits et bannit pour toujours les fauves de cet endroit. Car il était évident que le ciel venait de lui désigner, par ces prodiges, l'endroit où il devait s'établir. Il construisit un oratoire qu'il dédia aux saints Pierre et Paul. Cependant l'évêque Aubert apprit l'arrivée de cet étranger. Voulant scruter ses intentions, il le fit venir, en sa qualité d'évêque diocésain, et l'interrogea. Les réponses de Ghislain lui inspirèrent confiance et il consentit à venir consacrer l'oratoire, conjointement avec saint Amand. Le reste de la légende est identique à ce que nous avons raconté dans la biographie du saint en tête de cette étude.

Les données sur son origine athénienne, ses études, sa profession comme moine de la règle de saint Basile, son voyage à Rome n'ont d'autre garant, comme le fait remarquer D. U. Berlière (¹) que la tradition du monastère de Saint-Ghislain. Or, ces données peuvent être intro-

(¹) *Monasticon Belge*, t. I, p. 246.

duites dans l'histoire du saint pour donner plus d'importance au fondateur de leur monastère : légendaires, elles sont peut-être inspirées de la légende de Denis l'Aréopagite, que la *Vita* ² connaît et cite à propos du voyage à Rome (chapitre 3). La visite de Dagobert est sans doute inventée pour fortifier par là la situation juridique des possessions du monastère de Saint-Ghislain. De fait, il existe un pseudo-diplôme d'Otton I, daté de 956, pour la *cella* et pour la *villa* de Hornu, confirmant ces donations de Dagobert. C'est un faux de l'année 1145 (1), dont les données sont empruntées à Rainerus (2). Dans cette anecdote de l'ourse, on peut voir une légende étymologique du nom de l'endroit, que la tradition appelle *Ursidongus* : l'animal qui vient se cacher près d'un saint, est un thème hagiographique fréquent. Nous en avons cité des exemples à propos de la *Vita Hadelini*. Les autres données de la tradition concernant saint Ghislain sont plausibles et concordent avec le récit des *Vitæ* de sainte Waudru et de sainte Aldegonde.

La *Vita Waldetrudis* parle des relations de la sainte avec saint Ghislain. Comme elle date du IXe siècle, on peut se demander si cette donnée n'est pas empruntée à la *Vita Gisleni* ¹. Puisque cette *Vita* ¹ est perdue, on ne saurait affirmer la relation avec certitude. Toutefois on remarque, au chapitre 11 de la *Vita Gisleni* ², que l'apparition de saint Géry à la *villa* de Boussu, est racontée en termes à peu près identiques que dans la *Vita Waldetrudis*. D'autre part, la *Vita* ³, qui raconte cet épisode, est ici plus indépendante du texte de la *Vita Waldetrudis* : c'est peut-être un indice que pour ce passage, les deux *Vitæ Gisleni* ont puisé dans la *Vita* ¹ plutôt que dans la *Vita Waldetrudis*. Dès lors, c'est de la *Vita* ¹ que, s'est peut-être inspirée la *Vita Waldetrudis*. Mais comme un terme de comparaison (*Vita Gisleni* ¹) manque, on ne saurait trancher la question.

La *Vita* ¹, qui doit dater en tous les cas d'avant le Xe siècle, a été suivie de la *Vita Gisleni* ². Cette *Vita* ² est copiée par la *Vita Autberti Cameracensis*, qui date de 1015. Elle date donc au plus tard du commencement du XIe siècle.

Le P. Poncelet (3) se contente d'affirmer qu'elle existait certainement au XIe siècle. Ghesquière (4) datait cette biographie du IXe siècle, la plaçait peu après 898, et l'identifiait avec la *Vita Gisleni* citée par Hucbald de Saint-Amand dans sa *Vita Aldegundis*. Cette dernière opinion

(1) MGH, *Diplomata regum et imperatorum Germaniæ*, t. I, p. 605.

(2) Cfr le **P. Poncelet** dans les *Analecta Bollandiana*, t. VI, pp. 249-250.

(3) *Analecta Bollandiana*, *tom. cit.*, p. 235. — Le manuscrit de Mons où elle se trouve (no 27) est daté par le P. Poncelet du milieu du XIe siècle. Le *Neues Archiv* (t. II, p 266) semble donc avoir exagéré, comme il arrive assez souvent dans cette revue, l'antiquité de ce manuscrit en le plaçant au Xe siècle.

(4) AA. SS. B., t. IV, p. 338, no 4.

est erronée, comme il ressort de ce que nous avons dit plus haut. Quant à M. Holder-Egger (1), il y voit une œuvre de la seconde moitié du IXe, ou du Xe siècle.

Le P. Poncelet (2) combat cette idée et finit par affirmer que la *Vita* peut être placée, en toute sécurité, au XIe siècle. Nous pencherions plutôt pour le Xe siècle, parce qu'on y rencontre des mots comme *cujatis* (d'où [êtes-vous]), *finetenus*, *eatenus*, *ex asse*, *farigestio*, et des expressions classiques comme « *Phœbo terræ umbras petente* », qui s'emploient surtout à cette époque (3). De plus, on trouve dans la *Vita* 2 une expression caractéristique « *Galliam... Franciæ* », que nous offre aussi la *Vita* 5, qui est du Xe siècle, « *Galliarum... Francorum* » (chapitre 15) (4).

Peu après la *Vita* 2 fut composée la *Vita* 3. L'auteur s'appelle Rainerus et adresse son œuvre à Radbod, abbé.

Le P. Poncelet (5) s'est attaché à identifier ces personnages. Pour lui, Rainerus est un moine de Saint-Pierre de Gand, et l'abbé Radbod, l'abbé de ce nom qu'on trouve au même monastère. C'est ainsi qu'on s'explique l'indépendance de la *Vita* 2, œuvre d'un moine de Saint-Ghislain et de la *Vita* 3, œuvre d'un Gantois. L'abbé Radbod fut prié de faire écrire cette biographie par l'abbé Simon de Saint-Ghislain (989-1015). Rainerus dut donc écrire aux environs de l'an 1000 : il remania son œuvre et y fit des ajoutes, ce qui explique la mention de miracles arrivés en 1035 et 1036 (6). Rainerus y a ajouté un sermon et des considérations morales (7). Pour composer sa *Vita*, l'auteur a utilisé la *Vita Gisleni* 1 et une tradition orale fournie par l'abbé Simon, et pour le *Liber Miraculorum*, il a sans doute puisé à la même source que l'*Inventio* et les *Miracula* écrites par un disciple de Saint-Gérard de Brogne, au Xe siècle (8).

En remaniant la *Vita* 1, Rainerus procède comme tous les remanieurs. Il met en dialogues les discours des personnages (chapitres 5, par exemple), introduit de longs discours (par exemple, chapitre 17), insère des vers, comme cela se pratique dès le Xe siècle, amplifie

(1) MGH, SS, t. XV, p. 205.

(2) *Analecta Bollandiana*, t. XII, p. 415, n. 3.

(3) Cfr ce que nous avons dit à propos de la *Vita Dodonis*.

(4) Peut-être la *Vita* 2 fut-elle composée à l'occasion de l'élévation des reliques, faite par Ortbald, archidiacre de Cambrai, sur l'ordre d'Etienne de Liège au Xe siècle. Cfr *Miraculi Sancti Gisleni*, ch. 3.

(5) *Analecta Bollandiana*, *tom. cit.*, pp. 218 et sv.

(6) *Miracula*, ch. 36-37 dans *Analecta Bollandiana*, t. V, p. 285, l. 25 et svv.; p. 287, l. 30 et sv.

(7) *Analecta Bollandiana*, t. VI, p. 233.

(8) *Ibid.*, pp. 239-240.

par lieux communs. Au chapitre 11, il a consulté une vie de saint Amand « *ut legitur in vita ipsius* ». Cela se comprend pour un moine de Gand.

La *Vita* [2] aussi présente des réminiscences d'autres *Vitæ* que la *Vita* [1]. Nous avons déjà noté qu'au chapitre 11 nous trouvons la vision de sainte Waudru à Boussu, en des termes presque identiques à ceux de la *Vita Waldetrudis* pour ce passage. Le chapitre 15 raconte la vision d'Aldegonde, qui vit saint Amand monter au ciel, comme le rapporte le chapitre 14 de la *Vita Aldegundis* [1] (VA[1]). Mais ce même chapitre 15 de la *Vita Gisleni* [2] relate aussi, à propos de saint Ghislain, la maladie de sainte Aldegonde, qui nous est racontée pour la première fois dans la *Vita Aldegundis* [2] amplifiée (VA[2a]). Ces emprunts à l'histoire de Waudru et d'Aldegonde sont-ils faits directement aux *Vitæ* de ces saintes, ou cela se trouvait-il déjà dans la *Vita Gisleni* [1]? Il serait difficile de répondre, mais la présence de ces épisodes dans la *Vita* de Rainerus porterait à croire que déjà la *Vita Gisleni* [1] avait emprunté ces passages aux biographies d'Aldegonde et de Waudru.

La *Vita Gisleni* [4] n'est qu'un résumé de Rainerus, gardé dans un manuscrit du Saint-Sauveur d'Utrecht : ce n'est qu'une reproduction des chapitres 1, 2, 5, 6 de la *Vita* et des *Miracula* du moine de Gand.

La *Vita Gisleni* [5] ou Homélie de saint Ghislain, rencontrée et étudiée plus haut, doit dater au plus tard du X[e] siècle, car le manuscrit est de cette époque.

Ghesquière ([1]) l'attribue à un disciple de saint Gérard et en place la composition vers 938, comme l'indique la copie qu'il a faite du manuscrit de Saint-Ghislain TT, conservée chez les Bollandistes et qui porte comme intitulé : « *Homilia de actibus et prædicatione SS. patris et fundatoris nostri Ghysleni scripta a monacho sub obedientia sancti patris Gerardi, restitutori nostri militante circa anno Domini 938* ».

La *Vita* [6] n'est autre chose qu'un remaniement de cette Homélie. Le copiste du manuscrit qui nous livre cette *Vita* [6], avait annoté à la fin : « *Hæc homilia ex veteri necnon attrita membrana huius monasterii desumpta non concordat per omnia cum suo originali, sed per detractionem et additionem claritate reddita est, ut pio et curioso posset deservire lectori* ».

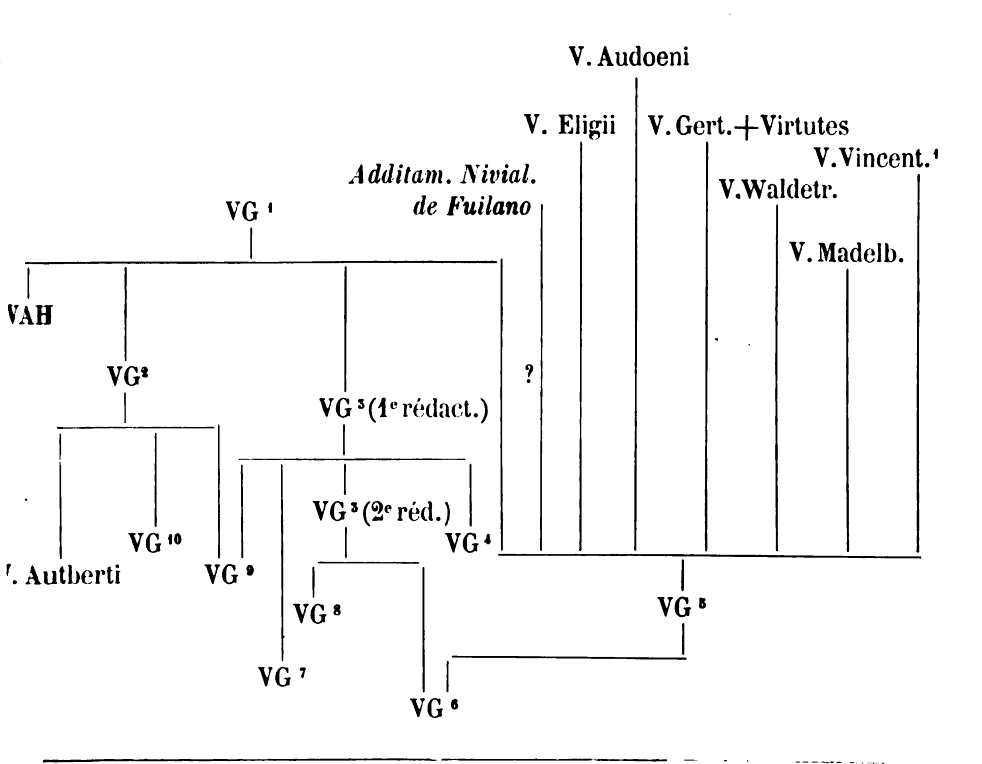
Cette Homélie fait de Ghislain un évêque d'Athènes, et renchérit donc sur la légende antérieure. Au chapitre 10, elle copie le chapitre 3 de Rainerus. Au chapitre 24, elle introduit un discours d'adieu de Ghislain quand il va partir pour la Gaule. Elle fait aussi allusion à l'histoire de l'ourse (chapitre 25). Les chapitres 26-27 con-

AA. SS. B., t IV, p. 337, n° 7.

stituent une longue réfutation des hérétiques qui rejettent le culte des saints. Pour le reste, cette Homélie n'ajoute que des considérations philosophiques et morales (¹).

La *Vita Ghisleni* [7] est l'œuvre de Philippe de Harvengt, abbé de Bonne-Espérance (1183), qui a remanié la première rédaction de Rainerus et y a fait quelques ajoutes. Outre cela on possède encore deux biographies métriques, la *Vita* [8] et la *Vita* [9]. Dans la *Vita* [8], le personnage désigné par O est peut-être Oduin, abbé de Saint-Ghislain de 1081-1093, si toutefois il s'agit ici d'un abbé de ce monastère (²). La *Vita* [9] copie la *Vita* [2] aux chapitres 2, 3, 13; la *Vita* [3] au chapitre 11; la *Vita* [2] des chapitres 14-17; et la *Vita* [3] et les *Miracula* de Rainerus aux chapitres 1, 2, 5, 6, 7, et peut-être au chapitre 12. Enfin le P. Poncelet, distingue encore une *Vita* [10] dans un office de 87 vers, contenu dans le manuscrit de Mons 221, du XI[e] siècle, dont le texte semble pris de la *Vita* [2].

On peut résumer la dépendance des diverses biographies dans le schéma suivant :



(¹) Cette *Vita* [6] a paru longtemps après l'Homélie du X[e] siècle Cfr **P. Poncelet,** *Analecta Bollandiana*, t. VI, p. 242.

(²) Cette *Vita* [8] a utilisé la seconde rédaction de Rainerus. Cfr **Le même,** *ibid.*, p. 246.

On voit donc ici que ces biographies se rattachent au cycle des abbesses de Maubeuge, dont nous retrouverons d'autres chaînons plus loin. Passons à un autre cycle, celui de la famille de sainte Rictrude.

Sainte Rictrude (1) naquit de parents gascons, Ernoldus et Lichia (2). Elle se maria à un descendant de Gerbert, le Franc Adalbald, qui avait des possessions dans l'Ostrevant et en Vasconie (3). Rictrude eut de ce mariage quatre enfants, Mauronte, Clotsinde, Eusébie, Adalsinde (4). Saint Riquier, abbé de Centula, sur la Somme, fut père spirituel de Mauronte (5); Clotsinde reçut le baptême des mains de saint Amand, et Eusébie fut tenue sur les fonts par la reine Nauthilde, femme de Dagobert.

Un jour qu'Adalbald était allé visiter ses domaines en Vasconie, il fut assassiné en chemin (6). Saint Amand conseilla à sa veuve de se consacrer à Dieu (7). Rictrude suivit ce conseil et choisit le monastère de Marchiennes, sur la Scarpe, construit par saint Amand (8). Saint Jonas, premier abbé, en avait fait un monastère double et y avait introduit des sanctimoniales (9). C'est là que Rictrude se retira, avec ses trois filles, tandis que Mauronte restait attaché au ser-

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 442.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1549.
A. Molinier, SHF, t. I, nº 523.
Wattenbach, DGM, t. I, pp. 336, 424.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, nºs 7247-7252.

(2) La chronique de Marchiennes du XIIe siècle (cfr *Neues Archiv*, t. XV, pp. 447 et sv.) rapporte au ch. 3, à propos de sainte Rictrude : » Fuit autem filia Hernoldi clarissimi et fortissimi, cognomento nobilis, de gente Getharum. Cuius gesta militaria rithmice composita et eius fratrum adhuc decantantur in palaciis regum et theatris populorum «. Or, ces mots font évidemment allusion à Ernaud de Gironde, dans la geste française de Guillaume d'Aquitaine. On voit donc ici l'hagiographie contaminée postérieurement par l'épopée.

(3) *Vita Rictrudis*, ch. 11.

(4) *Vita*, ch. 10.

(5) *Vita Richarii d'Alcuin*, ch. 10; *Vita Rictrudis*, ch. 10.

(6) *Vita*, ch. 11. Il fut gratifié d'un culte et ses reliques furent transportées à Elnone, mais on n'en a pas de *Vita*. Cfr **Ghesquière**, AA. SS. B., t. II, pp. 393-404. *Vita Eusebiæ*, ch. 5.

(7) *Vita*, ch. 12.

(8) *Vita*, ch. 16.

(9) » In quo (monasterio) et monachorum ordinem beatus Amandus haberi voluit; sed iam dictus abbas (Jonatus) sanctimoniales, prout sibi visum fuerat, aggregavit. « *Vita*, ch. 16. — « .... Sanctus Amandus monachos in Marcianis aggregare disposuerat, sed Jonatus, concessa sibi potestate ab ipso, virginalem mentis et corporis diligens pudicitiam, sanctimoniales ibi esse instituit. « *Vita Jonati*, ch. 17. Cfr aussi *Historia miraculorum sanctæ Rictrudis*, ch. 14.

vice du palais royal (1). Bientôt la plus jeune des filles de Rictrude, Adalsinde, mourut. Quant à Mauronte, il se sépara de son épouse, fut tonsuré à Marchiennes par saint Amand et devint abbé de Breuil, monastère qu'il construisit non loin de Liessies (2). Une des filles de Rictrude, Eusébie, se rendit au monastère de Hamaye, et y devint abbesse. Elle y mourut, semble-t-il, le 16 mars 689, âgée de 46 ans. Quant à Mauronte, il mourut vers 701 (3). Sa mère Rictrude avait rendu l'âme à soixante-quatorze ans, la quarantième année de sa prélature à Marchiennes, en 687. Elle fut ensevelie dans ce monastère.

La biographie de sainte Rictrude est sortie de la plume d'Hucbald de Saint-Amand. Il la composa à la demande de la communauté de Marchiennes, l'an 907 (4), et la dédia à Etienne (5), évêque de Liège, son ami et protecteur. La chronique de Marchiennes du XIIe siècle n'a que des louanges pour ces deux esprits éclairés du IXe-Xe siècle, dont les goûts correspondaient si bien : « ***Stephanus Leodicensis episcopus, vir grandævus et miræ sanctitatis, ab Hucbaldi S. Amandi monacho vitam eius (Rictrudis) conscribi præcepit. Hic est autem episcopus qui .... vitam B. Lamberti martyris tam devote quam eleganter composuit .... qui propter ea Hucbaldum ad conscribendam vitam eius***

(1) Un Mauronte est nommé dans la *Vita Richarii* d'Alcuin et dans la *Vita Walarici* La *Vita Richarii* en parle au ch. 12 : « Maurontus, nobilis quidam vir et terrarum et silvarum ad regem pertinentium servator ... qui et ipse Maurontus postea, sæculari habitu deposito, monachus factus est in eodemque loco » (à Moustiers-la-Forêt, dans le bois de Crécy). Cette donnée de la retraite dans le bois de Crécy laisse douter de l'identité de ce Mauronte avec le nôtre ; mais il se peut que la tradition racontait autrement sa vie. Il est étrange qu'Hucbald n'a pas copié ce passage, alors qu'il a copié le ch. 10 de la même *Vita* : raison de plus pour douter de l'identité du Mauronte de la *Vita Richarii* et du fils de Rictrude. Quant au Mauronte nommé dans la *Vita Walarici*, au ch. 23, ce qu'on rapporte de lui est identique aux données sur le fils de sainte Rictrude : « qui et ipse summos inter proceres palatii et dignitatem aulæ regiæ illo in tempore cunctos suo ingenio præcellebat. Sed maiora tamen his potitus est, dum formosam sibi valde pro Christo reliquerat sponsam, sed et. cuncta dignitate sæculi postposita, cœlestis Domini sequebatur vestigia. » Mais, il est frère d'un certain Ursinus. Dès lors, ce ne peut-être le fils de Rictrude, du moins si on peut se fier à la généalogie de la *Vita Rictrudis*. Le Mauronte de la *Vita Richarii* et celui de la *Vita Walarici* sont probablement le même personnage, mais il faut sans doute les distinguer du fils de Rictrude. Cependant **Hariulf** (*Chronique de Saint-Riquier*, lib. I, ch. 16) identifie le Mauronte de la *Vita Richarii* avec le fils de Rictrude.

(2) *Vita*, ch. 24.

(3) A Marchiennes d'après la *Vita Mauronti*, ch. 4.

(4) « Innotescat tempus nativitatis Christi summi regis, cuius agebatur annus nongentesimus septimus, revoluto ordine in decimo Indictionis anno huius editæ scriptionis. » *Vita*, Préface (ch. 2).

(5) « Domino præsuli Stephano ... Hucbaldus ... cum potius libenter me infimum esse gloriarer cœnobitam monasterii sancti Amandi ... vestri quoque dudum prædecessoris. » *Vita*, Préface.



(Rictrudis) elegit, quod esset vir litteratus, et inter monachos sana de eius conversatione haberetur opinio .... ». (Lib. I, chapitre 17.)

Cet éloge n'est pas exagéré.

Les anciens actes de sainte Rictrude, datant d'avant l'invasion normande, avaient sans doute disparu lors de la destruction du monastère de Marchiennes par les Normands, en 879. La communauté s'adressa donc à Hucbald (1) et lui demanda la rédaction d'une nouvelle biographie. Hucbald ne possédait ni tradition ni source écrites, et se trouva fort perplexe devant la tâche : il préférait se taire que de raconter des faussetés. Comme il refusait à la première invitation, on lui procura des récits fragmentaires qui concordaient avec les données de la tradition orale. On doit peut-être voir dans ces récits d'autres *Vitæ* de saints où on parlait de Rictrude. Ainsi la *Vita Richarii* d'Alcuin relate au chapitre 10, un épisode de la vie de sainte Rictrude, épisode qui a été repris par Hucbald dans son œuvre. De plus, des personnes dignes de foi lui affirmèrent par serment que les données orales qu'ils lui transmettaient étaient conformes aux données des sources anciennes, disparues lors des pillages des Normands (2). En présence de ces garanties, Hucbald se rendit (3) et se mit au travail, Mais fidèle à l'esprit du moyen âge, habitué à l'anonymat (4), Hucbald ne consigna pour garantir la valeur de l'écrit, ni date ni nom d'auteur. Cette négligence déplut à l'évêque Etienne de Liège, qui exigea ces garanties, comme le veulent les « *Scolastici* »; Hucbald inscrivit, dans le prologue, son nom et la date de composition et s'excusa de l'oubli involontaire (5).

Cette biographie repose donc sur des renseignements relativement sérieux, si on les compare aux sources de plusieurs autres *Vitæ*. Le monastère avait été détruit en 879 (6); l'auteur écrivit en 907. Il pouvait donc y avoir, dans les données qu'on lui fournit oralement, des souvenirs inspirés encore directement de la *Vita* qui avait disparu vers 879. Aussi la *Vita Rictrudis* s'en ressent. Il y a là une

(1) » A clericis et sanctimonialibus congregationis Dei dilectæ famulæ beatæ Rictrudis rogitatus ... » (*Vita*, Préface, ch. 1).

(2) » Quia tanto transacto tempore, nullæ certæ relationes de his scripta videram, vel audieram, veritus ne forte dubia pro certis, falsa pro veris asserem .... Cumque renitenti mihi quædam historiarum exemplaria suis ostenderent concordantia dictis, de cetero illis quorum non contemnandæ videbantur personæ mihi fidem facientibus, quod hæc quæ referebant, eadem olim tradita litteris fuerunt, sed infestatione northmannicæ depopulationis deperierunt. » *Vita*, Préface (ch. 1).

(3) » Tandem adquievi ... » *Ibid.*

(4) Hucbald, dans sa *Vita Aldegundis*, prie de laisser l'anonymat à cette œuvre » quodcumque acciderit, per amicitiam rogo, ne nostrum nomen in hoc opere sentiatur. » AA. SS., *Januarii*, t. II, p. 656.

(5) Préface (ch. 2), dans AA. SS. B., t. IV, p. 489.

(6) *Historia Miraculorum Sanctæ Rictrudis*, II, ch. 1.

histoire très plausible, mêlée sans doute à quelques légendes, mais ce défaut est inévitable. D'ailleurs certaines données semblent être des dramatisations à mettre sur le compte de l'auteur, comme le récit de ce festin donné par Rictrude, dans sa *villa* de Boiry, où elle invite Dagobert, qui voulait la forcer à se remarier, et où, en présence du roi et des convives, elle se coiffe elle-même la tête du voile de sanctimoniale (1). Les autres données légendaires sont sans doute à imputer à la tradition populaire, comme cette abeille qui voltige autour de la tête de Mauronte, quand saint Amand le tonsure à Marchiennes (2). C'est là un thème hagiographique légendaire qui se retrouve fréquemment pour signifier la prédestination du saint. Hucbald commet l'erreur de faire vivre saint Amé, évêque de Sens, exilé par le roi Thierry, à côté de Rictrude, et d'Eusébie. Ce synchronisme ne se conçoit pas en bonne chronologie (3). L'anecdote des voyages nocturnes entrepris par Eusébie, en compagnie d'Amé, au monastère de Hamaye, malgré la volonté de sa mère et le récit de la fustigation que celle-ci fit appliquer à sa fille par Mauronte, quand elle découvrit ces pérégrinations clandestines (4), sont probablement basés sur la tradition populaire. Mais à part ces données, le reste de la biographie n'offre pas de données choquantes. Chose intéressante, on remarque, au chapitre 22 de la *Vita*, une relation littéraire étroite avec la *Vita Richarii*, chapitre 10. Voici en effet :

VITA RICHARII.	VITA RICTRUDIS.
... Visitavit enim equitando quandam Deo devotam feminam Richthrudam nomine, et iam post dulces vitæ epulas et post conloquia salubria ipse vir Dei, ascenso equo, ad propria remeare disposuisset, et femina, prædicta iuxta morem equitantis vestigia pariter secuta est, habens in ulnis filiolum suum, ut parvulus quoque benedictione hominis Dei roboraretur, quem ipse ante sacro baptismate Deo regeneravit. Accepto infante eques venerandus seu ad benedicendum seu ad osculandum, sed antiquus hostis omnibus bonis inimicus inmisit equo ferocitatem, qui huc illucque dentibus frendens, pedibus calcitrans et toto corpore, insaniens et inconsueto impetu per rampum discurrere cœpit ... etc.	Hic, ut prælatum est ..... Accidi vero aliquando, ut idem venerabilis sacerdos, tam pro sanctitate quam etiam pro familiaritate, beatam equo vectus inviseret Rictrudem. Cumque post sacra colloquia, quibus pariter dulces vitæ celestis sumpserunt epulas. vir Dei, conscenso equo, redire vellet ad propria; eadem quoque Dei famula, dilectionis causa a domo paululum progressa, gestans in ulnis suum quidem natulari generatione, illius autem spirituali generatione filiolum, eius secuta est vestigias quatenus ipse parvulus benedictione muniretur paterna. Sed cum iam vir Dei equo sedens eundem in manibus accepisset infantem, sive ad benedicendum, seu ad osculandum; omnium bonorum hostis et invidus diabolus insolitam immisit equo eius ferocitatem ... etc.

(1) *Vita*, ch. 14.
(2) *Vita*, ch. 23.
(3) AA. SS. B., t. IV, p. 503, note *b*.
(4) *Vita*, ch. 25-26.

Familia vero pro morte pueri vel casu viri Dei strepere, plangere, heiulare non destitit ... etc. ([1]).

Sed et familia tristis, dolens et ciulans, magnis instabat plangoribus, ad triste congregata spectaculum ... etc. ([2]).

Cette *Vita Richarii* fut écrite par Alcuin entre 800 et 804 ([3]), donc avant la destruction du monastère de Marchiennes. Dès lors, ce passage concernant sainte Rictrude, est peut-être emprunté par Alcuin, à cette vieille *Vita Rictrudis*, dont parle Hucbald.

Comme elle avait disparu à l'époque de celui-ci, on doit reconnaître dans la *Vita Rictrudis* un de ces « *exemplaria* », récits fragmentaires contenus dans des *Vitæ* où on parlait de Rictrude. De fait on constate que l'abbaye de Marchiennes possédait une *Vita Richarii*, puisqu'on la cite comme lecture de table des moines au XIII[e] siècle ([4]). On y possédait aussi une *Vita Amati* ([5]), mais celle-ci a été composée sans doute après Hucbald.

Dans cette *Vita Rictrudis*, Hucbald commence par une introduction générale, où se remarque la légende nationale de l'origine troyenne des Francs. L'auteur nous explique la politique de Dagobert, qui donne à son frère Caribert le pays entre la Loire et les Pyrénées, c'est-à-dire l'Aquitaine. Caribert meurt (631), ainsi que son fils, et Dagobert reste ainsi maître de tout le royaume franc. Ces données concordent exactement avec le Pseudo-Frédégaire (chapitre 62); c'est probablement là que Hucbald les a cherchées. L'auteur relate aussi l'éducation de Dagobert par saint Arnoul de Metz, en s'inspirant sans doute de la *Vita Arnulfi*, puisqu'il dit : « *Sicut de eo scriptum est* ». Il emploie aussi la *Vita Amandi* de Baudemond pour retracer l'histoire des relations de saint Amand avec Dagobert et le baptême de Sigebert ([6]). Il risque aussi une étymologie du mot : « *Vascones* », empruntée à l'*Etymologicon* d'Isidore de Séville (lib. IX, chapitre 2, n° 107), source qu'il exploite aussi pour retracer le portrait des deux époux Adalbald et Rictrude ([7]). Ce portrait est pris à l'*Etymologicon*, livre IX, chapitre 7, n° 28 ([8]). Hucbald agrémente son œuvre de considérations philosophiques, par exemple au chapitre 8, où nous trou-

---

([1]) MGH, SRM, t. IV, *Vitæ*, 2, pp. 394-395.

([2]) AA. SS. B., t. IV, p. 498.

([3]) MGH, loc. cit., p. 383.

([4]) **C. A.**, *Les lectures de table des moines de Marchiennes au XIII[e] siècle*, dans la *Revue Bénédictine*, t. XI (1894), p. 32.

([5]) *Ibid.*, loc. cit.

([6]) Le catalogue de l'abbaye de Marchiennes, du XI[e] siècle, cite en effet une *Vita Amandi* conservée dans l'*armarium* de l'abbaye. Cfr *Analecta Bollandiana*, t. XXIV (1905), p. 468.

([7]) *Vita*, ch. 5.

([8]) Cfr **J. Desilve**, *De Schola Elnonensi Sancti Amandi*, pp 104 et svv.

vons des vues sur la morale ou éthique, et les vertus cardinales : les textes de l'écriture ne font point défaut. Au point de vue de la forme, on peut remarquer que la *Vita* a des parties fort assonancées, comme d'ailleurs toutes les œuvres d'Hucbald. Voici, par exemple, le prologue : « *Dum Francorum gentem in suis olim primoribus de minore progressam Phrygia | atque ex regali Troianorum propagatam prosapia | diuque fanatica simulachrorum delusam dementia | ad agnitionem veritatis divinæ voluisset venire gratia* ... ».

En somme, cette *Vita Rictrudis* est un travail de quelque valeur et la composition révèle le littérateur distingué que fut Hucbald de Saint-Amand.

Cette *Vita Rictrudis* fut mise en vers par un moine du monastère d'Hucbald, Jean de Saint-Amand ([1]) et adressée à un moine de Gand, Étienne, sur la demande de l'évêque Erluin de Cambrai (995-1012) ([2]). L'auteur y suit pas à pas la biographie écrite par Hucbald.

* * *

A la biographie de sainte Rictrude se rattache intimement la *Vita Eusebiæ* ([3]). Comme on pouvait s'y attendre, puisque les données de la *Vita Rictrudis* d'Hucbald étaient assez abondantes pour sainte Eusébie, le biographe de celle-ci s'est contenté de copier en grande partie la *Vita Rictrudis* :

Comparaison de la **Vita Eusebiæ** *et de la* **Vita Rictrudis**.

VR.	VE.
1. Fuit vero temporibus Clotharii... qui a Clodoveo ... quartus exstitit.	2. .... Quartus autem a Ludovico Lotharius ...
2. ... fratri suo Hariberto non sibi uterino ad regendum concessisse . .	fratrem, non tamen uterinum, nomine Hairbertum asseiscit in regnum ...
5. Temporibus ergo præfatis cum crebro Francis Wasconia fieret permeabilis, Rictrudis puella bonæ indolis jam facta nubilis videtur, diligitur atque eligitur a quodam Francigena Adalbaldo nomine	3. Sub ea tempestate cum eventuum varia occasione Wasconia et Francis et patriensibus fierit sub permeandi communitate, quidam Francigena nomine Adalbaldus ... visa ibi puella nomine Rictrude iam nubilibus contigua annis.

([1]) AA. SS. B., t. IV, p. 483, n° 2.

([2]) Cfr *Analecta Bollandiana*, t. XX, p. 463. La *Vita Metrica* est éditée fragmentairement dans les AA. SS., *Februarii*, t, I, pp. 300-301 et AA. SS., *Maii*, t. III.

([3]) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis*, p. 422.
Potthast, BHMA, t. II, pp. 1299.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 526.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n°s 2736-2738.
Nous suivons l'édition des AA. SS. B., t. IV, pp. 557 et svv,



Mater denique eius Gerberta fuerat filia sanctæ Gertrudis in monasterio nunc Hamaticensi a se ædificato requiescentis ...	... Siquidem mater eius Gerberta S. Gertrudis, nunc in Hammatico monasterio a se constructo quiescentis, extitit filia.
6. Quos cum essent parentes eorum iusti et per seipsos et per familiares sibi servos Dei educaverunt et erudierunt in timore Domini, auctos ab infantia benedictione cœlesti	4. ... Quæ repudiatis carnalibus nuptiis prætiosiorem his amplectentes virginitatem, meruerunt in terris vitam exemplificare cœlestem. Hos ergo parente ad altiora contendere cupientes et per se et per Dei servos sibi familiariter studuerunt in lege Domini efficere perfectos et probabiles.
Mauronto siquidem venerabilis Deoque dignus sacerdos Richarius Pater spiritualis exstitit, eumque per sacrum Baptisma Deo regeneravit : Clotsendem egregius Pontifex Amandus, quia sacris dignisque manibus e fonte salutari excepit, in omnibus Deo dignam reddidit : Eusebiam vero ex sacro lavacro Nanthildis regina uxor Dagoberti suscepit.	Mauronto denique sanctus sacerdos Richarius, bonorum omnium præconio dignissimus, Pater spiritalis extitit : Clotsendem Præsul Amandus, fama virtutum suarum quaqua venum notificatus, ex sacro fonte suscepit : Eusebiam Regina Nanthildis Coniunx Dagoberti regis.
7. Quid multa? intereundum insidiis malignorum et, *ut fertur*, eorum quibus sanctum displicuerat matrimonium ...	5. ... Nam inter itinerandum insidiis appetitur eorum, quos supra diximus non assensisse in eius coniugium.
10. Locum vero ubi spiritualibus daret operam exercitiis, cum consilio et auxilio sæpedicti Præsulis, qui eidem erat a secretis, elegit valde congruum, monasterium scilicet Marcianas vocatum, quod ab eodem pontifice super fluvium Scarb fuerat constructum.	... init consilium cum philochristis qui erant ei a secretis .... : inter quos B. Amandus concilii, perspicacia et salubritate erat præcipuus. Cuius hortatu et admonitione aggressa ... Eligitur itaque locus huic proposito aptissimus, Martianas nomine, in monasterium super Scarb fluvium situm ...
12. Mauronto primogenito suo adhuc in laicale habitu regalibus obsequiis ac negotiis militaribus corpore potius quam mente detento, de quo in sequentibus opportunus vobis erit sermo.	6. At frater earum Maurontus seculari habitu adhuc potius corpore quam animo impeditus, operam dabat obsequiis regalibus, ut competebat oficio et nobilitati eius ...
15. .... Cui etiam ad capessendum cumulandumque sanctæ conversationis emolumentum, sanctum sancti viri Amati Episcopi Deus addit collegium : qui beatus vir electus et sublimatus ad Episcopatum urbis Sidunensium eo tempore quo Theodericus Rex iniquam exercebat tyrannidem, insimulatur falso quasi de infidelitate apud ipsum, in Perona ... Deinde post excessum B. Ultani traditus est præfato Dei famulo Abbati Mauronto ... etc.	Cui exemplar singulare in iustitia et sanctitate S. Amatum Dominus in collegium dignatus est addere, ut in eo haberet speculum perfectioris vitæ. Hic primum antistes Senonensium apud Theodoricum Regem, alterum suis temporibus Neronem in servorum Dei persecutione, de infidelitate insimulatus et a sua sede exiliatus, eidem Mauronto Dei famula fuerat commendatus etc.

Comme le montre ce tableau, l'auteur a copié consciencieusement son modèle; c'était le meilleur parti à prendre, vu l'absence d'autres données traditionnelles, orales ou écrites, sur la sainte. Au chapitre 2,

il a imité l'introduction historique d'Hucbald, pour raconter l'histoire de la Vasconie sous Dagobert. Au chapitre 5, il atteste le culte donné à Adalbald, le mari de Rictrude, et note l'efficacité de ses reliques (1). Au même chapitre, il place erronément l'origine du monastère de Marchiennes sous Clothaire II, tout en ajoutant « *quantum datur conici* ». Au chapitre 9, il introduit une légende à propos de la flagellation d'Eusébie par Mauronte, épisode que nous avons raconté à propos de la *Vita Rictrudis*. Une partie de la verge tomba à terre, poussa de suite des racines et fleurit. Cette donnée lui est fournie par la légende populaire : « *Est apud vulgus hoc quidem in opinione, quod ab eo ruminatur ex antiquitatis traditione* (2) » et l'auteur s'étonne qu'on n'ait pas encore reproduit cette pieuse anecdote : « *et mirum cur qui alia scripsere, hoc eo modo posterorum substraxerunt notitiæ* (3) ». Il vise sans doute Hucbald de Saint-Amand. A partir du chapitre 11, il nous fournit des données qui lui sont propres, mais comme la tradition ne saurait lui donner plus de renseignements qu'à Hucbald, il introduit des lieux communs, pour retracer les vertus de la sainte. Au chapitre 12, il nous dit probablement, d'après la tradition locale de Hamaye, qu'Eusébie resta abbesse de ce monastère pendant 23 ans (4). Après avoir raconté la mort de la sainte en appliquant le thème hagiographique du discours d'adieu à la communauté et de la réception de l'âme de la défunte au paradis, il termine, au chapitre 12, la biographie proprement dite. Le chapitre 13, le dernier de la *Vita*, raconte la translation d'Eusébie dans une nouvelle église par les soins de l'abbesse Gertrude, veuve d'Ingomar. Cet Ingomar est peut-être celui que la *Vita Eligii* (5) cite comme un comte de Thérouanne. Dans le prologue l'auteur révèle sa connaissance de la littérature classique et toute la *Vita* montre d'ailleurs qu'il avait de l'instruction. Quel est cet écrivain ? Ce serait, à en croire l'auteur des *Miracula sanctæ Eusebiæ*, qui écrivit au XIIe siècle, le même que l'auteur de la *Vita Eusebiæ metrica* (6) ; ce moine, après s'être essayé à la prose, se lança donc aussi dans une composition en vers sur le même sujet.

---

(1) « Affuit illico conviventia obsequii famulorum Dei, a quibus sibi debitum accepit honorifice sepulturæ locum, qui usque hodie mereretur experiri cuius pignora retineat commendata sibi. » AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 559.

(2) AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 562.

(3) *Ibid.*, loc cit.

(4) In huiusmodi itaque exercitiis septem minus tricenis vitæ huius transcursis annis ... » AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 563.

(5) *Vita Eligii*, lib. II, ch. 46, dans MGH, SRM, t. IV, *Vitæ*, 2, p. 726.

(6) « Huius sacratissimæ Virginis vitam vel actionum gesta non mihi propositum est currente calamo plenius explicare : quia quidam scientiæ profundioris *prosa* et *metro* ea luculentissime edidit. » *Miracula S. Eusebiæ*, ch. 3, dans les AA. SS. B., t. IV, p. 565.

En comparant la *Vita* en prose avec la *Vita metrica* (¹), on relève de fait des ressemblances d'expressions qui indiqueraient un même auteur.

Par exemple, à propos de la flagellation, dans les deux documents revient l'expression : « *capulo gladii, ille forte erat accinctus* », dans les deux on trouve la même façon caractéristique de compter, par exemple : *ter quadriennis* (12 ans), *septem minus tricenis* (= 23), dans la *Vita* en prose, « *bis denis et tribus annis* », dans la *Vita metrica*, « *decies bis bina* », etc. Dans les deux on retrouve aussi les mêmes expressions singulières, si répandues au Xᵉ-XIᵉ siècle, comme par exemple *anastasis, xenia, faex, alalagma*, dans la *Vita metrica*. Le plan des deux biographies est le même : cependant la *Vita metrica* représente Adalbald comme un céphalophore. Cette ajoute se comprend dans une œuvre, où l'auteur était maître de son sujet et de son style : la *Vita* en prose était tenue par la *Vita Rictrudis* dont elle reproduit servilement le texte.

On peut donc admettre l'affirmation des *Miracula S. Eusebiæ* et identifier l'auteur de la *Vita* en prose avec celui de la *Vita metrica*. Celle-ci ressemble beaucoup à la *Vita metrica Rictrudis* de Jean de Saint-Amand. Il n'est pas improbable que l'auteur des *Vitæ Eusebiæ* soit ce moine du monastère de Saint-Amand. Dans cette abbaye on possédait une instruction assez avancée (²), comme en montre l'auteur de la *Vita* en prose. Jean vécut vers l'an 1000. Or, le style des *Vitæ Eusebiæ* concorde parfaitement avec celui de cette époque.

*
* *

Une biographie appartenant au même cycle est celle de **saint Mauronte** (³), abbé de Breuil ou Bruel-sur-Lys (⁴), que nous avons rencontré plus haut, comme fils de Rictrude et frère d'Eusébie.

La *Vita* de saint Mauronte apparaît dans deux rédactions différentes, l'une éditée dans les *Acta Sanctorum, Maii* (t. II, pp. 53 et sv.), l'autre contenue dans le manuscrit de Bruxelles, 7482, du XIIIᵉ siècle (⁵). Cette dernière est extraite, depuis le chapitre 1 jusqu'au chapitre 4, de la *Vita Rictrudis*. L'auteur a découpé tous les

(¹) Éditée fragmentairement dans les AA. SS, *Februarii*, t. I, pp. 450.

(²) Cfr **J. Desilve**, *De Schola Elnonensi*, pp. 115 et svv.

(³) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 435.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1474.
A. Molinier, SHF, t. I, p. 529.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, nᵒˢ 5768-5769.

(⁴) Près de Saint-Amand : « Broilum ... quod postea loci incolæ Meurivillam, id est Mauronti villam, vocaverunt, super fluvium a Legiæ situm .... ». *Miracula S. Eusebiæ*, ch. 2.

(⁵) *Catalogus codicum ... Bruxellensis*, t. II, pp. 33 et svv.



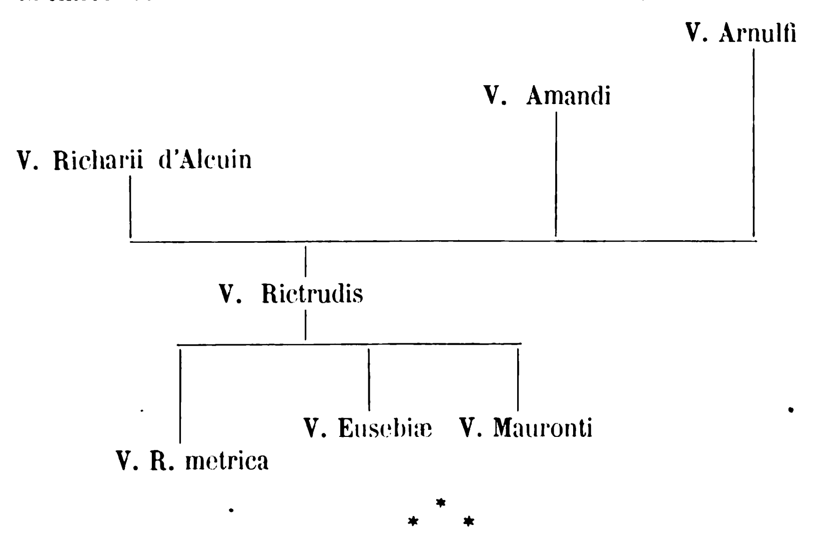
textes qu'il a trouvés sur Mauronte dans son modèle et les a juxtaposés. A partir du chapitre 4, il fournit des données qui lui sont propres, puisées sans doute à la tradition ; il raconte la venue de Mauronte à Marchiennes, qu'en mourant sa mère lui avait confiée, et le décès du saint dans le monastère.

La date « *tertio nonas maii* » est prise du chapitre 15 de la *Vita Rictrudis*. Il indique d'ailleurs l'emprunt : « *ut a sanctis patribus scriptum reperitur* ».

L'autre version est identique à celle du manuscrit de Bruxelles, mais au lieu de reproduire, au chapitre 1, l'épisode du chapitre 22 de la *Vita Rictrudis*, cette version le résume en une phrase (¹).

Après que la *Vita* eut été composée, un auteur postérieur y ajouta le miracle fourni par le manuscrit de Bruxelles précité ; une injustice commise envers un pauvre tenancier est punie par Mauronte. Ce miracle est qualifié de « *nuper* » par l'auteur : « *quod de ipso nuper nobis innotuit* (²) ». Or, ce même miracle se retrouve dans les *Miracula Sanctæ Rictrudis*, chapitre 17-18. Comme le manuscrit de Bruxelles cite l'abbé Albéric (mort du temps de Baudouin V de Hainaut [† 1067]) comme contemporain, ce récit est antérieur aux *Miracula Sanctæ Rictrudis*, qui sont du XIIᵉ siècle (³). Quant à la *Vita Mauronti* elle doit dater du XIᵉ siècle.

Nous pouvons maintenant résumer les relations du cycle de Marchiennes ou de Rictrude dans le tableau suivant :



* * *

(¹) « Mauronto S. Richarius pater spiritualis exstitit eumque per sacrum baptisma regeneravit : a quo infans in equo assumptus, in magno periculo præcipitationis fuit, equo insaniente, sed incolumis matri redditus. » AA. SS., loc. cit., p. 54, note *a*.

(²) *Catalogus*..., t. II, p. 41.

(³) AA. SS., *Maii*, t. III, p. 79.

A ce même cycle de Marchiennes ou de sainte Rictrude se rattachent les biographies de **saint Amé**, évêque de Sens. Cet évêque, d'après ses *Vitæ* et d'après Hucbald de Saint-Amand dans sa *Vita Rictrudis*, aurait été exilé injustement par Thierry III et relégué au monastère de Péronne, chez l'abbé Ultan. A la mort d'Ultan, Thierry III le confia à la garde de Mauronte. Dans l'abbaye de Breuil, l'ancien évêque passa sa vie dans les austérités et y mourut, vers 690 (¹).

La biographie de saint Amé nous est conservée dans plusieurs versions (²), une contenue dans un manuscrit d'Arras (³), une autre dans un manuscrit de Marchiennes (⁴), une troisième dans un manuscrit de Douai (⁵). Ces biographies ont dû être composées au XIᵉ siècle, car le chapitre 22, liv. I, des *Gesta Episcoporum Cameracensium* raconte l'histoire d'Amé de la même manière que les biographies. Or les *Gesta* datent d'avant 1044.

Nous ne nous arrêtons pas à ces *Vitæ* parce que saint Amé n'est pas, à proprement parler, un saint mérovingien de l'ancienne Belgique : il n'a passé que les dernières années de sa vie dans le pays. Mais comme on y parle de Rictrude et de sa famille, nous devions signaler ces *Vitæ* pour être complets : elles fonts partie du cycle de Marchiennes, tout en ne s'y rattachant pas d'une manière formelle. On ne constate pas de dépendance littéraire.

Nous laissons donc les biographies de saint Amé pour passer à une autre biographie, la *Vita Jonati*, qui se rattache aussi, mais non par des relations littéraires, au cycle de sainte Rictrude ou de Marchiennes.

* * *

Saint Jonatus ou **Jonas** (⁶) fut nommé abbé de Marchiennes par saint Amand, qui avait fondé ce monastère sur la Scarpe. D'après la tradition, Marchiennes n'admettait au commencement que des moines, mais sous Jonas furent introduites des sanctimoniales (⁷), comme dans plusieurs

---

(¹) Cfr AA. SS. B., t. IV, pp. 573 et svv.

(²) AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 576, nº 8.

(³) Editée dans les AA. SS. B., loc. cit., pp. 588 et svv.

(⁴) C'est probablement celle qui est éditée dans le *Catalogus codicum ... Bruxellensis*, t. II, pp. 55 et svv., d'après le manuscrit de Bruxelles, 7482, du XIIᵉ siècle.

(⁵) Ce doit être la version éditée dans le même catalogue (pp. 44 et sv.), car, au ch. 5, cette version dit : « *inter quæ hic et nos habemus præcipui confessoris Amati .... corpus honorabile* ». Or le corps reposait à Douai. Cfr AA. SS. B., loc. cit., p. 574, nº 3.

(⁶) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**, BHMA, t. II, pp. 1402-1403.
A. Molinier, SHF, t. I, nºˢ 525 et 798.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, nºˢ 4447-4449.

(⁷) *Historia Miraculorum S. Eusebiæ*, ch. 14 ; *Chronique de Marchiennes*, ch. 7.

autres monastères de cette époque. Marchiennes devint donc un monastère double. C'est là, on le sait, que se retira sainte Rictrude qui y devint abbesse. Il semble donc que Marchiennes avait un abbé pour les moines, une abbesse pour les sanctimoniales. Ailleurs, les monastères doubles avaient une abbese et un abbé pour les deux sexes ensemble. Saint Jonas avait été aussi abbé d'Elnone, où il succéda à Ursus ([1]), d'après la chronique du monastère; il mourut à Marchiennes vers 690 et y fut enseveli.

On a voulu l'identifier avec le célèbre Jonas de Bobbio ([2]), auteur des vies de saint Jean de Réomé, de saint Vaast et de saint Colomban. Celui-ci a été, en effet, pendant trois ans le coadjuteur de saint Amand dans les parages de l'Escaut et de la Scarpe, pour convertir les païens de cette région ([3]) : pourtant on n'a point de preuves qu'il ait été abbé d'Elnone ou de Marchiennes. Il n'est pas mort à Marchiennes en qualité d'abbé, car après un séjour de trois ans dans ces régions, Jonas de Bobbio partit en 659 pour Châlons et se reposa au monastère de Saint-Jean de Réomé, où il écrivit la *Vita* de ce saint ([4]). On ne constate pas d'ailleurs qu'il ait joui d'un culte. Nous croyons donc qu'on ne peut pas l'identifier avec l'abbé de Marchiennes, à moins de supposer que les données des sources sur celui-ci soient erronées et qu'on ait forgé en se basant sur la tradition d'un Jonas, disciple de saint-Amand, un personnage différent de Jonas de Bobbio, mais qui devrait se confondre avec lui. Ce dédoublement est possible, mais dès lors c'est erronément qu'on prétendait avoir le corps de saint Jonas à Marchiennes. De fait, on constate que longtemps les corps des saints de Marchiennes gisèrent en terre sans épitaphe aucune ([5]).

Néanmoins les textes font défaut pour pouvoir prouver un dédoublement et il faut se borner à dire que, si les données de sources

---

([1]) *Series abbatum S. Amandi Elnonensis* (Manuscrit du XII[e] siècle) dans MGH, SS, t. XIII, p. 386 : *Sanctus Amandus Episcopus*; *Ursus*. Cfr aussi *Catalogus abbatum monasterii Elnonensis* (XVI[e] s.) dans BCRH, 1[e] sér., t. XIII, p. 215. Ursus y précède Jonas. **Le Glay**, *Cameracum Christianum*, p. 182.

([2]) Cfr **Desilve**, *De Schola Elnonensi*, p. 6, n. 1. — **Malnory**, *Quid Luxovienses monachi*, p. 57.

([3]) Il dit lui-même dans la préface de la *Vita Columbani* : « .... quamquam me et per triennium Oceani per ora vehit et Scarbea lintris abacta ascoque Scaldeus molles secando vias madefacit sæpe et lenta palus Elnonis plantas ob venerabilis Amandi pontificis ferendum suffragium, qui his constitutus in locis veteris Sicambrorum errores evangelico mucrone coercet. » MGH. SRM, t. IV, p. 62.

([4]) MGH, SRM, t. III, p. 505 et Ibid., t. IV, p. 30.

([5]) « In hoc itaque Ecclesia corpus beati Jonati in eminentiori et quasi sacratiori loco debito fidelium more sepultum est, ita tamen imis terræ visceribus commendatum .... Loca Sanctorum et sepulcra ibi absque tituli signo superposito solummodo altaribus ante positis venerabantur. » *Homélie sur Jonas*, dans les AA. SS. B., t. V, p. 154, n[o] 20 (II).

de Marchiennes sur saint Jonas sont l'expression de la réalité, on ne peut l'identifier avec Jonas de Bobbio.

Il n'existe pas de *Vita* proprement dite de Jonas, mais une espèce de sermon, intitulé dans le manuscrit Wins, n° 4, du XIe siècle (fragment du manuscrit de Saint-Ghislain LLL) « *Apologia Temeritatis* [1] ». Ce morceau est composé pourservir à la fête du saint, le 1er août, comme l'indique le début : « *Venerabilem huius diei celebritatem ad honorem beati Jonati solemniter recollentes* », et le titre du manuscrit de Wins : « *Lectiones in commemoratione et transitu sancti Jonati confessoris qui celebratur kalendis Augusti* [2]. »

A notre avis, cette homélie doit être attribuée à Hucbald; on y retrouve des expressions propres à cet auteur.

Ainsi, la fréquence de constructions comme *ad* avec le gérondif, *absque* avec l'ablatif, la fréquence du terme **necnon**, des expressions affectées comme : *prægravante peccatorum gravedine*, *laudando glorificare atque gratificando laudare*, où l'auteur jongle avec les mots, les allitérations multiples : *Deo Domino*, *intentionem et instantiam*, *peccati pellentes*, *gaudio gaudent*, *Dominum Deum*, *pabulo populum*, *promissa præmiorum*, *considerando collaudemus et collaudando ... adoremus*; des antithètes, etc., tout cela est propre à Hucbald. De plus on y voit des réminiscences de la *Vita Rictrudis* : au chapitre 5, *casta generatio .... Maurontus* **levita**, au chapitre 7, la comparaison de Rictrude et de sa famille avec un miroir de vie religieuse ou Jonas pouvait se mirer, rappellent la *Vita Rictrudis* d'Hucbald. Au chapitre 5, à propos de saint Amand, et des idoles renversés par ce missionnaire, nous trouvons une réminiscence évidente de la *Vita Amandi* de Baudemond. Nous croyons donc que cette Homélie est l'œuvre d'Hucbald et, puisqu'on y constate l'influence de la *Vita Rictrudis*, elle doit être composée après 907, et avant 930, date de la mort de cet écrivain.

Nous y apprenons fort peu sur saint Jonas, comme d'ailleurs dans toutes les homélies, où les considérations morales et didactiques occupent la plus grande place : l'auteur y raconte aussi l'invention des corps de Rictrude, Mauronte et Jonas, du temps de l'abbesse Judith, à Marchiennes.

* * *

---

(1) Edité dans le *Catalogus codicum ... Bruxellensis*, t. II, pp. 271 et sv.
(2) *Analecta Bollandiana*, t. XII, p. 42.

Nous pouvons maintenant revenir au cycle des évêques de Cambrai, dont nous avons rencontré deux chaînons dans les *Vitæ* des saints Géry et Vaast. Un troisième chaînon, datant du XI[e] siècle, est la *Vita Autberti Episcopi Cameracensis.*

Saint Aubert (1) naquit à l'époque de Dagobert I. A la mort de l'évêque de Cambrai Ablebert (633), il fut appelé à lui succéder. La vie de saint Aubert est mal connue, mais son activité ressort des biographies d'autres saints avec lesquels il a été en relation. Ainsi d'après des traditions particulières, dont il ne faut pas gratuitement rejeter les données, nous le voyons convertir saint Landelin (2), imposer le voile de sanctimoniale à sainte Waudru (3), à sainte Aldegonde (4); il eut des relations avec saint Ghislain (5); il aurait consacré l'église du monastère de Maubeuge. Il fit, de concert avec saint Eloi, évêque de Noyon-Tournai, la translation du corps de saint Fursy à Péronne (6). Quant à la translation du corps de saint Vaast (7), nous avons vu, à propos de la *Vita* de celui-ci, que c'est une légende inventée par les moines de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras.

On ignore, comme l'avoue la *Vita Autberti* (8), l'année de la mort d'Aubert. Ce doit être avant 679, car en cette année son successeur Vindicien souscrit au testament de saint Amand. On donne ordinairement la date de 668 (9).

La biographie de saint Aubert est assez étendue (10). Nous l'avons déjà rencontrée à plusieurs reprises, en signalant des copies de *Vitæ* antérieures, faites par ce document. L'époque de la *Vita Autberti* se laisse aisément déterminer. En effet, au chapitre 33, l'auteur nous raconte

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis,* p. 414.
Potthast, BHMA, t. II, 1189.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 431.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n°s 861-876.

(2) *Vita Landelini,* ch. 4-7; *Vita Autberti,* ch. 10-11.

(3) *Vita Waldetrudis* (*Analectes*, t. IV, p. 225); *Vita Autberti*, ch. 17.

(4) *Vita Aldegundis* d'Hucbald, ch. 13; *Vita Autberti,* ch. 18.

(5) *Vita Gisleni* 2, ch. 6-7; *Vita Autberti,* ch. 12 et sv.

(6) *Vita Fursei* 1, ch. 10; *Virtutes Fursei*, ch. 22; *Vita Autberti*, ch. 28.

(7) *Vita Autberti,* ch. 19-26

(8) *Vita Autberti*, ch. 29.

(9) **Ghesquière**, AA. SS. B., t. III, p. 537, n° 14.

(10) Editée dans **Ghesquière**, *op. cit.*, loc. cit., pp. 338 et sv., d'après un manuscrit du monastère de Saint-Aubert de Cambrai et le manuscrit 7461 de Bruxelles, provenant de Vaucelles (*Catalogus ... Bruxellensis,* t. II, p. 17). Le plus ancien manuscrit est celui de Phillipps 8391, du XI[e] siècle, provenant de Saint-Ghislain (*Catalogus*, t. II, p. 512).

la translation du corps de saint Aubert faite en 1015 [1], par l'évêque Gérard I de Cambrai, et la façon dont la *Vita* s'exprime en parlant de l'endroit de la sépulture [2] montre qu'elle date de cette année. Elle doit sans doute son origine à la translation de 1015.

Quant à son auteur, on l'identifie d'ordinaire avec l'évêque Fulbert de Chartres (960-1028). Cette attribution est assez bien défendue par Ghesquière [3], contre les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* [4]. Le manuscrit de l'abbaye de Saint-Aubert donne l'intitulé : *Vita S. Autberti Cameracensis et Atrebatensis episcopi, a Fulberto doctore clarissimo, iussu Gerardi I Cameracensis itidem episcopi conscripta.* Ces mots sont probablement pris des *Gesta Episcoporum Cameracensium*, liv. I, ch. 77 : « *Quod si quis latius scire desiderat, librum quem Fulbertus doctor clarissimus de Vita S. Autberti, iubenti Domno episcopo Gerardo, inscripserit, legat.* » Or l'auteur des *Gesta* écrivit sous Gérard I, et était clerc de la cathédrale. L'épithète de *doctor clarissimus* s'applique bien à Fulbert, cette gloire littéraire du XIe siècle, mais se comprend difficilement pour un simple clerc de la cathédrale de Cambrai. Fulbert fut le condisciple de l'évêque Gérard aux écoles de Rheims, vers 984, sous l'illustre Gerbert, qui devint pape sous le nom de Sylvestre II. Il est dès lors très raisonnable d'admettre cette attribution [5].

La *Vita Autberti* révèle d'ailleurs un esprit distingué. Elle nous offre, aux chapitres 21-24, une explication mystique de l'Écriture Sainte, à propos de la comparaison de la vision d'Ezechiel avec celle d'Aubert, qui est tout à fait dans le genre de Fulbert de Chartres et présente une analogie frappante avec le traité de cet écrivain sur le chapitre XII des Actes des Apôtres [6].

La *Vita Autberti* fut composée pour le chapitre de saint-Aubert de Cambrai, afin de servir de leçon aux offices [7]. C'est une œuvre fort étendue, basée en partie sur la tradition orale [8], mais comme celle-ci, quatre siècles après la mort du saint, était peu fournie,

---

(1) » Sanctumque corpus suis sedibus decenter restituit anno Dominicæ Incarnationis millesimo quinto decimo .... « AA. SS. B., loc. cit., pp 563-4.

(2) » *Est* autem locus ille haud longe ab ecclesia beatæ et gloriosæ Dei Genitricis Mariæ intra muros urbis ipsius situs... « AA. SS. B., loc. cit., p. 564.

(3) AA. SS. B., pp. 532 et sv., n°s 6-8.

(4) Tome VII, p 278.

(5) **M. Pfister**, *Note sur le Formulaire de Marculf* (*Revue historique*, t. 50 (1892) p. 49, n. 6, croit néanmoins que Fulbert est un clerc de Cambrai. Il date, sans doute par distraction, la *Vita* du Xe siècle. Cfr **Le même**, *De Fulberti, Carnotensis episcopi, vita et operibus*. Nancy, 1885.

(6) **Ghesquière**, AA. SS. B., t. IV, p. 560, note *f*.

(7) » Ut habeat sanctum eius collegium ad laudem conditoris, quo se die sollemni in divinis cultibus exerceat, et ad æmulationem sancti operis quo proficiat. « *Prologus*, dans AA. SS. B , loc. cit., p. 539.

(8) » Pauca quidem e multis scribere proposui .... quæ etiam probatissimorum virorum relatione didici ... « *Ibid.*, loc. cit.

l'auteur doit avouer plus d'une fois son ignorance (¹). Heureusement, il ne lui manquait pas de biographies d'autres saints où l'on parlait d'Aubert; l'auteur en a largement fait usage (²). Ainsi il cite lui-même la *Vita Ursmari* : « cuius dotem meritorum vitæ ipsius editus liber insinuat » (chapitre 11); la *Vita Waldetrudis* : « si quis vitæ ipsius librum evolverit, uberius inveniet. » (chapitre 17); la *Vita Fursei* : « scriptum autem in gestis beati Fursei reperimus .... » Il a employé encore d'autres *Vitæ* qu'il ne cite pas expressément, mais qu'il reproduit parfois textuellement.

Ainsi, aux chapitres 6-11, il reprend presque toute la *Vita Landelini* dont nous avons parlé à propos des saints de Lobbes; au chapitre 11 il ajoute une donnée probablement conjecturale : saint Landelin aurait mis lui-même saint Ursmer à la tête de l'abbaye de Lobbes. Aux chapitres 12-13, il utilise la *Vita Gisleni* ², pour retracer l'histoire de ce saint. Aux chapitres 14-16, il s'est peut-être inspiré de la vieille *Vita Vincentii* pour la biographie de Vincent-Madelgaire. Peut-être a-t-il connu la *Vita Vulmari*; car il nous dit, au chapitre 15, que cet abbé de Samer, au diocèse de Thérouanne, fit son apprentissage de la vie religieuse à Hautmont, détail que nous offre la biographie de Vulmer. Au chapitre 18, il a manifestement utilisé la *Vita Aldegundis* d'Hucbald (VAH) pour raconter comment la sainte prit le voile à Hautmont, sous la poussée de saint Aubert. Aux chapitres 19-20, 25-26, il a employé la rédaction C de la *Vita Vedasti* d'Alcuin, — dont nous avons parlé plus haut — où les moines de Saint-Vaast d'Arras avaient inséré la légende de la translation de saint Vaast par Aubert, conjointement avec Omer, évêque de Thérouanne.

On peut donc tracer des relations de la *Vita Autberti* avec les autres biographies de saints mérovingiens le tableau suivant :

V. Fursei ¹
V. Ursmari
V. Vincentii ¹
V. Waldetr.
VAH
V. Vulmari
V. Vedasti² C
V. Gisleni ²
V. Landelini
?
V. Autberti

(¹) « Id vero lector a nobis curiosius requirere non debet ut beati viri gesta continenti ordine scribantur .... dum intelligat miraculorum eius summam et maximam partem a nostra notitia latere ... » *Ibid.*, loc. cit. — « De obitu vero beati Autberti, quo tempore scilicet sancta eius anima carne soluta, supernam Jerusalem petisset, vel quæ personæ funeri eius interfuissent, id certum ad nostram notitiam non pervenit. » Ch. 29, *loc. cit.*, p. 561.

(²) « Aut sparsim in sacris cartulis scripta repperi. » *Prologus*, loc. cit.

On voit que l'auteur s'est efforcé de compenser le silence de la tradition par des données prises de sources écrites. Il a arrangé ces sources de façon à montrer les relations d'Aubert avec les saints de l'époque et la grandeur de son héros par toutes les vocations qu'il avait su inspirer. Ce plan-là, il l'indique clairement au chapitre 5.

Après avoir rapporté ainsi l'influence de saint Aubert, il en vient à la mort du saint, dont il ne sait rien, et consacre la troisième partie de son vaste travail — la jeunesse du saint et son influence, constituant respectivement la première et la seconde partie de la *Vita* — au récit des translations que subit le corps du saint en 888, sous l'évêque Dodilon, et en 1015, sous Gérard I de Cambrai. Les chapitres 30 à 32 rapportent le fait intéressant que voici. Otton I avait besoin de reliques pour l'église de Magdebourg et s'adressa à l'évêque Fulbert de Cambrai († 956) pour lui demander les corps de saint Géry et de saint Aubert. Fulbert ne savait pas refuser, car il venait de recevoir de l'empereur l'abbaye de Saint-Géry, ce qui le délivrait de la tyrannie du comte Isaac [1]. Il se tira d'affaire par un subterfuge. Il envoya à Otton I le corps de deux saints prêtres défunts, et y ajouta, par acquit de conscience, des particules du corps de saint Aubert. Otton I reçut l'envoi avec joie et plaça les corps dans l'église de Magdebourg, croyant que c'étaient les corps de Géry et d'Aubert.

*
* *

Après cette biographie de saint Aubert [2], qui se rattache, comme on l'a vu, à la biographie de saint Vaast écrite par Alcuin, recension C, nous rencontrons encore une biographie de son successeur **Vindicien** († v. 693-712).

Ghesquière [3] nous dit que c'est une œuvre moderne. Elle serait due à l'abbé François Doresmieux, de Mont-Saint-Eloi, où reposait le corps de Vindicien [4], et aurait été composée au XVIIe siècle (1625-1639), à l'aide des fragments anciens existant sur l'histoire du saint. Pourtant le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Cambrai nous renseigne, dans le manuscrit 816 (721), du XVe siècle, provenant

---

(1) Le comte Isaac était tenancier royal de cette abbaye de Saint-Géry et avait, à ce titre, le droit de battre monnaie et de percevoir la moitié des impôts publics. Mais en 948, Fulbert reçut d'Otton I le pouvoir sur Saint-Géry : le comte perdit la base de son autorité par le fait même. Cfr **A. Cauchie**, *La Querelle des Investitures dans les diocèses de Liège et de Cambrai*, t. I, p. XV.

(2) Les données de la *Vita Autberti* ont été reprises par les *Gesta Episcoporum Cameracensium*, liv. I, ch. 17-19.

(3) AA. SS. B., t. V, p. 505.

(4) « Sepultusque est in basilica, in loco videlicet qui dicitur Mons Sancti Eligii ... » *Gesta Episcoporum Cameracensium*, liv. I, ch. 28.

de l'église Saint-Sépulcre, une *Vita Vindiciani*, avec incipit : « *De vita beatissimi pontificis ...* (1) ». Ce début semble indiquer que la *Vita* est extraite des *Gesta Episcoporum Cameracensium*, dont le chapitre 28 du livre I commence : « *De vita huius beatissimi Pontificis ...* ». L'auteur des *Gesta* explique dans ce chapitre qu'il ne reste sur Vindicien que fort peu de données, et montre clairement qu'il n'en existe pas de *Vita* (2). Il a rassemblé, chapitres 20 à 34 du même livre, quelques données sur le saint. Ce sont sans doute ces chapitres, qui forment, par juxtaposition, la *Vita Vindiciani* du XV[e] siècle (3). Le manuscrit 864 (767, II) de Cambrai, du XI siècle, contient les miracles de Vindicien, avec incipit : « *Cum iam Dominus S. Vindicianus...* » Or, les *Miracula* des *Gesta* commencent aussi, au chapitre 29 : « Post multum temporis, *cum iam Dominus Sanctum suum ...* ». Ces *Miracula*, comme la *Vita*, ne sont donc probablement que des extraits des *Gesta*. Il n'existe donc pas de *Vita* proprement dite de saint Vindicien.

Sa mémoire est pourtant conservée dans des *Vitæ* d'autres saints du diocèse de Cambrai, parmi lesquelles la *Vita Maxellendis*.

*
* *

Sainte Maxellende (4) naquit, du temps de saint Aubert, de Hunlinus et d'Amaltrude (5). Un noble franc, Harduinus, la demanda en mariage (6). Les parents consentirent, mais sans avoir compté sur la résistance de leur fille. Celle-ci opposa un refus catégorique aux avances du prétendant (7). Néanmoins le jour convenu pour les fiançailles, la sainte fut entraînée au *placitum* de famille et fiancée (8).

---

(1) *Catalogues généraux des manuscrits des Bibliothèques publiques de France. — Départements*, t. XVII (*Cambrai*), p. 303.

(2) » De vita huius beatissimi pontificis atque gloriosissimi confessoris Christi pauca retulimus, quæ aut pro raritate et ignavia scriptorum neglecta putamus, aut pro seditionibus procellosis ... scripta disperiisse credimus. Quod profecto minime est dubitandum. Fieri enim potest, ut cum tantis subversionibus ecclesiarum, una etiam volumina, quibus series vitæ et miraculorum huius sancti viri continebatur, auris quidem ridentibus, disperirent .... « *Gesta Episcoporum Cameracensium*, liv. I, ch. 28.

(3) Une autre *Vita* se trouve dans le manuscrit 24 (813) de la Bibliothèque d'Arras, du XIII[e] siècle; » cum privilegio ecclessie B. Vedasti «. Or, ce privilège est cité dans le ch. 25 des *Gesta*. C'est donc probablement aussi un extrait des *Gesta*. Cfr *Neues Archiv*, t. II, p. 315.

(4) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 435.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1474.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 531.
Pour les *textes* cfr BHL, t. II, n°s 5794-5796.

(5) *Vita Maxellendis* 1, ch. 6.

(6) *Vita* ch. 10.

(7) *Vita*, ch. 13.

(8) *Vita*, ch. 15.

Cet engagement forcé était nul à ses yeux [1]. Mais Harduinus n'en pensait pas ainsi. Un jour que les parents de la jeune fille s'étaient rendus à un festin, et que Maxellende était restée seule à la *villa* paternelle, avec sa vieille nourrice [2], Harduinus arriva avec une bande de serviteurs pour enlever de force sa fiancée [3]. Celle-ci se cacha, mais en vain. Découverte, elle fut entraînée à Caudri, mais comme elle refusa de consentir au mariage, le jeune Franc la tua [4]. Les parents, avertis du meurtre, ensevelirent leur fille dans la basilique de Saint-Sépulcre à Pommerœul [5]. Trois ans après, l'évêque Vindicien fit la translation du corps de Maxellende, à Caudri, dans l'église de Saint-Vaast [6]. On place l'année de la mort de cette vierge martyre en 670 [7].

On possède pour sainte Maxellende deux biographies ou deux versions, car les deux *Vitæ* racontent les mêmes faits et dans la même ordre. L'une est éditée dans les *Acta Sanctorum Belgii* [8], d'après un manuscrit de Marchiennes, l'autre dans le *Catalogus codicum hagiographicorum Bibliothecæ regiæ Bruxellensis* [9], d'après le manuscrit de Bruxelles 7461, du XIII[e] siècle, provenant du monastère de Vaucelles.

La version des *Acta Sanctorum Belgii* — que nous désignerons par A — doit être antérieure à celle du Catalogue de Bruxelles (B). En effet, B cite une source écrite : « *sed secundum quod de his antiquitus scriptum repperi* ». Or, à plusieurs reprises, B nous avertit que tel détail fourni par lui se lit dans sa source; quand on compare le passage correspondant dans A, on y retrouve de fait le détail indiqué à peu près dans les mêmes termes. Ainsi, B, chapitre 12 : « *angelica*, **ut fertur**, *visione exhilarata* », est parallèle à A, chapitre 7 : « *necnon angelica visitatione exhortata* »; de même au chapitre 19, B, *Vedastem... quem Cameracensis seu Atrebatensis provinciæ prædicatorem et rectorem* **legimus** *primum fuisse* » correspond à A, chapitre 11 : « *qui primus eiusdem loci necnon et eiusdem populi nobilis atque devotissimus extitit simul prædicator et rector* ». Il est évident que le *legimus* de B vise le chapitre 11 de A. Inutile de recourir à une source commune, car la dépendance de A et de B est si étroite qu'il faut admettre la dépendance directe de B et A. En effet, B se contente d'amplifier et de traduire en un latin plus élégant les données de A. Par exemple :

---

(1) *Vita*, ch. 16.
(2) *Vita*, ch. 17.
(3) *Vita*, ch. 18.
(4) *Vita*, ch. 19.
(5) *Vita*, ch. 21.
(6) *Vita*, ch. 23-27.
(7) AA. SS. B., t. III, p. 568, nº 2.
(8) Tome III, pp. 580 et sv.
(9) Tome II, pp. 19 et sv.

A, ch. 8.	B, ch. 15.
Etiam si minatus fuerat cervicem meam gladio truncare, non me habebit uxorem...	Etiam si imminentem cervici meæ minaci dextera gladium amputando capite imposuerit.

L'antériorité de A est encore démontrée par l'allure du récit même, qui est bien plus naturel dans A que dans B. Ainsi, d'après A, chapitre 5-6, les parents ne sont pas importunés par le prétendant, ils se prêtent à ses avances; au contraire B (chapitre 10) raconte que le père différait les fiançailles, parce que le mariage faisait horreur à sa fille. Ici A reflète mieux les institutions franques, car les gages entre le père et le prétendant avaient déjà été donnés et l'on devait aussi vite que possible procéder aux fiançailles. Les discours et les ajoutes amplificatoires dans B, tendent à allonger cette biographie; on reconnaît là le procédé du remanieur qui, ne trouvant pas de données historiques nouvelles, se contente de bourrer son travail de lieux communs et d'amplifications oratoires.

Nous croyons donc pouvoir conclure en toute sécurité à l'antériorité de la version des *Acta Sanctorum Belgii* (A), et à la dépendance *directe* de B, sans passer par l'intermédiaire d'une source commune à A et B.

On peut maintenant se demander si A ne s'est pas servi d'une source écrite. A n'en cite pas; on en conclurait que cette version se base sur la tradition orale. Mais dans les *Acta Sanctorum Belgii* [1] l'éditeur, le Bénédictin H. Bevenot, signale l'office de l'église de Sainte-Marie de Cambrai, comme se rapprochant tellement du texte de A qu'il est difficile, selon lui, de dire si A a inspiré les leçons de cet office, ou si l'office a inspiré A. Il se range pour la priorité des leçons de l'office, mais ses raisons sont peu convaincantes. Ces leçons de l'office de Sainte-Marie de Cambrai sont à identifier probablement — à moins qu'elles n'en soient sorties — avec la prose en l'honneur de Sainte-Maxellende, contenue dans le manuscrit 204 (199) de la Bibliothèque de Cambrai, provenant de la cathédrale et datant du IXe-Xe siècle [2]. Or, cette prose a été sans doute inspirée par une *Vita Maxellendis*, car on ne conçoit pas l'hagiographie d'une sainte commençant par des leçons d'office; c'est justement la *Vita* qui sert de leçons et dont on extrait alors des leçons d'office plus écourtées. D'où sont sorties ces leçons, datant au plus tard du IXe-Xe siècle? Si elles doivent être identifiées avec l'office signalé par Bevenot ou si cet office est une reproduction des leçons du manuscrit de Cambrai, ce ne peut être que la *Vita* A qui les a inspirées.

---

(1) *Tom. cit.*, pp. 578-579, n° 24.

(2) *Catalogues généraux des manuscrits des Bibliothèques publiques de France. — Départements*, t. XVII (*Cambrai*), p. 61.

Cette *Vita* existait certainement au XI[e] siècle, puisqu'elle se trouve dans le manuscrit de Cambrai 863-864 (767), qui date de cette époque (1).

Mais le style de A, où ne se remarquent ni les assonances, ni les particularités de style du X[e]-XI[e] siècle, n'est pas un obstacle pour la faire dater du IX[e] siècle. Un autre indice corrobore cette hypothèse de l'antiquité relative de A. Cette version présente en effet un tableau fidèle de la coutume franque concernant le mariage. Une fois les avances d'un jeune homme admises par les parents de la jeune fille, les deux partis se donnent mutuellement les gages, des arrhes, consistant d'ordinaire en un sou et un denier. Dès lors le père ne peut plus retirer sa parole, sous peine de dommage pécuniaire. On se réunit ensuite en assemblée de famille, où la dot — l'ancien prix d'achat — devait être comptée. Cette remise de la dot constitue les fiançailles et crée une véritable obligation : le père est désormais lié et doit délivrer sa fille au fiancé. S'il ne le fait pas, ce dernier a une action juridique contre le père (2).

Or cette procédure se retrouve rigoureusement reproduite dans l'histoire de Maxellende. Harduinus, le prétendant, obtient des gages, parce qu'il a su se faire agréer par le père : « *Harduinus ... adeo insecutus est patrem puellæ ... ut etiam collatis inde vicissim pignorum firmitatibus ut illam illi daret...* » (3). C'est la promesse avec remise mutuelle des arrhes. La conséquence sera le *placitum* de famille où l'on fiancera les jeunes gens, par la remise de la dot; le père de Maxellende est tenu à ce placitum par le fait de l'engagement préalable : « *nullo modo posset iam retrahendo denegare ut ad diem præfixum sponsaliorum non eam præsentaret, ubi secundum consuetudinis illorum legem dotalia iura perciperet* »(4). Aussi Hunlinus s'exécute, malgré la répugnance de Maxellende : « *Hunlinus pater puellæ, timens incidere in damnum nisi ad sponsionem suam complendam occurreret, simulque volens evadere dispendium, licet nolentem, duxit secum puellam ad placitum memoratum et desponsata est ibi* ... (5). » Depuis ce moment Harduinus est fiancé; il peut s'emparer de force de la jeune fille.

La résistance de Maxellende — d'ordinaire un thème hagiographique — s'explique parce qu'elle n'intervient aucunement dans le contrat (6). C'est alors, parce que la noce proprement dite – la remise

(1) *Ibid.*, loc. cit.

(2) Cfr **Van der Kindere**, *Introduction à l'histoire des institutions de la Belgique au moyen âge*, pp. 246-247. — **Brunner**, *Deutsche Rechtsgeschichte*, t. I, pp. 74-75.

(3) *Vita*, ch. 4 (AA. SS. B., t. III, pp. 581-582).

(4) *Vita*, ch. 4 (Loc. cit., p. 582).

(5) *Vita*, ch. 8 (Loc. cit., p. 583).

(6) **Brunner**, *op. cit.*, p. 74. *Vita*, ch. 5 : « Porro appropinquante iam placito... interrogavit illam quadam die idem pater suus si vellet *accipere* virum quem *ille volebat* ei dare... » Loc. cit., p. 582.

solennelle de la fiancée – tardait à se faire, par suite de la résistance de Maxellende, que Harduinus vient l'enlever de force ([1]), conformément au droit que lui conférait le contrat de fiançailles.

La *Vita* A pourrait donc bien remonter au IX[e] siècle. Quant à la version B, comme elle relate la translation du corps de Maxellende par Gérard I de Cambrai en 1025 ([2]), elle date au plus tôt de la première moitié du XI[e] siècle. Le récit de cette translation est en rapport avec le chapitre 19 du *Chronicon S. Andreæ Castri Cameracensis*, écrit vers 1133 ([3]). En effet :

VITA B.	CHRONICON.
» .... Ideoque circummanentium *corpora sanctorum, scilicet Gaugerici, Autberti, Aichadri, Salvii,* **Rainfredis**, *Wasnulfi, Gisleni,* **Humberti**, *statuta die, id est X Calend. Octobris, anno Dei Christi MXXV* hic convenire fecit... « ([4]).	» .... Et multa *corpora sanctorum* constituta dedicationis *die, id est 10 kalendas Octobris anno Dei Christi 1025*, cum clericis et monachis convenerunt, *videlicet* sanctus *Gaugericus*, sanctus *Autbertus*, preciosusque quoque martyr *Salvius*, sanctus *Aycadrus*, sanctus *Gislenus* atque sanctus *Wasnulfus* : cum quibus etiam beata virgo Maxelendis, quos .. fecit convenire ... « ([5]).

Comme la *Vita* ajoute les noms de Rainfred et d'Humbert, on peut croire qu'elle est postérieure au *Chronicon*, qu'elle date par conséquent du milieu du XII[e] siècle. Elle a été écrite pour le jour de la fête de Maxellende : « *hodierna* solemnitate recolendam passionem... » (chapitre 4), « cuius *hodie* natalitia celebramus... » (chapitre 5) ([6]). Cette fête se célèbre le 1[er] novembre.

*
* *

Nous avons fait remarquer que l'hagiographie du diocèse de Cambrai présente surtout des biographies de fondateurs de monastères. Ces derniers sont en général des Francs, nés dans le pays même, possesseurs de quelque grand domaine qui devient le premier noyau de la communauté naissante. Pourtant, les régions comprises dans les limites du

---

([1]) Les *Gesta Episcoporum Cameracensium* ont reproduit la *Vita* aux ch. 24-25 du livre I. Le ch. 25 est une copie à peu près textuelle du ch. 16 de la *Vita* A. Cfr MGH, SS, t. VII, p. 410.

([2]) Cfr *Chronicon S. Andreæ Castri Cameracensis*, ch. 10 (MGH, SS, t. VII, p. 530).

([3]) MGH, loc. cit., p. 526.

([4]) AA. SS. B., t. III, p. 589.

([5]) MGH, loc. cit.

([6]) *Catalogus codicum ... Bruxellensis*, t. II, p. 20.

diocèse de Cambrai furent parcourues, au VII[e] siècle, par des évangélisateurs étrangers, des Irlandais, dont nous avons esquissé brièvement l'action à propos des saints du diocèse de Liège. Malheureusement, à la différence de l'hagiographie liégeoise, les *Vitæ* des saints irlandais du diocèse de Cambrai-Arras ont été rédigées assez tardivement et ne peuvent donc offrir de garantie sérieuse pour leur valeur historique. Des légendes postérieures ont embrouillé la chronologie respective de ces missionnaires et les ont représentés comme arrivant tous ensemble sur le continent avec Foillan, Ultan et Fursy. Nous avons déjà constaté cette confusion à propos des *Vitæ* de saint Foillan et de saint Monon. Dans l'hagiographie cambrésienne, la *Vita Ettonis* nous en offre un nouvel exemple.

Saint Etton (1) ou **Zé** arriva d'Irlande dans le sud de la Belgique, et se fixa dans la Fagne, près du cours d'eau nommé Corbriolus (2). Il y construit une église en l'honneur de Saint-Pierre. D'après les *Gesta Episcoporum Cameracensium* (3), la *villa* où s'éleva un monastère et où résida Etton, s'appelait Feseau. Etton mourut vers 670. On ne saurait dire s'il fut évêque errant ou monastique. Au XI[e] siècle, le corps du saint reposait dans l'église de Dompierre, dont il est le patron (4); les reliques furent transportées à Liessies, sous Paul IV, en 1555 (5).

La *Vita Ettonis* est éditée dans les *Acta Sanctorum* d'après un manuscrit de Marchiennes, un manuscrit d'Aulne [peut-être le manuscrit Phillipps 4632, du XII[e] siècle (6)], et deux manuscrits de Cambrai, qui sont probablement à identifier avec les manuscrits de la Bibliothèque de Cambrai 864 (767, II) et 865 (768) (7). Ce dernier pourrait dater du X[e] siècle; il est en tous les cas du commencement du XI[e] siècle. Nous pouvons dès lors déterminer l'époque de composition de la *Vita*. Les *Gesta Episcoporum Cameracensium* ne la citent pas, mais on ne

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 422.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1295.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 527.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n[os] 2653-2654.

Nous employons l'édition des AA. SS., *Julii*, t. II, pp. 57 et sv.

(2) *Vita*, ch. 9.

(3) Lib. II, ch. 34 : « In villa etiam Feseau monasterium est, ubi sane Sanctus vir Domini Hetto videlicet Scotus, divina providentia dirigente, deveniens, aliquanto tempore conversatus est : tandemque cursum suæ peregrinationis finiens migravit ad Christum.

(4) Diplôme de Nicolas, évêque de Cambrai, de 1062 (AA. SS., loc. cit., p. 52 et sv.)

(5) *Ibid.*, pp. 54-55.

(6) *Archiv für Deutsche Geschichtskunde*, t. VIII, p. 767. — *Catalogus .... Bruxellensis*, t. II, p 479.

(7) Cfr *Archiv für Deutsche Geschichtskunde*, t. VIII, p. 435.

saurait conclure de là à sa non-existence avant 1044. Bien plus, le style est plutôt conforme aux habitudes littéraires du commencement du XI[e] siècle. La *Vita* commence par une introduction d'histoire générale retraçant les destinées du royaume franc, de Clovis à Dagobert (chapitres 1-4). Aux chapitres 5-6, la *Vita* introduit l'histoire de sainte Waudru et de saint Vincent. Elle fait de ce dernier un Irlandais, contrairement aux assertions de la *Vita Vincentii*, du XI[e] siècle, qui se base sur une *Vita* antérieure du IX[e]-X[e] siècle, et représente saint Vincent comme Franc de naissance. D'après la *Vita Ettonis*, Vincent fit un voyage en Irlande : ce voyage nous est aussi raconté par la *Vita Vincentii*, chapitre 8. Mais le motif donné par la *Vita Ettonis* est tout autre : Vincent serait allé en Irlande pour épouser une autre femme et ne revint que lorsque Waudru alla elle-même l'y chercher. Cette légende, d'origine inconnue, n'apparaît nulle part ailleurs. La *Vita Waldetrudis*, les *Vitæ Aldegundis*, les *Vitæ Gisleni* et la *Vita Autberti*, où l'on parle de Vincent, ne disent rien du voyage de Vincent et de Waudru en Irlande, voyage imaginaire (¹), et qu'on a inventé peut-être pour expliquer l'arrivée des missionnaires irlandais au VII[e] siècle. Ce serait, en effet, saint Vincent qui aurait emmené Foillan, Ultan, Fursy, Éloque, Etton et Algise. Or tous ces saints, à prendre les données de la *Vita Fursei* contemporaine, ne sont pas arrivés ensemble en Gaule. Mais ce n'est pas la seule erreur de la *Vita Ettonis*; elle représente Foillan, Ultan, Fursy, Éloque, Etton, Algise et Aldegise, comme sept frères. Ces deux derniers ne sont qu'un et même personnage (²). Toujours d'après la *Vita Ettonis*, ces sept saints allèrent ensemble à Rome : c'est une donnée légendaire qui revient immanquablement dans les *Vitæ* postérieures (³). La communion des Anglo-Saxons avec le Saint-Siège, leurs relations si étroites avec Rome, ont fait appliquer la même donnée du voyage à Rome aux Irlandais et à d'autres saints, de nationalité franque : nous en avons déjà vu des exemples.

Au chapitre 9 commence la vie de saint Etton. L'auteur en sait fort peu; il retrace l'aventure du saint avec Jovinus, le propriétaire du terrain où il bâtit sa cellule, — épisode dont nous avons parlé par comparaison dans la *Vita Landelini* —, les relations du saint

---

(¹) Le **P. De Buck**, dans les AA. SS., *Octobris*, t. XIII, p. 380, n° 36, croit pouvoir l'admettre, car Dagobert II fut relégué en Irlande et les Pepins eurent des rapports avec les Irlandais. Mais ces rapports s'expliquent sans ce voyage imaginaire de Vincent.

(²) Cfr **De Buck**, AA. SS., *Octobris*, t. XIII, p. 380, n° 35. — Les personnages sont représentés aussi comme sept frères dans la *Vita Algisi*, qui doit dater au plus tôt du XI[e] siècle.

(³) Pour saint Fursy, la légende du voyage à Rome apparaît déjà dans les *Virtutes Fursei*, du IX[e] siècle. Cfr MGH, SRM, t. IV, *Vitæ*, 2, pp. 441 et sv. Elle se retrouve, pour les sept » frères « dans la *Vita Algisi*, du XI[e] siècle.

avec saint Vincent, saint Amand, saint Ermin, saint Wasnulphe de Condé, saint Ghislain, sainte Aldegonde et sainte Gertrude, et les frères Ultan et Foillan. Après avoir raconté la guérison d'un muet, les vertus du saint, sa mort, la *Vita* finit au chapitre 17. Le prologue rappelle la légende de l'apostolicité des églises de Gaule et de Germanie, en signalant saint Denis de Paris, saint Clément de Metz, saint Valère de Trèves. Nous y trouvons peu de données historiques : l'élément légendaire remplit presque toute la biographie.

* * *

Après la *Vita Ettonis* nous rencontrons de nouveau un chaînon du cycle de Maubeuge, la *Vita Vincentii* ou biographie de saint Vincent Madelgaire.

Saint Vincent (1), d'après sa biographie, s'appelait Madelgaire ou Mauger. Il était né à Strépy, de Madelgaire et d'Onuguera (2). Il épousa Waudru, fille de Walbert et de Bertilie, et eut comme enfants Madelberte et Aldetrude, dont nous connaissons l'histoire, Landri, dont nous reparlerons, et Dentlin, enfant qui mourut fort jeune (3). Comme nous l'avons vu à propos de Waudru, Madelgaire se fit moine à Hautmont (4) et s'appela dès lors Vincent, au dire du biographe (5). Il donna Givry au monastère de Hautmont (6). Il construisit aussi dans son domaine de Soignies un monastère, où il se retira (7) : il en augmenta les ressources par la donation de Haulchin et Mesvin (8), ses propriétés. Il mourut à Soignies; les éléments font défaut pour établir l'année de sa mort. On place celle-ci vers 677 (9).

On possède deux biographies de saint Vincent Madelgaire. L'une a été éditée par Sollerius (10), l'autre par le P. Poncelet (11). Ce der-

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 448.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1625.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 540.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, nos 8672-8676.

Nous suivons l'édition du **P. Poncelet** dans les *Analecta Bollandiana*, t. XII, pp. 422 et sv.

(2) *Vita Vincentii* 1, ch. 3.

(3) *Vita*, ch. 12, 14, 15.

(4) *Vita*, ch. 16.

(5) *Vita*, ch. 24. La duplicité de nom pourrait faire soupçonner la confusion de deux personnages, mais on ne voit pas comment cela serait le cas pour Madelgaire.

(6) *Vita*, ch. 20.

(7) *Vita*, ch. 26, *Vita Autberti*, ch. 16.

(8) *Vita*, ibid.

(9) AA. SS., *Julii*, t. III, p. 657.

(10) *Ibid.*, p. 668 et sv.

(11) *Loc. cit.*, d'après le manuscrit 4 de la Bibliothèque de Wins, juge au tribunal de Nivelles. Ce manuscrit date du XIe siècle.

nier a péremptoirement démontré [1] que la *Vita* regardée par Sollerius comme postérieure est en effet antérieure. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici les arguments du savant Bollandiste; la nature de notre travail nous excusera de reproduire les recherches de nos devanciers.

Les deux versions — nous appellerons la *Vita* de Sollerius, B, celle des *Analecta*, A — sont en relation intime : elles racontent les mêmes faits, dans le même ordre, s'accordent pour les petits détails et la généalogie du saint. Or, c'est B qui doit être postérieure, car on constate que les biographies de saint Vincent ont pillé les *Vitæ Patrum* de Grégoire de Tours, entre autres la *Vita S. Leobardi* (*Vitæ Patrum*, chapitre 20, n° 1), pour le récit du mariage forcé de saint Vincent. Et justement dans cette copie, A est encore un emprunt presque textuel de Grégoire, tandis que B a déjà amplifié cet emprunt, en rendant presque méconnaissable le prototype, la *Vita Leobardi*. Voici une comparaison :

Grégoire.	A, Ch. 6.	B, Ch. 6.
... cogentibus parentibus ut arrham puellæ, quasi uxorem accepturus daret. Illo quoque respuente, ait pater : « Cur, dulcissime fili, voluntatem paternam respuis, nec iungere vis connubio, ut semen excites nostro de genere sæculis sequentibus profuturum? Casso enim labore exercemur ad operandum, si possessor deerit ad fruendum .... Obædire filliis voci parentum scripturæ testantur divinæ ...	.... cogentes eum ut arram puellæ, quasi accepturus uxorem, daret. Illo quoque respuente, ait pater : « Cur, dulcissime fili, voluntatem paternam et propinquorum respicis, nec iungere vis conubio, ut senem excites nostro de genere sæculis sequentibus profuturum? Casso enim labore exercemur ad operandum si possessor deerit et ad fruendum. . Obædire filiis voci parentum scripturæ testantur divinæ . .	... de consensu nuptiarum sermo inducitur ..... Quapropter edicta parentum a se suspendere, propositamque dotis arrham nitus est postponere. Quod genitor haud ægre ferens animo, sic in eum correptionis usus est verbo : « Cur, amantissime fili, paternæ voluntati tuorumque renitendum arbitraris consulto nobili? De iure conubii opportuna se ratio ingerit, quæ genus nostrum unica tua spe propagandum disponit ... Incassum enim hanc sollertiæ nostræ rerum affluentium superna pietas providit, si is, cui iure debetur, uti velle deserit .... Proinde in angelicis et apostolicis commendabile exstat sanctionibus, parere filios patrum admonitionibus.

Cette comparaison montre clairement que B n'est qu'un remaniement, postérieur à A : les amplifications et les ajoutes se continuent dans B, dans la même proportion.

---

(1) *Analecta Bollandiana*, t. XII, p. 422 et sv.

Si donc la *Vita* A est antérieure, le silence de B concernant une source écrite antérieure ne saurait prévaloir contre l'affirmation catégorique de A qui en parle expressément : « *ut in vetustissimis paginulis invenimus.* ». On peut en conclure d'autant moins à la priorité de B, que ces mots de A sont une copie de la préface de Grégoire de Tours à la *Vita Patrocli.* En effet A est un veritable centon hagiographique, composé des morceaux les plus divers.

Dans son étude mentionnée, le P. Poncelet a laborieusement catalogué les divers emprunts et leur provenance. Ainsi, dans le prologue, l'auteur commence par transcrire le prologue de la *Vita Ermini* d'Anson de Lobbes, auquel il ajoute nne phrase tirée de la *Vita Martini* de Sulpice-Sévère. Pour une seconde introduction, il s'est donné le luxe de copier la préface de Grégoire de Tours à la *Vita Patrocli.*

Après un si beau début, le reste est en conséquence. Pour raconter la naissance et la jeunesse de Madelgaire, il emploie la *Vita Ermini* (au chapitre 3). Aux chapitres 5 et 6, il emploie la vie de sainte Waudru et celle de sainte Aldegonde. Cette dernière est citée : « *quod si quis de eius beneficiis audire vel discere desirat, exstat vita eius exacta.* » Aux chapitres 6 et 7, l'histoire du mariage est prise de la *Vita Leobardi* de Grégoire de Tours. Au chapitre 12, pour raconter l'entrée de Landri, fils de Vincent, dans l'état ecclésiastique, il s'adresse à la *Vita S. Galli* du même Grégoire. La *Vita Leobardi* lui fournit encore la vision qu'il attribue à Vincent. Au chapitre 14, il utilise les *Vitæ* des saintes Madelberte et Aldetrude : il les cite d'ailleurs : « *legat libellum ubi vitæ illarum tenentur insertæ* ». Le chapitre 17, où nous voyons saint Vincent former des disciples à Hautmont, est composé à l'aide des *Vitæ* des saints Martius et Quintianus de Grégoire de Tours. A partir du chapitre 24, il raconte l'entrée au cloître de sainte Waudru et copie textuellement six chapitres de la *Vita Waldetrudis.* Les austérités de Vincent à Soignies sont décrites, au chapitre 27, d'après la *Vita Bavonis*, qui lui sert aussi, au chapitre 31, pour raconter l'inhumation de Vincent dans son monastère et les miracles qu'il opère. Au chapitre 30, la *Vita Ursmari* d'Anson vient fort à point pour raconter les derniers adieux de Vincent, qui confie ses fils spirituels à Landri. Enfin, pour couronner le tout, il emprunte un miracle de saint Martin raconté par Grégoire de Tours, et l'attribue à Vincent. Il nous offre sans doute encore diverses autres réminiscences, comme, par exemple, au chapitre 29, où il semble avoir employé la *Vita Aldegundis* d'Hucbald de Saint-Amand (1).

(1) La *Vita Vincentii* a été citée comme exemple des plagiats hagiographiques par le **P. H. Delehaye,** *Les Légendes hagiographiques*, pp. 114-115.

On le voit, l'auteur a suivi en partie le procédé de la *Vita Autberti* en employant des *Vitæ* où on parlait des saints dont il veut traiter, mais il a commis aussi de véritables plagiats, comme pour l'emprunt de ce miracle de saint Martin. Nous avons rencontré un cas analogue dans la vie de saint Hubert, qui copie un miracle de la vie de saint Arnoul.

Malgré tous ces plagiats, la *Vita Vincentii* rapporte cependant des données précises : l'origine franque, sa naissance à Strépy, près de Binche, l'entrée en religion de Landri et celle de Vincent à Hautmont, ses donations de terres, la construction du monastère de Soignies. D'où l'auteur les a-t-il tirées? D'après le P. Poncelet, il faut admettre l'existence d'une vieille *Vita Vincentii*, qui date au moins du Xe siècle, puisqu'elle est citée, comme nous l'avons déjà dit, dans la *Vita Gisleni* [5] ou Homélie de saint Ghislain. Ces mots de l'Homélie « *horum* (Vincentii et Landrici) *decessus pandit liber actuum eorum gloriosus* » ne pourraient viser la *Vita* du manuscrit Wins (A) que nous examinons, car celle-ci ne présente certainement pas les caractères stylistiques du Xe siècle et est en tous les cas postérieure à la *Vita Aldegundis* d'Hucbald († 930). C'est dès lors cette *Vita Vincentii* [1] qui a dû inspirer les données propres de la *Vita Vincentii* du manuscrit Wins (A). C'est peut-être aussi à cette ancienne *Vita Vincentii* [1] que l'auteur de la *Vita Autberti* a emprunté ses données sur saint Vincent.

Mais si la *Vita Autberti* a employé la *Vita* des *Analecta Bollandiana* (A), celle-ci est écrite avant 1015.

La *Vita* A nous raconte aussi le voyage de saint Vincent en Irlande (chapitres 8-10), que nous avons déjà rencontré dans la *Vita Ettonis*. Les *Vitæ* de Waudru, d'Aubert et la *Vita Gisleni* [5], qui racontent assez longuement l'histoire de Vincent, ne font nulle part allusion à ce voyage : comme la *Vita Gisleni* [5] a dû employer la *Vita Vincentii* disparue, il faut conclure que cette dernière ne contenait pas cette légende, qui a dû s'introduire au XIe siècle. On apprend aussi dans A que le père de Madelgaire etait né d'une famille gasconne. Peut-être faut-il voir dans cette donnée une confusion avec l'histoire d'Amalgaire, que Dagobert envoya en Vasconie, comme nous l'apprend le chapitre 78 de la chronique de Frédégaire (1).

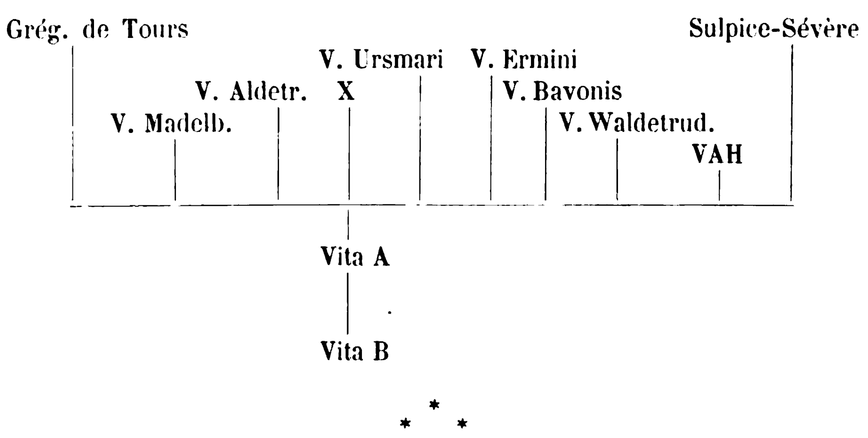
---

(1) On pourrait peut-être croire que, à propos du voyage de Vincent Madelgaire en Irlande, il faut lire : *Iberiæ* pour *Hiberniæ*, d'autant plus que la *Vita*, ch 8, dit qu'il y fut envoyé par Dagobert. On aurait alors là aussi une confusion avec l'histoire d'Amalgaire Mais qu'on se rappelle que la *Vita Ettonis* fait de saint Vincent un Irlandais et rapporte le voyage en Irlande. Elle est indépendante de la *Vita Vincentii* et ne peut donc s'être basée sur une faute de copiste. Il serait d'ailleurs étrange que le manuscrit qui aurait, dans l'hypothèse d'une relation entre la *Vita Ettonis* et la *Vita Vincentii*, servi au biographe d'Etton, eût aussi présenté cette faute.



Quant à la *Vita* éditée par Sollerius (B), les plus anciens manuscrits connus sont du XIIe siècle : elle est d'ailleurs très assonancée et ce caractère la place aussi à cette époque. Comme nous l'avons dit plus haut, c'est un remaniement de A, fait directement sur A, sans relation avec la *Vita* [1] disparue.

Avant d'en finir avec les *Vitæ Vincentii*, nous résumerons les relations de ces biographies avec d'autres, afin de rendre plus claire la composition des cycles, dont nous parlerons à la fin de notre première partie. Voici ce tableau :



* * *

Une biographie qui se rattache intimement à celle de Vincent, c'est celle de son fils Landri.

Saint Landri (¹), fils de saint Vincent Madelgaire, se fit clerc et devint évêque. On sait que la question de l'épiscopat de Landri est fort discutée. En effet, M. Zeumer (²) ne trouve pas de place pour Landri dans la liste épiscopale des évêques de Metz : à Meaux, la liste est peu sûre. D'autre part, M. Pfister (³) nie que le « *papa Landericus* » auquel Marculf dédia son formulaire, soit l'évêque de Paris de ce nom. Il soutient que le recueil de Marculf fut rédigé en Austrasie et qu'il faut donc voir un évêque austrasien dans ce Landri.

(¹) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 431.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1418.
A. Molinier, SIIF, t. I, p. 449.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. II. n° 4718.

Nous suivons l'édition des AA. SS., *Aprilis*, t. II, pp. 489 et sv.

(²) **K. Zeumer**, *Neue Erörterungen über ältere fränkische Formelsammlungen* (*Neues Archiv*, t. XI, pp. 313 et sv.), pp. 338 et sv.

(³) **Pfister**, *Note sur le formulaire de Marculf*, dans la *Revue Historique*, t. L, pp. 44 et sv.

Dans la liste épiscopale de Meaux, pour autant que nous la connaissons, il n'y a pas de place pour Landri; à Metz, il y aurait place pour Landri, entre Godon et Clodulphe, de 644 à 659.

En admettant l'épiscopat de Landri à Metz, M. Pfister [1] sait ainsi expliquer une variante que donnent quelques manuscrits pour l'adresse du formulaire; celle-ci porte : « *Domno sancto .... ac reverendissimo papæ Landerico Marculfus* ». Dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, fonds latin 2123, écrit au IXe siècle par Hatulf et Walafrid, nous trouvons la variante : « .... *papæ* **Glidulfo** *Marculfus* ». Dès lors [2], en admettant que Landri était évêque de Metz, Marculf aurait commencé par adresser son formulaire à Landri, mais une fois que celui-ci s'était retiré à Soignies près de son père malade, Marculf a changé la dédicace et a offert son œuvre au successeur de Landri, Clodulphe.

Ce raisonnement n'a pas convaincu M. G. Caro, qui dans une note récente dans l'*Historische Vierteljarschrift* [3], montre la base fragile de ces considérations et finit par conclure que la question de savoir si ce Landri fut évêque de Meaux, de Metz ou de Paris, reste ouverte, tout en remarquant que la solution pour Metz est peu probable [4].

La question est en effet difficile à résoudre. On ne possède que des données contradictoires, celle des *Gesta Episcoporum Cameracensium* [5], qui cite saint Vincent reposant à Soignies « *cum filio suo Landrico* ... **Meldensi** *episcopo* ... [6] et celle de la *Vita Landrici* elle-même qui fait de Landri un évêque de Metz, comme la *Vita Vincentii* (chapitre 13) [7] dont elle est sortie. Les mots des *Gesta* sont une donnée propre à l'auteur et doivent avoir quelque valeur, mais d'autre part, la version de la *Vita Landrici* et de la *Vita Vincentii* reflètent sans doute la tradition locale de Soignies. L'époque des *Gesta* et de la *Vita Vincentii* doit être à peu près la même. Dès lors, il

(1) Loc. cit., p. 57.

(2) Loc. cit., p. 59.

(3) Tome VIII (1905), fascicule I, pp 127-128 : *Zu Herkunft der Formelsammlung des Marculf. — Eine Entgegnung.*

(4) C'est aussi l'avis de **M. Zeumer** qui a répondu à **M. Caro** à propos de ses observations dans un article *Zu Herkunft der Markulfischen Formeln. Eine Antwort an G. Caro*, dans le *Neues Archiv*, t. XXX (1905), pp. 717-719. Pour lui, on devrait choisir Meaux.

(5) MGH, SS, t. VII, p. 465.

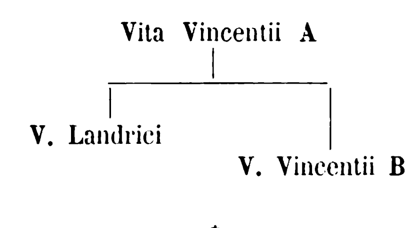
(6) Le manuscrit de l'édition de **Colvenerius** (Douai, 1615) porte : *Meldensi, alias Mettensi*. C'est là une donnée tirée du manuscrit de la *Vita Landrici* de Rouge-Cloitre, abbaye dont provient le manuscrit de Colvenerius (XVe siècle).

(7) Là aussi, une main du XVIe siècle a ajouté : « *melius Meldensi*

faut, en présence de ces données contradictoires, se résoudre à laisser la question ouverte.

La *Vita Landrici* a été éditée d'après 4 manuscrits : un de l'église de Soignies, un de Rouge-Cloître, un du monastère de Betlheem, près Louvain (Manuscrit de Bruxelles, 3391-99 de 1480) (1), un de l'abbaye de Corsendonck. La *Vita* est postérieure à la *Vita Vincentii*, qu'elle cite au chapitre 6 : « *ubi, sicut narrat præfata vita ...* ». Elle renvoie aux miracles de Vincent contenues au chapitre 31 de la *Vita Vincentii* A; c'est celle-ci qui fait les principaux frais de la *Vita Landrici*, non la version B (2). Elle date donc au moins du XI[e] siècle. On peut préciser un peu plus, car le chapitre 8 indique l'existence d'un chapitre de chanoines à Soignies : « *Est pagus in Taxandriæ partibus Felepa nomine ... : quo singulorum annorum tempore constituto proficisci solent fratres de Sonegiense monasterio, receptoque statuto debito census, remeant* **æquas dividere portiones** *remanentibus ad Dei servitium fratribus* ». Il s'agit évidemment des prébendes des chanoines et l'on constate l'existence de ces derniers au XI[e] siècle, vers 1044 (3), et en 1071 (4).

La *Vita* ne semble pas avoir été achevée, du moins dans l'état où elle nous est parvenue, car, au chapitre 1, l'auteur annonce qu'il traitera aussi l'histoire des sœurs de Landri : « *et consequenter gesta virtuosa sanctarum sororum eius succincte ac breviter continuabimus* ». Or on n'en trouve pas de trace dans la *Vita*. Les chapitres 2, 3, 4 sont pris du chapitre 12 de la *Vita Vincentii* A : certaines expressions sont reprises, mais le tout est traité assez librement. Tout ce que la *Vita* raconte de Landri est emprunté à la *Vita Vincentii*. On peut tracer le schéma suivant :



* * *

(1) C'est le manuscrit coté maintenant n° 3160. Cfr **Van den Gheyn**, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles*, t. V : *Histoire et Hagiographie*, p. 114, 6°.

(2) Cfr déjà le **P. Poncelet** dans les *Analecta Bollandiana*, t. XII, p. 430, n. 2.

(3) Ils sont cités dans les *Gesta Episcoporum Cameracensium*, l. II, ch. 25.

(4) Acte où on parle de la prévôté de Saint-Vincent. *Cartulaire de saint Lambert*, t. I, p. 38.

Ces biographies ont été composées à Soignies et forment un petit cycle, qui se rattache, par la *Vita* A, au cycle des abbesses de Maubeuge. A ce dernier cycle se rattache encore, quoique d'une façon moins directe, la biographie de saint Humbert de Maroilles.

Saint Humbert (1) vécut à l'époque de Childeric II († 675) : il était né de parents francs, Evrardus et Popita (2). Après avoir été élevé à Laon, où ses parents s'étaient retirés, il fait son éducation dans un monastère de cette ville et devient prêtre (3). Il se rend alors en Hainaut (4), et sait intéresser un riche propriétaire, Radobert (5), à la construction d'un monastère à Maroilles. C'est là que Humbert devint abbé; il donna au monastère, par un diplôme de l'année 675, la *villa* de Maizière-sur-Oise (6), qui appartenait à son aïeule Andeliana, et dont il était originaire, d'après la tradition (7). Il mourut probablement peu après, vers 680, et fut enseveli dans l'église de Maroilles.

On possède plusieurs biographies d'Humbert, deux éditées par les Bollandistes (8), une par Mabillon (9), une par Surius (10). Comme elles

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis,* p. 429.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1381.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 541.

Pour les *textes,* cfr BHL, t. I, n°s 4036-4040.

Nous employons l'édition de la *Vita* dans AA. SS. B., t. IV, pp. 146 et sv.

(2) *Vita Humberti,* ch. 1.

(3) *Vita,* ch. 1-2.

(4) *Vita,* ch. 3-11

(5) Charte d'Humbert de 675 (**Pardessus,** *Diplomata,* t. II, pp. 155-156). Elle est reproduite aussi dans les *Gesta Episcoporum Cameracensium,* l. I, ch. 27 (MGH, SS, t. VII, p. 412). Là le manuscrit dont s'est servi l'auteur portait Chonebertus ou Huntbertus. C'est le manuscrit de Maroilles, utilisé par les Bollandistes (AA. SS., *Martii* t. III, p. 560), qui donne *Radobertus.* Ce manuscrit semble le meilleur, car le texte » quod *vir illustris* Huntbertus ... construxit «, ne peut s'appliquer à Humbert. On voit clairement que c'est un autre qui a construit le monastère où Humbert est abbé. Le manuscrit dont s'est servi l'auteur des *Gesta Episcoporum Cameracensium* semble avoir été interpolé pour attribuer à Humbert le mérite de la fondation du monastère. Cfr **Ghesquière,** AA. SS B., t. IV, pp. 119-120, n° 22.

(6) » Idcirco dono ... ad sacrosanctum monasterium quod vocatur Maricolas ... situm in pago Fanomartensi, super fluvium, qui vocatur Helpra, partem maximam de possessione nostra in villa nuncupata Macerias, sita in pago Laudunensi super fluvium Isera, quam de avia mea Deo sacrata Andeliana ... comparavi ... « **Pardessus,** loc. cit.

(7) Diplôme de Charles le Simple, du 25 décembre 921 : » in villa Macherias ... ubi S. Humbertus est ortus ... « **Bouquet,** *Recueil des Historiens des Gaules et de la France,* t. IX, p. 550.

(8) AA. SS., *Martii,* t. III, pp. 557 et sv.; la seconde n'est pas éditée, mais on note les ajoutes faites à la première; AA. SS. B., t. IV, pp. 146 et sv. — Extraits de la première dans MGH, SS, t. XV, pp. 796 et sv.

(9) AA. SS. O. S. B., t. II, p. 801.

(10) *De Probatis Sanctorum Historiis,* t. VII, pp. 693 et sv.

n'ont pas encore fait l'objet d'une étude suffisamment approfondie, la nécessité d'examiner de plus près ces diverses versions s'impose.

Nous pouvons d'abord écarter la *Vita* de Surius, éditée d'après un manuscrit d'Utrecht, résumé comme d'ordinaire. Quant à la *Vita* de Mabillon, nous montrerons qu'elle aussi est un résumé. Il ne reste donc à considérer que les deux *Vitæ* des Bollandistes, dont la première a été amplifiée par la seconde. Cette dernière se trouve dans un manuscrit de Hautmont et un de Saint-Ghislain : on la récitait à Maroilles, aux matines de la fête du saint. Elle a considérablement amplifié, par des lieux communs, la première *Vita*, contenue dans le manuscrit de Valenciennes 471, t. V (S. 2, 25), du XIIe siècle (¹); ce manuscrit ajoute, à partir du chapitre 18, une histoire de Maroilles après la mort d'Humbert (²). Un indice de postériorité de la *Vita* des manuscrits de Hautmont et de Saint-Ghislain, c'est l'épithète d'*episcopus* appliquée à Humbert.

Voyons maintenant les relations de la *Vita* ¹ (A) avec celle éditée par Mabillon (M). On constate que M reproduit textuellement les chapitres 1, 2, 11, 16, et une partie du chapitre 18 de A. Or en juxtaposant ces chapitres, M arrive à donner tout juste cette partie de la *Vita* A, où les légendes sont absentes : tout ce que A présente en plus, est légendaire. Faut-il donc croire, en présence de cette relation textuelle, et de cette absence de légendes, que M est une *Vita* ancienne, source de A (³)? La *Vita* A aurait alors intercalé les légendes. Nous ne pouvons admettre cette hypothèse. Pourquoi A aurait-elle copié textuellement M et intercalé des légendes dans les passages de M; pourquoi n'aurait-elle pas plutôt remanié M au point de vue du style et arrangé le tout, en mêlant les légendes aux données de M? D'ailleurs elle n'a pas repris le début de M; elle fournit un autre prologue. Le début de M est au contraire en relation avec celui de la *Vita* amplifiée (B), qui est postérieure à A.

B.	M.
Hilderici autem gloriosi Francorum regis tempore floruerunt multi sancti viri, sanctitate insignes : e quibus sanctus pontifex enituit Amandus, egregius antistes Ursmarus ac beatus Humbertus, miræ sanctitatis vir ...	Tempore Hilderici gloriosi Francorum regis floruerunt multi sancti viri sanctitate insignes, e quibus enituit pontifex Amandus et egregii antistites Ursmarius et Nicasius ac beatus Humbertus miræ sanctitatis vir....

(¹) MGH, SS, t. XV, p. 796. L'*Archiv für deutsche Geschichtskunde*, t. X, p. 521, le date du XIe siècle. Cette *Vita* est reproduite dans **Jacques de Guise**, *Annales Hannoniæ*, l. X, ch. 86-110, éd. **Portia**, t. VII, pp. 300-372.

(²) Cette histoire a dû faire partie de la *Vita*, quoique la *Vita* ² et le manuscrit d'Utrecht ne l'ont pas : le caractère expressément liturgique de ces deux versions n'admettait pas le récit de cette translation.

(³) C'est l'idée de **M. Holder-Egger** (MGH, loc. cit.).

Ensuite, au chapitre 2 de M nous trouvons le début : « contemplatus *itaque* aptum sacris ædificiis locum ... » Cet *itaque* détonne, car le chapitre 1 a fini par raconter l'entrée du saint dans le sacerdoce. Dans A, au contraire, cet *itaque* (chapitre 11) se comprend fort bien; on y a relaté précédemment le retour d'Humbert en Hainaut, pour fonder un monastère. *Itaque,* il trouva cet endroit (chapitre 11). On le voit, cette particule s'explique bien dans A, mal dans M. De même au chapitre 3 de M, nous trouvons la mention de *præfati illius loci propinqui.* Or, cette expression se comprend difficilement dans le sens géographique : les voisins de l'endroit, qui administrent l'abbaye après la mort d'Humbert! Au contraire A a raconté, au chapitre 15, que Humbert, avant de mourir, confia le monastère à quatre de ses parents : A pouvait dès lors parler (chapitre 18) de **præfati** *illius loci propinqui.* Enfin, M est trop succinct et précis pour être une biographie originale : jamais un hagiographe n'aurait montré une sobriété de diction pareille. Admettez au contraire que M est un résumé, tout s'explique. Alors se comprend aussi la relation du début de M et de B. En effet, le début dans B « *Hilderici autem gloriosi Francorum regis* ... » est copié d'ailleurs, puisque la *Vita* B, après ce début, reprend : « Sanctus igitur Domini confessor Humbertus, *gloriosi Francorum regis Hilderici emicuit temporibus* ... ». Supposez que M a résumé A, tout en présentant un prologue de sa façon; B a pu connaître M, et lui emprunter ce prologue avant de commencer la transcription de A qui débutait « *Temporibus* (igitur) *Hildrici* [1] ». Nous regardons donc M comme un abrégé de A, composé d'extraits textuels, dans un but liturgique.

Il ne reste donc, comme première biographie connue, que la *Vita* A. C'est une œuvre assez longue, divisée en deux parties.

Dans la première, relatant la biographie d'Humbert, on nous raconte son origine et son éducation à Laon, son départ pour ses terres, qu'il veut visiter (chapitres 1-3). Les chapitres 4-10 offrent une histoire légendaire des relations du saint avec le missionnaire aquitain Amand. Celui-ci et son compagnon Nicaise arrivèrent chez Humbert, y reçurent l'hospitalité et décidèrent le saint à les accompagner à Rome. En chemin, un ours se jette sur leur bête de somme et la dévore. Humbert commande alors à l'ours de porter leurs bagages. Cet étrange apparat excita un étonnement compréhensible sur le parcours des trois voyageurs; le Pape apprit leur arrivée et envoya des serviteurs à leur rencontre pour ne pas laisser emmener cet ours dans la Ville Éternelle! Les trois pèlerins renvoient donc

(1) Cfr les manuscrits de Cambrai 1224 (1097 et 1209), 855 (759), 864 (767, II), du XIIe siècle, et 856 (760), du XIIIe siècle, qui débutent ainsi, pour A (*Catalogues .... des Départements français*, t. XVII : *Cambrai*, pp. 333, 337, 349, 465).



leur étrange compagnon, font leurs dévotions à Rome, et s'en retournent, Amand et Nicaise à Elnone, Humbert à Maroilles. Mais Humbert se rend une seconde fois à Rome. Là, dans l'église de Saint-Pierre, un ange lui imprime le signe de la croix sur la tête; le Pape lui commande de prendre des reliques de la sainte Vierge et des Apôtres et de fonder un monastère dans son pays natal.. Après avoir visité saint Amand à Elnone, Humbert revient définitivement à Maroilles. Cette histoire est peut-être empruntée à la *Vita Martini Trevirensis* où on trouve aussi l'épisode de cet ours, qui dévore l'âne de saint Martin et se voit forcé de servir de bête de somme jusqu'à Rome ([1]). Le patronage des saints Apôtres et de la sainte Vierge, auxquels était dédiée l'église de Maroilles, a sans doute donné naissance à la légende du second voyage à Rome. Nous avons rapporté l'origine d'une légende semblable dans la *Vita Beggæ.*

L'épisode de l'ours et le récit du voyage d'Amand avec Humbert à Rome a été repris dans la *Vita Amandi* ([2]) de l'abbé Philippe de l'Aumône, au XIIe siècle. Le chapitre **11** nous raconte la construction de l'église de Maroilles et celle d'un monastère, dans les environs, où Humbert avait institué trente *clerici.* Aux chapitres **12-13**, nouvel élément légendaire. Des chasseurs poursuivent un cerf, qui vient se cacher sous le manteau d'Humbert pendant que celui-ci travaillait. Les chiens et les chasseurs ne peuvent s'en approcher, retenus par une force inconnue. Ils en concluent à la sainteté d'Humbert et lui donnent la *villa* de Linières (arrondissement d'Avesnes, canton de Landrecies). Cette anecdote révèle une nouvelle application du thème légendaire des animaux qui se réfugient près des saints; la biographie de Ghislain nous en a déjà fourni un exemple.

Au chapitre **14**, l'auteur raconte la visite d'Aldegonde à Humbert. Nous avons vu cet épisode apparaître dans la *Vita Aldegundis d'Hucbald* ([3]) et nous avons alors opiné que peut-être Hucbald l'avait tiré d'une vieille *Vita Humberti*, source de la *Vita Humberti* **A**. Car Hucbald semble résumer une *Vita* : il parle aussi de la croix imprimée miraculeusement sur la tête d'Humbert. Ceci nous amène à parler des sources de la *Vita Humberti.* Il semble donc qu'il a existé une vieille *Vita*, utilisée par Hucbald dans sa *Vita Aldegundis*, à moins qu'il ne se soit inspiré de la légende populaire. La *Vita Humberti* doit avoir eu à sa disposition un exemplaire interpolé du diplôme d'Humbert de

---

([1]) Cfr **Bernoulli**, *Die Heiligen der Merovinger*, pp. 206-207.

([2]) Ch. 7 (AA. SS., *Februarii*, t. II, p. 879).

([3]) **M. Holder-Egger** (MGH, SS, t. XV, p. 796) pense que la *Vita Humberti* a utilisé ici Hucbald; mais celui-ci doit avoir pris lui-même cette donnée ailleurs, puisqu'il parle aussi de la croix sur la tête d'Humbert, *donnée qui faisait partie de la légende du voyage à Rome.*

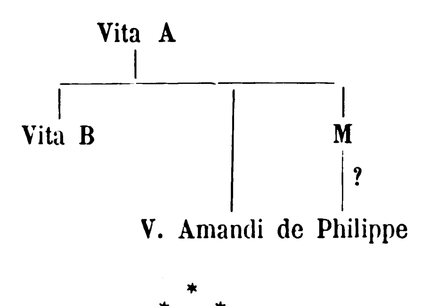
675, où on attribuait la fondation de Maroilles à Humbert, en remplaçant le mot *Radobertus* par *Huntbertus.*

Aux chapitres 15-16, la *Vita* nous raconte la mort du saint, et reprend une donnée d'Hucbald (¹) : sainte Aldegonde envoya un linceul au saint, avant que le serviteur d'Humbert eût rapporté à l'abbesse ce désir de son maître. Enfin, la seconde partie raconte les diverses translations des restes d'Humbert et retrace l'histoire de l'abbaye de Maroilles jusqu'au XI[e] siècle.

De quelle époque date la *Vita Humberti* A? Les plus anciens manuscrits sont du XII[e] siècle : la *Vita* a d'ailleurs servi à la *Vita Amandi* de l'abbé Philippe de l'Aumône (1170). D'autre part, dans le chapitre 24, elle parle de l'église de Saint-André de Cambrai, dont Gérard I fit la dédicace en 1025. La *Vita* A date donc au plus tôt de la première moitié du XI[e] siècle. On y rencontre des réminiscences de la *Vita Autberti* :

VITA AUTBERTI.	A.
Prologus. — .... ecclesiasticis sanctionibus decenter informatus, per gradus singulos proficiens, succedentibus virtutum incrementis, provectus est ad culmen sacerdotalis honoris.	Ch. 1. ... ecclesiasticis sanctionibus decenter informatur; et sic proficiens ætate et gratia, per gradus singulos ad sacerdotii culmen usque provehitur.
Ch. 3. .... Nam Dagobertus, qui tunc temporis inter Francigenas regni monarchiam regebat ...	1. ... Temporibus Hildrici, qui inter Francigenas monarchiam tenebat regni ....
Ch. 14. Tanquam iustum Dei Nazarenum totondit et regia et sacerdotali corona imposita, cum filiis ecclesiæ et populo acquisitionis sociavit ...	.... ipse velut Nazareus Dei, præciso crine capitis, regia et sacerdotali corona insignitur.

Quant à la *Vita* B, ce n'est qu'un remaniement de A, remontant probablement au XII[e]-XIII[e] siècle. Nous pouvons donc résumer les diverses relations dans ce tableau :



* * *

(¹) *Vita Aldegundis*, ch. 13-14. — L'emprunt peut être fait aussi à une *Vita Humberti*, source d'Hucbald.

Avec la biographie de saint Humbert de Maroilles finit la série des productions hagiographiques qui se rattachent plus ou moins directement au vaste cycle littéraire des abbesses de Maubeuge. Un autre groupe de *Vitæ* constitue un second cycle, que nous appellerons : *cycle des faux Carolingiens*. Nous retrouvons, en effet, à la même époque que dans le diocèse de Liège, ces préoccupations généalogiques que nous avons déjà signalées comme des manifestations du XI[e] siècle, en rapport indubitable avec les conditions de la société d'alors et avec l'efflorescence de l'histoire locale. C'est la préoccupation de rattacher leurs héros ou leurs héroïnes aux Carolingiens d'une part, aux ducs de Lotharingie d'autre part, qui a inspiré les auteurs des biographies que nous allons examiner à l'instant. Débutons par la *Vita* de sainte Gudule.

Sainte Gudule (1) (*Guodila*) naquit de Witger et d'Amelberge (2). Elle eut comme sœur Reinelde et comme frère Emebert (3), qui succéda, peut-être vers 695, comme évêque de Cambrai à saint Vindicien (4). Gudule passa sa vie dans les bonnes œuvres et les prières et visitait souvent l'église de la *villa* de Moorzele (5), située à deux milles de la maison de ses parents. Elle mourut, probablement au commencement du VIII[e] siècle et fut ensevelie à Ham, près de Vilvorde (6). Son corps fut transféré après quelque temps à Moorzele, où on l'inhuma dans l'église du Saint-Sauveur, derrière l'autel (7). En 1047, le comte Baldéric de Louvain († 1054) transféra les restes de la sainte dans l'église de Saint-Michel à Bruxelles (8).

Deux biographies de Gudule nous ont été conservées, éditées l'une par les Bollandistes (9) d'après le manuscrit de Bruxelles 1770-1777, du XIV[e] siècle, l'autre par les mêmes, d'après Surius (10).

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 428.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1354.
Wattenbach, DGM, t. II, pp. 173.
Balau, SHL, p. 248.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n[os] 3684-3686.

(2) *Vita*, ch. 3.

(3) *Ibid.* Emebert est nommé Hildebert par les *Gesta Episcoporum Cameracensium*, liv. I, ch. 34 : « *Beato Vindiciano Hildebertus in episcopio successit.* »

(4) AA. SS. B., t. IV, p. 631, n° 14.

(5) *Vita* [1], ch. 8.

(6) *Vita* [1], ch. 18. Cfr **De Ram**, *Hagiographie Nationale*, t. I, p. 107, n. 2.

(7) *Vita* [1], ch. 28.

(8) *Vita* [2], ch. 41. Cfr l'acte annonçant la translation, dans les *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, 2[e] sér., t. VIII (1893), pp. 41-43.

(9) AA. SS., *Januarii*, t. I; AA. SS. B., t. V, pp. 689 et sv.

(10) *Ibid.*; AA. SS. B., t. V, pp. 716 et svv.

La *Vita Gudulæ* [1] a été composée par un certain frère Hubert, à la demande d'Albert, personnage d'ailleurs inconnu. L'auteur et le patron littéraire appartiennent sans doute à une communauté bruxelloise.

Albert avait fourni au frère Hubert une vieille *Vita Gudulæ* au style barbare (¹); c'est cette *Vita* qui fut remaniée par Hubert, après la translation du corps de Gudule dans l'église Saint-Michel en 1047. Cette translation est le dernier fait qu'Hubert rapporte (²) et c'est probablement à cette occasion que fut composée la *Vita*, qui devait faire connaître aux fidèles de Bruxelles les mérites de la sainte qu'on venait de transférer. On retrouve au livre I, chapitre 16, des *Gesta Episcoporum Cameracensium* un résumé de la vieille *Vita Gudulæ* employée par Hubert. Les *Gesta* la citent expressément : « *ut ipsius vitæ liber insinuat* », « *liber ipse fatetur* ». Cet extrait des *Gesta* permet de constater que Hubert a suivi de près le récit de la *Vita* [1] perdue. En effet, les *Gesta* présentent Reinelde et Pharaïlde comme sœurs de la sainte; ils rapportent la naissance de Gudule en Brabant, la vision qui annonça à Amelberge la naissance d'une fille sainte; les *Gesta* rapportent aussi l'anathème que prononça Emebert contre le voleur qui avait violé la tombe de Gudule et les terribles conséquences de cette malédiction. Tout cela se retrouve dans la *Vita Gudulæ* d'Hubert, aux chapitres 3, 4, 23.

La *Vita* d'Hubert est assez longue et renferme peu de renseignements sûrs. Elle fait de Witger un duc de Lotharingie et d'Amelberge une parente de Gertrude : elle en fait aussi une parente des saintes Aldegonde et Waudru.

Il est intéressant de constater que les saintes, qu'on a fait passer comme des parentes des Carolingiens, sont rattachées aux autres personnages qui étaient réputées de source royale, comme Waudru et Aldegonde. La *Vita* introduit aussi Pharaïlde et en fait une sœur de Gudule. Or, le récit de la *Vita Pharaïldis* [1] exclut toute sœur pour sainte Pharaïlde. Gudule fut d'ailleurs la dernière des enfants d'Amelberge (chapitre 4); l'on ne saurait prouver qu'Amelberge se serait mariée deux fois, d'abord avec un certain Thierry, dont serait née Pharaïlde, ensuite avec Witger, dont elle eut ses trois autres enfants (³).

(¹) » Attulisti ad nos nupperrime quaternium .... in quo pauca continebantur de virtutibus almæ virginis Gudilæ ... « *Prologus*.

(²) Le manuscrit de la *Vita* [1] conservée ne donne pas cette translation, mais la fin de ce manuscrit a dû se perdre, car le dernier chapitre (40) de la *Vita* [1] fait allusion à cette translation de 1047 qui devait suivre dans le texte original. On peut restituer ce chapitre par le ch. 33 de la *Vita* [2], qui raconte la translation (AA. SS. B., t. IV, p. 734)

(³) C'est ce que rapporte, comme nous verrons, la *Vita Pharaïldis* [2]. Cfr **Sollerius**, dans les AA. SS. B., t. IV, pp. 929 et svv., nos 10-17.



Le chapitre 5 nous rapporte que sainte Gertrude tint Gudule sur les fonts; nouvel essai de rattacher l'héroïne à la famille carolingienne. La *Vita* raconte, en général, les austérités de Gudule (chapitres 6, 10, 11), sa piété, ses visites à l'église de Moorzele, les tentations et les poursuites du démon (chapitres 8-9), les guérisons qu'elle opéra (chapitres 13-14), sa mort et sa translation à Moorzele. Nous apprenons ensuite les miracles qui illustrèrent son tombeau et qui attirèrent, au dire de la légende, l'attention de Charlemagne. Ce dernier serait venu à Moorzele, et aurait légué ce domaine à la sainte et institué des sanctimoniales dans l'église. Nous apprenons aussi que Charles, fils de Louis IV d'Outremer, emporta le corps dans l'église de Saint-Géry de Bruxelles (¹), translation qui précéda celle de 1047.

On retrouve dans la *Vita* plusieurs thèmes hagiographiques : la vision de la mère de Gudule à propos de la naissance de sa fille (chapitre 4), l'impossibilité de mouvoir le cercueil quand on voulut le transférer à Nivelles, à Maubeuge ou à Mons (chapitre 25), l'ours qui se réfugie, poursuivi par les chasseurs, dans l'église de Sainte-Gudule à Moorzele. C'est une variante du thème connu : les animaux sous la protection des saints. La *Vita* finissait, comme nous l'avons dit, par le récit de la translation de 1047 (²). Il est probable, puisque Hubert se contenta de remanier la *Vita* perdue, que celle-ci contenait déjà toutes ces légendes; du moins nous devons conclure à la présence de quelques-unes, grâce à la comparaison du récit avec le résumé des *Gesta Episcoporum Cameracensium* (³).

Cette *Vita* du frère Hubert fut remaniée par la *Vita Gudulæ* ², qui doit dater du XIIe-XIIIe siècle.

Une troisième, résumé de ces deux précédentes, se trouve dans un manuscrit de Rouge-Cloitre et dans un de Corsendonck; elle doit être l'œuvre de Gielemans († 1487), prieur de la première de ces abbayes citées.

* * *

Une seconde biographie qui se rattache intimement à ce même cycle, est celle de sainte Reinelde.

(¹) Avant 988. AA. SS. B., t. V, p. 678, nº 26.

(²) AA. SS. B., t. V, p. 668, nº 3.

(³) Au prologue, au ch. 2, 3, on remarque des copies du prologue et du ch. 1 de la *Vita Martini* de Sulpice-Sévère ; de même à la fin de la *Vita* (chapitre restitué d'après la *Vita* ²) : « Sed hic nostra de virgine claudatur oratio eiusdemque pro nobis aperiatur intercessio, *quæ me scribentem et te, christiane, respiciat legentem.* Amen. » (**Sulpice-Sévère**, *Epistolæ*, 3, 21).

Sainte Reinelde ([1]), au dire de sa *Vita*, naquit à Condé ([2]). Elle était, comme Gudule, fille de Witger et d'Amelberge ([3]). Elle aurait donné la *villa* de Saintes avec cinq autres domaines à l'abbaye de Saint-Pierre à Lobbes ([4]). Elle mourut probablement vers la fin du VIIe siècle. On en fait une vierge martyre : sa biographie rapporte qu'elle fut tuée par les Huns (!), avec un clerc, Grimoald, et un serviteur, Gondulphe ([5]).

La *Vita Reyneldis* a été éditée par les Bollandistes ([6]), d'après un manuscrit de Saint-Paul de Soignies, maintenant à la Bibliothèque royale de Bruxelles (nos 8751-8760) — de 1422 ([7]). La *Vita* doit être postérieure à la première translation des reliques de la sainte, faite à l'époque de l'évêque Jean de Cambrai (866-879), et du pape Nicolas († 867) ([8]). Elle a été écrite sans doute avant la translation de la sainte par Gérard II de Cambrai (1076-1092), puisqu'elle ne fait allusion à cet événement ([9]). En tous les tous cas elle est antérieure à 1170, car l'auteur contemporain de cette *Translatio* parle de la *Vita*, au chapitre 2 : « *ut scedula passionis eius continet.* »

Cette *Vita* est très légendaire. Après avoir raconté la naissance de la sainte à Condé, elle parle de sa famille et intitule Witger « duc de Lotharingie » ([10]). Amelberge devient sœur de Pepin I, conformément à la tendance généalogique que nous avons signalée. Pour le nombre des enfants qu'elle attribue à Amelberge, la *Vita* vaut mieux que la *Vita Gudulæ*; elle ne nomme qu'Emebert et deux filles : Gudule et Reinelde. Elle exclut toute autre fille, puisqu'elle emploie l'expression : « *una* ... *altera* ... » à propos des deux saintes.

Nous voyons ensuite Witger, Amelberge, Reinelde et Gudule quitter le monde et se consacrer à Dieu (chapitres 2-3), mais dès le

---

([1]) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**, BHMA, t. II, 1544.
Balau, SHL, pp. 248-249.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, n° 7082.

([2]) *Vita Reyneldis*, ch. 1.

([3]) *Vita Gudulæ*, ch. 3; *Vita Reyneldis*, ch. 1.

([4]) *Vita Reyneldis*, ch. 6.

([5]) *Vita*, ch. 8.

([6]) AA. SS. *Julii*, t. III, pp. 173 et sv.; AA. SS. B., t. IV, pp. 648 et sv. Nous employons cette dernière édition.

([7]) Il y en a un autre manuscrit, provenant de Lobbes et datant du XIIe siècle; c'est le manuscrit de Bruxelles 18108 (*Catalogus ... Bruxellensis*, t. II. p. 418.)

([8]) *Translatio beatissime Raineldis virginis et martiris, que celebratur septimo kalendas Novembris*, ch. 1, éd. **J. Van den Gheyn**, dans les *Analecta Bollandiana*, t. XXII, pp. 441 et sv. Cfr *Vita*, ch. 13

([9]) *Translatio*, ch. 2 » Subsequente ibidem tempore a donno Gerardo, prescripte ecclesie episcopo, beati corporis thesaurus loculo decentiori repositus est... « Loc. cit.

([10]) C'est un signe que la *Vita* date au moins du XIe siècle.

chapitre 4, l'auteur s'occupe spécialement de Reinelde. Un jour elle alla avec Gudule, à Lobbes, pour donner ses biens au monastère. On ne leur permit pas d'entrer : elles étaient femmes. Gudule s'en alla, mais Reinelde s'arrêta devant la porte, pendant trois jours, sans prendre la moindre nourriture. Enfin Dieu lui ouvrit miraculeusement les portes et mit les cloches en branle. L'abbé, épouvanté, introduit la sainte avec aménité et reçoit alors la *villa* de Saintes et cinq autres domaines. Après cette donation, Reinelde se rendit à Jérusalem et revint, après sept ans, chargée des reliques du Saint-Sépulcre, de la Sainte-Croix et de la Vierge. Elle vécut ainsi en paix. Mais un jour arrivent les Huns, qui la massacrent avec deux compagnons, devant l'autel de Saint-Quentin. C'est en vain que les Huns essayèrent d'incendier l'église. La sainte fut ensevelie par les fidèles. On fit l'élévation de son corps en 866. Longtemps après, un jeune homme arriva à Saintes, s'introduisit de nuit dans l'oratoire, enleva la tête de la sainte et une *Vita* (¹) enfermée dans la châsse. Il fut possédé à l'instant par le démon et ne guérit que lorsque ses parents eurent fondé comme expiation de ce crime un monastère près de Saintes.

Cette légende de la venue de Reinelde à Lobbes est sans doute inventée à l'abbaye même pour expliquer l'origine de la possession de Saintes. Cette donnée des portes s'ouvrant miraculeusement est un thème hagiographique qui se retrouve souvent, notamment dans l'histoire de sainte Aldegonde. Il en est de même des cloches sonnant d'elles-mêmes : cela se retrouve par exemple dans la *Vita Beggæ*. Quant à la légende du voyage à Jérusalem, elle doit probablement son origine à la présence des reliques de la Sainte-Croix et autres dans l'église de Saintes. Nous avons déjà montré à plusieurs reprises que la présence de reliques des saints Apôtres fit supposer des voyages à Rome, par exemple, dans la *Vita Beggæ*, la *Vita Humberti*, etc.

La légende des Huns est un thème populaire : l'imagination des foules devait avoir perpétué le souvenir de ces terribles envahisseurs — d'ailleurs souvent confondus avec les Normands – et plus d'une légende rappelle ce thème pour expliquer des morts violentes, dont les circonstances ne lui étaient pas connues (²). L'auteur, en rapportant le martyre de Gondulphe, serviteur de Reinelde, qui serait mort, la tête transpercée de clous, a pu s'inspirer du martyre de saint Quentin.

Au dire de la légende, Reinelde et ses compagnons auraient en effet subi la mort devant l'autel de ce martyr.

(¹) **M. Balau** (SHL, p. 248) en conclut que la *Vita* s'est basée sur un écrit antérieur : mais ce vol de la *Vita* est peut-être inventé pour donner de la valeur aux informations du biographe, en faisant croire à l'existence d'une *Vita* antérieure.

(²) Dans la *Vita Berlendis*, du XIe siècle, nous voyons (ch. 3) le frère de la sainte, Eligardus, tué à Assche par les Huns.

L'auteur a aussi exagéré l'importance de la translation de 866, à laquelle il fait assister les évêques de trois diocèses, celui de Cambrai et ceux des deux diocèses voisins; la *Translatio* (1) ne cite que l'évêque Jean de Cambrai.

Cette *Vita* est incontestablement l'œuvre d'un moine de Lobbes, qui dut l'écrire vers le dernier tiers du XIe siècle.

* * *

La *Vita Reyneldis* a été copiée en grande partie par la *Vita Amalbergæ* (2), dont nous allons nous occuper à l'instant.

Sainte Amelberge, on le sait, est la mère de Gudule, de Reinelde et d'Emebert. Elle naquit à Saintes et se maria à Witger. Les deux époux, après la naissance de leur dernière fille, Gudule, embrassèrent la vie monastique. A en croire la tradition, Amelberge reçut le voile des mains de saint Aubert.

Elle mourut, après une vie d'austérités, vers 690 et fut ensevelie à Lobbes, dans l'église dédiée à la Vierge, Ursmer et Ermin.

Cette biographie est en partie extraite à peu près textuellement de la *Vita Reyneldis*. Le chapitre 1 est emprunté aux chapitres 1-2 de cette *Vita* de Reinelde, le chapitre 2 est, à part quelques différences minimes, identique au chapitre 4 de la même source. Le chapitre 3 est emprunté partiellement au chapitre 5, le chapitre 4 reflète l'idée et quelques expressions du chapitre 1 de la *Vita Reyneldis*. Voici, par exemple, une comparaison :

VR.	VA.
Ex hac ergo dedit ei Dominus sobolem sanctissimam Emebertum, postea sanctæ Cameracensis ecclesiæ pastorem beatissimum, cuius gesta plena virtutibus atque miraculis, usque in hodiernum diem ibidem florent, duasque filias quarum una Gudila, altera Reyneldis vocabatur.	Dedit autem Deus ei sobolem sanctissimam Aldebertum, sanctæ Cameracensis ecclesiæ pastorem beatissimum, cuius gesta plena miraculis atque virtutibus in eadem ecclesia usque in hodiernum florent; quatuorque dicatas Deo sorores, quorum *una* Reyneldis, *altera* Pharaïldis, tertia Ermelindis, quarta Gudila fuit.

Cette comparaison montre clairement que la *Vita Amalbergæ* est postérieure. En ajoutant en effet, aux enfants d'Amelberge, Pharaïlde

(1) Ch. 1, loc. cit.
(2) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 411.
Potthast, BIIMA, t. II, pp. 1157.
Balau, SHL, p. 247, n° 51.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n° 321.

et Ermelinde, la *Vita Amalbergæ* a reproduit « *una* ... *altera* », expression qui implique une contradiction avec le contexte, puisqu'elle exclut plus de deux filles.

On le voit, la généalogie des descendants d'Amelberge s'est augmentée de deux noms, en harmonie avec les données de la *Vita Gudulæ*, qui renseigne trois filles et le passage des *Gesta Episcoporum Cameracensium*, où nous trouvons quatre filles. C'est de ce dernier passage que la *Vita Amalbergæ* s'est sans doute inspirée pour introduire les noms d'Ermelinde et de Pharaïlde. C'est une erreur, car la *Vita Pharaïldis* ne nomme point la mère de cette sainte et exclut de plus toute sœur (¹); le père y est appelé Thierry (²), et pour admettre dans ces conditions un lien de parenté entre Pharaïlde et Amelberge il faudrait supposer pour cette dernière un second mariage. Comme nous l'avons dit plus haut, on ne saurait prouver ce dernier fait.

Il en est de même pour Ermelinde. Sainte Amelberge naquit en effet vers 590 ou 600. Or nous savons que Pepin I fit l'élévation des restes de sainte Ermelinde quarante-huit ans après la mort de cette sainte. Pepin mourut en 640. D'où il faut conclure que Ermelinde vit le jour avant 590, c'est-à-dire avant la naissance de sa prétendue mère. La *Vita Hermelendis* cite d'ailleurs comme parents Ermenold et Ermesinde et ne parle ni de Witger ni d'Amelberge.

On voit que le souci d'étendre la parenté des Carolingiens est manifeste au XIᵉ siècle.

A partir du chapitre 5, l'auteur fournit des données qui ne sont pas empruntées à une source écrite. Il s'adresse sans doute à la tradition orale pour raconter la mort de son héroïne. Celle-ci serait morte à Maubeuge (chapitre 6); c'est là que la foule se rend pour ses funérailles. Mais comme personne n'était enseveli dans ce monastère, pas même la fondatrice Aldegonde, on transporta le corps d'Amelberge à Lobbes. Cette préférence pour Lobbes semble bien indiquer que l'auteur est un moine de ce monastère, quoique M. Balau (³) soit d'un avis contraire. Puisque l'auteur copie la *Vita Reyneldis*, écrite à Lobbes et qu'on devait certainement y conserver, il semble bien appartenir à cette communauté.

Puisque la *Vita Amalbergæ* a copié la *Vita Reyneldis*, qui date d'avant le dernier quart du XIᵉ siècle, il faut croire que la première remonte aux dernières années de ce siècle.

* * *

(¹) « ... Geminam sobolem .... eidem vero *femineæ* sortis tertiam, Pharaïldum nomine, patrum asseruit auctoritas », *Vita Pharaïldis* ¹ (AA. SS., *Januarii*, t. I, p. 170).

(²) « Regi quippe Theodorico intra fines Lotharingiæ et Galliæ imperanti ... ». *Ibid.*

(³) SHL, p. 437, nº 51.

Passons maintenant à **sainte Pharaïlde** (1). On connaît fort peu de sa vie, et la *Vita* qu'on en possède ne fournit que des lieux communs. Elle eut comme père Thierry (2), fut mariée à un certain Guidon (3) et conserva, sa vie durant, sa virginité. Son mari, au dire de la tradition, l'aurait persécutée; les absences fréquentes de la sainte, qui se rendait souvent à l'église, auraient excité les soupçons de cet homme jaloux (4). Pharaïlde supporta toutes ces peines avec héroïsme. Elle resta veuve, après la mort de Guidon, et vécut dans l'austérité (5). On place son décès vers 750 (6).

Les *Vitæ* que nous possédons pour cette sainte sont au nombre de trois. La première est éditée par les Bollandistes au tome I de janvier (7). Elle semble se baser sur une source antérieure : nous y trouvons les phrases suivantes : « *quam quorumdam librorum vetuste præditorum reperitur serie* (8); *beatæ virginis Pharaïldis opuscula ferme adhuc omnino latitantia* » (9). Peut-être faut-il identifier cette source écrite avec ce que l'auteur appelle emphatiquement, « *antiquorum auctoritas, patrum testimonium, patrum auctoritas* ». Ces formules vagues indiquent souvent une tradition orale, mais puisque l'auteur parle ici de « *libri* », on pourrait bien croire que ces « patres » sont à identifier avec la source qu'il semble avoir consultée. De fait on retrouve dans cette *Vita Pharaïldis*, des passages rimés, comme les suivants :

Ch. 3. In huius igitur primordio dictaminis
Ut pateat cunctis propago virginis
Eius ponendum est exordium originis

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 439.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1525.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 535.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, nos 6791-6794.

(2) *Vita* [1], ch. 3.

(3) *Vita* [1], ch. 6.

(4) *Vita* [1], ch. 9 et sv.

(5) *Vita* [1], ch. 12.

(6) **Molinier**, SHF, loc. cit. — On peut consulter *Sainte Pharaïlde vénérée à Steenbecque, Notes et documents* publiés par M. l'abbé **R. Flahault**. Dunkerque, 1898. Les reliques de sainte Pharaïlde furent transférées à Gand par Agilfred au monastère de Saint-Bavon, en 754, d'après la tradition. Cfr **De Ram**, *Hagiographie Nationale*, t. I, p. 39.

(7) Pp. 170-172.

(8) *Vita* [1], ch. 2.

(9) *Vita* [1], ch. 1 (*Prologus*).

(10) Cfr **Molinier**, SHF, loc. cit. — Cfr **Hautcœur**, *Actes de sainte Pharaïlde*. Lille, 1882.

.... De infimis ad alta post finem hæc ascenderit
Quæ de altis ad intima ante finem descenderit.

Ch. 4. Quæ continuata meritorum et operum serie
Regali postposita qua orta fuerat progenie.

On a voulu y voir des réminiscences d'une *Vita* rimée du Xe siècle; cela pourrait être le cas, car aux chapitres 7 et 9 nous trouvons des vers, à rime interne, assez barbare. Or, c'est justement dans cette partie rimée que se trouvent les expressions « *Patrum auctoritas* », etc.

.... Patrum non revellenda comprobavit antiquitas
Non repudianda patrum asseruit auctoritas ....

Il se peut donc que ces phrases proviennent d'une *Vita* rimée antérieure, où, par ces « patres », on indiquait la tradition orale.

La *Vita Pharaïldis* renferme peu de données : tout se réduit à dire que la sainte est restée vierge, qu'elle refusa le commerce charnel du mariage et qu'elle a ressuscité une oie qui avait été mangée!

Il y a quelques données généalogiques dont le fonds doit être admis. Le père de Pharaïldis s'appelait Thierry; il eut deux fils et une fille, la sainte. Cette dernière donnée est importante, car on ne voit pas encore Pharaïlde rattachée à la famille de Witger et d'Amelberge, comme cela apparait déjà dans les *Gesta Episcoporum Cameracensium* et comme nous l'avons noté à propos de la *Vita Reyneldis*. Or, la *Vita Pharaïldis* date pourtant de la même époque que les documents cités, c'est-à-dire du XIe siècle, car elle parle de Thierry, comme d'un prince, étendant son pouvoir sur la *Lotharingia*. Nous avons vu que ce terme ne prévaut qu'au XIe siècle.

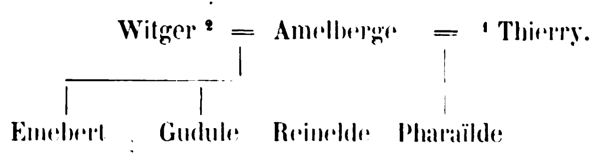
Puisque cette *Vita* du XIe siècle ne reproduit pas les légendes généalogiques de cette époque, il semble bien qu'on peut admettre l'existence d'une source antérieure, remontant peut-être au Xe siècle. Là, la légende généalogique devait être absente : on n'en trouve pas de trace au Xe siècle.

Pour le reste, la *Vita* est remplie de lieux communs et le roman des persécutions que la sainte eut à subir de la part de son mari, constitue la pièce de résistance de la biographie. Même pour les miracles, l'auteur n'a pas de renseignements, car il emploie la formule traditionnelle, qui n'est qu'un aveu d'ignorance : « *si vera quæ post, vel ante obitum suum perpetravit miracula, enarrare præsumpserimus, prius profecto, sicut arbitror, deficiemus in ingenio, quam in materia* ».

Un second biographe se chargea de compléter la généalogie de Pharaïlde en mettant la *Vita* [1] à la hauteur des légendes qui avaient cours au XIe siècle et que l'on trouvait dans les biographies d'autres saints.

Cette *Vita* interpolée se trouve dans le manuscrit de Bruxelles 3391-99, de 1480 ([1]). Cette biographie est un remaniement de la première *Vita Pharaïldis* connue. Elle a introduit la mention de la mère de Pharaïlde, dont la biographie précédente ne parlait pas. C'est Amelberge, femme de Witger, que nous avons rencontrée à propos de Gudule et de Reinelde, ses filles. Pharaïlde devient ainsi la sœur de ces deux saintes. L'auteur a donc crû devoir mettre la généalogie de Pharaïlde en rapport avec les données des *Gesta Episcoporum Cameracensium*, de la *Vita Gudulæ* et de la *Vita Amalbergæ* qui faisaient de Pharaïlde une fille d'Amelberge.

Mais comme ces documents parlaient du mari de celle-ci, Witger, et que d'autre part la *Vita Pharaïldis* ¹ nomme un certain Thierry comme père de Pharaïlde, le remanieur en a conclu qu'Amelberge s'était mariée deux fois, la première fois avec Thierry, la seconde fois avec Witger. De Thierry, elle eut Pharaïlde, de Witger Emebert, Reinelde et Gudule. Voilà donc les données sobres de la *Vita Pharaïldis* ¹ et les données généalogiques des légendes précédentes, mises d'accord en une nouvelle généalogie factice, dont voici le tableau :



Cependant, pour accomoder les légendes généalogiques du XIe siècle à son remaniement, l'auteur s'est directement inspiré de la *Vita Amalbergæ*, la dernière biographie parue. Voici les emprunts qu'il a faits :

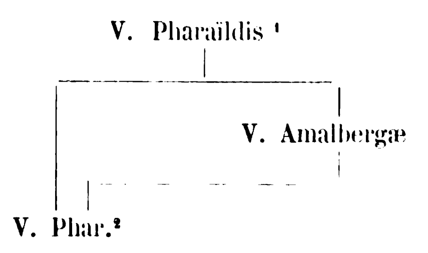
Vita Amalbergæ.	*Vita Pharaïldis interpolée.*
Ch. 1. =	[*Catalogus*, p. 394] lignes 15-20.
Ch. 2. =	[*Ibid.*, »] lignes 33-34.
« Dedit autem Deus eis sobolem sanctissimam Aldebertum, sanctæ Cameracensis ecclesiæ pastorem beatissimum, cuius gesta plena miraculis atque virtutibus in eadem ecclesia usque in hodiernum florent, quatuorque *dicatas Deo* sorores quarum una Reyneldis, altera Pharaïldis, tertia Ermelindis, quarta Gudila fuit	« Quibus donavit Dominus sobolem sanctissimam Pharaïldem [*Venant, Gongulfe*]. [*Ibid.*, p. 395] lignes 4-8 : « Hi quoque genuerunt tres proles, æque sanctissimas, videlicet : Emebertum sanctæ ecclesiæ Cameracensis pastorem beatissimum, cuius gesta plena miraculis atque virtutibus in eadem ecclesia florent usque in hodiernum diem, et duas sorores eius, *Deo dicatas*, scilicet Reyneldem martyrem et Gudulam virginem ...

([1]) *Catalogus ... Bruxellensis*, t. I, pp. 304 et sv. — Les interpolations sont éditées à cet endroit.

Ch. 3.	=	Résumé *ibid.*, lignes 8-10.
Ch. 5.	=	[*Ibid.*] lignes 12-26.

Par ce tableau, on voit que l'auteur du remaniement a ajouté encore aux enfants d'Amelberge, Venant et Gongulphe, qui seraient issus de son premier mariage avec Thierry. Le biographe a donc identifié les deux frères de Pharaïlde dont parlait la *Vita Pharaïldis*[1]. Cependant, il n'a pas repris le nom d'Ermelinde, que lui offrait son modèle. Est-ce parce que la *Vita Ermelendis*, qui avait peut-être paru entretemps, ne lui permettait pas d'ajouter ce nouvel anneau à la généalogie de Pharaïlde?

La *Vita Ermelendis* cite en effet comme parents d'Ermelinde le père, Ermenold, et la mère, Ermesinde (1). La reprise du mot « *Deo dicatas* » montre bien que l'auteur du remaniement copie la *Vita Amalbergæ* et non la *Vita Reyneldis*. Si cette dernière présente à peu près textuellement cette généalogie *sans mention d'Ermelinde*, l'expression « *Deo dicatas* » y fait défaut. D'autre part, ce n'est pas la *Vita Amalbergæ* qui a pu s'inspirer de la *Vita Pharaïldis* interpolée, car elle aurait sans doute repris la mention des deux mariages de la sainte, rapportée par le remanieur. Il est clair que la *Vita Amalbergæ* a dû suivre le récit de la *Vita Pharaïldis*[1]; comme la première fournissait de nouvelles données généalogiques, un hagiographe s'est cru en devoir d'ajouter celles-ci à la *Vita Pharaïldis*[1], tout en conciliant les données contradictoires. On a donc les relations suivantes :



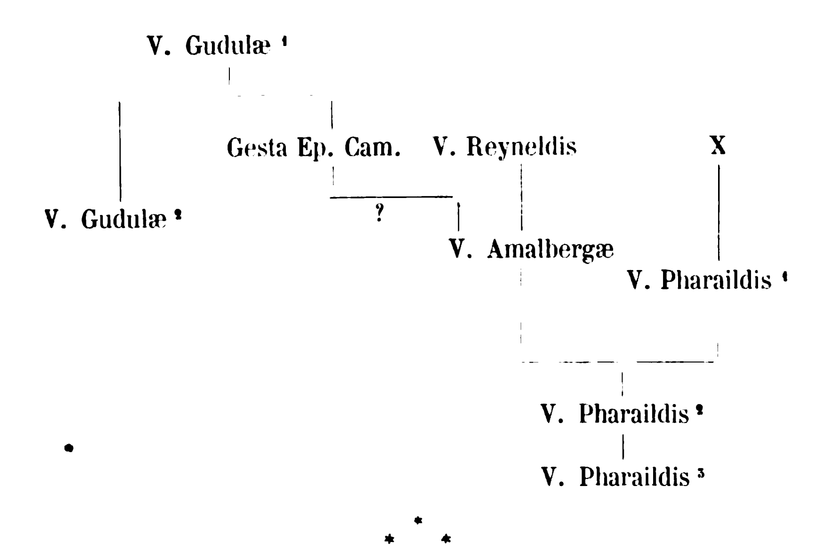
Comme la *Vita Amalbergæ* date probablement de la fin du XIe siècle, la *Vita Pharaïldis*[2] doit remonter à la fin du XIe ou au commencement du XIIe siècle.

Ce remaniement fut enfin suivi par une troisième *Vita*, résumé de la *Vita Pharaïldis*[2], dont elle reproduit les interpolations (1).

Avant de passer maintenant à la *Vita Ermelendis* ou *Hermelindis*, nous croyons utile de résumer ici les relations des *Vitæ* du cycle des faux carolingiens.

---

(1) Éditée dans **Hautcœur**, *op. cit.*, pp. 18-24, d'après le manuscrit de Bruxelles 7917, du XIVe siècle (Cfr *Catalogus .... Bruxellensis*, t. II, p. 159). **Hautcœur** (*op. cit.*, p. VII) avait daté le manuscrit du XIIIe siècle; il le jugeait plus ancien qu'il n'est en réalité.



* * *

Non sans relations avec les *Vitæ* précédentes est la biographie de **sainte Ermelinde** (1). Cette sainte naquit d'Ermenold et d'Ermesinde (2). Quand elle fut en âge de se marier, elle se coupa les cheveux pour se vouer au culte du Seigneur et se livra à la vie contemplative (3). Ses parents lui laissèrent leur *villa* d'*Odenca* (Terdonck) en Brabant (4). Mais elle ne resta pas longtemps dans sa terre natale : elle entreprit des pérégrinations et arriva un jour à une *villa* (5), que la tradition appelle Bauvechain (6), et s'y fixa. Elle se rendait chaque jour à l'église et c'est dans ces allées et venues, raconte sa *Vita*, qu'elle fixa l'attention de deux frères, habitants de l'endroit, qui s'éprirent d'elle d'un amour violent (7). Un des deux frères alla même jusqu'à vouloir l'enlever et acheta le gardien de l'oratoire, où Ermelinde allait prier, pour l'aider dans cette entreprise. Toujours d'après sa biographie, la sainte fut divinement avertie et un ange lui indiqua Meldert, près de Tirlemont, comme une résidence favorable (8). C'est là qu'elle passa le reste de ses jours, vivant dans les austérités et les méditations. A l'âge de quarante-huit ans, elle mourut, et son corps

(1) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**, BHMA, t. II, pp. 1294.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, nos 2605-2606.
Nous employons l'édition du **P. De Buck**, dans les AA. SS., *Octobris*, t. XII, pp 849 et svv.
(2) *Vita Ermelindis*, ch. 1.
(3) *Vita*, ch. 2.
(4) *Ibid.*
(5) *Vita*, ch. 3.
(6) AA. SS., *Octobris*, *tom. cit.*, pp. 850, n. *d*, 851, n. *e*.
(7) *Vita*, ch. 4.
(8) *Vita*, ch. 5.

fut enseveli à Meldert (1). On lui éleva bientôt une petite chapelle, qui fut l'origine d'un culte vivace (2). La sainte dut mourir avant la fin du VI[e] siècle, si l'on peut ajouter foi aux données traditionnelles de la *Vita Ermelindis* (3).

La *Vita Ermelindis* fut éditée dans les *Acta Sanctorum* par le P. De Buck, d'après le manuscrit de Bruxelles 7917, du XIV[e] siècle (4). Ce manuscrit, d'après le P. De Buck (5), présente le texte le plus pur. D'après les données que nous venons de résumer dans la biographie de sainte Ermelinde, elle ne contient pas beaucoup de détails intéressants. Elle se base sans doute sur la tradition populaire. On peut noter que la sainte est rattachée aux Carolingiens. On lui donne pour descendant Pepin I (6). Cette donnée est empruntée à la tradition orale, car l'auteur ajoute lui-même : « *dicitur* ».

On remarque dans la biographie des traits qui rappellent la *Vita Gudulæ*; ainsi cette visite que la sainte fait à l'église à pieds nus (chapitre 3). L'auteur s'est peut-être basé sur une source antérieure, car les données sobres et précises qui émaillent parfois le récit, semblent prises d'un document écrit. On n'y voit pas la généalogie fabuleuse comme la donnent les *Gesta Episcoporum Cameracensium* (7), et la *Vita Amalbergæ*. Or, la *Vita* doit dater du XI[e] siècle, époque à laquelle ces préoccupations généalogiques se font jour. Elle ne fait pas allusion à un monastère de sainte Ermelinde, monastère qui exista près de Meldert et périt sans doute au X[e] siècle (8). Elle ne parle pas non plus de la translation des reliques, après la violation de la châsse de sainte Ermelinde, en 1236, translation faite par les abbés d'Averbode et d'Heylissem (9). Pour que la généalogie d'Ermelinde soit préservée de la contamination des légendes répandues au XI[e] siècle, elle doit se baser sur un document antérieur (10).

---

(1) *Vita*, ch. 5. La *Vita Ermelindis* de l'*Hagiologium* de Gielemans (*Analecta Bollandiana*, t. XIV, p. 49, n° 59), donne « *in villa quæ dicitur* **Merbecka**... » C'est par confusion sans doute avec sainte Berlende.

(2) *Vita*, ch. 6-7.

(3) AA. SS., loc. cit., p. 858, n° 7.

(4) *Catalogus ... Bruxellensis*, t. I, p. 161.

(5) AA. SS., loc. cit., p. 844, n° 4.

(6) « De nobili enim eius prosapia descendisse dicitur Pippinus, pater sanctæ Gertrudis, cuius meritis beata Ermelindis studuit esse coæqualis. » *Vita*, ch. 4 (Loc. cit., p. 149).

(7) Livre I, ch. 16.

(8) AA. SS., loc. c., p. 855, n° 13. Cfr *Translatio SS. Marcellini et Petri*, d'**Eginhard**, dans les AA. SS., *Junii*, t. I, p. 203.

(9) *Ibid.*, p. 858, n° 24.

(10) *Ibid.*, p. 845, n° 5.

Cette *Vita Ermelindis* fut amplifiée et interpolée par des auteurs postérieurs; on trouve notamment une ajoute où l'on voit Pepin I faire l'élévation des reliques de la sainte (1), et fonder un monastère de femmes à Chaumont (2), traduit naïvement par *Mons Vituli*. La *Vita* a été résumée au monastère du Saint-Sauveur d'Utrecht; on possède un manuscritt provenant de cette abbaye (3).

* * *

Une sainte dont l'histoire se rattache aussi plus ou moins à ce cycle des faux carolingiens, c'est *sainte Berlinde* de Meerbeke.

Sainte Berlinde (4) ne nous est connue que par sa biographie fort légendaire, où l'on peut à peine glaner quelque renseignement sérieux. S'il faut en croire la *Vita Berlendis*, la sainte était fille d'Odelardus, familier de Witger, et de Nona (5). Elle eut comme frère Eligardus (6). Odelardus possédait les *villæ* d'Ombergen (entre Gand et Ninove) et d'Assche (7), et la tradition lui attribue l'édification de l'église de Saint-Pierre à Meerbeke (8). Après la mort de son père, Berlinde se fixa à Meerbeke, y vécut dans les austérités et y mourut, quarante-sept ans après la mort d'Odelardus (9). Pour autant qu'il y a moyen de conjecturer l'époque de la sainte, on peut croire qu'elle mourut vers la fin du VIIe siècle (10).

La *Vita Berlendis* est adressée à un certain Gérard, par un moine du monastère de Lobbes (11), qui se désigne par l'initiale de son

---

(1) Dans le manuscrit du monastère de Bethlehem, près Louvain. Cfr AA. SS., *Octobris*, t. XII, p. 854, n° 11.

(2) Chaumont et Meldert appartiennent à l'abbaye de Saint-Bavon au Xe siècle. Cfr Lettre de l'abbé Othelbold à Otgiva, comtesse de Flandre, vers 1030, dans **Miræus**. *Opera Diplomatica*, t. I, pp. 349 et sv.

(3) AA. SS. B., t. 215, n° 26.

(4) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 416.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1205.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 543.
Balau, SHL, p. 249, n° 53.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n°s 1184-1185.

Nous employons l'édition des AA. SS. B., t. V, pp. 264 et svv.

(5) *Vita Berlendis*, ch. 3.

(6) *Ibid.*

(7) *Ibid.*

(8) *Vita*, ch. 8.

(9) *Vita*, ch. 12.

(10) AA. SS. B., loc. cit., pp. 260-261, n° 5.

(11) « Domino et amico suo Gerardo H, Lobiensium monachorum ultimus.... » AA. SS. B., loc. cit., p. 264. On a utilisé, pour l'édition citée, entre autres un manuscrit de Lobbes.

nom H. On a voulu y voir Hériger (1); mais c'est bien à tort. L'auteur qualifie Witger « duc de Lotharingie », comme les autres *Vitæ* que nous venons d'examiner et a donc écrit certainement au XIe siècle, peut-être vers la fin de cette époque (2).

La *Vita* est fort légendaire : l'auteur décrit le passé d'après l'époque féodale. Witger, duc de Lotharingie, a comme lieutenant Odelardus, père de la sainte, qui commande le duché depuis Anvers jusqu'à Condé.

La mère est appelée sœur de saint Amand. Quant au fils Eligardus, on lui applique la légende de l'assassinat par les Huns, au « Castrum » d'Assche; nous avons déjà rencontré cette légende des Huns — qu'on confond souvent avec les Normands et les Hongrois — à propos de la *Vita Reyneldis*.

Le biographe nous rapporte ensuite qu'Odelardus fut atteint de la lèpre et que Berlinde essuya un jour, avait d'y boire elle-même, un verre auquel son père avait touché; le père s'en aperçut, entra dans une grande colère, se fit porter à Nivelles et là, il donna à sainte Gertrude tout ce qu'il possédait, pour déshériter sa fille (3).

Gertrude, couchée dans son sarcophage, accepta cette donation : on voit le sarcophage s'ouvrir, la main du cadavre se tendre et accepter la baguette et le couteau symbolique de tradition que lui tendait Odelardus! Au chapitre 8, l'auteur fait entrer la sainte dans le cloître de Sainte-Marie à Moorzele, « qui avait été détruit par les Huns ». Or, la *Vita Gudulæ* (chapitre 31) nous rapporte que ce monastère fut fondé par Charlemagne après la mort de sainte Gudule. Ces traditions légendaires sont donc en contradiction, à moins que, par les Huns, la *Vita Berlendis* ne désigne ici les Normands.

En décrivant les austérités de la sainte à Meerbeke, l'auteur présente un thème qui se trouve aussi dans la *Vita Bavonis* : la grosse pierre que le pénitent ou la pénitente porte sur la tête. La sainte fait aussi beaucoup de prodiges : elle change du poisson en viande, de l'eau en vin, et ne mange que deux fois par semaine. A propos de ses funérailles (chapitre 14), nous retrouvons une donnée légendaire, que nous avons déjà rencontrée dans la *Vita Odæ virginis* et qui apparaît dans la *Vita Dymphnæ* : le sarcophage de la sainte, qui était en chêne, fut retrouvé, sept ans après, changé en pierre...

Trente ans après la mort de la sainte se fit son élévation. A propos de celle-ci l'auteur tombe dans des confusions chronologiques. Les évêques qui firent l'élévation auraient été saint Aubert de Cambrai et Florbert de Tournai. Le second est inconnu. Quant à saint Aubert,

(1) AA. SS. B., loc. cit., p. 259.

(2) G. **Kurth**, dans la *Biographie nationale*, t. IX, col. 251.

(3) C'est ce passage que nous avons vu ajouté à la *Vita Gertrudis tripartita* du manuscrit de Malines.

il était mort vers 669 et, à prendre les données mêmes de la *Vita Berlendis*, la sainte mourut certainement après lui. En effet, le père de Berlinde alla à Nivelles, après la mort de sainte Gertrude († 659); à cette époque sa fille était encore jeune. Puisque saint Aubert aurait fait l'élévation de Berlinde trente ans après sa mort, celle-ci devait donc être morte avant 629, c'est-à-dire avant sainte Gertrude!

Pour finir, l'auteur raconte qu'un moine de Toul eut une vision; il reçut l'ordre d'aller en Brabant et de se procurer des reliques de sainte Berlinde. Le moine arriva à Meerbeke, parvint à se faire nommer gardien de l'église et enleva, pendant la nuit, des reliques de la sainte. Le coup fait, il prit la fuite; il fonda une église à *Timis* (Tin-le-Moutier, dans le Rhételois), et y plaça les reliques.

Ce Gérard auquel s'adresse le moine de Lobbes était sans doute un prêtre qui desservait l'église de Meerbeke, car la *Vita* semble écrite pour les habitants de cet endroit. Le moine de Lobbes dit en effet, au chapitre 2 : « Les saints doivent être particulièrement honorés là où ils reposent », puis il continue : « *Non enim immerito hæc virgo ab illis debet honorari quibus et ipsa in hac vita consanguinitate vel familiaritate coniucta fuit, vel qui ex eius parentela genealogiam ducunt, vel qui eius atque maiorum illius famulatui obnoxii, obsequiis eius deservierunt. Indigena namque* **istius loci** *atque domina fuit...* (¹) ».

On possède aussi des *Miracula*, qui ont été probablement écrits par un prêtre de Meerbeke (²).

* * *

Une *Vita* qui doit dater aussi du XIe ou du XIIe siècle, et qui présente une physionomie analogue à celle de toutes ces compositions tardives que nous venons d'examiner, c'est la biographie de sainte Bertilie ou Bertille, de Mareuil en Artois.

Sainte Bertilie (³) ou **Bertille** était de naissance franque (⁴). Sur les vives instances de ses parents, elle consentit à se marier avec un jeune noble franc, Gutlandus (⁵). Après la mort de son époux,

---

(1) AA. SS. B., t. V, p. 625.
(2) *Ibid.*, p. 263, nº 9.
(3) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis*, p. 416.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1212.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. I. nºˢ 1288-1289.
Nous employons l'édition des AA. SS. B., t. V, pp. 238 et sv.
(4) *Vita,* ch. 2.
(5) *Vita,* ch. 5.

elle distribua ses biens aux monastères du pays et se réserva un domaine, Mareuil, dont elle conserva les usufruits (1). Elle y éleva une église en l'honneur de saint Amand et vécut dans une petite cellule attenante à cette église (2). Elle y mena la vie de recluse, tomba malade et mourut peu après (3). Elle fut ensevelie dans l'église de Mareuil (4). La *Vita* ne fournit aucune donnée chronologique. Comme la sainte dédia une église à saint Amand, elle dut vivre à la fin du VIIe siècle et mourut sans doute dans la première moitié du VIIIe.

Ce sont là les seuls faits concrets rapportés par la *Vita Bertiliæ*. Ces faits sont d'accord avec la tradition des *Gesta Episcoporum Cameracensium* (I, 16) et la *Vita*, lorsqu'elle se garde d'attribuer à Bertilie la fondation du monastère de Mareuil, est conforme aux données du diplôme de Lothaire († 986) de 977, que nous citons en note.

La plus grande partie de la *Vita Bertiliæ* n'offre que des lieux communs sur la noblesse des parents, les vertus de la sainte, son dégoût du luxe, les avances du prétendant, les bonnes œuvres des deux époux. Pour les faits concrets, la *Vita* doit se baser sur la tradition de Mareuil, car elle y a été probablement écrite. Le manuscrit qui a servi à l'édition de la *Vita* vient de Mareuil.

La *Vita* fut probablement composée lors de l'élévation de la sainte par Gérard II de Cambrai, en 1081 (5). Le privilège de l'évêque, délivré à l'occasion de cette cérémonie, ne mentionne pas l'existence d'une *Vita*. D'autre part la *Vita* est répandue au XIIIe siècle, car en 1288 (6), on fit la translation des reliques dans une nouvelle châsse, et à cette occasion on inscrivit sur le sarcophage de la sainte

(1) *Vita*, ch. 9 D'après les *Gesta Episcoporum Cameracensium*, livre II, ch. 16, Bertilie donna le domaine de Mareuil à l'église de Sainte-Marie de Cambrai : » *Est etiam in vico Maraculo monasterium canonicorum, ubi sancta quiescit Bertilia, quæ hoc ipsum suum prædium sanctæ Mariæ tradidit.* « De fait, d'après un diplôme de Lothaire, fils de Louis d'Outre-Mer, daté de 977, ce fut l'évêque Fulbert de Cambrai (934-956) qui construisit le monastère de Maroilles : » Quoddam cœnobium a venerabili Fulberto præsule sub regulari canonicorum norma nobiliter secus Atrebatum super Satis fluenta olim constructam fuisse «. Cfr **De Ram**, *Hagiographie nationale*, t. I, p. 34.

(2) *Vita* ch. 9.

(3) *Vita*, ch. 10.

(4) *Vita*, ch. 11; *Gesta*, loc. cit.

(5) *Privilegium Gerardi II Cameracensis episcopi de elevatione B. Bertiliæ* : Notum sit omnibus quod *in quinto pontificatus mei anno*, Atrebatensis clerus et populus et commanentium pia devotio sanctæ virginis Bertiliæ, ut fieret, suggesterunt... » AA. SS. B., loc. cit., p. 242.

(6) *Translatio*, dans AA. SS. B., loc. cit., pp. 243-245. — *Miracula S. Bertiliæ*, ibid. p. 248.

des vers qui résument la biographie et doivent lui être empruntés ([1]). C'est un témoin de cette translation qui écrivit les *Miracula* ([2]).

* * *

Avec la biographie suivante, celle de *Sainte Dimphne*, nous rencontrons les romans hagiographiques, comme nous en avons examiné plusieurs pour les saints du diocèse de Liège. Ce sont des compositions où le nom, la condition du saint ou de la sainte, la date de la fête, l'endroit de la sépulture sont parfois connus; le reste est de pure imagination, soit de provenance populaire, soit œuvre de l'hagiographe lui-même.

La vie de **sainte Dimphne** ([3]) nous est inconnue. Sa *Vita* est toute légendaire et on ne possède pas d'autres données littéraires sur elle. Cependant il existe des sources monumentales, deux sarcophages, que la tradition regarde comme étant ceux de Dimphne et de son compagnon Géréberne. On les conserve à Gheel, où reposent les reliques de la sainte, et ils sont reproduits dans les ouvrages du chanoine E. Reusens ([4]) et de M. l'abbé Janssens ([5]).

Ce sont des fragments de deux cercueils anciens, d'une grande simplicité, en pierre calcaire très tendre. Ils ont la forme des sarcophages préromans et romans, c'est-à-dire la forme oblongue, large à la tête, rétrécie aux pieds. M. Reusens ([6]) les date du VIIe siècle, mais semble s'être inspiré, pour donner cette date, de la biographie

---

([1]) Voici le texte : Progenie clara, Christo Bertilia cara,
Huius matrona villæ manet atque patrona
Est data Guthlando coniunx, tamen, integra virgo
Perstat et est virgo, secum vivente marito :
Hic ponit vile cenum, regale cubile
Intrat, donatur Regi, Regina letatur
Relliquias huius continet iste locus.
Anno milleno, bis quarto, bis quoque deno
Atque ducento sub P. pastore sereno
Idibus octavis Octobris odore suavis
In vas a vase fecit Bertilia phase.
(AA. SS. B., loc. cit., p. 250).

([2]) Cfr **A. Molinier,** SHF, 1re partie, t. II, p. 1770.

([3]) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 420.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1278.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n°s 2352-2355.

On doit consulter pour sainte Dimphne la dissertation de **F. Heuckenkamp**, *Die Heilige Dymphna*. Halle, 1887.

([4]) *Manuel d'archéologie chrétienne*, t. I, p. 204, figure 205.

([5]) *Gheel in Beeld en Schrift*, p. 127.

([6]) Loc. cit.

même, qui fait vivre la sainte à cette époque et parle de ces sarcophages (1). Toujours est-il que la forme très simple de ces monuments semble indiquer le VIIe-VIIIe siècle.

On possède un autre reste archéologique, notamment une tuile rouge, qui a la forme d'un quadrilatère. On la conserve actuellement à Gheel, dans un reliquaire-ostensoir. On y remarque, vers la partie inférieure, une ouverture ronde, par laquelle l'on passait une ficelle pour suspendre ainsi cette tuile au cou des aliénés, pendant que le prêtre récitait les prières d'usage et implorait la miséricorde de sainte Dimphne, patronne des aliénés (2).

Cette tuile est intéressante parce qu'elle présente une inscription et qu'elle fut découverte dans le sarcophage, qui renfermait le corps de sainte Dimphne. C'est ce que nous rapportent les *Miracula S. Dymphnæ* (3), à propos de l'élévation du corps, faite longtemps après la mort (4) : *Quam* (sanctam) *cum vellet extrahere cum ingenti timore et reverentia præsul loci præfatus, supra pectus virginis est repertus later rubeus, in quo erat hoc scriptum* : « *Hic iacet sancta virgo et martyr Dymphna* » (5). Comme on ignore à quelle époque se fit cette élévation, il est difficile de préciser la date de cette tuile : les *Miracula* ont été écrits, de même que la *Vita*, à la fin du XIIIe siècle, du temps de l'évêque Guidon I (1238-1247) (6).

La tuile existait donc à cette époque. Mais on y cherche en vain l'inscription renseignée par les *Miracula* « hic iacet.... »; sur la tuile n'apparaît que le mot : *Dimphna*, écrit de la façon suivante : (7)

'NA'
DIPH

D'après Serrure (8), la tuile, quoique effritée au bord, est entière et n'a jamais porté plus de lettres qu'on n'en voit actuellement. En effet, la manière d'écrire la partie NA du mot, juste au milieu de DIPH, en haut, indique qu'il n'y avait plus de place. Jamais cette façon d'inciser le mot ne permet de croire à une inscription étendue comme : « *Hic iacet sancta virgo et martyr Dymphna* ». D'ailleurs,

(1) *Vita Dimphnæ*, ch. 23, dans les AA. SS. B., t. V, p. 325.
(2) **Janssens**, *op. cit.*, p. 172.
(3) Ch. 4, dans les AA SS. B.. *tom. cit.*, p. 328.
(4) *Vita Dymphnæ*, ch. 23.
(5) *Miracula S Dymphnæ*, loc. cit., p. 328.
(6) **Heuckenkamp**, *op. cit.*, p. 9.
(7) La reproduction se trouve dans **Reusens**, *op. cit.*, p. 204, figure 206 et **Janssens**, *op. cit.*, p. 45.
(8) *Vaderlandsch Museum*, t. V, p. 440.

cette simple mention du nom, sans épithète commune, est conforme à la coutume ancienne. L'usage de placer, à l'intérieur du sarcophage, une brique ou une pierre portant le nom de la personne qui y était enterrée, est attestée (1); mais la sobriété usuelle de cette mention ne l'est pas moins. Ainsi, le sarcophage de saint Augustin renfermait une pierre avec ce seul mot : *Augustino*, en capitale. De même, pour saint Eutrope, l'inscription ne portait que « *Eutropius* » (2). Il est donc clair que, si la tuile fut en effet mise dans le sarcophage à une époque ancienne, elle ne portait que la mention « *Dimphna* ». Souvent la matière employée pour ces inscriptions était le plomb. Le caractère épigraphique de l'inscription de Dimphne, se terminant par les deux lettres supérieures, n'est pas rare au VIIe et au VIIIe siècle. Cette disposition se rencontre fréquemment sur les monnaies anglo-saxonnes, par exemple sur celles du roi Eadvald de Mercie (716-737), et sur celles d'un de ses successeurs, Burgred (852-874) (3). Voici un exemple de cette disposition pour Eadvald (4) :

A L D
E A D V
R E X

Ici aussi, comme pour Dimphne, les dernières lettres du mot se retrouvent sur la première ligne, juste au milieu de la première partie, qui forme la seconde ligne.

L'ordonnance générale de l'inscription de Dimphne offre donc des caractères de vétusté; mais que dire des lettres et de leur forme? L'inscription est en capitale élégante, fort régulière, mais trop régulière pour pouvoir dater de l'époque mérovingienne. Les lettres ressemblent très bien aux caractères de l'école calligraphique de Tours (5), du IXe siècle, et présentent des particularités qui révèlent plutôt l'époque carolingienne. Ainsi, la panse du D et du P est trop arrondie, pour être mérovingienne (6). Sans doute la forme du A, avec l'extrémité des deux hastes coupée : A, et la copulation de N et de A sous cette forme : NA , est employée au VIe-VIIe siècle, mais un indice d'une époque postérieure, c'est le signe d'abréviation

(1) **E. Reusens**, *Manuel de Paléograpgie*, p. 379 et note 1. **Wattenbach**. *Das Schriftwesen im Mittelalter*, 3e éd., pp. 48 et sv.

(2) **Serrure**, loc. cit., p. 441. **Le Blant**, *Inscriptions chretiennes de la Gaule antérieures au VIIIe siècle*, t. II, no 471 et planche 78.

(3) **Serrure**, *ibid.*, p. 440.

(4) **Ruding**, *Annals of the Coinage of Great Britain*, t. III, planche 1-4. Londres, 1840.

(5) Cfr **Reusens**, *Manuel de Paléographie*, planche IV.

(6) Comparez, p. ex. **Le Blant**, *Inscriptious chrétiennes de la Gaule anterieures au VIIIe siecle*, t. II, les nos 15 (p. 19), 20 A (p. 28), 20 B (p. 29), 49 (p. 71), 93 (p. 112), etc.

sur DIPH, qui n'apparaît qu'au IXe siècle. Les guillemets ◤ à côté de NA datent aussi de cette époque.

Pour la dernière lettre de DIPH, il est difficile de dire si c'est un H ou un N; à suivre la tradition du nom : « *Dymphna* », ce serait un H. La barre transversale est fortement inclinée à droite. On sait que le H et le N mérovingiens se distinguent difficilement, en capitale; tous deux ont la forme N (1). Mais même ces déformations des lettres, qui se comprennent à l'époque barbare du VIe et du VIIe siècle, sont ici faites avec élégance et régularité : elles ont un air tout *artificiel*. En somme, pour dire notre opinion, cette inscription de la tuile de Gheel semble plutôt révéler l'époque carolingienne. Dès lors, puisqu'on a trouvé cette brique dans un sarcophage du VIIe-VIIIe siècle, il faut croire qu'elle a été enfermée dans le sarcophage longtemps après la mort de la sainte, si vraiment sainte Dymphne est morte à l'époque mérovingienne (2). Mais malheureusement, on n'a aucune donnée pour fixer cette chronologie : sa biographie est toute légendaire. On peut néanmoins admettre, nous semble-t-il, l'existence de la sainte et l'antiquité de son sarcophage et de celui de Géréberne, son compagnon.

Passons maintenant à la *Vita Dymphnae* (3) elle-même.

Cette biographie fut écrite sous Guidon I, évêque de Cambrai, par Pierre, chanoine régulier du chapitre de Saint-Aubert, entre 1238 et 1247 (4). L'auteur se base uniquement sur la tradition populaire, comme il l'affirme lui-même (5); à propos de l'élévation de la sainte, il montre clairement qu'il n'a pas de source écrite (6).

---

(1) Cfr par exemple le n° 93 de **Le Blant**, loc. cit., p. 112.

(2) Il n'est pas rare que les inscriptions furent introduites plus tard. Cfr **Wattenbach**, *Das Schriftwesen*, loc. cit.

(3) Nous employons l'édition des AA. SS. B., t. V, p. 302 et sv.

(4) « Suave redolentis memoriae viro venerabili in Christoque carissimo Domino Stephano de Brana, personae de Gela, Petrus canonicus sancti Autberti Cameracensis. » *Prologus*, dans les AA. SS. B., loc. cit., p. 308. Cet Etienne de Brana, auquel est adressée la *Vita*, est appelé « Persoon van Gheel », dans la copie d'une charte de 1247, conservée dans le registre de Cauwegom, aux archives de l'église de Gheel (**Heuckenkamp**, *op. cit.*, p. 9). L'évêque de Cambrai dont parle la *Vita* « venerabilis Patris nostri Guidonis Cameracensium pontificis ... » est donc Guidon I (1238-1247).

(5) « Flagitatus a vobis ... ut passionis historiam, quae per eorum desidiam qui tunc erant, nondum sacrae litterarum memoriae commendata, sub modio silentii latuerat nimis diu, de vulgari eloquio in Latinum redigerem iodoma .... » Loc. cit., p. 309.

(6) « Quando autem hoc gestum sit ... commendare non debui memoriae litterarum, quia non potui manifestis aut abditis in voluminibus reperire. » Loc. cit., p. 328. Le manuscrit de Bruxelles, n° 3310 (II, 3328), du XVe siècle, contient une *Vita Dymphnae* avec un *incipit* quelque peu différent du texte imprimé. Cfr **Van den Gheyn**, *Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles*, t. V, *Histoire-Hagiographie*, p. 300.

Voici donc ce qui lui apprend la légende populaire.

Il y avait en Irlande un roi païen, très puissant, qui avait épousé une femme noble, très belle : leur fille, Dimphne, rappelait toute la beauté de la mère.

La mort de son épouse vint frapper le roi cruellement : il fit chercher partout une jeune fille qui égalât en beauté sa femme défunte. Les envoyés cherchèrent partout, mais durent rentrer bredouille. Ils suggérèrent alors au roi d'épouser sa fille, proposition qui mit le païen au comble de la joie. Dimphne, consultée, refusa avec horreur. Comme le père revenait toujours à la charge, la vierge demanda quarante jours pour réfléchir et sut tromper la vigilance de son persécuteur en se parant de ses plus beaux habits. Celui-ci en attendit une réponse favorable et fit tout préparer pour le mariage. Remarquant ces préparatifs, Dimphne songea à fuir, et s'adressa, pour demander conseil, au prêtre Géréberne, qui exerçait en secret les devoirs de son ministère. Géréberne lui conseilla la fuite. Dimphne partit donc avec lui, accompagnée du jongleur de son père. Elle traversa la mer, arriva à Anvers, et s'y réfugia dans une hôtellerie. S'enfonçant plus avant dans le pays, les fugitifs arrivèrent à Gheel, y trouvèrent un oratoire de Saint-Martin et quinze cabanes. Tout près était une grande forêt. Dimphne et Géréberne y bâtirent une cellule et inaugurèrent une vie paisible et vertueuse.

Pendant ce temps, le père avait appris la fuite de sa fille au-delà de la mer. Il entra dans une grande colère, mit à la voile, et vogua jusqu'à Anvers. Il envoya ses cavaliers battre le pays d'alentour. Ces envoyés arrivèrent à Westerloo. L'hôte qui les accueillit leur fit remarquer qu'il avait tout juste la même monnaie que celle qu'ils lui présentèrent; il la recevait d'une ermite des environs, qui vivait retirée dans la forêt. Soupçonnant de suite l'identité de cette recluse, les cavaliers pénétrèrent dans le bois et reconnurent de loin la sainte. Ils allèrent avertir le roi. Celui-ci arriva, tout joyeux, et renouvela ses propositions. Comme Géréberne tâchait de lui faire abandonner son dessein, le roi le fit tuer par ses gens.

Après cette exécution barbare Dimphne, indignée, reprocha au bourreau sa cruauté et refusa catégoriquement de se prêter aux intentions criminelles de son père. Hors de lui, ce dernier ordonna de tuer sa fille. Personne n'osa exécuter cet ordre, craignant que le roi ne s'en repentît plus tard. Alors, saisissant son glaive, le père tua lui-même sa fille et partit, laissant les corps des deux martyrs en proie aux bêtes. Les habitants des environs ensevelirent les corps et lorsque, longtemps après, on fit leur élévation, on les trouva ensevelis dans deux sarcophages blancs, tout unis, œuvre indéniable des anges, qui avaient honoré de la sorte les martyrs de la chasteté.

Voilà l'histoire de sainte Dimphne. Inutile de dire qu'elle est légendaire. Il est néanmoins intéressant d'en chercher la provenance. M. Heuckenkamp (1) y retrouve la première partie d'une légende fort répandue au moyen âge, dont Suchier (2) a proposé le schéma suivant : Un empereur ou un roi s'amourache, après la mort de sa femme, de sa fille unique. Il veut se marier avec elle. La jeune fille refuse. Elle fuit dans un bois ou au-delà de l'océan. Là elle arrive chez un roi qui l'épouse contre la volonté de sa mère. En absence du roi, la nouvelle reine enfante un fils (2 fils) et communique cette heureuse nouvelle au roi. Mais la belle-mère intercepte la lettre et annonça à son fils que la reine a enfanté un monstre (animal). Le roi commande de bien garder l'épouse coupable et son fruit. De nouveau, la belle-mère intercepte la lettre et la fait changer en un ordre d'exécution capitale. Alors, la reine s'enfuit avec son fils, dans un bois, ou au-delà de la mer. Le roi finit enfin par apprendre l'odieuse machination, punit de mort sa mère dénaturée et se réconcilie avec la reine.

On reconnaîtra dans ce schéma le conte populaire de Peau d'Ane et l'histoire de Geneviève et de Marie de Brabant. M. Heuckenkamp (3) pense que la partie introductive de cette légende, c'est-à-dire le récit jusqu'au moment où la fille épouse un roi en pays étranger, a été adaptée par la légende de sainte Dimphne. En effet, il faut bien reconnaître la parenté des deux récits (4) et la popularité de cette légende au moyen âge suffit pour en expliquer l'adaptation à une sainte dont on ne connaissait probablement que le lieu de son tombeau, la date de sa fête, et le titre de martyre, si toutefois cette dernière donnée n'est pas elle-même un élément de la légende. Il paraît pourtant que ce titre de martyre a dû exister avant la légende et former le point de départ de l'adaptation du thème légendaire.

Mais, si une partie de l'histoire de sainte Dimphe est une adaptation de cette légende de Peau d'Ane et de Geneviève de Brabant, il faut encore expliquer le dénouement particulier à la légende de Dimphne. Ce thème du père qui tue sa fille n'est pas rare. Des Vies de saints dont le fonds est sans doute historique, comme la *Vita Maxellendis*, où le fiancé tue la fiancée qui refuse le mariage, ont pu aussi influencer l'imagination populaire. Quant aux autres thèmes qui forment le conte adapté par la *Vita Dymphnæ*, on les retrouve séparément dans la littérature hagiographique : nous avons déjà rencontré souvent le thème de la fuite devant le prétendant, la traversée

(1) *Op. cit.*, pp. 12-13.

(2) **H. Suchier**, *Œuvres poétiques de Beaumanoir* (*Sociétés des anciens textes français*), t. I (1884), pp. XXV-LXXI, CLX.

(3) Loc. cit.

(4) Le **P. Delehaye** l'admet aussi dans *Les Légendes hagiographiques*, p. 10.

d'une rivière par la sainte; tout cela se rapproche de la légende dont nous nous occupons. Le prétendant devient, ici, le père de la jeune fille, par contamination avec un autre thème légendaire, le thème de l'inceste, qui apparaît depuis l'antiquité classique dans la légende d'Œdipe, et au moyen âge se retrouve souvent dans les « *Miracles de Notre-Dame par personnages* (1) ». Une variante de la fuite est la décision héroïque de la jeune fille, qui, poursuivie, par son père, se coupe les mains : (2) la Vierge les lui restitue. Et de cela se rapproche de nouveau l'histoire des vierges martyres, se coupant le nez et se mutilant la figure pour échapper aux profanations des Huns, à l'époque des invasions. La légende de l'inceste est fréquente dans les plus vieilles traditions de l'Orient (3) et les mythes hindous la racontent plus d'une fois (4). Ce thème est universel, on le voit, et le moyen âge l'a souvent appliqué, soit pour faire passer, sous une forme attrayante, un enseignement doctrinal, soit pour composer une *Vita*, où ces données légendaires se précisent et acquièrent une apparence de réalité grâce aux données topographiques, qui localisent les situations et dénomment les personnages anonymes. Quant au thème du passage de la mer pour échapper au mariage, nous l'avons rencontré dans la *Vita Odæ virginis*. On le voit, la légende de sainte Dimphne n'avait qu'à puiser à plaines mains, soit qu'elle ait adapté une légende déjà formée, comme celle de Peau d'Ane, soit qu'elle ait juxtaposé des thèmes hagiographiques dispersés.

On peut remarquer à propos de la fuite de sainte Dimphne, qu'on lui donne trois compagnons, tout comme dans la légende de sainte Rolende de Gerpinnes. Que dire de la patrie de la sainte? La *Vita* la fait venir d'Irlande, et on se rappellera que nous avons signalé à propos des biographies d'Aldegonde, d'Ode, de Rolende, de Vincent-Madelgaire, la coutume du XIIe-XIIIe siècle de représenter comme Anglo-Saxons ou Irlandais des saints inconnus. Peut-être que, pour Dimphne, la nationalité irlandaise ou anglo-saxonne est une donnée admissible; le nom est assez exotique. Mais peut-être aussi ce nom a-t-il influencé la légende et fait appliquer avec plus d'empressement le thème de l'origine d'outremer. Pour toutes ces légendes, on peut bien relever des thèmes, esquisser des procédés, imaginer la marche de formation; mais le plus souvent, on doit se borner à caractériser l'aspect légendaire du récit, sans perdre le temps à vouloir retrouver le point de départ de ce travail lent et inconscient de l'imagination populaire.

---

(1) Tome V de l'édition des *Anciens textes français.*

(2) *Revue de l'Histoire des Religions* (1884), t. II, p. 192. *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 864; t. XXIII, p. 680

(3) **Toldo**, *Leben und Wunder der Heiligen im Mittelalter*, dans les *Studien zur vergleichenden Litteraturgeschichte*, t. II, fasc. 3, pp. 325 et sv.

(4) *Ibid.*, loc. cit.

Dans tous les cas, le culte de sainte Dimphne est bien établi (1). C'est ce que nous apprennent les *Miracula*, écrits par le même auteur que celui de la *Vita*. A propos de celle-ci, nous ferons remarquer la présence, au chapitre 23, de la légende du sarcophage de pierre, fabriqué par les anges, variante des historiettes rencontrées dans la *Vita Odæ virginis* et la *Vita Berlendis.*

*
* *

Tout aussi légendaire doit être la *Vita Alenæ* ou biographie de **sainte Alène** (2), martyre à Forêt.

L'histoire d'Alène ne mérite pas créance. On peut admettre qu'elle naquit de Levoldus ou Lenoldus et d'Hildegarde, qu'elle vécut à Dielbeek et qu'elle mourut peut-être de mort violente. La *Vita* ne fournit aucun élément de chronologie sûre. Le corps de la sainte reposait à Forêt, où, dès 1105, il y eut un couvent de femmes, sorti de la réforme clunisienne (3). Le culte de sainte Alène est attesté, car en 1193 environ, l'abbé Godescalc d'Afflighem fit l'élévation des reliques (4).

La *Vita Alenæ* fut écrite probablement au XIIIe siècle, car elle signale (5), l'élévation de 1193 et, en parlant de Nicolas de Chièvres, évêque de Cambrai († 1167), l'auteur emploie l'expression : « *Quodam tempore Nicolaus piæ memoriæ Cameracensis episcopus* (6). »

On peut donc s'attendre à trouver dans la *Vita* peu de données sérieuses. C'est un roman hagiographique. La sainte naquit, d'après la *Vita*, de parents païens, Lenoldus ou Levoldus et Hildegarde. Son père était « rex » de Dielbeek. Un jour qu'il chassait sur les bords de la Senne, il reçut l'hospitalité chez un chrétien de Forêt. Là, il assista aux cérémonies du christianisme et de retour chez lui, raconta

---

(1) **Heuckenkamp,** *op. cit.*, pp. 21, 33, 36.

(2) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis*, p. 411.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1151.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, nos 265.

Nous employons l'édition des AA. SS., *Junii*, t. VI, pp. 315 et sv.

(3) AA. SS. B., t. II, p. 383, no 7.

(4) *Vita Alenæ*, ch. 20 (§ III, *Translatio*). L'intervention d'un abbé d'Afflighem s'explique parce que le monastère de Forêt était une dépendance de l'abbaye d'Afflighem. Cfr La charte de Nicolas de Cambrai de 1136, où cette situation est rappelée (BCRH, 4e sér., t. VII, p. 328). En 1242 environ, la première abbesse de Forêt, Pétronille, rappelle l'érection de l'abbaye de Forêt en monastère distinct et autonome (*Ibid.*, t. VIII, p. 356). Quant à Godeschalc d'Afflighem, il apparait dans des actes de 1148, 1186, 1198 (*Ibid.*, t. VII, pp. 335, 372, 378).

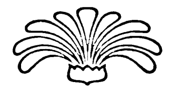
(5) *Vita Alenæ*, loc. cit.

(6) *Vita*, ch. 12.

à sa femme et sa fille ce qu'il avait vu, y ajoutant force plaisanteries. Mais, tout corsé qu'il était, le tableau de ces cérémonies frappa si vivement Alène, qu'elle s'échappa en secret et alla visiter l'église de Forêt. Elle se fit baptiser à l'insu de ses parents et alla régulièrement assister aux cérémonies chrétiennes. Le père l'apprit et la fit chercher. On la ramena chez elle avec des menaces. Une nuit qu'elle s'échappait de nouveau, elle fut attrapée par les gardiens de son père. Elle voulut fuir, mais un des soldats lui brisa ou arracha le bras; elle mourut des suites de sa blessure. On l'ensevelit dans l'église de Forêt, où bientôt des prodiges se firent par son intercession. Le père et la mère se firent alors baptiser et furent ensevelis dans l'église de Saint-Ambroise à Dielbeek, qu'ils avaient construite dans leur domaine.

L'auteur est sans doute conscient du peu de solidité de ce récit, car ses attestations dans le prologue nous révèlent un conteur dont la conscience n'est pas bien nette : « *Et quia teste veritate in ore duorum vel trium testium stabit omne verbum, ne falsitatis arguamur, quæ de beata virgine scribimus, authentico multorum fidelium relatu solide roboramus.* ».

L'insistance est caractéristique et l'on doit souscrire à l'appréciation de Ghesquière [1], qui soupçonne l'auteur d'avoir écrit cette *Vita* « non alio fine, quam ut Forestensium aliquot idiotarum hominumque simplicium desiderio satisfaceret, a quibus nempe, uti sat sæpe alias eo tempore factum est, vix credebatur quisquam vere sanctus esse, cuius aut longam aut prodigiosam vitam non legissent. »



(1) AA. SS. B., t. II, p. 380.

III

Diocèse de Tournai

Dans la seconde moitié du III[e] siècle, toute une pléiade de missionnaires franchit les Alpes et le Rhin, traverse les Gaules supérieures et descend dans la Gaule-Belgique, jusqu'aux rives de l'Oise, de la Somme et de l'Escaut. Ceux qui s'engagent sur le territoire tournaisien s'appellent Piat, Eubert et Chryseuil. Le souvenir détaillé des labeurs de ces missionnaires ne nous a pas été conservé. Les actes de saint Eubert ou Eugène, qui, dit-on, évangélisa Lille, ne nous sont pas parvenus. Et l'histoire ne nous a légué, sur les travaux de saint Piat et de saint Chryseuil, que des documents hagiographiques apocryphes et sans autorité. Ce qui reste de ces légendes, c'est le fait de l'existence de ces saints, de leur apostolat et aussi de leur martyre. Ils tombèrent en effet victimes de la terrible persécution de Maximien Hercule, qui étouffa dans le sang l'insurrection des Bagaudes (1).

Avec les corps de ces missionnaires martyrs, le christianisme tournaisien semble descendu dans la tombe. Leur mort coïncide avec les premières invasions barbares, qui vont ébranler l'empire et amener, dans les régions de l'ancienne Belgique, la domination franque. Les annales du christianisme tournaisien restent muettes pendant cette époque de troubles; pour arriver au premier évêque connu de Tournai, il faut attendre jusqu'à saint Eleuthère, au début du VI[e] siècle. En effet, des études récentes semblent avoir parfaitement établi que saint Médard, regardé comme évêque de Noyon-Tournai, doit être biffé de la liste épiscopale de ce diocèse, et que l'union des deux diocèses dans la première moitié du VII[e] siècle date probablement de saint Achar (626/7-637/8) (2).

---

(1) Cfr **J. Warichez**, *Les Origines de l'Église de Tournai*, pp. 26 et svv. Louvain, 1902.

(2) *Ibid.*, pp. 58 et svv.

Les successeurs d'Eleuthère sont mal connus (1) : on peut citer avec assurance le nom de saint Achar et celui de saint Eloi. Ce dernier a eu l'avantage d'être peint dans une biographie, écrite peu de temps après sa mort. C'est par la *Vita Eligii* que débute l'hagiographie du diocèse de Tournai (2).

* * *

Saint Eloi (3) (*Eligius*, *Elegius*, *Elicius*) naquit de parents romains, Euchère et Terrigia (4), dans la villa de Chaptelat (5), distante de Limoges de six milles environ au nord ; l'année de sa naissance doit être placée vers 590. Le père d'Eloi, remarquant les qualités d'intelligence de son fils, l'envoya au célèbre monétaire Abbon, qui était alors chargé pour le fisc de la frappe de la monnaie à Limoges (6). Eloi, désirant se perfectionner dans son métier, se rendit en Neustrie, où régnait alors le roi Clothaire II. Il s'engagea chez Babon, le trésorier royal (7), qui lui offrit son patronage et le recommanda au roi pour l'exécution d'un travail important, la confection d'un trône en or incrusté de pierreries. Eloi travailla si parcimonieusement qu'il réussit à fabriquer deux trônes avec la matière qu'on lui avait procurée (8). Cette preuve de probité charma le roi, qui y répondit par la nomination d'Eloi comme monétaire à Marseille (9). Le roi finit par l'attacher à sa cour (10). Clothaire II étant mort en 629,

---

(1) **Warichez**, *op. cit.*, p. 70.

(2) Nous avons en effet écarté la *Vita Medardi*, parce que Médard ne fut pas évêque de Tournai. Cfr d'ailleurs notre étude dans le *Rapport du Séminaire historique pendant l'année académique 1902-1903*, dans l'*Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, *1904*. Louvain, 1904.

(3) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 412.
Potthast, BHMA, t. II, pp. 1283-1284.
A. Molinier, SHF, t. I, nº 425.
Wattenbach, DGM, t. I, p. 126.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, nos 2474-2480.

Nous employons l'édition de **B. Krusch**, dans les MGH, SRM, t. IV, *Vitae*, 2, pp. 635 et svv.

(4) *Vita Eligii*, I, ch. 1.

(5) *Vita Eligii*, I, ch. 1. Chaptelat se trouve dans le canton de Nieul, arrondissement de Limoges, département de Haute-Vienne.

(6) *Vita*, I, ch. 3. On peut consulter **Ponton d'Amécourt**, *Les Monétaires*, dans l'*Annuaire de la société française de numismatique et d'archéologie*, t. VI (1882), pp. 71-83.

(7) *Vita*, I, ch. 4.

(8) *Vita*, I, ch. 5.

(9) *Vita*, I, ch. 10. On possède des monnaies d'Eloi frappées à Marseille. Cfr par exemple, **Lenormant**, *Monnaies et Médailles*, p. 212, fig. 98.

(10) *Vita*, I, ch. 5-6.

Eloi gagna les bonnes grâces de son fils Dagobert (1); celui-ci lui demandait souvent conseil et le faisait souvent appeler la nuit pour s'entretenir avec lui de ses affaires (2). Eloi fabriqua une foule d'objets précieux pour le roi; il travaillait, l'évangile ouvert devant lui, ayant près de lui son serviteur Tillon ou Théau, jeune esclave anglo-saxon, qu'il avait racheté aux pirates qui abordaient sur les côtes de la Flandre (3). Le renom d'Eloi devint si fameux que, au dire de son biographe, les ambassadeurs étrangers venaient d'abord lui rendre visite avant de se rendre chez le roi des Francs (4). Lui-même fut un des légats envoyés en Bretagne armoricaine en 636-637, pour forcer le roi breton Judicaïl à se soumettre à Dagobert (5). La mission réussit et dès lors Eloi devint tout puissant (6). Dagobert institua la monnaie palatine et mit Eloi à la tête de cette officine importante (7). Le saint homme habitait Paris. Il usait sans cesse de son influence pour obtenir des aumônes pour le rachat des captifs et la construction des monastères (8). Ainsi, pendant son séjour à Marseille, il avait racheté des Romains captifs, des Gaulois, des Bretons, des Maures, des Saxons (9). Le saint homme se privait de tout pour arracher ces malheureux à leur triste sort; il les rachetait par denier et les envoyait au roi pour la libération définitive par la manumission. Une fois libres, plusieurs se firent moines, d'autres s'attachèrent à leur bienfaiteur et entrèrent dans sa domesticité. C'est ainsi que son valet de chambre, Tituinus, était un ancien Suève racheté; Buchinus, un païen racheté et converti, devint abbé du monastère de Ferrières (10). Eloi pratiquait encore d'autres œuvres de miséricorde : avec la permission du roi, il envoyait deux de ses serviteurs, Gallebod et Vincent, par les bourgs et les villes pour décrocher les corps des suppliciés et les ensevelir (11).

---

(1) *Vita*, I, ch. 9.
(2) *Vita*, I, ch. 10.
(3) *Vita*, I, ch. 10.
(4) *Vita*, I, ch. 10.
(5) *Vita*, I, ch. 13. **Frédégaire** (*Chronicon*, IV, 78) dit que Judicaïl eut une entrevue avec Dagobert dans la *villa* de Clichy. Il parle aussi de légats, mais ne fait point mention d'Eloi. La mission de celui-ci se comprend pourtant, car nous savons qu'il était partisan des coutumes irlandaises et se rencontrait donc sur ce point avec Judicaïl. Il ressort du récit de Frédégaire que le Breton a parlé à Dadon, ami d'Eloi, qui était aussi partisan des rites scots. Cfr aussi *Gesta Dagoberti*, ch. 38.
(6) *Vita*, I, ch. 14.
(7) *Vita*, I, ch. 15.
(8) *Vita*, I, ch. 10.
(9) *Ibid.* — *Vita Bathildis*, ch. 2, 9.
(10) *Vita Eligii*, I, ch. 10.
(11) *Vita*, I, ch. 31.

Ses relations aussi nous révèlent sa bonne situation. Parmi ses intimes, il pouvait compter le référendaire Dadon [1]; les deux amis menaient à la cour une vie austère et religieuse. Ces deux hommes étaient aussi des partisans des observances irlandaises, importées en Gaule par saint Colomban [2].

Cet ardent missionnaire avait, pendant son exil, passé par la villa d'*Ultiacum* (Ussy-sur-Marne), propriété des parents de Dadon, et avait béni celui-ci ainsi que ses frères Adon et Radon [3]. Le souvenir de Colomban doit être resté vivace dans la villa d'*Ultiacum* et c'est sans doute ainsi qu'on peut expliquer la préférence de Dadon pour les observances irlandaises [4]. Qu'Eloi aussi y adhérait, nous en avons une preuve dans la charte de fondation du monastère de Solignac, érigé par Eloi sur un domaine fourni par Dagobert I, le 22 novembre 632 [5]. Dans cette charte, on voit très bien l'immunité et l'exemption de l'ordinaire qui sont la caractéristique des libertés irlandaises, et on y trouve exprimée la juridiction suprême de l'abbé de Luxeuil, abbaye-mère des fondations irlandaises de la Gaule. Eloi entreprit aussi la fondation de monastères de vierges, et rassembla, dit-on, près de 300 vierges, matrones et servantes, qu'il mit sous la direction de l'abbesse Aurea, fille de Maurinus et de Quiria [6]. La discipline sévère qu'il leur imposa n'était point celle de la règle de Colomban, mais un centon de règles diverses, comme en avait composé Donat [7], archevêque de Besançon, ancien disciple de Colomban [8], pour l'abbesse Gauthstrude. Pour ensevelir les corps des moniales, Eloi édifia la basilique de Saint-Paul. Il fit plomber le toit de la basilique de Saint-Martial à Paris, qu'il avait élégamment restaurée [9]. Il édifia des

(1) *Vita*, I, ch. 8, 12. — *Vita Audoeni A*, I, ch. 4. On possède encore une charte où Dadon a souscrit après le nom de Dagobert. Cfr **E. Vacandard**, *Vie de saint Ouen, évêque de Rouen* (641-684). *Étude d'histoire mérovingienne*, pp. 55 et svv. Paris, 1902.

(2) Nous les verrons en effet souscrire à des privilèges où la règle de saint Colomban était mise en pratique. Cfr **E. Martin**, *Saint Colomban* (*Vers 540-615*), p. 188 (Collection *Les Saints*). Paris, 1905.

(3) *Vita Columbani*, ch. 15. Cfr **Vacandard**, *op. cit.*, pp. 12, 16. — **E. Martin**, *op. cit.*, pp. 131-132.

(4) **Vacandard**, *op. cit.*, pp. 16-17. — **E. Martin**, *op. cit.*, loc. cit.

(5) Cette charte est éditée à la suite de la *Vita Eligii* par **Krusch**, dans les MGH. SRM, t. IV, *Vitae*, 2, pp. 746 et svv. qui en démontre l'authenticité contre **A. Malnory**, *Quid Luxovienses monachi discipuli sancti Columbani ... contulerint*, p, 28, n. 3; p. 83. Paris, 1894. On y trouve la souscription de Dadon. Le premier abbé fut Remacle, que nous avons rencontré en sa qualité d'évêque de Tongres.

(6) *Vita*, I, ch. 17; *Vita Columbani*, lib. II, ch. 10. Ce monastère se trouvait à l'emplacement du palais de justice actuel, à Paris.

(7) Cfr **Cointius**, *Annales ecclesiastici Francorum*, t. II, pp. 758 et svv. — MGH, SRM, t. IV, *Vitæ*, 2, p. 14.

(8) Cfr **E. Martin**, *op. cit.*, pp. 184, 186.

(9) *Vita*, I, ch. 18.

constructions superbes pour les sépulcres des saints, entre autres pour saint Martin de Tours et saint Denis de Paris ([1]). Ce dernier saint avait été choisi par Dagobert pour patron spécial et le roi avait fait ériger en son honneur une grande basilique. Les corps des compagnons de saint Denis, retrouvés en 626, y furent aussi ensevelis ([2]). Dagobert mourut en 639; son fils Clovis étant mineur, ce fut la reine Nanthilde qui prit en mains la régence du royaume ([3]). Eloi et Dadon quittèrent alors le palais et se décidèrent à entrer dans la cléricature ([4]). Fidèles aux ordonnances canoniques, qui interdisaient à tout laïc d'être promu prêtre sans une année de stage ([5]), ils partirent; Dadon alla en Espagne ([6]) et revint, consacré prêtre par Déodat, évêque de Mâcon, propagateur de l'observance irlandaise ([7]). Or, à ce moment, les évêchés de Rouen et de Noyon-Tournai tombèrent vacants. A Noyon-Tournai avait présidé jusque là Aigaharius ou Achar, ancien disciple d'Eustase, abbé de Luxeuil ([8]). Il fallut lui choisir un successeur, partisan de l'observance irlandaise. Le choix du clergé et du peuple se fixèrent sur Eloi ([9]). Celui-ci fut donc élu évêque de Noyon-Tournai et consacré le dimanche, 13 mai 640, le même jour où Dadon fut consacré évêque de Rouen ([10]). Le sacre se fit dans la même ville, à Rouen, malgré les prescriptions contraires des canons conciliaires ([11]). Eloi pouvait donc s'intituler « *Veromandorum et Noviomensis*

([1]) Cfr **Frédégaire**, *op. cit.*, lib. IV, ch. 79; *Gesta Dagoberti*, ch. 20.

([2]) *Vita*, loc. cit.

([3]) *Vita*, I, ch. 33.

([4]) *Vita*, II. ch. 4.

([5]) Concile d'Arles (524), canon 2; Concile d'Orléans (538), canon 6; Concile de 549, canon 9 (**Maassen**, *Concilia*, I, pp. 37, 75, 103).

([6]) *Vita*, lib. II, ch. 2; *Vita Audoini*, ch. 7.

([7]) Cet Adéodat ou Déodat fut présent aux conciles de Paris (614) et de Châlon-sur-Saône (**Maassen**, *op. cit.*, p. 191, 213). Il souscrivit à la charte de fondation de Solignac : *In Dei nomine ego Adeodatus episcopus ... hanc cessione subscripsi* (MGH, loc. cit., p. 749) Il souscrivit aussi au privilège de Burgondofare pour Rebais en 637-638 (**Pardessus**, *Diplomata*, t. II, p. 41).

([8]) Il est nommé dans la *Vita Columbani* (II, 8) parmi les disciples d'Eustase, abbé de Luxeuil. On trouve son nom « Aigahardus » en bas des actes du concile de Clichy de 626-627. Il souscrivit aussi au privilège de Burgondofare (pour Rebais).

([9]) *Vita*, lib. II, ch. 2.

([10]) *Ibid.* « Convenientes igitur simul in civitatem Rodomagensem quarto decimo die mensis tertii, tertio anno Clodovei ..... regis, die dominico ante litanias ..... » (MGH, loc cit., p. 696). Il est matériellement impossible de concilier entre elles les données chronologiques que fournit ce texte. Aussi l'a-t-on trituré de diverses façons. **M. Krusch** a résolu la difficulté en enlevant une unité à *quarto decimo* (XIIII). Dès lors tout s'accorde et on obtient le 13 mai 641 (*Forschungen zur Deutschen Geschichte*, t. XXII, pp 468-470). **M. Vacandard** (*op. cit*, pp 351-353) préfère biffer : « *quarto decimo die mensis tertii* » qu'il regarde comme une interpolation : il arrive de la sorte à la même date du 13 mai 641.

([11]) **Vacandard**, *op. cit.*, pp. 83-84.

ac Tornacensis episcopus » ([1]). Les peuples qui habitaient le diocèse de Tournai étaient païens pour la plupart ([2]). Aussi, dès le début de son épiscopat, Eloi se mit en campagne pour convertir les Flamands, les Anversois, les Frisons, les Suèves et les barbares du littoral : il eut rudement à combattre ([3]). En 645, Eloi se recommande aux prières de l'évêque Didier de Cahors dans une lettre qu'il lui adresse ([4]). Au concile de Châlon-sur-Saône (24 octobre, 647-649 ([5])), les revendications irlandaises obtinrent du succès dans l'adoption de la confession auriculaire ([6]), apportée sur le continent par saint Colomban ([7]). Il ne faut donc pas s'étonner d'y trouver comme souscripteurs Eloi et Dadon — qui avait pris le nom d'Audoenus, Ouen — à côté de leurs collègues de Neustrie et de Bourgogne, convoqués par le roi Clovis II ([8]). L'an 16 du règne de celui-ci, soit en 654, le 22 juin, Eloi souscrit au célèbre privilège de Saint-Denis de Paris ([9]), pour l'exemption accordée par le diocésain Landri et confirmée par le roi Clovis. Omer, évêque de Thérouanne, souscrivit aussi à ce privilège.

Dans sa ville épiscopale de Noyon, Eloi édifia un monastère de vierges, qu'il pourvut de beaucoup de ressources ([10]). Après avoir retrouvé le corps de saint Quentin, il édifia, pour conserver cette précieuse relique, une superbe église ([11]). L'endroit fut occupé par des moines irlandais ([12]), dont en 633, Ebertram était abbé ([13]). Il trouva aussi le corps de saint Piat et d'autres saints pour lequels il bâtit de riches mausolées ([14]). Après avoir parcouru son diocèse, Eloi visita ses fondations de Paris et de Solignac et poussa jusque dans sa terre natale où son frère Alicius venait de construire un monastère dans le domaine de ses parents ([15]). Il profita de ce voyage pour

---

([1]) C'est le titre donné à saint Achar, son prédécesseur, par Jonas de Bobbio dans sa *Vita Columbani* (II, 8), MGH, loc. cit, p. 123. Sur les limites du diocèse de Tournai, indiquées vaguement par la *Vita Eligii* (II, ch. 2), on peut consulter **Warichez**, *op. cit.*, pp. 95-104.

([2]) *Vita*, II, ch. 3.

([3]) *Ibid.* Saint Amand éprouve les mêmes difficultés dans ces parages.

([4]) **Bouquet**, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. IV, p. 44.

([5]) Pour cette date, cfr **Vacandard**, *op. cit.*, p. 233, n. 1 et 2.

([6]) **Hefele**, *Conciliengeschichte*, t. III, pp. 110-112.

([7]) **E. Martin**, *Saint Colomban*, pp. 71-76.

([8]) *Concilia*, éd. **Maassen**, t. I, p. 210.

([9]) **Dom Bouquet**, *Recueil*, t. IV, p. 637 (erreur de date).

([10]) *Vita*, lib. II, ch. 5.

([11]) *Vita*, lib. II, ch. 6.

([12]) MGH, loc. cit., p. 424.

([13]) MGH, *Diplomata*, t. I, p. 36; MGH, SS, t, XIII, p. 608.

([14]) *Vita*, lib. II, ch. 7.

([15]) *Vita*, lib. II, ch. 15. Cfr **Louis de Nussac**, *Saint Eloi. Ses résidences en Limousin*, dans le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, t. XIX (1897), pp. 309-339.

aller rendre visite à Aurélien, évêque d'Uzès [1]. Eloi eut aussi des relations avec le maire du palais Erchinoald, qui administrait la Neustrie pendant la minorité de Clovis II [2]. Nous avons déjà vu, à propos de saint Foillan, ce même Erchinoald recevoir le missionnaire irlandais Fursy et ses compagnons; à la mort de Fursy, Erchinoald le fit ensevelir à Péronne vers 650 et, après quatre ans, en obtint la translation, faite par Eloi et l'évêque Aubert de Cambrai [3]. Erchinoald semble avoir eu des froissements avec le saint évêque de Noyon-Tournai : toujours est-il que ce dernier consentit à ensevelir le corps du maire défunt [4], après 657 [5]. Nous trouvons encore, le 26 août 660, la souscription d'Eloi au privilège d'Emmon, évêque de Sens, où celui-ci accorde au monastère de Sainte-Colombe la faculté d'élire librement ses abbés [6]. Eloi dut mourir peu de temps après, plus que septuagénaire [7], le 1er décembre [8] 660. Un autre privilège d'Emmon pour Saint-Pierre-le-Vif, daté de 660, n'est déjà plus signé par Eloi, mais par Mommelin, son successeur [9]. Le corps du saint évêque fut enseveli à Noyon [10].

La biographie de saint Eloi fut écrite par saint Ouen, que nous avons rencontré à maintes reprises dans la vie de l'évêque de Noyon-Tournai, d'abord comme ami inséparable d'Eloi, ensuite comme son collègue, lorsque Dadon eut été élevé au siège épiscopal de Rouen, sous le nom d'Audoenus.

La preuve que l'ami d'Eloi composa une *Vita Eligii* se trouve dans deux lettres que nous possédons encore à propos de cette œuvre. Dans l'une, Dadon s'adresse à l'évêque Rodobert ou Chrodobert de Paris ou de Tours [11], et lui demande de corriger la *Vita Eligii*, dans

---

(1) *Vita*, lib. II, ch. 13.

(2) *Vita*, lib. II, ch. 27.

(3) *Vita Fursei*, ch. 10 (MGH, SRM, t. IV, *Vitæ*, 2, p. 439).

(4) *Vita Eligii*, loc. cit. Erchinoald avait de bonnes mœurs mais était singulièrement cupide et rapace (**Frédégaire**, *Chronique*, lib. IV, ch. 84).

(5) Il mourut en effet après Clovis II.

(6) **Pardessus**, *Diplomata*, t. II, p. 111. » In Christi nomine Elig. episc. subscripsit. «

(7) *Vita*, II, ch. 34.

(8) » KL. DECEMB. In Gall. civit nouiomo dep sci eligii epi et conf «. *Codex Wissemburgensis du martyrologe Hieronymien* (AA. SS., *Novembris*, t. II, 1, p. [150]).

Eligiis, Noviome, sibi sub luce Decembrem
Prima designat condigno præsul honore.
Martyrologe de Wandelbert (MGH, *Poetæ*, t. II, p. 600).

(9) **Pardessus**, *Diplomata*, t. II, pp. 112-114.

(10) *Vita*, lib. II, ch. 37.

(11) **Krusch**, dans les MGH, SRM, t. IV, pp. 650-651, préfère y voir Rodobert de Tours; **Vacandard** (*op. cit.* p. 235, n. 1) ne se prononce pas formellement, quoique dans le texte, il le nomme évêque de Paris.

l'autre, nous avons la réponse de Rodobert (1). On ne saurait douter de l'authenticité de ces lettres et M. Krusch (2) et M. Vacandard (3) sont d'accord pour les regarder comme émanant véritablement des deux correspondants en question. S'il faut voir dans le correspondant de saint Ouen Rodobert de Paris († av. 667), la *Vita Eligii* fut composée tout au plus six ans après la mort d'Eloi; si c'est Rodobert de Tours (672-676), la *Vita* est encore relativement proche de la mort du saint évêque (4). Ce devait donc être une œuvre de grande valeur, dont il faut regretter la déformation postérieure; en effet, nous ne possédons, hélas! cette *Vita Eligii* que dans un remaniement.

L'opinion traditionelle regardait la *Vita* que nous possédons comme le travail original de saint Ouen. Pour être aussi complets que possible dans l'exposé des intéressantes questions de provenance, nous croyons pouvoir indiquer brièvement l'évolution des appréciations successives, portées sur l'authenticité de la *Vita Eligii*. Il y eut longtemps un touchant concert. D'Achery, dans son *Spicilegium* (5), était convaincu de l'authenticité de la biographie. Mais dans la seconde édition de cet ouvrage, de la Barre (6) fit remarquer la négligence de D'Achery à reconnaître les interpolations et en cita lui-même quelques-unes. Ghesquière, dans ses *Acta Sanctorum Belgii* (7), ne fit que reproduire l'avertissement de de la Barre et maintint l'attribution de la *Vita* à saint Ouen. Sarvaas (8) fit de même; s'il constate quelques interpolations, notamment celles indiquées par de la Barre, il croit néanmoins à la bonne foi de l'auteur. Quant à O. Reich (9), il défendit énergiquement l'authenticité. D'après lui, le livre I aurait été composé entre 658 et 664 et le livre II en 670.

Ce fut Rettberg (10) qui vint le premier jeter une note discordante dans ce concert : il insinua que la *Vita* que nous possédons pourrait bien n'être qu'un remaniement dont le travail véritable de saint Ouen serait la base. L'idée, une fois lancée, fit fortune et les études récentes n'ont fait que confirmer cette supposition. Rettberg fut suivi

---

(1) Ces deux lettres sont éditées dans les MGH, loc. cit. p. 741, à la suite de la *Vita Eligii*. Tous les manuscrits ne présentent pourtant pas cette correspondance.
(2) MGH, loc. cit., pp. 650-651.
(3) *Op. cit.*, p. 236, n. 3.
(4) **Vacandard**, *op. cit.*, p. 236, n. 1.
(5) Tome V, p. 147. Paris, 1661.
(6) Tome II, p. 76. Paris, 1723.
(7) Tome III, p 196.
(8) *Disquisitio de Vita et scriptis Eligii episcopi Noviomensis*, p. 51. Amsterdam, 1859.
(9) *Ueber Audoens Lebensbeschreibung des H. Eligius* (Dissertation). Halle, 1872.
(10) *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 508.

par Deloche [1], Hauck [2], et récemment M. Krusch [3] et M. Vacandard [4], tout en ayant travaillé d'une façon indépendante, sont arrivés à des conclusions identiques dans les grandes lignes; M. Vacandard penche peut-être plus du côté de la théorie des interpolations, tandis que M. Krusch semble plus disposé à admettre l'apocryphicité, la refonte générale par une main postérieure.

On ne peut plus soutenir, en effet, que la *Vita Eligii* que nous possédons est l'œuvre de saint Ouen.

Peut-on admettre en effet [5] que saint Ouen se serait désigné comme un étranger, par exemple : « *sodali suo Audoino nomine, cognomento Dadone, quem sicut animam suam diligebat* (I, chapitre 8) »; « *sancti viri Eligius et Audoinus* (II, chapitre 1) »; « *Audoinum sodalem eius qui vocabatur Dado* ... (II, chapitre 2) »? L'imparfait *vocabatur* est un signe certain que ce n'est point Ouen qui parle. Il a aussi été impossible à l'auteur de ne pas laisser percer le changement qui s'était accompli en Gaule depuis l'époque de saint Eloi. Par conséquent, il ne peut être saint Ouen (✝ 680). Il fait une distinction, entre autres, entre les monastères soumis à une règle monastique et ceux où vivaient des clercs séculiers. Or cette situation se retrouve non pas au VIIe, mais bien au VIIIe siècle. D'ailleurs, l'auteur ne parle jamais de saint Colomban et s'il fait des tableaux d'une règle monastique, c'est apparemment la règle de saint Benoît qui lui sert de modèle (Livre I, chapitre 9). A son époque, le monastère de Saint-Denis de Paris était occupé par des clercs et il est bien sûr que cette situation — le relâchement de la vie régulière — ne s'y introduisit qu'à l'époque carolingienne [6]. De même, il appelle toujours *clercs* les habitants du monastère de Saint-Eloi de Noyon. Au chapitre 75 du livre II, il les appelle une fois *monachi*.

Le chapitre 32 du livre I qui nous montre à Tours tous les revenus fiscaux attribués à l'évêque, de sorte que, comme conséquence naturelle, la nomination du comte dans cette ville est à la disposition de l'évêque, se concevrait difficilement à l'époque mérovingienne : ces faveurs ne sont pas rares à l'époque carolingienne. L'histoire ecclésiastique de l'époque mérovingienne est mal connue de l'auteur et

---

(1) *Mémoire sur la procession dite de la Lunade et les feux de St-Jean à Tulle*, dans les *Mémoires de l'Institut national de France, Académie des Incriptions et Belles-Lettres*, t. XXXII, pp. 189 et sv. Paris, 1891.

(2) *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 317.

(3) MGH, loc. cit., pp. 648 et sv.

(4) *Op. cit.* (appendice D), pp. 648-649, et *passim*. **M. Warichez** (*op. cit.* pp. 19-21) s'est aussi rallié à cet avis.

(5) Nous résumons ici les principales objections de **M. Krusch** (loc. cit., pp. 646 et svv.).

(6) **Mabillon**, *Annales Ordinis S. Benedicti*, t. II, pp. 359, 481.

il commet à ce propos des anachronismes flagrants. Au chapitre 33 en effet, il prétend que l'hérésie des Monothélites a sévi en Orient du temps de Clovis II (639), sous l'empereur Constantin; à cette époque on aurait eu à Rome le pape Martin (depuis 649). On voit que le biographe s'est trompé, car il raconte qu'Eloi et Ouen, *encore laïcs*, furent des défenseurs de la bonne doctrine dans cette affaire. Si les deux saints étaient encore laïcs, la lutte dut se passer avant 641. Le pape Martin y est donc nommé à tort, et le nom de Constantin doit être remplacé par celui de l'empereur Constance II (641-668), que Bède aussi appelle Constantin (1). Or, si l'auteur était vraiment saint Ouen, il est de toute impossibilité que la *Vita* eût présenté ces anachronismes et ces contradictions. De plus, dans ce même chapitre, l'auteur prétend que le pape Martin envoya une lettre en Gaule pour demander l'appui des Francs orthodoxes, prêts pour la défense de l'Église. Eloi et Ouen seraient partis, s'ils n'eûssent été retenus par un motif que le biographe ignore! L'auteur a visé ici le concile de Latran et s'est inspiré de la lettre que le pape Martin adressa en 649 à saint Amand, comme nous le verrons à propos de celui-ci (2). De plus, Eloi et Ouen n'étaient plus laïcs à cette époque.

Aux chapitres 35-36 du livre I et au chapitre 51 du livre II, l'auteur nous présente Eloi comme un propagateur des observances romaines, et un ardent persécuteur des évêques errants irlandais (3). Or, nous avons vu qu'Eloi et Ouen étaient au contraire des partisans des observances irlandaises et cette poursuite des évêques errants nous fait plutôt penser à l'époque de saint Boniface, la première moitié du VIIIe siècle. De même, au chapitre 31 du 1er livre, l'auteur nous peint saint Eloi avec la tonsure romaine, alors qu'il porta la tonsure irlandaise, taillée en forme de croissant d'une oreille à l'autre. De même au chapitre 34, il parle du pape Martin et dit : « *qui utique collegis meis* (c'est-à-dire les évêques francs) *in urbe romana multa impendit bona* .... » Or ces voyages à Rome semblent se comprendre mieux à l'époque carolingienne. Pourtant les voyages à Rome par des évêques mérovingiens ne sont pas à nier (4).

(1) **Krusch**, loc. cit., p. 648. — **Vacandard**, *op. cit.*, p. 71, n. 1, p. 72, n. 2. — **Warichez**, *op. cit.*, pp. 19-20.

(2) Comme le fait remarquer **M. Vacandard** (*op. cit.*, p. 75, n. 1), même si on admet avec **Baronius** et **Pagi** que le pape Martin adressa à Clovis II et aux évêques de Neustrie une lettre semblable à celle envoyée à saint Amand pour l'Austrasie, la *Vita Eligii* aurait encore toujours le tort de rapporter au début du règne de Clovis un évènement qui se passa quand les deux palatins, Eloi et Ouen, étaient déjà évêques depuis plus de huit ans. L'argument contre l'authenticité de la *Vita* reste donc.

(3) Sur les évêques errants irlandais, cfr **Krusch** dans le *Neues Archiv*, t. XXV, pp. 138 et svv.

(4) **Vacandard**, *op. cit.*, pp. 243-244.

L'auteur en racontant les labeurs d'Eloi chez les barbares, ne sait pas cacher sa sympathie pour ces peuplades et leurs coutumes et semble être lui-même un Germain ([1]). Puisqu'il appelle, au chapitre I du livre II, l'Espagne « *pars transligeritana* », il faut croire qu'il habitait le nord de la Gaule. A tous ces indices qui plaident contre l'attribution de la *Vita* à saint Ouen, on peut encore en ajouter d'autres.

Ainsi au chapitre 32 du livre II, Eloi fait une prédiction concernant l'ordre de succession des descendants de Dagobert I. Malheureusement, elle est remplie d'inexactitudes : la reine Bathilde n'a pas régné avec ses trois fils, mais seulement avec Clothaire (*Vita Bathildis*, chapitre 5); quand la régente se fut retirée dans un monastère, les trois fils n'ont pas régné ensemble; ni Clothaire ni Thierry ont occupé ensemble le trône, comme semble le croire le biographe au chapitre 77; enfin, du vivant de Clothaire, Childéric seul devint roi à la demande des Austrasiens. On le voit, l'auteur est peu au courant de l'histoire mérovingienne. Néanmoins il se prétend antérieur aux années 673-675, puisqu'il dit à propos de Clothaire et de Thierry « *de ipsis iam quid agatur, solius Dei indicio definiri convenit* ». Heureusement que nous sommes édifiés par tout ce qui précède pour juger de la valeur de cette phrase. Enfin, partout la postériorité du biographe saute aux yeux dans les expressions, « *usque hodie, usque in hodiernum diem,* » etc. ([2]).

Il faut donc conclure que la *Vita Eligii*, telle qu'elle nous est parvenue, n'est pas le travail original de saint Ouen. Pourtant il ne fait pas de doute que la *Vita* originale se trouve à la base du remaniement, qu'elle soit « noyée », comme le dit M. Vacandard ([3]), dans celle qui nous reste. Seulement le départ des parties anciennes et des ajoutes du remanieur est difficile à faire : « tout au plus », dit M. Vacandard ([4]), « nous est-il permis de penser que les principaux chapitres du premier livre (sauf évidemment les chapitres XXIII-XXXV) et quelques chapitres du second livre, choisis entre ceux qui contiennent le récit du sacre, de l'épiscopat et des funérailles d'Eloi (le chapitre XV sûrement excepté), reflètent assez exactement la pensée du premier biographe. » C'est pourtant à tort que M. Vacandard rejette le chapitre XV (= 16 de l'édition de Krusch) du second livre. M. Krusch a eu la bonne fortune de retrouver la prédication authentique d'Eloi qui est à la base de ce chapitre 16, dans un manuscrit de Saint-Gal du VIIIe siècle et dans un manuscrit de Paris (Nouv. acq. lat.

([1]) **Krusch** (MGH, loc. cit.), p. 649.
([2]) P. ex. les ch. 16, 24, etc. du livre II.
([3]) *Op. cit.*, p. 235.
([4]) *Op. cit.*, p. 239.

447) du IXe siècle (5). Il a édité cette source de première valeur, dont s'est servi le remanieur — à moins que la *Vita* originale ne l'eût déjà — à la suite de la *Vita Eligii* (1).

Cette remarque nous amène à dire quelques mots des sources du remanieur. Outre le travail original de Saint Ouen, et la prédication authentique d'Eloi, il a encore, au chapitre 6 du livre II, employé une *Inventio sancti Quintini*, contenue dans le manuscrit latin 5301 de la Bibliothèque Nationale de Paris, que les Bollandistes ont éditée dans les *Analecta Bollandiana* (2). Nous croyons avoir démontré antérieurement, dans l'*Annuaire de l'Université de Louvain* (3) de 1904, que l'auteur de la *Vita* est postérieur à cette *Inventio* — qui semble avoir été écrite pour compléter les biographies de saint Quentin — et qu'elle lui a servi pour le chapitre 6 du livre II. Nous y avons démontré aussi que l'*Inventio* du manuscrit de Paris ne peut avoir fait partie de la *Vita Eligii* primitive (4).

Quel est l'auteur de ce remaniement? MM. Vacandard (5) et Krusch (6) sont d'accord pour y voir un moine; M. Krusch précise : l'auteur serait un moine de Saint-Eloi de Noyon. Il est clair en effet que l'auteur écrit pour une communauté : « *tamen .... quoniam et fratrum caritas eadem frequentia exposcit* »; « *fratribus quidam obedientiam impendo...* ». Il entend se distinguer de ceux qui sont « *curis obligati saecularibus* » — c'était le cas pour saint Ouen (7) —. De plus, il dit que la vie de saint Eloi a déjà été écrite avant lui : « *etiam ante nos iam factitatum ab aliquibus eruditissimis comperimus* ». Voilà, en passant, une nouvelle preuve que la *Vita* qui nous reste n'est pas la première. Celle-ci fut écrite par des gens « *curis obligati saecularibus* », ce qui s'applique parfaitement, nous venons de le dire, à saint Ouen. A quelle époque fut composé ce remaniement? M. Krusch, se basant sur toutes les remarques que nous avons résumées plus haut, conclut à l'époque carolingienne et penche pour l'époque de saint Boniface, c'est-à-dire environ

(5) Cfr MGH, loc. cit., pp. 652-653 et 749-750.

(1) *Ibid.*, pp. 751 et sv.

(2) Tome VIII, pp. 429 et sv.

(3) *Rapport sur les travaux du Séminaire Historique pendant l'annee 1902-1903*, dans l'*Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, 1904, pp. 384-389. Louvain, 1904.

(4) Nous faisons remarquer qu'un argument, que nous avons donné alors (*Annuaire*, p. 389), notamment l'impossibilité d'admettre l'épithète de *sanctus*, donnée à Eloi par saint son Ouen, contemporain, ne garde plus à nos yeux la valeur que nous lui avons attribuée, *sanctus* pouvant signifier à l'époque mérovingienne « vénérable ».

(5) *Op. cit.*, pp. 235, 361-362.

(6) Loc. cit. p. 650.

(7) Cfr sur l'activité de saint Ouen, **Vacandard**, *op. cit.*, ch. X : *Saint Ouen et la royauté merovingienne*, pp. 249 et sv.

le milieu du VIII[e] siècle [1]. Pourtant la *Vita* doit dater d'un peu plus tôt, car elle a été copiée, comme nous l'avons vu dans nos investigations sur les saints du diocèse de Liège, par la *Vita Lamberti*. Or, celle-ci fut écrite peu avant la translation de saint Lambert par saint Hubert et cette dernière cérémonie fut l'occasion du récit de la *Translatio*. Cette translation se fit la XIII[e] année du pontificat d'Hubert : on ne saurait dire exactement quelle est cette date. Si on admet la conjecture, très probable, que Lambert mourut en 705, la translation se fit en 718, et la *Vita Lamberti* doit dater de cette année. Mais à vrai dire, l'année de la mort de saint Lambert est malgrè tout incertaine et la *Vita* peut donc être postérieure à 718. Même, en tenant précisément compte de la *Vita Eligii* [2], on pourrait placer la *Vita Lamberti* plus tard qu'en 718. Donc, en tous les cas, pour ne pas parler ici avec une précision qui ne s'obtiendrait qu'au prix de l'exactitude, nous plaçons la *Vita Eligii* dans la première moitié du VIII[e] siècle, plutôt dans le premier quart que dans le second.

Pour composer son remaniement, l'auteur a abondamment puisé dans le bien d'autrui [3]. Ainsi au livre I, chapitres 33-35, il a transcrit pour la plus grande partie le passage de l'Histoire Ecclésiastique de Rufin où celui-ci parle de l'hérésie arienne et du concile de Nicée. Pour raconter les pérégrinations du saint chez les barbares, il s'est servi du même modèle. Au prologue, il a copié le *Carmen Paschale* de Sedulius; il a utilisé, au cours de son récit, l'*Historia monachorum* de Rufin, l'*Histoire Ecclésiastique* du même auteur, la *Vita Radegundis* de Fortunat de Poitiers, la lettre de Sedulius à Macedonius, la *Vita Hilarii* de Fortunat, le *Sermo Venustatis* de saint Jérôme, et plusieurs lettres de cet écrivain. Pour l'histoire du saint et de son époque, il s'est adressé à la *Vita Columbani* de Jonas de Bobbio, à la *Chronique* de Frédégaire, la lettre du pape Martin à saint Amand et autres documents concernant ce pape, les actes du concile de Châlon-sur-Saône. Il a puisé largement dans les écrits de Sulpice-Sévère sur saint Martin de Tours, dans les vies des saints Antoine, Hilarion et Paul, par saint Jérôme, la *Vita Remedii*, la *Vita Silvestri*. Il a lu Orose et Bède et trace des tableaux d'après la règle de saint Benoît.

---

(1) Loc. cit., p. 649. Cfr sa lettre à **M. Vacandard** (*op. cit.*, p. 362.)

(2) **M. Krusch**, dans une note qu'il a bien voulu consacrer à notre compte rendu de son édition (Cfr RHE, t. V, pp. 838-847), fait remarquer que la *Vita Lamberti* se date d'une façon générale seulement et précisément en tenant compte de la *Vita Eligii* qui a précédé » wird man die weiteste Grenze wählen müssen « (*Neues Archiv*, t. XXX (1905), p. 503).

(3) **M. Krusch** en a fait le relevé d'après les indications de **M. W. Levison**, loc. cit., pp. 654-655.

La *Vita Eligii* a été copiée par la *Vita Lamberti*, la *Vita Desiderii Cadurcensis episcopi*, et la *Vita Aridii Lemovicini* (1). Tout remaniée qu'elle soit, la *Vita* est un des documents les plus précieux pour l'histoire mérovingienne et carolingienne, par suite des nombreux détails précis qu'elle nous offre sur les institutions et la vie de ces époques.

Cette biographie de saint Eloi fut reprise par un poète anonyme du IXe siècle (2), qui la mit en vers et suivit pour le reste l'ordre et les faits de son modèle. L'auteur a adapté assez bien les mots des *Carmina* de Venantius Fortunatus.

Avec cette *Vita* métrique nous clôturons la production hagiographique concernant saint Eloi, pour passer aux biographies d'un contemporain d'Eloi, le missionnaire aquitain saint Amand.

*
* *

Saint Amand (3) naquit en Aquitaine, probablement vers 589, à Herbauge (4). Sa famille était d'origine romaine (5). Dès sa jeunesse, il se fit moine et vécut dans l'île d'Yeu (près La Rochelle) (6). Un jour il se rendit au tombeau de saint Martin à Tours, le lieu de pélérinage national des Francs et finit par entrer dans la cléricature (7). Prenant ensuite congé de l'abbé de Saint-Martin, il se rendit à Bourges où vivait alors le célèbre évêque Austregisile ou Outrille (614). Celui-ci lui fit bâtir près de la cathédrale, sur la muraille d'enceinte, une cellule où il vécut dans les austérités pendant quinze ans (8). A cette époque, le désir s'empara de lui de visiter Rome et le tombeau des Apôtres. Il partit avec un seul compagnon (9); une nuit, comme il était assis en prières sur les marches de l'église des Saints-Apôtres, il vit, au dire de son biographe, saint Pierre lui ordonnant de partir pour la Gaule et d'aller prêcher aux païens la religion du Christ (10).

---

(1) **Krusch,** loc. cit., p. 656.

(2) Les **Bollandistes** l'ont éditée dans le *Catalogus codicum ... Bruxellensis*, t. I, pp. 470-483. Un fragment a été reproduit par **Krusch**, loc. cit., p. 742.

(3) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis*, p. 421.
Potthast, BHMA, t. II, pp. 1157-1158.
A. Molinier, SHF, t. I, no 427.
Wattenbach, DGM, t. I, pp. 128, 327, 335.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, nos 332-348.

(4) *Vita Amandi* [2], ch. 1.

(5) *Vita Amandi* [1], ch. 2.

(6) *Ibid.*, ch. 2-3.

(7) *Ibid.*, ch. 5.

(8) *Ibid.*, ch. 6.

(9) *Ibid.*, ch. 7.

(10) *Ibid.*, ch. 8.

Il partit aussitôt et fut bien reçu par le roi Clothaire II et sa cour, qui voyaient en lui l'homme qu'il fallait pour convertir les païens. Le saint fut ordonné évêque sans siège fixe (1). Il devint dès lors « *episcopus ad prædicandum* » (2), évêque régionnaire. Il choisit son champ d'action dans le nord de la Belgique actuelle et chez les Frisons païens, où l'ancien culte des Germains subsistait encore dans toute sa force (3) : le centre de son activité fut le pays de Gand (4). Il est difficile de déterminer à quelle date précise saint Amand y travailla : c'est probablement vers 629 (5) qu'il faut placer la première venue, car il est bien sûr que saint Amand est venu à Gand à deux reprises (6). La première fois, entendant à quels gens féroces il aurait à faire dans ce pays au-delà de l'Escaut (7), il s'adressa à saint Achar, évêque de Noyon-Tournai, et obtint par son intermédiaire des lettres de Dagobert I, où il recevait le pouvoir de conférer de force le baptême (8).

L'ardent missionnaire s'enfonça donc dans les solitudes et les bois de la Flandre, mais rencontra une vive résistance de la part des païens : il fut poursuivi, à en croire sa *Vita*, frappé, maltraité, con-

---

(1) *Ibid.*, ch 9.

(2) C'est ainsi que l'appelle **Hériger** dans ses *Gesta Episcoporum Tungrensium* : « iuxta morem *ad prædicandum* est ordinatus episcopus. »

(3) Saint Eloi notamment y eut à employer toute son énergie, encore après 640. *Vita Eligii*, lib. II, ch. 3 (MGH, SRM, t. IV, *Vitæ*, 2, p. 696).

(4) *Vita Amandi* [1], ch. 12.

(5) En effet, puisque saint Amand s'adressa à Dagobert I pour obtenir les lettres de pouvoir, et que Dagobert ne devint roi de Neustrie qu'en 629.

(6) C'est ce que semblent confirmer les *Annales S. Baronis*. Cfr **De Smedt,** *Commentarius prævius in S. Florbertum*, n° 30 (AA. SS., *Novembris*, t. I, p. 361); **Hauck,** *Kirchengeschichte Deutschlands*, 1e éd., t. I, p. 298, n. 1. La *Vita Baronis* (ch. 4) montre saint Amand à Gand, puis, ch. 5 : « *Deinde* ... perrexit gentibus ... prædicare ». C'est la seconde visite qui doit être écrite ici, dans ce chapitre 4.

(7) *Vita Amandi* [1], ch. 12.

(8) « Epistolasque ex iustu illius acciperet, ut si quis se non sponte per baptismi lavacrum regenerare voluisset, coactus a rege, sacro ablueretur baptismate. » *Ibid.*, loc. cit. (AA. SS B., t. IV, p. 249). On a voulu s'expliquer cet étrange procédé. **Ch. Mœller** (*Histoire du moyen âge*, p. 272, n 2) s'appuie sur les mots du ch. 11 de la *Vita Amandi* « *relicto Deo* » et en conclut que les Francs du diocèse de Tournai étaient retombés dans le paganisme. Dès lors l'édit de Dagobert concernant le baptême s'appliquerait à des *apostats* et serait compréhensible. Mais, comme le remarque **Rettberg,** *op. cit.*, p. 506 et *ibid.*, n. 6, les phrases pour décrire le paganisme à Gand ne sont qu'un emprunt à la lettre de saint Paul aux Romains (I, 21) : il est de plus difficile de parler de missions avant Dagobert. Cfr **Lœning,** *Geschichte des deutschen Kirchenrechts*, t. II, pp. 60-61, et n. 1. On sait par **Frédégaire** (*Chronicon*, V, 65) que en 629, Dagobert édita un *præceptum* pour forcer les juifs à se faire baptiser. N'a-t-il pu prendre la même mesure pour les païens de la Flandre?

spué par les femmes et plus d'une fois précipité dans l'Escaut [1]. Ses compagnons furent vite découragés et intimidés : ils le quittèrent [2], et Amand resta seul, baptisant les convertis, rachetant les captifs [3], Anglo-Saxons et autres, qu'on débarquait sur ces côtes sauvages [4]. Malgré toute son ardeur, le saint ne réussit que médiocrement, semble-t-il, dans sa prédication [5]. Aussi, poussé par le prosélytisme ardent qui le caractérise, il s'achemina vers le pays lointain des Slaves, qu'on lui avait dépeint comme idolâtres : il espérait là du moins conquérir la palme du martyre [6]. Il traversa le Danube et se mit à prêcher courageusement. Ici encore, le succès fut médiocre [7]. Il ne lui restait qu'à retourner dans les parages flamands, et c'est alors sans doute qu'il vint pour la seconde fois à Gand. Il est difficile, encore une fois, de déterminer exactement la date de ce retour à Gand, car la biographie contemporaine ne permet pas de dire avec certitude s'il travailla à Gand avant son exil ou après son retour et le baptême de Sigebert. En effet, de retour de sa mission chez les Slaves, revenu chez le roi Dagobert, il fut mandé à la cour pour baptiser le jeune Sigebert, qui venait de naître, en 629 ou 630 [8]. A cette occasion, Amand eut le courage de reprocher au roi son libertinage avec une franchise qui déconcerta le monarque. L'exil fut le châtiment de cette témérité : Amand se résigna et s'en retourna prêcher aux païens [9]. Mais Dagobert, se repentant de sa vivacité, le fit rappeler. Une entrevue eut lieu dans la villa de Clichy où le roi demanda à saint Amand de baptiser son fils et de l'adopter comme filleul. Le saint refusa, mais sur les instances de Dadon, plus tard évêque de Rouen, et d'Eloi, encore laïques à cette époque, il céda et baptisa le jeune Sigebert [10]. Est-ce avant l'exil, ou entre l'exil et

---

(1) « Vix enim quis digne enarrare sufficiet, quantas ibidem pro Christi nomine perpessus sit iniurias, et quam frequenter ab incolis loci illius caesus sit, nec non et a mulieribus vel a rusticis non absque iniuria sit repulsus, verum etiam et in flumen saepe praecipitatus ». *Vita*, ch. 12 (AA. SS. B., t. IV, pp. 249-250).

(2) *Vita*, ch. 12.

(3) *Ibid*, loc. cit.

(4) « Sed praecipue ex genere Saxonum, qui abunde eo tempore veluti greges e sedibus propriis evulsi in diversa distrahebantur ». *Vita Eligii*, lib. I, ch. 10 (MGH, SRM, t. IV, *Vitae*, 2, p. 677) Cfr aussi la *Vita Bathildis*, ch. 2, 9.

(5) « Cum iam vir sanctus videret praedicatione sua *quosdam* ad Deum converti, ex hoc maiori aestuabat desiderio, quatenus adhuc *alii* converterentur ». *Vita Amandi* I, ch. 16 (AA. SS. B., *loc. cit.*, p. 260).

(6) *Vita*, ch. 16.

(7) « Paucis vero ex eis in Christo regeneratis, videns etiam sibi non satis accrescere fructum ... » *Ibid.*, loc. cit.

(8) *Vita*, ch. 16.

(9) *Ibid.*, loc. cit.

(10) *Ibid.*, ch. 17.

la réconciliation, ou après le baptême de Sigebert que saint Amand revint pour la seconde fois à Gand (1)? On ne sera pas loin de la vérité en plaçant la seconde venue à Gand après le baptême de Sigebert (2).

C'est à cette époque que saint Amand construisit à Gand une église et deux monastères, Saint-Pierre du mont Blandin et une autre qui prit dans la suite le nom de Saint-Bavon (3). Saint Bavon, noble hesbignon converti, s'était mis sous la conduite de saint Amand et devint moine, puis solitaire (4) : son nom passa à la seconde abbaye, fondée par saint Amand et nommée *cœnobium Ganda* (5). On ne sait ce qu'Amand fit entre 630 et 647, à part la fondation des monastères gantois, qui se place vraisemblablement à cette date. Toujours est-il qu'en 647, à la mort de saint Jean l'Agneau, évêque de Tongres, il devint évêque de ce diocèse (6), dont le siège était alors à Maestricht; c'était un poste de confiance qu'on lui accordait et le choix s'expliquait tant par la proximité de ce siège du champ d'action de saint Amand que par la multitude des païens que ce diocèse comprenait encore. Quand il fut monté sur le siège épiscopal, il se mit à parcourir bourgs et villages, prêchant partout la doctrine du Christ (7). Mais l'apathie du clergé, la barbarie et l'incontinence des clercs et des prêtres de son diocèse, qui méprisaient ses exhortations et ne lui prêtaient aucun secours (8) le portèrent à se plaindre au Pape Martin I (649-655). Celui-ci lui écrivit, en 649, une lettre (9), où il lui conseilla de persévérer et donne une règle de conduite pour agir contre le clergé indigne du diocèse. Il lui annonce en même temps que le synode du Latran vient de condamner l'hérésie des monothélites; il lui envoie les actes

(1) **Hauck** (*op. cit.*, t. I, p. 291, n. 1) prétend à tort que, d'après la biographie, les deux visites à Gand aient eu lieu avant l'exil. Le peu de temps écoulé entre 629 et 630, comparé à tout ce qu'Amand fit dans cette intervalle, ne permit point cette interprétation. La biographie d'ailleurs parle de prédication après l'exil (ch. 16).

(2) C'est l'idée du **P. De Smedt** dans son commentaire sur S. Florbert (AA. SS. *Novembris*, *loc. cit.*).

(3) *Vita Bavonis*, ch. 4.

(4) *Vita Bavonis*, ch. 2, 3, 4, 6, 9, 10.

(5) « Sepultus namque est ... in loco qui dicitur Gandavum castrum, cuius nunc cenobium aperte vocatur Ganda » (*Vita Bavonis*, ch. 16 (MGH, SRM, t. IV, *Vitae*, 2, p. 545).

(6) *Vita Amandi* I, ch. 18. On a pu déchiffrer un nom sur le diptyque consulaire d'Anastasius, qui a appartenu à la cathédrale de Saint-Lambert : *Amandi*. **Balau**, *Les Sources de l'Histoire de Liège au moyen âge*, p. 16.

(7) *Vita Amandi* I, loc. cit.

(8) *Ibid.*, loc. cit.

(9) Publiée dans AA. SS. B., t. IV, pp. 185-189, nos 21-22, 24, 29, 30. Les Bollandistes (*Analecta Bollandiana*, t. III, p. 169) ont donné le relevé des variantes du manuscrit de Gand 244, du IXe s. Cfr **Jaffé-Wattenbach**, *Regesta pontificum Romanorum*, no 2059.



du synode et une encyclique, que saint Amand et ses collègues des Gaules auront à faire connaître; ils souscriront aussi aux actes du concile. Le Pape prie saint Amand d'obtenir de Sigebert l'envoi à Rome d'évêques francs pour venir chercher les actes du Synode de Latran et pour les porter, de concert avec les légats du Pape, à l'empereur de Byzance.

Cette lettre du Pape n'empêcha point Amand, après trois ans d'épiscopat (1), de quitter ses fonctions (2) écœuré de la barbarie et de la corruption de son entourage et de reprendre ses pérégrinations, qui seules convenaient à un enthousiaste et un idéaliste tel que lui. Il arriva aux bords de l'Escaut, au nord d'Anvers, dans l'île de Calloo (3) et y prêcha la foi, avec quelques compagnons. C'est alors qu'il dut venir à Anvers et y construire l'église des saints Pierre et Paul (4). Mais les aides qui l'avaient accompagné, et qu'il avait laissés, en station, comme autant de jalons, partout où il avait accompli sa tâche apostolique (5), réclamaient sa visite (6). Il céda à leurs désirs et apprit d'eux qu'il existait encore des païens dans les régions boisées des Pyrénées (7). Il s'y rendit, mais sa prédication obtint peu de succès (8). C'est peut-être à cette époque qu'il faut placer le second voyage à Rome (9) où le saint alla — on peut le conjecturer — rendre raison de sa désertion du siége de Tongres ou rapporter au Pape les résultats des actes du synode de Latran.

Il revint enfin dans le nord, sur le théâtre de ses premières luttes et construisit le monastère d'Elnone, sur la Scarpe (10); on lui attribue aussi la fondation du monastère de Marchiennes, où Adalbald lui aurait donné un fond de terre, de celle de Leuze, de Renaix,

---

(1) » Sicque per triennium ... prædicavit. « *Vita Amandi* I, ch. 18 (AA. SS. B., loc. cit.).

(2) *Ibid.*, loc. cit.

(3) *Ibid.*, ch. 19.

(4) La venue de saint Amand à Anvers nous est connue par les diplômes du Franc Rohingus, propriétaire de la villa de *Weimodo*. L'authenticité de ces actes est suspecte. Néanmoins ils doivent perpétuer une tradition croyable, puisque le saint avait été à Calloo, près d'Anvers. Saint Eloi d'ailleurs, avant lui, avait déjà été à Anvers. Cfr *Vita Eligii*, lib. II, ch. 8 : » Multum praeterea in Flandris laboravit, iugi instantia Andoverpis pugnavit, multosque erroneos Suevos convertit. « (MGH. SRM. t. IV, *Vitae*, 2, p. 700). Les donations de Rohingus se trouvent dans **Pardessus**, t. II, pp. 348-349.

(5) *Vita Amandi* I, ch. 19.

(6) *Ibid.*, loc. cit.

(7) *Ibid.*, ch. 20.

(8) » Illis autem adhuc in eorum cæcitate permanentibus. « *Vita*, ch. 21 (Loc. cit., p. 254).

(9) *Vita*, ch. 10. Baudemond parle incidemment de ce voyage et ne le relate pas à sa place dans la succession chronologique des faits.

(10) *Vita*, ch. 22. Baudemond ne le nomme pas ici. — Il le nomme au ch. 25.

Renaix, tout cela avant la fondation d'Elnone ([1]). Antérieurement il avait construit le monastère de Barisy, donation de Childéric II et de la reine Hymnechilde ([2]), et celui de Nantua-en-Bugey, grâce aux libéralités du même Childéric ([3]).

Il avait aussi été en relations avec sainte Gertrude de Nivelles et sa mère Itte et s'était constitué leur conseiller fidèle. Les vies des saintes Rictrude, Eusébie, de saint Humbert, de saint Ghislain, etc. le mentionnent et racontent les entrevues qu'il eut avec tout ces saints et les conseils qu'il leur donna. Ces relations, tout comme les constructions des monastères, mentionnés dans des sources assez bien postérieures, ne sont pas rigoureusement établies. Cependant la fougue et l'ardeur de saint Amand étaient inépuisables et l'on peut douter avec Hauck ([4]), qu'il ait enfin trouvé un repos véritable dans le monastère d'Elnone, où il se retira à la fin de sa vie et où il mourut, vraisemblablement le 6 février 679.

Milon de Saint-Amand dans le *Sermo de elevatione corporis beati Amandi*; une note chronologique tirée par Henschenius d'un manuscrit de Saint-Amand; le *Titulus de obitu S. Amandi*, donnent l'année 661 comme date de la mort du saint ([5]). Or, le testament de saint Amand ([6]), qui est certainement authentique, porte la date : « anno secundo regni domni Thodorici regis », c'est-à-dire 675 ([7]) et saint Amand s'y proclame : « *pene corpore præmortuo* ». Or le saint est mort, d'après la tradition martyrologique et ses biographies, le dimanche 6 février ([8]). Donc la lettre dominicale pour le jour de sa mort est B. Or, l'année 679 se concilie très bien avec ces données. Nous plaçons donc la mort du saint en 679, contrairement à l'assertion intenable des documents du IX[e] siècle, cités plus haut.

Cette vaillante figure de missionnaire eut bien vite les honneurs d'une biographie ([9]) et c'est peu de temps après sa mort que Baude-

---

([1]) C'est *Milon de Saint-Amand* († v. 871) qui nous le dit dans sa *Suppletio* à la *Vita Amandi*. Les Bollandistes l'ont éditée d'après le manuscrit de Gand 224 dans les *Analecta Bollandiana*, t. III, pp. 157-159.

([2]) **Pardessus**, *Diplomata*, t. II, pp. 133 et svv.

([3]) *Vita Amandi* [1], ch. 22.

([4]) *Op. cit.*, p. 300.

([5]) Ces documents se trouvent dans AA. SS. B., t. IV, pp. 266 et svv.

([6]) Édité dans **Pardessus**, *Diplomata*, t. II, p. 166.

([7]) Il a été établi en effet que Thierry III a commencé son règne entre le 11 mars et le milieu du mois d'avril 673. Cfr *Revue des Questions historiques*, t. LIX (1896), pp. 491-506. **W. Levison**, *Kleine Beiträge zur Quellen der fränkischen Geschichte : II. Zur Chronologie der späteren Merowinger*, dans le *Neues Archiv*, t. XXIX, pp. 364-365.

([8]) « VIII ID. FEB. Amandi », *Codex Bernensis du martyrologe hiéronymien* (AA. SS., *Novembris*, t. II, p. [19]).

([9]) Cfr notre étude *Middelecuwsche Heiligenlitteratuur : II. De H. Amandus, apostel van Vlaanderen*, dans les *Geschiedkundige Bladen*, t. II (1905), pp. 271-290.

mond, un des disciples du saint, écrivit la *Vita* que nous avons appelée *Vita Amandi*[1]. On en connaît l'auteur par les données du martyrologe de l'abbaye de Saint-Amand, qui dit : « *Baudemundus, qui vitam S. Amandi scripsit, dicit quendam bonum presbyterum sibi narrasse, quod presens erat, cum Amandus Tornaci a iudice non obtinebat furis liberationem, quem suspensum ad vitam revocavit* (¹) ». Ces mots font allusion au chapitre 13 de la *Vita* de Baudemond.

A parcourir la *Vita Amandi* de Baudemond, on s'aperçoit qu'on se trouve devant une *Vita* contemporaine. En effet, au chapitre 3, l'auteur dit avoir appris ses données « *ex ore S. Amandi, sicut idem vir Dei narrare consueverat* », au chapitre 20, à propos des *fratres* d'Elnone et autres, qui vécurent dans l'intimité de saint Amand « *postea abbatos seu honorificos vidimus viros* ». Au chapitre 24, enfin, il nous relate ses données par l'intermédiaire d'un témoin : « *quod presbytero quodam nomine Erchengisilo, venerabili atque fideli viro narrante, didici....* ». Ailleurs encore, il connaît les faits par tradition orale : chapitre 1 « *ad nos multorum fama volitante perlatum est* »; chapitre 13, « *quod viro venerabili presbytero, nomine Bono, narrante didicimus qui testabatur se præsentem fuisse, quando hæc res gesta est...* »; chapitre 25, « *dicitur inobediens exstitisse* »... « *leniterque, ut aiunt, subridens, dixisse fertur* ». On le voit, tout ce qu'il nous livre n'a pas la même valeur de témoignage direct ou oculaire, mais cela se comprend, saint Amand ayant exercé partout son activité et le récit des faits accomplis au loin ne pouvant être connu que de ses compagnons d'apostolat. Baudemond, en tous les cas, était habitant du monastère de Saint-Amand à l'époque où le saint missionnaire vint y mourir, puisqu'il a souscrit au testament après l'avoir lui-même rédigé (²). Il est donc certain que

(¹) AA. SS. B., t. IV, pp. 227 et svv., nº 122. **Surius** annote que les manuscrits de la *Vita*[1] portent en tête *Baudemondus*. Sur les manuscrits qui ont été utilisés par les Bollandistes pour leur édition, Cfr *Analecta Bollandiana* de 1906, pp. 510-511.

(²) « Ego Baudemundus peccator, jubente domno meo Amando, hanc epistolam deliberationis suæ scripsi et subscripsi » **Pardessus**, *op. cit.*, t. II, p. 166). Le manuscrit de Marchiennes employé par les Bollandistes est le manuscrit actuel nº 857 de la bibliothèque de Douai. Le manuscrit de Valenciennes, T. 6. 9, parch., in 4º, du XIᵉ siècle, a le même ordre que le manuscrit de Gand 224 jusqu'après le testament de saint Amand, qui se trouve dans ces deux manuscrits. Il doit être en relation avec ce manuscrit de Gand (*Archiv für Deutsche Geschichtskunde*, t. X, p. 524). L'*Archiv* t. VIII, p. 552) parle encore d'un manuscrit de Gand, nº 212, mais les Bollandistes, dans leur catalogue des manuscrits hagiographiques de Gand, n'en disent rien. C'est peut-être une erreur de l'*Archiv* pour le manuscrit 213 (nunc 224) déjà cité. Il y a aussi, entre autres, un manuscrit à la Bibliothèque Vaticane (fonds de la reine Christine de Suède, *Reg. lat.* 330), du Xᵉ siècle, qui contient la *Vita* de Baudemond, mais la fin manque (Cfr **A. Fayen,** *Notice sur les manuscrits de la Bibliothèque Vaticane concernant la Belgique. I. Fonds de la Reine de Suede*, dans la *Revue des Bibliothèques et Archives de Belgique*, t. III (1905), p. 3). Un autre manuscrit de la même bibliothèque (*Reg. lat.* 466), du XIIᵉ siècle, contient la même *Vita* (*Ibid.*, p. 4).

l'auteur est un contemporain, qui a connu saint Amand au déclin de sa vie et qui nous livre ce que le vieux missionnaire lui a raconté ou ce que des témoins ou des compagnons d'apostolat ont révélé sur la vie du fondateur d'Elnone. Une donnée importante pour déterminer d'un peu plus près l'époque où Baudemond écrivit la *Vita*, c'est le chapitre 17. Il y parle de Dadon, plus tard saint Ouen et d'Eloi, et dit à ce propos : « *Quos tamen postea egregios sacerdotes atque praeclaros in meritis, signis quoque atque virtutibus fuisse, plurimis compertum est* ». On voit clairement ici que ces personnages sont morts. Saint Ouen, qui survécut à saint Eloi, mourut en 684 (¹). Or peu après 681, l'abbé Jean de Blandigny, à Gand, était mort, comme successeur du premier abbé Florbert et Baudemond lui avait succédé comme abbé de ce monastère (²). Dès lors, il faut bien conclure que c'est comme abbé de Blandigny que Baudemond écrivit la *Vita Amandi*. Le désintéressement apparent que l'auteur montre pour Elnone et Gand dans ses désignations géographiques n'est pas une raison pour faire voir en Baudemond un étranger. Il montre suffisamment que les données lui viennent d'Elnone en citant la tradition orale et des témoins auxquels il devait se référer pour la plus grande partie de l'histoire de saint Amand. La biographie est très précise et on voit que l'on se trouve en présence d'un homme bien informé : il n'a pas besoin de recourir à des lieux communs, à des généralités, si fréquentes dans les *Vitae* quelque peu postérieures et le procédé qui consiste à exprimer la chronologie par le récit même des événements, sans date expresse, est encore un signe de contemporanéité (³) qui a ici sa valeur. Enfin, comme nous le verrons de suite, le véritable texte de la *Vita* qui nous est livré par quelques manuscrits de fonds français, et où se rencontre toute la barbarie de l'époque mérovingienne, est un argument décisif pour classer la *Vita Amandi* de Baudemond parmi les sources les plus précieuses de cette époque. Wattenbach (⁴) pourtant pense que Baudemond n'a plus été proprement un contemporain de saint Amand (⁵). Il est néanmoins

---

(¹) **Vacandard,** *Saint Ouen, évêque de Rouen,* appendice A ; pp. 353-359.

(²) Cfr **De Smedt**, *Commentarius Praevius in S. Florbertum*, nº 31 (AA. SS., *Novembris* t. I, p. 361-362). Puisque saint Amand doit être mort en 679, on ne peut admettre l'affirmation de la chronique de Saint-Pierre du Mont-Blandin qui affirme qui Beaudemond fut nommé abbé par saint Amand. En effet, Baudemond succéda à l'abbé Jean, probablement peu après 681. C'est à tort que le P. Moretus cite ce texte dans les *Analecta Bollandiana*, 1906, p. 510.

(³) Cfr **Bernoulli**, *Die Heiligen der Merowinger*, p. 72.

(⁴) *Op. cit.*, p. 128.

(⁵) « Sein Biograph, der Mönch Baudemund, scheint nicht mehr zu seinen eigentlichen Zeitgenossen gehört zu haben. » Loc. cit.

acquis que Baudemond a signé le testament de saint Amand en 677 et qu'il a été en relations avec le saint homme les dernières années de la vie de celui-ci. Mais qu'il ait été en intimité avec lui avant sa retraite à Elnone, c'est peu probable.

Dans le prologue, il s'est approprié les paroles de la *Vita Hilarionis* de saint Jérôme ([1]), dont les écrits hagiographiques ont eu une influence considérable sur les hagiographes de tout le moyen âge.

Comme il arrive presque toujours dans les biographies contemporaines, l'ordre chronologique n'est pas rigoureusement observé et le procédé anecdotique, épisodique, a eu la préférence du biographe. L'auteur semble, au cours du récit, s'être arrêté et, à la reprise de la composition, avoir inséré des données qu'il avait apprises entretemps. C'est du moins ce que nous ferait penser le texte remanié des éditions qui en existent jusqu'ici. Malgré l'ordre plus ou moins chronologique, il ne faut pas, à notre avis, chercher des interpolations là où des passages à caractère épisodique détonnent plus ou moins dans la marche régulière du récit. Ceci s'applique surtout au chapitre 12 où Hauck ([2]) voudrait voir une interpolation au texte primitif.

Le chapitre 12 (= 13 des AA. SS. B., loc. cit.) raconte l'histoire merveilleuse de ce malfaiteur que saint Amand ressuscita. Le chapitre 13 (= 14) dit que là-dessus suivit une conversion générale des païens, alors que le chapitre 14 (= 15) parle de *quosdam*. La contradiction est patente, dit Hauck; le chapitre 14 (= 15) se joint d'ailleurs très bien au chapitre 11 (= 12), où l'on parle de l'activité de saint Amand. Puis, au commencement du chapitre 12 (= 13) M. Hauck veut voir une preuve d'interpolation dans les paroles mêmes du biographe : « *huic schedulæ annectendum putavimus* .... » ([3]). On doit faire remarquer à M. Hauck que le fait du chapitre 12 se passe à Tournai, et que les mots du chapitre 14, parlant de l'insuccès, retombe sur la mission au pagus Gandensis. Ensuite, la multitude se convertit à la suite d'un miracle, les « quosdam » par la prédication. Il n'y a donc pas de contradiction proprement dite. Et s'il y avait une interpolation, elle doit s'être faite avant le IXe siècle, car la *Vita Amandi* [2], qui date de cette époque, reproduit déjà ce passage du miracle de Tournai. De même, le passage est repris par le martyrologe de Bède, interpolé par Florus de Lyon vers la moitié du IXe siècle ([4]).

([1]) Cfr déjà les annotations du Bollandiste **Henschenius** (AA. SS. B., t. IV, p. 245, annot. *a*).

([2]) *Op. cit.*, p. 296, n. 4.

([3]) **Hauck** a pris cette phrase dans un sens trop littéral; au ch. 14 de la *Vita Bavonis*, p. ex., nous trouvons : « Operæ pretium est et *illud inserere lectioni huic...* » (MGH, SRM, t. IV, p. 544). Or là, ce ch. 14 fait certainement partie du texte primitif.

([4]) AA. SS., *Martii*, t. II, p. XII.

Il est pourtant certain que les éditions actuelles de la *Vita Amandi* ne nous présentent qu'un texte remanié. Le véritable texte, avec la barbarie du style mérovingien, se trouve dans quelques manuscrits français, dont le meilleur est le manuscrit de la bibliothèque d'Orléans n. 17 (14), du IXe siècle, provenant de l'abbaye de saint-Benoit-sur-Loire (1). On voit que c'est le plus ancien.

Un autre, c'est le manuscrit de Paris 5359 (Bigot 173, Regius 3863) fo 132, du XIe siècle, provenant de Fécamp (3); un troisième est le manuscrit de Paris 5359 (2), etc.

Baudemond avait passé plusieurs particularités qui étaient censées connues. Milon, moine de Saint-Amand au IXe siècle se crut obligé d'ajouter à la *Vita*, ce que *tous* les manuscrits appellent : ***Suppletio quæ addita est libello vitæ sancti Amandi a Milone monacho et sacerdote cœnobii ipsius*** et qui suit la *Vita* dans la plupart des manuscrits *immédiatement* (4) Il parle là des monastères élevés par saint Amand : Blandin, Marchiennes, Leuze, Renaix, Barisy. La date de sa mort ne fut pas donnée par Baudemond. Les manuscrits montrent que bientôt on eût le souci de l'ajouter. Le « *Titulus* » et l' « *Argumentum* » suivent la « *Suppletio* » dans presque tous les manuscrits (5). Dès lors il est bien possible que ces ajoutes sont postérieures à Milon de Saint-Amand (6).

Milon y ajouta aussi les relations avec le pape Martin, rappelle la barbarie du clergé de Maestricht et reprend l'histoire de Sigebert, récit qui, à ses yeux, démontre la sainteté de son héros. C'est d'ailleurs le but de cette ajoute que de montrer les honneurs dont le saint fut l'objet. A la fin, l'auteur insère un document qui prouve ses dires : la lettre du pape Martin I : « *ut vero prædictæ locutionis nostra adsertio deterso dubietatis nubilo confirmetur, præfatam epistolam eiusdem papæ ad beatum Amandum directam huic nostro sermoni subjungere placuit...* » Enfin, au Xe siècle (7) on a ajouté *la vision de sainte Aldegonde*, reprise de la *Vita Aldegondis* 1.

---

(1) *Neues Archiv*, t. XVIII, p. 582.

(2) *Ibid.*, p. 590.

(3) *Ibid.*, p. 556.

(4) Manuscrit de Gand 244 (IXe s.), fos 1-19 : *Vita*; fos 19-22, *Suppletio* — Manuscrits de Bruxelles 7482 (XIIIe s.) 9636-37 (fin du XIe siècle); manuscrits de Paris 2627 (XIIIe s.), 5297 (XIIIe s.), 5315 (XIIe s.), 5318 (XIIe s.), 5352 (XIIIe s), 16732 (XIIe s.), 17604 (XIIIe s.), 18308 (XIVe s.); manuscrit de Douai 806 (Xe-XII s.). La *Suppletio* est éditée dans les *Analecta Bollandiana*, t. IV, pp. 157-159.

(5) Manuscrit de Gand, fo 26 : *Titulus* et fos 26-29 : *Argumentum*. La plupart des autres manuscrits aussi.

(6) **Henschenius** (AA. SS. B., t. IV, p. 322) est d'avis que le document fut ajouté après Milon.

(7) Cfr *Analecta Bollandiana*, t. III, p. 168.

Ghesquière publie ensuite la biographie qu'il appelle *Vita secunda auctore Aquitano anonymo*, d'après le manuscrit d'André Duchesne (1). Cette *Vita* est manifestement postérieure : les phrases courtes, substantielles, indiquent un résumé ou un abrégé; jamais une hagiographe composant une *Vita* originale se serait contenté d'une diction si sobre. La *Vita* 2 n'offre pas, comme la *Vita* de Baudemond, des passages indiquant un contemporain et présente assez bien d'omissions : elle ne dit rien de la guérison de la femme aveugle dans le pays de Beauvais, du miracle qui punit la désobéissance du moine Chrodoaldus d'Elnone; l'auteur ne dit pas que saint Amand se fit clerc au tombeau de saint Martin, il oublie le miracle du démon qui veut entraîner le serviteur, les lettres de Dagobert pour le baptême des païens; on ne voit pas la mention de Tournai ni du comte Dotton à propos de la résurrection du malfaiteur; l'auteur ne parle pas de Calloo et place l'épiscopat de saint Amand à Maestricht avant le baptême de Sigebert, ce qui est contraire à la réalité.

L'auteur a dû connaître la *Vita* de Baudemond, car on retrouve beaucoup d'affinités littéraires; par exemple :

VITA *de Baudemond*.	VITA 2.
1 ... Haud procul a maris Oceani litore ex christianis atque inclytis parentibus editus ..	1. ... Non longe a littore Oceani Galliae, ab inclytis et catholicis parentibus traxit originem ...
12. ... Audivit pagum esse quemdam præter fluenta Scaldis fluvii, cui vocabulum est Gandavum	6. ... Audivit ... esse in confinibus Francorum et gentilium unum pagellum, cuius vocabulum est Gandens, iuxta Scaldis (Sotalis, Ms.) fluentis ...

Ces relations se répètent encore. D'autre part, on constate des ajoutes. La *Vita* nous apprend qu'Amand naquit à Herbauge, en Aquitaine (chapitre 1); elle nomme les Alpes à propos de son voyage à Rome, la mer de Sardaigne à propos du même fait (chapitres 3, 5); elle note que le saint emporta de Rome des manuscrits, où se trouvaient des copies des livres saints (chapitre 5); enfin à la place du monastère de Nantua-en-Bugey, elle met celui de Vaurum (Lavaur, en Aquitaine). On voit donc que, en général, l'auteur ne s'intéresse point aux royaumes francs de Neustrie et d'Austrasie et qu'il y ajoute surtout des données sur les contrées méridionales. Il semble avoir confondu Amandus et

(1) Le manuscrit de Duchesne est identique au manuscrit de Prague de Bernard Guy : « *Speculum sanctorale* » (cfr **Delisle**, *Les manuscrits de Bernard Guy*, dans les *Notices et Extraits des Manuscrits*, t. XXVII, 2, pp. 171 et sv.). La *Vita* se trouve dans le vieux bréviaire incunable de Quimper, conservé chez les Bollandistes (cfr **Duine**, *Notes sur les saints bretons*, p. 31).

Alanus ([1]), ce dernier nommé dans le bréviaire de Quimper au 17 novembre. On peut donc y voir un auteur du midi et se ranger de l'avis d'Henschenius qui y voit un auteur aquitain ([2])..

De quelle époque date-t-elle? Puisque l' « *Argumentum de tempore quo S. Amandus ... mortuus sit* », dans le manuscrit de Gand 224, du IX[e] siècle, cite déjà Herbauge comme lieu de naissance, il doit s'être inspiré de la *Vita* [2], et celle-ci doit dater dès lors du IX[e] siècle. Le style plaide dans le même sens ([3]).

Nous possédons ensuite la *Vita metrica Amandi* de Milon de Saint-Amand, du IX[e] siècle, qui ne fait que mettre en vers la *Vita* de Baudemond. Elle fut écrite entre 845 et 855.

Plus intéressante est la *Vita Amandi* de Philippe, abbé de Clairvaux au XII[e] siècle. Pour recuser à celui-ci la paternité de cette œuvre, M. Desilve s'appuye sur le témoignage d'un auteur, *Landelinus a Cruce*, conservé dans le manuscrit de Valenciennes 480 ([4]). Ce Landelinus, d'ailleurs inconnu, nous dit que le prieur de Saint-Amand, Gunterus, écrivit les *gesta sancti Amandi*. Ce serait Gunterus aussi qui aurait écrit la *Translatio S. Cyrici*, attribuée à Philippe de Clairvaux, mais que celui-ci remania et livra au public ([5]).

Voilà les arguments de Desilve. Or, que dit Philippe dans l'*Epistola dedicatoria?* « *Ab universitatis vestræ desiderabili sanctoque collegio, ad corrigendam mihi Amandi beatissimi vita porrigitur, ut exercitio vigili recipiant obscura lucem, modum superflua, hiantia inclusam*, **minus habentia supplementum** ... *Laudo quidem scriptoris primi diligentiam, veneror* **antiquitatem** : *placet industria, si stylus jacet, ordinem non refello* ». Plus loin ([6]) « *ad corrigenda tamen quæ primo sunt posita non arcendo*, **antiquitatis** *reverentiam videor minus reverenter infringere, neu styli varietas opus proferat inconcinnum... Thematis igitur tenore servato, dispositisque certa sub assignatione capitula, sub divinæ pietatis et vestræ devotionis adiutorio, cum gratia sancti Spiritus opus ordior imperatum* ».

([1]) **Henschenius** (AA. SS. B., t. IV, p. 262, n. *a*) dit en effet : « Alanus ubique erat substituimus Amandum ».

([2]) **Mabillon** (AA. SS. O. S. B., t. II, p. 709) appelle l'auteur : « homo utique Vaurensis civitatis incola, in qua S. Alanus patronus colitur. »

([3]) C'est donc à tort que **Malnory** (*Quid Luxorienses* .., p. 56, n. 2) et **Potthast** (BHMA, t. II, p. 1157) placent cette *Vita* avant celle de Baudemond. Comme le remarque le **P. Delehaye** (*Les Legendes hagiographiques*, p. 251), les textes abrégés ont souvent meilleure mine que l'original parce qu'ils sont plus sobres. C'est ce qui a induit en erreur ces deux auteurs.

([4]) **Desilve**, *De Schola Elnonensi*, p. 39

([5]) **Desilve**, *op. cit.*, p. 138, n. 4.

([6]) AA. SS., *Februarii*, t. I, p. 868, n° 3. Dans le Catalogue de Baudouin Denis (XVI[e] siècle), qui est basé sur les archives du monastère, on lit cette annotation marginale à côté des vers sur l'abbé Hugues : « *Philippus ab Eleemosyna* (ou de Clairvaux) *vitam divi Amandi correxit et per 52 cap. digessit.* »

Philippe pouvait-il écrire ces mots à propos d'un écrit de Gunterus, qui ne lui était pas beaucoup antérieur? Personne ne le soutiendra. Puis, la description vivante d'Elnone, qui, d'après M. Desilve, ne se comprend pas sous la plume d'un étranger comme l'abbé Philippe, pouvait être tirée des poèmes de Milon, d'Hucbald, si tant est que Philippe n'est jamais venu lui-même à l'abbaye. Et dès lors, en présence d'un témoignage postérieur d'un auteur obscur, il faut laisser à l'abbé de Clairvaux la paternité entière de la *Vita*. Pourquoi Gunterus aurait-il écrit sa *Vita*, si Philippe doit ajouter des épisodes?

Et de fait, on remarque dans la biographie, qu'il composa, assez bien d'ajoutes à la vieille *Vita* qu'on lui avait passée et qui était probablement l'écrit de Baudemond, ou peut-être la seconde *Vita* de l'anonyme aquitain.

Une donnée reprise à cette *Vita* ², c'est au chapitre XV (nº 26 de l'édition) le nom de la mer de Sardaigne « *Thyrrenum æquus* » à propos du second voyage de saint Amand à Rome. Voici les autres emprunts de Philippe : Au nº 22 (chapitre XI) il se sert de la *Vita Agili* et de la *Vita Faronis*. Au chapitre XIII, il insère la légende de saint Landoald et de ses compagnons qui auraient été adjoints comme compagnons au missionnaire lors du second voyage à Rome. L'emprunt doit être fait directement à la *Vita Landoaldi* d'Hériger, car Philippe nous dit, comme la *Vita Landoaldi*, à propos des saints compagnons de Landoald : « *cum aliis quorum nomina non tenemus* ».

Enfin, et ceci est intéressant à constater, Philippe puise largement dans les légendes qui s'étaient répandues dans les vies de saints qui avaient paru entretemps et où les biographes de Rictrude, Eusébie, Vincent de Soignies, Ghislain, Humbert, avaient tissé entre leurs héros respectifs et saint Amand des liens dont plusieurs sont manifestement factices, et dont d'autres sont incontrôlables. Ainsi, au cha-XXII (nº 34] il parle des relations de saint Ghislain (¹) et de saint Vincent avec saint Amand. Sainte Rictrude, Eusébie, Mauronte, — dont les relations avec le saint missionnaire semblent avoir une base plus solide — apparaissent aux chapitres XXIV-V (nºs 36-37). Les chapitres XXIII (nº 35) et LII (74-75) nous parlent de sainte Aldegonde, le chapitre XXXIV-V (nºs 52-53) des relations de sainte Itte, femme de Pepin de Landen, et de sa fille Gertrude avec saint Amand. Ici Philippe est bien avisé, car le rôle de saint Amand dans la décision de sainte Gertrude de prendre le voile nous est connue par la *Vita Gertrudis*, contemporaine de la sainte. Philippe admet aussi un troisième voyage à Rome, et cela sur la foi de la *Vita Hum-*

(¹) Pour saint Ghislain, il a emprunté ses données à la *Vita Ghisleni* de Rainerus, du XIᵉ siècle, car au chapitre XXXVI (54) il nous donne un détail que Rainerus seul a fourni.

berti du XIe siècle, qu'il a manifestement copiée pour ce détail. Cette *Vita*, on le sait, racontait le voyage d'Amand à Rome avec saint Humbert, abbé de Maroilles en Hainaut, voyage légendaire et agrémenté d'extravagances hagiographiques (1).

Les ajoutes de l'abbé de Clairvaux ne se sont pas bornées là : il nous retrace aussi la fondation des monastère des Barisy [chapitre XLI (60)], d'Elnone [XLV (64)], et de l'installation d'abbés dans ces deux monastères [XLVII-XLXIIII (67-8)], toutes choses que Baudemond n'avait pas touchées.

Enfin, il a eu l'heureuse idée d'insérer des documents : 1) la lettre du pape Martin, où il suit la « *Suppletio* » de Milon de Saint-Amand [chapitre XXXII (no 46)]; 2) le testament du saint (no 70). Il finit (no 76), comme tous les remanieurs, par indiquer soigneusement les données chronologiques de saint Amand, fausses sans doute, mais basées probablement sur l' « *Argumentum* » du IXe siècle.

. En somme, l'histoire du saint missionnaire, retracée sobrement par son contemporain Baudemond, accrue peu à peu par des ajoutes successives, arrive à Philippe dans un état fragmentaire : le remanieur prend toutes les données connues de l'histoire du saint et en forme une histoire complète, bien agencée, qui va désormais faire autorité, mais où la légende a de plus en plus empiété sur l'histoire.

* * *

De la biographie de saint Amand, on ne saurait séparer celle de son disciple, saint Bavon de Gand.

Saint Bavon (2) (*Allowinus*) (3) naquit d'une famille en vue, dans la Hesbaye (4). Il épousa la fille du comte Adilion et eut de ce mariage une fille, Aggletrude. Bavon passa sa jeunesse dans les plaisirs et mena une vie dissolue (5). Mais sa femme mourut, et cet événement fut le point de départ de sa conversion. Il résolut de ne pas

(1) **Henschenius** (AA. SS., *Februari*, t. I, p. 842, nos 87-88) s'y est laissé prendre et admet, sur la foi de la *Vita*, ce voyage, après lequel Amand aurait converti saint Bavon (651).

(2) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 416.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1198.
A. Molinier, SHF, t. I, no 533.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, nos 1049-1060.

(3) « Igitur Allowinus — quod nomen sacro accepit baptismate, quem vulgus Bavonem nominat .... » *Vita Bavonis*, ch. 2 (MGH, SRM, t. IV, *Vitæ*, 2, p. 535).

(4) *Vita*, ch. 2.

(5) *Vita*, ibid.

se remarier et, ayant entendu parler de saint Amand, qui prêchait alors aux païens, il alla le trouver, se jeta à ses pieds et confessa ses fautes [1]. Saint Amand lui fit entrevoir la vanité des choses terrestres, et détermina Bavon à commencer une vie toute nouvelle. Bavon se rendit dans ses terres, distribua ses biens et revint trouver Amand, qui résidait alors à Gand, où il venait de fonder les deux abbayes du mont Blandin et de *Ganda* [2]. C'est dans cette dernière que Bavon se fit tonsurer et qu'il devint clerc.

Cependant Amand continuait ses courses apostoliques et Bavon obtint de l'accompagner et de se rendre compte, dans les monastères du pays, du genre de vie des moines et des règles y pratiquées [3]. Après cette reconnaissance, il revint à Gand, au monastère de Saint-Pierre ou *Ganda* [4] et demanda à l'abbé Florbert, qui était probablement à la tête des deux abbayes [5], de lui procurer une cellule

---

(1) *Vita*, ch. 3.

(2) *Vita*, ch. 4. Nous en avons parlé à propos de la biographie de saint Amand. La date de cette fondation semble devoir être placée entre 630 et 640. Bavon dut y venir vers 640, car il n'y resta que trois ans et mourut à l'époque où Gertrude était au monastère de Nivelles (*Vita Baronis*, ch. 14), c'est-à-dire au plus tôt après 640. Les Annales du moyen âge placent à tort la mort de Bavon en 629-631. — Cfr MGH, loc. cit. p. 540.

(3) *Vita*, ch. 5.

(4) *Vita*, ch. 6.

(5) Cette question de l'abbatiat de Florbert est obscure et a suscité, comme nous le verrons plus loin, des querelles mémorables entre les deux abbayes gantoises. **Krusch** (MGH, loc. cit., p. 528 et *ibid.*, n 8) pense que Florbert fut, de fait, seulement abbé de Saint-Pierre du Mont Blandin. Pourtant, il est admissible que Florbert fut abbé des deux monastères e que Saint Bavon n'eut pas d'abbé propre avant 983, date où l'abbé Oduin devint abbé particulier de Saint-Bavon (Cfr **De Vlaminck**, *Les Origines de la ville de Gand* (*Mémoires couronnés de l'Académie, 1891*), p. 56, n. 1 : **Holder-Egger**, *Zu den Heiligengeschichten des Genter Sint-Baroklosters* (*Aufsätze an G Waitz gewidmet*. Hannovre, 1883), pp. 624, 664; **Warichez**, *Les origines de l'église de Tournai*, p. 184). Ce qui confirmerait l'hypothèse de l'administration des deux abbayes par un abbé unique, c'est qu'au commencement, leur temporel devait être commun: on ne constate la séparation du domaine qu'à l'époque de Charlemagne, quoiqu'elle puisse dater de la mort de saint Bavon (**Ch. Van den Haute**, *La formation du domaine de l'abbaye de Saint-Pierre à Gand*, dans les *Annales de la Société d'Histoire et d'Archéologie à Gand*, t. V, pp. 146-147). De plus Saint-Bavon semble avoir été au début un établissement dépendant de l'abbaye de Saint Pierre (**De Vlaminck**, *op. cit.*, pp. 55-56: **Van den Haute**, *op. cit.*, p. 146) et ne pas avoir formé un institut distinct. Enfin, il est vraisemblable que la règle donnée par saint Amand aux deux monastères gantois était plutôt celle de Colomban, ou un compromis entre cette règle et celle de saint Benoit (**Malnory**, *Quid Luxovienses monachi*, p. 57); le monastère de Marchiennes fondé lui aussi par saint Amand était un monastère double. Il est donc très probable qu'à Gand, Amand introduisit de même la règle de Colomban, soit primitive, soit mitigée. Or cette règle, appliquée, permettait la réunion de deux abbayes sous un abbé, comme ce fut par exemple le cas pour Stavelot-Malmédy. De ces considérations, il nous paraît ressortir que Florbert fut abbé des deux monastères gantois, comme le fut plus tard Eginhard.

pour y mener la vie de reclus, pratiquée par beaucoup de cénobites à l'époque mérovingienne. Florbert y consentit. Bavon vécut ainsi, séparé du monde, dans les austérités et les luttes contre la chair, pendant trois ans environ. Alors, exténué, sentant approcher la fin, il annonça sa mort prochaine à l'abbé et aux moines du monastère et les pria d'appeler près de lui, un vieux prêtre, Domlinus (¹), qui habitait la *cella* de Thourout, et que Bavon avait sans doute appris à connaître lors de ses pérégrinations avec saint Amand. Un envoyé alla chercher Domlinus : celui-ci traversa sans encombre la grande forêt qui coupait alors la Flandre en diagonale, et qui le séparait de Gand. Il arriva encore à temps pour prodiguer à son ami ses dernières consolations (³). Bavon mourut le 1er octobre (⁴), dans le second quart du VIIe siècle. Son corps fut enseveli dans l'abbaye de Saint-Pierre (*Ganda*) (⁵), qui prit, en son souvenir, le nom de monastère de Saint-Bavon.

Nous possédons une *Vita Bavonis* en prose, dont l'époque a été diversement jugée. Pourtant il y a des indices qui permettent de la dater approximativement. En effet, elle est citée par Milon de Saint-Amand dans sa *Vita metrica Amandi* (⁶), écrite, nous l'avons vu, entre 845 et 855. Elle date donc au plus tard de la première moitié du IXe siècle (⁷). Peut-on la reculer jusqu'au VIIIe siècle, comme l'a fait

---

(¹) *Vita*, ch. 14.

(²) La *Vita* dit « *Turholtensis* **monasterii** », mais à l'époque de Domlinus, ce n'était probablement qu'un ermitage, un refuge pour les missionnaires pendant leurs pérégrinations. Cfr **Warichez**, *op. cit.*, p. 187.

(³) *Vita*, ch. 14.

(⁴) *Vita*, *ibid.* Les martyrologes sont d'accord pour cette date.

(⁵) « Sepultus namque est vir Dei cum magnifico honore in loco qui dicitur Gandavum castrum, cuius nunc cenobium aperte vocatur Ganda .... » *Vita*, ch. 16 (MGH, loc. cit., p. 545).

(⁶) « Est mihi dulce tuae textum percurrere vitae;
Sed retraxit complenda meum modulatio gressum. »
(MGH, *Poetae*, t. III, p. 587).

Il rappelle de plus la résurrection du charretier, comme la raconte la *Vita Bavonis*, ch. 7.

(⁷) La *Vita* est citée aussi par le martyrologe de Raban-Maur, composé vers 850; il dit, au 1er octobre : « *Ganda monasterio sancti Babonis episcopi* » (**Migne**, **P. L.**, CX, p. 1171). **M. Krusch** (MGH, SRM, t. IV, p. 530) a voulu en conclure que Raban avait vu une autre *Vita*, antérieure à celle que nous possédons. Nous avons montré (RHE, t. V (1904), pp. 844-846) à quelles impossibilités doit mener cette hypothèse; **M. Krusch** d'ailleurs n'avait pas remarqué le texte de Milon de Saint-Amand, comme il a bien voulu le reconnaitre dans une note, consacré à notre compte rendu, dans le *Neues Archiv* (t. XXX, p. 502). Raban-Maur a donc mal donné la condition du saint; peut-être que ou bien lui, ou l'éditeur de son martyrologe, ont mal lu une abréviation : cf (confessoris) pour ep. (episcopi), abréviations fréquentes, surtout dans les calendriers et martyrologes. En tous les cas, en disant à

M. Demarteau (1)? Celui-ci pense qu'elle a été écrite à Elnone, d'après des renseignements fournis par les moines de Gand; elle aurait été composée sous l'abbatiat d'Agilfred (765-784). Ce ne sont là que des hypothèses et, comme le remarque le P. Poncelet, on ne saurait trouver dans les textes de quoi les appuyer suffisamment (2).

D'autre part, il y a plusieurs indices qui nous défendent de dépasser le commencement du IXe siècle, pour fixer la date de la *Vita Bavonis*. D'abord, dans le prologue, l'auteur cite un grand nombre d'auteurs grecs et latins (3), dont la connaissance indique une époque de la renaissance carolingienne déjà assez avancée (4). Ensuite, l'auteur, en parlant des moines de Saint-Bavon, les appelle tout le temps *clerici* et le monastère lui-même *clericorum cenobium* (5). Sans doute, au VIIIe siècle, la discipline régulière s'était relâchée dans plusieurs monastères; les moines menaient une vie relâchée, étaient devenus de véritables clercs et les capitulaires des rois mérovingiens et carolingiens répètent sans cesse l'obligation de vivre selon la règle (6). Il n'en faudrait d'ailleurs pour exemple que la *Vita Eligii*, du VIIIe siècle, où nous avons déjà rencontré les *clerici*. Mais nous devons faire attention à la situation spéciale que présentaient les deux monastères gantois. Or, le monastère de Saint-Pierre du Mont Blandin et celui de Saint-Bavon étaient tombés dans une décadence profonde vers la fin du VIIIe siècle. Charles Martel, lors de ses démêlés avec Raginfred (7), maire du palais de Neustrie, s'étant laissé persuader que l'abbé de

---

propos de Bavon « *Quorum ... gesta miraculis plena conscripta habentur* », il ne peut avoir visé que la *Vita Bavonis* que nous avons. Il est vrai qu'elle n'est pas « *miraculis plena* », mais ces mots retombent sur les *Vitae* des saints Germain, Remi, Vaast, signalées dans la même notice au 1er octobre. Quant à l'inscription d'Alcuin « *Baro Sacerdos* » (MGH, *Poetae carolini*, t. I, p. 133), elle ne saurait confirmer Raban. « *Sacerdos* » veut dire aussi simple prêtre, même à l'époque carolingienne : l'autorité de la *Vita Baronis* suffit d'ailleurs pour voir dans le saint un simple prêtre, et non un évêque.

(1) **J. Demarteau**, *Saint Bavon et son premier biographe*, dans le BSAIIL, t. XIII, I, pp. 109-126.

(2) *Analecta Bollandiana*, t. XXII, pp. 356-357.

(3) Pisistrate, Virgile, Aristote, Varron, Démocrite, Platon, Démosthène (MGH, loc. cit., p. 534.)

(4) Il est vrai que **M Demarteau** y trouve un motif pour le placer au VIIIe siècle (loc. cit., p. 123).

(5) « Deo etiam annuente clericorum cœnobium ... est constructum ... — adeptus clericatus honorem — Florbertum ... quem alinus pontifex Amandus ibidem constituit super gregem clericorum rectorem ... » MGH, loc. cit., pp. 537-539.

(6) Cfr **Thomassin**, *Vetus et Nova Disciplina Ecclesiae*, t I, pp. 367 et sv.; **Rettberg**, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, pp. 665 et sv ; **Hauck**, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 527.

(7) *Notitia de exstructione cœnobii Blandiniensis*, dans MGH, SS, t. II, p. 138; *Annales Abbatiae S. Petri*, éd. **Van de Putte**, p. 68. Cfr **Ch. Van den Haute**, *op. cit.*, loc. cit., p. 154.

Saint-Pierre, Célestin, avait pris le parti de son rival, le chassa, « *et villas quoque que subiacebat dominio monasterii Blandiniensis suos divisit per vasallos absque reverentia Dei.* ». Du coup, les moines se trouvèrent sans ressources temporelles et se dispersèrent. Depuis cette époque jusque Charlemagne « *locus ille pene ad nihilum est redactum* (1) ». Il n'est pas invraisemblable que le monastère de Saint-Bavon subit les mêmes vicissitudes; les sources font ici défaut. Mais ce qu'on constate, c'est que, au début du IX[e] siècle, les deux abbayes furent réorganisées par Eginhard, devenu abbé laïc des deux monastères gantois. Abbé de Saint-Pierre dès avant 815, il commença par y installer 24 clercs (2), c'est-à-dire des chanoines réguliers; en 815, il avait confirmé les privilèges de l'abbaye (3). Quant au monastère de Saint-Bavon, presque détruit par un incendie en 813 (4), Eginhard en confirma les privilèges en 819 (5) et y installa aussi des clercs.

Dès lors, cette mention des *clerici* et du *clericorum cœnobium* à propos de Saint-Bavon, semble bien refléter, dans la *Vita*, l'époque d'Eginhard. Ce qui est encore un indice, c'est la mention de la règle de saint Benoît (6), dont la propagation fut favorisée par Louis le Pieux dans le premier quart du IX[e] siècle (7). Enfin la longue description de l'ascétisme de Bavon correspond aussi à l'état d'âme religieux de l'époque de Louis le Pieux, où l'idéal de la vie ascétique reprend, de telle sorte que la biographie d'Alcuin représente celui-ci comme un ascète (8). L'époque d'Eginhard, son abbatiat à Gand, conviennent donc très bien pour fixer la composition de la *Vita Bavonis* à cette date; nous savons d'ailleurs qu'Eginhard semble avoir eu une prédilection pour Saint-Bavon où il résida quelquefois (9) et où il fit transporter en 828, les reliques des saints Marcellin et Pierre. Il est donc très compréhensible que ce soit lui qui ait fait composer cette biographie du patron de l'ancien *monasterium Ganda*. C'est d'autant plus probable qu'elle fut composée à son époque que, sous les successeurs de Louis le Pieux, la décadence se produisit, dans les

(1) **Ch. Van den Haute**, *op. cit.*, loc. cit., p. 155.

(2) *Fondatio Blandiniensis cœnobii*, éd. **Holder-Egger**, MGH, SS, t. XV, p. 624.

(3) **Van Lokeren**, *Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Pierre*, p. 13. Cfr **Mühlbacher**, *Regesta carolinorum*, n° 581².

(4) *Miracula S. Bavonis*, I, 4, dans les MGH, SS, t. XV, p. 592.

(5) *Cartulaire de Saint-Bavon*, éd. **Serrure**, p. 2. Cfr **Mühlbacher**, *op. cit.*, n° 689².

(6) « Iuxta præceptum pii patris Benedicti convocata omni congregatione .... » *Vita*, ch. 6 (MGH, SRM, t. IV, p. 539.)

(7) **Hauck**, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, pp. 545 et sv.

(8) **Hauck**, *op. cit.*, pp. 545-546.

(9) Cfr *Translatio Marcellini et Petri* (SS, t. XV, pp. 243) et MGH, loc. cit., p. 528.

deux monastères gantois, pillés par les seigneurs laïcs ([1]). Saint-Bavon en particulier, fut ruiné par les Normands, en 850 ([2]).

Nous croyons donc pouvoir conclure que la *Vita Bavonis* a été composée à l'époque de Louis le Pieux, vraisemblablement du temps de l'abbatiat d'Eginhard († 844).

L'auteur se base uniquement sur la tradition orale; il a employé la *Vita Amandi*, dont les chapitres 13 et 15 lui ont servi pour décrire le paganisme à Gand (chapitre 4) ([3]). Les autres ressemblances avec la *Vita Amandi* ont été soigneusement cataloguées par M. Demarteau, dans son article cité ([4]). On y rencontre aussi des emprunts assez étendus aux lettres de Sulpice Sévère (chapitre 13-14) et des réminiscences de la *Vita Arnulfi* et de la *Vita Gertrudis* ([5]) lesquelles, toutefois, peuvent n'être que des formules en cours. Nous avons remarqué aussi des phrases parallèles, dans la description des austérités de Bavon, avec des expressions des *Vitæ Patrum* de Grégoire de Tours. Voici ces ressemblances :

Vita Lupicini.	Vita Bavonis.
Ch. 1. » Lapidem namque grandem, quem duo homines vix levare potuerunt, cervici impositum tota die ... ([6]). «	Ch. 10. » Præcepit ut lapidem sibi afferret. At ille iussionem implens detulit laterem grandem... tandemque lapidem ingentem, qui vix duorum manibus vehi poterat... ([7]) «

De même la description des tentations diaboliques qui assaillent Bavon sous la forme de serpents (chapitre 11) semble être prise de la *Vita Caluppani* du même auteur (chapitre 1) ([8]). Le fait que l'auteur a utilisé Grégoire de Tours pour la description de l'ascétisme de Bavon, et qu'il s'est adressé à l'histoire des reclus dont parle Grégoire, prouve qu'il voulait traiter particulièrement ce côté de la biographie de Bavon; c'est une preuve de plus que l'auteur écrivit sous la renaissance d'ascétisme du temps de Louis le Pieux.

Cette biographie en prose fut suivie par un poème, la *Vita metrica Bavonis* ([9]), écrite dans le mètre héroïque, par un moine de Saint-Bavon, avant la translation des reliques de saint Landoald et

---

([1]) **Ch. Van den Haute**, *op. cit.*, pp. 151-152.
([2]) *Ibid.*, p. 152. — **De Vlaminck**, *Les origines de la ville de Gand*, pp. 58-59.
([3]) Cfr **Krusch**, dans les MGH, SRM, p. 537, n. 1 et 2.
([4]) BSAHL, t. XIII, 1, pp. 121-122.
([5]) **Krusch** (MGH, loc. cit.), p. 545, en marge
([6]) *Vitæ Patrum*, XIII, dans les MGH, SRM, t. I, p. 715.
([7]) MGH, SRM, t. IV, p. 542.
([8]) Cfr MGH, SRM, t. I, p. 710 et MGH, SRM, t. IV, p. 543.
([9]) Edité dans les AA. SS., *Octobris*, t. I, pp. 243-252.

de ses compagnons de Wintershoven à Gand en 980 (1). L'auteur y suit pas à pas la *Vita Bavonis* en prose. Mais il ne parle point de la jeunesse de saint Bavon, ne dit rien de sa vie relâchée. C'est peut-être pour ne pas prêter le flanc aux critiques des moines de Blandigny ou de Saint-Pierre du Mont Blandin, dont nous verrons bientôt l'animosité, à propos de la *Vita Landoaldi* (2). L'auteur de la *Vita metrica* a déjà inséré l'histoire légendaire de saint Landoald, d'après laquelle ce dernier aurait été donné comme compagnon à saint Amand, lors du second voyage de celui-ci. Cette histoire, racontée par le prêtre Sarabert de Wintershoven, desservant l'église de ce domaine au moment où les moines de Saint-Bavon récupérèrent cette *villa*, constitue le noyau de la *Vita Landoaldi*, écrite en 980. On voit donc que la *Vita metrica Bavonis* a profité des renseignements légendaires de Sarabert, même avant qu'Hériger ne composât la *Vita Landoaldi*. Qu'il suffise de faire remarquer les liens généalogiques tissés de suite par la *Vita metrica* entre le patron du monastère, saint Bavon, et le nouveau saint dont la récupération de Wintershoven révéla l'existence aux moines. En effet, la *Vita metrica* fait d'une des sœurs de Landoald la mère de saint Bavon :

> Ast referunt aliam præclaro postea nexam
> Coniuge fælici Bavonem gignere fructu (3).

L'auteur a voulu sans doute interpréter la mention des *clerici* dans la *Vita Bavonis* du IXe siècle : il rapporte en effet que saint Amand mit des clercs dans l'abbaye de Saint-Bavon, mais que, après Florbert, on y introduisit des moines. L'auteur ne fit là qu'appliquer, pour l'interprétation de la *Vita*, ce qu'il pouvait constater à son époque : lors de la réforme bénédictine au commencement du Xe siècle, les clercs furent partout chassés pour faire place au moines (4).

A la fin du Xe ou au commencement du XIe siècle (5), un moine du monastère écrivit le *Carmen de S. Bavone* (6), où il parle de l'antiquité du *castrum* de Gand, et où il donne, le premier, les noms

---

(1) L'auteur dit en effet :

> Cuius (Landoaldi) membra loco pausant feliciter illo
> Qui *Curtis Hiemis* prisco stat nomine dictus.
>
> AA. SS., loc cit., p. 236.

(2) P. ex., au XIIIe siècle, un interpolateur inséra ces mots dans les *Annales Blandinienses* : « S. Bavo qui et Alloynus *ex predone impiissimo* a sancto Amando episcopo conversus. » (MGH, SS, t. V, p. 21).

(3) AA. SS., *Octobris*, t. I, p 236.

(4) Cfr **E. Sackur**, *Die Cluniacenser in ihrer kirchlichen und allgemeingeschichtlichen Wirksamkeit bis zur Mitte des elften Jahrhunderts*, t. I, p. 121 et sv. Halle, 1892.

(5) Le manuscrit date de cette époque.

(6) Edité par **Holder-Egger** dans le *Neues Archiv*, t. X (1885), pp. 369 et sv.

des parents du saint, Eliolf et Adeltrude (1); peut-être ces noms ne sont-ils que le fruit de son imagination. Il interprète aussi le nom du saint :

Allowinus, id est « cunctorum carus » (2).

L'auteur est peut-être le même que celui des *Miracula S. Bavonis*, vu les réminiscences verbales (vers 1-40) avec le livre I, chapitre 1-2 des *Miracula*. Il se peut toutefois aussi qu'ils se soient copiés (3).

Un quatrième biographe est l'abbé Thierry de Saint-Trond (1099-1107) qui se réfugia au monastère de Saint-Bavon pendant les troubles intérieurs de l'abbaye de Saint-Trond. Dans cette biographie (4), Thierry a ajouté assez bien de détails à l'ancien récit, tel que nous le livrait la *Vita* du IXe siècle.

Parlant de l'origine du saint, il emploie ces épithètes : « *Francorum principum genus et Austrasiorum ducum heres* » et détermine l'époque de sa naissance par le pontificat du pape Pélage, de l'empereur Justin et du roi Clovis, synchronisme cher aux remanieurs, mais ici, tout comme ailleurs, fort embrouillé; les diverses données en sont inconciliables (5). Thierry, tout au service des moines de Saint-Bavon, ses hôtes, a soigneusement gardé le silence sur la jeunesse relâchée de Bavon, sans doute pour éviter les sarcasmes des Blandiniens. Il parle aussi de l'origine romaine de Gand et reproduit la légende qui en attribue la fondation à Jules César. Il semble avoir suivi ici l'auteur des *Miracula S. Bavonis* (I, 6) ou le *Carmen* du Xe-XIe siècle. Il se base sur les antiquités retrouvées à Gand (chapitre 10) : des pans de murs et des vases calcinés, des pierres ferrugineuses, etc. (6). Il raconte assez au long l'histoire de saint Amand, sans oublier, on le conçoit, d'insérer l'histoire de saint Landoald, le saint qui reposait à Gand, et dont Hériger avait écrit la *Vita* en 980.

Pour ce qui concerne les monastères, il a suivi la *Vita metrica Bavonis* en supposant que les premiers habitants furent des clercs qui, chassés, cédèrent la place aux moines (chapitre 11). Aux chapitres 19 et 20, Thierry relate des détails qui lui sont propres; avant de se faire reclus à Saint-Bavon, le saint aurait vécu en solitaire dans

(1) Vers 54 et 71 (loc. cit., p. 372).

(2) Vers 76 (*Ibid.*, loc. cit.). Cette interprétation est exacte. Cfr **Förstemann**, *Altdeutsches Namenbuch*, I, col. 39, 1315.

(3) **Holder-Egger** dans le *Neues Archiv*, *loc. cit.*, p. 369.

(4) Editée dans **Ghesquière**, AA. SS., B., t. II, p. 511. C'est du moins l'édition que nous avons employée. Les Bollandistes donnent quelques variantes du texte dans les *Analecta Bollandiana*, t. V, p. 332.

(5) Cfr AA. SS. B., t. II, pp. 449-450, n. 33.

(6) Cfr **De Vlaminck**, *op. cit.*, p. 41.

les forêts de Beila et de Medmedung (Mendonck) [1], près de Gand, et il aurait quitté cette dernière retraite en apprenant la fondation du monastère de Saint-Pierre de *Ganda*. Ces données peuvent se baser sur la tradition orale : d'après Thierry, l'arbre creux où Bavon habita dans la solitude de Beila est, au XIe-XIIe siècle, l'objet de la vénération populaire et le prêtre de la paroisse y célèbre fréquemment la messe. Thierry paraît moins digne de foi dans la description minutieuse des austérités de saint Bavon; il a dû exagérer ici en suivant son imagination féconde. Pourtant il raconta mieux que la *Vita* du IXe siècle la réclusion proprement dite du saint, cérémonie [2] à laquelle il fait assister saint Amand et l'abbé Florbert. Il date cette réclusion de 629 : d'après ce que nous avons dit plus haut de la fondation des monastères gantois, cette date doit être erronée. Il raconte aussi la mort du saint et y fait assister saint Amand : il précise l'endroit où le saint fut enseveli : c'était dans la cellule où il avait vécu en reclus. Tout comme pour la naissance de saint Bavon, Thierry fournit des notes synchronistiques pour l'époque de la mort; il cite Heraclius et le pape Martin, en l'an 631, alors que Martin ne devint pape qu'en 649. La date de la mort, 631, est d'ailleurs inexacte, comme nous l'avons dit plus haut [3].

Dans son épilogue, Thierry, non sans allusion sans doute aux troubles de Saint-Trond, déplore la condition misérable des monastères et de l'Église en général à la fin du XIe siècle; ce passage n'est pas sans intérêt pour l'époque de la Querelle des Investitures. En somme, les ajoutes de Thierry sont en général peu intéressantes; une fois de plus des éléments légendaires ont obscurci l'histoire du saint et perpétueront des erreurs à travers la littérature postérieure.

*
* *

Nous allons maintenant passer à la biographie de **saint Landoald**, dont l'histoire est en rapport intime avec saint Bavon et les

---

(1) Cfr **Van Overloop**, *La pierre de S. Bavon* dans les *Annales de l'Académie royale d'archéologie de Belgique*, 5e sér., Bulletin IV. Anvers, 1899. La pierre conservée à Mendonck n'a rien de commun avec saint Bavon, quoiqu'en dise le Ms. 487 (XVe siècle) de Gand, où on lit en marge : *Hic lapis adhuc religiose servatur et visitur in parochia de Mendonck.*

(2) Cfr sur ces reclus et la cérémonie de réclusion : *Notes et documents relatifs aux ermitages anciennement adossés aux églises* dans les *Analectes pour servir à l'Histoire Ecclésiastique de la Belgique*, t. V (1868), pp. 205 et sv.

(3) Une *Vita Bavonis*, texte plus ou moins modifié de la *Vita* du IXe siècle, se trouve dans un manuscrit du XIIIe siècle de la Bibliothèque Arundell, au British Museum (BCRH, 3e sér., t. VIII, p. 232).



monastères gantois (1). La production hagiographique concernant ce saint a été étudiée par M. Holder-Egger dans son travail *Zu den Heiligengeschichte des Genter Sint-Bavoklosters* (2). Comme l'auteur y a retracé aussi les circonstances de la lutte entre les abbayes de Saint-Pierre du Mont Blandin et de Saint-Bavon, lutte dont l'histoire de Landoald constitue un épisode, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire succinctement l'étude de M. Holder-Egger, en y ajoutant quelques aperçus nouveaux, qui ont échappé à nos devanciers. Voici donc d'abord les circonstances à connaître pour bien comprendre l'origine de la *Vita Landoaldi*.

Nous avons vu, à propos de la *Vita Bavonis*, que les deux monastères, à la fin du IXe siècle, étaient tombés dans un état lamentable de décadence. Celui de Saint-Pierre du Mont Blandin voyait son domaine s'en aller, par lambeaux, pillé par les seigneurs voisins, tandis que les religieux eux-mêmes menaient une vie peu édifiante (3). Quant à Saint-Bavon, il avait été ravagé par les Normands au cours de la seconde moitié du IXe siècle et quand les clercs revinrent de Laon où ils s'étaient enfuis avec leurs reliques, ils ne trouvèrent que des ruines (4). La discipline s'était relâchée par suite des perturbations successives et une réforme était nécessaire pour relever les deux abbayes gantoises. Sur l'initiative de l'évêque Transmare de Noyon-Tournai (5), le comte de Flandre Arnoul le Vieux, entreprit la restauration des monastères, grâce au concours que lui prêta le réformateur bénédictin bien connu, saint Gérard de Brogne, qui devint abbé des deux monastères gantois. Les chanoines furent chassés ou forcés d'embrasser la vie monacale et la discipline régulière fut rétablie (6). Le comte Arnoul restitua en même temps à l'abbaye de Saint-Pierre une grande partie des biens qui lui avaient été enlevés dans les conjonctures de la fin du IXe siècle (7).

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 431.
Potthast, BHMA, t. II, pp. 1417-1418.
A. Molinier, SHF, t. I, no 544.
Balau, SHL, p. 138 et sv., no 12 et sv.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, nos 4700-4710.

(2) Dans les *Historische Aufsätze dem Andenken an Georg Waitz gewidmet*, pp. 622-665. Hannovre, 1883.

(3) **Ch. Van den Haute**, *op. cit.*, p. 152. — **Sackur**, *Die Cistercensier*, t. I, p. 128.

(4) **De Vlaminck**, *op. cit.*, pp. 58-59. — **Sackur**, *Ibid.*.

(5) **Sackur**, *op. cit.*, pp. 120-130.

(6) Cfr **Schultze**, *Gerhard von Brogne und die Klosterreform in Niederlothringen und Flandern*, dans les *Forschungen zur Deutschen Geschichte*, t. XXV, pp. 338 et sv. — **Sackur**, *op. cit.*, pp. 129 et sv. — **Ch. Van den Haute**, *op. cit.*, pp. 152-153. — Cfr aussi **Holder-Egger**, loc. cit. pp. 660-661.

(7) **Sackur**, *op. cit.*, p. 153. — **Ch. Van den Haute**, *op. cit.*, loc. cit.

Il veilla aussi aux reliques et fit transporter au Mont Blandin beaucoup de corps et de restes de saints.

En 944, il fit chercher à Boulogne les reliques des saints Wandrille, Ansbert, Vulfran, qu'on avait transportés en cette ville à peu près un siècle auparavant, par crainte des Normands (1) De Boulogne aussi, Arnoul fit transporter au Mont Blandin les reliques des saints Gudwal et Berthulphe (2). Ainsi, en y comptant le corps de sainte Amelberge de Tamise, on peut dire que le monastère de Saint-Pierre du Mont Blandin possédait un riche trésor de reliques qui allait lui attirer les faveurs de la famille comtale et des masses populaires (3).

Une telle prospérité n'échut point en partage à l'abbaye de Saint-Bavon. On n'entend point parler de donations privées au cours du Xe siècle. Sous l'abbé Womar, qui dirigea les deux monastères de 953 à 980, l'empereur Otton II restitua pourtant quelques-unes des anciennes possessions de Saint-Bavon, le 21 janvier 974 et le 18 janvier 976 (4). Cela permit sans doute à l'abbaye de végéter, mais entre 1019 et 1024, l'abbé Othelbold de Saint-Bavon, dans une lettre adressée à la comtesse de Flandre, Otgiva, se plaint de la pauvreté de son monastère et de la libéralité d'Arnoul envers Blandigny, alors que le comte distribuait à ses vassaux des possessions enlevées à l'abbaye de Saint-Bavon (5). La rivalité entre les deux monastères ne doit donc pas nous étonner, d'autant moins que non seulement la jalousie des Bavoniens, révoltés des libéralités dont bénéficiaient les Blandiniens, mais encore des questions de préséance envenimaient la lutte. Nous avons vu plus haut que Saint-Pierre du Mont-Blandin était probablement l'abbaye-mère, si l'on peut s'exprimer ainsi, et Saint-Bavon, plutôt une dépendance. Or, les deux monastères se disputaient le titre de priorité et prétendaient être chacune l'abbaye fondée par saint Amand, et dont parle la *Vita Bavonis* (chapitre 4) : « .... *in castro cuius vocabulum est Gandavum .... Basilicam .... ibi in honore beati Petri apostoli fecit construi, ... Deo etiam annuente clericorum*

(1) **Holder-Egger,** *op. cit.*, pp. 623-624. — **Sackur,** *op. cit.*, pp. 131-132.

(2) *Ibid.*

(3) **Holder-Egger,** *op. cit.*, p. 624. — **Ch. Van den Haute,** *op. cit.*, pp. 152-153.

(4) **Holder-Egger,** *op. cit.*, p. 624. — **Sackur,** *op. cit.*, p. 138.

(5) La lettre est éditée dans **Miræus,** *Opera Diplomatica* (éd. **Foppens**), t. I. p. 348. — Déjà en 918, Elfetrude, veuve de Baudouin II de Flandre, et ses fils Arnoul et Adolphe, donnent à l'abbaye de Saint-Pierre des domaines situés en Angleterre (BCRH, t. LXI (1902), pp. 411-413). Cfr aussi *Deux documents du Xe siecle concernant l'abbaye de Saint-Pierre au Mont Blandin, à Gand, reproduits d'apres les originaux*, dans les *Analectes pour servir à l'Histoire Ecclésiastique de la Belgique*, 2e sér., t. VIII (1893), pp. 169-180.

cœnobium in ipso castro honorifice est constructum... » [1]. Puisque les deux abbayes rivales avaient saint Pierre comme patron, elles s'emparèrent toutes les deux de ce passage pour l'adapter à leur propre église. En réalité l'auteur de la *Vita Bavonis* désigne, dans le passage cité, l'abbaye et l'église de Saint-Bavon. La lutte se continua par interprétation forcée de ce texte, par des interpolations de la *Vita*, de la part des Bavoniens, par des confections de faux diplômes et privilèges, où les deux partis précisent la situation de leur monastère pour pouvoir l'identifier avec le « *cœnobium .... in castro Gandavo* » dont parle la *Vita* [2]. On peut voir les détails de cette lutte dans Holder-Egger [3]. Le fait est que, pour ce côté de la querelle, aucun des deux partis ne parvint à vaincre et à imposer le silence à son adversaire.

On se rabattit donc sur d'autres arguments [4]. Le chapitre 7 de la *Vita Bavonis* rapporte que, dans l'abbaye fondée par lui à Gand, saint Amand institua comme abbé un certain Florbert. Donc montrer qu'on avait eu Florbert comme premier abbé, c'était prouver du coup la priorité du monastère et l'identification du monastère en cause avec celui de la *Vita Bavonis*. On affirma donc l'abbatiat de Florbert dans les faux diplômes et privilèges, fabriqués de part et d'autre et où on avait déjà inséré des précisions topographiques se rapportant à l'emplacement et la priorité de chaque abbaye respective. Là aussi, les deux adversaires ne purent se vaincre. On s'attacha enfin à démontrer que l'abbé Florbert reposait soit à Saint-Bavon, soit à Saint-Pierre; les falsifications se transportèrent donc sur le terrain épigraphique, car quantité d'épitaphes furent produites par les deux partis : qu'on juge dès lors de leur authenticité!

La lutte se porta enfin sur un troisième terrain. Cette fois, ce fut une lutte indirecte, les Bavoniens s'efforçant d'égaler en importance et en nombre le trésor de reliques des Blandiniens, pour s'attirer par là les faveurs et les avantages pécuniaires de la part de la famille comtale et des fidèles, sources de la prospérité de Saint-Pierre du Mont Blandin.

C'est à cet aspect de la lutte que se rattache l'Invention et la Translation de saint Landoald et la rédaction de sa *Vita* par Hériger. En effet, en 977, l'empereur Otton, nous l'avons dit, restitua à l'ab-

---

(1) MGH, SRM, t. IV. p. 537.

(2) Il faut sans doute entendre ce mot « castrum » dans le sens de « forteresse et de ses dépendances », car le quartier de Saint-Bavon n'a jamais été compris dans l'*ambitus*, ou enceinte proprement dite (**De Vlaminck,** *op. cit.*, p. 44.)

(3) Loc. cit., pp. 635-637.

(4) **Holder-Egger,** loc. cit., pp. 636 et svv.

baye de Saint Bavon la *villa* de Wintershoven en Hesbaye ([1]). Le prêtre Sarabert, qui desservait cette *villa*, révéla aux moines de Saint-Bavon que le domaine conservait les corps de saint Landoald et de ses compagnons, Amantius, Julianus, Vinciana, Adeltrude, de même que le corps de sainte Landrade, abbesse de Bilsen. Non seulement il informa les moines de Saint-Bavon de la présence de ces corps saints dans la *villa*, mais il raconte aussi leur histoire, dont voici la teneur. Saint Amand, on le sait, alla deux fois à Rome. Lors de son second voyage, le pape Martin I lui donna des coadjuteurs parmi lesquels se trouvaient Landoald, archiprêtre, et son diacre Amantius : à ces coadjuteurs s'adjoignirent les saintes femmes Vinciana et Adeltrude, avec sept autres hommes et femmes dont Sarabert ne se rappelait plus le nom. Saint Amand retourna donc en Gaule et occupa pendant trois ans le siège de Maestricht. Pendant neuf ans, le siège de Tongres (fixé à Maestricht) resta sans évêque, mais Landoald administra le diocèse dans l'intervalle. Il avait d'ailleurs pris à cœur l'éducation de saint Lambert, avant que le père de celui-ci, Aper, le confia à saint Théodard. Wintershoven était la *villa* domaniale d'Aper et Lambert y vécut tout un temps avec Landoald : ils accomplirent ensemble des prodiges : un jour notamment, Lambert apporta à Landoald du feu dans les plis de sa robe! Le roi Childéric, résidant alors près de Maestricht, pourvoyait à l'entretien de Landoald; un jour, Adrianus, le serviteur de Landoald, fut surpris en chemin, près de Villers, par des brigands, qui le croyaient chargé d'or, et tomba sous leurs coups. Quant à Landoald, il mourut vieux, et fut enseveli dans l'église qu'il avait érigée et consacrée dans la *villa*. C'est l'oratoire que desservait Sarabert. Quant aux autres compagnons de Landoald ils furent ensevelis auprès de lui; seul le diacre Amantius fut enseveli avec lui dans le même sarcophage. Et voilà comment, d'après Sarabert, la *villa* de Wintershoven gardait dans son enceinte toute une pléïade de saints ([2]).

Quelle foi faut-il ajouter à cette histoire? Sarabert prétendait la tenir d'un vieux manuscrit, que d'aucuns avaient vu avant sa disparition et qui retraçait l'histoire de Landoald et de ses compagnons. Mais il était devenu presque illisible par suite des tâches de cire dont il était imprégné et il avait disparu lors de l'invasion hongroise en 954. Comme le remarque M. Holder-Egger ([3]), il n'y a là, de prime-abord, rien de bien invraisemblable; mais d'autre part on sait

---

([1]) Tout ceci sera raconté d'après **Holder-Egger**, *op. cit.*, pp. 627 et sv. qui s'est inspiré lui-même directement de la *Translatio S. Landoaldi et sociorum eius* d'Hériger et de l'*Adventus et Elevatio S. Landoaldi et sociorum eius* d'un moine de Saint-Bavon, sources éditées dans les MGH, SS, t. XV, pp. 601-611.

([2]) Cfr *Vita Landoaldi et sociorum eius*, dans les MGH, loc. cit., pp. 601 et sv.

([3]) Loc. cit., p. 626.

que les créateurs de légendes et les fabricants de faux en ont souvent appelé au témoignage d'anciens manuscrits, dont ils ne pouvaient montrer d'exemplaire — et pour cause —. Les Normands et les Hongrois jouent souvent le grand rôle dans ces disparitions de manuscrits (1).

Si donc, en vertu de la source alléguée, la prudence commande une certaine réserve vis-à-vis des informations de Sarabert, l'examen interne du récit ne fait que confirmer ces appréhensions. En effet (2), il y a d'abord de grosses fautes de chronologie dans cette histoire. Saint Amand ne devint pas évêque du temps de Dagobert († 639) mais bien sous Sigebert, en 647. De plus, cet épiscopat doit se placer avant le second voyage à Rome, d'après ce qui ressort de notre étude sur saint Amand. Il ressort aussi du récit que saint Lambert aurait été enfant en 650, alors que vers 705, il ne comptait, si on peut s'en tenir approximativement au chiffre donné par la *Vita Huberti*, que trente ans d'épiscopat. Ce n'est pas tout. Saint Remacle a succédé immédiatement à saint Amand et l'intérim de Landoald doit être compté au nombre des légendes (3). Les *Vitæ* de saint Lambert, jusqu'au XIe siècle, ne parlent pas de son éducation par Landoald, de ses miracles à Wintershoven, et ne connaissent pas son père Aper. Même Étienne de Liège, dans sa *Vita Lamberti*, écrite au Xe siècle comme la *Vita Landoaldi*, n'en souffle mot. Ce silence est fort significatif. Enfin, le noyau de l'histoire, constitué par les aventures de cette caravane qui accompagne saint Amand et qui finit par être ensevelie toute entière à Wintershoven, est pour le moins fort étrange. De tout cela, les *Vitæ* de saint Amand antérieures au Xe siècle ne disent rien. Ce silence, comme celui des *Vitæ Lamberti* pour d'autres détails, plaide contre la véracité de l'histoire de Landoald et l'on doit conclure que ou bien le vieux manuscrit — si tant est qu'on puisse croire Sarabert — ou Sarabert lui-même — si l'on voit en lui, avec M. Holder-Egger (4), l'inventeur de cette histoire — ne nous livrent qu'une légende sans valeur.

Mais il faut soigneusement distinguer la *biographie* et l'*existence* des saints mêmes. Londoald et ses compagnons ont-ils existé et les a-t-on vraiment retrouvés à Wintershoven, en nombre et dans les conditions que Sarabert avait indiquées aux moines de Saint-Bavon?

Il est certain que Landoald jouissait d'un culte à Wintershoven

---

(1) **Holder-Egger,** *ibid.*, n. 3. Cfr **Kurth,** *Notger de Liège et la civilisation au Xe siècle*, t. I, p. 235, n. 2.

(2) Cfr **Kurth**, *op. cit.*, t. I, p. 236.

(3) **Kurth**, *op. cit.*, p. 237, se demande si peut-être la légende ne vient pas d'une interprétation populaire du nom de Landoaldus, *Landwald*, qui veut dire « *administrateur du pays* ».

(4) Loc. cit., p. 627.

et qu'il y était vénéré comme saint local. M. Holder-Egger [1] ne le conteste pas : l'église de la *villa* lui était consacrée; elle était appelée « *Memoria* », « *Basilica S. Landoaldi* » [2].

Le culte est en tous les cas attesté dès l'époque de l'évêque Eracle de Liège (954-974). Sarabert parlait aussi d'une élévation faite par Florbert (728-746) [3], mais les circonstances qu'il relate à propos de cette élévation la rendent plutôt suspecte [4]. D'autre part, si l'homélie de saint Jonas ou Jonat est bien l'œuvre d'Hucbald de Saint-Amand, comme nous l'avons conjecturé, le nom de Landoald et la qualité d'archiprêtre, que lui donne la légende, étaient déjà connus à la fin du IXe ou au commencement du Xe siècle, car cette homélie dit : « *quidam autem speciali gratia .... ei* (Amando) *familiarius adhærentes ... quorum hic ex parte scribuntur nomina* : *Andreas, Florebertus, Johannes atque Jonatus abbates et viri sancti, necnon etiam Landoaldus* **archipresbyter** [5] ... ». On le voit, Landoald y est mis en rapport avec saint Amand, et l'auteur de cette homélie continue : « *Quorum gesta qui benivole legerit* .... [6]. Il se pourrait donc bien que ces mots font allusion à une autre source que la *Vita Landoaldi* d'Hériger. On aurait donc là une confirmation de l'existence d'une ancienne *Vita Landoaldi* et dès lors, nous croyons qu'il est au moins prudent de ne pas reprendre l'affirmation catégorique de M. Holder-Egger [7], d'après dequel tout n'est qu'une invention de Sarabert. Ce serait aussi de l'hypercritique que de conclure à la non-existence de Landoald; les indices qui plaident pour son existence sont peu nombreux, il est vrai, et ne remontent pas très haut, mais il faut en tenir compte.

Sans doute, il est bien clair que, lors de la récupération de la *villa* de Wintershoven par les moines de Saint-Bavon en 977, ceux-ci ne se doutaient point de la présence des corps de Landoald et de ses compagnons à Wintershoven [8]. De plus, avant Lantzo, qui possédait la *villa* du temps de Sarabert, de 959 à 971, on ignorait la présence des saints à Wintershoven même; il faut en effet qu'une révélation vienne apprendre à Lantzo la présence des saints dans son domaine et qu'une vision certifie à Sigeburge, sa femme, que Landrade et ses compagnons Adrien et Julien y sont ensevelis [9].

---

(1) *Ibid.*

(2) *Adventus et Translatio S. Landoaldi*, ch. 6, dans les MGH, loc. cit., p. 609.

(3) *Vita S. Landoaldi*, ch. 9, loc. cit., p. 603.

(4) Cfr **Balau,** SHL, p. 138, n° 12.

(5) *Catalogus codicum ... Bruxellensis*, t. II, p. 274.

(6) *Ibid.*

(7) Loc. cit , p. 627. **M. Holder-Egger** n'a pas connu ce texte de l'homélie sur Jonat.

(8) *Adventus S. Landoaldi*, ch, 1. « Deinde fratres unanimes, cum de S. Landoaldi archysacerdotis ac sociorum eius reliquiis comperissemus ... » (MGH, loc. cit., p. 607). — Cfr **Holder-Egger,** loc. cit., p. 627, n. 3, p. 628, n. 3.

(9) *Translatio S. Landoaldi et sociorum*, ch. 7 et sv. (MGH, loc. cit., pp. 604-605).

Mais qu'on se rappelle que dans la seconde moitié du IX[e] siècle, l'abbaye de Saint-Bavon fut ruinée et détruite et qu'elle fut seulement restaurée en 937-940 (1). On conçoit que le souvenir de la présence des saints dans la *villa* ait pu se perdre; d'ailleurs nous ne savons pas quand la *villa* fut enlevée aux moines. Il reste toujours le fait du culte rendu à Landoald, à Wintershoven, où l'église lui était consacrée. C'est, nous le répétons, un indice pour ne pas rejeter à la légère son existence.

Une autre question, c'est celle de savoir si vraiment les corps de Landoald et de ses compagnons se trouvaient ensevelis dans la *villa*. Dans l'hypothèse contraire, nous pourrions mieux nous expliquer l'ignorance des Bavoniens. De fait, les renseignements de Sarabert sur le nombre des saints et les détails qu'il fournit sur leur présence ne sont pas en accord avec les faits que nous révèle l'auteur gantois de l'*Adventus*, qu'on peut croire ici sur parole. D'après les dires de Sarabert, consignés par Hériger, on aurait trouvé, lors de l'élévation du temps de Lantzo, à la tête de Landoald et d'Amantius une inscription sur pierre, révélant leurs noms : Adeltrude et Vinciana auraient été reconnues à une petite croix en argent, attachée sur la poitrine de cette dernière. Quant aux noms de Landrade, Adrien et Julien, on les aurait trouvés « *exprompta in breviculis* » (2). Or, lorsque les moines gantois arrivèrent à Wintershoven, ils ne trouvèrent qu'une épitaphe dans le sarcophage de Landoald, devenue en partie illisible, parce qu'elle était brisée (3). De plus, d'après l'auteur de l'*Adventus*, ils ne trouvèrent que les corps de Landoald, d'Amantius, de Vinciana et de Landrade : le sens obvie du texte (4) semble indiquer que ce furent là les seuls corps découverts.

Ce qui plus est, l'abbé Othelbold, dans sa lettre précitée à la comtesse Otgiva, où il énumère soigneusement les corps saints que possède vers 1030 l'abbaye de Saint-Bavon, ne mentionne pas Julien et Adeltrude (5). Faut-il donc croire qu'on n'emporta pas ceux-ci, et cela pour la raison très simple qu'ils ne se trouvaient pas à Wintershoven? Mais on constate d'autre part qu'Othelbold mentionne Adria-

---

(1) **De Vlaminck**, *op. cit.*, pp. 52-53.

(2) *Translatio S. Landoaldi et sociorum*, ch. 4.

(3) *Adventus S. Landoaldi et sociorum*, ch. 1.

(4) « Unum de scriniis ... aperientes ...; deinde simili modo et aliud aperientes ...; tertiam nihilominus aperientes .... His interea diligenti intuitu perspectis, conferebant inter se .... ». Il est à noter que l'auteur a dit : « Cœperunt studiose quærere ac sollicitius investigare, quid invenire ibi quivissent de veris reliquiis. Invenerunt autem ibi tria scrinia *decenter in sublime posita*. » Faut-il interpréter ce texte : « Ces *trois* étaient munis de sceaux, les autres pas »?

(5) Il signale Bavon, Landoald, Amantius, Adrianus, Vinciana, Landrade, Pharaïlde, Liévin, Machaire. Cfr **Mirœus**, loc. cit. pp. 348-349.

nus, dont l'auteur de l'*Adventus* ne signale pas l'invention. On voit donc que, en tous les cas, les textes ne manquent pas de laisser de doutes sur la présence de tous ces saints à Wintershoven; on ne saurait trancher la question, faute de documents.

Faut-il aller, avec M. Holder-Egger [1], jusqu'à dire que les noms de ces saints ont été inventés par Sarabert ou un de ses compères? Pour quelques-uns, c'est possible, mais il nous semble qu'on ne peut l'affirmer pour Landoald, Adeltrude et Landrade. Cette dernière est connue. Quant à Adeltrude, c'est le nom de la fille de saint Bavon [2]; il n'y aurait rien de bien extraordinaire qu'elle reposât à Wintershoven. Ce domaine était peut-être une ancienne possession de saint Bavon, comme l'affirme l'auteur de la *Vita Bavonis metrica* [3]; dès lors si Adeltrude est l'Aggletrude de la *Vita Bavonis*, la présence de son corps à Wintershoven est fort explicable. Mais nous venons de le dire, on ne constate pas qu'elle ait été rapportée à Gand, à s'en tenir à la lettre de l'abbé Othelbold.

Ce qui ressort donc de toute cette histoire, c'est que la biographie de Landoald et de ses compagnons est assurément légendaire; que la présence des saints dans la *villa* était ignorée à saint Bavon en 977, qu'il est douteux que *tous* les saints signalés par Sarabert reposaient de fait à Wintershoven; enfin, qu'on ne doit pas rejeter l'existence même de Landoald, vu les vestiges de son culte. Pour le reste, on ne saurait rien préciser, faute de renseignements certains.

Toujours est-il que la présence de ces corps à Wintershoven vint fournir un bon appoint dans la lutte des Bavoniens contre leurs adversaires. C'était une pléiade de saints, rattachés à saint Amand, le fondateur présumé du monastère de Saint-Bavon. Cela valait mieux que les saints étrangers reposant au Mont Blandin. Les Bavoniens s'empressèrent d'ailleurs de mettre les nouveaux saints en rapport avec le patron de leur monastère. Nous le constatons dans la *Vita Bavonis metrica*. Cette *Vita* fut écrite, nous l'avons dit, avant la translation de saint Landoald à Gand en 980. L'auteur a déjà inséré l'histoire de Landoald, telle que la lui avait sans doute racontée Sarabert. Il parle des deux sœurs de Landoald, l'une qui resta vierge et l'autre qui devint la mère de saint Bavon :

---

(1) Loc. cit., pp. 627.

(2) « Igitur Allowinus ... uxori iunctus est ... de qua genuit Agglethrudem ». *Vita Bavonis*, ch. 2.

(3) « Cuius membra loco pausant feliciter illo,
Qui curtis Hiemis prisco stat nomine dictus
Bavonis fuit hic quondam possessio sancti. «
Vita Bavonis metrica (AA. SS., *Octobris*, t. I, p. 236, nº 7).

Eius et una soror caste vivendo per ævum
Æternis Christi meruit complexibus uti.
Ast referunt aliam præclaro postea nexam
Coniuge fælici Pavonem gignere fructu (1).

Nul doute que l'auteur désigne ici Vinciana et Adeltrude. En effet, Sarabert avait sans doute fourni le nom d'Adeltrude, comme une des saintes reposant là, à l'auteur de la *Vita metrica*, comme il le fit à Hériger pour la *Vita Landoaldi.*

Ce n'est pas Sarabert, semble-t-il, qui a fait d'Adeltrude de Wintershoven la mère de saint Bavon; sinon on devrait retrouver cette donnée dans la *Vita Landoaldi*, basée sur les déclarations de Sarabert. C'est plutôt l'œuvre du moine gantois de la *Vita Bavonis metrica*, qui reproduit sans doute l'idée des Bavoniens, et c'est ainsi, comme nous l'avons dit, que Landoald fut rattaché au patron du monastère gantois. L'auteur du *Carmen de S. Bavone*, écrivant après la *Vita Landoaldi*, affirme catégoriquement qu'Adeltrude est la mère de saint Bavon, en s'inspirant probablement de la tradition gantoise créée dans la *Vita Bavonis metrica* :

Iam vero quidnam matris de nomine dicam
. . . .
Adaltrudis enim meruit baptismate nomen (2).

Les saints de Wintershoven prirent donc place à côté de saint Bavon et augmentèrent au moment propice le trésor des Bavoniens; la concurrence devenait désormais possible. Les moines du Mont Blandin le comprirent et usèrent de tous les moyens pour discréditer les nouveaux saints. Ils insinuèrent que loin d'être des restes saints, les ossements de Wintershoven n'étaient que des restes de malfaiteurs; ils offrirent aussi d'expérimenter leur authenticité en les soumettant à l'épreuve du feu. D'après les croyances du moyen âge, des ossements de saints véritables rebondissaient toujours hors du feu (3). Les Bavoniens, inquiets, décidèrent de s'en référer à une autorité supérieure pour faire reconnaître leurs reliques et arrêter les tentatives de leurs adversaires. Ils s'adressèrent à l'évêque Notger de Liège, dans le diocèse duquel se trouvait Wintershoven, lui députèrent Sarabert avec un récit de la Translation et des miracles qui s'étaient

(1) AA. SS., *Octobris*, p. 236, n° 7.

(2) *Neues Archiv*, t. X, p. 372. Ces deux pièces du dossier de Landoald, la *Vita Bavonis metrica* et le *Carmen* ont échappé, semble-t-il, à **M. Holder-Egger**. La *Vita metrica* montre combien vite l'histoire de Landoald fut mise à profit par les Bavoniens.

(3) **Holder-Egger**, loc. cit., p. 621.

opérés lors du transport des reliques de Wintershoven à Gand, le 25 mars 980. Notger écouta les explications de Sarabert, réunit un synode diocésain, approuva publiquement la biographie et les miracles des saints, confia la rédaction de la biographie, de la translation et des miracles à Hériger, et envoya l'écrit, composé sous son nom et revêtu de son sceau, aux moines de Saint-Bavon, le 20 juin de la même année. C'est l'origine de la *Vita* et *Translatio Landoaldi*. Ce récit comprend 1° la biographie de Landoald, 2° le sort de ses restes au temps des Normands, 3° l'*Elevatio*, 4° l'élévation des restes de sainte Landrade, 5° le récit du transport du sarcophage de Landrade de Bilsen à Wintershoven, 6° les miracles, 7° le récit de la translation à Gand, en 980 (1).

Désormais, les Bavoniens pouvaient être tranquilles. Ils le crurent du moins, mais leurs adversaires ne se tinrent pas pour battus. Ils s'adressèrent directement à l'évêque métropolitain, Adalbéron de Reims, le priant d'intervenir dans cette « supercherie ». Mais les Bavoniens combattirent à armes égales : eux aussi s'adressèrent à Adalbéron, lui envoyèrent le récit des miracles opérés à Gand par les nouveaux-venus, et parvinrent à les faire reconnaître comme authentiques par le métropolitain, dans un synode solennel.

Enfin on s'adressa au diocésain, Lindulphe de Noyon-Tournai; celui-ci vint personnellement à Gand et fit l'élévation solennelle des reliques le 5 juin 982. C'était la victoire des Bavoniens.

Nous terminons ici l'exposé de la querelle pour revenir à la *Vita et Translatio sancti Landoaldi et sociorum* et examiner brièvement cette œuvre d'Hériger. Comme il nous l'apprend lui-même dans le prologue ou lettre-préface adressée aux Bavoniens, son récit se base sur les dires de Sarabert et un écrit des moines de Saint-Bavon contenant sans doute la relation des miracles arrivés lors de la translation de 980 (2). Pour l'histoire de saint Amand qu'Hériger a retracée brièvement au début de la *Vita*, il a employé sa chronique *Gesta Episcoporum Tungrensium*, puisqu'il dit : « *exceptis dumtaxat his quæ ex episcopatu nostro decerpta* ... (3) ».

Il se montre assez circonspect en reproduisant les données de Sarabert; il admet sans doute la vacance du siège épiscopal de Tongres après saint Amand mais s'étonne que Landoald ait été intérimaire : « *nisi fama ad nos usque perferente accepimius* ... » Il l'appelle d'ailleurs une « *opinio* » : « *Cui opinioni illud nos facile facit adcredere...* »

(1) Cfr **Balau**, SHL, pp. 135 et svv. Le n° 5 est édité dans les *Analecta Bollandiana*, t. IV, p. 192 et sv.

(2) » Quæ aut a presbitero Saraberto id sancte iurante a vobisque, ut ipse retulit, fortiter per Deum et horum merita sanctorum obtestata audivimus, aut in scripto vestro nobis dilato fideliter mandata reperimus ... » MGH, SS, t. XV, p. 601.

(3) *Ibid.*, loc. cit.

Pour les relations de Landoald avec saint Lambert, il a soin d'ajouter « *refertur* », « *ut fama fert* ». Ailleurs il se met à couvert sous la responsabilité de Sarabert « *huius notitiæ relator fidelissimus ...* », et revient avec ses formules de réserve : « *dicitur* », « *fert autem fama multorum et ante nos et inpræsentiorum* .. » On ne saurait donc rendre Hériger responsable des légendes et des fables de la *Vita et Translatio S. Landoaldi*: écrivant sur ordre de Notger, il ne pouvait que mettre en forme les déclarations de Sarabert. La bonne foi d'Hériger est hors de cause et même la réserve que nous rencontrons dans la *Vita* nous révèle toujours les dispositions critiques qui sont le propre de ce lettré célèbre du X[e] siècle.

Nous terminerons ici l'étude de la *Vita Landoaldi*, mais avant de laisser les moines de Saint-Bavon et la querelle des deux monastères gantois, nous examinerons encore, avant de passer à d'autres *Vitæ*, un produit hagiographique composé à Saint-Bavon, la *Vita Livini* (1).

Sans doute d'autres *Vitæ* ont précédé celle-ci, dans l'ordre chronologique de composition, mais nous préférons réunir ici les productions hagiographiques gantoises pour ne plus devoir y revenir plus tard.

*
* *

La première apparition du nom de **Liévin** se trouve dans les sources qui nous relatent la translation des reliques des saints Liévin et Brictius de Holthem, *villa* possédée par les Bavoniens, au monastère de Saint-Bavon, le 28 juin 1007, par l'abbé Erembold (2).

Cette translation n'eut pas le caractère d'une translation épiscopale solennelle, égalant une authentication de reliques; c'était une simple mesure de prudence de l'abbé Erembold, qui voulait soustraire ces restes aux profanations de la soldatesque d'Henri II, dont l'armée marchait alors contre le comte de Flandre, Baudouin le Barbu (3). A cette époque on semble s'être peu occupé de saint Brice ou Brictius, compagnon de Liévin, car l'abbé Othelbold, dans sa lettre à la comtesse Olgiva, ne le mentionne pas même parmi les saints dont le corps reposait au monastère.

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**, BHMA, t. II, 1432.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 834.
Wattenbach, DGM, t. I, p. 147, 433.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, n[os] 4960-4963.

(2) *Translatio S. Livini*, dans les MGH, SS, t. XV, pp. 612 et sv. — La *Vita Livini*, comme les autres productions hagiographiques de Saint-Bavon, a été étudiée par **M. Holder-Egger**, dans son travail cité (pp. 644-659).

(3) **Holder-Egger**, loc. cit., pp. 630; 631, n. 1.

Le culte de Liévin lui-même semble avoir eu peu d'importance à cette époque; on ne mit pas même par écrit, en 1007, le récit de la *Translatio* (¹). Mais sous l'abbé Florbert (1040?-1066), alors que la lutte des monastères gantois était entrée dans une phase suraiguë, il semble que la mise en honneur de Liévin s'imposa pour combattre la concurrence des Blandiniens : toujours est-il que la coutume s'était établie de porter processionnellement chaque année, à l'anniversaire de la translation, les reliques du saint à Holthem, son ancien lieu de repos (²). La nécessité de composer une *Vita* se fit donc sentir et bientôt une biographie de Liévin vit le jour (³). Nous résumerons d'abord ses données avant de nous occuper de l'auteur et de l'époque de composition.

D'après la *Vita Livini* (⁴), du temps où Colomagnus était roi des Scots, Liévin naquit du sénateur Theagnius et d'Agalmia, fille d'Ephigène, roi d'Hibernie. La naissance du saint fut illustrée par l'apparition d'une colombe qui distilla trois gouttes de liqueur suave et les laissa tomber dans la bouche d'Agalmia. Celle-ci, étonnée de la bonne odeur, alla demander l'explication de la vision à l'archevêque Ménalchius. Celui-ci y vit le présage de la naissance de Liévin. Et en effet, peu après, l'enfant vint au monde. On l'appela Livinus, en souvenir de son oncle, mort archevêque et martyr dans l'Humbrie. Des prodiges entourèrent sa naissance, et à peine âgé de neuf ans, Liévin guérit déjà deux démoniaques, Hélinas et Symphronius. Il fut éduqué chez le prêtre Bénigne, et, après avoir ressuscité son ancienne nourrice, il s'enfonça dans la solitude avec trois disciples, Foillan, Helia et Kilian. Il passa son temps à copier des manuscrits. Sur l'ordre d'un ange, il traversa la mer, à pied, et se rendit chez le missionnaire Augustin, le célèbre apôtre des Bretons. Il devint prêtre, retourna dans sa patrie, et recueillit la succession de l'évêque Ménalchius. Après avoir accompli des prodiges et des miracles, il confia le siège épiscopal à l'archidiacre Silvanus et partit pour la Gaule. Il se fit héberger trente jours au monastère de Saint-Bavon, puis se rendit en Brabant, pour évangéliser les païens. A Holthem, il guérit un démoniaque et reçut l'hospitalité chez deux sœurs, Berna et Craphaïldis. Il guérit le fils de cette dernière, Ingelbert. Mais les païens le reçurent fort mal : ils lui arrachèrent la langue après l'avoir battu d'escourgées de plomb. Dieu lui restitua sa langue, et pulvérisa

(¹) *Ibid.*, p. 645, n. 1.

(²) *Translatio Livini*, ch. 5 (loc. cit., p. 614).

(³) On constate ici sur le vif la corrélation intime entre le renouveau ou l'efflorescence du culte et l'apparition d'une *Vita*.

(⁴) Éditée dans **Mabillon,** AA. SS. O. S. B., t. II, pp. 450 et svv.

littéralement les meurtriers ... Mais l'heure du martyre avait sonné; Jésus lui apparut et lui annonça sa mort future. Le saint fit ses adieux aux fidèles et fut tué par deux frères Walbert et Meingo; les bourreaux lui tranchèrent la tête. A la nouvelle du meurtre, Craphaïlde accourut, portant son enfant, Brictius, que Liévin venait de baptiser récemment. Comme elle s'appitoyait sur le sort de Liévin, les bourreaux la tuèrent aussi et hachèrent son enfant en morceaux. Ainsi moururent Liévin et Brictius, dont les Bavoniens possédaient les reliques.

Inutile de faire remarquer que ce récit est une pure légende, remplie d'anachronismes et d'extravagances; après la critique pénétrante de Papebrochius (¹), la démonstration en devient parfaitement inutile. Le fabricant de cette légende a voulu faire accroire que la *Vita* était l'œuvre de saint Boniface de Mayence! La *Vita* commence en effet : « *Bonifacius homo peccator, servus servorum Domini nostri Jesu Christi, universis sub auctoritate sanctæ et individuæ Trinitatis super firmam petram fundatis Ecclesiis in summa felicitate, gloriam iocondilalis æternæ* (²) ».

L'auteur a donc simulé que Boniface écrivit cette *Vita* avant son archiépiscopat, mais ne s'est pas aperçu des erreurs chronologiques que cette fiction devait entraîner (³). Sans nous occuper donc de cette falsification, recherchons le lieu et la date de composition, l'auteur qui a émis cette élucubration (⁴). Il est de toute évidence que la *Vita* a dû voir le jour au monastère de Saint-Bavon. Là uniquement, on pouvait s'intéresser à Liévin, parce qu'on y conservait ses reliques. S'il faut des preuves, la suivante suffirait. On remarque, au chapitre 22 de la *Vita*, que l'auteur, en décrivant la venue de Liévin à Gand, a exactement exprimé toutes les revendications des Bavoniens (⁵). Il rappelle que le monastère de Saint-Bavon fut appelé *cœnobium Gandavum*, qu'il fut fondé par saint Amand, qu'il eut comme premier abbé Florbert, que saint Bavon y repose corporellement, présence qui fut à plusieurs reprises mise en doute par les Blandiniens (⁶). On interprétait ainsi, en le paraphrasant, le texte de la *Vita Bavonis* qui

(¹) AA. SS., *Junii*, t. I, pp. 494 et svv.

(²) **Mabillon,** loc. cit., p. 450.

(³) **Holder-Egger,** loc. cit., p. 646, n. 1.

(⁴) **Holder-Egger,** loc. cit., pp. 646 et svv.

(⁵) « Convenit cum discipulis suis ad quoddam cœnobium avito vocabulo Gandavum nominatum, quod b. Amandus pontifex .... fecit fundari, quod et ipse dedicavit ad honorem S. Petri apostoli et omnium apostolorum, congregatis ibidem cultoribus, quibus præposuit abbatem nomine Florbertum ... Ibi quoque invenit magnificæ sanctitatis virum ... Bavonem recentiva morte in Domino pausantem .. . » **Mabillon,** loc. cit., p. 457.

(⁶) **Holder-Egger,** loc. cit., p. 633.

avait servi de point de départ à la lutte, et cette interprétation, mise sous le nom de saint Boniface, devait confondre les adversaires. Cette particularité est un indice pour dater la *Vita*, car ce fut sous Folbert, vers 1049, que la lutte des deux monastères avait atteint son point culminant (¹). Outre cette date générale, on trouve deux dates entre lesquelles se restreint la composition de la *Vita*. L'abbé Othelbold, dans sa lettre (1019-1024) à Otgiva, mentionne Liévin, mais ne cite point de *Vita* : de plus, les quelques détails qu'il fournit sur le saint ne concordent pas avec les passages parallèles de la *Vita Livini*; il fait notamment mourir Liévin à Holthem, alors que, d'après la *Vita*, le saint fut martyrisé à Esca (Sint-Lievens-Essche) (²). D'autre part le moine Goscelin copia la *Vita Livini* dans sa biographie de saint Augustin de Cantorbéry, écrite vers 1080-1090 (³). La composition de la *Vita Livini* se restreint donc entre 1029 et 1080-1090. Un autre indice permet de préciser la date et de la mettre vers 1050. En effet, le manuscrit de l'Université de Gand, du XIe siècle, nº 308 (210 et 150), contient l'ensemble des pièces hagiographiques du monastère de Saint-Bavon, rangées dans l'ordre où les saints, dont on parle, arrivèrent, furent transférés ou élevés à Saint-Bavon (⁴). Or, la *Vita Livini* s'y trouve écrite, par une main du XIe siècle, alors que la seconde *Translatio S. Bavonis* (1058), la seconde *Vita Macharii* (1067) manquent. La *Vita* fut donc composée avant la première des pièces manquantes, soit 1058, et dès lors on peut placer la date de composition vers 1050, du temps de l'abbé Folbert (1040?-1066) (⁵).

Quel en est l'auteur? On pourrait penser tout d'abord à Stepelin de Saint-Trond, qui, séjournant à l'abbaye de Saint-Bavon (1049), fabriqua pour les moines un écrit sur l'abbé Florbert, exprimant les revendications des Bavoniens et rédigea aussi une épitaphe pour Florbert, dans le but de combattre les arguments des adversaires (⁶). Mais M Holder-Egger (⁷) préfère attribuer la *Vita* à l'auteur de la *Vita Macharii secunda*, écrite vers 1067. Cette biographie, invention de l'auteur, est composée sur une même trame que la *Vita Livini*; les procédés de glorification du saint sont les mêmes dans les deux *Vitæ* (⁸); les deux auteurs semblent être natifs du Brabant (⁹), enfin,

(¹) *Ibid.*, p. 647.
(²) **Holder-Egger,** loc. cit., pp. 647-648.
(³) *Vita Augustini Cantuariensis*, ch. 5, dans les AA. SS., *Maii* t. VI. p. 393.
(⁴) Ainsi 1º *Vita, Miracula, Carmen S. Bavonis*, 2º Pièces sur Landoald (980), *Passio S. Livini* (1007), *Translatio 1a S. Bavonis* (1010), *Vita Macharii* (1012). Cfr **Holder-Egger,** loc. cit., p. 648 et *ibid.*, n. 3.
(⁵) *Ibid.*, p. 649.
(⁶) **Holder-Egger,** loc. cit., p. 649.
(⁷) *Ibid.*, loc. cit.
(⁸) *Ibid.*, loc. cit.
(⁹) *Ibid.*, p. 650, n. 3.

il se présente des expressions identiques dans les deux biographies [1]. L'auteur de la *Vita Livini* et celui de la *Vita Macharii secunda* semblent donc s'identifier : les deux œuvres doivent d'ailleurs leur origine à l'intention de combattre les prétentions des Blandiniens et à affirmer bien haut les revendications de Saint-Bavon, monastère où elles ont vu le jour.

Il est donc acquis que la *Vita Livini* est un faux de 1050 environ, fallacieusement mis sur le compte de saint Boniface [2]. Pourtant, on a longtemps admis certaines données de la *Vita Livini*, parce qu'elles concordaient avec une autre source, un poème de 82 vers [3], que Liévin aurait composé pour l'abbé Florbert. Dans ce poème, Liévin parle de son martyre futur et insère une épitaphe pour saint Bavon, épitaphe que lui aurait demandé Florbert. M. Holder-Egger [4] a démontré que, loin de remonter au VIIe siècle, ce poème lui aussi est une composition du XIe siècle, se rattachant une fois de plus à la lutte des deux monastères.

En effet, Liévin prévoit la destruction du monastère de Saint-Bavon par les Normands et sa restauration au Xe siècle! Il prédit aussi son martyre et s'adresse à Holthem, comme le lieu de sa mort future [4]. L'intention de l'auteur est de prouver que *Ganda* et le monastère de Saint-Bavon sont identiques, que Liévin, durant sa vie, fut en excellentes relations avec l'abbé Florbert, revendiqué comme premier abbé par les Bavoniens [5]. Nous avons constaté le même procédé dans la *Vita Bavonis metrica* où on imagine de suite des liens entre les nouveaux saints et Saint-Bavon. On voit très bien que le poème prépare la *Vita Livini*.

S'il pouvait encore rester un doute sur l'inauthenticité de ces vers, l'argument tiré de la forme du poème suffirait à le dissiper. En effet, le poète parle une langue très fleurie, très élégante; ses vers sont d'une métrique impeccable, sa diction nous reporte loin du VIIe siècle. Dans les 82 vers on ne rencontre pas une seule élision, pas

---

(1) *Ibid.*, loc. cit., n. 2.

(2) Dans le manuscrit de Gand 487 (XVe s.) se trouve un abrégé de la *Vita* de Mabillon avec cet intitulé : « *Vita seu passio beati Livini martyris eximii, quam scripsit beatus Bonefacius archyepiscopus Maguntinensis ad instantiam, preces ac relationem discipulorum præfati martyris, videlicet Foillani, Heliæ, et Kyliani.* »

(3) Edité dans **Mabillon,** loc. cit., p. 404; réédité par le **P. De Smedt,** dans les AA. SS., *Octobris*, t. I.

(4) **Rettberg** (*Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, pp. 510 et svv.) avait déjà fait remarquer ces passages.

(5) « Ganda paret gremium quo me fovet ubere læto,
Invitat, mulcet, nutrit, amat, reforet.
Hic est Florbertus, quem virtus flore perornat. »
Cfr **Holder-Egger**, loc. cit., pp. 652-553.

d'hyatus; sur 41 vers, 15 pentamètres offrent des rimes internes bien prononcées, p. ex. :

Audeo mira *loqui*, solem sine lumine *vidi*
Est sine luce *dies*, sic sine pace *quies*.

Il faut en conclure avec certitude que le poème date du XI[e] siècle, au plus tôt [1]. Il a dû précéder la *Vita* et est postérieur à la lettre d'Othelbold à Otgiva, car il fait mourir le saint à Holthem, comme Othelbold et le nomme évêque, non archevêque comme la *Vita*. D'autre part, on constate que le poème parle de sa mission en Brabant, donnée encore ignorée d'Othelbold [2].

Le poème doit être en relation intime avec l'écrit que Stepelin de Saint-Trond composa vers 1049 sur la sépulture de l'abbé Florbert [3], et où il prétend que la tombe de cet abbé se trouve au monastère de Saint-Bavon. Il est donc très raisonnable de croire, avec M. Holder-Egger [4] que le poème en question est l'œuvre de Stepelin de Saint-Trond lui-même; l'abattement de Liévin, comme le décrit si bien le poème, semble l'expression [5] réelle de l'angoisse de Stepelin, fugitif et exilé à Gand.

De tout ceci il résulte que les sources sur Liévin étant des élucubrations postérieures, nos renseignements sur le saint se réduisent à fort peu de chose. Aucune source ne le cite avant Othelbold, aucun des anciens martyrologes ne célèbre sa mémoire. Ce qu'on peut dire, c'est que, avant 1007, on vénérait à Holthem saint Liévin, que probablement l'église de l'endroit lui était dédiée et que le bourg d'Esca possédait aussi un oratoire placé sous son patronage; sinon, on s'expliquerait difficilement que la légende indique Esca (Sint-Lievens-Essche) comme endroit de sa mort. On célébrait sa fête au 12 novembre. Quant aux renseignements que l'abbé Othelbold donne dans sa lettre, l'épiscopat de Liévin, sa naissance scote, son martyre à Holthem, ils peuvent reposer sur une tradition locale, mais peuvent aussi avoir été inventé par les Bavoniens pour le besoin de la cause [6]. Quant à l'époque où le saint vécut, on n'en savait rien [7]. En somme, les renseignements certains se réduisent à deux : le saint s'appelait Liévin et sa fête était célébrée au 12 novembre.

---

(1) **Holder-Egger,** loc. cit., pp. 653 654.
(2) *Ibid.*, p. 653.
(3) *Ibid.*, p. 640.
(4) *Ibid.*, p. 653.
(5) *Ibid.*, p. 665 (*Nachtrag zu S. 653.*)
(6) **Holder-Egger,** loc. cit., p. 654-655.
(7) Pour ce qui concerne sa prétendue translation par l'évêque Thierry de Cambrai (830-863) racontée par la *Translatio S. Livini*, c'est aussi une légende (*Ibid.*, p. 655.)



Dès lors, un rapprochement s'impose nécessairement à l'esprit. Il existe un saint, dont Hucbald de Saint-Amand a écrit la biographie, Lebuinus, — nom latinisé de Liafwyn ou Liefwin. Ce saint aussi a sa fête au 12 novembre. Dès lors Liévin n'est-il pas ce Lébuin? La forme populaire de son nom est *Lieven*, très rapprochée de *Liefwin*; c'est ainsi que la tradition populaire a dû appeler Liévin puisque Holthem et Essche furent appelés Sint-Lievens-Houthem et Sint-Lievens-Essche. Pourtant, ce Lébuin n'était pas anglo-saxon, mais irlandais; il n'était que simple prêtre, il mourut de mort naturelle et fut enseveli à Deventer. Peut-on, en présence de ces différences, soupçonner une identification populaire de Liévin et de Lébuin? Le terme « Scotus », irlandais, a pu bien être pris dans le sens qu'il avait au XI[e] siècle : « anglo-saxon, écossais »; la tradition légendaire transforme souvent les simples prêtres en évêques, et les moines de Saint-Bavon ont pu, ignorant qui était le Liévin de Holthem, en faire un martyr, pour grandir ses mérites et par conséquent la valeur de ses reliques ([1]). Il reste néanmoins à expliquer comment saint Lébuin, enseveli à Deventer en Hollande, aurait été vénéré à Holthem près de Gand. M. Holder-Egger a proposé une explication très acceptable ([2]) Vers le milieu du X[e] siècle, le comte Wichman de Hamaland (où se trouve Deventer) devint châtelain de Gand. Holthem et Esca se trouvaient sans doute dans la circonscription du châtelain gantois, et Wichman a pu introduire dans ses deux villages des reliques de Lébuin ou tout au moins la mémoire de ce saint de son pays natal ([3]).

Peut-on se rallier à cette hypothèse de M. Holder-Egger? On ne saurait prouver que, avant 1007, des reliques d'un véritable Liévin se trouvaient à Holthem.

Cependant, faute de documents, on ne saurait trancher la question. Il faut se rappeler néanmoins que les Bavoniens acquirent par échange la *villa* de Holthem en 977 ([4]), c'est-à-dire la même année que la *villa* de Wintershoven. Or, pourquoi les moines de Saint-Bavon laissèrent-ils reposer le grand martyr dans l'obscur village tout près de Gand, et allèrent-ils chercher au loin, dans la Hesbaye, les saints inconnus dont le prêtre Sarabert devait leur apprendre l'existence? N'est-ce pas un indice que, cette année, à cette époque, la présence de reliques de Liévin et la publicité de sa légende à Holthem sont fort problématiques? Dès lors, l'invention de la légende ne doit-elle pas être mise sur le compte des Bavoniens, et ces reliques de Holt-

---

([1]) **Holder-Egger,** loc. cit., p. 657.

([2]) *Ibid.*, pp. 657-659.

([3]) La possession de Gand par le comte Wichman est actuellement prouvée et admise. Cfr **L. Van der Kindere**, *La formation territoriale des principautés belges au moyen âge*, t. I : *La Flandre*, pp. 66-69. Cfr sa donation de la *villa* de Destelbergen à Saint-Pierre du Mont Blandin (962?) dans BCRH, t. LXI (1902), pp. 414-417.

([4]) Diplôme d'Otton II, du 19 janvier 977 (**Stumpf,** *Die Reichskanzler*, n° 692).

hem, dont on parle pour la première fois en 1007, n'étaient-ce pas plutôt des restes de saint fictifs ou bien des restes de Lébuin? Nous inclinons à le croire et nous avouons que l'identité des saints Liévin et Lébuin nous semble pour le moins très probable. En tous les cas, il faut bien mettre en évidence que la personne et la vie de Liévin sont tout à fait inconnues et que les productions hagiographiques qui se rattachent à son nom sont des falsifications et des légendes, étapes de la lutte entre les deux monastères gantois.

*
* *

Il est temps de passer maintenant à la biographie de saint Mommelin, qui fut composée avant la *Vita Landoaldi*, mais que nous avons écartée jusqu'ici pour ne plus devoir revenir sur les productions hagiographiques du monastère de Saint-Bavon.

Saint Mommelin (1) (*Mummolenus*, Moulin) était originaire de Constance (2); il quitta sa patrie en compagnie de Bertin et de Bertramne et se rendit en France, où il devint moine à Luxeuil (3). S'il faut en croire sa biographie, Mommelin aurait séjourné au palais de Clothaire II, mais cette donnée n'est pas sûre (4). Ce qui est acquis, c'est que les trois compagnons, Bertin, Ébertramne ou Bertramne et Mommelin s'en allèrent chez l'évêque Omer de Thérouanne (5), lui aussi ancien dis-

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 437.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1406.
A. Molinier, SHF, n° 425.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, nos 6025-6026.

(2) *Vita Mummolini* [1], ch. 1.

(3) **Malnory**, *Quid Luxovienses monachi*, p 58; **Hauck**, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 272; **E. Martin**, *Saint Colomban*, p. 189; **Jonas de Bobbio**, dans sa *Vita Columbani* (II, 8), ne le mentionne pas parmi les disciples de l'abbé Eustasius, comme le veut la *Vita Mummolini* [1] (ch. 1), ni parmi ceux qui furent les disciples de Luxeuil (*Vita Columbani*, II, 10). Il est néanmoins sûr que Mommelin était partisan des observances irlandaises. Une miniature d'un manuscrit de Valenciennes du XIIe siècle le représente avec la tonsure irlandaise en forme de croissant (AA. SS B., t. IV, p. 412, figure). Il est vrai que le **P. Poncelet** (*Analecta Bollandiana*, t. XXXII, p. 109) et l'abbé **Vacandard** (*Revue des questions historiques*, t. LXXV (1904), pp. 586-595) ont contesté la valeur de cette miniature, en se basant sur l'âge du manuscrit. Mais **M. Krusch** (*Neues Archiv*, t. XXX, p. 502) fait remarquer à bon droit qu'un moine du XIIe siècle n'aurait certes pas pris l'initiative d'une telle représentation, d'autant plus que, même en Angleterre, cette forme de tonsure survécut à peine au VIIIe siècle. On doit donc supposer une miniature plus ancienne, et la reproduction garde toute sa valeur. Mommelin succéda sans doute à Eloi, parce que, comme lui, il était partisan des rites irlandais.

(4) La *Vita* vise ici Clothaire III, fils de Clovis II; mais ce peut être une erreur. Si la donnée est exacte, le séjour doit avoir eu lieu sous Clothaire II; c'est peu probable.

(5) *Vita Audomari* [1], ch. II.

ciple de Luxeuil ([1]). Omer fut très heureux de ce secours et leur confia la construction d'un monastère, élément important de christianisation et bien plus efficace que la prédication ([2]). Les trois compagnons fondèrent donc dans les parages de Thérouanne un monastère, appelé « *Vetus monasterium* », qui fut bientôt délaissé ([3]). Ils allèrent à la recherche d'un endroit plus propice et se fixèrent à Sithiu, où ils élevèrent un établissement définitif ([4]). Mommelin en fut le premier abbé ([5]) : il obtint de Clovis II († 657) le privilège d'immunité, que Clovis III, en 691, confirma sur la demande de Bertin, lorsque celui-ci eût succédé à Mommelin comme abbé du monastère. En 660, en effet, après la mort de saint Éloi, Mommelin fut nommé évêque de Noyon-Tournai ([6]) et souscrivit au privilège d'Emmon pour Saint-Pierre-le-Vif ([7]), rédigé sous l'épiscopat d'Eloi, mais qui avait subi un retard dans l'expédition. Le jour anniversaire de la mort de saint Éloi, il fit la translation solennelle des restes de son prédécesseur ([8]). Il resta en bonnes relations avec son compagnon Bertin ([9]), abbé de Sithiu, car le 1er février 663, nous le voyons faire un échange de terres avec Bertin ([10]) dans le pagus de Thérouanne. On retrouve sa signature en bas du privilège de Soissons du 26 juin 667 ([11]) et dans les lettres de Berchaire en faveur de Mortierender ([12]), le 30 août 675. Il figure aussi parmi les témoins du testament de saint Amand (17 avril 677) ([13]). A en croire la tradition, il aurait été évêque pendant 26 ans ([14]) et dut donc mourir vers 686. Il fut enseveli à Noyon ([15]) en dehors de la ville, près du monastère des Apôtres ou abbaye de Sainte-Godeberte ([16]), qui était à peu de distance de l'enceinte ([17]).

([1]) Jonas (*Vita Columbani*, II, 8) le cite parmi les disciples d'Eustasius : « *Audemarus Bononiæ et Tharaonensis oppidi.* » (MGH, SRM, t. IV, p. 123).

([2]) *Vita Audomari* [1], ch. 12.

([3]) *Vita Audomari* [1], ch. 12.

([4]) *Vita Audomari* [1], ch. 13.

([5]) *Vita Audomari* [1], ch. 14. Cfr **P. Van Hecke**, AA. SS., *Octobris*, t. VII, 2, p. 968, n° 27; **Krusch** (MGH, SRM, t. IV, p. 726, n. 2).

([6]) *Vita Audomari* [1], ch. 14. Cfr **Warichez**, *Les Origines de l'église de Tournai*, p. 73.

([7]) MGH, *Diplomata*, t. II, pp. 113.

([8]) *Vita Eligii*, t. II, ch. 48.

([9]) Ebertramne était devenu abbé de Saint-Quentin. Cfr *Vita Bertini secunda*, ch. 6.

([10]) MGH, *Diplomata*, t. I, p. 35; **Pardessus**, *Diplomata*, t. II, pp. 121-123, avec erreur de date (662).

([11]) **Pardessus**, loc. cit., t. II, pp. 138-141.

([12]) *Ibid.*, p. 160, avec erreur de date. Cfr **Warichez**, *op cit.*, p. 74, n. I.

([13]) **Pardessus**, loc. cit., t. II, p. 166, avec erreur de date (675).

([14]) *Vita Audomari* [1], ch. 14.

([15]) *Vita Mummolini*, ch. 8.

([16]) *Ibid.*, ch. 9.

([17]) **A. Lefranc**, *Histoire de la ville de Noyon et de ses institutions jusqu'au XIIIe siècle* (*Bibliothèque de l'École des Hautes-Etudes*, fascicule 75 (1887)), p. 10, n. 4.

Nous possédons deux biographies de Mommelin, l'une éditée en partie par Ghesquière ([1]) et qu'il faut compléter par les fragments publiés par le *Catalogus Codicum hagiographicorum... Bruxellensis* ([2]) des Bollandistes; la seconde, éditée par le P. Van Hecke au tome VII des *Acta Sanctorum Octobris* ([3]). Le P. Van Hecke pensait que la *Vita* éditée par lui pouvait bien remonter au VIII[e] siècle; celle éditée par Ghesquière devait être, d'après lui, plus récente ([4]). Ce n'est pas l'idée de M. Novati ([5]) qui place la *Vita* du P. Van Hecke — (que nous nommerons, à cause de la provenance du manuscrit : *Vita Noviomensis*) — au X[e] siècle et la *Vita* de Ghesquière — *Vita Vallicellensis* — au XI[e]-XII[e] siècle. Cet avis recueillit les suffrages des Bollandistes ([6]).

Néanmoins, nous montrerons que le P. Van Hecke et M. Novati se sont trompés en mettant la *Vita Noviomensis* la première; nous établirons ensuite que la *Vita Vallicellensis*, la première en date, remonte à la fin du IX[e] siècle.

Notons d'abord que le plan des deux biographies est sensiblement le même, ainsi que l'ordre des faits : la *Vita Noviomensis* (= VN) est plus développée, plus prolixe que l'autre (= VV); c'est ainsi qu'elle se lance dans une dissertation sur les Morins, au chapitre 4. Il suffira de mettre en regard les passages parallèles, pour se convaincre de la relation littéraire qui existe entre VN et VV.

COMPARAISON

DE LA VITA VALLICELLENSIS ET DE LA VITA NOVIOMENSIS.

VV.	VN.
1. Tempore quo rex Lotharius, filius Ludovici regis, regni Francorum monarchiam tenebat	1. Tempore quo præcellentissimus rex Lotharius, Ludovici filius, hæreditario iure Franciæ regnum gubernavit .....
.. . qui a beato Mummolino *a mane usque ad vesperam* æternæ vitæ pabulis reficiebantur.....	2. Huius benignissimæ gratiæ causa Sanctus hic, de quo agitur, inspiratus, cum *a mane usque ad vesperam* prædicasset, pane tantum ordeaco aqua cinerulenta composito reficiebatur.

([1]) AA. SS. B., t. IV, pp. 395-409, *passim*.
([2]) Tome II, p. 529.
([3]) Tome VII, 2, pp. 974 et sv.
([4]) AA. SS., *Octobris*, t. VII, 2, pp. 953 et sv., n° 7.
([5]) **Novati**, *Due vetustissime testimonianze dell'esistenza del volgare nelle Gallie ed in Italia esaminate e discusse*. I. : *La Vita di S. Mommoleno* (659). II. *L'Epistola di S. Columba a Bonifazio IV* (613). Milan, 1900 (*Estratto dai rendiconti del Real Istituto Lombardo di Scienze e Lettere*, ser. II, vol. XXXIII, 23 pages).
([6]) *Analecta Bollandiana*, t. XX, pp. 226-227.

Et quidem quia beati Mummolini exhortationis frequenti irradiabantur jubare, non tantum de terreni regis transitoria servitute, verum etiam de cælestis vitæ essentia sedulo tractabant præmeditatione. Vir quippe venerabilis frequenter eius recitabat *illud evangelicum, mundum videlicet cum omni eius concupiscentia esse periturum, regnum autem Domini in æternum mansurum.*

..... et regis Lotharii aures iam pulsaret eius eximiæ conversationis crebra *opinio. Qui comperta illius sanctitate* **ut erat**, *mox cum suis astare iussit conspectibus;* summa perscrutans diligentia, cuius esset oriundus patriæ vel ex qua concretus progenie.

At ille ne rememorando suæ nobilitatis, quolibet typo superbiæ moveretur, reticuit prosapiam, sed tantum natalem indicavit provinciam.

.... Prædicabat indefecte pauperibus confessionem et pœnitentiam, divitibus et palatio deservientibus sæcularem abnegare iactantiam, prædicabat impiis et infidelibus irremediabile supplicium, Deum autem timentibus vitam et requiem sempiternam : edocebat omnes universaliter *mundum cum omni sua concupiscentia periturum, regnum autem Dei, sicut ab ore Christi didicerat, in æternum mansurum;* exhortationem suam evangelicæ confirmabat sententia prædicationis .....

3. Sanctissimi patris nostris *opinio* .. Pervenit tandem ad aures regis Lotharii, qui tunc temporis arcem strenue regebat totius imperii. Religiosorum *igitur testimonio sancti viri comperta relatione, suis cum conspectibus amicabiliter mandarit adesse.* Quem ut vidit, benignissimo **ut erat** animo, quis vel unde esset, sed et originis suæ seriem ab *eo diligentissime cœpit percunctari.*

At ille ne recensendo prosapiam suam quolibet superbiæ fastu moveretur, originalem quidem nativitatis suæ lineam *retinuit.*

L'allocution est plus développée dans VN.

Puis :

Quibus illatis, vir Domini Mummolinus cum suis sociis *a rege* honorifice *est susceptus et longo tempore intra regis palatium summa diligentia subrogatus.*

1. ..... et *caritativo* affectu venerabantur ...

2. . . . *Sanctum Audomarum* tunc Tervanensem episcopum *adierunt* ut ei in prædicando essent comites, *quatinus* in æterna retributione a Deo *mererentur* fieri æqualis gloriæ participes.

1. Sanctus vero Audomarus prædictos Dei famulos gratifice recepit, immensas omnipotenti Deo gratias agens, qui sibi tales ad prædicandem Evangelium adjutores deduxit.

.... His et aliis a viro Dei diligentissimo peroratis, *ab* ipso *rege* quam familiariter *est susceptus, atque intra eius palatium non parvo temporis spatio cum multa reverentia est conversatus.*

4 ..... Accesserat etiam et aliud quoddam *charitative* fœdus dilectionis quia videlicet sanctus idem Audomarus compatriota eorum erat ....

.... *Sanctum* cum suis confratribus *adiit Audomarum, quatenus* felici prædicationis divinæ gratia sanctarum consortio adscribi *mereretur* animarum.

Advenientes itaque sanctos sanctus Dei pontifex gratanter et benevole suscepit et eos adiutorium sibi a Deo missos non deæstimans.

. .. Sanctus Audomarus monasterium... in Dei nomine fundare ad habitandum *monachis*	5. . .. Sanctus idem Audomarus ob sanctæ religionis propagandum ordinem quoddam mente conceperat ædificare monasterium, ubi religiosam ordinaret congregationem *clericorum* ....
3.-4.	6.-7. Développement TRÈS VISIBLE de VV, *expressions gardées.* — » *monachorum* « gardé.
8.	9. Pris de VV, avec changements.

Comme on peut déjà le constater par cette comparaison, VN semble postérieur, car elle est bien plus prolixe que VV; elle semble avoir développé et amplifié VV. Dès lors nous avons déjà un indice — rien de plus — pour la priorité de VV. Cette priorité devient irrécusable si l'on tient compte des constatations suivantes. Ghesquière (¹) avait déjà remarqué que VV avait copié en partie la *Vita Audomari* ¹. Un exemple montrera la dépendance.

V. AUDOMARI (²).	V. VALLICELLENSIS (³).
Ch. 13. » Beati igitur viri in Domini confidentes misericordia perfectum invenerunt consilium; protinus enim in navem ascendentes, sine gubernatore et remigio ac sine ulla cibi et potus cura, huc atque illuc in spatioso stagno, adhærente prædicto eorum habitaculo, navigantes omnipotentem rogabant Dominum, ut in locum, quem sua illis præparavit misericordia, eos deduceret inlæsos, dicentes invicem, quod non ascensuri essent de prædicto stagno, nisi quando navicula eorum aptum tenente portum contigisset illis secundum ordinem psalteri subsequentem cantare versiculum : » Hæc requies mea in sæculum sæculi, hic habitabo, quoniam elegi eam. «	» Beati igitur viri, in Domino confidentes misericordia, perfectum invenerunt consilium. Protinus enim in navim ascendentes, sine gubernatore ac remige, ac sine ulla cibi et potus cura huc atque illuc in spatioso stagno adhærente prædicto eorum habitaculo navigantes omnipotentem rogabant Dominum, ut in locum quem sua illis præparavit misericordia, eos deduceret illæsos, dicentes invicem quod non ascensuri essent de prædicto stagno, nisi quando navicula eorum aptum tenente portum contigisset illis secundum ordinem psalterii subsequentem cantare versiculum : » Hæc requies mea in sæculum sæculi; hic habitabo quonam eligi eam. «

Ainsi le chapitre 2 de VV, depuis le mot « *sanctus vero* .... » jusqu'au chapitre 4 « *monachorum* .... », est pris textellement des chapitres 11 à 14 de la *Vita Audomari* ¹. Le chapitre 6 de VV est pris du chapitre 4 de la même source, en remplaçant simplement le nom

(¹) AA. SS. B., t. IV, p. 393.
(²) AA. SS. B., t. III, p. 630.
(³) AA. SS. B., t. IV, p. 399.

Audomarus par ***Mummolinus***. Le chapitre **8** « ***in quo gradu*** » est pris du chapitre 5 de la ***Vita Audomari*** [1].

Mais ce ne sont pas les seuls emprunts faits par **VV** : ce que ni Ghesquière, ni le P. Van Hecke, ni M. Novati n'ont remarqué, c'est que le reste de **VV** est presque mot pour mot la reproduction de la ***Vita Richarii*** d'Alcuin.

Qu'on en juge par le tableau suivant (1). A part une ressemblance qui peut être fortuite :

VV.	V. RICHARII.
1. . . . *quia quod prædicabat verbo, sequenti mox* explebat *exemplo*	4. . . . *quai quod ore prædicavit, exemplo ostendit* . . . .

nous avons trouvé les passages parallèles suivants :

VV.	VR.
4. (2) Siquidem ex eo tempore initium sacræ religionis sumpsit et altiora pietatis fastigia gradibus cotidie humilitatis scandere nitebatur, et arreptum semel vitæ iter fidei passibus peragrare conatus est, et posteriora obliviscens, se in anteriora cum apostolo extendit, illius versiculi per singulos gradus memor : » Ibunt sancti de virtute in virtutem, videbitur Deus Deorum in Syon. » Itaque mox *a proposito professionis* suæ tam dura castigatione *se* constrinxit ut post longa et diuturna ieiunia, pane se ordeaceo cinere commixto, et aqua lacrymis temperata fessum ieiuniis corpusculum *refocillaret*. Et huius cibi sustentaculo, devotus Christi athleta vigiliis et orationibus die noctuque Domino militabat.	**3.** (3) Nam ex eo tempore . . . . *ad* altiora. . . . . (4) . . . . *quatenus perveniret ad id quod sequitur : Ibunt*. . . . . *ab initio conversionis* (dura) *se* (castigatione) . . . . *refocillarit* (5) . . . . (continue :) non aerum verberans, sed corpus suum castigans, ne futurus Christi prædicator in aliquo reprobus inveniretur. . . . .
Cuius etenim parcimoniæ honorem, ut famulus Dei . . . . vir Dei Mummolenus (!) . . . . præcucurrit	4. Quem honorem ut famulus Dei . . . . vir Dei Richarius. . . . . percucurrit (6) . . . . .

(1) Dans ce tableau, précisément à cause de l'identité presque absolue des deux textes, nous ne donnons que les **différences**, dans la colonne réservée à la *Vita Richarii*.

(2) AA. SS. B., t. IV, p 401.

(3) MGH, SRM, t. IV, p, 391, ligne 15 et sv.

(4) La série de points (. . . .) signifie que les deux passages correspondent entièrement, excepté les mots indiqués.

(5) Le manuscrit 4b (Vaucelles) de la *Vita Richarii* donne aussi : *refocillaret.*

(6) Le manuscrit de Bruxelles 207 de la *Vita Richarii* a aussi *præcucurrit.*

Ch. 5. **Repris à peu près littéralement.**	Ch. 6-7.
Ch 8. (Quapropter undique) . . . . in eloquentiæ	Ch. 13 (Quapropter) . . . . ineloquentia (1) . . . . .
Nam cum viginti et sex annis prædictæ civitatis populum a Domino sibi creditum rite gubernaret, die advocationis suæ. . . . . vocavit discipulos suos ad se . . . . filioli mei.	Ch. 14. Nam præscius diem advocationis suæ . . . . vocavit ad se præfatum Sigobardum commilitonem suum. . . . . fili mi . . . .
Sed vos, filii, extra mœnia ante portam castri præparate vasculum corpusculo meo quo condiatur . . . . — Quia nondum erat mos sepelire mortuos intra mœnia civitatum, quia dicitur non esse civitas mortuorum sed vivorum — et præparate vos.	Sed tu, fili, præpara vasculum corpusculo meo quo condatur (2) . . . . et para (3) te . . . . . .
. . . . fideli cadaveri (!) . . . . et opus quod patrarunt fletu rigaverunt. . . . . aptumque.	. . . . fidit, cavavit . . . . et fletu opus rigavit quod fecit . . . . aptatumque (4) . . . .
Ch. 9. . . . habitus . . . . . . Tunc clerus iam dictæ urbis affinesque devotissimi invicem convenientes, opus exequiarum tanti patris perfecerunt Deo providente ut filii consolarentur (et patris gloria ostenderetur)	. . . . alitus (5). . . . . qui evigilans, lætior opus exequiarum perfecit. Deo providente, ut filius consolaretur (et patris gloria ostenderetur) . . . .
(Conditus est) ut prædiximus (miles christi) scilicet iuxta monasterium . . . . [ibi]. . . . . [in sanctis eius].	(Conditus est) ut prædixi (miles christi) [. . . . ici autre texte] . . . . . . [L'identité reprend] : (Ibi) . . . . [in sanctus eius].

On le voit, la relation de VV avec la *Vita Richarii* d'Alcuin est évidente, d'autant plus que beaucoup de particularités du texte de VV se retrouvent dans certains manuscrits de la *Vita Richarii*. La constatation des relations entre la *Vita Audomari* ', la *Vita Richarii*, d'une part, et VV de l'autre nous permet de résoudre avec certitude la question de la priorité de VV par rapport à la *Vita Noviomensis* ou VN. En effet, puisque nous voyons VV presque entièrement composée d'extraits textuels des deux sources signalées, il est bien évident qu'aucune biographie de Mommelin n'avait paru; sinon pourquoi

(1) Les manuscrits 3, 4a, 1b de la *Vita Richarii* donnent aussi : *in æloquentiæ* (en deux mots).

(2) Les manuscrits 2 et 3 de la *Vita Richarii* donnent aussi : *Condiatur*.

(3) Le manuscrit 1 (St-Gall) de la même *Vita* donne aussi : **prep***ara*.

(4) Les manuscrits 2 et 4a de la *Vita Richarii* donnent aussi « *aptumque* ».

(5) Le manuscrit I de la même *Vita* donne aussi : **hab***itus*.

copier les deux *Vitæ* d'Omer et de Riquier? Or, on constate que la *Vita Mummolini Noviomensis* reproduit les passages qui proviennent de la *Vita Audomari* ¹ et de la *Vita Richarii*, mais le texte n'est plus identique au modèle : on voit que cette *Vita* a connu ces passages par l'intermédiaire de la *Vita Vallicellensis*, qu'elle a copiée. Cela nous permet de conclure avec certitude que cette dernière (VV) est antérieure et que le P. Van Hecke et M. Novati (¹) se sont trompés en accordant la priorité à la *Vita Noviomensis*.

Il reste à dater les deux biographies; un *terminus a quo* nous est fourni par les deux *Vitæ* que la *Vita Vallicellensis* a copiées : la *Vita Audomari* ¹ date certainement d'avant le milieu du IX[e] siècle (²), et la *Vita Richarii* a été écrite par Alcuin entre 800 et 804 (³). D'autre part, la *Vita Vallicellensis* fait allusion à des coutumes et des institutions, qui nous offrent le *terminus ad quem*. Au chapitre 9, cette *Vita* raconte que Mommelin fut enseveli en dehors des murs de Noyon, près du monastère des Saints-Apôtres, où une congrégation de sanctimoniales fut instituée; l'on érigea une basilique, qui prit le nom de Saint-Mommelin (⁴), en l'honneur du saint évêque. Or ce monastère des Saint-Apôtres fut primitivement l'oratoire de Saint-George, puis devint l'abbaye de Sainte-Godeberte (⁵), tout en conservant son nom de monastère des Apôtres. Au X[e] siècle, il s'appelle « *Abbatia*[*e*] *S. Godebertæ virginis, quæ est in honorem beatorum apostolorum Petri et Pauli* (⁶) ». Ce nom est resté; si donc l'auteur parle d'une basilique de Saint-Mommelin, ce dut être à une époque antérieure qu'elle fut dénommée ainsi, en tous les cas avant l'épiscopat de Lindulphe (977-989). De plus, les sanctimoniales de cette abbaye de Sainte-Godeberte furent remplacées par des chanoines, dont on constate l'existence au X[e] siècle. La bulle de Jean XV de 988 dit en effet : « *Eo*

(¹) **M. Novati,** (loc. cit., pp. 4-5) admet comme démontrée la priorité de la *Vita Noviomensis*, sur la foi du **P. Van Hecke,** et ajoute qu'il lui laisse la responsabilité de cette opinion : » E della dimostrazione dell'errore del Ghesquière, noi lasciamo, come ben s'intende, ai confratelli suoi tutto il merito, ma insieme anche *tutta la responsabilità* » (loc. cit, p 5, n. 1).

(²) Cette *Vita* est en effet reproduite en partie dans l'ancien martyrologe anglo-saxon, publié par **M. G. Herzfeld** (*An old english martyrology, re-edited from manuscripts...* Londres, 1900) et datant de 850 à 900. Or le texte anglo-saxon a été inspiré par un exemplaire latin : celui-ci s'est directement basé sur la *Vita Audomari* ¹.

(³) MGH, SRM, t. IV, p. 313.

(⁴) » Conditus est, ut prædiximus.... iuxta monasterium, quod iam dudum ad honorem duodecim Apostolorum a sanctissimis viris fundatur; quo in loco ad militandum Deo sanctis suis congregatio statuta est sanctimonialium, ad cuius laudem impræsentiarum constructa basilica usque in hodiernum diem Sancti Mummolini sumpsit vocabula ». AA. SS. B., t. IV, p. 410, n° 31.

(⁵) *Vita S. Godebertæ*, ch. 5, dans les AA. SS., *Aprilis*, t. II, p. 33.

(⁶) *Bulle de Jean XV* de 988, dans **A. Lefranc,** *op. cit.*, pp. 180-181. — Cfr *Gallia christiana*, t. IX, col. 1094 et *Gallia christiana aucta*, t. X, col. 336.

scilicet tenori, ut quatuor canonici.... [1] » en parlant de cette abbaye. Une lettre de Guidon, trésorier de la cathédrale de Noyon vers 1050, dit : « *ipsamque abbatiam postea per privilegium apostolicum usibus canonicorum, cum omni integritate concessit* [2]. C'est encore une épreuve que l'auteur a dû écrire avant 988 au moins. Un troisième indice, qui confirme ces deux premiers, c'est que l'auteur, en parlant de l'ensevelissement de Mommelin en dehors des murs de l'enceinte, montre clairement que cette règle n'était plus d'usage à son époque [3]. Or on sait que Gislebert de Noyon fut encore enseveli *extra muros* en 783 et que le comte Walbert reçut sa sépulture dans la ville même en 936. La coutume a donc probablement changé au cours du IXe siècle [4]. On voit donc que la composition de la *Vita Vallicellensis* se restreint entre le milieu du IXe et la seconde moitié du Xe siècle. A cause du style, qui présente déjà une certaine assonance, mais où n'apparaissent pas encore ces mots étranges propres au Xe siècle, nous plaçons la *Vita* à la fin du IXe siècle, surtout à raison de la fréquence des constructions passives, fort en honneur à cette époque [5].

L'auteur de cette biographie n'a fourni de sa plume que le chapitre 1 et quelques détails sur la mort du saint; tout le reste est copié, même l'éloge des vertus de Mommelin, et emprunté à la *Vita Richarii* [6]. Pour ce qui concerne le chapitre 1, où l'auteur insiste sur les conversions opérées en France par Mommelin et son séjour à la cour du roi Clothaire, ce sont des faits probablement basés sur la légende; ils sont en tous les cas peu vraisemblables. Notons aussi

---

(1) **A. Lefranc,** *op. cit.*, loc. cit.

(2) Cfr AA. SS., *Octobris*, t. VII, 2, pp. 953 et sv., n° 7.

(3) « Quia nondum erat mos sepelire mortuos intra mœnia civitatum, quia dicitur non esse civitas (mortuorum), sed vivorum » (AA. SS. B., t. IV, 409, n° 28). **M. Novati** (loc. cit.) pense que ce texte est peu important : il y voit non une allusion à un usage ancien, mais une note pédante, où l'auteur veut montrer qu'il connait l'étymologie de *civitas* donnée par Isidore de Séville : « dicta a civibus .... pro eo quod plurimorum contineat vitas ». C'est possible pour la seconde partie de la phrase, mais la première « quia nondum .... » est une affirmation qui garde sa valeur.

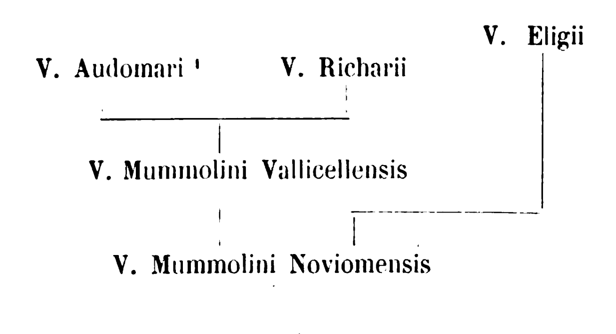
(4) AA. SS. B., t. IV, loc cit., n° 8.

(5) Le **P. Van Hecke** et **M. Novati** se sont trompés sur la valeur des indices internes que nous employons, parce qu'ils plaçaient à tort la *Vita Noviomensis* avant l'autre. C'est ainsi que la *Vita Noviomensis* ne parlait pas de cette basilique de Saint-Mommelin, sans doute parce qu'on n'en avait plus de souvenir à l'époque où elle fut écrite — Il est à remarquer aussi que ces allusions aux institutions ont d'autant plus de valeur qu'elles sont les seules phrases propres au biographe : il a crû devoir les insérer là où il copiait un modèle et interrompre la suite des phrases de son prototype pour les intercaler.

(6) Il est inutile de parler de l'hypothèse de Ghesquière, qui présuppose une *Vita* plus ancienne de Mommelin. Le **P. Van Hecke** (loc. cit., p. 959, n° 22) en a montré l'inanité.

que le biographe n'a pas repris les données de la *Vita Eligii* sur Mommelin. Il est vrai qu'une partie de ces données (*Vita Eligii*, II, 47) n'était pas de nature à être reprise : on y raconte le vol du cheval de saint Éloi par Mommelin et la restitution forcée qui suivit ce sacrilège! La *Vita Eligii* a servi à l'auteur du remaniement, nommé plus haut *Vita Mummolini Noviomensis* (VN). Cette dernière a copié le prologue et le chapitre 3 de son modèle, mais s'est aussi gardée de reprendre l'anecdote du vol. Pour le reste, elle ne fait qu'amplifier la *Vita Vallicellensis* et insère, au chapitre 4, une dissertation sur les Morins, où l'on trouve des réminiscences de Virgile et de César. Elle doit dater du XI[e] ou du XII[e] siècle [1].

On peut donc résumer les relations littéraires des biographies de Mommelin dans le schéma suivant :



* * *

Nous avons rencontré plus haut les productions hagiographiques du monastère de Saint-Bavon de Gand. C'est dire que le diocèse de Tournai possédait des abbayes, où, à l'exemple de centres littéraires comme Lobbes et Nivelles, pour le diocèse de Liège, Maubeuge pour le diocèse de Cambrai-Arras, l'hagiographie était relativement florissante. Nous avons mentionné les abbayes de Saint-Amand, de Marchiennes, et voilà qu'une biographie de saint Gérulphe appelle notre attention sur le monastère de Tronchiennes, près de Gand, dont la tradition attribue la fondation à saint Amand. Examinons donc cette *Vita Gerulphi*, qui doit son origine au culte du saint patron de Tronchiennes.

---

(1) **M. Warichez**, (*op. cit.*, p. 21) ne semble connaître que la *Vita Noviomensis*; il n'emploie que celle-là et prétend à tort que M. Novati la date du XII[e] siècle. C'est la *Vallicellensis* que M. Novati date de cette époque.

Saint Gérulphe ([1]) naquit dans le Mempisque, de parents nobles, Leutgoldus et Ratguera ([2]). Ils habitaient la *villa* de Mérendrée ([3]). D'après sa biographie, Gérulphe, n'ayant pas encore reçu la confirmation, se rendit à l'abbaye du Mont Blandin à Gand, où se trouvait pour le moment l'évêque de Noyon-Tournai, Élisée ([4]). Après avoir reçu l'onction sainte, le jeune homme reprit le chemin de Mérendrée, en compagnie de son oncle. Comme ils approchaient du monastère de Tronchiennes, Gérulphe pria son oncle d'entrer pour quelques instants dans l'église de Sainte-Marie. L'oncle concéda, en maugréant ([5]), mais pendant que Gérulphe priait, le malandrin tira son épée et — le biographe ne dit pas pourquoi — l'enfonça dans les flancs de son neveu, qui tomba ensanglanté devant l'autel. Le meurtrier prit la fuite, tandis que Gérulphe gisait par terre, près de rendre l'âme. Le cheval de Gérulphe rentra seul à Mérendrée, tout couvert de sang. Pressentant un malheur, le père alla à la recherche de son fils, guidé par le fidèle animal ([6]). Il trouva bientôt Gérulphe, qui lui raconta l'attentat et exprima en mourant le désir d'être enseveli dans le monastère, et de voir la partie du patrimoine qui lui revenait comme héritage, offerte à l'église de Sainte-Marie; le cheval devait être donné aux moines ([7]).

Cependant, le père fit ensevelir Gérulphe à Mérendrée ([8]). L'évêque Érard de Noyon-Tournai opéra la translation du corps, entre 923-924 et 932 ([9]), de Mérendrée à Tronchiennes ([10]). Gérulphe dut mourir vers 750 ([11]).

([1]) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 426.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1430.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, nos 3507-3507.

([2]) *Vita Gerulphi*, ch. 4.

([3]) *Vita*, ch. 5.

([4]) *Vita*, ch. 5. Cet évêque est connu par une lettre du pape Zacharie, du 1er mai 748, à quelques évêques des Gaules. (**Miræus**, *Opera diplomatica*, éd. **Foppens**, t. I, p. 12. — **Jaffé-Wattenbach**, *Regesta Pontificum Romanorum*, t. I, p. 267.)

([5]) *Vita*, ch. 6.

([6]) *Vita*, ch. 8.

([7]) *Vita*, ch. 9.

([8]) *Vita*, ch. 10.

([9]) L'*Adventus Reliquiarum sancti Gerulphi* donne comme date de la translation 915. Or, fait remarquer le **P. Suyskens** (AA. SS., *Septembris*, t. VI, p. 253, nos 34-35), Erard ne devint évêque que vers 923-924 : il faut s'en tenir au nom de l'évêque Erard, fourni par le biographe, contemporain de la translation. L'auteur de l'*Adventus* est postérieur.

([10]) *Translatio S. Gerulphi*, ch. 1.

([21]) En effet, il mourut du temps d'Elisée (748), et le successeur de celui-ci, Adalfred, est mentionné pour la première fois dans un privilège, qu'il souscrit en 757 (*Gallia Christiana*, t. IX, col. 896).



La biographie a été éditée par le P. Suyskens dans les *Acta Sanctorum* (1), d'après un manuscrit (2) de Vaucelles, un manuscrit de Soissons, reçu en 1666 de Louis Liquet, bibliothécaire des Cisterciens de Soissons, un manuscrit de Tronchiennes (3), et un manuscrit de Corsendonck. Tous ces manuscrits n'ont pas le prologue que présente seul un codex provenant de l'ancienne abbaye de Saint-Bertin et datant du Xe siècle (4). L'auteur, dans cette préface, se révèle moine et commence : « *Cogitis me incertum, nobilissime abbatum ac venerande pater Gerarde, arduum valde opus aggredi .....* ». Puis, plus loin, il dit : « *Iste quidem sanctus martyr Gerulphus, quamquam nuper ferretur inventus ...* (5) ».

L'auteur écrivit donc peu de temps après la translation du saint à Tronchiennes par l'évêque Erard (923-932). Nous trouvons une confirmation de cette hypothèse dans l'âge du manuscrit de Saint-Bertin, qui est du Xe siècle, et dans le style de la *Vita* qui présente les caractéristiques du vocabulaire de cette époque. Ainsi on y trouve plusieurs termes exotiques, provenant du grec, comme « *cata* sæculi dignitatem » — « *protoplaston* » — « *ex asse* », des termes archaïques comme « *queo* », « *lanista* », « *pari* », « *ensis* » (épée), « *seminecus* » (à demi mort), « *uti reor* », « vitæ *stadium* », « *solamen* », des mots avec signification spéciale, comme « *declinare* » (= aller vers), « *ceu* (= *ut*), « *senior* » (père), etc. Molanus, dans ses *Natales Sanctorum Belgii* avait donc raison de dire : « Historiam ante annum millesimum circa tempus translationis descriptam esse, videtur *ex stylo* colligi posse ».

Nous avons vu, en citant un extrait du prologue, que la *Vita* fut composée sur ordre d'un abbé Gérard. Qui est ce Gérard? On ne trouve pas, à Tronchiennes, un abbé de ce nom avant 1192 (6). Il faut donc chercher ailleurs, d'autant plus que l'auteur de la *Vita* appelle le saint « *loquelæ barbaræ ... virum* ». Jamais un moine de Tronchiennes, semble-t-il, n'aurait appliqué cette épithète à Gérulphe. Enfin, le P. Suyskens (7) fait remarquer le temps et le mode de « nuper *ferretur* » à propos de la translation. Cela indique que l'auteur écrivait loin de Mérendrée et de Tronchiennes. On doit plutôt penser à un monastère assez éloigné, où on parlait l'idiome roman.

---

(1) AA. SS., *Septembris*, t. VI, pp. 258 et sv.

(2) *Ibid.*, p. 252, n° 14.

(3) Ce manuscrit est sans doute celui de Gand, n° 499 (W. 205; St G., 154) signalé dans les *Analecta Bollandiana*, t. VI, p. 251. Il date du XVIIe siècle.

(4) C'est actuellement le codex. X. 73 de la Bibliothèque royale de la Haye (f° 83r-92r) Cfr *Analecta Bollandiana*, loc. cit., pp. 204-205.

(5) AA. SS., loc. cit., p. 253, n° 16.

(6) *Gallia christiana*, t. V, col. 236.

(7) Loc. cit., n° 17.

Or, on sait que, dans la première moitié du Xe siècle, le célèbre réformateur Gérard de Brogne a rétabli la discipline régulière dans les monastères de la Flandre : les abbayes du Mont Blandin et de Saint-Bavon à Gand, l'abbaye de Saint-Bertin, et probablement l'abbaye de Saint-Omer. Celle de Saint-Amand lui dut aussi le rétablissement de sa discipline (¹). Dès lors, il est fort probable que l'abbé Gérard, mentionné par le biographe de saint Gérulphe, soit Gérard de Brogne; le monastère où écrivit le biographe est peut-être celui de Saint-Bertin, dont provient le manuscrit qui nous livre ce prologue (²).

Quoique le terme de *nuper*, visant l'époque de la translation, soit assez élastique dans la littérature médiévale, l'auteur n'écrivit pas longtemps après la translation des reliques à Tronchiennes; on peut reculer son époque vers la moitié du Xe siècle.

La biographie de saint Gérulphe, comme il nous la retrace, semble assez légendaire. Pourquoi l'oncle tua-t-il Gérulphe? Le biographe ne le dit pas. Comment le cheval, qui était sans doute resté hors de l'église, rentra-t-il tout couvert de sang à Mérendrée? Il y a des incohérences dans cette biographie, dont le noyau lui-même, le meurtre de Gérulphe par son parent, est assez étrange. Toutes les données concordent d'ailleurs à mettre le monastère de Tronchiennes en évidence et l'on pourrait penser que la *Vita* fut écrite dans ce monastère, si d'autres arguments ne s'y opposaient. Dès lors, la tradition locale de Tronchiennes doit être du moins à la base du récit. Etaient-ce des données orales ou écrites qui furent transmises au biographe?

A prendre le chapitre 1 de l'*Adventus reliquiarum S. Gerulphi*, il semble bien que l'auteur a copié ou remanié une *Vita* plus ancienne.

L'auteur de cet écrit parle d'une *Vita* où le récit de la translation ne se trouvait pas encore ajouté (³). Or cela ne peut s'appliquer à la *Vita Gerulphi* dont nous nous occupons.

On pourrait de même chercher une allusion à une source écrite, dans la phrase suivante de la *Vita* : « *nec pudebit me .... quantum*

(¹) Cfr **Schultze**, *Gerhard von Brogne und die Klosterreform*, loc. cit., pp. 236-246. — **Sackur**, *Die Cluniacenser*, t. I, pp. 127-141.

(²) Il porte en effet, f° 84^v : « *Liber Sancti Bertini. Si quis eum abstulerit, retinuerit aut celaverit, anathema sit. Amen* »

(³) « Scripturi adventum beati et gloriosi martyris Gerulphi, ea quæ de passione eius egregie digesta sunt, præterimus ; reliqua vero partim experta, sed necdum publicata subteximus, atque in audientium fidelium sana relatione conferimus.... Nunc autem *superest* illud evolvere, quomodo sit in ea, qua sepultus erat, ecclesia extumulatus, quomodo Truncinium translatus, quomodo, inquam, in basilica S. Mariæ virginis digna cum reverentia exaltatus » *Adventus*, ch. 1-2, dans les AA. SS., *Septembris*, t. VI, p. 264.

mihi veracium testium intimatum constat relatione scripta Deo auxiliante referre » (chapitre 3), mais il faut avouer avec le P. Suyskens qu'on ne saurait dire si « relatione scripta » se rapporte à « constat » — ce qui indiquerait une source écrite — ou à « referre ». Dans l'hypothèse de l'existence d'une source antérieure, on s'expliquerait aussi que la *Vita Gerulphi* rende si bien les aspirations du monastère de Tronchiennes, car cette source antérieure doit avoir vu le jour dans ce monastère. L'auteur de l'*Adventus*, qui est un chanoine de Tronchiennes ([1]), semble y faire allusion.

Cet *Adventus reliquiarum S. Gerulphi* suit, dans tous les manuscrits, le récit de la *Vita*. Tous les manuscrits racontent aussi les pérégrinations faites en Flandre avec les reliques de saint Gérulphe, en 1080. Quoiqu'il soit difficile de décider si cette « *circumlatio* » a fait primitivement partie de l'*Adventus* ([2]), celui-ci remonte en tous les cas au XI[e] siècle. L'œuvre se termine par le récit de miracles dont le plus récent est daté de 1309.

* * *

Une autre biographie, qui se rattache à l'activité littéraire du monastère de Tronchiennes, c'est la *Vita Basini* ([3]).

Résumons d'abord les données de cette stupéfiante histoire ([4]).

Le roi **Basin** naquit d'une famille chrétienne et de souche royale. Après la mort de son père, comme le royaume lui était échu, il édifia une ville qu'il appela de son nom *Basotes*; puis il se maria et eut une fille, nommée Aldegonde, aveugle dès sa naissance. Un jour qu'il chassait dans la forêt, un cerf se présenta à lui. Il poursuivit l'animal, mais bientôt la course eut tellement fatigué les chasseurs que Basin resta seul avec deux compagnons. Après avoir poursuivi le cerf pendant trois jours et trois nuits, ils arrivèrent à un endroit,

---

([1]) Si elle a existé, elle a pu périr en 1566, lors du pillage du monastère de Tronchiennes par les Calvinistes, car une annotation manuscrite, reproduite par le P. Suyskens, au n° 19 de son commentaire (AA. SS., loc. cit., p. 252), dit : « *In Bibliotheca libros omnes vel medios secant, vel pugionibus confodiunt, vel folia evellent ac dilacerant* ».

([2]) Cette narration suit dans tous les manuscrits, mais l'auteur de l'*Adventus* ne l'indique pas dans son plan. Il est vrai que ceci n'est pas un argument péremptoire.

([3]) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 415.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1196.
Wattenbach, DGM, t. I, p. 108, n. 1.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n° 1029.

([4]) La *Vita Basini* se trouve éditée par le Bollandiste **Cuperus**, dans les AA. SS., *Julii*, t. III, pp. 671 et svv.

sillonné par la Lys, où le cerf disparut dans la forêt. Les trois hommes, fatigués, s'étendirent par terre et s'endormirent. Au milieu de la nuit, Basin s'éveilla; il vit le ciel ouvert et entendit une voix qui lui ordonna de construire trois églises en cet endroit, une dédiée à la Vierge, une dédiée à saint Jean-Baptiste, une troisième en l'honneur de saint Pierre.

Basin et ses compagnons se lèvent aussitôt et vont chercher à Basotes des ouvriers, qu'ils conduisent à l'endroit prédestiné; les trois églises furent bientôt construites. Saint Basin les fit consacrer par des évêques, et comme une huile miraculeuse y dégouttait du ciel et guérissait les malades, l'endroit devint le centre de pélérinages venus de tous les endroits de la terre. Basin y institua alors des clercs pour les besoins du culte. Un an après, à l'approche de la fête de saint Jean-Baptiste, Basin se rendit à Tronchiennes — car c'est là l'endroit prédestiné — avec un grand concours de peuple. Sa fille l'accompagna, assise sur une jument sauvage; à cette étrange condition, elle avait obtenu de suivre son père .... La jument se laissa conduire comme un agneau. Ils arrivèrent ainsi à l'église de Saint-Jean. Aldegonde pria le Seigneur et voilà que l'huile, découlant d'en haut, lui rendit la vue en touchant ses yeux. Son père, à ce moment, vint demander s'il faisait clair. Aldegonde lui répondit : « Mon père, il commence à faire jour ». Etonné, le père apprit la guérison et ils entrèrent ensemble dans l'église pour remercier Dieu. Puis, ils visitèrent la seconde église, celle de Saint-Pierre, qui était tout proche. Soudain Aldegonde redevint aveugle, on entendit un fracas épouvantable et l'église se crevassa... Saisi de frayeur, le père promit d'offrir sa fille à Dieu et entra dans le lieu saint. Au même instant, Aldegonde fut de nouveau guérie : elle se consacra à saint Pierre. Puis, sans transition, nous apprenons soudain que ses reliques reposent dans l'église de Sainte-Marie et que sa fête se célèbre le 6 des calendes de février.

Après la mort d'Aldegonde arrivèrent dans le pays des barbares, qui dévastaient et pillaient partout les églises. Ils s'approchaient déjà du monastère de Tronchiennes, lorsque Basin marcha à leur rencontre à la tête d'une foule de chrétiens. Une bataille se livra au Meldesfelt : une grande partie des païens fut exterminée, mais Basin y fut blessé à mort. Après avoir reçu le Saint-Viatique, il mourut des suites de sa blessure et fut enseveli dans l'église de Saint-Pierre. Vient alors une donnée, qui semble une ajoute : « *Cuius etiam reliquiæ requiescent cum filia eius in supradicta ecclesiæ sanctæ Mariæ virginis; eiusque sepulcrum habetur Truncinis in ecclesia sancti Petri.* » — Voilà la légende passablement étrange de saint Basin, roi et martyr.

Cette légende a déjà été étudiée, mais d'une façon incomplète.

M. Glœl, dans son article *Zur Geschichte der alten Thüringer* (1), est d'avis (2) que le nom du saint fait penser au roi des Thuringiens, Basin, dont parle la légende de Childéric. D'après lui, le nom de Basin se retrouve seulement chez les Thuringiens. La *Vita*, à l'en croire, nous porte à l'époque où le christianisme fut introduit chez les Germains, c'est-à-dire la seconde moitié du Ve siècle. Quant aux envahisseurs combattus par Basin, M. Glœl y voyait des Francs.

La question a été reprise par M. Lippert (3), avec plus d'ampleur. Il montre d'abord (4) contre Glœl, que loin d'être propre aux Thuringiens, le nom de Basin se retrouve un peu partout, et notamment un Basin apparaît comme témoin dans la charte d'Adrowald pour Sithiu, en 648 (5); de même, dans un diplôme de Clothaire III en 659 apparaît un comte Basenus (6). Il fait ensuite remarquer que, à Tronchiennes, on ne saurait parler de christianisme avant le VIIe siècle, car la tradition place la fondation de Tronchiennes en 633, et l'attribue à saint Amand (7). De plus, puisque la *Vita* cite les parents de Basin comme chrétiens, et qu'elle parle d'une armée de chrétiens au combat de Meldesfelt, le fond du récit ne saurait faire allusion au Ve siècle (8). Ces païens envahisseurs ne sauraient donc être des Francs; M. Lippert y voit plutôt des Frisons, des Danois ou des Saxons et rappelle à ce propos l'épisode de la descente en Frise du roi danois Chochilaicus, dont parle Grégoire de Tours (*Historia Ecclesiastica*, III, 3). Il en conclut que le fond de l'histoire doit retracer des faits du VIIe siècle (9). Mais alors, où chercher ce royaume indépendant, dont Basin était le chef? Inutile de dire qu'on ne saurait le trouver et M. Lippert en conclut avec raison qu'il faut se défier de cette histoire du roi Basin (10). Quant à Basotes, ce pourrait bien désigner Baesele, dans le pays de Gand (11).

(1) Cet article a paru dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. IV, pp. 197-240.

(2) *Ibid.*, pp. 237 et svv.

(3) *Beiträge zur ältesten Geschichte der Thüringer*, dans le *Zeitschrift für Thüringische Geschichte und Alterthumskunde*, t. III, de la nouvelle série, fascicule 3, pp. 292-302 : *Exkurs I. Sankt Basinus*; *Ibid.*, t. IV, fasc. 1 et 2, pp. 91 et svv. : *Vita Basini.*

(4) *Op. cit.*, t. III, pp. 293-294.

(5) **Pardessus**, *Diplomata*, t. II, pp. 88, no 312.

(6) *Ibid.*, pp. 111, no 334.

(7) Loc. cit., p. 294.

(8) Loc. cit., p. 295.

(9) Loc. cit., pp. 297-298.

(10) Loc. cit., p. 298.

(11) *Beiträge...* cités, t. IV, p. 96 : « Basingasele in pago Gandinse ». C'était de fait une dépendance de Tronchiennes. Cfr **De Vlaminck**, *La Ménapie et les contrées limitrophes. La Flandre et ses attenances au haut moyen âge*, pp. 144, 158. Anvers, 1879.

M. Lippert a le mérite d'avoir fixé ces quelques points et de fournir ainsi des éléments à la critique de cette légende. Mais il nous paraît avoir pris trop au sérieux ces données de la *Vita Basini* : c'est une légende d'ailleurs fort postérieure. De quand peut dater cette biographie? M. Lippert s'en est occupé (1) aussi et fait remarquer que, aux chapitres 3, 4, 11, l'auteur appelle le monastère de Tronchiennes « *altum monasterium* ». Or, ce nom n'apparaît que depuis la restauration de l'abbaye en 884, par Baudouin II de Flandre, après que les Normands l'eurent détruite en 880 (2). De plus, la *Vita* en parlant de la Lys, l'appelle *Leia*, ce qui révèle l'existence du flamand « *Leie* ». Mais M. Lippert ignorait la date du manuscrit de la *Vita Basini* (3) : cette date nous est indiquée par les *Analecta Bollandiana* (4). Le manuscrit de Tronchiennes employé par Cupérus, date du XIIe-XIIIe siècle. C'est de cette époque que doit dater la *Vita*.

En supposant donc que les faits se soient passés au VIIe siècle, on conçoit le peu de crédit dont peut jouir la *Vita*. Elle est certainement légendaire, mais peut se baser sur des réalités dont nous nous représentons comme suit la teneur. Basin était peut-être un propriétaire franc, habitant Baesele. Cet alleu fut sans doute donné au monastère de Tronchiennes; on pourrait ainsi expliquer que Baesele en était une dépendance au moyen âge. Devenu bienfaiteur de l'abbaye, Basin put y être enseveli après sa mort et c'est ainsi que la présence de son corps au monastère se comprendrait, de même que la vénération qui s'attacha à sa mémoire.

M. Lippert (5), nous l'avons vu, semble admettre que Basin fut de fait tué par des barbares. Mais ce meurtre, n'est-ce pas plutôt une donnée sortie de l'imagination de l'hagiographe, en rapport avec le souvenir, vivant par la tradition, de la destruction de Tronchiennes par les Normands, les « *homines mali* » dont parle la *Vita*? Le titre de martyr octroyé à Basin est en concordance avec le but évident de rehausser le monastère et le saint qui y reposait. C'est sans doute dans un même but de glorification que l'on décora Basin du titre de roi : mais l'auteur, ou la tradition qu'il met par écrit, a pu y être induit par la ressemblance du nom de Basin avec celui du roi de Thuringe dont parle la légende de Childéric. L'homophonie de *Truncinium* (Tronchiennes) et de *Thoringia* (Thuringe) a pu conduire au

---

(1) Loc. cit., t. III, pp. 301 et sv.; t. IV, pp. 92 et sv.
(2) Ceci avait déjà été noté par le Bollandiste Cupérus (AA. SS., loc. cit, p 671, no 9.
(3) Loc. cit., t. IV, p. 92.
(4) Tome III, p. 207.
(5) Loc. cit., t. III, p. 297.

même rapprochement (¹). Cette légende de Childéric devait d'ailleurs être connue, soit par le peuple, soit dans les monastères : l'œuvre de Grégoire de Tours et des chroniques médiévales qui en sont sorties ont dû certainement la répandre.

Pour le reste de la légende, c'est un ramassis de divers thèmes hagiographiques, agencés péniblement. La fondation de *Basotes* est une donnée inventée par suite de la qualité royale de Basin et peut-être de l'existence de Baesele. Le thème du cerf, attirant le chasseur dans un lieu où le dirige la Providence, est une variante du cerf providentiel, si commun dans la littérature hagiographique du moyen âge. Il suffira de rappeler les vies postérieures de saint Hubert, celle de sainte Begge, la légende de Clovis et de Charlemagne dans l'épopée française, pour ne citer que des personnages de l'époque mérovingienne ou carolingienne. L'ordre céleste de construire trois églises à Tronchiennes est évidemment une légende locale postérieure, inventée pour expliquer l'origine de ces églises. Le miracle de l'huile, dégouttant du ciel, n'est pas non plus un thème isolé (²) : on peut se rappeler la légende identique de l'huile sainte au baptême de Clovis, rapportée par la *Vita Remigii* d'Hincmar de Rheims et les *Annales Bertiniani* (anno 869). Quant à la fille malade, de race royale, visitant un sanctuaire pour y chercher la guérison, nous la retrouvons dans la *Vita Odæ*, la *Vita Gudulæ*, la *Vita Beggæ;* dans ces romans hagiographiques aussi la jeune fille fait le voyage à cheval, tout comme Aldegonde. L'influence

---

(¹) Cette hypothèse n'est pas admise par **M. Kurth** (*Histoire poétique des Mérovingiens*, pp 207-208). Il soutient que Rosweyde et Saussaye, dans leur Hagiologe, sont les premiers à donner le titre de *roi* à saint Basin. Du silence du martyrologe de Galesinius (1578) et de la lettre de visitation des reliques de Corneille Jansen, premier évêque de Gand – silence uniquement dicté par une sage réserve — M. Kurth conclut que le titre de *roi* fut seulement donné à Basin, vers le XVIe siècle, par des érudits, qui toutefois n'osèrent pas aller jusqu'à l'identifier avec le roi de Thuringe. M. Kurth doit avoir eu ici une distraction, car la *Vita*, du XIIe-XIIIe siècle, octroie déjà ce titre à Basin (ch. 1 « Beatus Basinus *rex* ac martyr . . ») De même M. Kurth ne pense pas qu'on ait été induit à ce titre par l'homophonie de *Thuringia* et *Truncinium*, mais le texte de l'annotation à la chronique de Tronchiennes reproduit précisément, à notre avis, le raisonnement que s'est fait soit la tradition légendaire, soit l'auteur de la *Vita* L'influence de la légende de Chilpéric nous semble être certaine pour le titre de *roi* accordé à Basin. Rosweyde d'ailleurs, un des premiers, d'après M. Kurth, à intituler ainsi le saint, dans le texte qu'il consacre à Basin, ne fait que reproduire une annotation du XVe siècle, faite en bas du 1r feuillet du manuscrit de Gand 449 (= Ms. de la *Vita*) : *Pridie Idus Iulii*, etc. (Cfr *Analecta Bollandiana*, t. III, p. 205). Sur le sarcophage de Basin à Tronchiennes, on le représente avec un lis sur la poitrine, dans l'idée que ce fut un roi de France; cette représentation iconographique (cfr AA. SS., loc. cit., p. 671, nº 7) ne peut devoir son origine qu'à la légende. Le lis n'apparait dans les armes des rois de France qu'au XIIe siècle (Cfr **M. Gourdon de Genouillac**, *L'Art héraldique*, p. 224. Paris, 1589). — **M. Lippert** aussi est d'avis que la légende a influencé l'iconographie (loc. cit , t. IV, p. 94).

(²) Cfr **Lippert,** loc. cit , t. III, p. 296.

d'Aldegonde sur le cheval sauvage n'est qu'une variante du pouvoir universel des saints sur le règne animal. Quant à la mort de Basin au *Meldesfelt*, n'est-ce pas une réminiscence de la mort de saint Oswald, roi d'Angleterre, tué dans un combat contre le roi païen Penda, en août 642, au *Maserfeld?* L'identité du fait et de la mort de Basin est frappante : des deux côtés, c'est un saint, un roi, tombant pour la défense de son territoire, dans une lutte avec des païens, et cela à un endroit dont le nom diffère peu de part et d'autre. La combinaison du souvenir des invasions normandes, d'un saint Basin, décoré préalablement du titre de roi et de martyr, l'existence du lieu appelé *Meldesfelt*, ou *Melsvelt*, terrain donné au monastère de Tronchiennes par le comte Ivan d'Alost (1), ont pu appeler l'attention sur l'épisode de saint Oswald et donner naissance au récit de la mort de Basin.

Toute cette *Vita*, d'ailleurs, est un amalgame étrange de souvenirs et de thèmes hagiographiques, dont le lien doit être cherché dans l'imagination populaire. Ainsi cet épisode de l'église qui se crevasse au moment où Basin et sa fille veulent y entrer, n'est-ce pas une réminiscence de l'écroulement partiel de l'église de Tronchiennes en 1075 (2)? Toute cette *Vita* est tellement étrange qu'on peut bien admettre une formation légendaire de ce genre. Nous ne nous flattons pas d'avoir résolu les difficultés que présente cette *Vita* : du moins avons nous proposé quelques solutions qui peuvent en expliquer l'origine et la formation. L'ensemble n'en reste pas moins étrange et ce document est à ranger parmi les pièces hagiographiques les plus curieuses, mais aussi les plus ineptes.

Qui est cette Aldegonde, fille de Basin? La *Vita* nous apprend qu'on en possédait des reliques au monastère (3), conservées dans la même châsse que les restes de Basin. On a vite fait de nouer des relations de parenté entre les saints qui sont enterrés ensemble ou dont les reliques sont conservées dans un même reliquaire : l'origine des *Gesta martyrum romains* (4) en est un exemple instructif. Peut-être qu'on conservait à Tronchiennes des reliques d'Aldegonde de Maubeuge (5), qui ont fourni le point de départ de cette généalogie, à moins d'admettre l'existence réelle d'une Aldegonde, enterrée à Tronchiennes avec son père.

---

(1) En 1183, le comte Ivan d'Alost introduisit les Prémontrés à Tronchiennes et leur donna sans doute à cette occasion le *Melsvelt*. Cfr **Miræus**, *Codex donationum piarum*, ch. 94.

(2) **Sanderus**, *Flandria illustrata*, t. I, p. 309.

(3) « Cuius etiam requiescunt cum filia eius... », *Vita*, ch. 11 (AA. SS., loc. cit., p. 672).

(4) Cfr **A. Dufourcq**, *Etude sur les Gesta martyrum romains* (83e fascicule de la *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*). Paris, 1900.

(5) On avait p. ex. des reliques de cette sainte à Saint-Bavon de Gand, qui n'était pas loin de Tronchiennes. Cfr L'inventaire publié par **Wattenbach** dans le *Neues Archiv*, t. VIII, pp. 374-376.



L'auteur de la *Vita Basini* doit être un chanoine de Tronchiennes, comme le prouvent les allusions aux églises de cette localité et aux reliques possédées par le monastère. L'emploi de *Leia* pour *Legia* prouve d'ailleurs que c'est un Flamand. Il a écrit dans un style biblique (1) et plusieurs phrases sont d'ailleurs visiblement empruntées à l'Ecriture Sainte (2).

* * *

Après les productions hagiographiques se rattachant aux saints de Tronchiennes, nous rencontrons enfin la biographie de saint Eleuthère, premier évêque de Tournai.

Saint Eleuthère (3) est fort peu connu. Tout ce qu'on peut dire, avec M. J. Warichez (4), c'est qu'il fut évêque de Tournai au commencement du VIe siècle, après la conversion de Clovis. On peut croire que saint Remi, qui par sa haute situation était l'organisateur tout désigné de la hiérarchie épiscopale dans le Nord de la Gaule, a aussi prodigué sa sollicitude épiscopale à Tournai et qu'il lui a donné comme évêque un personnage du palais, Eleuthère.

Le Bollandiste Henschenius (5) et Ghesquière (6) distinguent deux biographies de saint Eleuthère, la *Vita I*, qui daterait d'après eux d'avant les invasions normandes (7), la *Vita II* — qui contient et continue la première — mise sur le compte d'un auteur qui se dit contemporain de l'évêque Heidilon (880-902) (8).

---

(1) P. ex. « Sanctus Basinus ... obviavit eis in campo qui usque hodie vocatus est Meldesfelt *et* occidit *et* trucidavit maximam partem *et* alios fugavit *et* ibi vulneratus fuit sanctus Basinus usque ad mortem. » *Vita*, ch. 11 (loc. cit., p. 672).

(2) P. ex. au ch. 9 : « et ecclesia dedit magnum sonum, et scissus est paries a summo usque ad terram » (Cfr *St Mathieu*, ch. 27, v. 51, et *St Marc*, ch 15, v. 38.

(3) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis*, p. 420.
Potthast, BHMA, t. II, v° Eleutherius.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 305.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n°s 2455-2470.

(4) *Les Origines de l'église de Tournai*, pp. 43 et svv. L'épiscopat d'Eleuthère nous semble bien prouvé par M. Warichez : le siège devait être à Tournai. **M. D'Herbomez,** dans sa critique de la dissertation de **M. Warichez** (*Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. LXIV, pp. 402-404) ne veut pas admettre qu'Eleuthère ait été évêque de Tournai; il croit que le saint fut évêque à Tournai. Pour quel siège? C'est ce que **M. D'Herbomez** ne dit pas. M. Warichez a aussi montré que tous les calculs des Bollandistes ne se basent pas sur un fond solide; on ne saurait préciser l'époque de de l'épiscopat d'Eleuthère.

(5) AA. SS., *Februarii*, t. III.

(6) AA. SS., B., t. I.

(7) AA. SS. B., *tom. cit.*, p. 467, n° 18.

(8) *Ibid.*, loc. cit., n° 19.

Tel n'est pas l'avis de M. Warichez [1], qui a très bien étudié ces documents hagiographiques et dont nous faisons nôtres les conclusions. Ces deux biograpies — *Vita I* et *Vita II* — ne doivent former qu'une seule et même *Vita* au fond, dont la genèse doit être cherchée dans l'imagination pieuse du chanoine tournaisien Henri, qui vécut au XII[e] siècle. L'auteur des ***Historiæ Tornacenses*** [2], qui se déclare contemporain et témoin auriculaire des révélations du chanoine, nous raconte que le soir du 21 avril 1141, quand la séparation de Tournai-Noyon s'annonçait dans un avenir rapproché, le jeune chanoine Henri s'était rendu à l'église Notre-Dame. Tout à coup, il se sent ravi dans un parterre fleuri où quatre hommes, vêtus de blanc, tenant en main des chandeliers et des encensoirs, se dirigent vers lui. Derrière ces acolythes marchent trois personnages ornés des insignes épiscopaux. Celui du milieu porte inscrit sur sa mitre d'or : ***S. Eleutherius episcopus***, celui de droite : ***S. Eligius episcopus***, celui de gauche : ***S. Acharius episcopus***. Eleuthère s'approche d'Henri, lui remet sa biographie et en ordonne la lecture à haute voix. Puis le saint reprend le livre, et l'apparition s'évanouit. Le vendredi suivant, interrogé par le doyen du chapitre, Henri se met à réciter, de mémoire et mot à mot, la biographie qu'il a lue six jours auparavant dans la vision [3]. Or, c'est la *Vita I* des Bollandistes, ou, si l'on veut, les deux premiers chapitres de la *Vita II* — qui contient la première avec quelques différences insignifiantes — avec une partie du chapitre V de celle-ci. Quelques jours après, Henri est favorisé d'une seconde extase. D'aucuns — parmi lesquels l'auteur des ***Historiæ Tornacenses*** — le voient étendu à terre, les yeux clos [4]. Henri raconte, en s'éveillant, le récit de la première élévation des reliques du saint et le met par écrit [5].

Quarante jours plus tard, le vendredi avant la Saint-Laurent, nouvelle révélation, à laquelle assiste encore le chroniqueur. D'après celui-ci, on pouvait entendre le jeune chanoine lire distinctement quelques miracles d'Eleuthère. Or, c'est le chapitre VII de la *Vita II*, tout comme l'extase antérieure en a fourni le chapitre VI. Quant au chapitre III de cette biographie [6], commençant par les mots : « ***In illis diebus*** »,

---

(1) *Op. cit.*, pp 10-16.

(2) MGH, SS., t. XIV, pp. 328 et svv.

(3) « Vitam beati Eleutherii quam ante sex dies in extasi legerat, memorie revocatam, cunctis audientibus, acsi orationem dominicam cursim legere cœpit. » MGH, loc. cit, p. 328.

(4) « .... eum super terram, clausis oculis, acsi exanimem iacentem conspicimus » *Ibid.*, p. 329.

(5) « ... de extasi vero reversus, ea quæ legerat, scripsit. » *Ibid.*, loc. cit

(6) AA. SS., B., t. I, pp. 482 et svv.

c'est un récit intercalaire attribué à un prêtre du nom de Fériol (1), qui prétendit en tenir les détails d'Heidilon (2).

L'auteur y raconte la guérison de l'aveugle Mantilius, sur le modèle de celui de Jéricho dans l'Évangile (S. Luc, chapitre XVIII, v. 35-43) et la guérison du lépreux Peritius, sur le modèle du paralytique près de la Porte Probatique (S. Jean, chapitre V, v. 1-8). Avec l'expression *in illis temporibus* commence une longue interpolation qui forme le chapitre IV de la *Vita II*, où l'on raconte un synode supposé tenu en 520 par Eleuthère, contre l'hérésie trinitaire (3).

A ces preuves internes s'ajoutent des indices externes pour prouver que la *Vita* est une œuvre tardive.

Ainsi, Sigebert de Gembloux, au XIe siècle, dans son *Liber de Scriptoribus ecclesiasticis*, où il a rassemblé les noms de tous les auteurs qu'il connaît ou qu'on lui a renseignés, ne cite pas la *Vita Eleutherii*. De plus, M. Warichez a pu trouver, dans le manuscrit no 169 de la Bibliothèque de Tournai, un témoignage positif. Des trois parties dont se compose ce manuscrit, la seconde contient la biographie d'Eleuthère et la troisième la légende *De antiquitate urbis Tornacensis*. Une main contemporaine a écrit en tête des deux parties mentionnées, les vers syllabiques suivants :

Erat Tornaci clericus
Puer, civis, canonicus,
Henricus dictus nomine,
Alumnus magne Domine,
Cui revelantur omnia
Huius libri sequentia,
Que fuerunt igni data
A gente nimis alata (4).

On peut donc conclure que la genèse de la biographie d'Eleuthère doit être cherchée dans l'imagination du chanoine Henri (5), et que les divers

(1) *Ibid.*, p. 473, nos 29-30.

(2) *Vita II*, ch. 40-41. « Hoc etiam silendum non arbitror, quod ab episcopo Hedilone mihi relatum est. »

(3) AA. SS B, loc. cit., pp. 480-487. **M. Warichez** (*op. cit.*, p. 13, n. 2) explique comme suit l'origine de cette légende. L'église de Tournai, incorporée à Noyon, cherchait à la fin du XIe et au début du XIIe siècle, lors des tentatives de séparation, dans la grandeur de son passé, des motifs pour revendiquer sa liberté. En attribuant à saint Eleuthère, contemporain de l'arianisme, l'honneur de l'avoir combattu dans un concile, on montrait et l'excellence de l'église dont il était le chef et les titres de cette église à l'indépendance Toute la biographie d'Eleuthère tend d'ailleurs vers ce but.

(4) **Warichez,** *op. cit.*, p. 14 Ce texte avait déjà été édité dans BCRH, 1o sér., t. II, pp 72 et sv.

(5) Contre cette conclusion semble plaider l'âge du manuscrit K. 780. (766) de la Bibliothèque de Rheims, daté du XIe siècle par le *Neues Archiv* (II, 310), mais l'évaluation de cette revue est, au commencement de la collection, presque toujours inexacte.

épisodes furent fondus ensemble avec des intercalations postérieures (chapitre III-IV de la *Vita II*). Le tout forme la biographie éditée par Henschenius et Ghesquière (*Vita II*); la *Vita I* ne peut être qu'un fragment de cette compilation.

Le but de grandir l'église de Tournai s'y rencontre à chaque pas. Eleuthère est sacré évêque par le pape, qu'il va visiter à Rome. Il fait des prodiges innombrables, il combat l'arianisme, il ressuscite les morts, etc. En raison de la postériorité de la *Vita*, il est inutile d'insister sur les légendes et les anachronismes : il suffira de dire que au n° 1 du chapitre I, Eleuthère est contemporain de Dioclétien, au n° 15 du chapitre 3, le saint est devenu contemporain de Clovis (1). L'hagiographe a déplacé son héros dans un espace de trois siècles!

Cette biographie d'Eleuthère fut reprise par le frère mineur Guibert de Tournai (1283), qui la remania sans y ajouter des détails dignes d'être relevés (2).

*
* *

Avant d'en finir avec les saints du diocèse de Tournai, il reste encore à parler d'une légende hagiographique, racontant l'histoire d'un saint fort obscur, **saint Arnoul** (3). Le corps d'Arnoul a reposé longtemps à Cysoing, sans qu'on y célébrât sa fête.

La *Vita Arnulfi* (4) est écrite en vers dimètres catalectiques, divisés en strophes de trois vers. Elle doit avoir été écrite par un chanoine de Cysoing, car il dit, en parlant des pèlerins qui viennent au tombeau d'Arnoul, un fil d'argent au cou : « *Huc venire vidimus ...* » Puis, racontant la translation d'Arnoul, il dit :

Sanctum nocte sustulit
Et in caput transtulit
Præsentis Ecclesiæ

Pour autant que permet d'en juger la technique des vers, cette *Vita* métrique doit dater du XIIe-XIIIe siècle. Elle décrit le saint et son entourage d'après les idées de cette époque, et semble unique-

(1) AA. SS B., t. I, pp. 475 et 483.
(2) Éditée dans les AA. SS., *Februarii*, t. III, pp. 196-202.
(3) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, p. 414.
Potthast, DGM, t. II, p. 1182.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, n° 688.
(4) Elle est éditée dans les AA. SS., *Februarii*, t III, pp. 586 et svv. d'après le manuscrit du monastère de Marquette, près de Lille. Le commentaire des AA. SS. (loc. cit.) se base sur des données d'érudits du XVIe siècle et ne saurait servir à élucider l'histoire obscure de saint Arnoul.

ment inspirée de la légende populaire. Arnoul aurait été l'écuyer d'un seigneur puissant « armiger cuiusdam militis »; il était aussi intendant de la maison seigneuriale. Sa charité le poussait à voler son maître pour donner des aumônes aux pauvres. Cette manière de pratiquer la vertu lui attira beaucoup de misères, dont il sortait toujours victorieux grâce aux miracles que Dieu se plaisait à prodiguer à son serviteur. Un jour le seigneur et son écuyer partent en voyage. Ils sont assaillis par des brigands : Arnoul donne à son maître l'occasion de fuir et se laisse prendre par les brigands. Ceux-ci le pendent aux branches d'un arbre. D'après la légende, l'arbre brillait souvent d'une vive lumière et plusieurs miracles s'y passèrent : aussi l'écorce de l'arbre fut enlevée peu à peu par les pèlerins qui tenaient à emporter une relique; quant à la corde, qui servit à la pendaison du saint, on la mettait au cou à ceux qui souffraient de la fièvre. Pourtant, Arnoul se vit forcé d'apparaître à une vieille femme pour protester contre l'irrévérence des pèlerins autour de son tombeau. La vieille répéta cet avertissement au prêtre de l'endroit qui finit par transporter le corps dans l'église de Cysoing.

On le voit, la légende ne fournit aucune donnée chronologique ou topographique; tout est vague, indécis. On peut croire, en raison même de l'époque de la *Vita*, qu'on se trouve ici devant un roman hagiographique. Préciser la figure d'Arnoul est impossible, les sources manquent totalement. D'après la tradition le saint aurait vécu au VIIIe siècle [1]; c'est pour ce motif que nous en avons dit quelques mots à propos de sa *Vita*, qui clôt les productions hagiographiques relatives aux saints du diocèse du Tournai.



---

(1) AA. SS., loc. cit. Peut-être que la vénération de reliques d'un saint Arnoul à Cysoing est due à la présence de reliques de saint Arnoul de Champagne, mort au Xe siècle, ou de saint Arnoul de Soissons, mort en 1087 et enterré à Oudenbourg. Toutefois, en l'absence de tout document, on ne saurait trancher la question.

IV

Diocèse de Térouanne

L'histoire de l'origine et des premiers temps de ce diocèse est obscure. On sait bien que le pays des Morins fut évangélisé au III[e] siècle par saint Fuscien et saint Victoric (1), et au IV[e], par saint Victrice, évêque de Rouen (2), mais l'existence d'un siège épiscopal à Boulogne avant le VII[e] siècle est loin d'être prouvée (3). Il est bien vrai que Hincmar de Reims dit : « *Atrebatis, Veromandis et Bononia* .... **antiquiores** *sedes cum episcopis propriis in Remorum provinciæ extiterunt, quam castrum Montis Lauduni inter sedes computaretur* .... (4) ». Or, comme l'évêché de Laon doit dater du VI[e] siècle, on pourrait conclure de ce passage à l'antiquité de l'évêché des Morins. Mais Hincmar, en différend avec Hincmar de Laon, son neveu, voulait rabaisser l'église de son adversaire par cette apostrophe en insistant sur son origine relativement récente ; son autorité est donc de peu de poids en l'occurence. Il est bien vrai aussi que Lambert de Saint-Omer (1120), dans sa liste épiscopale (5), cite *Audmundus* et *Athalbertus* comme prédécesseurs de saint Omer, mais la postériorité de ce document lui enlève toute valeur pour les présentes controverses. Nous croyons

---

(1) Les biographies des saints Fuscien et Victoric n'ont aucune valeur; elles appartiennent à un cycle de *Vitæ*, coulées toutes dans un même moule, et dont le prototype est la *Vita Quintini*. Cfr **P. Geraets**, *Les premiers saints de la Gaule Belgique (Rapport sur les travaux du Séminaire Historique* pendant l'année 1897-1898, par l'abbé **Theissen**, dans l'*Annuaire de l'Université de Louvain*, 1899, pp. 360 et svv.).

(2) Cfr **E. Vacandard**, *Saint Victrice, évêque de Rouen* (IV[e]-V[e] siècles). Collection *Les Saints*. Paris, 1903.

(3) On peut consulter **Haigneré**, *Etude historique sur l'existence d'un siège épiscopal à Boulogne avant le VII[e] siècle*. Boulogne, 1856.

(4) *Hincmari opera*, éd. **Sirmond**, t. II, p. 731.

(5) MGH, SS, t. XIII, p. 389.

donc avec le Bollandiste Stilting [1], que saint Omer a dû être le premier évêque de Térouanne.

* * *

Saint Omer [2] naquit dans la région de Constance à l'endroit appelé *Guldindal*, de Friulphe et de Domitta [3]. A la mort de Domitta, Friulphe et son fils, dit l'hagiographe, entrèrent au monastère de Luxeuil en Bourgogne, alors soumis à l'abbé Eustase [4]. Celui-ci conseilla aux deux hommes d'embrasser la vie monacale; ce conseil fut suivi [5]. Grâce à saint Achar, évêque de Noyon-Tournai, Omer fut consacré évêque de Térouanne. Les contrées comprises dans les limites de ce diocèse se trouvaient encore plongées dans le paganisme [6]; les fruits de l'évangélisation des saints Fuscien, Victoric et Victrice avaient péri sans doute au cours des invasions. Omer se mit courageusement à l'œuvre et fut bientôt secondé, comme nous l'avons vu à propos de la *Vita Mummolini*, par des compatriotes, Mommelin, Bertin, Ebertramne; il leur confia la construction d'un monastère à Sithiu, domaine qu'il avait reçu du noble Adroald, en 650 [7]. Mommelin en fut abbé jusque 661, année où il devint évêque de Noyon-Tournai : Bertin lui succéda [8]. En 663, sur une colline voisine du nouveau monastère, Omer et Bertin avaient élevé, à frais communs, une église avec un cimetière, dédiée à la Vierge. Omer déclara cette église propriété de l'abbaye et l'affranchit de toute suprématie épiscopale [9]. L'évêque de Térouanne était alors devenu

---

(1) AA. SS. B., t. III, pp. 606-608, nos 17-22.

(2) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, vo Audomari.
Potthast, BHMA, t. II, pp. 1185-1186.
A. Molinier, SHF, t. I, no 429.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, nos 763-776.

Nous employons l'édition des AA. SS. B., t. III, pp. 623 et svv.

(3) *Vita Audomari* 1, ch. 3.

(4) *Vita* ch. 3-4. Nous avons déjà dit, à propos de saint Mommelin, que la présence de saint Omer à Luxeuil est attestée par Jonas de Bobbio dans sa *Vita Columbani* (II, 8).

(5) *Vita*, ch. 4.

(6) *Vita*, ch. 5-6.

(7) Le diplôme se trouve dans le *Cartulaire de Saint-Bertin*, éd. **Guérard**, p 18.

(8) *Vita*, ch. 12-14.

(9) Le diplôme se trouve dans le *Cartulaire* cité, p. 23, avec erreur de date. Cet acte, tel qu'il nous est conservé, paraît suspect. Il peut avoir été remanié par les moines de Saint-Bertin, lors de leurs difficultés avec les chanoines de Saint-Omer, qui gardaient injustement l'église de Sainte-Marie. Les souscriptions de l'acte ont été attaquées par le Bollandiste **Stilting** dans son commentaire sur saint Bertin (AA. SS. B., t V, pp. 583 et svv.). C'est parmi ces souscriptions qu'on trouve celle d'Omer : « Hæc abocellis feci et alius manum meam tenens scripsit et subscripsit » (loc. cit., p. 26.)

infirme et aveugle ([1]); il dut mourir peu après, au 1er Novembre ([2]), peut-être vers 670 ([3]). On l'ensevelit dans le l'église de Sainte-Marie, conformément à ses dernières volontés ([4]). Ce fut l'abbé **Bertin** ([5]) qui s'occupa de cette pieuse besogne ([6]). Cet abbé administra avec dévouement le monastère de Sithiu; nous l'avons vu plus haut faire un échange de terres avec l'évêque Mommelin, en 663. Il sut, par de bonnes relations avec les riches propriétaires des alentours et par des achats, augmenter le temporel de l'abbaye. En 682, le roi Thierry III concède à l'abbaye l'immunité des biens qu'elle a acquis au fisc royal d'Attigny, sauf en ce qui concerne les corvées de voitures ([7]). En 685, le noble Amalfride donne sa *villa* d'Honnecourt, sur l'Escaut ([8]), donation confirmée en même temps que la possession du monastère de Sainte-Marie, par Thierry III ([9]). Les immunités du monastère furent confirmées en 691 par Clovis III ([10]). On le voit, l'administration de Bertin fut prospère. Devenu vieux, il confia vers 700 l'administration à Rigobert. Celui-ci construisit l'église de Saint-Martin ([11]), et acheta, en 704, la *villa* de *Rumliaco* ([12]). Vers 707, Rigobert fut remplacé par Erlefride, qui augmenta encore, par des achats, le temporel de Saint-Bertin ([13]).

Pendant l'abbatiat de Bertin, à Sithiu, beaucoup d'étrangers avaient afflué à l'abbaye ([14]). Parmi ceux-là se trouvaient quatre Armoricains :

([1]) *Vita*, ch. 14.

([2]) « KL. NOVEMB. .... In Sidio monasterio dep̄ sc̄i Audomari conf̄. » *Codex Wissemburgensis du martyrologe hiéronymien* (AA. SS., *Novembris*, t. II, p. [139]).

([3]) AA. SS. B., t. III, p. 613, no 37. Une courte chronique des évêques de Térouanne, publiée par **A. Wauters**, dans BCRH, 4e sér., t. III. pp. 90-91, fait mourir saint Omer en 697 : cette date est certainement erronée. Jean d'Ypres, dans sa chronique de Saint-Bertin (ch I, pars 14) donne la date de 665.

([4]) Cfr le privilège de Sainte-Marie : » in cuius locello corpusculum meum, post obitum meum, ibidem depositus vel conditus .... « *Cartulaire de Saint-Bertin*, éd. **Guérard**, p 23.

([5]) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, vo Bertin.
Potthast, BHMA, t II, pp. 1212-1213.
A. Molinier, SHF, t. I, no 516.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, nos 1290-1298.

([6]) *Vita Audomari* I, ch. 16. — Cfr **O. Bled**, *Les reliques de Saint-Omer*, pp. 8-10. Paris, 1897.

([7]) MGH, *Diplomata*. t. I, p. 48; **Pardessus**, *op. cit.*, t. II, p. 190.

([8]) *Cartulaire de Saint-Bertin*, p. 29, ch. XI.

([9]) MGH, loc. cit., t. I, p. 50; **Pardessus**, *op. cit.*, t. II, p. 202.

([10]) MGH. loc. cit., t. I, p. 52; **Pardessus**, *op. cit.*, t. II, p. 215.

([11]) *Cartulaire de Saint-Bertin*, p 38, ch. XVII.

([12]) *Ibid.*, p. 38,

([13]) *Ibid.*, p. 39.

([14]) *Vita Winnoci*, ch. 1.

Quadanoc, Ingenoc, Madoc et **Winnoc** (1). L'abbé, voyant leur zèle, les reçut dans son monastère et les admit comme moines. Comme ils se montraient zélés observateurs de la règle et bons travailleurs, il leur ordonna de construire une *cella*, une abbaye, dans le pays de Térouanne (2) : il y avait reçu, en 694, un domaine d'un certain Heremarus (3) et voulait en profiter pour multiplier les habitations et les lieux de refuge, rares dans ces solitudes (4). Winnoc, ses trois compagnons et quelques moines s'y rendirent et fondèrent ainsi le monastère de Wormhout. Après la mort des trois autres Bretons, Winnoc en devint abbé (5). Il mourut probablement vers 717 (6). Quant à saint Bertin, il mourut vers 709 (7) et fut enseveli dans l'église de Saint-Martin.

De même que l'histoire et les biographies d'Omer, de Bertin et de Winnoc sont intimement unies, de même leurs *Vitæ* présentent un ensemble, dû à un seul et même auteur.

Le plus ancien manuscrit où les trois *Vitæ* se trouvent provient de Molsheim, en Alsace, et date du Xe siècle (8). Il présente les trois biographies dans un ordre suivi, rédigées de telle façon que la *Vita Bertini* n'est que la continuation de la *Vita Audomari*, tout comme la *Vita Winnoci* se rattache de suite à la *Vita Bertini*. En effet la *Vita Bertini*, dans l'édition des Bollandistes, commence en réalité au chapitre 6 et le début se rattache directement au récit de la mort de saint Omer, dernier chapitre de la *Vita Audomari*; à son tour le

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch**, *Verzeichnis*, vo Winnoci.
Potthast, BHMA, t. II, p. 1640.
A. Molinier, SHF, t. I, no 532.
Wattenbach, DGM, t. I, pp. 430.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, nos 8952-8956.

(2) *Vita Winnoci*, ch. 2.

(3) La charte d'Heremarus est citée par Jean de Saint-Bertin dans son *Chronicon*, ch. I, *pars* 13. » ... Quibus Heremarus iam dictus villam suam Wormhoult cum appendiciis eius privilegii sui assertione firmavit, quod sic incipit : » Omnibus præsentibus et futuris, qui christiana censentur, etc. Actum in Sithiu monasterio Kalendis Novembris anno I Hildeberti regis. « Cfr aussi *Vita Winnoci*, ch. 2.

(4) *Vita*, ch. 2.

(5) « Post decessum vero supradictorum trium virorum, Quadanoci videlicet, et Ingenoci, et Madoci, S. Bertinum conventiculo fratrum inibi degentium beatum concessit processe Winnocum ... » *Cartulaire de Saint-Bertin*, p. 40.

(6) AA. SS. B, t. VI, p. 399, no 22.

(7) **Folcuin** (*Cartulaire de Saint-Bertin*, p. 41) donne l'année 698; mais elle ne concorde pas avec la 15e année de Childebert III; celle-ci est l'année 709. Le même auteur donne 54 ans de prélature à Bertin.

(8) C'est le manuscrit employé par les Bollandistes dans leur édition des AA. SS., *Septembris* (t. III, pp. 396-400); il était anciennement en leur possession et portait la cote : *Ms.* ✠ 86. Actuellement, c'est le manuscrit no 8318-8320 de la Bibliothèque royale de Bruxelles.

début de la *Vita Winnoci* continue le récit de la *Vita Bertini*; ces trois *Vitæ*, éditées séparément par les Bollandistes, ne constituent donc qu'une et même biographie [1].

L'examen interne de ces trois *Vitæ* prouva à toute évidence qu'elles sont dues à la plume d'un seul auteur. Le tableau suivant le montrera :

Vita Audomari.	Vita Bertini.	Vita Winnoci.
Ch. 3. Hic igitur agius pontifex ...	6. Agius igitur prædictus abbas ...	1. agius Christi confessor ....
20. in quo agius Christi confessor iacuit ...	8. Tunc agius Christi confessor ... — 10. Hinc agius Christi confessor	
7. venerabilis senex	10. venerabilis senex	
18. ... sicut per prædictum suum agium confessorem.	12. Sicut per suum agium confessorem ..	
7. prolixum *æstivi diei* spatium ... — parvum pausandi spatium	13. ... per prolixum annorum spatium ...	7. meridianam *æstivi diei* horam ..
17. per prolixa annorum spatia ... — 19. Parvo igitur spatio transacto.	14. post intervallum igitur . .	2. ... Parvo temporis spatio transacto ...
4. ... agium monachorum populum ...		2. ... agium monachorum gregem ...
18. ... favente Domino, subsequente narrabimus sermone ...	6. Christo favente, subsequente narrabimus sermone ...	4. favente Domino. subsequente narrabimus sermone ...

Cela peut suffire; on n'en finirait pas de citer tous les mots qui se retrouvent dans les trois *Vitæ*, comme *immensus*, employé à profusion, *nuncupatus*, *dehinc*, etc., qui apparaissent fréquemment dans les trois biographies. Il semble donc bien acquis que ces *Vitæ* d'Omer, de Bertin et de Winnoc, sont l'œuvre d'un même auteur.

Quand furent-elles composées? La date du manuscrit de Molsheim nous force de les mettre au plus tard au Xe siècle. Mais ce n'est pas le style du Xe siècle que nous rencontrons dans ces biographies et un autre indice externe vient corroborer l'hypothèse qu'elles datent plutôt du IXe siècle. En effet, un vieux martyrologe, en langue anglo-saxonne, édité par les soins de M. G. Herzfeld [2], nous offre,

[1] C'est ce qu'exprime l'intitulé du manuscrit de Molsheim : » Pauca de sancta conversatione et vita militum Christi Audomari, Bertini et Winnoci « (*Catalogus codicum ... Bruxellensis*, t. II, p. 215).

[2] *An old English Martyrology, re-edited from manuscripts in the libraries of the British Museum and of Corpus Christi College, Cambridge, with introduction and notes by* **G. Herzfeld**, *Ph. D.* (*Early Englisch text Society*). Londres, 1900.

aux 5 et 8 septembre, et au 6 novembre (1), des notices consacrées respectivement à saint Bertin, saint Omer, saint Winnoc, et retraçant des épisodes de leur vie, dont le récit est emprunté aux biographies dont nous nous occupons. Or, d'après M. Herzfeld (2), ce martyrologe anglo-saxon date de 850 au plus tôt, de 900 au plus tard. De plus, comme il s'est inspiré d'un exemplaire latin probablement originaire du continent (3), et que cet exemplaire emprunte ses notices aux *Vitæ* latines des saints que nous étudions, on ne sera pas loin de la vérité en plaçant la composition de ces biographies dans la première moitié du IXe siècle.

Pour la *Vita Audomari* en particulier, un autre argument plaide dans le même sens : c'est la présence du texte de cette *Vita* dans un manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Petersbourg, datant du IXe siècle (4). Comme la *Vita Bertini* et la *Vita Winnoci* sont du même auteur, l'argument garde sa valeur pour ces deux biographies.

Mais il y a moyen de préciser la date générale : on peut dater les biographies d'avant 820. Cette année, en effet, l'église de Sainte-Marie, propriété des moines de Saint-Bertin, leur fut injustement enlevée et donnée aux chanoines de Saint-Omer (5). On conçoit que ce fait dut susciter une polémique, et puisqu'on n'en retrouve aucune trace dans les *Vitæ* en question, elles pourraient bien être antérieures à cette date de 820 (6).

Ces biographies, probablement l'œuvre d'un moine de Saint-Bertin, s'inspirent de la tradition orale. L'auteur le dit à plusieurs reprises dans la *Vita Audomari*; au chapitre 10 : « *Hinc post huius obitum cuncta per ordinem monstrans narravit discipulus ille quæ passus fuit in undis* »; au chapitre 15 : « *Hi vero qui in eadem hora in ea domo præsentes fuerunt, testati sunt* ... »; au chapitre 18 : « *pravisque, ut fertur, moribus plenus* ... » L'auteur ne semble donc pas avoir eu des

(1) *Ibid.*, pp. 163-165; 165-167; 201-03.

(2) *Ibid.* (Introduction), p. XXXII.

(3) *Ibid.*, loc., cit.

(4) C'est le manuscrit *F. v. Old, I, 12*, où l'on trouve : 7° *Vita Audomari episcopi Morinensis* (Cfr *Neues Archiv*, t. V, pp. 221).

(5) AA. SS., *Septembris*, t. II, pp 570 et sv., nos 93-104. L'institut de *Sithiu* comprenait au début deux monastères. celui de Saint-Pierre, devenu l'abbaye de Saint-Bertin et celui de Sainte-Marie, devenu l'abbaye de Saint-Omer. On appelait le monastère de Saint-Pierre *le monastère d'en bas*, celui de Sainte-Marie, *le monastère d'en haut*. Ce dernier fut transformé en chapitre de chanoines en 820. Cfr **O. Bled**, *Les reliques de Saint-Omer*, pp. 8-9.

(6) Nous ne voulons pas être trop affirmatifs, car déjà en 839, les Bertiniens rentrèrent en possession de l'église (*Ibid.*, loc. cit.). — **M. Holder-Egger** pense aussi que la *Vita Bertini* 1 date de la première moitié du IXe siècle (Cfr *Zu Folcwin von St-Bertin*, § 2 : *Ueber einige Quellen Folcwins*, dans le *Neues Archiv*, t. VI, pp. 428 et svv.

sources écrites, mais aux chapitres 7 à 10, nous trouvons un passage rythmique, qui détonne dans le contexte de la *Vita*. Qu'on en juge :

> Ast iuvenis optimi spernens præcepta patroni,
> ut mos est iuvenibus iussa sic spernere senum
> tunc rapidis gressibus velox ad mare migravit.
> . . . .
> Omnipotens ventum illi concedens aptum,
> nitescere pelago iubens ante tumulti,
> navicula natans rursum per mare serenum
> ad tutum iterum salvus remeavit ad portum ..

Il s'agit d'un clerc, désobéissant, sauvé du danger de périr dans les flots par les mérites du saint. Peut-être avait-on composé antérieurement un poème sur ce fait, poème qui aurait alors passé dans la *Vita* du IXe siècle.

Les trois biographies, dont nous venons de nous occuper, furent l'objet de plusieurs remaniements. Examinons d'abord les remaniements de la *Vita Audomari*.

Dans un manuscrit de Cambrai, provenant de la cathédrale de cette ville, on retrouve la *Vita* ¹, mais avec quelques interpolations et une ajoute importante, retraçant les miracles arrivés après la mort de saint Omer (¹). C'est sans doute un premier remaniement. Il fut suivi d'une biographie nouvelle, la *Vita Audomari* ², dont l'auteur a remanié au point de vue de style la *Vita* ¹, tout en profitant des ajoutes du remaniement de Cambrai (²) Ainsi, au chapitre 10, l'auteur rapporte une tentation de saint Omer, que le saint ne parvint à vaincre qu'en se roulant dans les épines. C'est un emprunt à l'histoire de saint Benoît (³). Quant aux miracles, déjà fournis par le manuscrit de Cambrai, ils sont décrits avec une précision qui indique un auteur contemporain.

L'auteur de la *Vita secunda* a suivi d'assez près le texte de la *Vita* ¹, mais il a dénaturé la rythmique du passage dont nous avons parlé plus haut. A propos de la mort du saint, au chapitre 13, il a introduit un mot par lequel il s'attribue une fausse contemporanéité : « Testati sunt *nobis* ... ». La *Vita* ¹ se contentait de dire : « *Testati sunt* ... ». Au chapitre 5, en parlant des évangélisateurs primitifs de la Morinie, Fuscien et Victoric, il leur adjoint comme compagnon

(¹) La copie qui était aux mains des Bollandistes portait comme titre : *Vita S. Audomari episcopi et confessoris, exstracta ex codice Ms. membraneo eccl. metrop. Camerac. qui videtur esse seculi XII post medium* » (AA SS. B., t. III, p. 601). **Stilting** en a reproduit les variantes et les ajoutes, en note au texte de la *Vita* ¹.

(²) Editée dans les AA. SS. B., t. III, pp. 635 et svv.

(³) Cfr AA. SS. B., loc. cit., p. 640, note *f*.

Lucien, à la place de saint Denis, nom fourni par la *Vita* [1]. On peut y voir une preuve nouvelle de sa postériorité. Depuis l'apparition de la *Vita* de saint Denis par l'abbé Hilduin, du IX[e] siècle, saint Denis de Paris fut identifié avec Denis l'Aréopagite. Dès lors Denis ne pouvait plus être compté comme compagnon des saints Fuscien et Victoric, venus de Rome, et le remanieur lui substitua Lucien.

Ce qui est remarquable, c'est que l'auteur de la *Vita* [2] omet systématiquement tout ce qui a trait à saint Bertin et à saint Mommelin, dont la *Vita* [1] parlait aux chapitres 11 à 14. Comment l'expliquer?

Le Bollandiste Stilting (1) suppose que l'auteur de la *Vita Audomari* [2] est le même que celui de la *Vita Bertini* [2] : dès lors, il a omis dans la biographie d'Omer l'histoire de Bertin pour éviter des redites. Cette sagace hypothèse présente toutes les apparences de la vérité.

L'auteur de la *Vita Bertini* [2] annonce en effet dans le prologue l'intention de s'occuper des *deux* saints, et cela, dans deux biographies différentes : « *Quia igitur sancti viri loca regiminis sui discreta habuerunt honeste gubernantes, sanctus videlicet Audomarus episcopatum Tarvennæ, sanctus autem Bertinus cœnobium suum proprium Sithiu, de* **eorum** *vita et virtutibus* **singulariter** *pauca nobis sunt expedienda.* »

Il est bien vrai que la *Vita Audomari* [2] présente aussi un prologue. Mais ce prologue est fort court et cette circonstance permet donc de penser que l'auteur a déjà composé une autre *Vita* avec une préface plus étendue. De plus, le mode de procéder est le même dans la *Vita Audomari* [2] et la *Vita Bertini* [2] : les deux biographes ne font que reproduire le texte de leur modèle, peu modifié, et y ajoutent des miracles. Pour la *Vita Bertini* [2], on n'est pas d'accord pourtant pour attribuer au biographe les *Miracula* qui suivent dans beaucoup de manuscrits (2).

Dans le manuscrit de Boulogne 107 et dans le manuscrit de Vaucelles, qui contiennent la *Vita* [2] et les *Miracula*, la doxologie se trouve *après* les miracles et est suivie de la clausule suivante : *Explicit Vita S. Bertini*. Ce serait un indice que *Vita* et *Miracula* sont d'un même auteur.

Mais d'autre part, ces *Miracula* débutent : « *His itaque a reverentissimis patribus nostris .... prælibatis.* » M. Holder-Egger (3) interprète ce passage comme si le mot *patres* désigne un auteur antérieur de la *Vita* : les *Miracula* sont dès lors dûs à une autre plume. De fait,

(1) AA. SS., *Septembris*, t. II, p. 549. *Commentarius Prævius in S. Bertinum*, n° 14 et svv.

(2) Les *Miracula* suivent la *Vita* dans le manuscrit de S[t]-Omer. n° 764 (X[e] s.) qui fut signalé aux Bollandistes par du Cléty (*Archiv für Deutsche Geschichtskunde*, t. VIII, p. 418), les manuscrits de Boulogne 107 (XI[e] s.) et 100 (XI[e] s), le manuscrit de Vaucelles (Ms. P. 158 des Bollandistes).

(3) *Zu Folcwin von S[t]-Bertin*. loc. cit., p 429, n. 1.

il est difficile de trancher la question, quoiqu'il y ait, à notre avis, assez bien de probabilité que *Vita* et *Miracula* soient l'œuvre d'un même auteur.

En tous les cas, ce qui nous paraît certain, c'est l'unité d'auteur pour la *Vita Bertini* ² et la *Vita Audomari* ² : l'hypothèse de Stilting doit répondre à la réalité, et pour silence de l'auteur de la *Vita Audomari* ² sur saint Bertin, c'est une explication plausible

Quant à l'époque des *Vitæ* ², c'est au plus tard le Xe siècle, puisque le manuscrit de Saint-Omer 764 date de cette époque (1); d'autre part, si on admet que les *Miracula S. Bertini* appartiennent à la *Vita* ², on peut placer celle-ci — et par conséquent aussi la *Vita Audomari* ² — à la fin du IXe ou tout au début du Xe siècle (2).

La *Vita Audomari* ² ne parle point de la translation de saint Vaast par saint Aubert et saint Omer, récit fantaisiste, inventé, nous l'avons vu plus haut, par les moines de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras. Elle ne mentionne pas non plus l'enlèvement du corps de saint Omer, en 843, par l'abbé Hugues de Saint-Quentin, épisode raconté par Folcuin dans son *Cartularium*, aux chapitres VII-VIII. Cette tentative, ignorée de la plupart des gens, au dire de Folcuin (3), est reprise dans la *Vita Audomari* ³, troisième biographie de saint Omer.

La *Vita Audomari* ³ a fait des emprunts à l'histoire du saint telle qu'elle est racontée par la *Vita* ¹ et la *Vita* ² : elle a en outre des ajoutes propres aux chapitres 11, 12, 17, 18 et toute la quatrième partie, où elle raconte les diverses translations du saint, est un complément ajouté au texte de son modèle.

On constate que, en général, la *Vita* ³ a surtout suivi la *Vita* ¹; elle présente des omissions tout comme la *Vita* ¹, par rapport à la *Vita* ²; d'autre part elle a beaucoup de ressemblances avec le texte de la *Vita* ¹, comme la mention de saint Denis (chapitre 4) au lieu de Lucien, le style direct, au chapitre 6; au chapitre 7-9, elle a mieux conservé que la *Vita* ² le passage rythmique de la première biographie; en parlant des merveilles arrivées à l'arbre de saint Omer, elle suit textuellement la *Vita* ¹ et, à propos de la mort, elle se contente aussi de dire : *testati sunt* ..., sans ajouter *nobis*, comme la *Vita* ²; enfin, elle reproduit l'histoire de Bertin et de Mommelin.

Et pourtant, l'ortographe est souvent plus en conformité avec le texte de la *Vita* ² (chapitres 2, 5, 26, 27). Comment expliquer ces concordances et ces différences? Par l'emploi direct du manuscrit de Cambrai, remaniement de la *Vita* ¹. En effet, ce manuscrit donne une

(1) Une main du Xe siècle a aussi transcrit la *Vita Bertini* ² dans le Codex Reg. lat. 598 de la Bibliothèque de la reine Christine au Vatican.

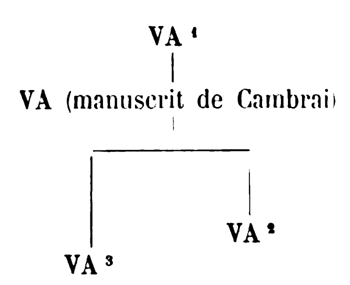
(2) *Ibid.*, p. 429. M. Holder-Egger montre que les miracles sont employés par Folcuin dans son *Cartularium Sithiense*, écrit vers 961.

(3) *Cartulaire de Saint-Bertin*, éd. **Guérard**, p. 89.



orthographe identique au texte de la *Vita* [2]; d'autre part il suit fidèlement le *récit* de la *Vita* [1]. La preuve que la *Vita* [3] s'est inspirée du manuscrit de Cambrai ou d'une version analogue, c'est que aux chapitres 26-27 — en connexion intime avec le texte de la *Vita* [2] — elle présente des ajoutes qui ne se trouvent que dans le manuscrit de Cambrai (1)

Nous pouvons donc résumer les relations littéraires des biographies de saint Omer dans ce tableau :



Cette *Vita* [3] reproduit en grande partie l'histoire du saint comme la donnent les biographies précédentes, mais y ajoute quelques données nouvelles. Au chapitre 11, elle attribue erronément à saint Omer la fondation de l'église de Saint-Martin. Nous avons vu plus haut que ce fut l'œuvre de l'abbé de Sithiu, Rigobert. Aux chapitres 17 et 18, l'auteur introduit le récit de deux guérisons merveilleuses. Les chapitres 19-20 s'inspirent de la rédaction C de la *Vita Vedasti* d'Alcuin, et reprennent l'historiette de la prétendue translation de saint Vaast. Les chapitres 31 à 34 retracent, d'après Folcuin (2), dont elles suivent textuellement le récit, la tentative de l'abbé Hugues de Saint-Quentin pour enlever les reliques de saint Omer. Enfin, à partir du chapitre 35, l'auteur nous raconte (3) le voyage des chanoines de Saint-Omer avec le corps de leur patron à Nimègue, pour obtenir la restitution des *villæ* enlevées injustement (4).

La présence de cet épisode place la *Vita* [3] au moins dans le dernier quart du X[e] siècle (5) : on ne saurait d'autre part la mettre après le XII[e] siècle comme le fait Stilting, puisque le manuscrit de

---

(1) Le ch. 26 du texte de la *Vita* [3] est textuellement le même que le ch. 17 de la *Vita* [2] et le texte du manuscrit de Cambrai, mais la *Vita* [3] ajoute : « *ad cumulandum eius inter homines gloriam, qui dum terrena fruebatur vitia, conversationis in cœlis habebat ....* » Or, cela se trouve uniquement dans le manuscrit de Cambrai.

(2) Cfr *Cartulaire de Saint-Bertin*, éd. **Guérard**, p. 89-92.

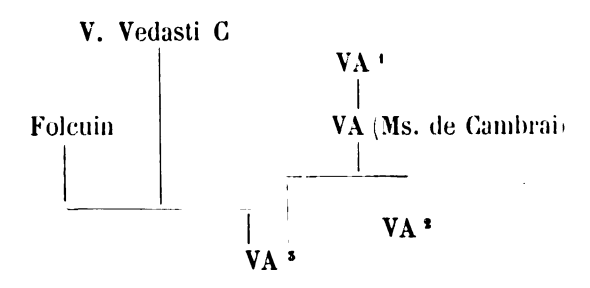
(3) Folcuin en parle aussi, mais sans les fables que présente la *Vita* [3].

(4) Les ch. 41-43 de l'édition des AA. SS. B., n'ont certainement pu faire partie du texte primitif.

(5) L'auteur a certainement écrit après 962, puisqu'il copie le *Cartularium* de Folcuin.

Saint-Omer, n° 698 (5, 8) est de cette époque. Elle a probablement été écrite au XI[e] siècle, par un chanoine de Saint-Omer. L'omission caractéristique du nom de saint Bertin, dans le passage copié de Folcuin (1) semble révéler un dignitaire du chapitre de Saint-Omer, dont nous avons signalé la mésintelligence avec les Bertiniens.

Avant de passer aux remaniements de la *Vita Bertini*, voici le schéma des relations des *Vita Audomari* :



La *Vita Bertini* [2], nous l'avons vu, est du même auteur que la *Vita Audomari* [2] et remonte à la même époque, c'est-à-dire, peut-être à la fin du IX[e] siècle (2). Elle avait été précédée, semble-t-il, par une *Vita metrica.*

Du moins cette *Vita* se trouve avant la *Vita* [2] dans les manuscrits de Boulogne n° 107 (XI[e] s.) et n° 100° (XI[e] s.). Elle contient les mêmes faits que la *Vita* [2], mais ne parle pas des invasions normandes (3). Cette poésie peut donc dater du IX[e] siècle. Au XI[e] siècle parut une quatrième biographie, œuvre du moine Folcard, qui vécut sous l'abbé Bovon (1043-1065). Folcard compulsa le *Cartularium* de Folcuin et les *Vitæ* précédentes.

---

(1) Voici la comparaison :

Folcuin.	Vita 3.
... Cœpit excogitare, qualiter sancti Audomari corpus, cuius ope et auxilio, *una cum sodali suo Bertino,* Tarvennicus gubernabatur populus ...	Ch. 32. - ... Cœpit excogitare qualiter sancti Audomari corpus, cuius ope et auxilio Tarvennicus gubernatur populus ...

(2) Le manuscrit de Boulogne n° 100 (XI[e] siècle), orné de magnifiques enluminures et provenant de Saint-Bertin, intitule la *Vita secunda* : » Vita S. Bertini auctore *Folcuino.* « C'est une erreur manifeste, car dans l'épilogue ajouté dans ce manuscrit Folcuin se révèle : *Laubiensium ... abbatum ...* «. Il aurait donc écrit après 965. Or, dans son *Cartularium*, écrit avant 962, il cite les *Miracula*, qui suivent la *Vita* [2] (cfr *Archiv für Deutsche Geschichtskunde*, t. VIII, p. 405).

(3) Elle a été éditée par **Morand**, dans la *Collection de documents inédits relatifs à l'Histoire de France*; sér. II : *Mélanges historiques, choix de documents*, t. I, pp. 573-607. Paris, 1874.

Suivit, au XII[e] siècle, une nouvelle biographie métrique (¹) en mètre léonin, composée par l'abbé Simon (1131), qui fut déposé en 1136 sur les réclamations du pape Innocent II.

L'auteur s'y est inspiré surtout de Folcard.

La sixième et dernière biographie est l'œuvre d'un anonyme du XIII[e] siècle (²). C'est un véritable centon. Le prologue reproduit celui de la *Vita* ¹. Le chapitre 1 est inspiré de Folcard; le chapitre 2 reproduit en partie Folcard, en partie la *Vita Mummolini* ²; les chapitres 3 et 4 ont comme source la *Vita* ², dont les renseignements sont complétés par le récit de Folcard. Les chapitres 5-6 s'inspirent aussi de ce dernier : pour le privilège de l'église de Sainte-Marie, l'auteur s'est probablement adressé au Cartulaire de Folcuin. Le chapitre 7 est pris de la *Vita* ², le chapitre VIII reproduit les données du cartulaire de Folcuin. Les chapitres 9-12 reproduisent, dans un mélange difficile à démêler, la *Vita* ² et Folcard. Au chapitre 12, l'auteur introduit quelques remarques personnelles. Avec cette vaste compilation remplie d'erreurs, se termine l'hagiographie de saint Bertin.

Celle de saint Winnoc est plus modeste.

La première *Vita Winnoci* (³), du même auteur que la *Vita Audomari* ¹ et la *Vita Bertini* ¹, reçut, au commencement du XI[e] siècle au plus tard, une ajoute, rattachée directement au texte, où on raconte les miracles arrivés du temps de Baudouin le Chauve (879-918), de Charles le Chauve et de l'invasion normande (⁴). C'est un manuscrit ainsi complété qui a dû être entre les mains de l'auteur de la *Vita Winnoci* ². L'auteur de cette *Vita* (⁵) reprend la *Vita* ¹ et les miracles ajoutés postérieurement, puis continue le récit de ces miracles d'après ses informations propres. D'après M. Holder-Egger (⁶), la *Vita* ² est de peu postérieure au milieu du XI[e] siècle : elle se place entre 1022 et les *Miraculi Winnoci* de Drogon, moine de Bergues Saint-Winnoc, écrits dans la seconde moitié du XI[e] siècle. Plusieurs manuscrits ajoutent

---

(¹) Editée par **Morand**, dans la même collection, au volume de 1872.

(²) Cfr AA. SS., *Septembris*, t. II, pp. 549 et svv. : *Commentaire* de **Stilting**, n° 8.

(³) Le texte des AA. SS. B, t. VI, pp. 313 et svv., n'est pas complet. La *Vita* se trouve aussi éditée dans le tome V des *Mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie*, pp. 200 et svv.

(⁴) Ces ajoutes se trouvent notamment dans le manuscrit de Boulogne sur Mer, n° 106 du commencement du XI[e] siècle, provenant de Saint-Bertin (Cfr *Neues Archiv*, t. XVIII, pp. 567 et svv. — Note de **B. Krusch**).

(⁵) Elle est éditée en entier dans **Mabillon**, AA. SS. O. S. B, t. III, 1, pp. 303 et svv.; fragmentairement dans les MGH, SS, t. XV, pp. 774 et svv., par M. Holder-Egger.

(⁶) Loc. cit., p. 774.

à cette *Vita* une *Genealogia S. Winnoci*, que Mabillon (1) a éditée avec la biographie et qui semble d'ailleurs en avoir fait partie.

* * *

Après la biographie des saints Omer, Bertin et Winnoc, nous rencontrons une *Vita* qui doit aussi remonter au IXe siècle : c'est la *Vita Judoci*.

Saint Josse (2) était fils du roi breton Juthaïl. Devenu adolescent, il quitta sa patrie et alla s'établir en Ponthieu où il fut reçu et hébergé par un certain Haimon. Cela se passait en 636 (3). Après avoir séjourné sept ans chez Haimon, il s'enfonça dans la solitude de *Brahic* (La Braye?). Huit ans après, il réside à *Runiacus*, où il resta treize à quatorze ans. En 664 environ, il se bâtit une *cella*, qui s'agrandit et devint un monastère. A en croire sa biographie, il aurait fait le voyage de Rome et mourut peu de temps après son retour, soit vers 668.

La *Vita Judoci* 1, éditée par Mabillon est une œuvre certainement ancienne. Le *Codex Gemeticensis*, employé par l'éditeur, est du Xe siècle (4) : voilà un *terminus ad quem*. Néanmoins, on ne saurait faire dater la *Vita* du Xe siècle; l'examen du style révèle une époque bien plus ancienne. L'auteur raconte la biographie de son héros, d'une façon très précise et peu extravagante, d'après la tradition orale des moines du monastère de Saint-Josse (5).

Au prologue, il dit « *secundum narrationum vestrarum exempla* »; au chapitre 2 : « *nam fertur ....* »; au chapitre 7 : « *... respondisse fertur* » et, ce qui est plus explicite : « *quod in ipsis diebus factum qui eum bene noverant asserebant ...* »; il reprend, au chapitre 11 : « *plures qui bene noverunt affirmant ...* ». Ces assertions et le caractère précis et honnête de la biographie permettent de lui assigner une époque postérieure d'un siècle à la mort du saint. L'examen du style

---

(1) Loc. cit.

(2) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast,** BHMA, t. II, p. 1406.
A. Molinier, SHF, t. I, no 512.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, vo Judocus.

Nous employons l'édition de **Mabillon**, AA. SS. O. S. B., t. II, pp. 565 et sv.

(3) **Mabillon**, loc. cit., p. 571, note *a*.

(4) « *Ex codice monasterii Gemeticensis ante annos* 700 *manu descripto* ». Or, l'édition de la *Vita* date de 1669

(5) Sur les témoignages historiques concernant ce monastère, cfr **Mabilllon,** loc. cit., pp. 565-566.

indique une *Vita* carolingienne : la fréquence des ablatifs absolus et des constructions passives est caractéristique.

Nous croyons donc que l'on s'approche de la vérité, si on place la rédaction de cette *Vita* dans la première moitié du IX[e] siècle. A cette époque, le culte de saint Josse devait être vivace (1) et se prêter à des manifestations littéraires.

Cette biographie a servi de modèle à la *Vita* écrite par l'abbé Florentius (1015), pour les moines de Saint-Josse. Il dit en effet : « *Hæc de libro vitæ ac gestorum B. Judoci breviter excerpsimus, ut vobis, qui eius estis peregrini et confratres eiusque sub patrocinio degentes, aliquo modo satisfaceremus.* » Vers la même époque devait vivre l'auteur de la *Vita tertia*, un moine anonyme du même monastère; cette dernière œuvre n'a pas encore été publiée (2).

*
* *

De la même époque à peu près que la *Vita Judoci* doit dater la première biographie de saint Vulmer.

Saint Vulmer (3), né dans le pays de Boulogne, fut forcé de quitter son épouse, engagée à un autre noble franc (4). Il se décida dès lors à vivre dans l'abstinence et alla au monastère de Hautmont — que nous avons rencontré plus haut à propos de saint Vincent Madelgaire — pour y mener la vie d'un humble moine (5). L'abbaye l'envoya à l'école du monastère où il se distingua par son zèle (6). Il devint clerc et bientôt prêtre, après avoir commencé par les offices inférieurs de la domesticité (7). Quand il fut devenu prêtre, poussé par un esprit d'ascétisme, il sollicita et obtint de l'abbé la permission de quitter Hautmont pour aller vivre en ermite dans les solitudes du Mempisque (8). Il rompit tout lien avec ses parents et fonda deux monastères (9), un pour moines, qui devint le monastère de Saint-Vulmer

(1) Le saint est cité en effet dans le martyrologe de Wandalbert de Prüm :
« .... Judoch pariter colerisque sacerdos
Egregie, Oceani cedunt cui sæpe procellæ. »

(2) Cfr **Mabillon**, loc. cit., p. 565

(3) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**, BHMA, t. II, p. 1629.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 515.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, n° 8748.

(4) *Vita Vulmari* [1], ch. 2.

(5) *Vita* [1], ch. 3.

(6) *Vita* [1], ch. 4.

(7) *Vita* [1], ch. 6.

(8) *Vita* [1], ch. 7.

(9) *Vita*, ch. 13.

in Nemore ou de Samer, un autre pour femmes, non loin du premier, à *Vileria in Silviaco*, Wière-aux-Bois [1]. Ces monastères d'hommes et de femmes séparés, mais bâtis à peu de distance respective, étaient un souvenir de l'ancienne règle irlandaise de saint Colomban. Vulmer fut abbé du monastère d'hommes [2] et le resta jusqu'à sa mort, arrivée peut-être vers la fin du VII[e] siècle [3]. Il fut enseveli dans le monastère de Samer [4].

On possède plus d'une biographie de saint Vulmer. La première a été éditée par Mabillon [5] et par les Bollandistes [6]. Le texte de Mabillon est certainement le plus conforme à l'original; c'est le plus barbare.

L'auteur s'inspire de la tradition orale : il l'affirme à plusieurs reprises : « *Ea igitur quæ tantum de illo sunt venerabilium hominum narratione comperta ....* » (Prologue); « *multa adhuc testes supersunt quibus hæc contigit vidisse* » (chapitre 21). « *sicut ipse testatus est* », « *sicut ipse rettulit* ». L'auteur se base donc sur la tradition orale même pour les miracles accomplis après la mort du saint; il est donc assez bien postérieur à la mort de Vulmer. A propos d'un objet qui appartint à Vulmer, il ajoute ces mots, qui révèlent aussi sa postériorité : « *quod in eius cœnobio manet usque* **in** *hodiernum diem ...* » (chapitre 12). Au chapitre 21, à propos d'un miracle, il parle du temps « *domini Karoli* »; c'est vraisemblablement Charlemagne [7] Or, il ajoute ce renseignement : « *multa adhuc testes sunt quibus hæc contigit vidisse* ». On le voit, nous approchons ainsi du milieu du IX[e] siècle. La description de la règle à l'abbaye de Hautmont vise certainement la règle bénédictine, qui se propagea surtout dès la fin du VIII[e] siècle. L'auteur semble avoir vécu avant les invasions normandes, au cours desquelles les deux monastères fondés par Vulmer furent détruits [8]. Il y a aussi chez lui des termes anciens, avec orthographe ancienne, comme *Idembert***anam** pour *Idembertam*, *onus sacerdotale*, pour *honor*, *nuncupante Mimpisco*, *Gualmarus* au lieu de

---

(1) Cfr AA. SS., *Julii*, t. V, p. 81, n° 1; p. 82, n° 5.

(2) *Vita* ¹, ch. 20.

(3) AA. SS., *Julii*, loc cit., p. 82, n° 8. Cette chronologie est basée sur la visite que le roi anglo-saxon Coadwala aurait faite à Vulmer, mais à ce propos une prudente réserve s'impose.

(4) *Vita* ¹, ch. 20.

(5) AA. SS. O. S B., t III, 1, pp. 234 et sv.

(6) AA. SS., *Julii*,, t. V, pp. 85 et svv.

(7) Il parle en effet du *pagus Bononiensis* qui n'apparut que vers 776. Cfr **Van der Kindere**, *Introduction aux institutions de la Belgique au moyen âge*, p. 163.

(8) **Malbrancq**, *De Morinis et Morinorum rebus*, lib. VI, ch 38.

Vulmarus, etc. On peut donc placer la *Vita* vers le milieu du IXe siècle (1).

La *Vita* offre peu d'extravagances et plusieurs des miracles, arrivés après la mort du saint, laissent l'impression d'être vus et « vécus ». Le récit de ces miracles, absent dans le manuscrit de Mabillon, n'en a pas moins fait partie de la *Vita* primitive. Il se raccorde très bien à la *Vita* et on y rencontre des expressions qui se retrouvent dans la *Vita* : « *diluculo consurgens* » (21), « *cœpit rimari viam* », « *uno miliario* » (23) « *per visionem* »; « *ac cum suo ad silvam perrexit vehiculo* ». Dans cette dernière expression, la séparation caractéristique du nom commun et de son déterminatif se retrouve, comme dans la *Vita*. Le prologue aussi, qui n'apparaît pas dans tous les manuscrits, a fait partie du texte, car au chapitre 13 l'auteur renvoie à la préface de sa biographie : « *sicut superius spopondi ...* ».

Une autre biographie de Vulmer est contenue dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, n° 12611, du XIIe siècle (2). C'est la *Vita* que Mabillon a censurée et qu'il a vivement critiquée (3). D'après ce récit, ce fut Aubert de Cambrai qui permit au saint de quitter l'abbaye de Hautmont. Nous voyons intervenir l'évêque Folcuin de Térouanne, qui vécut un siècle et demi après Vulmer et la *Vita* parle d'une guerre fabuleuse de Dagobert avec le roi Ceadwala, toutes données légendaires et manifestement erronées (4). Elle n'est pas imprimée. On en possède un résumé, conservé dans le manuscrit de Bruxelles, 18018, provenant de Saint-Pierre de Lobbes, et qui est imprimé dans les *Analecta Bollandiana* (5). Ce texte parle de la construction d'un monastère dans le Mempisque, conformément à la tradition postérieure qui attribue à saint Vulmer la fondation de l'abbaye d'Eeckhout.

*
* *

(1) **M. E. Rigaux** (*Recherches sur les premiers comtes de Boulogne. Remarques sur la vie de S. Vulmer*. Boulogne-sur-Mer, 1896) place la *Vita* vers 840. Adon l'aurait lue et résumerait l'impression qu'elle lui laisse, par ces mots de son martyrologe : « *admirandæ sanctitatis et religionis vir.* » Cfr *Analecta Bollandiana*, t. XVII, pp. 250-251.

(2) *Catalogus codicum .... bibliothecæ Nationalis Parisiensis*, pp. 157-158.

(3) Loc. cit., p. 234.

(4) Cfr *Catalogus cité*, loc. cit. Un fragment y est édité.

(5) Tome III, pp. 450-454. L'éditeur y voyait une *Vita* indépendante, sortie d'une source commune, où la *Vita* [1] avait puisé ses données, et admettait les quelques ajoutes à propos de Folcuin, le monastère dans le Mempisque, etc. comme plausibles. Pourtant le **P. Poncelet** (*Analecta Bollandiana*, t. XVII, p. 250, n. 1) avoue que ce texte a été traité avec trop d'honneur et que ce n'est qu'un résumé de la *Vita* du manuscrit de Paris

Abordons la biographie de **saint Silvin** (1). Ce personnage est assez énigmatique, car sa biographie est, en grande partie, manifestement légendaire. Sa *Vita* le fait naître dans le midi, dans le territoire de Toulouse (2) et la silhouette qui se dégage de l'ensemble de cette biographie est celle d'un évêque régionnaire. Il mourut un samedi, 17 février 720 (3) probablement et fut enseveli, avec le concours des moines de Saint-Riquier, dans l'abbaye d'Auchy (4). Lors des invasions normandes son corps fut transféré à Dijon (5), puis reporté à l'endroit primitif. En 951, on fit la translation des reliques au monastère de Saint-Bertin (6).

La *Vita Silvini* (7) que l'on possède se présente dans des conditions assez intéressantes. L'auteur prétend puiser des renseignements dans une *Vita* contemporaine, écrite par un évêque Anténor, d'ailleurs inconnu; cette *Vita* fut longtemps cachée dans la bibliothèque du monastère d'Auchy jusqu'au jours où l'abbesse Leutwith la retrouva. Seulement le parchemin avait subi les injures du temps et le texte était devenu presque illisible. L'abbesse pria donc l'auteur de remanier cette *Vita*, sans toucher au fond du récit. Et l'auteur atteste qu'il a suivi cette recommandation (8).

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**, BHMA, t. II, p. 1577.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 451.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, nos 7747-7748.

Nous employons l'édition des AA. SS. B., t. VI, pp. 545 et svv.

(2) C'est à tort qu'on en a fait un évêque de Toulouse. Cfr **Dom Vaissete**, *Histoire du Languedoc* (nouv. édit.), t. I, p. 772. — Inutile de citer le **P. Thys** (AA. SS. B., t. VI, pp. 439-441) qui s'attache à prouver que le saint est venu de Doesburg (Tosana, Tosaburgum!!). Le martyrologe d'Auxerre, du IXe siècle, et celui de Corbie, datant d'avant 986, appellent le saint : *episcopus* (Cfr **Marthène** et **Durand**, *Amplissima collectio*, t. VI, col 691. — **Les mêmes**, *Thesaurus*, t. III, col. 1595) Jean de Bèze, au XIIe siècle, dans son *Chronicon Beckuense*, dit : « delatum est a Taruanensibus corpus beatissimi Silvini *eorum* episcopi ». (**D'Achéry**, *Spicilegium*, t. II, pp. 400 et svv.). Cet auteur vivait à Bèze près Dijon, où au IXe siècle le corps du saint fut transporté Donc en somme la tradition est d'accord pour y faire voir un évêque régionnaire du pays de Térouanne.

(3) Cfr AA. SS. B., t. VI, pp. 442 et svv. Il mourut après la bataille de Vincy, de 717.

(4) *Vita Silvini*, ch. 20.

(5) AA. SS. B., loc. cit., p 443, n° 2.

(6) *Chronicon Bertiniense* de Jean d'Ypres, ch. 26, pars I (**Marthène** et **Durand**, *Thesaurus*, t. III, pp 554-555).

(7) Elle est éditée d'après les manuscrits d'Auchy, de Corsendonck, de Rouen, etc.

(8) « Quidam episcopus Antenor nomine ... post obitum B. Silvini actus eius et vitam describere conatus est. — ... Sed nescio utrum negligentia habitatorum eiusdem loci aut invidia diaboli obumbrante usque ad tempus devotissimæ Leutwith abbatissæ hæc descriptio non comparuit. Denique præfata abbatissa eam investigans reperit in corruptis membranulis iamque vetustate nimia ex parte deletis. Quam sæpe religens

On peut toutefois se montrer sceptique. Cette histoire du manuscrit retrouvé rappelle singulièrement les trucs ordinaires des faussaires pour faire passer leurs élucubrations. A vrai dire, l'examen interne de la *Vita* n'est pas de nature à inspirer confiance dans la bonne foi de l'auteur.

On se trouverait, à l'en croire, devant un décalque de *Vita* contemporaine. Or, son œuvre est remplie de lieux communs, de généralités; à peine y trouve-t-on un détail précis, la mention de la bataille de Vincy. La biographie proprement dite est un amalgame de thèmes hagiographiques. Elle contient aussi des légendes : Silvin visite la Terre Sainte, monte sur le Golgotha, se baigne dans le Jourdain : à Rome, où il se rend, il porte, par pénitence, d'énormes pierres, qu'il va aligner devant la basilique de Saint-Pierre. Donc, ou bien l'auteur ne se base pas sur une *Vita* contemporaine ou bien il l'interpole, tout en prétendant en respecter le fonds. Dans les deux cas, sa bonne foi est suspecte.

Cela ressort aussi de la constatation suivante. On n'a pas remarqué jusqu'ici que plusieurs passages sont copiés de la *Vita Richarii* d'Alcuin, écrite entre 800 et 804. Qu'on en juge :

VITA SILVINI.

C. II. n° 12. Fuit autem pater orphanorum, defensor viduarum, tutela virginum, decus monachorum, pacis fator, prudens in eloquio, in opere sanctus : quia quod ore prædicabat, ipse prior exemplo *montravit*, ne illud Apostoli posset ei obiici, aliis prædicans ipse reprobus efficeretur.

13. ... Huic moris erat *quando infirmi ad eum confluebant*, diversas habentes infirmitates, *primum immensam pro eis Dmi clementiam exorare* intra cubiculum secreti cordis, et intrinsecum curare animas, ac deinde quosdam perfundere balneis, et quosdam sacro ungere oleo, et sic sanos et incolumes remittebat ad propria...

9. *Et non solum* satis illi fuit *in his provinciis* ... sed etiam trans mare devectus ....

VITA RICHARII (1).

3. ne futurus C. prædicator, in aliquo reprobus inveniretur ...

4. .... quia quod ore prædicavit, exemplo ostendit, et viam vitæ sermone *monstravit* ...

5. Nam studiosissimus fuit pauperum consolator, peregrinorum susceptor, *viduarum defensor, pupillorum et orfanorum pater* ...

(5) .. Quapropter *undique ad eum infirmi confluebant* : quos læto suscipiens animo, medelam eis consolationis per sanctas *orationes* præbens, nec leprosos nec elefanticos exhorruit sed quasi fratres amplexabatur *balneisque* eorum membra saucia fovebat ....

13. *Et non solum in his regionibus* . sed ut lucifer æquoreos oceani campos transiliens ..

---

animadvertit partim rustice, partim vitiose compositam fore iuxta normam litteralis artis. Inde ducta devotione pia S Silvini, fecit *eam* denuo emendatius rescribi, non sensum mutando sed enucleatius componendo quæ inordinata videbantur .... » *Vita Silvini*, *Prologus* (AA. SS. B., loc. cit.).

(1) MGH, SRM, t. IV, *Vitae*, 2, pp. 391 et sv. (pour les passages en question ici).

11. ... **His clypeis obtectus**, et *subter lorica fidei indutus*, atque reditimus *galea salutis*, *omnia tela inimici longe repulit : processit in publicum certamen*, superans *eum, a quo primus homo*, parens noster Adam, in paradiso quondam *superatis cedidit*, nosque omnes secum ad minam peccati et mortalitatis pertrahens, etc.

9. Sic vir Dei *galea salutis indutus*, et gladio verbi Dei accinctus et *lorica iustitiæ* undique circumdatus et **scuto fidei armatus** calciatusque in præparatione evangelii pacis *processit in prelium publicum contra antiquum hostem, omnia tela eius ignita fortissimo fidei umbone repellens* .... utpote qui (hostis non suum tantum, sed multorum quæsivit salutem, etc.

La relation est donc bien établie. Il faut en conclure que l'auteur ne se contente pas de retravailler le texte de son prototype. Dans certains passages où, d'après ses dires, il ne reproduit que les mots d'Anténor — par exemple, au chapitre 9, lorsqu'il parle du voyage d'outre-mer — il copie en réalité la *Vita Richarii*. Au chapitre 22, il prétend avoir vu des miracles qui se sont passés après la mort du saint, mais au chapitre 23, il reprend : « ubi plurima signa *tunc temporis* fiebant ». Ces mots ne peuvent provenir de la première biographie, si vraiment Anténor est un contemporain; s'ils proviennent du remanieur, il ne respecta pas le fonds du modèle. Pour conclure, nous garderons une prudente réserve vis-à-vis des affirmations concernant la *Vita* d'Anténor.

Le manuscrit de cette *Vita* nous est représenté comme très ancien. Or, le remanieur à dû écrire, comme nous le verrons, avant les invasions normandes; l'âge de ce manuscrit pouvait donc atteindre tout au plus cent ans. Il est donc très probable que la *Vita* d'Anténor est une invention du biographe ou soi-disant remanieur. Si elle a réellement existé, le remanieur l'a en tous les cas interpolée. En toute hypothèse, son autorité sort ébréchée de l'examen qu'on consacre à sa production.

Nous avons dit qu'il dut écrire avant les invasions normandes. En effet, le monastère d'Auchy fut détruit par les Normands (¹). Il se releva et fut occupé par des moines bénédictins, régis par un abbé pris parmi les moines de Saint-Bertin (²). Or l'auteur de la *Vita Silvini* parle de l'abbesse Leutwith, ce qui indiquerait une époque antérieure aux invasions normandes. Cette indication peut cependant être fausse, d'autant plus que la découverte du manuscrit d'Anténor est mise du temps de cette abbesse.

Il reste néanmoins d'autres indices pour fixer l'époque. L'auteur ne parle pas de la destruction du monastère et les chapitres 22-24 indiquent plutôt qu'aucune perburbation ne s'était produite. Comme d'autre part l'auteur ne se présente pas comme contemporain de Silvin, il ne semble pas avoir gardé le silence sur les invasions pour ne pas trahir son époque. Le style d'ailleurs est dans le ton carolingien,

(¹) AA. SS. B., t. VI, p. 442, nº 1.
(²) *Ibid.*, p. 443, nº 1.

poétique, présentant des termes du latin classique, et des phrases bien construites. Un autre indice pour mettre la *Vita* dans la première moitié du IXe siècle, c'est le développement exagéré dans la description de l'ascétisme du saint. Silvin, évêque régionnaire, devient un ascète, s'impose des privations, des fatigues, peu en rapport avec la charge qu'il dut exercer en réalité.

Or, comme nous l'avons vu à propos de la *Vita Bavonis*, cette tendance est conforme à l'esprit religieux de l'époque de Louis le Pieux. Nous plaçons donc la *Vita* vers le milieu du IXe siècle, en tous les cas après 801-804, date où fut écrite la *Vita Richarii* (1).

L'auteur est sans doute un des clercs qui étaient attachés au monastère d'Auchy pour les besoins spirituels des sanctimoniales.

*
* *

Après la *Vita Silvini* se présente la biographie des deux frères irlandais **Lugle** et **Luglien** (2), assassinés au pays de Térouanne.

La biographie (3) de ces deux saints doit être légendaire. Ce qu'on peut en retenir, peut-être, c'est que ce furent deux irlandais, venus dans le pays de Boulogne pour prêcher l'évangile. Ils furent assassinés près de Perfoy, à l'endroit où la chaussée de Brunehaut traverse la vallée de Seyrendale (4). Le meurtre doit se placer du temps de l'évêque Bainus de Térouanne (5), à la fin du VIIe ou au commencement du VIIIe siècle (6). Vers 956, à l'époque du comte Hilduin (7), leurs reliques furent transférées à Mont-Didier.

---

(1) Cette relation littéraire de la *Vita Silvini* et de la *Vita Richarii* s'explique fort bien. Auchy n'est pas loin de Centula ou Saint-Riquier et nous avons vu les moines de ce monastère assister aux funérailles de Silvin. On conservait sans doute une *Vita Richarii* dans l'*armarium* du monastère d'Auchy. La *Vita Silvini* a été probablement connue de Folcuin, qui dit, dans son *Cartularium Sithiense*, que Berthe, en fondant vers 682, l'abbaye de Blangy, convoqua pour la dédicace » Silvinum, advenam de Tholosa venientem « (*Cartulaire de Saint-Bertin*, éd. **Guérard**, p. 33). Elle semble donc avoir existé avant 961-962, et comme on n'y trouve point les caractères du Xe siècle, ce serait une preuve indirecte qu'elle remonte au IXe siècle.

(2) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**, BHMA, t. II, p. 1439.
A. Molinier, SHF, t. I, no 508.
Pour les *textes*, BHL, t. II, nos 5061-5063.

(3) Editée dans les AA. SS. B., t. IV, pp. 10 et sv., d'après un manuscrit de l'église de Lillers.

(4) Cfr **G. Bouttemy**, *De l'endroit précis où furent assassinés les saints Lugle et Luglien*, dans les *Mémoires de la Commission départementale des Monuments historiques du Pas de Calais*, t. II, 1, pp. 30-36. Arras, 1899.

(5) *Vita Luglii et Lugliani*, ch. 11.

(6) AA. SS. B., loc. cit., pp. 646 648.

(7) » Quorum corpora apud castrum quod Mons Desiderii dicitur, in ecclesia venerantur . . « *Fundatio monasterii Arroasiensis* de Gauthier d'Arrouaise (**MGH**, SS, t. XV, pp. 1118 et sv.). — Cfr aussi la relation manuscrite, éditée par **Ghesquière** dans les AA. SS. B., loc. cit., p. 6, no 7. On y trouve la date de la translation.

Voici le récit de la *Vita*. A l'époque où l'Irlande était convertie au catholicisme, un roi, Dodanus, époux de Relane, était chef de l'île. Il avait trois enfants : Luglius, Luglien, et Lilia. Luglien succéda à son père; quant à Luglius, qui était borgne, il se fit clerc. Lilia se voua aux bonnes œuvres. Bientôt Luglien, dégoûté des honneurs, alla vivre six ans dans une caverne. Ce temps passé, Lugle et Luglien se rendirent à Jérusalem. A leur retour, l'archevêque de l'île était mort : Lugle lui succéda, mais ne resta pas longtemps en charge. Les deux frères distribuèrent leurs biens et résolurent de partir pour Rome. Ils vont prêcher chez les Anglo-Saxons; mais le peuple les reconnait, à cause de leur train imposant de serviteurs. Ils quittent le pays, s'embarquent et arrivent à Boulogne, où les rejoignent leurs serviteurs. Après y avoir accompli des miracles, ils partent pour Térouanne. Ils s'y installent et se cachent pour éviter les questions indiscrètes de l'évêque Bainus. Mais la nuit, un incendie s'allume. Les deux frères se lèvent et Lugle éteint le brasier par un signe de croix. Après cet exploit, ils partent au plus vite. Arrivés dans les solitudes incultes du pays, ils se dirigent, en lisant le psautier, vers la vallée de Scyrendale, à quatre milles de Térouanne. Ils savent que le jour du trépas est arrivé. En effet, les Huns avaient ravagé le pays et les colons qui avaient survécu s'exerçaient au brigandage. Trois frères, Bovon, habitant de Bunet, Escelm, habitant Fresay, et Bérengère, qui résidait dans la *villa* de Perfoy, informés de l'approche des saints voyageurs, les attendent sous bois, se jettent sur eux, les entraînent et les tuent. Mais la justice de Dieu atteignit les assassins. Le principal coupable n'attendit pas longtemps son châtiment : il fut déchiré par les bêtes sauvages.

Voilà l'histoire des saints Lugle et Luglien. L'auteur de la *Vita* indique à plusieurs reprises la tradition orale comme source unique. Il prétend se baser sur des récits, entendus de la bouche de compatriotes des saints. Ainsi, au chapitre 2, il nous dit : « *quidam indigena nobis noviter ... intimavit* »; au chapitre 3 : « *Sed quæ de Lugliano relatione cuiusdam loci illius incolæ didicimus ...* »; au chapitre 4 : « *Sicut a quodam sanctissimo abbate Hyberniæ* **nostris veteranis** *relatum est* »; au chapitre 11 : « *sicut quidam suorum viventium retulisse* **dicitur** ». Ces deux derniers exemples montrent assez qu'il est bien postérieur, et que la tradition orale sur laquelle il se base reproduit elle-même une tradition orale antérieure, qui prétend être contemporaine des faits.

On ne s'étonnera donc pas du caractère légendaire de la *Vita*.

Le récit présente beaucoup d'analogie avec plusieurs autres *Vitæ* de saints irlandais, notamment avec la vie de saint Fursy. Celui-ci aussi va vivre dans le désert, où il est rejoint par son frère Foillan : les deux frères quittent aussi leur patrie pour aborder en Gaule, à Péronne;

les légendes postérieures parlent du voyage de Fursy à Rome. La *Vita Ettonis*, la *Vita Algisi*, la *Vita Foillani* racontent des aventures pareilles : le départ d'Irlande, le voyage à Rome, etc. Sans doute, la *peregrinatio propter nomen Domini* caractérise les Irlandais et les Anglo-Saxons, mais précisément pour ce motif les hagiographes pouvaient en tirer un thème hagiographique facile à appliquer. L'assassinat des saints n'est pas sans quelque ressemblance avec la mort de saint Foillan. Il est donc fort probable que la tradition populaire a adapté à Lugle et Luglien des thèmes de ce genre. Le souvenir des Vandales dans les parages de Térouanne se rattache sans doute à l'invasion de 406, lorsque Boulogne, Arras, Térouanne, Tournai furent détruits : saint Jérôme en parle dans sa lettre à Ageruchia [1].

Puisque l'auteur, qui ne cache point sa postériorité, ne parle pas de la translation des reliques à Mont-Didier, il doit être antérieur à 956. De plus, le style assez fleuri indique plutôt le IXe siècle : aucune particularité du style exotique du Xe siècle n'y apparaît. L'auteur doit être un moine, puisqu'il parle de « *nostris veteranis* », ce qui suppose une communauté. On doit sans doute la chercher dans un des monastères du pays de Térouanne. L'œuvre n'est pas dépourvue de mérite littéraire; la description de l'incendie, au chapitre 11, est très vivante [2].

* * *

Abordons maintenant la biographie de **Sainte Berthe de Blangy** [3].

La *Vita Bertæ* est légendaire. Berthe, née aux pays de Térouanne, entra dans le monastère de Blangy, qu'elle venait de fonder elle-même [4], avec ses filles Gertrude et Deotila Elle mourut, peut-être vers 725, en tous les cas au commencement du VIIIe siècle.

On possède une longue compilation, retraçant sa vie, ses miracles, le transfert de son corps au monastère d'Erstein en Allemagne,

(1) **Migne**, *Patrologie latine*, t. XXII, col. 1057 et sv.

(2) La *Vita* est citée par Gauthier, abbé d'Arrouaise (1179-1197) dans la préface de sa *Fundatio monasterii Arroasiensis* : « Sed et in historia passionis SS. Luglii et Lugliani Hibernensium .... perspicue scriptum legitur, quod iidem sancti per has regiones transeuntes, per manus impiorum, prædicti videlicit Berengarii et fratrum suorum Bavonis et Hercelini et eorum complicum fuerunt martyrio coronati » (MGH, loc. cit).

(3) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**, BHMA, t. II, p. 1211.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 875; t. II, n° 1775.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, v° Bertha.

(4) Cette fondation est placée en 682, par **Folcuin**, dans le *Cartulaire de Saint-Bertin* (éd, **Guérard**. p. 33) : « *ut patet in scriptis prædicti monasterii* ». C'est la *Vita Bertæ* qui est visée ici.

vers 895, et des miracles arrivés postérieurement. Ces documents ont été édités dans les *Acta Sanctorum Belgii* (1), avec un commentaire du Bollandiste Sollerius.

Cette compilation, dont le dernier récit est daté de 1239, n'est pourtant pas de la plume d'un seul auteur. Dans le prologue (2), placé en tête de la biographie, le biographe dit, qu'il a écrit « *genealogiam vel vitam, seu etiam miracula translationem quoque Sanctæ Bertæ...* ». Or la *Vita* est connue de Folcuin, dans son Cartulaire (3); les miracles qui se passent lors de la translation de 895 sont connus par les *Miracula S. Wulframni*, rédigés au XIe siècle (4). Voilà donc deux témoignages, qui placent la *Vita* et la translation au Xe siècle, avant 961 et après 895.

Le récit primitif reçut des continuations, une première fois, au XIe siècle, après la restauration du monastère, qui avait été détruit par les Normands, et son occupation par des Bénédictins (5). Ce récit rapporte les miracles arrivés pendant le règne des rois de France, Robert I et Henri I. Une seconde continuation raconte les miracles du XIIe siècle; une troisième enfin est datée de 1239 (6).

La biographie proprement dite de sainte Berthe est très légendaire : elle est d'ailleurs postérieure de deux siècles à la mort de la sainte et l'abbaye avait entretemps été détruite et pillée par les Normands.

Aussi le merveilleux n'y fait point défaut. Deux fois le monastère bâti par la sainte s'écroule, parce qu'elle n'a pas choisi l'endroit voulu. Cela se retrouve avec des variantes dans la *Vita Waldetrudis*.

Les ennuis de la sainte et de sa fille, persécutées par un riche seigneur qui voudrait épouser la fille de Berthe, rappellent l'histoire des saintes Itte et Gertrude. Il y a, au fond de toutes ces données légendaires, sans doute quelques détails exacts, mais l'ensemble est d'une teinte qui inspire peu de confiance, comme c'est le cas d'ailleurs pour beaucoup de *Vitæ* écrites après les invasions normandes.

*
* *

(1) Tome VI, pp. 562 et svv — Une édition fragmentaire se trouve dans les MGH, SS, t. XV, pp. 565 et svv.

(2) Ce prologue n'est pas édité dans les AA. SS. B.

(3) Cfr la note 4 de la page précédente.

(4) » *Libellum de Vita S. Bertæ* » où on raconte » quomodo curatus sit quidam longo tempore mutus per merita sancti Wandregiseli atque Ansberti, ubi eadem S. Berta requiescit ... « (**Mabillon**, AA. SS. O. S. B., t. III, 1, p. 368). Or c'est le chapitre 2 des *Miracula S. Bertæ* du premier auteur.

(5) AA. SS. B., loc. cit., p. 557, n° 1. Cfr **Parenty**, *Histoire de sainte Berthe et de l'abbaye de Blangy*. Arras, 1846.

(6) Cfr **Heinemann** dans les MGH, loc. cit., p. 564.

Avec la *Vita Bertæ*, nous en arrivons au XI[e] siècle, où se présente la biographie assez intéressante de saint Berthulphe de Renty.

Saint Bertulphe [1] naquit du temps de Sigebert (III?), en Allemagne, de parents peu fortunés et païens [2]. Il quitta son pays et alla se fixer dans les parages de Térouanne [3]. Il y vécut dans l'intimité du comte Wambert et de son épouse Homburge, qui possédaient la *villa* de Renty, où ils avaient édifié une église à saint Denis [4]. Dans d'autres de leurs domaines s'élevaient des oratoires dédiés à saint Martin, saint Pierre, saint Vaast [5].

S'il faut en croire le biographe, le comte et son épouse tombèrent malades au retour d'un voyage à Rome et moururent dans leur villa de Fauquembergues [6]. Bertulphe transféra leur corps et les ensevelit à Renty. Il avait hérité cette *villa* de ses protecteurs [7].

Il y fonda un monastère, où il mourut dans les premières années du VIII[e] siècle [8].

L'auteur de la *Vita Bertulphi* nous apprend dans le prologue qu'il écrit sous Folcard [9], abbé de Saint-Pierre du Mont-Blandin de Gand, qui dirigea ce monastère de 1070 à 1088. On sait préciser la date de rédaction de la biographie. En effet, dans une charte du 15 juillet 1073, où l'on énumère, comme d'habitude, les reliques que possède l'abbaye, Bertulphe ne paraît pas; au contraire dans une charte de 1088 [10], il se trouve mentionné. C'est apparemment sous l'influence de la *Vita* qui a dû être composée entre ces deux dates [11].

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**, BHMA, t. II, p. 1213.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 509.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, v° Bertulphus.

Nous employons l'édition fragmentaire des MGH, SS, t. XV, pp 633 et sv., en la combinant, là où c'est nécessaire, avec l'édition plus complète des AA SS. B, t. V.

(2) *Vita Bertulphi*, ch. 1.

(3) Ce fait n'est pas isolé. A la même époque on se le rappelle, Omer, Mommelin, Bertin et Ebertramne avaient émigré des régions rhénanes dans le pays de Térouanne.

(4) *Vita*, ch. 2-3.

(5) *Vita*, ch. 3.

(6) *Vita*, ch. 16.

(7) *Vita*, *ibid.*

(8) *Vita*, ch. 19.

(9) » Cuius vitam ... domini abbatis nostri Folcardi obtinuit iussio ... « (MGH, loc. cit., p. 633).

(10) **Van Lokeren**, *Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Pierre*, p. 107, n° 160.

(11) Sans doute à l'occasion de la translation de 1073 (*Vita*, ch. 38). Nous apprenons aussi dans le prologue que l'abbé Folcard avait une vénération spéciale pour saint Bertulphe.

L'auteur s'est basé sur une biographie ancienne : « *cuius vitam veteri olim stilo descriptam ut novo scribendi percurrerem studio ...* ». Nous ne possédons pas cette *Vita* ancienne, que l'auteur signale une seconde fois au chapitre 32 : « *fratres Gandenses, cum in veteribus de sancto conscriptis exemplaribus legerent ....* » Cette biographie-là fut peut-être composée vers 945, lorsque le comte Arnoul le Vieux de Flandre fit transporter les reliques des saints Bertulphe et Gudwal à Harlebeke (1). On y lisait en effet que les reliques reposaient à Harlebeke (2), à moins que cette indication ne se trouvât dans le récit de la translation de 945, qui a également disparu, et dont l'auteur s'est servi pour ses chapitres 22 à 30 de la *Vita Bertulphi* (3).

En présence de ces sources, on s'explique la précision de la *Vita* conservée et son intérêt pour l'histoire. Le moine blandinien qui la composa laisse bien percer sa personnalité; il rappelle avec fierté la préférence du comte Arnoul de Flandre pour l'abbaye de Saint-Pierre (4), préférence qui excita — nous l'avons vu plus haut — la jalousie des Bavoniens et fut une des causes de la querelle entre les deux monastères gantois. Il exprime nettement les revendications des Blandiniens, que nous avons appris à connaître plus haut : « *Translaturus eum mox Blandinium ... quodque in castro Gandavo a beato olim Amando, ut ante diximus, fundatum apostolicisque Petri et Pauli titulis fuit dicatum* (5) ». D'autre part, au chapitre 38, on voit que les moines de Saint-Bavon allèrent au-devant du corps d'Amelberge, lors de sa translation par les Blandiniens, avec les reliques d'un de leurs saints, Liévin (6). Cette circonstance prouve donc qu'il y eut des accalmies dans la querelle, dont il ne faut pas exagérer la vivacité.

*
* *

(1) *Vita Bertulphi*, ch. 28.

(2) *Vita*, ch. 32.

(3) « Corpus vero (S. Gudwali) qua de causa ... corpori sancti Bertulphi coniunctum atque cum illo Blandinium translatum sit, ex libello qui de eorum adventu scriptus est, lector agnoscere poterit ». *Vita Bertulphi*, ch. 27 (MGH, loc. cit., p. 636).

(4) « Hic Blandinium, *a beato olim Amando in castro Gandavo constructum*, intimo præ ceteris regni sui cœnobiis affectu complexus, studio quanto maxime potuit provixit in tantum ut tam suis quam *apostolicis* regalibusque privilegiis roboravit multisque insuper sanctorum pignoribus undecumque collectis ditavit ». *Vita*, ch 23 (MGH, loc. cit., p. 635) Qu'on rapproche ce texte du récit de la lutte à propos de la *Vita Landoaldi*; c'est un exposé très concis de la situation.

(5) *Vita Bertulphi*, ch. 30 (MGH, loc. cit., p. 637.)

(6) « Nam Sanctum Livinum martyrem et beatam Pharaildam Christi virginem, sanctum quoque Gerulphum æque martyrem singulis de suis locis obvios extulerunt, in magnaque populi prosequentia gaudii nostri participes esse voluerunt. » *Vita*, ch. 38 (MGH, loc. cit., p. 640).

Reste enfin la biographie de **saint Erkembodon** (1), abbé de Saint-Bertin et évêque de Térouanne.

Erkembodon succéda à l'abbé Erlefride (2), que nous avons vu plus haut institué par saint Bertin. Il fut donc le quatrième abbé effectif de Sithiu. Sa nomination se place en 717 (3). Il s'occupa à faire respecter, dans son monastère, la règle de saint Benoît, s'il faut en croire sa biographie (4), et sut, par une administration ferme et exemplaire, porter à un haut degré de prospérité le temporel de l'abbaye (5), soit par des achats (6), soit en obtenant des rois Chilpéric II et Thierry IV la confirmation des immunités de Sithiu (7).

A la mort de l'évêque Ravangaire, il lui succéda en 723 (8), tout en restant abbé de Sithiu. Il mourut en 742 (9) et fut enseveli dans l'église de Saint-Omer, ou de Sainte-Marie, dont nous avons relaté plus haut la fondation.

La *Vita Erkembodonis* est l'œuvre de Jean de Saint-Bertin, ou d'Ypres († 1383). Dans le prologue, il se nomme : « *frater Joannes, Dei patientia Sithivensis cœnobii minister humilis* ». Il n'est donc pas encore abbé quand il écrit la *Vita Erkembodonis* : de fait, la chronique de Saint-Bertin, qu'il composa étant abbé, cite la *Vita Erkembodonis*. — Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps à cette œuvre; nous en reparlerons plus au long dans la partie synthétique de notre

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **Potthast**, BHMA, t. II, p. 1294.
A. Molinier, SHF, t. I, nº 554.
Pour les *textes*, cfr BHL, t. I, nº 2599.

(2) *Vita Erkembodonis*, ch. 2. — *Lamberti Audomarensis series abbatum S. Bertini* (MGH, SS, t. XIII, p. 698).

(3) C'est la date donnée par le ch. 3 de la *Vita*. Mais l'auteur, Jean d'Ypres ou de St-Bertin, y ajoute : « 19 ans après la mort de saint Bertin ». C'est inexact, car Bertin étant mort en 709 environ, saint Erkembodon serait devenu abbé en 728, c'est-à-dire quand il était déjà évêque de Térouanne. Dans sa chronique (ch. 4, pars I) Jean donne d'ailleurs la date de 710, preuve évidente qu'il n'est pas bien sûr de ses données.

(4) *Vita*, ch. 3.

(5) *Ibid.*

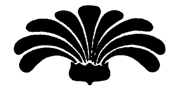
(6) P. ex., l'achat de six *villæ* de Rigobert (*Cartulaire de Saint-Bertin*, éd. **Guérard**, p. 49). — Cfr *Vita*, ch. 4.

(7) *Vita*, ch. 3. — *Cartulaire de Saint-Bertin*, pp. 41, 42, 44, 47.

(8) **Folcuin**, dans son Cartulaire, donne la date de 720 (loc. cit., éd. **Guérard**, p. 48). Cette date est reprise par Jean d'Ypres dans la *Vita* (ch. 4). Dans sa chronique, Jean nous dit que ce fut la troisième année du règne de Thierry IV, qui régna de 720 à 737 (ch. 4, pars II).

(9) *Cartulaire de Saint-Bertin*, p. 50.

travail, où nous étudions, dans un ensemble, la personnalité et les œuvres de Jean de Saint-Bertin. Il suffira de noter, dès à présent, que la *Vita Erkembodonis*, basée sur les archives du monastère, est supérieure de beaucoup à de multiples productions hagiographiques, bien antérieures au XIVe siècle, mais dont les auteurs se cont contentés des vagues renseignements de la tradition orale.



V

Diocèse d'Utrecht

Nous avons déjà dit, dans l'*Introduction*, que nous ne nous occupons, à propos des saints de ce diocèse, que de ceux qui appartiennent vraiment à l'histoire de Belgique. La seule *Vita* à examiner est dès lors celle de saint Willibrord, évêque d'Utrecht, abbé et fondateur d'Echternach.

Saint Willibrord (1) (*Willibrordus, Wilbrord, Wilbrod, Wilbortd*) naquit en Angleterre, près de l'endroit où l'Humber se jette dans la mer du Nord; son père, de race saxonne, s'appelait Wilgils et s'était fait ermite. Il s'était bâti sur un promontoire, à l'embouchure de l'Humber, un petit oratoire qu'il dédia à saint André. Bientôt la foule des environs y afflua et, grâce aux largesses des grands propriétaires, il se forma un monastère (2). Alcuin, le biographe de Willibrord, en fut plus tard abbé. Fils d'un tel père, Willibrord désira mener une vie d'ascète, une vie toute consacrée à Dieu. Il se rendit donc au monastère de Ripon, au nord-ouest de York, où le célèbre Wilfrid était alors abbé. Ce dernier, qui devint bientôt archevêque d'York, venait d'introduire dans cette abbaye les observances romaines, vers 664 (3). C'est là que Willibrord passa ses premières années et qu'il fut imbu de cet amour de l'Église romaine qui caractérise toute sa carrière (4). Il resta à

---

(1) BIBLIOGRAPHIE : **B. Krusch,** *Verzeichnis*, v° Willibrordus.
Potthast, BHMA, t, II, pp. 1638-1639.
A. Molinier, SHF, t. I, n° 554.
Wattenbach, DGM, t. I, pp. 148, 190, 336.

Pour les *textes*, cfr BHL, t. II, n°s 8436-8445.

(2) *Vita Willibrordi*, ch. 1.

(3) **Beda**, *Historia Ecclesiastica Anglorum*, livre III, ch. 25, 26.

(4) *Vita Willibrordi*, ch. 3.

Ripon, y devint moine et ne quitta le cloître qu'à l'âge de vingt ans (1). Alors, il passa en Irlande, où l'avait attiré la renommée d'Egberct (2), moine de Rathmelsigi (3), qui avait conçu le désir d'évangéliser la Frise et le territoire des Danois et des Saxons, mais qui fut retenu en Irlande par un naufrage (4). Depuis lors, cet apôtre stimulait ardemment ceux qu'il trouvait disposés à reprendre l'exécution de son plan. C'est en 678 (5) que Willibrord alla trouver ce maître; il resta avec lui pendant douze ans et fut témoin de ses insuccès. Il se promit de réaliser lui-même le dessein d'Egberct. En 690, Willibrord traversa la mer et aborda en Frise avec onze compagnons (6). Il se rendit de suite à Utrecht, chez le roi Radbod (7). Les circonstances étaient peu propices à l'évangélisation. En effet, les Francs venaient de conquérir le territoire au sud du Rhin et Radbod leur avait voué toute sa haine, ainsi qu'à la religion catholique qu'ils personnifiaient. Le terrain était donc peu favorable à la semence (8). Willibrord le comprit et, pensant trouver un appui chez Pepin II, il se rendit auprès de lui (9). C'était, en effet, aider la politique de Pepin, aplanir les difficultés qui contrariaient la domination franque, que de prêcher l'évangile aux Frisons païens et de les convertir à la foi que professaient les Francs. Pepin accueillit donc fort bien les missionnaires et promit à Willibrord toute sa protection. Dès ce moment, Willibrord ne songea plus qu'à un dessein, qui correspondait à ses convictions intimes et à son amour pour l'Église romaine : aller à Rome et obtenir l'encouragement du pape dans ses labeurs apostoliques. Il se rendit donc chez le pape Serge I (10), et lui demanda, comme au chef de l'Eglise universelle, l'approbation et la bénédiction pour son apostolat futur. Puis il retourna en Frise. Le succès couronna ses efforts et bientôt il parut nécessaire de constituer l'Église naissante. Les missionnaires envoyèrent donc Suidberct, sans doute le plus âgé

---

(1) *Vita Willibrordi*, ch. 4.

(2) » Ecberti, qui cognomento sanctus vocabatur «. *Vita*, ch. 4.

(3) Maintenant Mellifont, dans le comté de Louth.

(4) **Beda,** *op. cit.*, l. III, ch. 27, l. V, ch. 9-10.

(5) **Hauck,** *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 397, n. 3.

(6) Bède parle de douze compagnons (Loc. cit., l. V, ch. 11), Alcuin (*Vita*, ch. 5) de onze. Il est probable que le douzième, cité par Bède, était Willibrord lui-même. (**Rettberg,** *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 518, n. 5). On peut citer parmi ses compagnons : Suidberct, Adalbert et Wérinfride. Il ne faut pas tenir compte des assertions du pseudo-Marcellensis dans la *Vita S. Suidberti.*

(7) *Vita Willibrordi*, ch. 5.

(8) **Beda,** *op. cit.*, l V, ch. 10.

(9) **Beda,** *op. cit.*, loc. cit.; *Vita Willibrordi*, ch. 5.

(10) **Beda,** *op. cit.*, ch. 11. Cet auteur mentionne seul le premier voyage à Rome. Alcuin n'en parle pas dans la *Vita Willibrordi*, mais il faut s'en tenir à l'autorité de Bède, contemporain.

d'entre eux, en Angleterre, pour le faire sacrer évêque ([1]). Cette indépendance religieuse vis-à-vis de l'Église franque est intéressante à noter. Suidberct fut sacré en 692 ou 693 ([2]) et revint comme évêque en Frise. Il n'y resta pas longtemps et s'en alla chez les Bructères ([3]). Peut-être l'explication de ce brusque départ se trouve-t-elle dans le refus de Pepin de reconnaître l'ordination de Suidberct. Willibrord et ses compagnons se résignèrent; la paix avait été conclue avec Radbod et l'évangélisation des Frisons barbares du nord semblait chose à tenter ([4]). Pepin prit donc l'initiative ([5]) et songea à établir une nouvelle circonscription ecclésiastique, embrassant toute la Frise et préparant la voie à la pénétration politique. C'est donc probablement pour obtempérer aux désirs de Pepin ([6]) que Willibrord se rendit une seconde fois à Rome ([7]). Le 22 novembre 695 ([8]), le pape Sergius sacra Willibrord archevêque dans l'église de sainte Cécile ([9]), lui donna le nom de Clément et le *pallium*, insigne des plus enviés, qui créait entre le nouveau dignitaire et le Saint-Siège un lien particulier ([10]). Willibrord rentra alors sur le théâtre de ses labeurs et s'établit à Utrecht ([11]). Il y bâtit une église en l'honneur

([1]) **Beda**, loc. cit. — Suidberct fut nommé évêque, et non Willibrord, le chef de la mission, parce qu'il était probablement plus âgé, comme le remarque **Hauck** (*op. cit.*, p. 399, n. 1). Il est inutile de supposer l'existence d'intrigues ou d'inimitiés parmi les missionnaires.

([2]) **Hauck**, *op. cit.*, p. 399, n. 1.

([3]) Il ne faut pas tenir compte des racontars de la *Vita Suidberti*, qui est une falsification du XIVe ou du XVe siècle. Cfr **Dr W. Diekamp**, *Die Fälschung der Vita Sancti Suidberti*, dans l'*Historisches Jahrbuch*, t. II (1882), pp. 272-287.

([4]) **Hauck**, *op. cit.*, p. 400.

([5]) **Beda**, loc. cit.; *Vita Willibrordi*, ch. 6.

([6]) » Postulans (Pippinus) ut Fresonum genti archiepiscopus ordinaretur, quod ita ut petierat impletum est «. **Beda**, loc. cit.

([7]) *Vita Willibrordi*, ch. 6.

([8]) **Beda**, loc. cit., donne comme année de l'ordination 696; mais il faut suivre la donnée qui se trouve en marge du vieux calendrier d'Echternach (Ms. Paris lat. 10837 [Suppl. 1680]), où l'on trouve l'annotation *autographe* de Willibrord : » In nomine Domini Clemens Willibrordus anno sexcentesimo nonagesimo ab incarnatione Christi veniebat ultra mare in Francia et in Dei nomine anno sexcentesimo nonagesimo quinto ab incarnatione Domini, *quamvis indignus* fuit ordinatus in Roma episcopus ab apostolico viro domno Sergio papa. Nunc vero in Dei nomine agens annum septingentesimum vigesimum octavum ab incarnatione Domini nostri Jesu Christi in Dei nomine feliciter. « **Jaffé**, *Bibliotheca Rerum Germanicarum*, t. VI : *Monumenta Alcuiniana*, p. 47, nº 1. — *Neues Archiv*, t. II, p. 293. — **Delisle**, *Cabinet des Mss*, Planche XIX.

([9]) *Vita Willibrordi*, ch. 8 — Alcuin dit que la consécration se fit dans l'église de Saint-Pierre. **Beda**, loc. cit., ch. 11, indique l'église de Sainte-Cécile. Il faut accepter cette dernière donnée, contemporaine.

([10]) Sur la signification du *pallium* au VIIe siècle, cfr **Dom G. Morin**, *Le Pallium*, dans le *Messager des Fidèles*, t. VI (1889), pp. 261 et sv.

([11]) **Beda**, loc. cit. — *Bonifatii epistola*, nº 107.

du Saint Sauveur et rétablit la vieille église ruinée, dédiée à saint Martin [1]. Pepin, semble-t-il, dota généreusement ces fondations [2]. Quant à Willibrord, il se donna tout entier à la conversion des Frisons et remporta des succès marquants [3] : seul, le vieux roi Radbod refusait obstinément de se faire chrétien et de délaisser la religion de ses pères; cependant il ne se montra pas hostile aux missionnaires. Entretemps, le renom de Willibrord s'était étendu : de toutes parts on lui offrait des donations; plusieurs *villæ* de la Toxandrie lui furent cédées [4]. Mais l'ardent désir d'évangélisation ne le quitta point; il le poussa à se risquer plus au nord encore, chez les Danois [5]. Le paganisme invétéré et inébranlable immobilisa ici ses efforts : il partit. En homme prévoyant, il emmena quelques jeunes gens, qu'il se promettait d'instruire pour les envoyer plus tard comme missionnaires dans leur patrie. Pendant le retour, son navire fut jeté sur les côtes de l'île d'Helgoland (Fositeland). Il prêcha la foi aux insulaires et n'hésita pas à profaner une source sacrée, où les indigènes ne puisaient qu'en silence [6]; il y baptisa les convertis. On s'empara de lui et de ses compagnons et il fut traîné devant le roi. Celui-ci fit jeter le sort pendant trois jours; comme il ne tombait pas sur Willibrord, le roi regarda le saint comme un protégé des dieux et le laissa partir. Un seul des compagnons du saint fut tué [7]. Willibrord retourna à Utrecht, où il se voua tout entier à la construction d'églises de paroisses et à l'organisation de son diocèse [8]. Mais les malheurs allaient s'abattre sur l'œuvre de Willibrord. Pepin d'Herstal était mort en 714 et les Frisons levèrent l'étendard de la révolte. Même pendant que Pepin agonisait à Jupille, un Frison tua son fils Grimoald dans la basilique de Saint-Lambert à Liège, où le jeune prince s'était arrêté pour prier pour son père malade [9]. La politique franque et l'œuvre de Willibrord semblèrent vouées à la

---

(1) *Bonifatii epistola*, n° 107.

(2) Les diplômes de Pepin le Bref, de 753 (**Boehmer-Muehlbacher**. *Regesta imperii*, n°s 68-69), confirmant les donations de Pepin II, de Charles et de Carloman, ne sont pas exempts de singularités, qui les rendent suspects. (**Hauck,** *op. cit.*, p. 401, n. 4.)

(3) *Vita Willibrordi*, ch. 9.

(4) Donations d'Angilbald vers 704 et 713 (**Pardessus,** *Diplomata*, t. II, p. 265 et p. 291); donation d'Angilbert vers 709 (*Ibid.*, p. 280), du duc thuringien Hedenus (*ibid.*, p. 263), de la nonne Berthelende (*Ibid.*, p. 254), du moine Ansbald (*Ibid.*, p. 254 et p. 289).

(5) *Vita Willibrordi* ch. 9.

(6) Sur cet usage des peuples germaniques, voyez **Tacite,** *Germania*, ch. 10. — La source sacrée d'Helgoland est citée aussi dans la *Vita Liudgeri*. Cfr MGH, SS, t. II, p. 410.

(7) *Vita Willibrordi*, ch. 10-11.

(8) *Vita*, ch. 12.

(9) *Liber Historiæ*, ch. 50.

ruine. Radbod s'empara du territoire perdu : les prêtres furent chassés, les églises ruinées, le paganisme triomphait (1). Willibrord quitta le pays et se retira dans l'abbaye d'Echternach, qu'il avait fondée dans le diocèse de Trèves.

C'est à ce moment qu'arriva un aide, de la patrie même de Willibrord, Winfrid, le futur Boniface, le successeur de Willibrord dans l'apostolat. Il ne resta pas longtemps à Utrecht et retourna en Angleterre, n'ayant fait en somme qu'un voyage d'exploration (2). Entretemps, Charles Martel s'était raffermi au pouvoir et avait pu reprendre la guerre contre les Frisons : en 719, Radbod, ce redoutable ennemi des Francs et du christianisme, mourut (3). Son successeur, Aldigisil II, noua amitié avec les Francs et rendit possible le retour de Willibrord. L'évêque d'Utrecht rentra dans son diocèse et fut heureux de retrouver le jeune et vigoureux compatriote Boniface, qui, après avoir été prendre à Rome les enseignements du pape, comme autrefois Willibrord, venait de rentrer en Frise après avoir passé par Pavie, la Bavière, la Thuringe et la Franconie. Dans ce dernier pays, il avait appris la mort de Radbod (4). Boniface resta trois ans (5) chez Willibrord, le secondant de ses jeunes efforts, l'aidant à rétablir les églises et à convertir les païens. Willibrord, devenu vieux et infirme, voulut le sacrer comme son successeur, mais Boniface allégua sa mission reçue de Rome et demanda son congé. En 722, il regagna l'intérieur de l'Allemagne (6).

Le vieil évêque se retrouva seul, cassé par la fatigue. Il arrangea le transport des biens qu'il possédait en Toxandrie et semble les avoir donnés à l'abbaye d'Echternach (7). Willibrord resta à son poste jusqu'à la mort. Durant les dernières années de son activité épisco-

---

(1) **Willibald**, *Vita Bonifacii*, ch. 4.
(2) **Kurth**, *Saint Boniface*, pp. 16-17.
(3) *Annales S. Amandi*, anno 719. — **Willibald**, *Vita Bonifacii*, ch. 5.
(4) **Kurth**, *op. cit.*, pp. 20-23.
(5) **Willibald**, *Vita Bonifacii*, ch. 5.
(6) *Ibid.* Cfr **Kurth**, *op. cit.*, pp. 23-24.
(7) Dans notre article *Middeleeuwsche Heiligenlitteratuur. De H. Willibrordus en zijne levensbeschrijvingen*, paru dans les *Geschiedkundige Bladen*, t. II (1905), pp. 371-387, nous avions cru pouvoir émettre l'hypothèse que le « testament » de Willibrord avait été fabriqué par le moine Thierry d'Echternach vers 1190. Mais le P. A. Poncelet, dans une étude intitulée *Le « Testament » de Saint Willibrord (Analecta Bollandiana*, t. XXV [1906], pp. 163-174), a parfaitement montré que Thierry ne peut intervenir dans la question, que la pièce, regardée d'ordinaire comme un véritable testament, n'est qu'une donation un peu plus solennelle que les donations ordinaires, qu'il faut soigneusement distinguer du testament de Willibrord. Le véritable testament du saint est cité dans un diplôme de Pepin, du 13 mai 706, mais il ne nous a pas été conservé. Quant à la pièce, à tort intitulée « testament », le savant bollandiste a montré que les difficultés qu'on a soulevées pour en contester l'authenticité, ne sont pas assez fortes pour rejeter celle-ci à la légère. Néanmoins, « il n'est peut-être pas prudent de se prononcer *résolument* » pour l'authenticité de cette pièce.

pale, il fut aidé par un chorévêque. Il mourut le 7 novembre 739 ([1]), probablement à Echternach, et y fut enterré. A lui revient la gloire immortelle d'avoir été l'apôtre des Frisons ([2]).

*
* *

La biographie de Willibrord fut d'abord traitée par son contemporain Bède, dans l'*Historia Ecclesiastica Anglorum*, au livre V, ch. 11-12. Mais ce n'est pas là une *Vita* proprement dite. On a toujours admis que la première *Vita Willibrordi* fut l'œuvre d'un moine scot, probablement ancien compagnon ou disciple du saint. L'existence de cette *Vita* nous serait attestée par l'abbé Théofrid d'Echternach, qui, écrivant au XIIe siècle une biographie du saint, dit : « *Nam primo quidem linguæ ac gentis scotticæ aggressus tanti viri gesta describere, rustico stilo detrivit dignitatem historiæ, dein Albinus, cognomento Alcuinus de Britannia.... conatus est in urbanum lapido seponere dicto et incompta comere* » ([3]). Il n'est pourtant pas sûr qu'il faut croire ici Théofrid sur parole. Alcuin, dans sa *Vita Willibrordi* ([4]), ne fait nulle part mention de cette biographie ([5]). Alcuin, qui ne se lança dans le genre hagiographique que sur demande expresse, dut écrire sa *Vita Willibrordi* vers 792 ([6]). Il composa cette biographie sur la demande de l'abbé d'Echternach, Beornrad ([7]).

Il écrivit deux biographies, l'une en prose, l'autre en vers, et y ajouta une homélie. Il y joignit des détails sur le père de Willibrord, enseveli dans son monastère de Saint-André sur le promontoire de l'Humber, dont Alcuin avait pour le moment la présidence ([8]).

([1]) Dans notre article cité ci-devant, nous avions adopté l'année 738. C'est 739 qu'il faut préférer. Cfr **Alberdingk-Thym**, *De H. Willibrordus*, pp. 283-285.

([2]) Cfr *Bonifacii epistola*, n° 107.

([3]) MGH, SS, t. XXIII, p. 31. *Vita Willibrordi*, ch. 24.

([4]) Nous employons l'édition de **Jaffé**, *Bibliotheca Rerum Germanicarum*, t. VI : *Monumenta Alcuiniana*, pp. 35 et sv. Berlin, 1873.

([5]) Cfr aussi *Analecta Bollandiana*, t XXV (1906), p. 212.

([6]) **Jaffé**, loc. cit., pp. 35-36, ne se prononce pas entre 782-789 ou après 793. Cfr la note suivante.

([7]) Le *Catalogus abbatum Epternacensium primus* (MGH, SS, t. XIIII, p. 31) dit de lui : « Berneradus 20 annis regens hunc locum, 27 anno magni Caroli regis incarnatione vero Domini 797, indictione 5, Adonem abbatum reliquit sibi successorem. » C'est sans doute le même qui fut envoyé vers 784-791 avec le protonotaire Radon en mission chez le Pape Adrien IV (*Codex Carolinus*, ch. 97). D'après la *Gallia Christiana nova*, t XII p. 15, il fut créé en 792 évêque de Sens, à la mort de Willibald. Pourtant aucune source ne nous fait connaître la date exacte, à part les documents réunis par le *Liber Aureus* d'Echternach, et ceux-ci suggèrent une date antérieure à 792.

([8]) « ... Duos digessi libellos, unum prosaico sermone gradientem .. alterum pieri pede currentem ..... Unam quoque priori libello superaddidi homeliam quæ utinam digna esset a tuo venerando ore populo prædicari. Item secundo adieci sermonem elegiaco carmine de venerabili Wilgiso, patre scilicet sanctissimi pontificis Willibrordi, cuius corpus requiescit in cellula quadam maritima, cui ego indignus licet legitima Deo donante successione præsideo » *Vita Willibrordi*, *Prologus*.



Ayant donc été en Angleterre et, en sa qualité d'abbé du monastère de Saint-André, Alcuin pouvait y avoir rassemblé des données de valeur sur Willibrord. On pouvait donc s'attendre à une biographie de premier ordre. Il n'en est rien. Alcuin ne cite pas l'œuvre de son prédécesseur : il ne parle pas de Bède, dont il dut pourtant connaître l'*Historia Ecclesiastica*. En parlant d'Ecgberct et Wigbert, il ne dit rien de leurs travaux en Frise; il ignore que Willibrord a été deux fois à Rome; il contredit Bède en faisant consacrer le saint dans la basilique de Saint-Pierre. Pas un mot des donations, des difficultés avec Radbod; Boniface n'y parait pas (1). Ce qui attire surtout Alcuin et ce qu'il recherche avec plaisir, c'est le côté merveilleux, traité en plusieurs chapitres. Il faut l'avouer : Alcuin, toutes les fois qu'il essaya le genre, fut hagiographe médiocre. Pourtant, on trouve dans la biographie des faits précis : cela se comprend d'après ce que nous avons dit des sources. Il faut aussi se rappeler que la *Vita* fut écrite une cinquantaine d'années après la mort de Willibrord.

La *Vita* en prose (2) et le poème d'Alcuin furent suivis par la *Vita Willibrordi* de l'abbé Théofrid d'Echternach (1083-1110) (3). Cette *Vita* est divisée en 36 chapitres. Théofrid y suit Alcuin tout en gardant l'ordre de la *Vita* de celui-ci. C'est une œuvre assez boursouflée; l'auteur s'est servi des chapitres de Bède concernant Willibrord, de la chronique de Réginon, au chapitre 22, de la *Vita Bonifacii* de Willibald, au même chapitre; de la Vie de saint Willehad par Anschaire, au chapitre 29, et de la *Vita Amalbergæ* du moine blandinien, dont nous avons parlé plus haut. La biographie de Théofrid a donc encore une certaine valeur.

Théofrid écrivit aussi une *Vita* métrique et des sermons pour la fête de saint Willibrord et de son père Willigise. L'abbé d'Echternach tint donc à imiter en tout son prédécesseur Alcuin (4).

Comme nous l'avons déjà dit dans notre article sur saint Willibrord, paru dans les *Geschiedkundige Bladen* (5), nous avons remarqué que le manuscrit de Paris 9740 (6), qui contient la *Vita Willibrordi d'Alcuin*, présente déjà le récit des miracles arrivés du temps de la guerre de Robert le Frison († 1093) contre Middelbourg. Nous avons comparé ce récit avec celui de Théofrid; on doit conclure que Théofrid est postérieur, car le n° 5 et le n° 6 des *Miracula* du manuscrit sont presque identiques aux chapitres 34 et 35 de la *Vita* de Théofrid, mais ici on retrouve des

(1) Il ne faut pas vouloir chercher dans ce silence un parti pris d'Alcuin, partisan de Pepin et de l'église franque, contre la tendance de l'église d'Allemagne, qui aurait visé à l'autonomie, sous l'impulsion de Boniface. C'était l'opinion d'**Alberdingk-Thym** dans son ouvrage : *De H. Willibrordus*.

(2) Elle fut copiée par les biographes des saints de Fontenelle, dans la *Vita Condedi* et la *Vita Vulframni*. — Cfr **W. Levison,** *Zur Kritik der Fontaneller Geschichtsquellen*, dans le *Neues Archiv*, t. XXV (1900), p. 599.

(3) MGH, SS, t. XXIII, pp. 23 et sv. Cfr **Wattenbach**, DGM, t. I, pp. 148 149.

(4) MGH, loc. cit., p. 11.

(5) Loc. cit.

(6) *Catalogus codicum hagiographicorum.... Bruxellensis*, t. II, pp. 580 et sv.

ajoutes et des amplifiations. Ces miracles durent être écrits et ajoutés dans le manuscrit, après la *Vita* d'Alcuin, au XII[e] siècle. Dès lors, comme le manuscrit en question provient d'Echternach (¹), nous avions conclu que c'est probablement celui dont s'est servi Théofrid. Depuis lors, le P. A. Poncelet, dans un article intitulé *Les Miracles de Saint Willibrord BHL 8943* (²), a confirmé cette opinion, et même nous paraît avoir très bien démontré que ces miracles du manuscrit de Paris ne sont qu'une première rédaction due à Théofrid lui-même, avant la composition de sa *Vita Willibrordi*.

Enfin, une quatrième *Vita* (³) fut écrite, après celle de Théofrid, par un prêtre du nom d'Egbert (Echebertus) et dédiée à l'un des successeurs de Théofrid, l'abbé d'Echternach, Gérard II (1157-1176). Cet Egbert est peut-être l'abbé Eckebert ou Egbert de Schonau (1165-1184) (⁴). M. Omont (⁵) a malmené cet écrivain et prétend que, tout en copiant une partie de la *Vita Willibrordi* d'Alcuin, il veut dissimuler ce plagiat. Le P. Poncelet (⁶) a montré, en produisant la préface d'Egbert, que cet écrivain n'a pas songé à un plagiat et qu'il ne peut-être question de supercherie. A la demande de l'abbé Gérard, qui ne goûtait pas le style d'Alcuin, Egbert accepte d'écrire une nouvelle *Vita*. Dès qu'il s'est mis à l'œuvre, il voit l'inutilité de cette besogne, et, croyant faire mieux que de mêler les données d'Alcuin et ses propres paroles, il composa un « *novus sermo* », sans intérêt, résumant les principaux chapitres de la *Vita* d'Alcuin. L'abbé Gérard pouvait alors faire compléter ce travail par la transcription des chapitres restants de la biographie d'Alcuin. On le voit, il n'y a pas question de supercherie, mais l'œuvre d'Egbert est inepte. Elle clôt la série des productions hagiographiques se rapportant à saint Willibrord.

* * *

Nous ne pouvons terminer cette première partie de notre travail sans appeler l'attention sur une conclusion des plus importantes qui

---

(¹) Voici l'intitulé du manuscrit : « Vita sanctissimi ac præcellentissimi confessoris atque pontificis Clementis Willibrordi, *patroni nostri*. » *Ibid.*, loc. cit.

(²) *Analecta Bollandiana*, t. XXVI (1907), pp. 72-77.

(³) Elle se trouve dans le Ms. Paris, nouv. acq. lat. 1836. Elle est éditée par le **P. Poncelet**, en partie, dans les *Analecta Bollandiana*, t. XXII, pp. 419-422, avec un commentaire : *La Vie de S. Willibrord par le prêtre Egbert*. Le texte se trouve aussi dans les *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, t. XXXVIII, 7 (1903), pp. 386-396

(⁴) **W. Levison**, *Eine neue Vita Willibrordi* dans le *Neues Archiv*, t. XXIV, pp. 258-261.

(⁵) *Un plagiat littéraire au XII[e] siècle. La Vie de S. Willibrord, évêque d'Utrecht, par le prêtre Egbert*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (1903), pp 98-100.

(⁶) Loc. cit. — **W. Levison** (loc. cit.) parle dans le même sens et donne quelques notes complémentaires.

s'en dégage. Nous voulons parler des *cycles littéraires*, dont nous avons découvert l'existence pour beaucoup de *Vitæ* des différents diocèses. L'existence de ces cycles n'était connue que pour les productions hagiographiques du diocèse de Liège. Nous nous sommes dès lors contentés, pour ces *Vitæ*, de rappeler les relations littéraires déjà constatées; nous en avons aussi complété la statistique par la découverte de nouveaux chaînons et par la comparaison de ces cycles avec ceux de l'hagiographie des quatre autres diocèses.

Il ne sera pas inutile d'indiquer ici en quelques mots l'*origine* de ces cycles, d'expliquer comment, en général, ces relations se sont formées.

La cause première de ces copies et de ces plagiats se trouve dans l'absence de renseignements historiques sur le saint.

Le biographe, en effet, peut s'inspirer de documents écrits et de la tradition orale. Par *documents écrits* nous entendons des relations fragmentaires, qui ne forment pas une *Vita* proprement dite, ou bien une biographie comme telle. Le plus souvent, ces documents font défaut à l'hagiographe; il ne lui reste que la tradition orale. D'ordinaire elle est la source principale de toute *Vita* et elle en devient la source unique, du moment qu'elle fournit des détails en nombre suffisant, assez pittoresques et merveilleux pour répondre au but que se propose l'hagiographe. L'auteur est-il plus ou moins doué d'esprit critique — c'est, par exemple, le cas d'Hucbald de Saint-Amand — il cherchera à appuyer les données traditionnelles par des documents écrits, qui en sont peut-être la source, ou qui confirment indirectement l'exactitude de ces anecdotes populaires. Il copie dès lors une *Vita* antérieure qui parle accidentellement de *son* héros et dont le récit concorde avec les données de la tradition orale sur le saint dont il écrit les gestes.

C'est un premier exemple de formation des *cycles* hagiographiques; la *Vita Rictrudis* peut être citée ici comme type.

Mais hélas! la critique ou même des lueurs de critique sont l'exception au moyen âge. D'ordinaire, l'hagiographe se croit dispensé d'examiner la provenance de ses renseignements. Il se contente de la tradition populaire. S'il arrive que cette dernière ne fournit qu'un petit nombre d'anecdotes et de détails ou ne relate pas assez de faits merveilleux, le biographe essaye de combler ces vides par les produits de son imagination : les lieux communs, les thèmes hagiographiques — traits stéréotypés applicables à tout saint — sont des ressources précieuses, qui feront disparaître son embarras en entretenant son indolence d'esprit accoutumée.

Très souvent, le salut n'est pas loin : c'est de pratiquer la copie, le plagiat d'une *Vita* préexistante. En changeant quelques mots de son prototype, le biographe se forme un récit tout fait qu'il adapte sans hésiter à son propre sujet. C'est un second exemple de for-

mation des cycles : les biographies des abbesses de Maubeuge en sont une frappante illustration.

Une troisième occasion de voir naître des cycles hagiographiques se présente dans le cas où l'hagiographe retrace l'histoire d'un saint qui a été en relation avec d'autres ou dont les parents ont déjà eu l'honneur d'une biographie. Il suffit dès lors de copier, dans ces *Vitæ* antérieures, les passages où apparaît le héros dont s'occupe le plagiaire. C'est un cas de naissance des relations littéraires, qu'on peut très bien constater dans les *Vitæ* de sainte Eusébie et de saint Mommelin.

En comparant les cycles des divers diocèses entre eux (1), on peut constater que quatre *Vitæ* anciennes ont exercé une assez grande influence sur l'esprit des hagiographes, qui se sont empressés de plagier ces modèles au point de vue du style et de la composition. Ce sont les *Vitæ Radegundis*, *Arnulfi*, *Eligii*, et la *Vita Richarii* d'Alcuin. L'influence des trois premières peut s'expliquer par leur étendue et par leur supériorité incontestable au point de vue de la composition. Le succès de la *Vita Richarii* est sans doute dû au renom d'Alcuin comme écrivain, et à la proximité des diocèses de Cambrai, de Tournai et de Térouanne (où cette *Vita* était surtout connue et pillée) du nord de la France où était situé le monastère de Saint-Riquier.

Particularité digne de remarque : dans le diocèse de Térouanne, l'hagiographie n'offre presque pas de cycles littéraires. C'est peut-être que la plupart des biographies des saints de ce diocèse, écrites avant les invasions normandes, ont vu le jour à une époque où les souvenirs de la tradition populaire étaient encore relativement nombreux. Les hagiographes térouannais ont donc pu se dispenser de recourir au plagiat et aux thèmes hagiographiques d'emprunt.

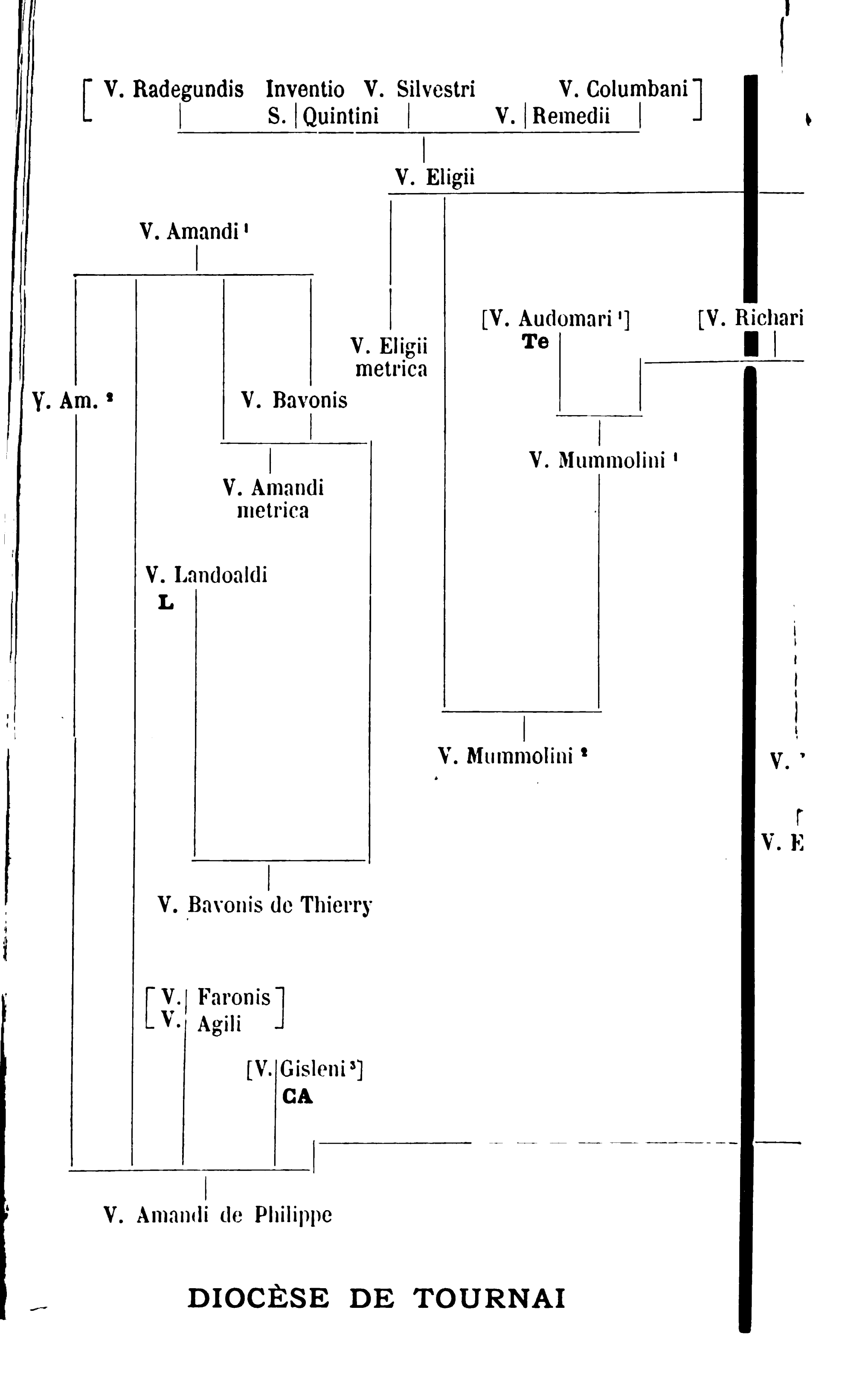
Pour les autres cycles des divers diocèses, les relations littéraires ne se constatent que pour les Vies des saints d'un même diocèse. Les biographes s'adressaient évidemment aux *Vitæ* des saints qui avaient été en relation avec le héros, qui avaient donc vécu dans le même pays, et dont la biographie était due à des écrivains habitant un même territoire.

C'est la raison pour laquelle les subdivisions de notre travail se sont inspirées avant tout de la géographie, dans une étude relevant proprement de l'histoire littéraire.



(1) Nous avons cru utile d'insérer ci-après le tableau complet des cycles littéraires : on pourra constater d'autant plus facilement l'importance de ces conclusions.





DIOCÈSE DE TOURNAI

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

P. 2, l. 5,	*au lieu de*	eût	*lisez*	eut.
P. 2, n. 1, l. 3,	»	se ramène	»	se ramènent.
P. 7, n. 1, l. 16,	»	L'erreur de M. Balau, provient .... *lisez* L'erreur de M. Balau provient.		
P. 15, n. 2, l. 2,	»	der Karolingischen	*lisez*	des karolingischen.
P. 26, l. 11,	»	connût	»	connut.
P. 64, n. 1, l. 2,	»	Lateinischen	»	lateinischen.
P. 64, n. 2, l. 2,	»	Ostfränkischen	»	ostfränkischen.
P. 68, l. 13,	*ajoutez*	L'iconographie de saint Hubert permet effectivement de constater plusieurs fois la substitution de saint Hubert à saint Eustache. Cfr **H. Uhlenhuth,** *St Hubert, der Schutzpatron der Jäger und seine Legende*, dans *Das Weidwerk in Wort und Bild*, t. XV (1905), pp. 33-44, 49-62.		
P. 71, n. 6, l. 2,	*au lieu de*	S Ursmer	*lisez*	S. Ursmer.
P. 105, n. 3, l. 2,	»	en	»	et.
P. 111, n. 1, l. 7,	»	Aldeneyen	»	Aldeneyck.
P. 111, n. 4, l. 2,	»	Deutschen	»	deutschen.
P. 121, l. 12,	*ajoutez* :	Pour Levold de Northof, cfr **E. Fittig,** *Levold von Northof, ein westphälischer Geschichtschreiber des XIVen Jahrhunderts* (Diss.). Bonn, 1906.		
P. 136, n. 7, l. 5,	*au lieu de*	et Renildis	*lisez*	en Renildis.
P. 159, n. 2, l. 2,	»	prénsence	»	présence.
P. 176, n. 1, l. 14,	»	abbatissæ	»	abbatissa.
P. 176, n. 1, l. 37,	»	as-prompta	»	asprompta.
P. 176, n. 2,	»	Analecia	»	Analecta.
P. 176, ibid.,	»	Edité	»	Editée.
P. 178, n. 1, l. 4,	»	corpore humationis	»	corporis humatione.
P. 178, n. 1, l. 6,	»	id. A. Fayen	»	éd. A. Fayen.
P. 189, n. 5, l. 2,	»	4o sér.	»	4e sér.
P. 190, n. 3, l. 3,	»	mise	»	mises.
P. 216, l. 14-19 et n. 4,	*ajoutez* :	**L. Levillain,** dans un article *Le baptême de Clovis* (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXVII [1906], pp. 472-488), a réfuté à son tour l'hypothèse de M. Krusch et maintient Reims comme lieu du baptême de Clovis.		
P. 217, n. 2,	*au lieu de*	Lougnon	*lisez*	Lognon.
P. 217, l. 10,	»	Jonas d'Orléans	»	Jonas de Bobbio.
P. 223, n. 1, l. 5,	»	Martyrologiam	»	Martyrologium.
P. 256, n. 1,	*ajoutez* :	Voir aussi **H. Nelis,** *Études de diplomatique médiévale*, I : *Examen critique de chartes et bulles apocryphes de l'abbaye de Saint-Ghislain* (*965-1145*), dans les *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, 3e sér., t. III, pp. 73-107, 227-264 (*à suivre*).		

P. 315, n. 6,	*au lieu de*	Inscriptious	*lisez*	Inscriptions.
P. 343, n. 2, l. 4,	»	qui	»	que.
P. 350, n. 5, l. 5,	»	monastères e	»	monastères et.

P. 374, l. 19-20 et n. 3, *ajoutez* : Le fait de la possession de Gand par le comte Wichman de Hamaland vient d'être contesté par **J. Depoin**, *Wicman II, comte du Hamaland, bienfaiteur de Saint-Pierre de Gand au Xe siècle*, dans les *Annales du XXe Congrès historique et archéologique tenu à Gand, 1907*. De la même étude, il ressort que Wichman, époux de Luitgarde, était gendre du marquis Arnoul de Flandre et qu'il était donc en relation avec la contrée de Gand. L'argument que nous avons tiré de ces relations pour la question de saint Liévin subsiste donc.

P. 392, n. 1, l. 22,	*au lieu de*	Paris, 1589	*lisez*	Paris 1889.
P. 408, l. 17,	»	dont elles	»	dont ils.
P. 410, n. 4,	»	Boulogne sur Mer	»	Boulogne-sur-Mer.
P. 417, l. 22,	»	à dù	»	a dù.
P. 421, n. 4,	»	Libellem	»	Libellum.
P. 428, n. 6, l. 5,	»	Pseudo-Marcellensis	»	Pseudo-Marcellinus.
P. 428, n. 10, l. 2,	»	fant	»	faut.



I

Table alphabétique des Saints



II

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

ÉTUDE ANALYTIQUE DES VITÆ

CHAPITRE I

Diocèse de Liège

CHAPITRE II

Diocèse de Cambrai-Arras

CHAPITRE III

Diocèse de Tournai

CHAPITRE IV

Diocèse de Térouanne

CHAPITRE V

Diocèse d'Utrecht

CONCLUSION

Tableaux des dépendances littéraires entre les Vitæ

I. *Dépendances* particulières (*signalées au cours du travail*)

Opus quod inscribitur : « Étude critique et littéraire sur les *Vitæ* des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique, par L. Van der Essen, Docteur en Philosophie et Lettres », ex auctoritate Eminentissimi et Reverendissimi Cardinalis Archiepiscopi Mechliniensis et legum academicarum præscripto recognitum, quum fidei aut bonis moribus contrarium nihil continere visum fuerit, imprimi potest.

Datum Lovanii, die 26 Julii a. MDCCCCVII.

Ad. HEBBELYNCK,
RECT. UNIV.



